Digitized by Google

PFL 331.7

Harvard College Library

FROM THE FUND OF

CHARLES MINOT

Class of 1828

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DES

DEUX MONDES.

DEUXIÈME SÉRIE.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, 14.

Digitized by Google

REVUE

DES

DEUX MONDES.

TOME TROISIÈME.

DEUXIÈME SÉRIE.

PARIS,

AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES,

RUE DES BEAUX-ARTS, 10.

1833.

Digitized by Google

PFr 331.7

Minot fund

Digitized by Google

IMPRESSIONS

DE VOYAGES.

V.

LES EAUX D'AIX.[1]

La cité d'Aoste est une jolie petite ville qui prétend n'appartenir ni à la Savoie ni au Piémont : ses habitans soutiennent que leur terre faisait partie de cette portion de l'empire de Karl-le-Grand dont avaient hérité les seigneurs de Stralingen. En effet, quoiqu'ils fournissent un contingent militaire, ils ne paient aucun impôt, et ont conservé la franchise des chasses : pour tout le reste, ils obéissent tant bien que mal au roi de Sardaigne.

(1) Voyez la livraison du 1er mai.

Digitized by Google

A l'exception de l'abominable idiome qu'on y parle, et qui est, je crois, du savoyard corrompu, le caractère de la cité d'Aoste est tout italien : partout, dans l'intérieur des maisons, les peintures à fresque remplacent les papiers ou les lambris, et les aubergistes ne manquent jamais de vous servir à dîner une espèce de pâte et une manière de crême qu'ils décorent pompeusement du titre de macaroni et de sambajone. Joignez à cela du vin d'Asti, des cottelettes à la milanaise, et vous aurez la carte d'une table valdaostaine.

La ville d'Aoste s'appelait d'abord Cordelles du nom de Cordellus Latiellus, chef d'une colonie de Gaulois cisalpins nommés Salasses, qui vinrent s'y établir. Une légion romaine, commandée par Terentius Varron, s'en empara sous Auguste, et construisit à l'entrée de la ville, en mémoire de cet évènement, un arc de triomphe, encore debout et entier, sur lequel on lit ces deux inscriptions modernes :

Le Salasse long-temps défendit ses foyers;
Il succomba : Rome victorieuse
Ici déposa ses lauriers.

—

Au triomphe d'Octave-Auguste César.
Il défit complètement les Salasses
L'an de Rome DCCXXIV.
(24 ans avant l'ère chrétienne.)

Au bout de la rue de la Trinité, trois autres arcades antiques, bâties en marbre gris, forment trois entrées dont une est maintenant hors d'usage : celle du milieu, comme la plus haute, était réservée pour le passage de l'empereur et du consul; sur la colonne qui la soutient, on lit cette inscription :

L'empereur Octave-Auguste fonda ces murs,
Bâtit la ville en trois ans,
Et lui donna son nom l'an de Rome
DCCXXVII.

Digitized by Google

A peu de distance de ce monument, on trouve encore quelques restes d'un amphithéâtre en marbre gris.

L'église offre les différens caractères des époques pendant lesquelles elle a été fondée et restaurée. Le porche est d'architecture romane, modifiée par le goût italien; les fenêtres sont en ogives, et peuvent dater du commencement du quatorzième siècle. Le chœur, pavé d'une mosaïque antique représentant la déesse Isis entourée des mois de l'année, renferme plusieurs beaux tombeaux de marbre, sur l'un desquels est couchée la statue de Thomas, comte de Savoie : un petit bas-relief gothique d'un merveilleux travail est placé en face de l'autel. L'auteur y a sculpté, avec toute la naïveté de l'art au quinzième siècle, la vie du Christ depuis sa naissance jusqu'à sa mort.

Tous ces édifices, y compris les ruines d'un couvent de l'ordre de saint François, patron de la ville, peuvent être visités en deux heures. C'est du moins le temps que nous leur consacrâmes.

En revenant à l'auberge, nous y trouvâmes un voiturier que l'hôte avait fait prévenir en notre absence. Cet homme s'engageait à nous conduire le même jour à Pré-Saint-Dizier, et nous empila tous les six dans une voiture où nous aurions été gênés à quatre, nous assurant que nous nous y trouverions très bien, lorsque nous nous serions *tassés;* il ferma ensuite la portière sur nous, et esclave de sa parole, ne s'arrêta, malgré nos plaintes et nos cris, qu'à trois lieues d'Aoste, un peu au-delà de Villeneuve.

Nous devions ce moment de répit à un accident arrivé huit jours auparavant. Une portion de glace, en tombant dans un lac dont j'ai si bien écrit le nom sur mon album, qu'il m'est aujourd'hui impossible de le déchiffrer, avait fait monter de douze ou quinze pieds la masse de l'eau, qui s'était précipitée tout à coup hors de son lit. Le torrent avait pris pour s'écouler une route inaccoutumée, et rencontré sur cette route un châlet qu'il avait entraîné avec lui : cinquante-huit vaches, quatre-vingts chèvres et quatre hommes périrent dans l'inondation; on retrouva leurs cadavres brisés le long des bords de cette rivière nouvelle, qui avait traversé la grande route, et était allée se précipiter dans la Dora. Des troncs d'arbres, des planches et des pierres avaient été jetés à la hâte pour former un pont, et c'est ce pont, que n'osait traverser

Digitized by Google

notre conducteur avec sa voiture chargée, qui nous valait la faculté de sortir un instant de notre cage.

Je ne connais pas de moine, de chartreux, de trapiste, de derviche, de faquir, de phénomène vivant, d'animal curieux que l'on montre pour deux sous, qui fasse une abnégation plus complète de son libre arbitre, que le malheureux voyageur qui monte dans une voiture publique. Dès-lors ses désirs, ses besoins, ses volontés sont subordonnés au caprice du conducteur, dont il est devenu la chose. On ne lui donnera d'air que ce qui lui en sera strictement nécessaire pour qu'il ne meure pas asphyxié, on ne lui laissera prendre de nourriture que juste ce qu'il lui en faudra pour l'amener vivant à sa destination. Quant aux sites de la route, quant aux points de vue près desquels il passe, quant aux objets curieux à visiter dans les villes où l'on relaie, il lui sera défendu même d'en parler, s'il ne veut pas se faire insulter par le conducteur; décidément les voitures publiques sont une admirable invention... pour les commis-voyageurs et les porte-manteaux.

Nous déclarâmes au propriétaire de notre vetturino que quatre de nous seulement étaient disposés à rentrer dans sa machine; quant aux deux autres, ils étaient bien décidés à achever à pied les huit lieues qui restaient à faire : j'étais l'un de ces deux derniers.

Il était nuit noire lorsque nous arrivâmes à Pré-Saint-Dizier; nous y retrouvâmes nos camarades de la voiture un peu plus fatigués que nous : il fut convenu que le lendemain on passerait le petit Saint-Bernard à pied.

Le lendemain, celui qui ouvrit les yeux le premier poussa des cris d'admiration, qui réveillèrent toute la troupe; nous étions arrivés de nuit, comme je l'ai dit, et nous n'avions aucune idée de la vue magnifique que l'on découvrait des fenêtres de l'auberge : quant à l'aubergiste, habitué à cette vue, il n'avait pas même pensé à nous en parler.

Nous nous retrouvions au pied du Mont-Blanc, mais sur le revers opposé à Chamouny. Cinq glaciers descendaient de la crête neigeuse de notre vieil ami, et fermaient l'horizon comme un mur : ce point de vue inattendu, auquel rien ne nous avait préparés, était peut-être ce que nous avions trouvé de plus beau pendant tout notre voyage; je n'en excepte pas Chamouny.

Digitized by Google

Nous descendîmes pour demander à notre hôte le nom de ces glaciers et de ces pics ; pendant qu'il nous les désignait, un chasseur passa près de nous, une carabine à la main, et deux chamois sur ses épaules : c'étaient une chevrette et son faon ; tous deux étaient tués à balle franche : Bas-de-Cuir n'aurait pas fait mieux.

L'hôte, qui vit que nous étions des *curieux*, s'approcha de nous et nous proposa de nous faire voir les bains du roi ; nous apprîmes ainsi que Pré-Saint-Dizier possédait une source d'eau thermale : nous eûmes l'imprudence d'accepter.

Notre hôte nous conduisit alors vers une mauvaise barraque de plâtre, qu'il nous fallut visiter des combles aux caveaux ; il ne nous fit pas grâce d'une casserole de la cuisine ni d'une éponge de la salle de bain. Nous croyions enfin être quittes de l'inventaire, lorsqu'en sortant il nous fit remarquer sous le péristyle un clou auquel sa majesté daignait suspendre son chapeau.

Je me sauvai donnant à tous les diables le roi de Sardaigne, de Chypre et de Jérusalem : mon apostrophe fit naturellement tomber la conversation sur la politique, et comme il y avait entre nous six des représentans de quatre opinions différentes, une discussion s'engagea ; en arrivant à Bourg-Saint-Maurice, nous disputions encore ; nous avions fait huit lieues sans nous en apercevoir. Le moins enroué de nous se chargea de demander le dîner.

Cette opération terminée, comme il nous restait encore quatre heures de jour, nous nous étendîmes dans deux charrettes, qui se mirent gravement en route, et ne s'arrêtèrent qu'à onze heures sonnant à l'hôtel de la Croix-Rouge à Moustier.

Cette petite ville n'a rien de remarquable que ses salines ; nou les visitâmes le lendemain matin.

L'établissement est situé à une demi-lieue à peu près de la source qu'il exploite. Cette source, en sortant de terre, contient une partie et demie de matières salines sur cent parties d'eau. Pendant le trajet, l'évaporation enlevant une partie de l'eau, la proportion de sels est devenue beaucoup plus considérable au moment où le liquide est soumis à l'action de la pompe. Cette pompe élève à une hauteur de trente pieds l'eau qui se distribue en une multitude de petits canaux, d'où elle retombe sur des milliers de cordes. Cet état extrême de division rend l'évaporation de la partie aqueuse

Digitized by Google

bien plus grande encore que celle qui a eu lieu dans le trajet depuis la source jusqu'à la pompe ; et comme les parties salines ne sont point enlevées par cette évaporation, il en résulte qu'on a enfin une eau très chargée de sels, que l'on soumet ensuite à l'ébullition dans des chaudières.

On pourrait obtenir directement le sel, en faisant bouillir l'eau telle qu'elle sort de la source ; mais la dépense en combustibles serait beaucoup plus grande.

La totalité du résultat de l'exploitation est de quinze mille kilogrammes, faisant partie des quarante mille qui se consomment en Savoie, et que le roi vend à ses sujets à raison de six sous la livre : à Bex, le sel recueilli par le même mécanisme est vendu six liards par le gouvernement.

Le même jour, à quatre heures de l'après-midi, nous étions à Chambéry. Je ne dirai rien de l'intérieur des monumens publics de la capitale de la Savoie; je ne pus entrer dans aucun, attendu que j'avais un chapeau gris. Il paraît qu'une dépêche du cabinet des Tuileries avait provoqué les mesures les plus sévères contre le feutre séditieux, et que le roi de Sardaigne n'avait pas voulu, pour une chose aussi futile, s'exposer à une guerre avec son frère bien-aimé, Louis-Philippe d'Orléans; comme j'insistais, réclamant énergiquement contre l'injustice d'un pareil arrêté, les carabiniers royaux, qui étaient de garde à la porte du palais, me dirent facétieusement que, si j'y tenais absolument, il y avait à Chambéry un édifice dans l'intérieur duquel il leur était permis de me conduire : c'était la prison. Comme le roi de France à son tour n'aurait probablement pas voulu s'exposer à une guerre contre son frère chéri Charles-Albert, pour un personnage aussi peu important que son ex-bibliothécaire, je répondis à mes interlocuteurs qu'ils étaient fort aimables pour des Savoyards, et très spirituels pour des carabiniers.

Nous partîmes aussitôt après le dîner, sur la carte duquel nous rabattîmes dix-huit francs sans que cela parût nuire aux intérêts matériels de notre hôte, nommé Chevalier, et nous arrivâmes une heure après à Aix-les-Bains. La première parole que nous entendîmes en nous arrêtant sur la place, fut un *vive Henri V !* prononcé avec une force de poumons et une netteté d'organe qui ne laissaient

rien à désirer. Je mis aussitôt la tête à la portière, pensant que, dans un pays où le gouvernement est si susceptible, je ne pouvais manquer de voir appréhender au corps le légitimiste qui venait de manifester son opinion d'une manière aussi publique. Je me trompais, aucun des dix ou douze carabiniers qui se promenaient sur la place ne fit un seul mouvement hostile : il est vrai que ce monsieur avait un chapeau noir.

Les trois auberges d'Aix étaient pleines à regorger; le choléra y avait amené une foule de poltrons, et la situation politique de Paris, une multitude de mécontens; de cette manière, Aix s'était trouvé le rendez-vous de l'aristocratie de noblesse et de l'aristocratie d'argent : l'une était représentée par madame la marquise de Castries, l'autre par M. le baron de Rotschild; madame de Castries est, comme on le sait, une des femmes les plus gracieuses et les plus spirituelles de Paris.

Du reste, cette foule n'avait fait augmenter ni le prix des logemens ni celui de la nourriture. — Je trouvai chez un épicier une assez jolie chambre pour trente sous par jour, et chez un aubergiste, un excellent dîner pour trois francs. — Ces menus détails, fort peu intéressans pour beaucoup de personnes, ne sont consignés ici que pour quelques prolétaires comme moi, qui y attachent peut-être de l'importance.

Je voulus dormir, mais à Aix c'est chose impossible avant minuit : mes fenêtres donnaient sur la place, et la place était le rendez-vous d'une trentaine de ces bruyans dandies, qui mesurent au bruit qu'ils font le plaisir qu'ils éprouvent. Je ne pus distinguer au milieu de leur vacarme qu'un seul nom, il est vrai qu'il fut répété à peu près cent fois dans l'intervalle d'une demi-heure : c'était le nom de *Jacotot*. Je pensai naturellement que celui qui le portait devait être un personnage éminent, et je descendis dans l'intention de faire sa connaissance.

Il y a deux cafés sur la place : l'un était vide, l'autre était encombré; l'un se ruinait, l'autre faisait des affaires d'or. Je demandai à mon hôte d'où venait cette préférence; il me répondit que c'était Jacotot qui attirait la foule. Je n'osai pas demander ce que c'était que Jacotot, de peur de paraître par trop provincial. Je m'acheminai vers le café encombré : toutes les tables étaient occu-

Digitized by Google

pées ; une place était vacante à l'une d'elles, je m'en emparai, en appelant le garçon.

Mon appel resta sans réponse. Je pris alors ma voix du plus creux de ma poitrine, et je renouvelai mon interpellation, qui n'eut pas plus d'effet que la première fois.

— Fous chêtes arrivé à Aix, il y avre peu de temps, me dit avec un accent allemand très-prononcé un de mes voisins, qui avalait de la bierre, et qui rendait de la fumée.

— Ce soir, monsieur.

Il fit un signe, comme pour me dire : *Je comprends alors*, et tournant la tête du côté de la porte du café, il ne prononça que cette seule parole, Chacotot.

— Voilà, voilà, monsieur, — répondit une voix.

Jacotot parut à l'instant même ; ce n'était pas autre chose que le garçon limonadier.

Il s'arrêta en face de nous ; le sourire était stéréotypé sur cette bonne grosse figure stupide, qu'il faut avoir vue pour s'en faire une idée. Pendant que je lui demandais une groseille, vingt cris partirent à la fois.

— Jacotot, un cigarre !

— Jacotot, le journal !

— Jacotot, du feu !

Jacotot, au fur et à mesure que chaque chose lui était demandée, la tirait à l'instant même de son gousset : je crus un instant qu'il possédait la bourse enchantée de Fortunatus.

Au même moment une dernière voix partit d'une allée sombre attenant au café.

— Jacotot, vingt louis !

Jacotot porta sa main en abat-jour au-dessus de ses yeux, regarda quel était celui qui lui adressait cette dernière demande, et l'ayant probablement reconnu pour solvable, fouilla au gousset merveilleux, en tira une poignée d'or qu'il lui donna, sans rien ajouter à son refrain habituel : Voilà, voilà, monsieur ! et disparut pour aller chercher ma groseille.

— Tu perds donc, Paul ? dit un jeune homme qui était à une table à côté de la mienne.

— Trois mille francs...

Digitized by Google

— Chouez-fous ? me dit mon Allemand.

— Non, monsieur.

— Pourquoi ?...

— Je ne suis ni assez pauvre pour désirer gagner, ni assez riche pour pouvoir perdre.

Il me regarda fixement, avala un verre de bierre, poussa une bouffée de fumée, posa ses coudes sur la table, appuya sa tête sur ses mains, et me dit gravement :

— Fous avre raison, cheune homme. — Chacotot...

— Voilà, voilà, monsieur !

— Eine autre bouteille, et eine autre cigare.

Jacotot lui apporta son sixième cigarre et sa quatrième bouteille; il alluma l'un et déboucha l'autre.

Pendant que de mon côté j'avalais ma groseille, deux de nos compagnons vinrent me frapper sur l'épaule; ils avaient organisé pour le lendemain, avec une douzaine d'amis qu'ils avaient retrouvés à Aix, une partie de bain au lac du Bourget, situé à une demi-lieue de la ville, et venaient me demander si je voulais être des leurs. Cela allait sans dire : je m'informai seulement des moyens de transport; ils me répondirent de demeurer parfaitement tranquille, attendu qu'ils avaient pourvu à tout. J'allai me coucher sur cette assurance.

Le lendemain je fus réveillé par le bruit que l'on faisait sous ma fenêtre. Mon nom avait pour le moment remplacé celui de Jacotot, et une trentaine de voix le poussaient à mon second étage de toute la force de leurs poumons. Je sautai à bas du lit, croyant le feu à la maison, et courus à la fenêtre. Trente ou quarante ânes, enfourchés par autant de cavaliers, tenaient sur deux lignes toute la largeur de la place. C'était un coup d'œil à ravir Sancho. On m'appelait afin que je vinsse prendre ma place dans les rangs.

Je demandai cinq minutes qui me furent accordées, et je descendis. On m'avait réservé, avec une délicatesse d'attention qu'on appréciera, une superbe ânesse nommée *Christine*. Le marquis de Montaigu, qui montait un beau cheval noir à tous crins, avait été nommé général à l'unanimité, et commandait toute cette brigade; il donna le signal du départ, par cette allocution si familière aux colonels de cuirassiers :

Digitized by Google

— « En avant! quatre par quatre, au trot si vous voulez, et au galop si vous pouvez. »

Nous partîmes en effet, suivis chacun d'un gamin qui piquait avec une épingle la croupe de nos ânes. Dix minutes après, nous étions au lac du Bourget; seulement nous étions partis au nombre de trente-cinq, et nous étions arrivés douze; quinze étaient tombés en route : les huit autres n'avaient jamais pu faire prendre à leurs bêtes une autre allure que le pas; quant à Christine, elle allait comme le cheval de Persée.

C'est vraiment une merveille que les lacs de Suisse et de Savoie, avec leurs eaux bleues et transparentes qui laissent voir le fond à quatre-vingts pieds de profondeur. Il faut être arrivé sur leurs bords, encore tout pollués comme nous l'étions des bains de notre Seine bourbeuse, pour se faire une idée de la volupté avec laquelle nous nous y précipitâmes.

A l'extrémité opposée à celle où nous étions, s'élevait un bâtiment assez remarquable; je donnai une passade à l'un de nos compagnons, et au moment où il revenait sur l'eau, je lui demandai ce que c'était que cet édifice. Il m'appuya à son tour les mains sur la tête et les pieds sur les épaules, m'envoya à quinze pieds de profondeur, et saisissant l'instant où ma tête revenait à la surface du lac : — C'est Hautecombe, me dit-il, la sépulture des ducs de Savoie et des rois de Sardaigne. — Je le remerciai.

On proposa d'y aller déjeuner et de visiter ensuite les tombes royales et la fontaine intermittente. Nos bateliers nous dirent que, quant à cette dernière curiosité, il fallait nous en priver, attendu que depuis huit jours la source ne coulait plus, sous prétexte qu'il faisait 26 degrés de chaleur. La proposition n'en fut pas moins acceptée à l'unanimité; cependant l'un de nous fit l'observation très sensée que trente-cinq gaillards comme nous ne seraient pas faciles à rassasier avec des œufs et du lait, seuls comestibles probables d'un pauvre village de Savoie. En conséquence, un gamin et deux ânes furent expédiés à Aix; le gamin était porteur d'un mot pour Jacotot, afin qu'il nous envoyât le déjeuner le plus confortable possible : il devait être payé par ceux qui tomberaient de leurs ânes en revenant.

Nous étions, comme on le pense bien, arrivés à Hautecombe

Digitized by Google

avant nos pourvoyeurs; en les attendant, nous nous acheminâmes vers la chapelle où sont les tombeaux.

C'est une petite charmante église, qui, quoique moderne, est construite sur le plan et dans la forme gothiques. Si les murailles étaient brunies par ce vernis sombre que les siècles seuls déposent en passant, on la prendrait à l'extérieur pour une construction de la fin du quinzième siècle.

En entrant, on heurte un tombeau : c'est celui du fondateur de la chapelle, du roi Charles-Félix; il semble qu'après avoir confié à l'église les corps de ses ancêtres, lui, le dernier de sa race, a voulu, comme un fils pieux, veiller à la porte sur les restes de ses pères, dont la chaîne remonte à plus de sept siècles.

De chaque côté du chemin qui conduit au chœur, sont rangés de superbes tombeaux de marbre, sur lesquels sont couchés les ducs et les duchesses de Savoie; les ducs avec un lion à leurs pieds, type du courage; les duchesses avec un lévrier, symbole de la fidélité. D'autres encore qui ont marché par la voie sainte au lieu de suivre la voie sanglante, sont représentés avec un cilice sur le corps et des sabots aux pieds, en signe de souffrance et d'humilité : presque tous ces monumens sont d'un beau travail et d'une exécution puissante et naïve; mais au-dessus de chaque tombeau, et comme pour jurer avec eux et donner un démenti au caractère et au costume, un beau médaillon ovale ou carré représente, exécutée par des artistes modernes, une scène de guerre ou de pénitence tirée de la vie de celui qui dort sous la pierre qu'il surmonte. Là vous pouvez voir le héros dépouillé de l'armure de *mauvais goût* qui le couvre sur son tombeau, combattant, en costume grec, un glaive ou un javelot à la main, avec la pose académique de Romulus ou de Léonidas. Ces messieurs étaient trop fiers pour copier, et avaient trop d'imagination pour faire du vrai. La paix du ciel soit avec eux!

Nour vîmes quelques religieux priant pour les ames de leurs anciens seigneurs. Ce sont des moines d'une abbaye de Citeaux attenant à la chapelle, et qui ont charge de la desservir; la date de la fondation de cette abbaye remonte au commencement du douzième siècle, et deux papes sont sortis de son sein, Geoffroy de Châtillon, élu en 1241 sous le nom de Célestin VI, et Jean Gaëtan des Ursins, élu sous celui de Nicolas III, en 1277.

Digitized by Google

Pendant que nous visitions le couvent, et que nous prenions ces renseignemens, nos provisions étaient arrivées, et une collation splendide s'organisait sous des marronniers à trois cents pas de l'abbaye. Aussitôt que cette bienheureuse nouvelle nous parvint, nous prîmes congé des révérends pères, et nous nous acheminâmes au pas de course vers le déjeuner. En nous y rendant, nous laissâmes à notre gauche la fontaine intermittente. J'eus la curiosité de visiter son emplacement; j'y trouvai immobile, avec son cigarre à la bouche et les mains derrière le dos, mon Allemand de la veille : il attendait depuis trois heures que la source coulât; on avait oublié de lui dire que, depuis huit jours, elle était tarie.

Je rejoignis nos camarades, couchés comme des Romains autour du festin; je n'eus qu'à jeter un coup d'œil dessus, pour rendre justice entière à Jacotot : c'est un de ces hommes rares qui méritent leur réputation.

Lorsque le déjeuner fut mangé, le vin bu, et que les bouteilles furent cassées, l'on pensa au retour, et l'on rappela la convention arrêtée le matin : à savoir, que ceux qui se laisseraient choir paieraient la part de ceux qui ne tomberaient pas. Le relevé fait, le déjeuner se trouva être un pique-nique.

A notre retour, nous trouvâmes Aix en révolution. Ceux qui avaient des chevaux les faisaient atteler, ceux qui n'en avaient pas louaient des voitures, ceux qui n'en pouvaient plus trouver encombraient les bureaux des diligences; quelques hommes même se préparaient à partir à pied; les dames nous entouraient à mains jointes pour avoir nos ânes, et à toutes les questions que nous faisions, on ne répondait que par ces mots : Le choléra!m onsieur, le choléra! — Voyant que nous ne pouvions obtenir aucun éclaircissement de cette population épouvantée, nous appelâmes Jacotot.

Il arriva les larmes aux yeux. — Nous lui demandâmes ce qu'il y avait.

Voici le fait :

Un maître de forges, arrivé de la veille, et qui s'était vanté, en arrivant, d'avoir escamoté au gouvernement sarde la quarantaine de six jours imposée à tous les étrangers, s'était trouvé pris, après le déjeuner, d'étourdissemens et de coliques. Le malheureux avait eu l'imprudence de se plaindre, son voisin à l'instant même re-

Digitized by Google

connut les symptômes du choléra asiatique ; chacun alors se leva, poussant des clameurs affreuses, et plusieurs personnes, en se sauvant, crièrent sur la place : Le choléra ! le choléra ! comme on crie *au feu !*

Le malade, qui était habitué à de pareilles indispositions, et qui les menait à guérison ordinairement avec du thé ou simplement de l'eau chaude, était celui qui s'était le moins inquiété de tous ces cris. Il allait tranquillement regagner son hôtel et se mettre à son régime, lorsqu'il trouva à la porte les cinq médecins de l'établissement des eaux. Malheureusement pour lui, au moment où il allait saluer la faculté savoyarde, une violente douleur lui arracha un cri, et la main qu'il portait à son chapeau descendit naturellement sur l'abdomen, siége de la douleur. Les cinq médecins se regardèrent, échangèrent un coup-d'œil qui voulait dire : Le cas est grave. Deux d'entre eux saisirent le patient, chacun par un bras, lui tâtèrent le pouls et le déclarèrent cholérique au premier degré.

Le maître de forges, qui se rappelait les aventures de M. de Pourceaugnac, leur remontra doucement que, malgré tout le respect qu'il devait à leur profession et à leur science, il croyait mieux connaître qu'eux une situation dans laquelle il s'était déjà trouvé vingt fois, et que les symptômes qu'ils prenaient pour ceux de l'épidémie, étaient des symptômes d'indigestion, et pas autre chose ; en conséquence, il les pria de se ranger un peu pour le laisser passer, attendu qu'il allait commander du thé à son hôtel. Mais les médecins déclarèrent qu'il n'était point en leur pouvoir de céder à cette demande, vu qu'ils étaient chargés par le gouvernement de l'état sanitaire de la ville ; qu'ainsi tout baigneur qui tombait malade à Aix, leur appartenait de droit. Le pauvre maître de forges fit un dernier effort, et demanda qu'on lui laissât quatre heures pour se traiter à sa manière ; passé ce temps, il consentait, s'il n'était pas guéri radicalement, à se livrer corps et ame entre les mains de la science. A ceci la science répondit que le choléra asiatique, celui-là même dont le malade était attaqué, faisait de tels progrès, qu'en quatre heures il serait mort.

Pendant cette discussion, les médecins s'étaient dit quelques mots à l'oreille, et l'un d'entre eux, étant sorti, revint bientôt ac-

Digitized by Google

compagné de quatre carabiniers royaux et d'un brigadier, qui demanda, en relevant sa moustache, où était l'infâme cholérique. On lui indiqua le malade; deux carabiniers le prirent par les bras, deux autres par les jambes; le brigadier tira son sabre et marcha en serre-file en marquant le pas. Les cinq médecins suivaient le cortège; quant au maître de forges, il écumait de rage, criait à tue-tête, et mordait tout ce qui se trouvait à portée de sa bouche. C'étaient bien les symptômes du choléra asiatique au second degré; la maladie faisait des progrès effrayans.

Ceux qui le virent passer n'eurent donc plus aucun doute. On admira le dévoûment de ces dignes médecins, qui allaient braver la contagion; mais chacun se disposa à fuir le plus vite possible. C'est dans cet état de panique que nous avions retrouvé la ville.

En ce moment, notre Allemand frappa sur l'épaule de Jacotot, et lui demanda si c'était parce que la source d'eau intermittente ne coulait plus que tout le monde paraissait si effrayé. Jacotot reprit d'un bout à l'autre le récit qu'il venait de nous faire. L'Allemand l'écouta avec sa gravité habituelle; puis, lorsqu'il eut fini, il se contenta de dire : Ah! — et il s'achemina vers l'établissement.

— Où allez-vous? monsieur, où allez-vous? lui cria-t-on de toutes parts.

— Ché fais foir la malatte, — répondit notre homme, et il continua son chemin. Dix minutes après, il revint du même pas dont il était parti; tout le monde l'entoura, en lui demandant ce qu'on faisait au cholérique.

— On l'oufre, répondit-il.

— Comment! on l'oufre!

— Oui, oui, on lui oufre le fentre, — et il accompagna ces mots d'un geste qui ne laissait aucun doute sur le genre d'opération qu'il indiquait.

— Il est donc déjà mort?

— Oh! oui, sans doute, téchà, dit l'Allemand.

— Et du choléra?

— Non, d'une indigestion : ce paufre homme! il afait beaucoup técheuné, et son técheuner lui faissait mal; ils l'ont mis tans ein bain chaud, et alors son técheuner l'a étouffé; foilà tout.

C'était vrai; le lendemain on enterra le maître de forges, et le

surlendemain personne ne pensait plus au choléra. Les médecins seuls soutinrent qu'il était mort de l'épidémie régnante.

Le jour suivant, je me dispensai de la partie de bain. J'avais peu de jours à passer à Aix, et je voulais visiter en détail les thermes romains et les bains modernes.

La ville d'Aix remonte à la plus haute antiquité. Ses habitans, connus sous le nom d'*Aquenses*, étaient sous la protection immédiate du proconsul Domitius, comme le prouve le premier nom que portèrent les eaux : *Aquæ Domitianæ;* elles furent sous Auguste le rendez-vous des riches malades de Rome.

Après avoir été brûlée quatre fois, la première au troisième siècle, la deuxième et troisième fois au treizième, enfin la dernière fois au dix-septième; après être passée en l'an 1000, le 5 des ides de mai, de la possession de Rodolphe, roi de la Bourgogne transjuranne, en celle de Berold de Saxe; après avoir été long-temps un objet de contestation et une cause de guerre entre les maisons des ducs de Savoie et des comtes de Genève, Aix demeura enfin, par un traité conclu en 1293, sous la domination des premiers.

Les différentes révolutions survenues depuis le passage des barbares, auxquels il faut attribuer la première destruction des thermes romains, jusqu'au dernier incendie de 1630, avaient fait oublier la vertu médicale des bains d'Aix. D'ailleurs les eaux pluviales, en descendant des montagnes qui environnent la ville, et en entraînant avec elle des portions de terre végétale et des fragmens de roche, avaient peu à peu recouvert d'une couche de sable de huit ou dix pieds les anciennes constructions romaines. Ce ne fut qu'au commencement du XVII^e siècle, qu'un docteur d'une petite ville du Dauphiné, nommé Cabias, remarqua les sources thermales auxquelles les habitans ne faisaient aucune attention. Les expériences chimiques qu'il fit sur elles, tout incomplètes qu'elles étaient, lui découvrirent le secret de leur efficacité pour certaines maladies; de retour chez lui, il en conseilla l'usage dès que l'occasion s'en présenta, et accompagna lui-même, pour en faire l'application, les premiers malades riches qui voulurent se soumettre à ce traitement. Leur guérison donna lieu à la publication d'une petite brochure, intitulée : *Des cures merveilleuses, et propriétés des eaux d'Aix;*

Digitized by Google

cette publication eut lieu à Lyon en 1624, et donna aux bains une célébrité qui depuis n'a fait que s'accroître.

Les monumens qui restent du temps des Romains, sont un arc ou plutôt une arcade, les débris d'un temple de Diane, et les restes des thermes.

On a de plus retrouvé, en creusant des tombes dans l'église du Bourget, un autel à Minerve, la pierre du sacrifice, l'urne dans laquelle on recueillait le sang de la victime, et enfin le couteau de pierre aiguisé avec lequel on l'égorgeait. Le curé a fait disparaître tous ces objets dans un moment de zèle religieux.

L'arc romain a été l'objet d'une longue controverse; les uns ont prétendu retrouver en lui l'entrée des thermes, située à peu de distance de l'endroit où il est élevé; les autres en ont fait un monument funéraire; d'autres enfin en ont fait un arc de triomphe.

Une inscription constate du moins le nom de celui qui a bâti le monument, si elle n'apprend pas dans quel but il a été élevé. La voici :

L. POMPEIUS CAMPANVS
VIVS FECIT.

De là, il a pris le nom d'arc de Pompée.

Le temple de Diane est bien moins complet. Une partie de ses pierres ont fourni les dalles magnifiques qui forment les escaliers du Cercle (1); celles qui sont restées entières et debout ont disparu au milieu de la bâtisse d'un mauvais petit théâtre auquel elles ont servi de fondemens. Une des quatre parois de la bibliothèque du Cercle est formée par le mur de cet ancien monument. On a eu le bon esprit de ne le recouvrir d'aucune tapisserie; de cette manière les curieux peuvent examiner à loisir les pierres colossales qui avaient servi à cette construction. Les plus petites ont deux pieds de hauteur sur quatre et cinq pieds de large. Elles sont posées les unes sur les autres, sans aucun ciment, et paraissaient se maintenir seulement par le poids et l'équilibre.

Quant aux restes des thermes romains, ils sont situés sous la maison d'un particulier, nommé M. Perrier. Nous avons déjà dit

(1) Le Cercle est l'endroit où se réunissent le soir les baigneurs.

Digitized by Google

comment les eaux, en charriant de la terre, avaient recouvert ces constructions antiques; elles avaient donc complètement disparu, et étaient restées ignorées de tous, lorsqu'en creusant les fondations de sa maison, M. Perrier les retrouva.

Quatre marches d'un escalier antique, revêtues de marbre blanc, conduisent d'abord à une piscine octogone de vingt pieds de longueur, entourée de tous côtés de gradins sur lesquels s'asseyaient les baigneurs; ces gradins et le fond de la piscine sont aussi revêtus de marbre. Sous chacun des gradins passent des conduits de chaleur, et derrière le plus élevé de ces gradins, on retrouve les bouches par lesquelles la vapeur se répandait dans l'appartement. Au fond de cette piscine était placé l'immense lavabo de marbre qui renfermait l'eau froide, dans laquelle les anciens se plongeaient immédiatement après avoir pris leurs bains de vapeur. Le lavabo a été brisé en faisant la fouille, mais le détritus amené par les alluvions, et dont il avait été rempli, a conservé la forme exacte de la cuve qui l'embrassait et dans laquelle il s'était séché.

Au-dessous de la piscine est situé le réservoir qui contenait l'eau chaude dont la vapeur montait dans l'appartement situé au-dessus. Il devait en renfermer un immense volume, puisque la muraille du conduit qui y communique est rongée à la hauteur de sept pieds.

La partie supérieure de ce réservoir a seule été mise à découvert; mais, en examinant les chapiteaux carrés des colonnes qui sortent de terre, et en procédant du connu à l'inconnu, d'après les règles architecturales, ces colonnes doivent s'enfoncer de neuf pieds dans le sol; elles sont bâties en brique, et chaque brique porte le nom du fabricant qui les a fournies; il s'appelait Glarianus.

En suivant le même chemin que devait suivre l'eau, on entre dans le corridor par lequel s'échappait la vapeur; les bouches de chaleur qu'on aperçoit au plafond sont les mêmes dont on retrouve l'orifice opposé derrière le gradin le plus élevé de la piscine.

Au bout d'un autre corridor, on trouve une petite salle de bain particulière pour deux personnes; elle a huit pieds de long sur quatre de large, et c'est la salle même qui forme la baignoire; elle est partout revêtue de marbre blanc, et soutenue par des colonnes de briques entre les chapiteaux desquelles circulait l'eau thermale.

Digitized by Google

On y descendait de côté par des escaliers de même longueur et de même largeur que la baignoire. Sous chacun de ces escaliers passaient des conduits de chaleur, afin que les pieds nus pussent s'y poser sans hésitation, et que la fraîcheur du marbre ne refroidît pas l'eau du bain.

Du reste, toutes ces fouilles, que l'on pourrait croire avoir été faites par le propriétaire du terrain dans un but scientifique, n'avaient pour objet que de creuser une cave ; les corridors que nous venons de décrire y conduisent en droite ligne.

En remontant, nous vîmes dans le jardin un méridien antique; il diffère peu des nôtres.

Les édifices modernes sont le Cercle et les bains.

Le Cercle est le bâtiment dans lequel se réunissent les baigneurs. Moyennant 20 francs, on vous remet une carte personnelle qui vous ouvre l'entrée des salons. Ces salons sont composés d'une chambre de réunion où les dames travaillent ou font de la musique, d'une salle de bal et de concert, d'une salle de billard et d'une bibliothèque dont nous avons déjà parlé à propos du temple de Diane.

Un grand jardin attenant à ces bâtimens offre une magnifique promenade. D'un côté, l'horizon se perd à cinq ou six lieues dans un lointain bleuâtre ; de l'autre, il se termine par la Dent-du-Chat, la sommité la plus élevée des environs d'Aix, ainsi nommée à cause de sa couleur blanche et de sa forme aiguë.

L'édifice où l'on prend les bains a été commencé en 1772 et terminé en 1784, par les ordres et aux frais de Victor-Amédée. Une inscription gravée sur le fronton du monument constate cette libéralité du roi sarde. La voici :

VICTOR AMEDEVS III REX PIVS FELIX AVGVSTVS
PP. HASCE THERMALES AQVAS A ROMANIS
OLIM E MONTIBVS DERIVATAS AMPLIATIS
OPERIBVS IN NOVAM
MELIOREMQVE FORMAM REDIGI
JVSSIT APTIS AD ÆGRORVM VSVM
ÆDIFICIIS PVBLICÆ SALVTIS GRATIA
EXTRVCTIS ANNO MDCCLXXXIII.

Digitized by Google

Dans la première chambre, en entrant à droite, sont les deux robinets étiquetés auxquels les baigneurs viennent puiser trois fois par jour le verre d'eau qu'ils doivent boire. L'une de ces étiquettes porte le mot *soufre*, et l'autre le mot *alun*. L'un est à 35 degrés de chaleur, l'autre à 36.

L'eau de soufre pèse un cinquième de moins que l'eau ordinaire : une pièce d'argent mise en contact avec elles s'oxide en deux secondes.

Les eaux thermales, en les comparant à l'eau ordinaire, offrent ceci de remarquable, que l'eau ordinaire, portée par l'ébullition à 80 degrés de chaleur, perd en deux heures soixante degrés à peu près par son contact avec l'air atmosphérique, tandis que l'eau thermale, déposée à huit heures du soir dans une baignoire, n'a perdu à huit heures du matin, c'est-à-dire douze heures après, que 14 ou 15 degrés, ce qui laisse aux bains ordinaires une chaleur suffisante de 18 ou 19 degrés.

Quant aux bains de traitement, les malades les prennent ordinairement à 35 ou 36 degrés : de cette manière on voit qu'il n'y a rien à ajouter ni à ôter à la chaleur de l'eau, qui se trouve en harmonie avec celle du sang; cela donne aux eaux d'Aix une supériorité marquée sur les autres, puisque partout ailleurs elles sont ou trop chaudes ou trop froides. Si elles sont trop froides, on est obligé de les soumettre au chauffage, et l'on comprend quelle quantité de gaz doit se dégager pendant cette opération. Si, au contraire, elles sont trop chaudes, elles ont besoin d'être refroidies par une combinaison avec l'eau froide ou par le contact de l'air, et dans l'un ou l'autre cas, on conçoit encore ce que doit leur ôter de leur efficacité le mélange ou l'évaporation.

Ces eaux thermales possèdent encore sur celles des autres établissemens un avantage naturel : c'est que les sources chaudes sourdent ordinairement dans les endroits bas; celles-ci, au contraire, se trouvent à trente pieds au-dessus du niveau de l'établissement. Elles peuvent donc, par la faculté que leur donnent les lois de la pesanteur, s'élever, sans moyen de pression, à la hauteur nécessaire pour accroître ou diminuer leur action dans l'application des douches.

A certaines époques, et surtout lorsque la température atmosphérique descend de 12 à 9 degrés au-dessus de zéro, chacune de

Digitized by Google

ces eaux, dont la source paraît être cependant la même, présente un phénomène particulier. L'eau de soufre charrie une matière visqueuse qui, en se solidifiant, offre tous les caractères d'une gelée animale parfaitement faite : elle en a le goût et les qualités nutritives, tandis que de son côté l'eau d'alun charrie en quantité à peu près pareille une gelée purement végétale.

En 1822, le jour du mardi-gras, un tremblement de terre se fit sentir dans toute la chaîne des Alpes; trente-sept minutes après la secousse, une quantité considérable de gélatine animale et végétale sortit par les tuyaux de soufre et d'alun.

Il serait trop long de décrire les différens cabinets et les divers appareils des douches que l'on y administre. La chaleur des douches varie, mais celle des cabinets est toujours la même, c'est-à-dire de trente-trois degrés. L'un de ces cabinets seulement, nommé *l'enfer*, est à une température beaucoup plus élevée; cela tient à ce que la colonne d'eau chaude est plus forte, et qu'une fois les portes et les vasistas fermés, on ne peut plus respirer l'air extérieur, mais seulement celui qui se dégage par la vaporisation. Cette atmosphère vraiment infernale pousse la circulation du sang jusqu'à cent quarante-cinq pulsations à la minute; le pouls d'un Anglais mort phthisique donna jusqu'à deux cent dix pulsations, c'est-à-dire trois et demie par seconde. C'est là qu'on avait conduit le maître de forges. Le chapeau de ce malheureux était encore accroché à un pater.

On peut descendre vers les sources par une entrée située dans la ville même : c'est une ouverture grillée, de trois pieds de large, appelée le *trou aux serpens*, parce que sa situation au midi et la vapeur qui s'échappe de cette espèce de soupirail y attirent, de onze à deux heures, une multitude de couleuvres. On n'y passe jamais à ce moment de la journée sans voir plusieurs de ces reptiles se récréant à cette double chaleur : comme ils ne sont nullement venimeux, les enfans les apprivoisent, et s'en servent, comme nos marchands de cire luisante ou de savon à dégraisser, pour arracher quelques pièces de monnaie aux voyageurs.

Pendant que j'étais en train de visiter les curiosités d'Aix, je pris ma course vers la cascade de Grésy, située à trois quarts de lieue à peu près de la ville. Un accident arrivé en 1813 à M^me la baronne de Broc, l'une des dames d'honneur de la reine Hortense, a

Digitized by Google

rendu cette chute d'eau tristement célèbre; cette cascade n'offre, du reste, rien de remarquable que les entonnoirs qu'elle a creusés dans le roc, et dans l'un desquels cette belle jeune femme a péri. Au moment où je la visitais, l'eau était basse et laissait à sec l'orifice des trois entonnoirs, qui ont de quinze à dix-huit pieds de profondeur, et dans les parois intérieures desquels l'eau s'est creusé une communication en rongeant le rocher; elle descend de cette manière jusqu'au lit d'un ruisseau qui fuit à trente pieds de profondeur à peu près entre des rives si rapprochées, qu'on peut facilement sauter d'un bord à l'autre. La reine Hortense visitait cette cascade, accompagnée de M^me^ Parquin et de M^me^ de Broc, lorsque cette dernière, en traversant sur une planche le plus grand de ces entonnoirs, crut appuyer son ombrelle sur la planche et la posa à côté; le défaut de point d'appui lui fit pencher le corps d'un côté, la planche tourna, madame de Broc jeta un cri, et disparut dans le gouffre : elle avait 25 ans.

La reine lui a fait élever un tombeau sur l'emplacement même où a eu lieu cet accident. On y lit cette inscription :

ICI
M^me^ LA BARONNE DE BROC,
AGÉE DE 25 ANS, A PÉRI
SOUS LES YEUX DE SON AMIE,
LE 10 JUIN 1813.

—

O vous
Qui visitez ces lieux,
N'avancez qu'avec
Précaution sur ces
Abîmes :
Songez à ceux
Qui vous
Aiment !

On trouve en revenant, sur l'un des côtés de la route, au bord du torrent de la baie, la source ferrugineuse de *Saint-Simon*, dé-

couverte par M. Despine fils, l'un des médecins d'Aix. Il a fait bâtir au-dessus une petite fontaine classique, sur laquelle il a fait graver le nom plus classique encore de la déesse HYGIE, et au-dessous de ce mot ceux-ci : FONTAINE DE SAINT-SIMON. J'ignore si l'étymologie de ce nom a quelque rapport avec le prophète des âges modernes.

On applique les eaux de cette fontaine au traitement des affections d'estomac et des maladies lymphatiques. Je la goûtai en passant, elle me parut d'un goût assez agréable.

Je revins juste pour l'heure du dîner. Lorsqu'il fut terminé, chacun se sépara, et je remarquai que personne ne se plaignit de la plus petite douleur de colique. Quant à moi, j'étais fatigué de mes courses de la journée : je me couchai.

A minuit, je fus réveillé par un grand bruit et une grande lueur. Ma chambre était pleine de baigneurs; quatre tenaient à la main des torches allumées; on venait me chercher pour monter à la Dent-du-Chat.

Il y a des plaisanteries qui ne paraissent bonnes à ceux qui en sont l'objet que lorsqu'ils sont eux-mêmes montés à un certain degré de gaîté et d'en-train. Certes ceux qui, à la suite d'un souper chaud de bavardage et de vin, les esprits bien animés par tous deux, craignant que le sommeil ne vînt éteindre l'orgie, proposèrent de passer le reste de la nuit ensemble et de l'employer à faire une ascension pour voir l'aurore se lever de la cime de la Dent-du-Chat, ceux-là durent avoir près des autres un succès admirable. Mais moi, qui m'étais couché calme et fatigué, avec l'espoir d'une nuit bien pacifique, et qui me trouvais réveillé en sursaut par une invitation aussi incongrue, je ne reçus pas, on le comprendra facilement, la proposition avec un grand enthousiasme. Cela parut fort extraordinaire à mes grimpeurs, qui en augurèrent que j'étais mal éveillé, et qui, pour porter mes esprits au complet, me prirent à quatre, et me déposèrent au milieu de la chambre. Pendant ce temps, un autre, plus prévoyant encore, vidait dans mon lit toute l'eau que j'avais eu l'imprudence de laisser dans ma cuvette. Si ce moyen ne rendait pas la promenade proposée plus amusante, il la rendait au moins à peu près indispensable. Je pris donc mon parti, comme si la chose m'agréait beaucoup, et, cinq minutes après, je fus prêt à

me mettre en route. Nous étions douze en tout, et deux guides, qui faisaient quatorze.

En passant sur la place, nous vîmes Jacotot qui fermait son café, et l'Allemand qui fumait son dernier cigare et vidait sa dernière bouteille. Jacotot nous souhaita bien du plaisir, et l'Allemand nous cria : « *Pon foiage...* » Merci !...

Nous traversâmes le petit lac du Bourget pour arriver au pied de la montagne que nous allions escalader ; il était bleu, transparent et tranquille, et semblait avoir au fond de son lit autant d'étoiles qu'on en comptait au ciel. A son extrémité occidentale, on apercevait la tour d'Hautecombe, debout comme un fantôme blanc, tandis qu'entre elle et nous des barques de pêcheurs glissaient en silence, ayant à leur poupe une torche allumée dont la lueur se reflétait dans l'eau.

Si j'avais pu rester là seul des heures entières, rêvant dans une barque abandonnée, je n'aurais certes regretté ni mon sommeil ni mon lit. Mais je n'étais point parti pour cela ; j'étais parti pour *m'amuser*. Aussi je *m'amusais !*... La singulière chose que ce monde, où l'on passe toujours à côté d'un bonheur pour s'en aller à un plaisir !...

Nous commençâmes à gravir à minuit et demi ; c'était une chose assez curieuse que de voir cette marche aux flambeaux. A deux heures, nous étions aux trois quarts du chemin ; mais ce qui nous en restait à faire était si difficile et si dangereux, que nos guides nous firent faire une halte pour attendre les premiers rayons du jour.

Lorsqu'ils parurent, nous continuâmes notre route, qui devint bientôt si escarpée, que notre poitrine touchait presque le talus sur lequel nous marchions à la file les uns des autres. Chacun alors déploya son adresse et sa force, se cramponnant des mains aux bruyères et aux petits arbres, et des pieds aux aspérités du rocher et aux inégalités du terrain. Nous entendions les pierres que nous détachions rouler sur la pente de la montagne rapide comme celle d'un toit ; et lorsque nous les suivions des yeux, nous les voyions descendre jusqu'au lac, dont la nappe bleue s'étendait à un quart de lieue au-dessous de nous ; nos guides eux-mêmes ne pouvaient nous prêter aucun secours, occupés qu'ils étaient à nous

découvrir le meilleur chemin : seulement, de temps en temps, ils nous recommandaient de ne pas regarder derrière nous, de peur des éblouissemens et des vertiges, et ces recommandations, faites d'une voix brève et serrée, nous prouvaient que le danger était bien réel.

Tout à coup celui de nos camarades qui les suivait immédiatement jeta un cri, qui nous fit passer à tous un frisson dans les chairs. Il avait voulu poser le pied sur une pierre déjà ébranlée par le poids de ceux qui le précédaient, et qui s'en étaient servi comme d'un point d'appui; la pierre s'était détachée; en même temps les branches auxquelles il s'accrochait n'étant point assez fortes pour soutenir seules le poids de son corps, s'étaient brisées entre ses mains.

—Retenez-le, retenez-le donc! s'écrièrent les guides. Mais c'était chose plus facile à dire qu'à faire. Chacun avait déjà grand'peine à se retenir lui-même; aussi passa-t-il en roulant près de nous tous sans qu'un seul pût l'arrêter. Nous le croyions perdu, et la sueur de l'effroi au front, nous le suivions des yeux en haletant, lorsqu'il se trouva assez près de Montaigu, le dernier de nous tous, pour que celui-ci pût, en étendant la main, le saisir aux cheveux. Un moment il y eut doute si tous deux ne tomberaient pas. Ce moment fut court, mais il fut terrible, et je réponds qu'aucun de ceux qui se trouvaient là n'oubliera de long-temps la seconde où il vit ces deux hommes oscillant sur un précipice de 2,000 pieds de profondeur, ne sachant pas s'ils allaient être précipités, ou s'ils parviendraient à se rattacher à la terre.

Nous gagnâmes enfin une petite forêt de sapins, qui, sans rendre le chemin moins rapide, le rendit plus commode par la facilité que ces arbres nous offraient de nous accrocher à leurs branches ou de nous appuyer à leurs troncs. La lisière opposée de cette petite forêt touchait presque à la base du rocher nu, dont la forme a fait donner à la montagne le singulier nom qu'elle porte : des trous creusés irrégulièrement dans la pierre offrent une espèce d'escalier qui conduit au sommet.

Deux d'entre nous seulement tentèrent cette dernière escalade, non que le trajet fût plus difficile que celui que nous venions d'accomplir; mais il ne nous promettait pas une vue plus étendue, et celle que nous avions sous les yeux était loin de nous dédommager

de notre fatigue et de nos meurtrissures : nous les laissâmes donc grimper à leur clocher, et nous nous assîmes pour procéder à l'extraction des pierres et des épines. Pendant ce temps, ils étaient arrivés au sommet de la montagne, et comme preuve de prise de possession, ils y avaient allumé un feu, et y fumaient leurs cigares.

Au bout d'un quart d'heure, ils descendirent, se gardant bien d'éteindre le feu qu'ils avaient allumé, curieux qu'ils étaient de savoir si d'en-bas on en apercevrait la fumée.

Nous mangeâmes un morceau, après quoi nos guides nous demandèrent si nous voulions revenir par la même route, ou bien en prendre une autre beaucoup plus longue, mais aussi plus facile : nous choisîmes unanimement cette dernière. A trois heures, nous étions de retour à Aix, et du milieu de la place ces messieurs eurent l'orgueilleux plaisir d'apercevoir encore la fumée de leur fanal. Je leur demandai s'il m'était permis, maintenant que je m'étais bien *amusé*, d'aller me mettre au lit. Comme chacun éprouvait probablement le besoin d'en faire autant, on me répondit qu'on n'y voyait pas d'objection.

Je crois que j'aurais dormi trente-six heures de suite comme Balmat, si je n'avais pas été réveillé par une grande rumeur. J'ouvris les yeux, il faisait nuit; j'allai à la fenêtre, et je vis toute la ville d'Aix sur la place publique : tout le monde parlait à la fois, on s'arrachait les lorgnettes, chacun regardait en l'air à se démonter la colonne vertébrale. Je crus qu'il y avait une éclipse de lune!

Je me rhabillai vitement pour avoir ma part du phénomène, et je descendis, armé de ma longue vue. Toute l'atmosphère était colorée d'un reflet rougeâtre, le ciel paraissait embrasé; la Dent-du-Chat était en feu.

Au même instant, je sentis qu'on me prenait la main; je me retournai, et j'aperçus nos deux camarades du fanal : ils me firent de la tête un signe d'adieu en s'éloignant. Je leur demandai où ils allaient; l'un d'eux rapprocha les deux mains de sa bouche pour s'en faire un porte-voix, et me cria : A Genève Je compris leur affaire : c'étaient mes gaillards qui avaient incendié la Dent-du-Chat, et Jacotot les avait prévenus tout bas que le roi de Sardaigne tenait beaucoup à ses forêts.

Digitized by Google

Je reportai la vue sur la sœur cadette du Vésuve ; c'était un fort joli volcan de second ordre.

Un incendie nocturne dans les montagnes est une des plus magnifiques choses que l'on puisse voir. Le feu lâché librement dans une forêt, alongeant de tous côtés, comme un serpent, sa tête flamboyante, se prenant à ramper tout à coup autour du tronc d'un arbre qu'il rencontre sur sa route, se dressant contre lui, dardant ses langues comme pour lécher les feuilles, s'élançant à son sommet qu'il dépasse ainsi qu'une aigrette, redescendant le long de ses branches, et finissant par les illuminer toutes comme celles d'un if préparé pour une réjouissance publique : voilà ce que nos rois ne peuvent pas faire pour leurs fêtes ; voilà qui est beau ! Puis, quand cet arbre brûlé secoue ses feuilles ardentes, quand passe sur lui un coup de vent qui les emporte comme une pluie de feu, quand chacune de ces étincelles allume en tombant un foyer, que tous ces foyers, en s'élargissant, marchent au-devant les uns des autres, et finissent enfin par se réunir et se confondre dans une immense fournaise ; quand une lieue de terrain brûle ainsi, et quand chaque arbre qui brûle nuance la couleur de la flamme selon son essence, la varie selon sa forme ; quand les pierres calcinées se détachent et roulent brisant tout sur leur route ; quand le feu siffle comme le vent, et quand le vent mugit comme la tempête : oh ! alors, voilà qui est splendide, voilà qui est merveilleux ! Néron s'entendait en plaisirs, lorsqu'il brûla Rome.

Je fus tiré de mon extase par une voiture qui traversait la place escortée de quatre carabiniers royaux. Je reconnus celle de nos Ruggieri, qui, vendus par les guides, dénoncés par le maître de poste, avaient été rejoints, avant de pouvoir gagner la frontière de la Savoie, par les gendarmes de Charles-Albert. On voulait les conduire en prison ; nous répondîmes tous d'eux ; enfin, sur la caution générale, et leur parole d'honneur de ne point quitter la ville, ils furent libres de jouir du spectacle qu'ils devaient payer.

Le feu dura ainsi trois jours.

Le quatrième on leur apporta une note de TRENTE-SEPT MILLE CINQ CENTS et quelques francs.

Ils trouvèrent la somme un peu forte pour quelques mauvais arpens de bois, dont la situation rendait l'exploitation impossible ;

Digitized by Google

en conséquence ils écrivirent à notre ambassadeur à Turin de tâcher de faire rogner quelque chose sur le mémoire. Celui-ci s'escrima si bien, que la carte à payer leur revint, au bout de huit jours, réduite à 780 francs.

Moyennant le solde de cette somme, ils étaient libres de quitter Aix. Ils ne se le firent pas dire deux fois : ils payèrent, se firent donner leur reçu, et partirent immédiatement, de peur qu'on ne leur représentât le lendemain un reliquat de compte.

Je n'ai pas voulu nommer les deux coupables qui jouissent à Paris d'une trop haute considération pour que j'essaie d'y porter atteinte.

Les huit jours qui s'écoulèrent après leur départ n'amenèrent que deux accidens. Le premier fut un concert exécrable que nous donnèrent une soi-disant première basse de l'Opéra-Comique et un soi-disant premier baryton de l'ex-garde royale. Le second fut le déménagement de l'Allemand, qui vint prendre une chambre près de la mienne ; il logeait auparavant dans la maison Roissard, située juste en face du trou-aux-serpens, et un beau matin il avait trouvé une couleuvre dans sa botte.

Comme on se lasse des parties d'ânes, même lorsqu'on ne tombe que deux ou trois fois ; comme le jeu est chose fort peu amusante, lorsqu'on ne comprend ni le plaisir de gagner, ni le chagrin de perdre ; comme j'avais visité tout ce qu'Aix et ses environs avaient de curieux ; comme enfin madame la première basse et monsieur le premier baryton nous menaçaient d'un second concert, je résolus de faire quelque diversion à cette stupide existence, en allant visiter la grande Chartreuse, qui n'est située, je crois, qu'à dix ou douze lieues d'Aix. Je comptais de là retourner à Genève, d'où je voulais continuer mes courses dans les Alpes, en commençant par l'Oberland. En conséquence, je fis mes préparatifs de départ, je louai une voiture moyennant le prix habituel de 10 francs par jour, et le 10 septembre au matin, j'allai prendre congé de mon voisin l'Allemand ; il m'offrit de fumer un cigare et de boire un verre de bierre avec lui : c'est une avance qu'il n'avait encore faite, je crois, à personne.

Pendant que nous trinquions ensemble, et que les coudes appuyés, en face l'un de l'autre, sur une petite table, nous nous pous-

Digitized by Google

sions réciproquement des bouffées de fumée au visage, on vint m'annoncer que la voiture m'attendait : il se leva et me reconduisit jusqu'au seuil de la porte. Arrivé là, il me demanda :

— Où allez-fous?

Je le lui dis.

— Ah! ah! continua-t-il, fous allez foir les Chartreux, ce sont tes trôles de corps.

— Pourquoi?

— Oui, oui, ils manchent tans tes encriers, et ils couchent tans tes armoires.

— Que diable est-ce que cela veut dire?

— Fous ferrez.

Alors il me donna une poignée de main, me souhaita un *pon foiage*, et me ferma sa porte. Je n'en pus pas tirer autre chose.

J'allai faire mes adieux à Jacotot en prenant une tasse de chocolat. Quoique je ne fisse pas une grande consommation, Jacotot m'avait pris en respect, parce qu'on lui avait dit que j'étais un auteur : lorsqu'il apprit que je partais, il me demanda si je n'écrirais pas quelque chose sur les eaux d'Aix; je lui répondis que cela n'était pas probable, mais que cependant c'était possible. Alors il me pria de ne point oublier, dans ce cas, de parler du café dont il était le premier garçon, ce qui ne pourrait manquer de faire grand bien à son maître; non seulement je m'y engageai, mais encore je lui promis de le rendre, lui Jacotot, personnellement aussi célèbre que cela me serait possible. Le pauvre garçon devint tout pâle, en apprenant que peut-être son nom serait un jour imprimé dans un livre.

La société que je quittais en m'éloignant d'Aix était un singulier mélange de toutes les positions sociales et de toutes les opinions politiques. Cependant l'aristocratie de naissance, traquée partout, repoussée pied à pied par l'aristocratie d'argent qui lui succède, comme dans un champ fauché pousse une seconde moisson, était là en majorité. C'est dire que le parti carliste était le plus fort.

Après lui, venait immédiatement le parti de la propriété, représenté par de riches marchands de Paris, des négocians de Lyon,

Digitized by Google

et des maîtres de forges du Dauphiné : tous ces braves gens étaient très malheureux, le *Constitutionnel* n'arrivant pas en Savoie (1).

Le parti bonapartiste avait aussi quelques représentans à cette diète ægrotante. On les reconnaissait vite au mécontentement qui fait le fond de leur caractère, et à ces mots sacramentels qu'ils jettent au travers de toutes les conversations : — *Ah! si Napoléon n'avait pas été trahi!* — Honnêtes gens, qui ne voient pas plus loin que la pointe de leur épée, qui rêvent pour Joseph ou pour Lucien un nouveau retour de l'île d'Elbe, et qui ne savent pas que Napoléon est un de ces hommes qui laissent une famille et pas d'héritier.

Le parti républicain était évidemment le plus faible ; il se composait, si je m'en souviens bien, de moi tout seul. Encore, comme je n'acceptais ni tous les principes révolutionnaires de la *Tribune*, ni toutes les théories américaines du *National;* que je disais que Voltaire avait fait de mauvaises tragédies, et que j'ôtais mon chapeau en passant devant le Christ, on me prenait pour un utopiste, et voilà tout.

La ligne de démarcation était surtout sensible chez les femmes. Le faubourg Saint-Germain et le faubourg Saint-Honoré frayaient seuls ensemble : l'aristocratie de naissance et l'aristocratie de gloire sont sœurs ; l'aristocratie d'argent n'est qu'une bâtarde. Quant aux hommes, le jeu les rapprochait ; il n'y a pas de castes à l'entour d'un tapis vert, et c'est celui qui ponte le plus haut, qui est le plus noble. Rotschild a succédé aux Montmorency, et si demain il abjure, après demain personne ne lui contestera le titre de premier baron chrétien.

Tandis que je faisais à part moi toutes ces distinctions, je roulais vers Chambéry, et comme j'avais encore mon chapeau gris, je n'osai m'y arrêter. Je remarquai seulement en passant qu'un aubergiste, qui avait pris, pour exergue de son enseigne, ces mots : « Aux Armes de France », avait conservé les trois fleurs de lis de la branche aînée, que la main du peuple a grattées si brutalement sur l'écusson de la branche cadette.

A trois lieues de Chambéry, nous passâmes sous une voûte qui

(1) Les seuls journaux qui y soient reçus sont la *Gazette* et la *Quotidienne*.

Digitized by Google

traverse une montagne : elle peut avoir cent cinquante pas de longueur. Ce chemin, commencé par Napoléon, a été achevé par le gouvernement actuel de la Savoie.

Ce passage franchi, on rencontre bientôt le village des Echelles; puis, à un quart de lieue de là, une petite ville moitié française, moitié savoyarde. Une rivière trace les frontières des deux royaumes; un pont, jeté sur cette rivière, est gardé à l'une de ses extrémités par une sentinelle sarde, et à l'autre par une sentinelle française. Ni l'une ni l'autre n'ayant le droit d'empiéter sur le territoire de son voisin, chacune d'elles s'avance gravement de chaque côté jusqu'au milieu du pont; puis, arrivées à la ligne de pavés qui en forment l'arête, elles se tournent le dos réciproquement, et recommencent ce manége tout le temps que dure la faction. Je revis, au reste, avec plaisir le pantalon garance et la cocarde tricolore qui me dénonçaient un compatriote.

Nous arrivâmes à Saint-Laurent; c'est à ce village qu'on quitte la voiture, et qu'on prend des montures pour gagner la Chartreuse, distante encore de quatre lieues du pays. Nous n'y trouvâmes pas un seul mulet; ils étaient tous à je ne sais quelle foire. Cela nous importait assez peu à Lamark et à moi, qui sommes d'assez bons marcheurs; mais cela devenait beaucoup moins indifférent à une dame qui nous accompagnait : cependant elle prit son parti. Nous fîmes venir un guide, qui se chargea de nos trois paquets qu'il réunit en un seul. Il était sept heures et demie; nous n'avions plus guère que deux heures de jour, et quatre de marche.

Le val du Dauphiné où s'enfonce la Chartreuse est digne d'être comparé aux plus sombres gorges de la Suisse; c'est la même richesse de nature, la même ardeur de végétation, le même aspect grandiose : seulement le chemin, tout en s'escarpant de même aux flancs des montagnes, est plus praticable que les chemins des Alpes, et conserve toujours près de quatre pieds de largeur. Il n'est donc point dangereux pendant le jour, et tant que la nuit ne vint pas, tout alla merveilleusement. Mais enfin la nuit s'avança, hâtée encore par un orage terrible. Nous demandâmes à notre guide où nous pourrions nous réfugier : il n'y a pas une seule maison sur la route; il fallut continuer notre voyage, nous étions à moitié chemin de la Chartreuse.

Digitized by Google

Le reste de la montée fut horrible. La pluie arriva bientôt, et avec elle l'obscurité la plus profonde. Notre compagne s'attacha au bras du guide; Lamark prit le mien, et nous marchâmes sur deux rangs : la route n'était pas assez large pour nous laisser passer de front; à droite, nous avions un précipice dont nous ne connaissions pas la profondeur, et au fond duquel nous entendions mugir un torrent. La nuit était si sombre, que nous ne distinguions plus le chemin sur lequel nous posions le pied, et que nous n'apercevions la robe blanche de la dame qui nous servait de guide qu'à la lueur des éclairs, qui heureusement étaient assez rapprochés, pour qu'il y eût à peu près autant de jour que de nuit. Joignez à cela un accompagnement de tonnerre dont chaque écho multipliait les coups et quadruplait le bruit : on eût dit le prologue du jugement dernier.

La cloche du couvent que nous entendîmes nous annonça enfin que nous en approchions. Une demi-heure après, un éclair nous montra le corps gigantesque de la vieille Chartreuse, couché à vingt pas de nous; pas le moindre bruit ne se faisait entendre dans l'intérieur que celui des tintemens de la cloche; pas une lumière ne brillait à ses cinquante fenêtres : on eût dit un vieux cloître abandonné où jouaient de mauvais esprits.

Nous sonnâmes. Un frère vint nous ouvrir. Nous allions entrer, lorsqu'il aperçut la dame qui était avec nous. Aussitôt il referma la porte, comme si Satan en personne fût venu visiter le couvent. Il est défendu aux chartreux de recevoir aucune femme; une seule s'est introduite dans leurs murs en habits d'homme; et, après son départ, lorsqu'ils surent que leur règle avait été enfreinte, ils accomplirent, dans les appartemens et les cellules où elle avait mis le pied, toutes les cérémonies de l'exorcisme. La permission seule du pape peut ouvrir les portes du couvent à l'ennemi femelle du genre humain. La duchesse de Berry elle-même avait été, en 1829, obligée de recourir à ce moyen, pour visiter la Chartreuse.

Nous étions fort embarrassés, lorsque la porte se rouvrit. Un frère en sortit avec une lanterne, et nous conduisit dans un pavillon situé à cinquante pas du cloître. C'est là que couche toute voyageuse qui, comme la nôtre, vient frapper à la porte de la Chartreuse, ignorant les règles sévères des disciples de saint Bruno.

Digitized by Google

Le pauvre moine qui nous servit de guide, et qui s'appelait le frère Jean-Marie, me parut bien la créature la plus douce et la plus obligeante que j'aie vue de ma vie. Sa charge était de recevoir les voyageurs, de les servir, et de leur faire visiter le couvent. Il commença par nous offrir quelques cuillerées d'une liqueur faite par les moines, et destinée à réchauffer les voyageurs engourdis par le froid ou la pluie; c'était bien le cas où nous nous trouvions, et jamais l'occasion ne s'était présentée de faire un meilleur usage du saint élixir. En effet, à peine en eûmes-nous bu quelques gouttes, qu'il nous sembla que nous avions avalé du feu, et que nous nous mîmes à courir par la chambre comme des possédés, en demandant de l'eau : si le père Jean-Marie avait eu l'idée de nous approcher en ce moment une lumière de la bouche, je crois que nous aurions craché des flammes comme Cacus.

Pendant ce temps, l'âtre immense s'éclairait, et la table se couvrait de lait, de pain et de beurre; les chartreux non-seulement font toujours maigre, mais encore le font faire à leurs visiteurs.

Au moment où nous achevions ce repas plus que frugal, la cloche du couvent sonna matines. Je demandai au père Jean-Marie s'il m'était permis d'y assister. Il me répondit que le pain et la parole de Dieu appartenaient à tous les chrétiens. J'entrai donc dans le couvent.

Je suis peut-être l'un des hommes sur lesquels la vue des objets extérieurs a le plus d'influence, et parmi ces objets ceux qui m'impressionnent davantage sont, je crois, les monumens religieux. La grande Chartreuse surtout a un caractère sombre qu'on ne retrouve nulle part. Ses habitans forment, de plus, le seul ordre monastique que les révolutions aient laissé vivant en France : c'est tout ce qui reste debout des croyances de nos pères; c'est la dernière forteresse qu'ait conservée la religion sur la terre de l'incrédulité. Encore, chaque jour, l'indifférence la mine-t-elle au dedans, comme le temps au dehors : de quatre cents qu'ils étaient au quinzième siècle, les chartreux, au dix-neuvième, ne sont plus que vingt-sept; et comme, depuis six ans, ils ne se sont recrutés d'aucuns frères, que les deux novices qui y sont entrés depuis cette époque n'ont pu supporter la rigueur du noviciat, il est probable que l'ordre ira toujours se détruisant, au fur et à mesure que la

mort frappera à la porte des cellules; que nul ne viendra les remplir, lorsqu'elles seront vides, et que le plus jeune de ces hommes, leur survivant à tous, et sentant à son tour qu'il va succomber, fermera la porte du cloître en-dedans, et ira se coucher lui-même vivant dans la tombe qu'il aura creusée, car le lendemain il ne resterait plus de bras pour l'y porter mort.

On a dû voir, par les choses que j'ai écrites précédemment, que je ne suis pas un de ces voyageurs qui s'enthousiasment à froid, qui admirent là où leur guide leur dit d'admirer, ou qui feignent d'avoir eu, devant des hommes et des localités recommandés d'avance à leur admiration, des sentimens absens de leur cœur; non, j'ai dépouillé mes sensations, je les ai mises à nu pour les présenter à ceux qui me lisent; ce que j'ai éprouvé, je l'ai raconté faiblement peut-être, mais je n'ai pas raconté autre chose que ce que j'avais éprouvé. Eh bien! on me croira donc si je dis que jamais sensation pareille à celle que j'éprouvai ne m'avait pris au cœur, lorsque je vis, au bout d'un immense corridor gothique de huit cents pieds de long, s'ouvrir la porte d'une cellule, sortir de cette porte et paraître sous les arcades brunies par le temps un chartreux à barbe blanche, vêtu de cette robe portée par saint Bruno, et sur laquelle huit siècles sont passés sans en changer un pli. Le saint homme s'avança, grave et calme, au milieu du cercle de lumière tremblotante projetée par la lampe qu'il tenait à la main, tandis que devant et derrière lui tout était sombre. Lorsqu'il se dirigea vers moi, je sentis mes jambes fléchir, et je tombai à genoux: il m'aperçut dans cette posture, s'approcha avec un air de bonté, et levant sa main sur ma tête inclinée, me dit: « Je vous bénis, mon fils, si vous croyez; je vous bénis encore, si vous ne croyez pas. » Qu'on rie, si l'on veut, mais dans ce moment je n'aurais pas donné cette bénédiction pour un trône.

Lorsqu'il fut passé, je me relevai. Il se rendait à l'église, je l'y suivis. Là un nouveau spectacle m'attendait.

Toute la pauvre communauté, qui n'est plus composée que de seize pères et de onze frères, était réunie dans une petite église, éclairée par une lampe qu'entourait un voile noir. Un chartreux disait la messe, et tous les autres l'entendaient, non point assis, non point à genoux, mais prosternés, mais les mains et le front sur

Digitized by Google

le marbre; les capuchons relevés laissaient voir leurs crânes nus et rasés. Il y avait là des jeunes gens et des veillards. Chacun d'eux y était venu poussé par des sentimens différens, les uns par la foi, les autres par le malheur; ceux-ci par des passions, ceux-là par le crime peut-être. Il y en avait là dont les artères des tempes battaient comme s'ils avaient du feu dans leurs veines: ceux-là pleuraient: il y en avait d'autres qui sentaient à peine circuler leur sang refroidi; ceux-là priaient. Oh! c'eût été, j'en suis sûr, une belle histoire à écrire que l'histoire de tous ces hommes!

Lorsque les matines furent finies, je demandai à parcourir le couvent pendant la nuit: je craignais que le jour ne vînt m'apporter d'autres idées, et je voulais le voir dans la disposition d'esprit où je me trouvais. Le père Jean-Marie prit une lampe, m'en donna une autre, et nous commençâmes notre visite par les corridors. Je l'ai déjà dit, ces corridors sont immenses; ils ont la même longueur que l'église de Saint-Pierre de Rome, ils renferment quatre cents cellules, qui autrefois ont été toutes habitées ensemble, et dont maintenant trois cent soixante-treize sont vides. Chaque moine a gravé sur sa porte sa pensée favorite, soit qu'elle fût de lui, soit qu'il l'eût tirée de quelque auteur sacré. Voici celles qui me parurent les plus remarquables:

AMOR QUI SEMPER ARDES ET NUNQUAM EXTINGUERIS,
ACCENDE ME TOTUM IGNE TUO.

—

DANS LA SOLITUDE, DIEU PARLE AU CŒUR DE L'HOMME, ET DANS LE SILENCE, L'HOMME PARLE AU CŒUR DE DIEU.

—

FUGE, LATE, TACE.

—

A TA FAIBLE RAISON GARDE-TOI DE TE RENDRE,
DIEU T'A FAIT POUR L'AIMER ET NON POUR LE COMPRENDRE.

—

UNE HEURE SONNE, ELLE EST DÉJA PASSÉE.

Digitized by Google

Nous entrâmes dans l'une de ces cellules vides; le moine qui l'habitait était mort depuis cinq jours. Toutes sont pareilles, toutes ont deux escaliers, l'une pour monter un étage, l'autre pour en descendre un. L'étage supérieur se compose d'un petit grenier, l'étage intermédiaire d'une chambre à feu près de laquelle est un cabinet de travail. Un livre y était encore ouvert à la même place où le mourant y avait jeté les yeux pour la dernière fois : c'étaient les *Confessions de saint Augustin*. La chambre à coucher est attenante à cette première chambre; son ameublement ne se compose que d'un prie-Dieu, d'un lit avec une paillasse et des draps de laine; ce lit a des portes battantes qui peuvent se fermer sur celui qui y dort : cela me fit comprendre quelle était la pensée de l'Allemand, lorsqu'il m'avait dit que les chartreux couchaient dans une armoire.

L'étage inférieur ne contient qu'un atelier, avec des outils de tour ou de menuiserie; chaque chartreux peut donner deux heures par jour à quelque travail manuel, et une heure à la culture d'un petit jardin qui touche à l'atelier : c'est la seule distraction qui lui soit permise.

En remontant, nous visitâmes la salle du chapitre général; nous y vîmes tous les portraits des généraux de l'ordre, depuis saint Bruno, son fondateur(1), mort en 1101, jusqu'à celui d'Innocent-le Maçon, mort en 1703; depuis ce dernier jusqu'au père Jean-Baptiste Mortès, général actuel de l'ordre, la suite des portraits est interrompue. En 92, au moment de la dévastation des couvens, les chartreux abandonnèrent la France, emportant, chacun avec soi, un de ces portraits. Depuis, chacun est revenu prendre sa place, et rapporter le sien; ceux qui moururent pendant l'émigration avaient pris leurs précautions, pour que le dépôt dont ils s'étaient chargés ne s'égarât pas : aujourd'hui, aucun ne manque à la collection.

Nous passâmes de là au réfectoire : il est double; la première salle est celle des frères, la seconde celle des pères. Ils boivent dans des vases de terre et mangent dans des assiettes de bois; ces vases ont deux anses, afin qu'ils puissent les soulever à deux mains : ainsi

(1) La fondation de l'ordre remonte à 1084.

Digitized by Google

faisaient les premiers chrétiens; les assiettes ont la forme d'un écritoire, le récipient du milieu contient la sauce, et les légumes ou le poisson, seule nourriture qui leur soit permise, sont déposés autour. Je pensai encore à mon Allemand, et l'assiette m'expliqua, par sa forme, ce qu'il m'avait dit encore, que les chartreux mangeaient dans un encrier.

Le père Jean-Marie me demanda si je voulais voir le cimetière, quoiqu'il fît nuit. Ce qu'il regardait comme un empêchement était un motif de plus pour me décider à cette visite. J'acceptai donc. Mais, au moment où il ouvrait la porte par laquelle on y entrait, il m'arrêta en me saisissant le bras d'une main, et en me montrant de l'autre un chartreux qui creusait sa tombe. Je restai un instant immobile à cette vue; puis je demandai à mon guide si je pouvais parler à cet homme. Il me répondit que rien ne s'y opposait; je le priai de se retirer si cela lui était permis. Ma demande, loin de lui sembler indiscrète, parut lui faire grand plaisir : il tombait de fatigue. Je restai seul.

Je ne savais comment aborder mon fossoyeur. Je fis quelques pas vers lui; il m'aperçut, et se retournant de mon côté, il s'appuya sur sa bêche, et attendit que je lui adressasse la parole. Mon embarras redoubla; cependant un plus long silence eût été ridicule.

— Vous faites bien tard une bien triste besogne, mon père? lui dis-je; il me semble qu'après les mortifications et les fatigues de vos journées, vous devriez éprouver le besoin de consacrer au repos le peu d'heures que la prière vous laisse, d'autant plus, mon père, ajoutai-je en souriant, car je voyais qu'il était jeune encore, que le travail que vous faites ne me paraît pas pressé.

— Ici, mon fils, me dit le moine avec un accent paternel et triste, ce ne sont pas les plus vieux qui meurent les premiers, et l'on ne va pas à la tombe par rang d'âge; d'ailleurs, lorsque la mienne sera creusée, Dieu permettra peut-être que j'y descende.

— Pardon, mon père, repris-je; quoique j'aie le cœur religieux, je connais peu les règles et les pratiques saintes : ainsi donc je puis me tromper dans ce que je vais vous dire; mais il me semble que l'abnégation que votre ordre fait des choses de ce monde ne doit pas aller jusqu'à l'envie de le quitter.

Digitized by Google

— L'homme est le maître de ses actions, répondit le chartreux, mais il ne l'est pas de ses désirs.

— Votre désir à vous est bien sombre, mon père.

— Il est selon mon cœur.

— Vous avez donc bien souffert?

— Je souffre toujours.

— Je croyais que le calme seul habitait cette demeure?

— Le remords entre partout.

Je regardai plus fixement cet homme, et je reconnus celui que j'avais vu cette nuit à l'église prosterné et sanglotant. Lui me reconnut aussi.

— Vous étiez cette nuit à matines? me dit-il.

— Prés de vous, je crois, n'est-ce pas?

— Vous m'avez entendu gémir?

— Je vous ai vu pleurer.

— Qu'avez-vous pensé de moi alors?

— Que Dieu vous avait pris en pitié, puisqu'il vous accordait les larmes.

— Oui, oui, depuis qu'il me les a rendues, j'espère aussi que sa vengeance se lasse.

— N'avez-vous point essayé d'adoucir vos chagrins en les confiant à quelqu'un de vos frères?

— Chacun ici porte un fardeau mesuré pour sa force; ce qu'un autre y ajouterait le ferait succomber.

— Cela vous aurait pourtant fait du bien.

— Je le crois comme vous.

— C'est quelque chose, continuai-je, qu'un cœur qui nous plaint et qu'une main qui serre la nôtre!

Je pris sa main et la serrai. Il la dégagea de la mienne, croisa ses bras sur sa poitrine, me regarda en face comme pour lire par mes yeux dans le plus profond de mon cœur.

— Est-ce de l'intérêt ou de l'indiscrétion? me dit-il... êtes-vous bon ou tout simplement curieux?

Ma poitrine se serra...

— Votre main une dernière fois, mon père!... et adieu. — Je m'éloignai.

— Ecoutez, reprit-il. — Je m'arrêtai. Il vint à moi. — Il ne

Digitized by Google

sera point dit qu'un moyen de consolation m'aura été offert, et que je l'aurai repoussé; que Dieu vous aura conduit près de moi, et que je vous aurai éloigné. Vous avez fait pour un misérable ce que personne n'avait fait depuis six ans : vous lui avez serré la main. Merci !... Vous lui avez dit que raconter ses malheurs, ce serait les adoucir, et par ces mots vous avez pris l'engagement de les entendre. — Maintenant n'allez pas m'interrompre au milieu de mon récit et me dire : Assez... Écoutez-le jusqu'au bout, car tout ce que j'ai dans le cœur depuis si long-temps a besoin d'en sortir. — Puis, quand j'aurai fini, partez aussitôt sans que vous sachiez mon nom, sans que je sache le vôtre; voilà tout ce que je vous demande.

Je le lui promis. Nous nous assîmes sur le tombeau brisé de l'un des généraux de l'ordre. Il appuya un instant son front entre ses deux mains; ce mouvement fit retomber son capuchon en arrière, de sorte que lorsqu'il releva la tête, je pus l'examiner à loisir. Je vis alors un jeune homme à la barbe et aux yeux noirs; la vie ascétique l'avait rendu maigre et pâle : mais en ôtant à sa beauté, elle avait ajouté à sa physionomie. C'était la tête du Giaour telle que je l'avais rêvée d'après les vers de Byron.

— Il est inutile que vous sachiez, me dit-il, le pays où je suis né et le lieu que j'habitais. Il y a sept ans que les évènemens que je vais raconter sont arrivés; j'en avais 24 alors.

J'étais riche et d'une famille distinguée; je fus jeté dans le monde au sortir du collége : j'y entrai avec un caractère résolu, une tête ardente, un cœur plein de passions, et la conviction que rien ne devait long-temps résister à un homme qui avait de la persévérance et de l'or. Mes premières aventures ne firent que me confirmer dans cette opinion.

Au commencement du printemps de 1825, une campagne voisine de celle de ma mère se trouva à vendre : elle fut achetée par le général M... J'avais rencontré le général dans le monde à l'époque où il était garçon. C'était un homme grave et sévère que la vue des champs de bataille avait habitué à compter les hommes comme des unités et les femmes comme des zéros. Je crus qu'il avait épousé quelque veuve de maréchal, avec laquelle il pût

Digitized by Google

parler des batailles de Marengo et d'Austerlitz, et je fus peu récréé par l'espoir du plaisir que nous promettait un tel voisinage.

Il vint nous faire sa visite d'installation et présenter sa femme à ma mère : c'était une des plus divines créatures que le ciel eût formées.

Vous connaissez le monde, monsieur, sa morale bizarre, ses principes d'honneur qui consistent à respecter la fortune de son voisin qui ne fait que son plaisir, et qui permet de prendre sa femme qui fait son bonheur. Dès le moment où j'eus vu madame M..., j'oubliai le caractère de son mari, ses cinquante ans, la gloire dont il s'était couvert, quand nous n'étions qu'au berceau, les vingt blessures qu'il avait reçues pendant que nous tétions nos nourrices; j'oubliai le désespoir de ses vieux jours, le ridicule que j'attacherais aux débris d'une vie si belle; j'oubliai tout pour ne penser qu'à une chose : posséder Caroline.

Les propriétés de ma mère et celles du général étaient, comme je l'ai dit, presque contiguës; cette position était un prétexte à nos visites fréquentes; le général m'avait pris en amitié, et ingrat que j'étais, je ne voyais dans l'amitié de ce vieillard qu'un moyen de lui enlever le cœur de sa femme.

Caroline était enceinte, et le général se montrait plus fier de son héritier futur que des batailles qu'il avait gagnées. Son amour pour sa femme en avait acquis quelque chose de plus paternel et de meilleur. Quant à Caroline, elle était avec son mari exactement ce qu'il faut qu'une femme soit, pour que, sans le rendre heureux, il n'ait aucun reproche à lui faire. J'avais remarqué cette disposition de sentimens avec le coup d'œil sûr d'un homme intéressé à en saisir toutes les nuances, et j'étais bien convaincu que madame M.... n'aimait pas son mari. Cependant, chose qui me semblait bizarre, elle recevait mes soins avec politesse, mais avec froideur. Elle ne recherchait pas ma présence, preuve qu'elle ne lui causait aucun plaisir; elle ne la fuyait pas non plus, preuve qu'elle ne lui inspirait aucune crainte. Mes yeux, constamment fixés sur elle, rencontraient les siens, lorsque le hasard les lui faisait lever de sa broderie ou des touches de son piano; mais il paraît que mes regards avaient perdu la puissance fascinatrice qu'avant Caroline, quelques femmes leur avaient reconnue.

Digitized by Google

L'été se passa ainsi. Mes désirs étaient devenus un amour véritable. La froideur de Caroline était un défi, je l'acceptai avec toute la violence de mon caractère ; comme il m'était impossible de lui parler d'amour à cause du sourire d'incrédulité avec lequel elle accueillait mes premières paroles, je résolus de lui écrire ; je roulai un soir sa broderie autour de ma lettre, et lorsqu'elle la déploya le lendemain matin pour travailler, je la suivis des yeux, tout en causant avec le général. Je la vis regarder l'adresse sans rougir et mettre mon billet dans sa poche sans émotion. Seulement un sourire imperceptible passa sur ses lèvres.

Toute la journée, je vis qu'elle avait l'intention de me parler, mais je m'éloignai d'elle. Le soir, elle travaillait avec plusieurs dames placées comme elle autour d'une table. Le général lisait le journal; j'étais assis dans un coin sombre d'où je pouvais la regarder sans qu'on s'en aperçût. Elle me chercha des yeux dans le salon et m'appela.

— Auriez-vous la bonté, monsieur, me dit-elle, de me dessiner deux lettres gothiques pour un coin de mon mouchoir, un C et un M ?

— Oui, madame, j'aurai ce plaisir.

— Mais il me les faut ce soir, il me les faut tout de suite. Venez là. Elle écartait d'auprès d'elle une dame de ses amies, et me montrait la place vide. Je pris une chaise et j'allai m'y asseoir. Elle m'offrit une plume.

— Il me manque du papier, madame.

— En voilà, me dit-elle, et elle me présenta une lettre pliée dans une enveloppe anglaise. Je crus que c'était une réponse à la mienne, j'ouvris aussi froidement que je le pus l'enveloppe qui me cachait l'écriture ; je reconnus mon billet. Pendant ce temps, elle s'était levée et allait sortir. Je la rappelai.

— Madame, lui dis-je en étendant ostensiblement la main vers elle, vous m'avez donné, sans y faire attention, une lettre à votre adresse. L'enveloppe me suffira pour tracer les chiffres que vous m'avez demandés.

— Elle vit son mari lever les yeux de dessus son journal; elle s'avança précipitamment vers moi, me reprit le billet des mains, regarda l'adresse, et dit avec indifférence :

Digitized by Google

— Oh! oui, c'est une lettre de ma mère.

Le général reporta les yeux sur le *Courrier Français*. Je me mis à dessiner le chiffre demandé. Madame M.... sortit.

— Tous ces détails vous ennuient peut-être, monsieur, me dit le chartreux en s'interrompant, et vous êtes étonné de les entendre sortir de la bouche d'un homme qui porte cette robe et qui creuse une tombe : c'est que le cœur est la dernière chose qui se détache de la terre, et que la mémoire est la dernière chose qui se détache du cœur.

— Ces détails sont vrais, lui dis-je, et par conséquent intéressans. Continuez.

— Le lendemain, je fus réveillé à six heures du matin par le général; il était en attirail de chasseur, et venait me proposer une course dans la plaine.

Au premier abord, son aspect inattendu m'avait un peu troublé; mais son air était si calme, sa voix avait si bien conservé le ton de franche bonhomie qui lui était habituel, que je me remis bientôt. J'acceptai sa proposition, nous partîmes.

Nous causâmes de choses indifférentes jusqu'au moment où, prêts à entrer en chasse, nous nous arrêtâmes pour charger nos fusils.

Pendant que nous exécutions cette opération, il me regarda fixement. Ce regard m'intimida. — A quoi pensez-vous, général? lui dis-je.

— Pardieu, me répondit-il, je pense que vous êtes bien fou d'être devenu amoureux de ma femme.

On devine l'effet que produisit sur moi une pareille apostrophe.

— Moi, général! répondis-je stupéfait!...

— Oui, vous, n'allez-vous pas nier?

— Général, je vous jure.

— Ne mentez pas, monsieur; le mensonge est indigne d'un homme d'honneur, et vous êtes homme d'honneur, je l'espère.

— Mais, qui vous a dit cela?...

— Qui, pardieu, qui?... Ma femme...

— Madame M..!

— N'allez-vous pas dire qu'elle se trompe? tenez voilà une lettre que vous lui avez écrite hier. — Il me tendit un papier que je n'eus pas de peine à reconnaître. La sueur me coulait sur le front.

Digitized by Google

Lorsqu'il vit que j'hésitais à le prendre, il le roula entre ses mains, lui fit prendre la forme d'une bourre et en chargea son fusil.

Lorsqu'il eut fini, il posa la main sur mon bras. — Est-ce que tout ce que vous avez écrit là est vrai? me dit-il. Est-ce que vos souffrances sont telles que vous les dépeignez? est-ce que vos jours et vos nuits sont devenus un pareil enfer? dites-moi vrai cette fois-ci.

— Serais-je excusable sans cela, général?

— Eh bien! mon enfant, reprit-il avec son ton de voix habituel, alors il faut partir, nous quitter, voyager en Italie ou en Allemagne, et ne revenir que guéri.

Je lui tendis la main, il la serra cordialement,

— Ainsi c'est entendu, me dit-il.

— Oui, général, je pars demain.

— Je n'ai pas besoin de vous dire que si vous avez besoin d'argent, de lettres de recommandation...

— Merci.

— Écoutez, je vous offre cela, comme le ferait un père; ne vous en fâchez point. Vous ne voulez pas décidément? Eh bien! mettons-nous en chasse et n'en parlons plus.

Au bout de dix pas, une perdrix partit; le général lui envoya son coup de fusil, et je vis ma lettre fumer dans la luzerne.

A cinq heures nous revînmes au château; j'avais voulu quitter le général avant d'y entrer, mais il avait insisté pour que je l'accompagnasse.

—Voici, mesdames, dit-il en entrant dans le salon, un beau jeune homme qui vient vous faire ses adieux; il part demain pour l'Italie.

— Ah! vraiment? monsieur nous quitte? dit Caroline en levant ses yeux de dessus sa broderie. Elle rencontra les miens, soutint tranquillement mon regard deux ou trois secondes, et se remit à travailler.

Chacun parla à son tour de ce voyage si brusque, dont je n'avais pas dit un seul mot les jours précédens; mais nul n'en devina la cause.

Madame M.... me fit les honneurs du dîner avec une grâce parfaite.

Digitized by Google

Le soir, je pris congé de tout le monde; le général me reconduisit jusqu'à la porte du parc. Je ne sais si, en le quittant, je n'avais pas pour sa femme plus de haine que d'amour.

Je voyageai un an: je vis Naples, Rome, Venise, et je m'étonnai chaque jour de sentir cette passion que je croyais éternelle se détacher de mon cœur. J'arrivai enfin à ne plus la considérer que comme l'une de ces mille aventures dont est parsemée la vie d'un jeune homme, dont on ne se souvient plus que de temps en temps, et qu'un jour on finira par oublier tout-à-fait.

Je rentrai en France par le Mont-Cénis. Arrivé à Grenoble, nous fîmes la partie, avec un jeune homme que j'avais rencontré à Florence, de venir visiter la Chartreuse. Je vis ainsi cette maison que j'habite depuis six ans, et je dis en riant à Emmanuel (c'était le nom de baptême de mon compagnon) que si j'avais connu ce cloître lorsque j'étais amoureux, je m'y serais fait moine.

Je revins à Paris; j'y retrouvai mes anciennes connaissances. Ma vie se renoua au même fil qui s'était cassé, lorsque j'avais connu madame M.... Il me semblait que tout ce que je viens de vous raconter n'était qu'un rêve. Seulement ma mère, s'ennuyant à la campagne, du moment où je n'y pouvais plus rester avec elle, avait vendu la nôtre, et acheté un hôtel à Paris.

J'y avais revu le général et il avait été content de moi. Il m'avait offert de présenter mes hommages à sa femme; j'avais accepté, certain que j'étais de mon indifférence. En entrant dans sa chambre, je ressentis cependant une légère oppression. Madame M... était sortie. L'émotion que j'avais éprouvée était si peu de chose, que je n'en pris aucune inquiétude.

Quelques jours après, j'allai au bois et je rencontrai, au détour d'une allée, le général et sa femme. Les éviter eût été affecté; d'ailleurs, pourquoi aurais-je craint de revoir madame M...?

J'allai donc à eux. Je trouvai Caroline plus belle encore que je ne l'avais quittée; lorsque je l'avais connue, les commencemens de sa grossesse la fatiguaient, tandis qu'alors, avec sa santé, sa fraîcheur était revenue.

Elle m'adressa la parole avec un son de voix plus affectueux qu'elle n'avait l'habitude de le faire. Elle me tendit la main, et lorsque je la pris, je la sentis frémir dans la mienne. Je frissonnai

Digitized by Google

par tout le corps. Je la regardai; elle baissa les yeux. Je mis mon cheval au pas et je marchai près d'elle.

Le général m'invita à retourner à sa campagne, pour laquelle sa femme et lui partaient dans quelques jours; il insista d'autant plus, que nous ne possédions plus la nôtre. Je refusai. Caroline se retourna de mon côté : « Venez donc! » me dit-elle. Jusque-là je ne connaissais pas sa voix; je ne répondis rien, et je tombai dans une rêverie profonde : ce n'était pas la même femme que j'avais vue il y avait un an.

Elle se retourna vers son mari.

— Monsieur craint de s'ennuyer chez nous, dit-elle; autorisez-le donc à amener un ou deux amis, cela le décidera peut-être.

— Pardieu, répondit le général, il est bien libre.—Vous entendez? me dit-il.

— Merci, général, repondis-je sans trop savoir ce que je disais; mais j'ai des engagemens...

— Que vous préférez aux nôtres, dit Caroline... C'est aimable. Elle accompagna ces mots de l'un de ces regards pour lesquels, il y avait un an, j'aurais donné ma vie.

J'acceptai.

J'avais continué de voir à Paris ce jeune homme que j'avais connu à Florence. Il vint chez moi la veille de mon départ, et me demanda où j'allais. Je n'avais aucune raison de le lui cacher.—Ah! me dit-il, c'est bizarre : peu s'en est fallu que je ne sois des vôtres.

—Vous connaissez le général?

— Non, un de mes amis devait m'y présenter; mais il est au fond de la Normandie pour recueillir l'héritage de je ne sais quel oncle qui lui est mort; cela me contrarie d'autant plus que, vous allant à cette campagne, c'était une véritable partie de plaisir pour moi de vous y trouver.

Je me rappelai alors l'offre que m'avait faite le général, de me faire accompagner par un ami.

—Voulez-vous que je vous y conduise? dis-je à Emmanuel.

— Êtes-vous assez libre dans la maison pour cela?

— Oh! tout-à-fait.

— J'accepte alors.

—C'est bien! soyez prêt demain à huit heures, j'irai vous prendre.

Digitized by Google

Nous arrivâmes vers une heure au château du général ; ces dames étaient dans le parc. On nous indiqua le côté où elles se promenaient : nous les rejoignîmes bientôt.

En nous apercevant, il me sembla que madame M... pâlissait. Elle m'adressa la parole avec une émotion à laquelle je ne pouvais me tromper. Le général accueillit Emmanuel avec cordialité ; mais sa femme mit dans la réception qu'elle lui fit une froideur visible.

—Vous voyez, dit-elle à son mari, en lui indiquant, par un froncement de sourcils imperceptible, Emmanuel qui avait le dos tourné, que monsieur avait besoin, pour venir nous voir, de la permission que nous lui avons donnée : du reste, je le remercie deux fois.

Avant que j'eusse trouvé quelque chose à lui répondre, elle me tourna le dos, et parla à une autre personne.

Cependant cette mauvaise humeur ne tint que le temps strictement nécessaire pour que j'eusse à m'en louer bien plutôt qu'à m'en plaindre. Au dîner, je fus placé près d'elle, et je ne m'aperçus pas qu'elle en eût conservé la moindre trace. Elle fut charmante.

Après le café, le général proposa une promenade dans le parc. J'offris mon bras à Caroline : elle l'accepta. Il y avait dans toute sa personne cette langueur et cet abandon que les Italiens appellent *morbidezza*, et que notre langue n'a pas de mot pour exprimer.

Quant à moi, j'étais fou de bonheur. Cette passion à laquelle il avait fallu un an pour s'en aller, il lui avait suffi d'un jour pour me reprendre toute l'ame : je n'avais jamais aimé Caroline comme je l'aimais.

Les jours suivans ne changèrent rien aux manières de madame M... avec moi : seulement elle évitait un tête-à-tête. Je vis dans cette précaution une nouvelle preuve de sa faiblesse, et mon amour s'en accrut encore, s'il était possible.

Une affaire appela le général à Paris. Je crus m'apercevoir que lorsqu'il annonça cette nouvelle à sa femme, un éclair de joie passa dans ses yeux, et je me dis à moi-même : —Oh! merci, Caroline, merci ; car cette absence ne te rend joyeuse qu'à cause de la liberté qu'elle te donne : oh ! à nous deux toutes les heures, tous les instans, toutes les secondes de cette absence !

Le général partit après le dîner. Nous allâmes le reconduire jus-

qu'au bout de l'avenue. Caroline s'appuya comme de coutume sur mon bras pour revenir; à peine si elle pouvait se soutenir : sa poitrine était haletante, son haleine embrasée. Je lui parlais de mon amour, et elle ne s'offensait point; puis, quand sa bouche m'eut fait la défense de continuer, ses yeux étaient noyés dans une telle langueur, qu'il lui eût été impossible de leur donner une expression en harmonie avec ses paroles.

La soirée se passa comme un rêve. Je ne sais à quel jeu on joua, mais je sais que je restai près d'elle, que ses cheveux touchaient mon visage à chaque mouvement qu'elle faisait, et que ma main rencontra vingt fois la sienne; ce fut une ardente soirée : j'avais du feu dans les veines.

L'heure de nous retirer arriva, il ne manquait rien à mon bonheur, que d'avoir entendu, de la bouche de Caroline, ces mots que je lui avais répétés vingt fois tout bas : Je t'aime, je t'aime!.. Je rentrai dans ma chambre, joyeux et fier comme si j'étais le roi du monde; car demain, demain peut-être, la plus belle fleur de la création, le plus riche diamant des mines humaines, Caroline allait être à moi! à moi!... Toutes les joies du ciel et de la terre étaient dans ces deux mots.

Je les répétais comme un insensé en marchant dans ma chambre. J'étouffais...

Je me couchai, et je ne pus dormir. Je me levai, j'allai à la fenêtre et je l'ouvris. Le temps était superbe, le ciel flamboyait d'étoiles, l'air semblait embaumé : tout était beau et heureux comme moi, car on est beau lorsqu'on est heureux.

Je pensai que cette nature tranquille, cette nuit, ce silence me calmeraient peut-être; ce parc où nous nous étions promenés toute la journée était là... Je pouvais retrouver dans les allées la trace de ses petits pieds qu'accompagnaient les miens; je pouvais baiser les places où elle s'était assise : je me précipitai dehors.

Deux fenêtres seules étaient illuminées sur toute la large façade du château : c'étaient celles de sa chambre. Je m'appuyai contre un arbre et je collai mes yeux contre ses rideaux.

Je vis son ombre; elle n'était point encore couchée; elle veillait brûlée, comme moi peut-être, de pensées et de désirs d'amour.... Caroline! Caroline!

Digitized by Google

Elle était immobile et semblait écouter. Tout à coup elle s'élança vers la porte qui touchait presque à la fenêtre. Une autre ombre parut près de la sienne, leurs deux têtes se touchèrent : la lumière s'éteignit; je jetai un cri et je restai haletant.

Je crus n'avoir pas bien vu, je crus que c'était un rêve... je restai les yeux fixés sur ces rideaux sombres, que ma vue ne pouvait percer!...

Le moine prit ma main et la broya dans les siennes. — Ah! monsieur, monsieur, me dit-il, avez-vous été jaloux?..

— Vous les avez tués? lui dis-je. — Il se mit à rire d'une manière convulsive, entrecoupant ce rire de sanglots; puis tout à coup il se leva, croisant ses mains sur sa tête, et se cambrant en arrière en poussant des cris inarticulés.

Je me levai, et le pris à bras le corps.

— Voyons, voyons, lui dis-je, du courage!...

— Je l'aimais tant cette femme! Je lui aurais donné ma vie jusqu'au dernier souffle, mon sang jusqu'à la dernière goutte, mon ame jusqu'à sa dernière pensée! Cette femme m'aura perdu dans ce monde et dans l'autre, monsieur! car je mourrai en songeant à elle, au lieu de songer à Dieu.

— Mon père!

— Eh! ne voyez-vous pas que je suis toujours ainsi; que depuis six ans que je me suis enfermé vivant dans ce sépulcre, espérant que la mort qui l'habite tuerait mon amour, il ne s'est point passé de journées sans que je ne me roulasse dans ma cellule, de nuits sans que le cloître ne retentît de mes cris; que les douleurs du corps n'ont rien fait à cette rage de l'âme? — Il ouvrit sa robe et me montra sa poitrine déchirée sous le cilice qu'il portait sur la peau. — Voyez plutôt, me dit-il...

— Alors, vous les avez donc tués? repris-je.

— Oh! j'ai fait bien pis, me répondit-il... Il n'y avait qu'un moyen d'éclaircir mes doutes, c'était d'attendre jusqu'au jour, s'il le fallait, dans le corridor où donnait la porte de sa chambre, et de voir qui en sortirait.

Je ne sais combien d'heures je passai là; le désespoir et la joie calculent mal le temps. Une ligne blanche commençait à paraître à l'horizon, lorsque la porte s'entr'ouvrit; j'entendis la voix de

Caroline, et quoiqu'elle parlât bas, voilà ce qu'elle dit :

« Adieu, mon Emmanuel chéri ! à demain !

Puis la porte se ferma ; Emmanuel passa près de moi; je ne sais comment il se fit qu'il n'entendit pas les battemens de mon cœur... Emmanuel !...

Je rentrai dans ma chambre, et je tombai sur le parquet, roulant dans ma pensée tous les moyens de vengeance, et appelant Satan à mon aide, pour qu'il m'en choisît un; je crois bien qu'il m'entendit, et qu'il m'exauça. Je m'arrêtai à un projet; dès-lors je fus plus calme.

Je descendis à l'heure du déjeuner. Caroline était devant une glace, entrelaçant du chèvrefeuille dans ses cheveux ; je m'avançai derrière elle, et elle aperçut tout à coup dans la psyché ma tête au-dessus de la sienne ; il paraît que j'étais fort pâle, car elle tressaillit et se retourna.

— Qu'avez-vous donc? me dit-elle.

— Rien, madame ; j'ai mal dormi.

— Et qui a causé votre insomnie ? ajouta-t-elle en souriant.

— Une lettre que j'ai reçue hier soir en vous quittant, et qui me rappelle à Paris.

— Pour long-temps ?

— Pour un jour.

— Un jour est bientôt passé.

— C'est une année ou une heure.

— Et dans laquelle de ces deux classes rangez-vous celui d'hier?

— Parmi les jours heureux ; on en a un comme cela dans toute une vie, madame ; car, arrivé à ce degré, le bonheur, ne pouvant plus augmenter, ne fait que décroître. Quand les anciens en étaient là, ils jetaient quelque objet précieux à la mer, afin de conjurer les divinités mauvaises. Je crois que j'aurais bien fait hier soir d'agir comme eux.

— Vous êtes un enfant, me dit-elle en me donnant le bras pour passer dans la salle à manger. Je cherchai des yeux Emmanuel. Il était parti dès le matin pour la chasse. Oh ! leurs mesures étaient bien arrêtées pour qu'on ne surprît pas même un coup d'œil.

Après le déjeuner, je demandai à Caroline l'adresse de son marchand de musique ; j'avais, lui dis-je, quelques romances à acheter.

Elle prit un morceau de papier, écrivit cette adresse et me le donna. Je n'avais pas besoin d'autre chose.

Je fis seller mon cheval, au lieu de prendre mon tilbury; il me fallait aller vite. Caroline vint sur le perron pour me voir partir : tant qu'elle put m'apercevoir, j'allai au pas; puis, arrivé au premier détour, je lançai mon cheval ventre à terre; je fis dix lieues en deux heures.

En arrivant à Paris, je passai chez le banquier de ma mère. J'y pris 30,000 fr.; de là, je me rendis chez Emmanuel. Je demandai son valet de chambre, on le fit venir. Je fermai la porte sur nous deux, et je lui dis :

— Tom, veux-tu gagner 20,000 fr. ?

Tom ouvrit de grands yeux.

— 20,000 fr. ? dit-il.

— Oui, 20,000 fr.

— Si je veux les gagner, moi ?... certainement que je le veux !...

— Ou je me trompe, repris-je, ou tu ferais pour moitié de cette somme une action une fois plus mauvaise que celle que je vais te proposer. — Tom sourit.

— Monsieur ne me flatte pas, dit-il.

— Non, car je te connais.

— Parlez donc alors ?

— Ecoute. — Je tirai de ma poche l'adresse que m'avait donnée Caroline, et je la lui montrai. — Ton maître reçoit des lettres de cette écriture ? lui dis-je.

— Oui, monsieur.

— Où les met-il ?

— Dans son secrétaire.

— Il me faut toutes ces lettres. Voilà 5,000 fr. d'avance. Je te donnerai les 15,000 autres, lorsque tu m'apporteras la correspondance.

— Et où monsieur va-t-il m'attendre ?

— Chez moi.

Une heure après, Tom entra.

— Voilà, monsieur, me dit-il en me présentant un paquet de lettres.

— Je comparai les écritures, elles étaient pareilles... Je lui remis les 15,000 fr. Il sortit. Alors je m'enfermai. Je venais de don-

Digitized by Google

ner de l'or pour ces lettres; maintenant j'aurais donné du sang pour que ce fût à moi qu'elles eussent été écrites.

Emmanuel était l'amant de Caroline depuis deux ans. Il l'avait connue jeune fille; lorsqu'elle se maria, il partit, et l'enfant dont M. M.... était si fier, il l'appelait le sien. Depuis cette époque, la difficulté de se faire présenter chez le général les avait empêchés de se revoir. Mais un jour, comme je l'ai dit, je le rencontrai au bois avec sa femme, et je fus choisi par elle et son amant pour masquer leur amour. Je fus chargé de ramener Emmanuel près de Caroline, et ces attentions, ces soins, cette tendresse même que l'on affectait pour moi, c'était pour détourner les soupçons du général, qui, après l'aveu que sa femme lui avait fait autrefois, ne devait plus, ne pouvait plus me craindre. — Vous voyez que l'intrigue était habile, et que j'avais été bien dupe et bien stupide, moi!... Mais, maintenant c'était à mon tour!...

J'écrivis à Caroline :

« Madame, j'étais hier à onze heures du soir dans le jardin, « quand Emmanuel est entré chez vous, et je l'y ai vu entrer. « J'étais ce matin à quatre heures dans le corridor, lorsqu'il est « sorti de votre chambre, et je l'en ai vu sortir. Il y a une heure « que j'ai acheté 20,000 fr. à Tom votre correspondance avec son « maître. »

Le général ne devait être de retour au château que dans deux ou trois jours; j'étais donc sûr que cette lettre ne tomberait pas entre ses mains.

Le lendemain à onze heures, je vis entrer Emmanuel dans ma chambre; il était pâle et couvert de poussière; il me trouva sur mon lit, comme je m'y étais jeté la veille. Je n'avais pas dormi un instant de la nuit. Il vint à moi.

— Vous savez sans doute ce qui m'amène? me dit-il.

— Je le présume, monsieur.

— Vous avez des lettres à moi?

— Oui, monsieur.

— Vous allez me les rendre?

— Non, monsieur.

— Que comptez-vous donc en faire?

— C'est mon secret.

Digitized by Google

— Vous refusez !

— Je refuse.

— Ne me forcez pas de vous dire ce que vous êtes.

— Hier j'étais un espion, aujourd'hui je suis un voleur; je me suis dit ces choses avant vous.

— Et si je vous les répétais !

— Vous êtes de trop bon goût pour le faire.

— Alors vous me rendrez raison sans cela !

— Sans doute.

— A l'instant même ?

— A l'instant même.

— Mais c'est un duel implacable, un duel à mort, je vous en préviens.

— Aussi vous me permettrez de faire mes dispositions testamentaires, elles ne seront pas longues. — Je sonnai. Mon valet de chambre entra; c'était un homme éprouvé sur lequel je pouvais compter.

— Joseph, lui dis-je, je vais me battre avec monsieur, et il est possible qu'il me tue. — J'allai à mon secrétaire que j'ouvris. — Aussitôt que vous me saurez mort, continuai-je, vous prendrez ces lettres, et vous les porterez au général M.... Ces 10,000 fr. qui sont dans le même tiroir seront pour vous. Voici la clé.

Je refermai le secrétaire, et j'en donnai la clé à Joseph. Il s'inclina, et sortit. — Je me retournai vers Emmanuel.

— Maintenant, je suis à vous, lui dis-je.

Emmanuel était pâle comme la mort, et chacun de ses cheveux avait une goutte de sueur.

— Ce que vous faites là est bien infâme ! me dit-il.

— Je le sais.

Il se rapprocha de moi.

— Si vous me tuez, rendrez-vous ces lettres à Caroline au moins ?

— Cela dépendra d'elle.

— Que faut-il donc qu'elle fasse pour les ravoir ? voyons...

— Il faut qu'elle vienne les chercher.

— Ici ?

— Ici.

— Avec moi alors ?...

Digitized by Google

— Seule.

— Jamais.

— Ne vous engagez point pour elle.

— Elle n'y consentira pas.

— Peut-être. Retournez au château et consultez-vous ensemble; je vous donne trois jours.

Il réfléchit un instant et se précipita hors de la chambre.

Le troisième jour, Joseph m'annonça qu'une femme voilée voulait me parler en secret. Je lui dis de la faire entrer : c'était Caroline. Je lui fis signe de s'asseoir; elle s'assit. Je me tins debout devant elle.

— Vous voyez, monsieur, me dit-elle, je suis venue.

— Il eût été imprudent à vous de ne pas le faire, madame.

— Je suis venue, espérant dans votre délicatesse.

— Vous avez eu tort, madame.

— Vous ne me rendrez donc pas ces malheureuses lettres?

— Si fait, madame, mais à une condition.

— Laquelle?

— Oh! vous la devinez.

Elle s'enveloppa la tête dans les rideaux de ma fenêtre, en se renversant comme une femme désespérée; car elle avait compris au son de ma voix que je serais inflexible.

— Écoutez, madame, continuai-je, nous avons tous les deux joué un jeu bizarre; vous au plus fin, moi au plus fort : voilà que c'est moi qui ai gagné la partie; c'est à vous de savoir la perdre.

Elle se tordit et sanglota.

— Oh! votre désespoir et vos larmes n'y feront rien, madame; vous vous êtes chargée de dessécher mon cœur, et vous y avez réussi.

— Mais, dit-elle, si je m'engageais par serment, en face de l'autel, à ne plus revoir Emmanuel?

— Ne vous étiez-vous pas engagée par serment et en face de l'autel à rester fidèle au général?...

— Comment! rien, rien autre chose que cela pour ces lettres!... ni or, ni sang!... dites....

— Rien!...

Elle déroula le rideau qui enveloppait sa tête, et me regarda en

face. Cette tête pâle, avec des yeux brillans de colère et ses cheveux épars, était superbe, se détachant sur la draperie rouge.

— Oh! dit-elle les dents serrées, oh! monsieur, votre conduite est bien atroce.

— Et que direz-vous de la vôtre, madame?... J'avais été un an à éteindre mon amour, et j'y étais parvenu, et j'étais rentré en France avec de la vénération pour vous. Mes tortures passées, je ne m'en souvenais pas; je ne demandais qu'à me reprendre à un autre amour, et voilà que je vous rencontre : alors ce n'est plus moi qui vais à vous, c'est vous qui marchez à moi; c'est vous, qui venez du doigt remuer la cendre de mon cœur, et avec votre souffle chercher les étincelles de cet ancien feu. Puis, lorsqu'il est rallumé, quand vous le voyez dans ma voix, dans mes yeux, dans mes veines, partout,... à quoi vais-je vous être bon? à quoi puis-je vous servir? A conduire dans vos bras l'homme que vous aimez, et à cacher derrière mon manteau vos baisers adultères. Je l'ai fait cela, aveugle que j'étais! Mais aveugle aussi que vous étiez, vous n'avez pas pensé que je n'avais qu'à soulever le manteau et que le monde entier vous verrait!... Allons, madame, c'est à vous de décider si je le ferai.

— Mais, monsieur, je ne vous aime pas, moi!

— Ce n'est pas votre amour que je vous demande...

— Ce sera un viol, songez-y.

— Appelez la chose comme vous le voudrez!

— Oh! vous n'êtes pas si cruel que vous feignez de l'être; vous aurez pitié d'une femme qui est à vos genoux. — Elle se jeta à mes pieds.

— Avez-vous eu pitié de moi, lorsque j'étais aux vôtres?

— Mais je suis une femme, et vous êtes un homme...

— En souffrais-je moins?

— Je vous en supplie, monsieur, rendez-moi ces lettres, au nom de Dieu.

— Je n'y crois plus...

— Au nom de l'amour que vous aviez pour moi.

— Il est éteint...

— Au nom de ce que vous avez de plus cher au monde.

— Je n'aime plus rien.

— Eh bien! faites ce que vous voudrez de ces lettres, me dit-elle en se relevant; mais ce que vous exigez ne sera pas, — et elle s'élança hors de la chambre.

— Vous avez jusqu'à demain dix heures, madame, lui criai-je de la porte; cinq minutes plus tard, il ne sera plus temps.

Le lendemain, à neuf heures et demie, Caroline entra dans ma chambre et s'approcha de mon lit.

— Me voilà, dit-elle.

— Eh bien?

— Faites de moi ce que vous voudrez, monsieur.

. . . .

Un quart d'heure après, je me levai, j'allai au secrétaire, et prenant au hasard une lettre dans le tiroir où elles étaient enfermées toutes, je la lui présentai.

— Comment! me dit-elle en pâlissant, une seule!...

— Les autres vous seront remises de la même manière, madame; lorsque vous les voudrez, vous pourrez les venir prendre...

— Et elle revint? m'écriai-je en interrompant le moine.

— Deux jours de suite...

— Et le troisième jour?...

— On la trouva asphyxiée avec Emmanuel.

ALEX. DUMAS.

Digitized by Google

LETTRES FAMILIÈRES

SUR L'INDE.

II.[1]

Sylhet, 7 septembre 1821.

Enfin j'ai vu la capitale du Sylhet qui porte le nom de la province, selon l'usage du Bengale ; enfin j'ai vu des maisons, des arbres, des pierres, de la terre, et j'ai dit à mes vilains marais comme Voltaire aux Hollandais : « Adieu, canaux, canards, canaille. » Tu sauras, ma chère belle, qu'une petite ville de l'Inde ne serait pas même un village en France. On appelle ville ici la résidence d'une demi-douzaine d'employés européens, parce qu'elle offre autant de maisons, autant de *Buggy* et le double de chevaux. Sylhet est au bord d'une petite rivière nommée *Sourma*, nom dû au hasard probablement, car ce mot, en hindoustani comme en persan, désigne une espèce de noir de fumée avec lequel les dames du Bengale se teignent les paupières, ce qui n'a pas grand rapport avec une rivière. Sylhet, au

(1) Voyez la livraison du 15 juin.

pied d'une montagne, occupe une surface d'environ une lieue de long, quoiqu'il n'y ait en tout que huit à dix maisons européennes nommées *Bangala ;* mais chacune est au milieu d'un vaste jardin, et chaque jardin est séparé par une centaine de huttes. Comme le terrain n'est pas à ménager, les maîtres ont un logement à part pour leurs domestiques qui sont toujours fort nombreux dans l'Inde. La cuisine forme aussi un bâtiment particulier. Les bestiaux ont une étable où chaque paire de vaches pourrait facilement danser la gavote ; les volailles habitent un poulailler qui ressemble à une immense volière, et les éléphans sont logés dans un hôtel qui ne le cède pas à beaucoup d'autres. Quoique cette petite ville frontière soit des plus anciennes, on n'y voit rien que de très nouveau, par la raison qu'on aime mieux dans ce pays se construire une nouvelle maison que d'en réparer une vieille. L'unique antiquité de Sylhet n'a guère que quarante ans d'existence ; c'était un temple hindou, dont les musulmans firent une mosquée ; puis les Anglais, un magasin à poudre. Les revenus territoriaux de cette province s'élèvent à neuf lacks de roupies ou environ 2,500,000 francs. La population est de huit millions d'habitans, et il y a pour tout ce monde-là deux juges qui les pendent, un médecin qui les tue et un collecteur qui les vole. A Chandernagor, nous recevons quatre lacks des mains de la compagnie, sans faire autre chose que donner quatre reçus, et nous comptons cinq bureaux avec vingt-cinq employés. J'ai déjà eu l'idée de faire un petit tableau comparatif de notre mode d'administration avec celui des Anglais que j'ai un peu étudié ; mais j'ai pensé que ce serait montrer trop clairement combien ils ont droit de se moquer de nous, et que, d'ailleurs, il n'était pas généreux de plaisanter sur des malheureux qui meurent de faim. On a beau dire que les Anglais paient bien, parce qu'ils ont beaucoup d'argent, on a tort, car ils y tiennent plus que d'autres, et d'ailleurs, pourquoi en ont-ils beaucoup ? César disait : « Avec de l'argent on a des soldats, et avec des soldats on a de l'argent. » Voilà leur principe ; ils font des avances pour augmenter leurs fonds ; ils sèment pour recueillir : ils font la fortune de ceux qui les enrichissent. D'ailleurs, leurs salaires sont calculés d'après les besoins qu'impose le climat, et ils n'ont d'autre générosité, en payant bien, que de faire vivre un peu plus long-temps ceux qui les servent. Ils donnent un

Digitized by Google

palanquin au dernier commis, afin que le soleil le tue un peu moins vite. Chez nous, les plus riches ont à peine un parasol; il faut qu'ils se cotisent quatre pour boire une bouteille de vin, et chacun d'eux barbouille autant de paperasses que tout un bureau anglais. Je reviens au Sylhet. La ville ne mérite pas d'autres détails que ceux que je t'ai donnés; mais les habitans m'ont comblé de prévenances, et je leur dois quelques mots de remerciemens. Le gouverneur de Dacca, à qui j'avais envoyé ma lettre du marquis de Hastings, vint me recevoir sur mon bazarra, et m'offrit, pour commencer, un dîner, une voiture, une maison et une paire d'éléphans. J'ai accepté le tout, et je l'ai accompagné chez lui où le couvert était mis. Je fis un profond salut à sa femme, je m'inclinai devant celle du premier juge, je fis un signe de tête à celle du second, je donnai une poignée de main à celle du collecteur, et j'accordai à peine un moment d'attention à celle du médecin, parce que, dans ce pays, la considération qu'on a pour les femmes qui ont toutes la même valeur intrinsèque est en raison du rang de leurs maris. On me demanda des nouvelles comme si j'arrivais de Paris; j'en donnai avec toute l'effronterie d'un gazetier de Calcutta. Je ripostai aux questions politiques par des questions sur les bêtes, et je finis par arranger une belle partie de chasse, dont je te parlerai demain au retour.

8 septembre, au soir.

On m'a dit qu'il ne faut jamais

Vendre la peau *du tigre* avant qu'il soit par terre.

Ma chère belle, pas de tigres, pas de cerfs, pas d'éléphans, pas de parties de chasse. Il pleuvait à verse au moment de partir, et le soleil était trop chaud après la pluie. Pour nous dédommager, nous avons été l'après-dînée faire une promenade au pied des montagnes, dans un village où l'on célébrait une fête religieuse. Nos dames étaient en calèche, car les Anglaises du Bengale se passeraient plutôt de chemise que de voiture, et j'en connais qui, en dix ans, n'ont

pas fait un mille à pied : aussi, quand les premières arrivèrent au Bengale, les Hindous, qui les voyaient toujours assises, s'imaginèrent long-temps qu'elles n'avaient pas de pieds. Les jeunes gens montèrent à cheval ; nos gens, sur des éléphans ; et, après avoir trotté deux heures, nous arrivâmes au village, les dames se plaignant des cahots, comme c'est l'usage, parce que, sans cela, elles n'auraient pas l'air délicat, et moi, fort ennuyé de la conversation de M. le juge qui avait cru devoir m'instruire de l'origine et de l'âge de ses chevaux, de l'éducation de ses chiens, de la mort de César tué par un sanglier, et du nom qu'il donnerait à ses descendans quand sa chienne aurait mis bas. En voyant arriver des calèches, des chevaux, des chrétiens, des éléphans, des musulmans, les pauvres Hindous s'imaginèrent que nous venions troubler leur fête, et commencèrent par se sauver; mais on rassura le chef du village qui rassura bientôt ses compagnons, et peu à peu les fidèles se mirent de nouveau à prier. Cette fête se nomme *l'épreuve du feu*. Elle consiste à marcher nu-pieds sur des charbons ardens, et a beaucoup de rapport avec une fête du même genre qui se célébrait parmi nous au moyen-âge, dans ce bon temps où l'innocence d'un accusé se prouvait par un combat singulier, et où l'on devenait homicide pour prouver qu'on n'avait pas volé. Nous vîmes là des fakirs qui sont les plus grands fripons de l'Inde se purifier et se faire même adorer et encenser, après avoir marché sur un bûcher. En Europe, les hommes soumis aux épreuves d'autrefois avaient sans doute les mains et les pieds plus durs que ceux des fakirs d'aujourd'hui, car ils devaient faire neuf pas en tenant une barre de fer rouge, ou marcher sur les socs brûlans de neuf charrues; et Voltaire, de qui je tiens l'histoire, parle d'un Florentin qui traversa deux bûchers enflammés pour prouver, avec l'aide de Dieu, que son évêque était un coquin. Les fakirs que nous observâmes ce matin se bornent à faire quelques pas après avoir exécuté toutes les simagrées du métier en invoquant leurs dieux. Les uns font quatre pas, les autres six, et la plupart vont jusqu'à dix au troisième tour. Tu penses bien que les plus saints sont ceux dont les pieds sont les plus durs. Ce spectacle nous a retenus jusqu'à la nuit, et comme les dames craignaient la rencontre des tigres, nous avons armé chacun de nos domestiques d'une torche. Les éléphans mar-

chaient en tête : le premier portait la musique qui faisait un tintamarre à faire peur au diable; les cinq autres marchaient de front, chargés de flambeaux, et rendaient la nuit aussi claire que le jour; c'est ainsi que nous sommes rentrés à Sylhet, il y a une heure.

On célébrait là une autre fête fort intéressante, celle *des vœux*. Toutes les femmes dont les maris ou les amans sont absens portent un lampion sur un petit autel flottant, et, après force prières, elles lancent l'autel sur l'eau. La rivière était couverte de lumières, et ses bords garnis de femmes amoureuses regardant avec inquiétude si leur offrande n'était pas renversée par le vent ou les flots, ce qui serait le présage du plus grand malheur. J'ai encore vu aujourd'hui une foule d'autres petites cérémonies fort divertissantes que je voudrais te raconter; mais ce sera le sujet d'une autre lettre. J'ai trouvé sur mon chemin de belles plantes, de beaux insectes et des colimaçons superbes. Il faut maintenant que je change de plume et que j'endosse, comme maître Jacques, mon habit de circonstance. J'ai trouvé à Sylhet autant de lettres qu'à Dacca, une, entre autres, fort remarquable par sa platitude. Elle m'est adressée par un de ces missionnaires que j'ai fait renvoyer de Chandernagor. En bon frère apostolique, il veut se raccommoder avec moi, avant d'aller se faire empaler en Chine, et me prie par la même occasion de lui procurer une lettre d'introduction pour le consul anglais établi à Canton. Je lui rendrai ce petit service avec d'autant plus de plaisir qu'il ne lui servira à rien, et je le lui ferai payer par quelques réflexions sur le ridicule de sa mission. Est-il donc vrai que le gouvernement français envoie encore des missionnaires en Chine, pour convertir des gens aussi pieux et aussi vertueux que nous? Ne sait-il pas depuis long-temps, ce dont je me suis assuré moi-même depuis peu, que les Indiens, les Chinois et les Malais convertis au christianisme sont la plus vile canaille qui soit en Asie? Qu'on envoie quatre naturalistes de plus et trente missionnaires de moins, il en résultera du bien pour tout le monde, et personne ne se moquera de nous.

9 septembre.

L'épreuve du feu n'est rien, ma chère belle, auprès de ce que j'ai vu aujourd'hui. J'ai sous les yeux une nouvelle preuve de

l'absurdité des hommes et de la barbarie des religions humaines. Montesquieu prétend que les Scythes crevaient les yeux à leurs esclaves, pour qu'ils ne fussent pas distraits en battant le beurre; mais, ma foi, les Hindous sont aussi cruels, et mon histoire est plus vraisemblable que celle de l'illustre président. En longeant les bords de la rivière qui passe à Sylhet, on aperçoit en certains endroits de larges et profondes excavations qui sont les tombeaux d'une caste hindoustanie, nommée *Bosthoun*, dont les femmes sont encore plus courageuses que celles du Malabar, puisqu'elles s'enterrent vivantes avec leurs maris, tandis que les autres se jettent tout simplement dans le feu. La caste des bosthoun se compose de ce qu'il y a de plus pur dans toutes les autres, et l'on a pour ses membres encore plus de vénération que pour les fakirs. Le principe fondamental de cette secte est de regarder la vie comme un mauvais moment qui n'a de terme qu'à la mort, où commence la véritable existence. Cette idée porte ces tristes philosophes à mépriser tous les biens de ce monde, et l'on a vu des hommes puissans se dépouiller de tout pour se faire bosthoun, ne recevant d'aumônes que ce qu'il en faut pour vivre; car, malgré leur mépris pour la vie, ils doivent la supporter sans se plaindre. Ce même mépris les porte à ne faire aucun cas de leurs facultés morales et à se rendre les gens les plus stupides du monde, comme si la raison et les lumières jetaient quelque doute sur l'immortalité de l'ame. Un bosthoun a la singulière prétention de ne jamais se rappeler le passé, et quand on lui demande quelle était sa profession avant d'entrer dans cette noble caste, il assure très sérieusement qu'il l'a oublié. Il prétend même ne pas se souvenir de ce qu'il faisait la veille. Les bosthoun n'ont pas de noms précis pour désigner les choses et les personnes. Leur langage silencieux ne consiste guère qu'en signes, et ces signes eux-mêmes sont variables, de sorte que je ne conçois pas comment ils peuvent s'entendre, à moins qu'ils n'agissent entre eux autrement qu'avec les étrangers, ce qui me paraît vraisemblable. Le désir qu'ils ont de mourir leur fait considérer la vieillesse comme l'état le plus heureux. Ils portent envie aux vieillards comme nous aux gens puissans. C'est la secte la plus singulière que je connaisse. Elle mérite bien d'être observée avec attention; et je m'en occuperai. De tous leurs usages éga-

Digitized by Google

lement extraordinaires, je n'ai pu connaître assez exactement que ce qui concerne leurs enterremens. A la mort d'un homme, sa famille creuse un trou cylindrique d'environ huit pieds de profondeur. On place au fond un banc sur lequel on assied le défunt couvert de ses meilleurs habits. La veuve se place sur les genoux du mort, et quand la lampe dont elle est pourvue est allumée, quand elle a reçu des fruits, du riz et tout ce qui doit servir au voyage, chacun des assistans jette sur les époux une poignée de terre. La martyre crie : *Oriboll* ! et la famille laisse tomber sur cet affreux tombeau une large trappe qu'on recouvre aussitôt de terre et de pierres. J'ai eu la curiosité de pénétrer dans deux de ces puits mis à découvert par l'éboulement du sol, et j'ai en effet trouvé dans tous deux des ossemens humains. En vérité, la folie des hommes n'a point de bornes, et les plus fous ne sont pas aux petites-maisons.

11 septembre.

J'étais resté quelques jours à Sylhet, pour attendre la réponse du roi des montagnes, qui ne se gêne pas plus que les autres rois. Enfin il a écrit au gouverneur des marécages qu'il ne pouvait me recevoir que dans douze jours, à cause du carême qui se prolongera jusque-là. Tu t'étonneras sans doute que des Tartares fassent maigre pendant quarante jours ; mais ce qui te surprendra moins, c'est que ce prince si pieux est en même temps le plus grand scélérat du pays, qu'il vous fait écorcher un chrétien tout comme un chien, et qu'il a épousé deux de ses filles. Quant au carême dont il parle, je présume que c'est pour son peuple seulement ; car il dit sans doute, comme une certaine grande dame dont j'ai oublié le nom : « Que ferons-nous pour édifier le public ? Faisons jeûner nos gens. » Quoi qu'il en soit, il me faut attendre ; et, pour ne pas perdre mon temps, j'ai quitté la ville pour voir une autre place, nommée Chattak, d'où proviennent toutes les oranges qui se mangent au Bengale, et qui n'est pas moins célèbre sous ce rapport dans l'Inde, que le Portugal en Europe. On assure que les orangers du pays ont jusqu'à cinquante pieds de haut, que leur tronc est gros

comme quatre hommes, et que plusieurs portent jusqu'à douze mille oranges. Il y a sans doute un peu d'exagération là-dedans, et c'est ce dont je vais m'informer en recueillant quelques renseignemens sur la culture de ces excellens fruits. Je ne t'en parlerai que demain, parce que je n'écris que sur les lieux, afin d'être plus exact.

La petite rivière sur laquelle je me trouve sert de frontière au territoire anglais et baigne le pied des montagnes de Côsiah et de Gentya. Quand je dis qu'elle baigne, c'est une figure ou plutôt une licence de voyageur, car elle en est à quinze milles; mais ces montagnes sont si hautes, qu'elles paraissent à la portée de la main. On les prendrait pour un mur immense, tant leur pente est rapide, et c'est sans doute pour cela que la végétation y est fort rare. Le peu d'arbres qu'on y rencontre sont réunis par petites masses dans des crevasses d'où sortent des cascades qu'on entendrait mugir d'ici si nous avions, pour aider nos oreilles, des instrumens aussi parfaits que ceux qui servent à nos yeux.

Même jour, au soir.

Ainsi que je l'avais prévu en partant, nous n'arriverons à Chattak que demain. Je laisse tomber deux ancres pour n'être pas jeté la nuit contre terre. Les ténèbres sont d'une épaisseur effrayante. Il n'y a que le pied des montagnes qui soit éclairé par les exhalaisons des marais; on dirait des feux de bivouac d'une armée immense, campée le long de cette chaîne. Comme j'ai quitté le territoire anglais, je suis obligé de me garder moi-même, et je fais tirer de temps en temps un coup de fusil, pour prévenir messieurs les voleurs que j'ai de la poudre et du plomb. Voilà ce que les Anglais appellent *a french politeness*.

Le 12 septembre.

A sept heures j'étais à Chattak, et, à huit, assis près d'une table bien servie, ayant deux hommes à mes côtés pour m'éventer, un troisième pour chasser les mouches, et un quatrième pour me

Digitized by Google

servir. Il n'y a ici qu'un Anglais pour lequel j'avais une lettre d'introduction. On fait vite connaissance au Bengale, et surtout au Sylhet, où il ne paraît pas un étranger tous les deux ans. Au bout d'un quart d'heure, j'étais chez lui aussi à mon aise que chez moi. Mon hôte est un de ces hommes qui n'ont guère à la bouche d'autres mots que primes, actions ou dividendes. En outre, il est propriétaire de la plus belle manufacture de chaux du Bengale. Depuis vingt ans qu'il brûle des pierres pour construire des maisons, il aurait pu s'acheter dix palais : mais il préfère ses carrières, sa cabane et la vie paisible qu'on y mène, aux jouissances agitées de l'Europe. Tu devines bien, ma chère belle, le sujet de nos conversations. Il n'était question ni de Shakspeare, ni de Locke, ni de Pope ; mon riche manufacturier s'en inquiète aussi peu que de ce qui se passe dans la lune. Nous avons parlé de *lime stene*, de *quarry* et de *marble*, depuis la première tasse de thé jusqu'à la dernière. Peu importe à ce philosophe pratique qu'on place sa poudre blanche dans les terres ordinaires ou dans les terres alcalines ; il ne lui importe guère davantage qu'elle verdisse la couleur des violettes ou des mauves : l'important pour lui est de savoir choisir les pierres qui produisent le plus de chaux, et c'est à quoi il s'entend aussi bien que le premier chimiste. Il ne s'était jamais aperçu que ses pierres renfermassent des coquilles, et encore moins que ces coquilles fussent des ammonites ou des nummulites. Il fut donc fort étonné de l'observation que je lui en fis faire, et il admira sans doute ma profondeur, puisqu'il me fit présent d'une douzaine de beaux échantillons, en se rappelant qu'en effet un certain M. Deluc, venu au Sylhet long-temps avant moi, en avait également recueilli pour les envoyer à son père à Genève. Après déjeuner, nous allâmes voir ses chantiers, ses fours et ses magasins, qui n'occupent pas moins de trois mille hommes. Je ne pus me défendre, à l'aspect de tant de richesses, d'un petit sentiment d'envie et surtout de mépris pour cette sotte déesse qu'on nomme la Fortune, qui distribue ses faveurs si aveuglément, si injustement, si grossièrement.

Ces trois adverbes joints font admirablement.

Figure-toi que ce brave homme, qui pourrait avoir depuis vingt ans une bonne femme et dix beaux enfans, ne s'est pas marié, dans

Digitized by Google

la crainte que les soins du ménage ne nuisissent à sa fortune. Il a aujourd'hui cinquante-six ans. Sa maîtresse est une fille noire qui lui sert aussi de servante, toujours par principe d'économie. Il a deux enfans naturels que leur couleur et leur naissance repoussent de la société ; mais c'est égal : il a beaucoup d'argent, par conséquent il est heureux; c'est ainsi que beaucoup d'Anglais s'expliquent le bonheur.

Après dîner, nous montâmes sur des éléphans, malgré mon peu de goût pour ce rude exercice ; mais dans ce pays marécageux on ne peut se servir des chevaux, qui ne seraient pas assez forts pour sortir des marais ou se dégager des broussailles. D'ailleurs le pied des montagnes est infesté de tigres, de buffles et de sangliers dont la rencontre serait fort dangereuse sur un cheval embourbé. *Marguerite* me fit salam avec sa trompe, attendu que les éléphans de l'Inde sont fort bien élevés : ensuite elle plia les jambes de devant, puis celles de derrière, et, au moyen d'une échelle, je juchai mon petit individu sur ce puissant et docile animal, qui se releva aussitôt et se mit à trotter, comme si de rien n'était. Nul pays, ma belle, n'est plus affreux que celui d'où je t'écris. La plus grande partie est sillonnée d'une multitude de petites rivières rapides et profondes ; le reste est hérissé de monticules et de buissons où ne peuvent pénétrer que des serpens, des bêtes féroces ou des naturalistes. Mais nos éléphans marchaient au travers de ces fourrés, comme Micromégas au milieu des planètes. Mon compagnon de voyage me disait à chaque pas : « C'est ici que j'ai tué un tigre, là deux perdrix, plus loin un buffle, etc. » Tout-à-coup nos deux montures s'arrêtèrent en dressant l'oreille et levant la trompe au-dessus de leur tête. « Qu'est cela ? » s'écria aussitôt mon riche Anglais, en changeant de couleur et en se cramponnant fortement à la selle. « Parbleu, monsieur, lui dis-je, ennuyé de ses histoires et surtout d'une promenade aussi dangereuse, ce seront encore des tigres, et vous pouvez faire un nouveau coup. » En effet, nous aperçûmes deux de ces vilains animaux qui se mirent à fuir en nous voyant. Nos deux éléphans continuèrent leur marche à la grande satisfaction du manufacturier qui ne prit pas le plus long pour retourner à sa carrière.

Quelques éloges qu'on ait donnés à l'éléphant, je crois, en vérité,

Digitized by Google

que c'est le seul animal encore au-dessus de sa réputation. M. Toscan a fort bien remarqué que ceux du Jardin des Plantes éprouvaient une douce agitation en entendant un air d'Iphigénie en Tauride en si mineur; mais, s'il était monté sur ceux du Bengale et qu'il eût rencontré des tigres, il aurait vanté autre chose que leurs oreilles. Croirais-tu bien, par exemple, que ce colosse, que ce géant du règne animal l'emporte en légèreté comme en sûreté sur les coguats du Don et les mulets de l'Espagne? Croirais-tu qu'un éléphant ne butte et ne s'abat jamais, qu'à dix et même vingt pas de distance il semble deviner un trou, un piége ou une terre trop molle pour le soutenir? Croirais-tu enfin que ces énormes pieds, chargés de porter une si lourde masse, sont doués d'une délicatesse de tact que n'ont pas ceux de toutes les bêtes qui marchent ou devraient marcher à quatre pattes? Mais ce qu'il y a surtout de merveilleux, c'est cette trompe d'une sensibilité si exquise, qu'elle semble être le siége de quelque sens qui nous est inconnu. Des sauvages, qui les voient en liberté, m'ont assuré que l'éléphant assommait un buffle d'un coup de trompe. J'en ai vu deux chez le sultan d'Achem qui déracinaient de très gros arbres en deux ou trois efforts; et tout le monde ajoute qu'à cette force extraordinaire, cet animal joint un odorat si délicat, qu'il sent sa femelle à quatre lieues de distance, ce qui le place encore au-dessus d'un révérend prêtre, dont parle le *Journal des savans*, qui jugeait par olfaction du plus ou moins de vertu des femmes.

13 septembre.

A cinq heures du matin, j'étais en route pour l'orangerie du Bengale, située au pied des montagnes de Côsiah, hors du territoire de la Compagnie. La rivière n'était pas assez profonde pour porter mon bazarra; je le laissai à moitié chemin sous la garde de vingt soldats, et je partis, suivi de quarante autres, au milieu d'une flotille de petits canots parés de fleurs, avec un beau pavillon blanc sur celui qui servait d'amiral, et un bruyant orchestre sur ceux qui voguaient en tête. Nous atteignîmes les premiers orangers à l'heure où le soleil devient insupportable, et ce passage subit d'une chaleur exces-

sive à une douce fraîcheur me disposa bien favorablement pour les jardins de Côsiah, sans m'aveugler néanmoins sur ce que je voyais; car, tout en mangeant d'excellens fruits, je trouvai beaucoup d'exagération dans ce qu'on m'en avait dit. Les plus grands orangers ont environ quarante pieds de hauteur; mais ils manquent de ce touffu, de cette verdure, de ce vernis qu'on remarque chez ceux de nos serres. Leurs troncs aussi gros que le corps, leurs branches aussi fortes que la jambe, sont armés de longues épines et rongés par ce qu'on appelle de l'échenillure. Il est difficile d'accorder la douceur et l'abondance de leurs fruits, qui suppose un terrain convenable, avec leurs cimes roussies, leurs feuilles roulées, jaunies et clairsemées. Cette orangerie, d'environ quatre lieues carrées, n'est pas disposée régulièrement, comme tu pourrais le croire, et comme elle le serait chez un peuple moins indolent. Les arbres sont entassés sans ordre, sans symétrie, comme ceux d'un bois épais, et la terre est couverte de plantes aussi nuisibles pour eux que pour les hommes. Les propriétaires de l'orangerie sont des montagnards qui ne descendent que pour cueillir les fruits; aussi ne voit-on que quelques huttes dispersées çà et là, et qu'ils abandonnent quand la récolte est faite, sans aider en rien la nature qui fait pour eux, comme pour tant d'autres, beaucoup plus qu'ils ne méritent. Mes idées philanthropiques m'ont inspiré le désir d'être utile à ces sauvages, et après avoir pris des renseignemens suffisans sur la cause de leur misère qui tient à ce que n'étant pas sur le territoire de la Compagnie, on les soumet à des droits qui absorbent leurs bénéfices, j'ai adressé au conseil de Calcutta une pétition en leur faveur, pour demander que l'on perçoive les droits d'une autre manière, ce qui nous ferait manger au Bengale des oranges cultivées beaucoup meilleures que celles qu'on y apporte ordinairement. Nous sommes à l'époque de l'année où ces bons fruits commencent à mûrir. Cette multitude infinie de petits points rouges, au milieu de la verdure, produit un spectacle très agréable, qu'anime une foule d'oiseaux brillans, tels que des perruches, des argus et autres espèces de faisans sauvages. Du reste, pas de bosquets amoureux, par de sentiers glissans, pas de ruisseaux limpides; on ne voit ici ni naïades, ni hamadryades, ni épiméliades, mais bien des jardiniers aussi laids que des satyres, des bergers aussi stupides

Digitized by Google

que des singes et d'affreux sangliers. Il faudrait une imagination bien montée pour y trouver le sujet d'un vers passable.

Dans un pays où les femmes n'ont pas de maux de nerfs, les orangers perdent les trois quarts de leur mérite. Cependant les médecins hindous font un usage heureux de leurs feuilles desséchées pour couper les fièvres pernicieuses, nommées ici *fièvres de jongles*, et les emploient en outre avec succès dans beaucoup de maladies indigènes. En fumigation, elles guérissent les douleurs rhumatismales et m'ont soulagé moi-même, quoique j'eusse oublié l'essentiel, c'est-à-dire certains mots sacrés plus puissans que tous les remèdes du monde. Nos pieux Hindous en font des amulettes qu'ils portent au cou avec des pierres à serpent. On trouve au milieu du jardin un temple en paille, consacré au dieu des orangers, dont je n'ai pu savoir le nom, parce que le fakir qui desservait l'autel ne le connaissait pas lui-même. Ce saint homme m'offrit une douzaine de talismans, et j'assurai mon bonheur pour une roupie. Mais j'ai grande confiance en un autre talisman que le dictionnaire de l'Académie nomme *gourdin*, et je fis couper une douzaine de branches épineuses pour l'usage de mes amis et de mes ennemis. Le fakir leur donna sa bénédiction pour une roupie de plus, et je me retirai saintement armé. Ma belle, je ne te dirai pas tout ce qu'il y avait dans le temple, attendu que je n'étais pas assez pur pour y pénétrer, quoique je me défendisse du meilleur de mon cœur de partager les erreurs de mes frères les chrétiens. Tout ce qu'on me permit fut de regarder au travers d'une fente, et je vis le dieu des orangers, en bois d'oranger lui-même, avec les attributs de l'agriculture et de la fécondité. Il était entouré d'une foule de sous-dieux fort considérés à Chandernagor, mais qui perdent beaucoup de leur crédit au Sylhet. Le même bois avait servi à fabriquer toute cette divine assemblée, et je comptai au moins soixante dieux de ma connaissance. Au reste, si l'on fait ici des dieux avec des orangers, on en fabrique en Chine avec du teck; les Malais en font avec de la terre et de la bouse de vache; les anciens en faisaient avec certains chênes; les modernes en font avec du buis : ce qui prouve que nous avons tous été idolâtres, que tous les hommes sont sujets aux mêmes sottises, et qu'Arlequin avait raison de dire : *Tutto il mundo è fatto como la nostra famiglia.*

Digitized by Google

15 septembre.

Je t'écris d'un petit village situé tout auprès des montagnes, et qui serait pulvérisé en entier, s'il se détachait des hauteurs un des rochers que j'ai sous les yeux. Ces montagnes donnent naissance à une infinité de petites rivières fort agréables, mais très dangereuses à cause de leur rapidité, qui ne permet de les remonter qu'à force de bras. J'ai passé une grande partie de la journée à lutter contre leur courant, qui roule avec fracas les cailloux détachés par les eaux, et que grossissent une infinité de ruisseaux, également bruyans dont le seul mérite est de rompre le silence effrayant de ces déserts. De distance en distance se trouvent des bancs de cailloux assez élevés pour former des chutes d'eau. On ne les remonte qu'avec beaucoup de peine, et on les descend avec la vitesse d'un char aux montagnes russes; mais il faut pour ce dangereux plaisir des canots faits exprès, et surtout des hommes éprouvés, car la descente est hérissée de roches à fleur d'eau, et le moindre choc mettrait l'équipage en mille pièces. Les malheureux que leur profession oblige à naviguer sur ces rivières, ont soin de faire une prière et de jeter une offrande à l'eau, avant de se lancer dans les cascades. Au reste, ce n'est pas le seul danger qui menace les bûcherons et ceux qui charient les pierres à chaux. Le plus grand de tous est la rencontre de ces terribles buffles plus nombreux et bien plus redoutables que les tigres. Aussi les maisons du pays ressemblent-elles à des forteresses, et les champs à des villes assiégées. Ce ne sont pas les hommes qui mettent les bêtes en cage, mais les bêtes qui renferment les hommes. Les tigres et les éléphans viennent nous regarder à travers les barreaux, comme à Paris, on va voir Martin ou Marguerite.

Pour en revenir à ma navigation, nous arrivâmes à un énorme rocher où je fus fort étonné de voir tous mes gens tomber à genoux, frapper dans leurs mains avec fureur et crier comme des possédés. Mon interprète m'apprit que ce rocher était un dieu, et me répétait la même explication chaque fois que le vacarme recommençait. Ici c'était un éléphant changé en pierre, là un tigre, plus loin encore un rhinocéros, et l'on me montra même les douze apô-

Digitized by Google

tres d'un dieu côsiah, qui furent métamorphosés en statues de basalte, un jour qu'ils s'entretenaient trop gaiement des miracles de leur maître. J'étais las de me prosterner, quand nous arrivâmes près d'une masse de pierres cent fois plus élevée que les précédentes. Elle était percée vers le bas d'un trou semblable à une cheminée, et j'appris que ce trou était l'ouvrage du même dieu un jour qu'il cherchait à se soustraire aux poursuites du diable, qui se mêle des affaires des Côsiah comme des nôtres. Pour m'en convaincre, on me fit remarquer des traces noirâtres ayant la forme d'empreintes de pieds. Nous fîmes en ce lieu une longue prière qui se termina par un grand battement de mains et des cris affreux, puis nous continuâmes notre route, mes bateliers en chantant des psaumes, moi en tuant des bêtes, en ramassant des pierres et en cueillant des fleurs. Notre dernière halte eut lieu dans un endroit où la rivière, profondément encaissée entre deux hautes montagnes de rochers, est ombragée par leurs masses, qui entretiennent une fraîcheur délicieuse. Quoique ces montagnes soient taillées à pic, la terre a pu s'y fixer çà et là, et ces murs de rocs sont garnis d'arbres touffus dont les racines rampent en tous sens, comme pour chercher un appui. Quelques-unes enveloppent la pierre si étroitement, qu'elles semblent faire corps avec elle, et qu'on les prendrait pour d'énormes serpens. Nos petits canots, passant le long de ces masses gigantesques, avaient l'air de fétus de paille entraînés par les eaux. La moindre pierre, le plus petit arbre, en se détachant, nous eussent écrasés, et je songeais, non sans effroi, que ce malheur pouvait fort bien nous arriver. J'avais fait une ample récolte de productions des trois règnes. J'avais écrit huit pages dans le voyage. J'étais fatigué. Il était tard, et je retournai joindre mon bazarra. Ce qui me parut le plus remarquable à mon retour fut la vitesse avec laquelle je l'effectuai. J'avais mis huit heures pour me rendre à la cheminée du dieu côsiah, et je m'en revins chez moi en moins de trois. Adieu, ma belle, bonsoir.

16 septembre, au soir.

Il y a aux environs de Pundua une grotte souterraine qui passe dans le pays pour servir de résidence au diable. On la nomme

Digitized by Google

Bouboune, mot dont j'ignore la signification, ou encore *Sourong-Setane*, c'est-à-dire trou du diable en langue tartaro-chinoise, qui n'a aucun rapport avec celles qu'on parle au Bengale. Peu de personnes ont vu cette caverne qui se trouve hors du territoire de la Compagnie et chez un peuple que la crainte des Européens rend féroce envers eux. Curieux de visiter les enfers dont je n'ai vu la description que dans les poètes, j'ai pris toutes les instructions nécessaires pour aller à Bouboune sans danger. C'est demain que je me mets en route, et si mon journal en reste là, il faudra t'en prendre au diable. J'avais expédié hier un ambassadeur au roi côsiah, pour lui demander la permission d'entrer dans ses états, et, comme un homme qui sait son monde, j'avais appuyé ma demande de deux aunes de drap rouge propre à faire un manteau à sa majesté. Il est à croire qu'elle fut très sensible à cette attention, car elle m'envoya aussitôt quatre de ses officiers pour me porter son auguste autorisation. Le premier tenait en main la royale boîte au betel, et m'invita à y prendre une *chique*, ce qui passe ici, comme à Sumatra, pour une insigne faveur; le second couvrit ma table de six paquets d'oranges de choix, renfermées dans des sacs en filet; le troisième me présenta une flèche dont la pointe brisée indiquait qu'on ne me ferait pas de mal, et le quatrième, enfin, m'offrit un collier en œufs de tortue garnis d'or, avec un bel oiseau rouge, qui prévient les maris, me dit-il, quand leurs femmes les trompent. Je le réserve pour quelques personnes de ma connaissance.

Je reçus l'ambassade dans mon bazarra, et, comme depuis longtemps je m'occupais de recherches sur ces peuples, je profitai de la présence des quatre envoyés pour leur faire des questions qui devaient fortifier ou changer mes idées. La conversation dura deux heures. J'en passai deux autres à écrire ce que j'avais vu et entendu, et je termine la journée, comme à l'ordinaire, en t'en faisant le rapport. Tu voudras bien m'excuser, ma chère belle, si je ne lui donne pas plus d'étendue, quand j'aurais tant de moyens de le rendre intéressant. Mais c'est précisément cet intérêt-là qui me rend le temps rare et précieux. Plus je vois, moins je puis t'écrire, et je serai peut-être obligé de terminer mon récit quand j'aurais dû le commencer. J'ai peu d'instans à moi; après avoir re-

Digitized by Google

cueilli, il ne me reste plus assez de temps pour travailler, et, à plus forte raison, pour m'amuser. Dans ce maudit pays, le travail finit avec le jour. Quant vient la nuit, on est tellement persécuté par les moustiques et les punaises, qu'il n'est pas même possible de lire avec fruit. — Adieu.

18 septembre.

J'ai fait hier une des courses les plus pénibles de ma vie, et je t'écris encore tout malade de mon voyage à la caverne du diable. J'ai beau m'attendre, comme Scapin, à tout ce qui peut m'arriver de pire, j'étais loin de prévoir tant de fatigues et de contrariétés. A cinq heures du matin, tous mes gens étaient prêts et je quittai mon bazarra par le plus beau temps du monde. J'avais pour m'accompagner quarante soldats hindous, un interprète, mes domestiques, la moitié de mon petit équipage, les quatre chefs côsiah qui m'avaient rendu visite et une foule d'Indiens qui profitaient de l'occasion pour faire un pélerinage à la caverne. La pluie qui tombe journellement dans cette saison avait rendu les chemins affreux, et je n'avais pas fait cent pas, que déjà ma belle veste blanche et ma chemise à jabot étaient crottées jusqu'au collet. Je songeais avec embarras à ma présentation au roi des montagnes, lorsqu'au beau milieu d'une plaine nous fûmes surpris par un orage comme on n'en voit qu'ici. Il pleuvait à verse, et l'on voyait s'échapper des montagnes une infinité de filets d'eau qui devinrent bientôt des torrens. Il eût été sage de revenir, mais j'étais pressé et trempé et surtout las d'attendre. Je m'armai donc d'un beau courage, ou plutôt d'un solide entêtement, et je poursuivis ma route malgré les murmures de ma suite, qui n'était pas aussi curieuse que moi. J'avais ouï dire que les rois s'amusent quelquefois à faire morfondre leurs courtisans. Je voulus goûter de la royauté, et je trouvai, en effet, fort divertissant de faire enrager cent personnes qui ne m'en faisaient pas moins des révérences et des complimens. Plus nous avancions, plus le sol devenait marécageux. Les champs étaient submergés; on ne distinguait plus aucun sentier, et, malgré mes guides, nous étions souvent dans la bourbe jusqu'à la ceinture. Ce ne fut qu'après quatre

Digitized by Google

heures de marche, après avoir perdu mes souliers et une partie de mon pantalon, que j'arrivai au pied des montagnes, où je fus obligé d'attendre ma suite dont plus de la moitié était encore embourbée au milieu des champs. Cette maudite pluie ne cessait pas, et, pour cette fois, je croyais avoir raison de continuer, puisque nous avions fait les deux tiers du chemin ; le reste devait se faire à travers bois, et j'espérais qu'il serait moins pénible ; mais, au contraire, il le devint davantage, et j'eus souvent occasion de maudire mon entêtement. Ce bois était une forêt de ronces si épaisses, qu'à peine y voyait-on clair. L'humidité était si grande, qu'elle eût fait greloter un Lapon, et les végétaux pourris répandaient une odeur si infecte, si malfaisante, que je sentais la fièvre pénétrer par tous mes pores. Les chefs côsiah avaient rassemblé les habitans de plusieurs villages pour me tracer une route au milieu des broussailles, et j'étais précédé par une centaine de sauvages qui m'ouvraient un passage étroit à grands coups de hache. Mais tantôt il fallait traverser un torrent, tantôt passer sous une cascade, et le plus souvent grimper sur des rochers glissans. L'orage continuait, et nous étions de plus attaqués par une multitude de sangsues qui s'attachaient avec force à nos pieds, à nos mains, à nos visages, et nous suçaient le peu de sang et de forces qui nous restaient. De vingt personnes qui m'avaient accompagné jusqu'à l'entrée des bois, il n'en restait plus que huit, et j'avais encore deux montagnes à gravir. Les soldats de l'honorable Compagnie n'avaient jamais fait un si rude exercice, et ne concevaient pas qu'un *civilien* en veste blanche et sans épée les fît mieux marcher qu'un officier en habit rouge avec des plumes de coq. Il n'était pas prudent d'aller seul chéz ces sauvages qui jouissent d'une fort mauvaise réputation : d'ailleurs mon interprète était tombé dans un trou et j'étais épuisé de fatigue. Il était à propos de se reposer. Je m'étendis donc pendant une heure sur un rocher, en attendant que les traînards rejoignissent ma troupe. Il était onze heures quand je me remis en route, et, après avoir glissé dans deux ou trois nouveaux ravins, grimpé sur une douzaine de roches, après deux nouvelles chutes, deux ou trois accrocs, cinq ou six piqûres et autant de morsures, j'arrivai au pied d'une montagne où m'attendaient un orchestre nombreux et le roi en personne, escorté de toute sa cour, de ses prêtres et de ses soldats.

Digitized by Google

Sa majesté était un grand vieillard à figure tartaro-chinoise, vêtu d'une longue robe de drap bleu de ciel, avec le cou et les jambes nus, un beau poignard au côté, puis des bracelets, des jarretières, et un large collier en gros grains d'or brut. Derrière elle se tenaient des esclaves portant le sac au betel, l'arc et le carquois royaux et des présens d'oranges, de bananes et de noix d'Areck. La famille royale était sur les côtés; mais, au lieu de ces princesses adorables dont parlent mes confrères les voyageurs, je n'aperçus que cinq ou six grands diables, tout débraillés, aussi malpropres que moi, du reste armés jusqu'aux dents, et ressemblant à s'y méprendre aux brigands de la Porte-Saint-Martin. Après m'avoir fait un compliment que je ne compris pas, le roi des montagnes me présenta la main avec toute la grâce d'un petit maître parisien, et me conduisit ainsi jusqu'à l'entrée de la caverne de Boubonne à travers la pluie, les sangsues et les roches, et au bruit d'une musique infernale qui me privait du plaisir d'entendre sa majesté, et m'ôtait l'embarras de lui répondre. Ce qui surprenait le plus le roi sauvage, ce n'était ni mes bas déchirés, ni mes habits en lambeaux, ni mon corps tout en sang, mais de me voir lui lâcher respectueusement la main de temps en temps, pour ramasser des colimaçons que je glissais dans ma poche; et j'ai lieu de croire que toute sa cour n'était pas moins surprise, puisqu'à chaque fois que je me baissais, c'étaient des éclats de rire à couvrir la musique.

Enfin nous arrivâmes à la caverne dont l'entrée est un trou étroit, bordé de rochers énormes. La suite du roi grossissait sensiblement et, comme mes instructions me recommandaient une extrême défiance, j'imaginai de saluer sa majesté avec une décharge de soixante coups de fusil au travers d'un bois serré, pour lui bien faire concevoir l'effet de la poudre. Ce petit apologue réussit à merveille. Mes hôtes parurent effrayés, et se montraient avec crainte les traces de ma fusillade. On me rendit mon salut par un roulement redoublé de tambours, et, après une invocation à Satan, nous descendîmes dans le trou, précédés d'une douzaine de torches, et du gros de la musique pour effrayer les esprits. La caverne de Boubonne n'est pas à beaucoup près aussi affreuse que celle d'Antiparos à laquelle on donne, je crois, quinze cents à deux mille pieds de profondeur. Elle n'en a guère que quinze ou vingt, et l'on y descend sans échelle

Digitized by Google

et sans danger au moyen de quelques pierres disposées comme des marches. Quoique formée sans doute par les eaux pluviales, elle présente, au premier aspect, tout le désordre d'un éboulement subit, et les premiers pas se font au travers de blocs mal joints qui laissent entre eux des sentiers étroits et profonds ; mais les inégalités du terrain disparaissent à mesure qu'on avance, et la route, d'abord rompue, irrégulière et pénible, finit par devenir praticable dans presque toute sa largeur. La voûte est sensiblement inclinée de droite à gauche, et les eaux s'accumulent vers ce dernier côté et y déposent une infinité de stalactites qui ressemblent à de larges planches très serrées et disposées verticalement. D'autres stalactites, aussi variées dans leurs formes que dans leur grandeur, pendent du sommet de la voûte, et à ce travail immense que la nature a produit avec lenteur, on reconnait dans Bouhonne une des plus anciennes cavernes qui se soient formées depuis la consolidation du globe. Sa hauteur est constamment d'environ quinze pieds et sa largeur de vingt à vingt-cinq. Elle est rétrécie de distance en distance par des rochers qu'a défigurés le liquide lapidifique, et qui, simulant plus ou moins parfaitement des corps d'hommes ou d'animaux, passent chez les Côsiah pour des êtres métamorphosés en pierre. Ce peuple superstitieux considère cette caverne comme l'ouvrage de Satan. Plusieurs divinités malfaisantes y ont établi leur séjour ; aussi, en passant devant chaque œuvre diabolique, ont-ils soin de crier, de battre du tambour et de frapper dans leurs mains pour effrayer les démons. Après avoir marché pendant trois heures, et fait environ quatre milles sans trouver aucun changement sur ma route, mes guides, effrayés, refusèrent d'aller plus loin. Ayant remarqué que la flamme des torches vacillait toujours dans le même sens, comme poussée par un courant d'air, j'en conclus que la caverne avait une seconde issue, et, à force d'instances, je déterminai les Côsiah à s'avancer encore un peu ; mais ma présomption ne fut pas justifiée, et, après avoir cherché inutilement cette seconde issue, je restai sans preuve certaine de son existence. Enfin, accablé de fatigue, transi de froid, mourant de faim, je retournai vers ma suite, que je trouvai très inquiète de ma longue absence, et m'attendant avec impatience pour retourner au bazarra.

La route que nous suivions dans ce ténébreux labyrinthe était

Digitized by Google

entrecoupés de sentiers étroits, conduisant rapidement à de profonds précipices. J'eus la curiosité d'examiner l'un de ceux dont l'entrée paraissait le plus praticable, et après avoir attaché deux lanternes à l'extrémité d'une échelle de cordes, j'en laissai filer vingt brasses dans l'intérieur du trou. L'entrée jusqu'à la quatrième brasse était assez étroite pour me permettre de toucher les parois des rochers, soit avec les pieds, soit avec les mains; mais vers la cinquième elle me parut s'élargir sensiblement. A cinquante pieds de profondeur, je ne sentais plus rien, malgré l'oscillation que j'imprimais à mon échelle par des secousses violentes, et parvenu à la dix-huitième brasse, c'est-à-dire à quatre-vingt-dix pieds, je me trouvai suspendu au sommet d'une voûte immense, qui me parut avoir la forme d'un cône renversé. La lueur insuffisante de mes fanaux ne m'en laissait pas voir le fond; mais je dois croire qu'il était à une distance considérable, puisque je n'entendis qu'au bout de douze secondes le bruit produit par la chute d'une pierre que j'y laissai tomber. Remonté vers la caverne supérieure, j'en fis frapper le sol avec force dans divers endroits éloignés les uns des autres. J'entendis partout un bruit sonore qui me fit présumer que toute la caverne, peut-être même toute la montagne, reposaient sur un vaste souterrain; et, si je ne me trompe, la caverne de Boubonne, déjà si remarquable par son étendue, le serait encore davantage, en ce qu'elle devrait son origine à la double action du feu primitif et des eaux pluviales. Ma lettre est déjà si longue, ma chère belle, que je te ferai grâce de mes observations sur les diverses températures de l'eau et de l'air dans ces deux gouffres. Tu sauras seulement qu'il était nuit quand je rejoignis ma suite. La pluie tombait encore, et il eût fallu passer la moitié de la nuit dans des bois infestés de tigres et de buffles, si j'eusse voulu retourner de suite sur mes pas. Cette idée m'effraya, attendu que j'avais une centaine de personnes sous ma responsabilité, et je pensai qu'il était plus prudent de rester jusqu'au lendemain dans la caverne du diable. J'y fis descendre tout mon monde et allumer plusieurs feux. Les Côsiah nous apportèrent des oranges, des poules, des œufs, et, après avoir fait un bon repas, je m'endormis sur le sable humide, plus profondément que bien des gens ne le font sur le duvet. Je m'étais couché en remarquant que mon bivouac souterrain ne ressemblait pas mal à l'antre de Lucifer, et

Digitized by Google

quand j'ouvris les yeux, l'aspect des brasiers, des rochers, des broches et des chaudières, me fit d'autant mieux croire que j'étais en enfer, que je souffrais comme un damné. Je réveillai mes diables à coups de baguette, et nous sortîmes de ce sépulcre, pour retourner clopin-clopant au logis où il n'était question que de notre enlèvement par les génies de la caverne de Boubonne. Il était midi quand je retrouvai mon bazarra tant désiré. J'ai passé vingt-quatre heures dans mon lit, sans pouvoir retrouver la moitié de mes forces. Je t'écris encore tout saignant de la morsure de ces cruelles sangsues, trop heureux si j'en suis quitte pour la perte de mon sang et quelques meurtrissures. Ce pénible voyage ne m'a rien procuré en minéralogie, quoique ce fût son principal objet; mais si la caverne du diable est peu digne d'attirer l'attention des géologues, elle intéressera les zoologistes comme m'ayant offert diverses espèces d'animaux nouveaux. Elle m'aura aussi fourni le sujet d'une longue lettre pour ma sœur, mon aimable correspondant. La marquise de Hastings aura également son petit récit; et, tout considéré, je me consolerai de ma peine, si je n'en meurs pas.

ALFRED DUVAUCEL.

Digitized by Google

DU

POLYTHÉISME ROMAIN,

OUVRAGE POSTHUME

DE BENJAMIN CONSTANT.[1]

Que la vie de Benjamin Constant fut traversée par des conjonctures contradictoires et puissantes! Quand il eut achevé son éducation, tant en Angleterre qu'en Allemagne, il commença sa carrière politique au sein de la république française; le consulat le fit tribun; un instant il crut qu'en défendant la liberté par sa parole et sa plume, il la pourrait sauver : mais l'empire fit du tribun un exilé. Il erra en Allemagne; il revint à Paris en 1814 : un instant il crut que la liberté pouvait grandir à côté de l'ancienne royauté, quand Napoléon reparut. Il se laissa gagner à la cause du malheur et du génie; un instant il crut que la liberté ne pouvait plus être étouffée par l'aigle, même au sortir de la victoire, quand Waterloo éclata. Benjamin Constant sentit alors que la vie ne serait pour lui qu'un combat perpétuel; il accepta sa destinée; il écrivit, il parla

(1) Chez Béchet aîné, 2 vol. Paris, 1833.

pour défendre le droit et la liberté; il ne conspira pas : même dans les dernières années de la restauration, il ne croyait plus au triomphe possible d'une révolution soudaine, quand les trois journées arrivèrent. Alors il rassembla toutes ses forces pour servir les succès d'une cause dont il n'avait pas déserté les disgraces : un instant il crut à l'avenir; mais tout à coup il vit clair au fond de certaines choses et de certains hommes; une immense amertume lui monta au cœur, et il mourut.

Il y a entre le génie et la destinée d'un homme des rapports d'action et de réaction. Les dispositions naturelles influent sur la direction de la vie, mais aussi les évènemens qui la traversent fortifient et aggravent les pentes de la nature. Il était dans le génie de Benjamin Constant de saisir les idées et les choses, non pas dans leur affirmation même, mais dans leur opposition : cette inclination naturelle en faisait plutôt un observateur critique qu'un penseur dogmatique, plutôt un tribun qu'un ministre; mais combien n'a-t-elle pas été encouragée, accrue et fomentée par les circonstances extérieures, par leur rapide et violente intervention! Ne soyez pas surpris si Benjamin Constant considère la liberté surtout comme une garantie et une défense; Robespierre vient de disparaître, Bonaparte exerce sa dictature, les Bourbons habitent les Tuileries. Constant regardera aussi la religion surtout comme un refuge de plus contre toutes les tyrannies qui oppriment la terre; enfin il prendra tout en flanc, en opposition, et rarement il considérera les choses humaines dans leur base carrée, leur vaste synthèse et leurs générations fécondes.

Pour être tel, Benjamin Constant n'est pas moins grand que se le représentent les hommes qui vénèrent sa mémoire et son illustration; il avait du génie; il eut autant d'esprit qu'homme de France; il comprenait toutes choses; il écrivait admirablement; il enfermait dans peu de pages de nombreuses pensées; il répandait la lumière sur tout. La finesse de ses aperçus n'a jamais été un obstacle à la popularité de ses écrits, tant leurs détails les plus ingénieux étaient toujours revêtus d'une transparente clarté! L'Europe avait confondu son nom avec la cause libérale elle-même, et, dans beaucoup d'esprits, Benjamin Constant avait vraiment succédé à l'autorité de Montesquieu.

Mais je veux arriver directement à l'ouvrage posthume récemment publié, sans revenir sur les productions si connues et si variées de notre auteur. D'ailleurs, l'appréciation complète de ses travaux successifs ne deviendra guère possible que lorsque nous posséderons une édition complète des œuvres de Benjamin Constant : cette édition est un monument qu'attend la France et dont lui est redevable la veuve illustre de ce grand homme.

Benjamin Constant avait conçu une trilogie historique sur la religion ; le premier ouvrage était celui que nous connaissons sous le titre : *De la Religion considérée dans sa source, dans ses formes et ses développemens*. Le second est celui dont nous nous occupons en ce moment : *Du Polythéisme romain considéré dans ses rapports avec la philosophie grecque et la religion chrétienne*. Le troisième devait être une histoire du christianisme. Ainsi les conceptions s'enchaînaient et les travaux de l'auteur n'étaient pas des fragmens arbitraires : la mort a coupé la trame de sa pensée.

Nous avons donc, dans l'ouvrage du *Polythéisme romain*, comme le testament de Benjamin Constant. C'est l'expression interrompue et dernière d'une pensée qui aurait dû prolonger sa course longtemps encore : c'est le reflet plus complet et plus fidèle qu'aucun autre ouvrage de l'homme même. Dans ce livre inachevé, l'auteur est sans cesse présent, avec son caractère, sa mélancolie, avec l'amertume des déceptions éprouvées, avec l'ironie d'un découragement qu'on dirait irrévocable : non que l'ingénieux écrivain se jette lui-même sur le devant de la scène, poussé par une grossière préoccupation de lui-même ; pour cela, il a trop d'art, de tact et de savoir-vivre ; mais involontairement, dans la peinture de la décadence et de la chute du polythéisme romain, dans l'image d'une société qui s'en va, d'une religion qui tombe, de mœurs qui se corrompent, de caractères qui se ternissent, d'esprits qui chancellent, dans le tableau d'une grande civilisation qui s'abîme longuement et perd par degrés ses honneurs, sa dignité et toutes ses chances de salut, la tristesse de Benjamin Constant sème avec une délicatesse désespérante de sensibles allusions. Encore une fois, il n'y a pas chez lui de dessein arrêté ; mais les rapprochemens lui échappent ; ce qu'ils ont d'involontaire en redouble même l'âcreté, et ses comparaisons sont d'autant plus cruelles, que leur indication

Digitized by Google

est plus légère. Oui, en écrivant ce livre, Benjamin Constant songeait à son siècle, ou plutôt il en était poursuivi; des allusions instinctives naissaient sous sa plume : il ne pouvait peindre la chute de la liberté, sans avoir l'imagination encore pleine des défaillances successives de la cause qu'il avait défendue. Les bassesses et les sophismes dont il esquissait la peinture lui rappelaient d'autres sophismes et d'autres bassesses; et de même que Fénelon a déroulé dans le *Télémaque* une injurieuse épopée, Benjamin Constant nous a laissé un fragment d'histoire qui souvent est une satire.

Cette personnalité même fera surtout vivre l'ouvrage. Le *Polythéisme romain* sera plutôt considéré comme une dernière révélation d'une belle et noble nature, que comme un monument vaste et achevé. L'homme est plus grand que son œuvre, dont la plus haute valeur est de reproduire la mélancolique figure de celui qui l'a tracé d'une main affaiblie.

Cependant l'ouvrage même a un prix qui lui appartient : il offre au lecteur des beautés véritables. En voici d'abord le plan. Le polythéisme romain est établi, au commencement du livre, comme le résultat de la combinaison de deux cultes, l'un sacerdotal, l'autre affranchi du pouvoir du sacerdoce, c'est-à-dire, d'une part, de l'ancienne religion de l'Italie, et de l'autre, du polythéisme grec. Benjamin Constant distingue quatre époques principales dans la religion romaine. La première comprend l'intervalle qui s'écoule depuis la fondation de Rome, jusqu'à l'établissement de la République; la seconde commence à l'expulsion des Tarquins et finit à la prise de Carthage; la troisième s'étend depuis Carthage détruite jusqu'à l'empereur Adrien; la quatrième se prolonge jusqu'à la chute définitive du polythéisme. Ces bases posées, l'auteur entre dans son sujet; il apprécie le caractère des divinités du polythéisme romain, des fêtes, du sacerdoce; il compare sous le rapport moral le polythéisme romain et le polythéisme grec, et il reconnaît de sensibles progrès dans la religion romaine. Il appuie particulièrement sur les rapports du polythéisme avec la morale. Après avoir traité de la magie, et montré que les religions vaincues sont toujours traitées de magie par les religions triomphantes, Benjamin Constant entre dans l'examen des causes de la décadence du polythéisme : il les trouve dans la multiplication infinie des dieux, dans la dispropor-

Digitized by Google

tion qui s'établit entre les dogmes et les lumières, dans la tendance de l'allégorie à détruire la religion, dans la substitution des causes naturelles aux causes surnaturelles. Cependant la philosophie grecque contribua surtout à dénaturer le polythéisme populaire de la Grèce, et quand elle fut persécutée par le culte officiel, elle rendit guerre pour guerre. Dans cette lutte paraissent devant le lecteur Xénophane, Anaxagore, Socrate, Platon, Aristote, Epicure, les sceptiques et les stoïciens. La philosophie grecque vint à Rome. Les Romains se partagèrent plutôt entre les systèmes qui se présentèrent à eux, qu'ils ne les analysèrent; et la philosophie, depuis son apparition à Rome jusqu'à la chute du polythèisme, eut quatre époques bien distinctes dans ses destinées. Les mystères exercèrent aussi une influence sensible sur la décadence de la vieille religion. Arrivé à ce point, Benjamin Constant jette un regard profond et sévère sur l'espèce humaine, son esclavage, son incrédulité, ses superstitions et son désespoir; il apprécie ingénieusement les efforts que fait l'homme pour se rattacher à la religion tombée, et la tendance qui le pousse à recomposer une unité. Ici le nouveau platonisme, dont Plotin est le représentant, est considéré dans ses tentatives enthousiastes et son inévitable impuissance. Le théisme, au contraire, marche d'un pas rapide à la conquête des intelligences et des cœurs. La lutte du polythéisme et du théisme amène la ruine définitive de la vieille religion, et le théisme s'établit comme religion positive et triomphante.

Ce plan est bien ordonné. Les déductions successives du développement historique s'enchaînent avec méthode, et l'auteur qui s'était tracé cette carrière, sans avoir pu la fournir entièrement, connaissait bien toute l'étendue de son sujet. Nous avons néanmoins à relever plusieurs faiblesses et plusieurs ellipses dans cette composition : nous nous attacherons seulement à quelques points capitaux.

Il nous semble que Benjamin Constant n'a pas assez vivement marqué le caractère politique de la religion chez les Romains. Il a observé avec raison que le polythéisme, dans la ville de Camille et de Caton, avait, sous le rapport moral, plus de pureté que le polythéisme grec; mais si la religion romaine est plus sévère et plus

Digitized by Google

raisonnable, cette gravité a surtout sa cause dans la solidarité du culte avec la politique et le droit. La religion à Rome était surtout un instrument de domination : *inter instrumenta regni habita.* Aussi les patriciens et les plébéiens s'en disputaient la gestion comme ils se disputaient le pouvoir. Il est curieux de voir Cicéron, dans le temps d'incrédulité où il vivait, divulguer les antiques secrets de la république et les ruses religieuses qui avaient fait la force de l'état. *Fulmen sinistrum auspicium optimum habemus ad omnes res, præterquam ad comitia : quod quidem institutum reipublicæ causa est ut comitiorum, vel in judiciis populi, vel in jure legum, vel in creandis magistratibus, principes civitatis essent interpretes* (1). Ainsi voilà la religion employée à mettre les assemblées à la merci des magistrats et des patriciens. Mais le culte à Rome ne se confondait pas seulement avec la politique ; il se retrouvait encore dans les formes et les mœurs du droit civil. On sait que Cicéron, dans les lois, présente les mœurs et les usages des Romains comme les meilleures règles à suivre dans un état bien ordonné. Or, il s'exprime ainsi sur les sacrifices : « Les sacrifices doivent se transmettre « dans les familles, et doivent être, comme je l'ai mis dans la loi, « fondés à perpétuité. Il faut déduire de cette maxime, comme « règle de droit, que dans le cas où la mort du père de famille « viendrait interrompre la tradition des sacrifices, ils doivent être « adjugés à ceux auxquels reviendra la fortune... De là d'innom- « brables questions, parmi les jurisconsultes, sur ceux qui sont « astreints aux sacrifices. » Cicéron poursuit l'énumération des personnes auxquelles incombe l'obligation des sacrifices, depuis l'héritier naturel jusqu'au débiteur du défunt. Ce débiteur, à défaut de tout héritier et de tout occupant, n'ayant payé à personne ce qu'il devait au défunt, sera réputé l'acquérir lui-même par prescription (2). Assurément jamais religion n'a pénétré plus avant dans le droit d'un peuple, ou plutôt la religion était une forme du droit lui-même. Le *fas* et le *jus* étaient les deux faces d'une même

(1) De divinatione, lib. II, cap. 35.

(2) De legibus, lib. II, § 19. Voyez aussi une excellente dissertation de M. de Savigny sur les *Sacra privata* des Romains. Journal de la Jurisprudence historique, t. II, p. 362-404.

unité, *reipublicæ :* la raison des choses divines était tout entière dans la raison de la chose publique. La cité de Romulus ne se réglait pas sur l'image qu'elle se faisait du ciel ; mais elle arrangeait le ciel et disposait des dieux, à la convenance de ses intérêts. Il est à regretter que Benjamin Constant n'ait pas embrassé cette vue dans toute son étendue ; elle aurait imprimé plus de vérité à la peinture qu'il nous a laissée du polythéisme romain ; elle lui aurait suggéré des considérations politiques qui auraient trouvé sous sa plume une expression lucide et démonstrative.

D'un autre côté, dans la représentation du polythéisme, telle que l'a faite notre auteur, on n'aperçoit pas assez le cours envahissant de l'esprit humain, l'imminence de l'unité qui se voilait sous les mystères, mais qui, toujours invisible et présente, accélérait par des efforts continus son triomphe ultérieur. Il est rationnellement impossible que l'idée d'unité n'ait pas lui dans la tête humaine dès l'origine des hommes et des choses ; elle a été contemporaine de tout, même des institutions qui la niaient : elle a cherché à s'en ménager d'autres ; elle a caché sa lumière dans l'obscurité, et l'a sauvée dans le mystère. C'est donc l'indépendance philosophique de l'esprit humain qui a pris l'initiative des mystères, et la position prise se trouva si forte, que la religion sacerdotale désespéra d'en chasser la liberté. Le sacerdoce offrit une transaction et un culte aux idées, il leur offrit des temples plus intérieurs, des sanctuaires plus profonds, des pratiques plus raffinées. La philosophie accepta cette religion aristocratique qui se prêtait à elle, mais qui exigeait, comme retour, de nombreuses complaisances ; pour se sauver de tout péril, elle tomba dans la corruption, et ne put se régénérer que par l'immolation de Socrate. La décadence des mystères est évidente dans l'histoire ; mais leur origine qui est moins claire est toute en honneur de l'esprit humain. Benjamin Constant n'a pas rendu assez de justice à cette priorité de la lumière et de la vérité dans le sein des mystères.

J'aurais aussi désiré trouver dans le *Polythéisme romain* des traces plus vives du travail rationnel et critique, qui minait incessamment la théogonie multiple du culte officiel. Varron ne faisait que répéter les philosophes grecs, quand il voyait dans les dieux les divers élémens personnifiés. C'était une théologie factieuse que cette intelligence métaphysique des divinités de l'Olympe. Mais une

Digitized by Google

autre interprétation nous semble avoir porté plus de ravage encore dans les croyances de l'antiquité, c'est celle qu'introduisit Euhémère sur lequel je regrette que notre auteur n'ait écrit qu'une phrase. Euhémère ou Evehmère, ami de Cassandre de Macédoine, selon quelques-uns, imagina une fiction dans laquelle il raconta qu'après plusieurs jours de navigation sur l'Océan, il aborda dans une île remarquable entre toutes celles qui l'avoisinaient, l'île de Panchée. Les habitans honoraient les dieux par de riches offrandes et d'opulens sacrifices. Sur le sommet d'une haute colline s'élevait le temple de Jupiter Triphilien, que ce Jupiter avait bâti lui-même, pendant qu'il était parmi les hommes, et commandait à la terre. Au milieu du temple, on remarquait une colonne où étaient brièvement indiqués dans la langue panchéenne les exploits d'Ouranos, de Kronos et de Jupiter. Ouranos avait régné le premier, homme d'une équité singulière, bienfaisant envers les hommes, et connaissant les révolutions des astres; le premier il honora par un culte les divinités du ciel, ce qui lui valut le nom d'Ouranos. Il eut de sa femme Vesta deux fils, Titan et Kronos, et deux filles, Rhéa et Cérès. Kronos lui succéda, et ayant épousé Rhéa, il eut d'elle Jupiter, Junon et Neptune. Jupiter régna après Kronos, et prit pour femme Junon, Cérès et Thémis : de Junon, il eut les Curètes; de Cérès, Proserpine, et de Thémis, Minerve. Il s'en alla ensuite à Babylone, chez le roi Belus; de retour à Panchée, il éleva un autel à son aïeul Ouranos; puis il visita de nouveaux pays, la Syrie où régnait Casius, la Cilicie dont il vainquit le roi Cilex. Il parut encore chez d'autres nations, et de toutes il reçut le nom et le culte d'un dieu (1). Voilà comment Evehmère s'amusait à troubler la religion officielle : Jupiter n'était plus qu'un prince belliqueux, aimant à courir le monde, fils de Kronos, du temps; petit-fils d'un pieux astronome, Ouranos, conquérant, homme honoré par les hommes. La théogonie merveilleuse n'était-elle pas fortement ébranlée par de semblables variations? Voyez sur ce point l'indignation de Cicéron : *Quid? qui aut fortes, aut claros, aut potentes viros tradunt post mortem ad*

(1) Diodore de Sicile, fragm. liv. VI, t. IV. Édition de Deux-Ponts, d'après celle de Wesseling.

Digitized by Google

deos pervenisse, eosque esse ipsos, quos nos colere, precari, venerarique soleamus, nonne expertes sunt religionum omnium? Quæ ratio maxime tractata ab Euhemero est, quem noster et interpretatus et secutus est præter cæteros Ennius. Ab Euhemero autem et mortes et sepultura demonstrantur deorum. Utrum igitur confirmasse religionem videtur, an penitus totam sustulisse?

« Que dire de ceux qui prétendent que des hommes courageux, illustres et puissans, sont devenus les dieux même que nous adorons par notre culte et nos prières? N'est-ce pas dépouiller toute religion? C'est Evehmère qui a produit ce système; Ennius s'en est fait l'interprète et le champion. Evehmère vous dira où sont morts les dieux, où sont leurs sépultures. Est-ce là prêter appui à la religion? N'est-ce pas plutôt la détruire de fond en comble (1)? » Cicéron s'irritait contre Evehmère dans les intérêts de la politique romaine; il n'aimait pas la publicité d'un pareil commentaire, qui, devenu populaire, avait chassé de toutes les imaginations les mystérieuses croyances. C'était le socinianisme de la mythologie. Qu'importe qu'Evehmère n'ait point été un esprit de première ligne? il a suffi qu'il fût le rédacteur d'une opinion qui avait droit d'éclater. Fauste Socin n'a-t-il pas eu plus d'influence que de génie?

Nous bornerons ici nos observations critiques, et en répétant que cet ouvrage posthume de Benjamin Constant ne contient pas une histoire complète, ne présente pas les idées et les faits dans leur face principale et leur racine profonde, mais plutôt en opposition et en saillie, nous nous serons complètement acquittés du devoir d'être sincères. Maintenant nous avons à remplir une obligation plus douce; nous devons signaler au lecteur quelques-unes des beautés échappées à l'originalité de notre auteur. Il y a des pages, surtout dans le premier volume dont le style est parfait, où Benjamin Constant semble avoir concentré avec plus de puissance qu'ailleurs les caractères différens de son esprit. Voici comment il parle d'Hégésias, ce sectateur bizarre d'Aristippe: « Adonné, comme Théodore, aux opinions d'Aristippe, Hégésias plaçait, ainsi que lui, le souverain bien dans la volupté, le seul principe de la morale dans l'égoïsme; mais son ame mélancolique et pro-

(1) De naturâ deorum, lib. 1, cap. 42.

Digitized by Google

fonde se fatigua bientôt d'un système avilissant et aride. Il n'eut pas la force de se dégager de cette doctrine désastreuse; mais toutes ses facultés, tous ses sentimens lui faisaient remarquer avec douleur le besoin d'un autre ordre de pensées. Jetant un long et triste regard sur les peines sans nombre qui nous menacent et nous assiégent; sur les maux physiques dont la présence nous accable et dont l'absence n'est pas un bien; sur les souffrances morales, plus diversifiées et plus infatigables que les maux physiques; sur cet avenir incertain qui plane, inconnu, mais terrible, sur nos têtes; sur ce passé qui ne nous laisse, s'il fut heureux, que d'inutiles regrets, s'il fut malheureux, que des souvenirs lugubres; enfin sur cette inévitable vieillesse, qui, semblable aux magiciens dont les fictions de l'orient nous parlent, s'assied dans les ténèbres, à l'extrémité de notre carrière, fixant sur nous des yeux immobiles et perçans qui nous attirent vers elle, malgré nos efforts, par je ne sais quel pouvoir occulte; Hégésias, contre tant de fléaux et contre l'inquiétude qui s'empresse de les remplacer en les poursuivant de leur image, ne vit d'asile que la mort. Il consacra toute son éloquence à recommander le suicide, et plusieurs de ses disciples furent entraînés par ses ouvrages à jeter loin d'eux le fardeau de l'existence (1). » Désirez-vous mettre en opposition de cette poignante et admirable mélancolie ce que l'observation peut fournir de plus spirituel et de plus fin, regardez le portrait d'Atticus. « Je ne veux pas parler d'Atticus, caractère équivoque et double, sans principes et sans opinions; délicat dans ses relations privées, mais insouciant sur les intérêts publics; plaçant son impartialité dans l'indifférence, sa modération dans l'égoïsme; production d'un siècle qui s'affaiblissait, avant-coureur certain d'une dégradation peu éloignée, et donnant un exemple d'autant plus funeste que, sous des formes élégantes, il apprit à la foule encore indécise et vacillante comment chacun pouvait s'isoler avec adresse, et manquer décemment à tous les devoirs (2). »

Benjamin Constant a représenté d'une manière fort ingénieuse la multiplication infinie des dieux, et l'embarras que suscitait cette

(1) Du Polythéisme romain, t. I, p. 202-204.

(2) *Ibidem*, t. II, p. 28, 29.

Digitized by Google

foule. C'était à ne plus s'y reconnaître. Tout voulait entrer dans l'Olympe, jusqu'au petit chien d'Erigone. Cette divertissante peinture, égayée d'ailleurs avec le secours de Lucien, rappelle ce mot si profondément comique de Sévère, dans notre Corneille :

« Nous en avons beaucoup, pour être de vrais dieux. »

Les emprunts que les philosophes grecs firent aux sages de l'orient et du midi, leurs voyages, leurs initiations, l'exportation et l'amalgame des doctrines, tout cela est lumineusement énoncé. Le portrait de Xénophon nous a semblé nouveau. Les deux Denys sont vivans et bien mis en rapport avec Platon. Le génie exclusivement spéculatif d'Aristote est clair aux yeux du lecteur. C'est l'homme qui place le bonheur dans la spéculation et dans la pensée, pour qui la vie est la pensée, pour qui Dieu est la pensée.

L'exposition du neo-platonisme est incomplète, mais Benjamin Constant a vivement senti et fait toucher au lecteur la tendance universelle qui précipite les esprits vers l'unité, quand la vieille religion croule. L'homme fait des efforts infinis pour s'attacher à cette religion; il se cramponne à cette ruine, il l'ébranle et veut la restaurer. Alors on cherche l'unité, non pas dans les idées nouvelles, mais dans les vieilles; on bouleverse et on dénature l'antiquité pour la maintenir; on fait des hérésies dans le vieux; les imaginations s'échauffent, et pour sauver la tradition, la rendent méconnaissable. Ainsi firent les neo-platoniciens du paganisme. Ainsi, peut-être de nos jours, l'orthodoxie catholique n'a pas de plus cruels contradicteurs que quelques jeunes courages qui s'offrent à la défendre.

Nous en avons dit assez sur l'ouvrage de Benjamin Constant, pour le faire connaître, avec ses qualités, ses imperfections, avec ce cachet d'originalité puissante, et aussi avec ces signes d'affaiblissement et de mort, qui sont venus, avant la fin, séparer l'ouvrage de l'auteur. Eh bien! ce monument inachevé vous attire par un charme puissant et amer. Il répand sur la mémoire et sur le nom de celui qui n'a pu le terminer, dirai je plus d'éclat? je n'en sais rien, mais un intérêt plus affectueux et plus tendre; il le fait aimer davantage, parce qu'il le fait connaître plus avant. Le sujet se perd dans l'homme même, ou plutôt l'homme, ce brillant tribun, ce grand écrivain,

Digitized by Google

ce critique novateur, ce romancier, cet orateur, cet inépuisable publiciste, cette européenne autorité, devient pour vous un ami qui dépose dans votre oreille et dans votre cœur des paroles graves et dernières sur ce fardeau de l'histoire et de la vie qu'il abandonne aux générations présentes, pour entrer avant elles dans l'infini, cette région qui nous appartient, puisque nous l'espérons toujours.

Au reste, c'était bien à la méditation des choses divines, dans leur passé et dans leur avenir, qu'il appartenait d'occuper les dernières pensées de ce grand homme, et l'époque de l'humanité qu'il avait choisie pour y arrêter ses regards, méritait bien l'attention de sa curiosité pénétrante. Rien, dans l'histoire, n'est plus instructif à étudier que la situation morale de l'humanité depuis Auguste jusqu'à Constantin.

Communément on estime que la société antique s'abandonnait elle-même, pour ainsi parler; qu'elle avait perdu le souci de son avenir, et toute espérance de voir clair dans sa destinée et dans les plus sérieux problèmes de l'humanité; on se représente, pour ainsi dire, l'intelligence de l'antiquité mourant à Actium avec la liberté romaine, et disant de la science ce qu'à Philippes Brutus avait dit de la vertu. Ces représentations du passé sont fausses. D'abord, depuis Socrate, les croyances antiques étaient travaillées par une révolution interne; or, les révolutions sont l'exaltation de la vie et non pas des signes de mort. Quand l'ami de Criton eut, en mourant, recommandé de sacrifier un coq à Esculape, l'idéalisme et le rationalisme prirent possession de l'esprit humain par Platon et Aristote. Dès-lors, l'esprit humain eut soif d'autres croyances. Il ne faut pas se le représenter comme éteint, mais comme altéré; non comme dégoûté de l'idéal, du symbolique et du vrai, mais comme aspirant à d'autres symboles et à de nouvelles vérités. D'où vient qu'à Rome Ennius traduit Evehmère? Cicéron ne s'abreuve-t-il pas de toute la philosophie grecque, en y mêlant une morale plus humaine encore? Mais je veux avancer dans le temps, et au moment même des premiers commencemens du christianisme, les plus beaux esprits de l'antiquité font un effort immense pour conquérir un spiritualisme ardent qui les vivifie. Perse, ce poète

Digitized by Google

du stoïcisme, dans des satires qui sont, à bien prendre, des méditations philosophiques, a des élans d'un spiritualisme mystique et abstrait qu'on croirait ne pouvoir jaillir que d'une ame chrétienne. Quand, dans sa seconde satire, il a tonné sur les offrandes et les prières indignes que l'on fait aux dieux, il s'écrie : Que n'offrons-nous plutôt aux immortels

> Compositum jus, fasque animo, sanctosque recessus
> Mentis, et incoctum generoso pectus honesto?
> Hæc cedo ut admoveam templis et farre litabo.

Qu'est-ce que ce *compositum jus*, ces *sanctos recessus mentis*, si ce n'est l'expression de cette morale intime à laquelle le christianisme est venu donner une forme? Et que dirons-nous de Sénèque? Le précepteur de Néron jette dans ses écrits mille idées étrangères à l'orthodoxie antique; il commente, retourne, altère et agrandit le stoïcisme; il est ouvert à des pressentimens et à des conjectures qui dépassent l'antiquité; il est inquiet, immense, tourmenté, prophétique : on le dirait penché sur l'abîme des temps nouveaux pour se délecter de sons inconnus qui lui arrivent à l'oreille et à l'ame, et pour en rendre les échos affaiblis à des générations avides de nouveauté, générations qui ont pris en dédain leurs dieux impuissans. Je passe d'autres écrivains, mais je maintiens que la pensée antique se renouvelait elle-même de fond en comble. Quel était donc ce travail? Un mouvement naturel de l'humanité, un élan vers l'avenir qui partait du sein des sociétés déjà labourées par le destin et cicatrisées par la foudre, mais encore vivantes, mais qui, pour dernier office dans l'histoire, devaient s'avancer à la rencontre d'une vérité nouvelle éclatant sur un autre point de l'espace, et lui apporter des esprits ouverts, des intelligences préparées. Nous espérons un jour, en écrivant l'histoire, démontrer clairement combien fut naturelle l'adoption du spiritualisme chrétien par le spiritualisme antique. Tout était prêt pour cette pénétration réciproque où l'énergie de l'initiative appartenait au parti de l'hébraïque évangile, mais où la vieille société apportait une docilité salutaire, résultat d'une longue et antérieure élaboration. Le triomphe du christianisme n'a rien que de naturel, et c'est son

avortement qui eût été un prodige. Le miracle eût été dans la chute d'une doctrine nouvelle, humaine, vraie, longuement préparée, simple, pratique, tendre, et qui venait tomber dans des ames fatiguées comme les Romains, et dans des ames vierges comme les barbares.

L'esprit humain est un, mais son action est multiple : elle se porte sur tous les points; elle ne délaisse rien. La nouveauté spiritualiste habite Socrate avant d'habiter Jésus; elle pénètre la société antique avant d'instituer la société moderne : il n'y a pas solution de continuité. L'humanité, qu'on me passe la familiarité du terme, a rejoint les deux bouts, et continue sa trame à travers les siècles.

Mais, s'il en est ainsi, comment expliquer ce découragement et ce désespoir qui déchiraient les hommes de l'antique société? Pourquoi dans Rome cette jeunesse, lasse avant d'avoir agi, désorientée avant d'avoir regardé autour d'elle? Pourquoi ces imaginations incrédules et superstitieuses? Pourquoi, au milieu d'un scepticisme agité, le plaisir embrassé avec rage et servant quelquefois de suicide? C'est qu'à cette époque du monde, l'humanité n'avait pas conscience d'elle-même; le secret est là tout entier. Le travail des esprits les plus vigoureux préparait la société à des changemens ultérieurs, mais ne pouvait seul ni la relever ni la consoler : on se désespérait, parce qu'on ne savait pas, et l'ignorance de l'avenir faisait la douleur du présent.

Aujourd'hui, l'humanité a conscience d'elle-même; voilà le progrès et la différence : elle se rend compte de ses épreuves et de ses contrariétés; elle en sait la fin. Si sa rénovation est longue, elle est certaine de son aboutissement. Elle souffre, mais elle sait pourquoi. Il est vrai que cette conscience universelle n'abolit pas les angoisses particulières, et la science n'absorbe pas la douleur : nous le savons. Peut-être, dans notre temps, y a-t-il plus encore que dans tout autre des ames froissées, dont la délicatesse saigne sous la rudesse des lois générales, de nobles impatiences cruellement déçues, de jeunes et naïves crédulités qui se sont précipitées, de la hauteur d'un faux dogmatisme, dans le gouffre froid d'un scepticisme plus faux encore. Ces souffrances sont réelles et dignes de la plus charitable compassion : nous ne leur connaissons qu'un remède, l'oubli de soi-même et le dévouement à quelque chose d'ex-

térieur et de grand. S'oublier soi-même, c'est d'abord souvent oublier peu de chose; s'oublier soi-même dans ses petitesses et ses misères, c'est vraiment commencer à vivre; s'oublier soi-même, c'est aborder l'infini, c'est traverser la mer comme l'amant de Sapho. L'humanité, comme un roc immobile, est assise sur sa base : elle a ses lois et ses destinées; elle est douée d'une force invincible; elle a perdu la crainte de ces ruines immenses, de ces cataclysmes universels sous lesquels certaines traditions veulent qu'elle ait été submergée dans l'enfance du temps; et il faut reléguer dans la vieille rhétorique les redondantes menaces sur des apparitions prochaines du courroux céleste et l'intervention de nouveaux Attila. L'humanité est, se sent être, veut être servie, et pour récompense promet à ses soldats, non la vie sauve à tous, mais une victoire générale.

L'homme est le sujet et la proie de deux grandes excitations, l'excitation de la nature et l'excitation de l'histoire. La nature, dans sa chaste immensité, exalte et purifie l'homme; mais quelquefois l'homme, par sa faiblesse personnelle, change les grandes impressions que la nature lui prodigue en une rêverie vague et molle qui l'affaiblit et le déprave. Malheur à qui ne sort pas du commerce avec la nature poète comme Virgile, savant comme Haller ou Linnée, mais qui en sort incertain et faible comme René, lâche et impuissant comme Obermann! Sauvez-vous dans l'histoire, vous qui pourriez être atteints ou menacés, si légèrement que ce puisse être, de ces maladives anxiétés qui détraquent le caractère et la vie; reprenez de la force en touchant la terre des sociétés; relisez Tacite, Thucydide et Machiavel; appelez à votre secours les grands hommes qui ont vécu; qu'ils vous soutiennent, vous portent, et mettez-vous à l'abri du désespoir sous le patronage de ces illustres morts.

LERMINIER.

MÉLANGES

DE SCIENCES ET D'HISTOIRE NATURELLE.

THÉORIE DE LA TERRE,

D'APRÈS M. AMPÈRE.

Notre globe porte à sa surface des traces si évidentes de violens changemens, que les hommes, même dans l'état le moins avancé de la société, en ont été frappés et ont souhaité en connaître la cause; de sorte qu'il n'est presque aucune mythologie, où l'on ne trouve la preuve de ces premiers efforts de l'esprit humain, pour arriver à l'interprétation des faits géologiques. Souvent, à la vérité, l'explication ne porte que sur un fait local, et suppose seulement une agence analogue par sa nature à celle de l'homme, quoique plus puissante dans ses effets : c'est un héros, par exemple, qui, par la force de son bras, sépare deux montagnes; un demi-dieu, qui, d'un coup de son glaive, ouvre une gorge dans une cordillière. Quelque puérile, quelque extravagante même que soit une explication, l'homme s'en contente, plutôt que de rester dans le doute.

Cependant, à mesure que la société marche, que les idées s'étendent, cette tendance à l'anthropomorphisme diminue. Ce ne sont plus les poètes, les conteurs, qui se chargent d'interpréter la nature, mais les philosophes;

Digitized by Google

du reste, la manière de procéder est encore à peu près la même. Ainsi, tandis que l'un disait : « Un homme peut fendre la tige d'un petit arbre, cliver un fragment d'ardoise ; un être plus grand, plus robuste, pourra fendre de même un rocher ; or, voilà un rocher qui paraît avoir été fendu : donc, il a existé un homme doué de forces convenables pour le fendre ; » l'autre aura observé, je suppose, les effets d'une pluie d'orage sur un terrain meuble, et voyant que les eaux ont creusé à la surface du sol de petites rigoles séparées entre elles par des sillons : « Voilà, se dira-t-il, l'image des montagnes et des vallées, et c'est une cause semblable qui, agissant sur une plus grande échelle, a présidé à leur formation. »

C'était une bonne marche, sans doute, que de partir de faits s'accomplissant ainsi sous l'influence d'une cause connue, pour remonter à celle de faits appartenant à des époques fort antérieures ; mais, avant de prononcer sur l'identité des causes, il eût fallu commencer par constater celle des effets. Il eût fallu observer avec soin et persévérance, collecter péniblement des matériaux, avant de songer à élever l'édifice ; or, celui qui se sentait le génie de l'architecte, ne voulait pas descendre à faire le métier de maçon. Aussi, qu'arrivait-il ? C'est que les efforts de la plus brillante imagination n'aboutissaient qu'à créer des châteaux de cartes, que le moindre souffle renversait.

On conçoit fort bien que des hommes, dont l'esprit était accoutumé à de hautes spéculations, eussent quelque peine à se plier à un examen minutieux de détails, et qu'ils se contentassent, pour leurs théories, d'emprunter à l'observation un très petit nombre de faits ; mais en procédant de cette manière, ils ne pouvaient réellement rien produire de durable. Aussi les premiers progrès dans les sciences géologiques furent-ils dus, non à des philosophes, mais à d'humbles artisans, à un potier de terre, à des ouvriers mineurs, etc. Le temps des généralisations utiles ne peut, en effet, jamais précéder celui des observations.

Depuis quelques années, les observations sur la structure du globe se sont beaucoup multipliées. On a étudié toutes les circonstances de ces grands accidens, dont les traits les plus marqués avaient seuls pu d'abord attirer l'attention ; on s'est trouvé en possession d'assez de faits, pour pouvoir déduire d'une manière rigoureuse un certain nombre de lois relatives à la composition, à la superposition des couches terrestres, à la direction des fractures qui se sont faites à diverses époques dans cette coque extérieure, à l'âge relatif des brisemens, etc. Ainsi, en laissant de côté ces explications prématurées, sortes d'excroissances qui surchargent les sciences sans les faire grandir, nous voyons la géologie passer par les trois premiers des degrés successifs qu'ont à parcourir, suivant M. Am-

Digitized by Google

père, toutes les connaissances humaines : 1° l'examen des traits les plus saillans de l'objet d'étude, de tout ce qui, dans cet objet, s'offre immédiatement et, pour ainsi dire, de soi-même à l'observation ; 2° la recherche de ce qui est comme caché sous cette apparence, l'examen de détail, l'analyse qui conduit à la connaissance de la structure intime ; 3° la déduction des rapports qui lient entre eux tous les faits observés. Reste un quatrième degré qui complète la connaissance de l'objet, et qui ne peut venir qu'après tous les autres : c'était celui dans lequel, connaissant bien les faits et les lois qui les régissent, on s'efforce de remonter aux causes. Dans les sciences géologiques, ce quatrième degré qui a pour objet de nous expliquer l'état actuel du globe, en nous faisant connaître ce qui a précédé et amené les grandes catastrophes dont nous apercevons de tous côtés les traces, est ce que l'on nomme *Théorie de la terre*. D'après ce que nous venons de dire, on conçoit que ce n'est que depuis très peu de temps qu'on a pu s'en occuper avec quelque espoir de succès.

M. Ampère, dans ses leçons sur la classification naturelle des connaissances humaines, a émis, sur la théorie de la terre, des opinions fort ingénieuses, et il a bien voulu nous les développer plus amplement dans quelques conversations particulières ; nous tâcherons d'en donner ici une idée ; mais auparavant nous croyons devoir rappeler brièvement les hypothèses d'Herschell sur la formation même du globe.

Prenant les choses de très loin, et s'appuyant des observations qu'il avait faites sur l'apparence des corps célestes, et en particulier des nébuleuses, Herschell se crut autorisé à admettre que la matière dont les mondes sont composés était d'abord à l'état gazeux. En effet, il avait vu que, parmi les nébuleuses, les unes n'offrent à l'œil qu'une lumière diffuse et homogène, analogue à celle de la queue des comètes, tandis que d'autres présentent dans cette même lumière des points plus brillans, qui semblent indiquer que les particules gazeuses commencent à se réunir en noyaux liquides ou solides. Il avait, en outre, remarqué que l'éclat de ces points augmente à mesure que la lumière diffuse va perdant de son intensité ; et de là, il avait conclu assez naturellement que ces différences correspondaient aux différentes phases par lesquelles un monde passe depuis l'époque de sa formation.

« De même, disait-il, que l'homme, pour faire l'histoire du chêne, n'a pas besoin de suivre un arbre de cette espèce pendant la longue période de son existence, qui surpasse de beaucoup la sienne propre, mais qu'il lui suffit de parcourir une forêt pour y observer des chênes dans tous les états par lesquels ils passent successivement, depuis le premier développement de leurs cotylédons jusqu'à leur décrépitude et à leur mort ; de

Digitized by Google

même il suffirait de trouver dans le ciel des nébuleuses qui représentassent les différentes époques de la formation d'un monde, pour en déduire les différens états successifs par lesquels chacun d'eux a passé ou passera. »

Conformément à ce point de vue, Herschell considère chaque nébuleuse comme le germe, comme l'espoir d'un système de mondes futurs analogue au système complet de notre soleil et de nos étoiles ; car, suivant lui, toutes les étoiles, en y comprenant la multitude innombrable de celles qu'on voit dans la voie lactée, ne forment qu'une nébuleuse, parvenue à un point où toute la matière gazeuse s'est déjà concentrée en noyaux solides. Tous ces noyaux constituent un ensemble comparable pour la forme à une meule de moulin dont l'épaisseur, quoique immense, serait encore très petite relativement à son diamètre. Dès-lors, en nous concevant placés dans un point quelconque de l'épaisseur de cette meule, lorsque nous tournons les yeux vers une de ses faces, nous ne pouvons apercevoir dans cette direction qu'un certain nombre des étoiles comprises dans l'épaisseur, tandis qu'en plongeant nos regards dans le sens du diamètre, nous voyons comme une suite infinie d'étoiles les unes derrière les autres, paraissant d'autant plus petites qu'elles sont plus éloignées, et formant par leur réunion l'apparence de la voie lactée.

L'hypothèse d'Herschell, remarque M. Ampère, n'a rien que de très conciliable avec le texte de la Genèse : *terra autem erat inanis et vacua* ; le sens que les anciens donnaient au mot *inanis*, entraînant surtout l'absence de matière palpable, peut s'appliquer à l'état gazeux d'un corps. Au reste, ajoute le professeur, on verra bientôt se multiplier tellement les rapports entre le récit et notre théorie, qu'il en faudra conclure, ou que Moïse avait dans les sciences une instruction aussi profonde que celle de notre siècle, ou qu'il était inspiré.

Si l'on admet que les choses se soient en effet passées comme le suppose Herschell, c'est-à-dire que tous les corps, soit simples, soit composés, qui ont concouru à la formation de notre système planétaire et de la terre en particulier, ont d'abord été à l'état gazeux, il faut admettre nécessairement que leur température, à cette époque, était plus élevée que celle à laquelle celui de tous ces corps qui est le moins volatil resterait à l'état liquide. Sans nous inquiéter de savoir quel est ce corps, nous désignerons par la lettre A la température à laquelle il cesse de subsister à l'état de fluide élastique.

Pour qu'il y ait formation de corps liquides ou solides aux dépens de cette immense masse gazeuse, il faudra supposer qu'il s'y opère un refroidissement, et le premier dépôt ne pourra arriver que quand la température sera descendue au point A. Ce dépôt ne se continuera qu'en vertu

Digitized by Google

d'un refroidissement ultérieur, et sans que la partie déposée puisse acquérir une température supérieure à A. C'est ainsi que si l'on a de la vapeur d'eau à 120°, on sait qu'elle ne pourra se liquéfier que lorsque, par un refroidissement successif, elle sera arrivée à 100°, et que, quoiqu'il y ait de la chaleur produite par la liquéfaction, cette chaleur ne peut que maintenir à 180° l'eau déjà déposée, et jamais l'élever au-dessus.

Le premier dépôt, très probablement, ne sera formé que d'une seule substance, soit simple, soit composée; car il est difficile d'admettre que deux substances différentes se liquéfient précisément au même degré de température.

Quand toute cette première sorte de substance, provenant d'une portion déterminée de l'espace, se sera réunie en une seule masse liquide (masse qui, en vertu de l'attraction mutuelle de toutes ses parties, prendra la forme d'une sphère, si elle n'a pas de rotation sur elle-même, et si elle en a, prendra la forme d'un sphéroïde aplati), il ne se formera plus de dépôt jusqu'à ce que, par la continuation du refroidissement, la masse soit descendue à la température B, qui est celle à laquelle une seconde substance gazeuse se liquéfie. Arrivé à ce point, la seconde substance se déposera sur le premier noyau, autour duquel elle formera une couche concentrique.

Ce dépôt se fera comme le premier, peu à peu, et sans que jamais la température de la surface puisse s'élever au-dessus du point B.

Il en sera de même pour les températures de moins en moins élevées, auxquelles se déposeront successivement les autres substances restées jusqu'alors à l'état de gaz.

Jusqu'à présent nous avons raisonné comme si les diverses substances déposées successivement n'exerçaient les unes sur les autres aucune réaction chimique. Dans ce cas, les parties centrales avaient bien, à la vérité, une température supérieure à celle des couches plus extérieures; mais en vertu du refroidissement successif et de la différence entre les degrés de température où commence chaque dépôt, on ne voit pas qu'aucune couche puisse jamais reprendre une température assez élevée pour repasser en totalité ou en partie à l'état du fluide élastique, surtout si l'on songe à la pression produite par les couches qui se seraient déposées au-dessus d'elle. Il résulte de là que chaque couche, soit qu'elle se forme d'une substance simple ou d'une substance composée, devrait, dans notre hypothèse, rester homogène, séparée des autres par des lignes de niveau, sans mélanges et sans inégalités à la surface de contact. Tous les dépôts ayant été l'effet d'un refroidissement lent et gradué, les diverses substances seraient

Digitized by Google

rangées précisément dans l'ordre des températures où elles passent de l'état liquide à l'état gazeux.

Ce n'est pas ainsi pourtant qu'est composé le globe de la terre, et ce n'est pas ainsi que doivent l'être les planètes et les soleils répandus dans l'espace. Pour voir ce qui a dû arriver, rendons aux couches successives les propriétés chimiques dont elles sont douées, et cet ordre si régulier sera aussitôt détruit par d'immenses bouleversemens.

Lorsqu'une nouvelle couche se dépose à l'état liquide, soit que la précédente existe encore à cet état, soit que déjà elle ait passé à l'état solide, il doit se manifester entre elles une action chimique résultant de l'affinité entre les deux substances, si chaque couche est formée par un corps simple (ce qui doit être très rare), ou entre les élémens, si l'une d'elles ou si toutes deux sont des substances composées. De là, formation de nouvelles combinaisons, explosions, déchiremens, élévation de température, et (dans le cas où l'une des couches au moins contiendrait des élémens divers) retour à l'état de gaz des élémens qui seraient séparés par le fait des nouvelles combinaisons, soulèvement de la surface par une sorte d'ébullition, enfin formation de matière solide toutes les fois qu'un des nouveaux composés produits exigerait, pour rester à l'état liquide, une température beaucoup plus élevée.

On sait quelle intensité de chaleur résulte des combinaisons chimiques, et combien ces températures sont supérieures à celles qui se produisent par la simple liquéfaction d'un gaz. Il pourra arriver ainsi que des couches inférieures, qui auraient été déjà solidifiées, passeraient de nouveau à l'état liquide, et dans le cas où la masse déposée serait déjà considérable, il faudrait un temps assez long pour que le centre, alors moins échauffé que la surface, se remît avec elle en équilibre de température.

Dans le moment où une de ces combinaisons viendrait de s'opérer, le *maximum* de température ne serait ni au centre ni à la superficie de la masse, mais sensiblement à l'endroit où la dernière couche reposerait sur la précédente, puisque c'est là que, suivant notre supposition, se développerait l'action chimique.

Ce ne serait qu'après beaucoup de bouleversemens, après que de grands morceaux de croûte déjà solidifiée auraient été soulevés par les élémens revenus à l'état gazeux, et en vertu d'un refroidissement ultérieur, que se pourrait former une croûte continue assez solide pour mettre obstacle à de nouvelles combinaisons chimiques. Mais, quand la température se serait abaissée de manière à permettre que, sur cette couche solide, vînt se déposer une nouvelle substance à l'état liquide, susceptible de l'attaquer chi-

miquement, on verrait se reproduire de nouvelles séries de grands phénomènes analogues à ceux dont nous venons de parler.

Dans le cas où cette croûte solide ne serait pas susceptible d'être attaquée par le nouveau liquide déposé, mais où une couche inférieure serait de nature à l'être, il pourrait arriver que, pendant quelque temps, il n'y eût pas d'action chimique, mais qu'ensuite, au travers des fissures de la couche intermédiaire, fissures produites par des bouleversemens précédens ou causées par le retrait résultant, pour cette couche moyenne, d'un refroidissement postérieur à la solidification, le liquide nouvellement déposé arrivât jusqu'à la couche attaquable. Le premier effet de cette pénétration serait de produire des explosions qui briseraient de plus en plus la couche préservatrice, et mettraient en un plus large contact les deux couches qu'elle séparait. De là résulteraient des bouleversemens nouveaux dont les effets seraient d'autant plus intenses, qu'ils auraient tardé davantage, et que les obstacles qu'ils auraient à vaincre seraient plus grands.

C'est ainsi qu'on peut rendre raison des révolutions successives qu'a éprouvées le globe terrestre, du brisement et de la disposition sous toute espèce d'inclinaisons de couches formées d'abord selon des lignes de niveau. On conçoit que la surface de la terre, au lieu d'avoir été en se refroidissant d'une manière graduelle, a dû éprouver des augmentations de température très grandes et très brusques, toutes les fois que se sont produites les réactions chimiques dont nous venons de parler.

Maintenant que la température est tellement abaissée, qu'il n'y a plus, parmi les corps susceptibles d'agir chimiquement avec violence, que l'eau qui soit restée à l'état liquide, ce n'est plus que de l'eau qu'on peut craindre un nouveau cataclysme.

On peut, poursuit M. Ampère, faire, avec une petite masse de potassium, une expérience qui représente en miniature les bouleversemens qui ont dû avoir lieu sur le globe terrestre, quand une substance jusqu'alors gazeuse est tombée à l'état liquide sur ce globe, dont la surface était de nature à agir chimiquement sur elle. Pour cela, il suffit de projeter en l'air de l'eau, de manière à ce qu'elle retombe en gouttes imperceptibles sur ce globule de potassium. A mesure qu'elle y arrive, chaque molécule d'eau est décomposée; son hydrogène, à cause de l'élévation de température qui se produit, brûle avec une petite flamme semblable à celle d'un volcan; il se fait au point de contact une petite cavité, qui est le cratère, et l'oxide de potassium se relève sur les bords en formant un monticule, dont le cratère occupe le centre.

Si l'eau tombe en quantité un peu plus considérable, il se fait un embrasement général de la surface du potassium, d'où résulte une multitude

de crevasses et d'élévations, comparables aux grandes vallées et aux chaînes de montagnes dont la terre est sillonnée. Au surplus, ajoute M. Ampère, il reste un grand monument des bouleversemens qu'a produits sur le globe la décomposition des corps oxigénés par les métaux dans l'énorme quantité d'azote qui forme la plus grande partie de notre atmosphère. Il est peu naturel de supposer que cet azote n'ait pas été primitivement combiné; probablement il l'était avec de l'oxigène sous la forme d'acide nitreux ou nitrique. Pour cela, il lui aurait fallu, comme on le sait, huit à dix fois plus d'oxigène qu'il n'en reste dans l'atmosphère. Où sera passé cet oxigène? Suivant toute apparence, il aura servi à l'oxidation de substances autrefois métalliques et aujourd'hui converties en silice, en alumine, en chaux, en oxides de fer, de manganèse, etc. Quant à l'oxigène qui existe dans l'atmosphère, ce n'est qu'un reste de celui qui ne s'est pas combiné avec des corps combustibles, joint à celui qui a été expulsé des combinaisons dans lesquelles il entrait par du chlore ou d'autres corps analogues.

Dans les premiers momens de ce dépôt d'acide nitrique, à mesure que l'acide arrivait sur les métaux non oxidés, la combinaison se produisait, et bientôt il y eut une croûte complètement oxidée. Cette combinaison ne se passa pas, comme on peut le croire, sans qu'il y eût dégagement d'une énorme quantité de chaleur qui volatilisa de nouveau les portions de liquide qui continuaient à arriver, et maintint à l'état élastique celles qui allaient se liquéfier. Mais le refroidissement s'opérant avec le temps, la précipitation recommença, et le noyau solide fut bientôt entouré d'un vaste océan acide. Pendant quelque temps, la croûte oxidée dut protéger contre l'action de cet acide les parties non encore oxidées qu'elle recouvrait; mais la mer acide, croissant chaque jour, augmentant incessamment sa pression, se faisait chemin à travers les fissures, et de là dut résulter une oxidation d'abord sourde, puis violente, et qui bientôt fit voler la croûte en éclats. De là, comme nous l'avons déjà dit, précipitation du liquide acide, nouvelle formation d'oxides bouillans comme la lave; puis, par l'effet de la chaleur dégagée dans la combinaison, nouvelle vaporisation du reste de l'acide.

On a déjà dit qu'à mesure que ces évènemens se répétaient, la couche d'acide croissant, l'infiltration était plus difficile, les cataclysmes devenaient plus rares, mais en même temps ils étaient plus violens.

Cependant la terre se hérissait de plus en plus de montagnes formées des éclats de la croûte soulevée et inclinées dans toutes les directions. Il arriva enfin qu'après un refroidissement nouveau, une nouvelle mer s'étant formée, elle ne recouvrit plus toute la surface du noyau solide, quel-

Digitized by Google

ques îles apparurent au-dessus des eaux (*apparuit arida*, dit Moïse), et la terre fut entourée d'une atmosphère formée comme la nôtre de fluides élastiques permanens, mais dans des proportions probablement fort différentes. Il semble, en effet, résulter des ingénieuses recherches de M. Adolphe Brongniart, qu'à ces époques reculées, l'atmosphère contenait beaucoup plus d'acide carbonique qu'elle n'en contient aujourd'hui. Elle était impropre à la respiration des animaux, mais très favorable à la végétation; aussi la terre se couvrit-elle de plantes qui trouvaient dans l'air bien plus riche en carbone une nourriture plus abondante que de nos jours; d'où résultait un développement bien plus considérable que favorisait en outre un plus haut degré de température.

C'est ainsi que s'expliquent l'antériorité de la création des végétaux relativement à celle des animaux, et la taille gigantesque des premiers. Nous trouvons, en effet, à l'état fossile des végétaux analogues à nos lycopodes et à nos mousses rampantes, mais qui atteignent deux cents et jusqu'à trois cents pieds de longueur.

La première création était toute composée de plantes acotylédones. A une époque postérieure vinrent s'y mêler des conifères et des cycadées, puis parurent les plantes monocotylédones, et enfin les dicotylédones, que l'on peut regarder comme plus parfaites et mieux organisées pour résister au froid.

Cependant les débris des forêts s'accumulaient sur le sol, s'y décomposaient, et l'hydrogène carboné, qui provenait de cette décomposition, se répandait dans l'atmosphère. Là, il était décomposé par les explosions d'électricité alors beaucoup plus fréquentes en raison de la plus grande élévation de température. Un monument de cette époque nous est offert par les houilles, immenses débris de végétaux carbonisés.

La même action qui avait produit l'apparition des îles (l'action du liquide acide, pénétrant à travers les fissures de la croûte oxidée) se répéta encore, et fut suivie nécessairement des mêmes phénomènes d'effervescence, d'où résultèrent de nouveaux soulèvemens. Seulement, au lieu que les bouleversemens antérieurs n'avaient fait apparaître au-dessus des eaux que des pics isolés, de simples îles, ceux-ci mirent à sec de vastes continens.

A chaque grand cataclysme, la température de la surface du globe s'élevant considérablement, toute organisation devenait impossible jusqu'à ce qu'elle se fût abaissée de nouveau. C'est en raison de cela que nous voyons à des couches qui renferment d'anciens végétaux et même les premiers animaux, succéder d'autres couches où il n'y a plus de débris de corps organisés.

Digitized by Google

L'absorption et la destruction continuelle de l'acide carbonique par les végétaux rendaient l'air de plus en plus semblable en composition à ce qu'il est maintenant, l'eau en même temps devenait de moins en moins acide. Cependant l'atmosphère n'était pas encore propre à entretenir la vie des animaux qui respirent l'air directement, et ce fut dans l'eau qu'apparurent d'abord les premiers êtres appartenant à ce règne, des radiaires et des mollusques.

La première population des mers fut uniquement composée d'invertébrés, puis vinrent les poissons, et plus tard les reptiles marins, tels que les énormes plesiosaures, et même, d'après le récit de Moïse, des oiseaux qui devaient surtout être des oiseaux aquatiques, puisqu'à cette époque, le rapport des parties découvertes aux parties submergées du globe était bien moindre qu'à présent.

De ces grands reptiles qui ont successivement habité les eaux de la mer, une seule race, dit M. Ampère, mais une race bien dégénérée, sous le rapport des dimensions, subsiste encore aujourd'hui : c'est la tortue.

Après l'époque des poissons, après celle des reptiles et des oiseaux, vinrent les mammifères, et enfin, l'atmosphère s'étant suffisamment épurée, la terre étant capable d'entretenir une plus noble génération, apparut l'homme, le chef-d'œuvre de la création.

Cet ordre d'apparition des êtres organisés, remarque M. Ampère, est précisément l'ordre de l'œuvre des six jours, tel que nous le donne la Genèse. Depuis l'apparition de l'homme, ajoute-t-il, la seule catastrophe qu'ait éprouvée le globe est celle qui correspond au déluge; peut-être est-ce à elle qu'est dû le soulèvement des chaînes de l'Himalaya et des Andes. Maintenant la croûte d'oxide qui nous sépare du noyau non oxidé est si épaisse, que les bouleversemens sont devenus très rares; sa résistance est même telle, que, quand une fissure a lieu en quelque point, l'explosion se fait isolément, et ses effets ne s'étendent point à toute la terre; ainsi, quoique le choc se propage parfois à une grande étendue, le brisement de l'enveloppe solide ou la déjection des matières liquéfiées se fait en un espace très limité. Parmi ces catastrophes de second ordre, la plus remarquable par son étendue est celle qui, à Jorullo, au Mexique, s'observa le 29 septembre 1759, où, entre autres accidens, on vit, dans une savanne située au pied du volcan, une étendue de quatre mille carrés se soulever en vessie, et se hérisser de plusieurs milliers de petits cônes basaltiques, de fumaroles qui exhalaient une vapeur épaisse.

Cette hypothèse d'un noyau non oxidé, déjà présentée par Davy comme la seule admissible, explique très bien les volcans, sans qu'on ait besoin de supposer que la terre ait en elle une chaleur énorme qui serait due à

l'état de fusion de toute sa partie intérieure. En effet, cette masse non oxidée est une source chimique intarissable de chaleur qui se manifestera toutes les fois qu'un corps viendra former avec elle quelque combinaison; de sorte qu'un volcan en activité semblerait n'être autre chose qu'une fissure permanente, une correspondance continuelle du noyau non oxidé avec les liquides qui surmontent la couche oxidée.

Toutes les fois qu'a lieu cette pénétration des liquides jusqu'au noyau non oxidé, il se produit des élévations de terrain, et c'est un effet qu'on pouvait prévoir, puisqu'on sait que le métal en s'oxidant doit augmenter de volume. La chaleur résultant de l'action chimique doit avoir son maximum d'intensité au point où se fait la combinaison, c'est-à-dire à la surface de contact de la partie oxidée avec le noyau métallique, et de là elle doit se propager non-seulement vers l'extérieur du globe, mais aussi vers son intérieur. On voit, d'après cela, que la marche de la chaleur dans l'intérieur du globe est une marche centripète; à mesure que l'oxidation de la croûte va plus avant, la région des actions chimiques, source de la chaleur, s'approche du centre, et la chaleur dégagée se propage, en s'affaiblissant, du dehors vers le dedans, de sorte que si les métaux étaient moins bons conducteurs, on pourrait, dit M. Ampère, supposer que ce centre est très froid.

Ce que nous venons de dire paraît, au premier abord, être en opposition avec les faits observés. On a reconnu, en effet, qu'à partir de la surface et jusqu'à une certaine profondeur, la température va toujours en augmentant, et on s'est pressé d'en conclure que l'augmentation continue à aller jusqu'au centre, ou au moins jusqu'au noyau liquide. Les observations sont bonnes, mais la conclusion est attaquable. Remarquons d'abord que cette augmentation de température à partir de la surface jusqu'à une certaine profondeur ne fournit pas matière à une objection; dans notre hypothèse même, elle est nécessaire, puisque le *maximum* d'intensité de la chaleur doit être au point de contact du noyau métallique avec la couche oxidée. Ajoutons que l'homme s'enfonce au plus à une lieue en terre, de sorte qu'il ne peut observer ce qui se passe que sur $\frac{1}{1400}$ du diamètre du globe. Conclure de ce qui s'observe dans cette petite fraction du diamètre ce qui a lieu dans toute son étendue est d'une extrême légèreté, et c'est au contraire en physique une règle imprescriptible, qu'on ne doit considérer une loi comme générale, que lorsqu'elle a été observée directement dans la plus grande partie de l'échelle.

Ceux qui admettent la liquidité du noyau intérieur de la terre, paraissent ne pas avoir songé à l'action qu'exercerait la lune sur cette énorme masse liquide, action d'où résulteraient des marées analogues à celles de

nos mers, mais bien autrement terribles, tant par leur étendue que par la densité du liquide. Il est difficile de concevoir comment l'enveloppe de la terre pourrait résister, étant incessamment battue par une espèce de levier hydraulique de 1400 lieues de longueur.

Aujourd'hui, les eaux de la mer n'étant plus acides, quand une fissure se forme dans la croûte terrestre et met à nu le noyau métallique, le liquide qui se précipite sur lui, prêt à l'oxider, est sensiblement de l'eau pure; donc, les gaz qui se dégageront devront être oxigénés, et c'est en effet ce que confirme l'expérience.

Si cette eau rencontre des métaux très oxidables, et que l'oxigène dégagé ne rencontre aucun corps qui ait pour lui une grande affinité, il se dégagera pur, et pourra, dans certaines circonstances, produire de belles flammes en arrivant au contact de l'air. S'il rencontre au contraire des corps avec lesquels il est susceptible de produire des hydracides, il s'en formera, et comme ces corps se vaporisent aisément, on verra des fumées acides s'échapper par les orifices.

Davy, dans ses voyages aux volcans, a constaté le dégagement de l'hydrogène, soit à l'état pur, soit aux états d'hydrogène sulfuré, chloruré ou carboné.

On pouvait, il y a quelque temps, opposer des objections à cette théorie, en ce qui concerne la formation de l'hydrogène chloruré. On n'admettait pas, en effet, que l'eau pût décomposer un chlorure métallique, et lui arracher son chlore; mais Berzelius a prouvé récemment, par des expériences directes, que l'eau décompose le chlorure de silicium.

La source de chaleur, avons-nous dit, se trouve au contact de la couche non oxidée et de la croûte oxidée, et elle est due en grande partie à l'action chimique qui a lieu en cette région. Ajoutons qu'il existe, pour sa production, une cause secondaire dans les courans électriques qui résultent du contact de ces deux couches hétérogènes. Un autre effet des courans produits par cet immense couple galvanique se manifeste à la surface de la terre, dans la direction de l'aiguille aimantée. Les courans se produisent aussi au contact des couches des différens oxides, mais moins énergiquement, en raison de la moindre conductibilité des oxides. Leurs effets tendent à se manifester également à la source de la terre; quant à la direction qu'ils y affectent, on peut soupçonner qu'elle est déterminée par l'action du soleil, qui, échauffant successivement les divers méridiens, diminue ainsi, pour un temps, la conductibilité des parties correspondantes dans les couches les plus superficielles de la croûte.

MOEURS DES INSECTES.

—

INSECTE QUI PASSE LA PLUS GRANDE PARTIE DE SA VIE SOUS LA MER.

Les recherches de M. Dutrochet sur le renouvellement de l'air respirable, dans les branchies des insectes aquatiques, fourniront une explication pour divers cas de respiration anormale observés chez des insectes à trachée. Déjà l'auteur lui-même nous l'avait fait voir pour la larve du *potamogeton lucens*, et M. Audouin vient aujourd'hui en faire connaître un second exemple pour un insecte parfait de la famille des carabiques. L'observation date de plusieurs années, et M. Ardouin avait hésité jusqu'ici à la communiquer, parce qu'elle lui semblait inexplicable.

En 1822, se trouvant à l'île de Noirmoutier près de l'embouchure de la Loire, M. Audouin profita d'une marée très basse pour explorer des parties habituellement recouvertes par la mer, dans le but d'y récolter des crustacés et d'autres animaux marins. S'étant avancé à plus de deux cents toises sur ces plages, il fut tout étonné d'y rencontrer, dans un point que le flot venait à peine de quitter, un petit insecte qui courait précipitamment sur les pierres et les fucus. Au premier abord, reconnaissant cet insecte pour appartenir à la famille des carabiques, dont toutes les espèces sont carnassières et constamment terrestres, il pensa qu'il se trouvait là accidentellement; mais il ne tarda pas à en voir un grand nombre d'autres, qui ne paraissaient nullement dépaysés, et même il en trouva qui se faisaient l'amour. Il était évident, par conséquent, qu'ils étaient là dans les habitudes ordinaires de leur vie.

Ces insectes avaient-ils abandonné le rivage au moment du reflux, et, ainsi que l'observateur, suivi le flot qui se retirait? C'était l'idée qui devait se présenter la première; mais, dans ce cas, il aurait fallu que ces petits animaux marchassent aussi vite qu'un homme. En effet, l'instant où ils se montrèrent le plus nombreux était celui où la mer commençait déjà à remonter, et le mouvement ascensionnel du flot était tellement rapide, que M. Audouin eut à peine le temps de gagner le rivage.

Forcé de renoncer à cette explication, l'observateur supposa que les insectes pouvaient arriver, en volant, au point où il les avait trouvés, et s'en retourner de la même manière; mais ayant soulevé les élytres de ceux qu'il avait saisis, il reconnut que ces animaux n'avaient pas d'ailes; d'un autre côté, leurs membres n'étaient point disposés pour la natation, et même, quand ils auraient eu, comme les hydrophiles, les dytiques, les notonectes,

l'appareil natatoire le mieux conditionné, on ne conçoit guère comment ils auraient pu en faire usage dans les eaux si violemment agitées. Il devenait très probable qu'ils passaient, cachés sous des pierres, tout le temps qui séparait les deux basses mers, et c'est ce que des observations ultérieures confirmèrent pleinement ; mais il restait à concevoir comment, restant plongés si long-temps sous l'eau et à une profondeur souvent de plus de trente pieds, ils trouvaient le moyen de respirer. Quelques-uns, sans doute, pouvaient trouver, dans les petites cavités des pierres sous lesquelles ils se réfugient, des bulles d'air engagées, et ces cavités auraient été pour eux ce qu'est pour la larve du potamogeton la coque soyeuse qu'elle a soin de se filer. Il était difficile d'ailleurs de supposer que ce fût le cas général ; le retour de la mer, en effet, est si prompt, que les insectes ne peuvent guère avoir le temps de chercher ces réservoirs d'air, toujours peu communs, et il était presque nécessaire qu'ils emportassent cet air avec eux, au moment où ils disparaissaient sous les eaux ; c'est en effet ce que des observations ultérieures firent reconnaître à M. Audouin.

Si l'on examine l'insecte à l'œil nu et mieux encore à l'aide d'une loupe, on voit la surface de ses élytres, sa tête, ses antennes, ses pattes, tout son corps enfin, couverts de poils, dont plusieurs atteignent une grande longueur. Chacun de ces poils, quand on plonge subitement l'insecte dans l'eau, se montre revêtu d'une mince couche d'air. Cet air se réunit d'abord en petites globules, puis en une bulle unique qui entoure le corps de toutes parts, et ne s'en détache point par les mouvemens que se donne l'animal en courant sur le fond ou les parois du vase.

Ce qui a lieu dans cette expérience se produit certainement lorsque la mer vient submerger notre insecte. Toujours il emporte avec lui une petite couche d'air, et quand il se cache sous une pierre, il s'y trouve momentanément dans les conditions des insectes placés librement dans l'air. Toutefois, on conçoit bien que cette quantité d'air si petite serait promptement viciée par la respiration, et deviendrait impropre à entretenir la vie, si ses élémens ne se renouvelaient pas. Mais il en est de cet air extérieur comme de celui qui se trouve à l'intérieur des branchies des insectes aquatiques proprement dits ; il se sépare aux dépens de l'air dissous dans l'eau ambiante, et le renouvellement s'opère avec d'autant plus de facilité, que l'eau est plus agitée.

M. Audouin a reconnu que l'insecte dont nous venons de parler appartient à la famille des carabiques, au genre *blemus*, et il le distingue par l'épithète de *fulvescens*, qui rappelle sa couleur.

M. Audouin pense que plusieurs espèces de coléoptères, du genre *elmis*, que l'on trouve sous les pierres au fond des ruisseaux, et que jamais on

Digitized by Google

n'a vu respirer l'air à la surface, pourraient bien être dans le même cas que le *blemus fulvescens*.

OBSERVATIONS SUSPECTES DES ANCIENS

CONFIRMÉES PAR DES OBSERVATIONS RÉCENTES.

Pendant bien des siècles, le témoignage des anciens dans les questions relatives aux sciences naturelles fut mis si fort au-dessus du témoignage des sens, que, lorsqu'un fait nouveau venait à être signalé, le premier soin était, non de chercher à le constater par de nouvelles observations, mais de s'assurer s'il était conforme aux opinions émises par les savans grecs et romains. L'entêtement sur ce point était si grand, que plus d'une fois l'auteur d'une découverte utile dut, pour la faire accepter à ses contemporains, l'attribuer à Galien, à Pline ou à Aristote, et soutenir cette étrange imposture, en forgeant des textes ou torturant le sens de quelque passage obscur. On ne prend pas aujourd'hui plus de peine pour s'assurer les honneurs de l'invention, qu'on n'en prenait alors pour s'y soustraire.

Long-temps encore après que, dans les sciences, on eut commencé à secouer le joug de l'autorité, et lorsque déjà la physique, l'anatomie, la physiologie, etc., étaient tout-à-fait émancipées, l'histoire naturelle proprement dite continuait à jurer par la parole du maître. Le moment arriva pourtant, où la réaction fut complète sur tous les points, et les naturalistes, avec la ferveur ordinaire à de nouveaux convertis, brûlèrent ce qu'ils avaient adoré. Dès-lors tout ce qui, dans les écrits des anciens, parut, je ne dis pas contraire, mais seulement différent de ce qu'avaient appris les observations modernes, fut rejeté avec dédain comme entaché d'erreurs ou de mensonge. Il y eut un luxe de scepticisme, comme il y avait eu un excès de crédulité, et il serait difficile de dire lequel de ces deux travers était le plus impertinent.

Aujourd'hui, l'on revient vers un juste milieu, et l'on reconnaît que, si, pour tout ce qui tient à l'organisation interne, les observations des anciens méritent en général peu de confiance, il n'en est pas de même pour celles qui concernent l'habitude extérieure et les mœurs des animaux. Déjà plusieurs faits étranges indiqués par eux, et relégués long-temps au rang des fables, ont été constatés de nouveau, et trouvés vrais jusque dans leurs moindres détails. On a vu qu'ils avaient des notions très justes et très étendues, non-seulement sur les animaux de nos pays, mais encore sur plusieurs espèces remarquables des contrées lointaines, et que, par exemple, l'histoire de l'éléphant est beaucoup plus complète dans Aristote qu'elle ne l'est dans Buffon.

Digitized by Google

Il reste cependant encore, dans les écrits des naturalistes anciens, un grand nombre de faits suspects, et il serait à souhaiter que quelqu'un prît la peine de les recueillir et de les classer. Si on les avait présens à la pensée quand on lit les relations des voyageurs modernes, on verrait que plusieurs d'entre eux doivent passer dans la classe des faits confirmés, tandis que d'autres mettraient sur la voie pour des recherches ultérieures, et deviendraient cause de quelques découvertes.

On pourrait mettre à part, mais il faudrait se garder de rejeter entièrement, les faits dont l'inexactitude serait évidente, parce que, même dans ce cas, il y aurait à chercher d'où a pu provenir l'erreur. Je dis l'erreur et non pas le mensonge; car, en ces sortes de matières, les récits, même les plus extravagans, reposent presque toujours sur quelque chose de réel. Dans bien des cas, on trouvera qu'il n'y a eu que l'exagération pardonnable à des hommes peu accoutumés à peser la valeur des mots, et qui, en parlant, sont encore sous l'influence d'une vive impression. Quelques-uns auront été dupes de leur propre imagination, et ayant rêvé les mœurs d'un animal d'après ce qu'ils connaissaient de ses formes, ils auront exprimé d'une manière aussi positive ce qu'ils *croyaient* que ce qu'ils *savaient*. Dans d'autres circonstances enfin, l'identité ou seulement la ressemblance des noms aura fait attribuer à un animal ce qui appartenait à un autre.

M. Cuvier, dans les notes qu'il a jointes à la partie zoologique de Pline (édition latine faisant partie de la collection des Classiques de Lemaire, et traduction par M. Ajasson, dans la Bibliothèque latine française, publiée par Panckoucke), nous a laissé un admirable modèle de ces recherches critiques sur la partie merveilleuse de l'histoire naturelle. Malheureusement, il n'a pu s'occuper que d'un seul écrivain, et il est à craindre qu'il ne trouve pas de long-temps un continuateur. Pour réussir en effet dans cette entreprise, il faudrait, comme lui, unir à une extrême sagacité une prodigieuse variété de connaissances, être en même temps très savant et très érudit. Il faudrait être familier avec les langues anciennes, pour pouvoir restituer un texte, dans des cas où les seules données philologiques seraient insuffisantes, et avoir même présentes à la mémoire les productions les moins sérieuses de la littérature grecque et latine, de manière à établir au besoin la synonymie d'un poisson sur une épigramme dirigée contre un poète d'Athènes et celle d'un oiseau sur un vers burlesque de Plaute.

En attendant qu'il se présente quelqu'un pour continuer ce grand travail, il n'est pas interdit, même aux plus humbles amis des sciences, de proposer quelques interprétations, de faire quelques rapprochemens. J'ai, dans un article précédent, confirmé, par plusieurs observations modernes,

Digitized by Google

et généralisé une remarque d'Aristote sur les changemens que subit, par l'effet de l'âge, le plumage des femelles chez certains oiseaux; dans celui-ci, je donnerai la confirmation d'un passage du même auteur dont l'exactitude était regardée comme beaucoup plus douteuse.

ASSOCIATION DE L'HOMME ET DES ANIMAUX SAUVAGES, POUR LA CHASSE ET LA PÊCHE.

« Dans cette partie de la Thrace nommée autrefois Cédropolis, il se fait, dit Aristote, dans le voisinage des marais, une chasse aux oiseaux en commun entre l'homme et le faucon. Les hommes battent avec des perches les roseaux et les buissons, et font partir les petits oiseaux : les faucons se montrent en l'air, et poursuivent ces oiseaux, que la crainte force à se rabattre vers la terre où les hommes les tuent à coups de perches. Le gibier pris, on en abandonne une part aux faucons. »

Le livre *de Mirabilibus Auscultationibus*, attribué à Aristote, reproduit ce fait avec quelques différences, et en y joignant une circonstance qui le rend encore plus invraisemblable. Voici ce passage :

« Dans la partie de la Thrace qui est au-dessus d'Amphipolis, on conte qu'il se fait une chasse étrange, et qui semble tenir du prodige. Les enfans, dit-on, sortent des bourgs pour chasser à l'oiseau. Arrivés au lieu convenable, ils appellent les faucons qui arrivent aussitôt à leur voix, et rabattent le gibier dans les buissons, où les enfans le tuent à coups de gaule. Ce qui semblera plus singulier encore, c'est que, lorsque les faucons ont pris eux-mêmes un oiseau, ils le jettent aux petits chasseurs : ceux-ci, à leur tour, leur laissent une part du butin. »

On a pensé que ces deux passages n'étaient que l'expression défigurée des procédés de la fauconnerie, sorte de chasse qui était en usage dans la Perse et dans plusieurs parties de l'Asie, plus de dix siècles avant qu'elle ne fût connue dans notre occident. Il se pourrait bien cependant que le fait fût exactement tel que le rapportent Aristote et l'auteur du traité *de Mirab. Ausc.* Voici, en effet, ce qui se pratique encore aujourd'hui dans un pays de l'Amérique méridionale.

Sur le plateau de Santa-Fe de Bogota dans la Colombie, on trouve plusieurs lacs et marais, qui, pendant une grande partie de l'année, sont couverts d'une multitude de canards de trois ou quatre espèces différentes. Ces oiseaux affectionnent surtout certaines pièces d'eau, situées dans les environs du petit village de Suacha, et ils y nagent en troupes de plusieurs milliers. Tout près de là sont quelques rochers escarpés, sur le sommet

Digitized by Google

desquels on voit presque toujours perchés des faucons, un seul sur chaque roc.

Tant que les canards restent sur le lac, le faucon demeure immobile; mais si la troupe, effrayée par l'approche d'un chien ou d'un homme, prend sa volée pour gagner un autre lac, le faucon s'élance avec la rapidité de la foudre, passe et repasse au milieu de la bande et à chaque fois abat un oiseau. Il continue de la sorte jusqu'à ce qu'il ne passe plus de canards. C'est alors seulement qu'il descend vers la terre pour manger le gibier qu'il a tué.

Les Indiens du plateau ont su mettre à profit ces habitudes du faucon, et comme les enfans de Thrace, ils vont battre les roseaux pour faire lever les canards. Comme ces enfans aussi, ils sentent la nécessité de laisser une part dans les profits à l'animal qui les a aidés dans l'entreprise; aussi, quoiqu'ils s'empressent de saisir les canards tombés, lorsque le faucon, que leur présence n'intimide guère, s'est abattu sur un des oiseaux et a commencé à le dévorer, il est rare qu'ils le troublent dans son repas.

L'homme n'est pas, dans cette affaire, le seul qui connaisse les avantages de l'alliance, et qui cherche à en profiter; le faucon lui-même s'en aperçoit également, de sorte que, s'il voit qu'on se dirige vers une lagune éloignée de celle sur laquelle il veillait, il change aussitôt de poste, et va se placer en un point d'où il soit prêt à se lancer sur les premiers canards qui partiront.

On demande peut-être comment il se fait que le faucon ait ainsi besoin de l'assistance de l'homme, et pourquoi il ne cherche pas à saisir le canard posé? C'est que sa rapidité, quand il s'élance sur une proie, est telle, qu'il ne peut modérer son vol. S'il fondait sur un oiseau à terre, il se briserait infailliblement contre le sol; s'il tombait sur un canard nageant, il s'enfoncerait profondément dans l'eau, et courrait le risque de se noyer.

Déjà, au temps d'Aristote, on avait fort bien vu que certains oiseaux rapaces ne saisissent leur proie qu'au vol, et en même temps on avait remarqué que cette allure n'est pas commune à toutes les espèces qui constituent le genre faucon. C'est ce qui se trouve exprimé très clairement au livre IX, chapitre 36, de l'histoire des animaux.

« Suivant quelques personnes, dit-il, il n'y a pas moins de dix espèces de faucons, et ces espèces se distinguent entre elles jusque dans la manière de chasser. Dans certaines espèces, l'oiseau attaque et enlève le pigeon posé à terre, et ne le touche point quand il vole. Dans d'autres, il fond sur le pigeon perché, et ne le touche, ni quand il est à terre, ni quand il vole; dans d'autres enfin, il ne l'attaque ni posé ni perché, et le poursuit

seulement quand il vole. Les pigeons, ajoute-t-il, savent, à ce qu'on assure, reconnaître chacune de ces espèces de faucons. S'ils voient celui qui ne les attaque que quand ils volent, ils restent posés où ils se trouvent; si c'est celui qui les attaque à terre, ils s'envolent sans l'attendre. »

Parmi les aigles qui se nourrissent de poissons, il en est qui, de même que les faucons dont j'ai parlé plus haut, craignent de plonger, et ne pouvant saisir leur proie qu'en l'air, ont aussi besoin d'un auxiliaire. L'aigle à tête blanche est de ce nombre. On le voit près des grands lacs de l'Amérique du Nord, perché sur la cime d'un arbre, comme notre faucon sur le sommet de son roc, attendant, non pas que les carpes s'envolent, mais que le faucon pêcheur les tire pour lui hors de l'eau. A peine celui-ci a-t-il saisi un poisson, que l'aigle à tête blanche le poursuit, l'oblige à laisser tomber sa proie, et la saisit avant qu'elle ait atteint la surface du lac.

Dans les mers tropicales on voit se reproduire quelque chose de semblable chez les *frégates*, qui, avec un goût aussi décidé pour le poisson, ont une même répugnance à plonger. A la vérité, les poissons volans s'élèvent pour elles du sein de l'eau; mais, quand cette ressource leur manque, elles se servent des fous comme pourvoyeurs, et les contraignent par des coups à dégorger le poisson qu'ils ont déjà avalé. Enfin les mêmes scènes ont lieu dans les mers du nord entre les labres et certaines petites espèces de mouettes. Comme le poisson que celles-ci rejettent quand elles se voient poursuivies, est le plus souvent à demi digéré, et réduit en une masse pulpeuse, il en est résulté pour les matelots hollandais une erreur qui leur a fait donner au labre le nom de *Strud-jager*, nom que quelques naturalistes ont rendu par celui de *stercoraire*.

D'autres mouettes, dans les parties chaudes de l'Amérique, se voient en butte aux poursuites d'un tyran du dernier ordre, du caracara, le plus poltron peut-être et en même temps le plus impudent de tous les oiseaux rapaces. J'ai été souvent témoin de cette chasse de brigands, et il m'est arrivé une fois de recueillir en définitive le fruit du vol.

Je me trouvais alors sur l'Orénoque, dans l'île de Pararuma, où devait se faire bientôt la fameuse récolte des œufs de tortue. Les Indiens qui viennent de tous les côtés pour recueillir cette manne, étaient déjà en partie arrivés, et avaient dressé leur bivouac dans l'île. Tous étaient occupés de quelques préparatifs, et déployaient une activité fort éloignée de leur manière d'être habituelle. Pour moi, qui n'avais rien à faire, je m'amusais à voir un marsouin (1) qui poursuivait des bandes de petits poissons sem-

(1) Ces marsouins, que M. de Humboldt regarde comme une espèce différente de ceux qui habitent les mers, sont très communs dans l'Orénoque, où on les con-

Digitized by Google

blables à des brêmes, et qui tantôt s'enfonçait à leur suite dans la profondeur du fleuve, tantôt les ramenait devant lui jusqu'à la surface.

Si j'étais attentif à suivre les mouvemens de l'animal, les mouettes ne l'étaient pas moins que moi. De quelque côté qu'il se dirigeât, elles volaient en troupe au-dessus de lui; chaque fois qu'il ramenait le poisson à leur portée, deux ou trois se laissaient tomber comme des masses de plomb, et il était rare qu'une d'elles au moins ne fît pas prise. J'en vis une qui venait d'enlever un poisson de taille assez raisonnable, poursuivie par un caracara, et obligée pour échapper de se dessaisir de son butin. Ce poisson tomba sur le sable, mais au moment où le voleur allait s'en emparer, un chat appartenant à un des Indiens le saisit. Moi, à mon tour, je courus après le chat, et grace à quelques secours de la part des assistans, j'obtins le poisson qui était un petit pimelode; j'aurais souhaité le conserver dans l'eau-de-vie; malheureusement mes bateliers ne m'en avaient pas laissé une goutte, de sorte que je n'eus rien de mieux à faire que de le frire pour mon souper. Seulement j'en fis un dessin que je conserve encore comme souvenir de ce fait singulier.

Le marsouin dont je viens de parler ne servait de pourvoyeur qu'aux oiseaux; mais, s'il en faut croire Pline, ses pareils ont, dans certains pays, rendu aux hommes le même genre de service. Voici ce qu'il dit à ce sujet livre IX, chapitre 9.

« Dans la province narbonnaise, au territoire de Nîmes, est un étang nommé Latéra, où les dauphins s'associent avec l'homme pour la pêche. A certaine époque de l'année, les muges profitent d'un reflux pour s'élancer vers la mer par l'étroite embouchure de l'étang. On ne peut tendre alors les filets qui ne résisteraient pas à la double pression exercée par le courant et par les efforts de cette troupe innombrable de poissons. Ces animaux d'ailleurs ont l'adresse non-seulement de choisir l'instant favorable, mais encore de se diriger vers le large par un point où il y a des gouffres profonds et de quitter au plus tôt le seul lieu propre à tendre des filets; mais les gens du pays qui connaissent l'époque de cette migration, et pour qui la pêche des muges est une véritable fête, sont déjà sur le rivage et font retentir l'air du nom de Simon (1). Les dauphins entendent bien-

naît sous le nom de *toninas*. On en trouve de même dans plusieurs de ses affluens; M. de Humboldt les a observés dans la rivière Temi, et moi j'en ai vu dans le Meta, aussi haut que Guanapalo. Le Gange a aussi son dauphin.

(1) Chez les Romains, le peuple donnait aux dauphins ou marsouins le nom familier de *Simon*, dérivé du mot *simus* (qui a le nez retroussé), peut-être parce qu'ils comparaient à un nez la protubérance placée au-dessus du museau, peut-être

tôt qu'on a besoin d'eux, quand le vent du nord souffle; s'il fait au contraire un vent du midi, la voix leur arrive plus tôt. Dans tous les cas, il ne font pas long-temps attendre leur secours. On croirait voir accourir une armée qui prend à l'instant même ses positions dans le lieu où l'action va s'engager. Ils ferment la mer aux muges qui, dans leur épouvante. se rejettent vers les bas-fonds. Alors les pêcheurs, pour leur barrer le retour, étendent des filets qu'ils tiennent soulevés à l'aide de fourches. Les muges néanmoins sautent par-dessus, mais ils sont arrêtés par les dauphins, qui, se bornant pour l'instant à les tuer, attendent pour les manger que la victoire soit achevée. Tout pleins de l'ardeur du combat, ils ne s'effraient point d'être cernés par les filets, et afin que leur présence ne soit pas une cause de fuite pour l'ennemi, ils se placent entre les barques et entre les nageurs, de manière à boucher toutes les issues. Quoique se plaisant d'ordinaire à sauter, aucun d'eux n'a recours à ce moyen pour s'échapper, et tous attendent qu'on baisse le filet devant eux. Quand la pêche est finie, ils mangent ce qu'ils ont tué; mais, sentant que le salaire d'un jour n'a pas acquitté leur service, ils se présentent le lendemain, et se rassasient non-seulement de poissons, mais encore de pain trempé dans du vin qu'on a soin de leur jeter.

« Le récit que fait Mucien d'une semblable pêche dans le golfe d'Iassus,

à cause de la position de leurs narines ou évents qui sont percées au-dessus de la tête. Il paraît que, depuis les temps les plus reculés, le peuple s'est toujours plu à appliquer certains noms d'hommes à quelques espèces d'animaux; c'est ainsi qu'en France aujourd'hui, on donne à la pie le nom de Margot, au perroquet celui de Jacquot, et en Angleterre le nom de Neddy à l'âne, et de sir Bruin à l'ours. Notre mot de *renard* n'est, comme on le sait, qu'un nom burlesque, qui a fini par se substituer au nom propre *goupil*, dérivé de *vulpes*. La vogue prodigieuse qu'obtint le roman du Renard contribua principalement à favoriser cette substitution, mais je suis porté à croire que déjà auparavant, dans ce que l'on contait des fourberies du renard, il était commun de le désigner sous le nom ironique de *rein hart*, cœur simple.

Le mot de Pierrot, employé communément dans plusieurs parties de la France pour désigner le moineau domestique, ne doit pas être mis au nombre de ces noms familiers; c'est un des anciens noms de l'oiseau, dérivé du saxon *sparva* ou *spear* (en anglais *sparrow*). Cette racine s'est aussi conservée dans le mot d'*épervier*, que les Anglais nomment encore aujourd'hui *sparrow-hawk*, faucon à moineau. Il se pourrait bien que le mot de moineau, au contraire, eût été d'abord un nom ironique donné à ce passereau, en raison de ses habitudes parasites auxquelles on assimilait celles de certains moines.

diffère en ce que, suivant lui, les dauphins viennent d'eux-mêmes et sans être appelés, qu'ils reçoivent leur part de la main des hommes, et que chaque barque a le sien qui l'accompagne; quoique la pêche se fasse de nuit et aux flambeaux. »

Cette pêche des muges, dit M. Cuvier, dans les notes dont nous avons parlé plus haut, se fait encore dans l'étang de Lattes sur les côtes du Languedoc comme au temps de Pline, et on en peut voir la description dans les mémoires d'Astruc sur l'histoire naturelle de cette province; mais les dauphins n'y sont plus pour rien. D'ailleurs, la même histoire est rapportée par Elien et par Oppien, qui chacun la placent dans un lieu différent. Albert (de Anim. lib. XXIV) prétend que ce moyen était en usage de son temps sur les côtes d'Italie, et Rondelet dit qu'il l'avait été autrefois sur les côtes d'Espagne près de Palamos. Peut-être, ajoute M. Cuvier, le fait se réduit-il (comme l'ont pensé Belon et Astruc) à ce que les dauphins, en poursuivant les troupes de muges, les contraignent quelquefois à se jeter dans les anses et les étangs salés; ce qui, dans certaines circonstances, a pu en rendre la pêche plus abondante.

Je ne trouve rien d'invraisemblable à ce que cette poursuite des muges par les dauphins ait été, sur plusieurs côtes, un fait si habituel, que les hommes aient pu en tirer parti régulièrement pour accroître les produits de leurs pêches. Ils devaient naturellement ménager leurs pourvoyeurs, et l'on conçoit fort bien que ceux-ci, s'apercevant des égards qu'on avait pour eux, soient devenus plus familiers que nous ne les voyons aujourd'hui.

Si cette alliance tacite, qui était également favorable aux deux parties, a été rompue, je penche à croire que les premières infractions sont venues de la part de l'homme. J'avouerai pourtant, car je veux être impartial, qu'il se pourrait bien que les dauphins eux-mêmes eussent été gâtés par un excès d'indulgence et fussent devenus insolens. Chacun sait avec quelle inconvenance se conduisent les singes dans le pays de l'Inde où on les traite comme des êtres sacrés; peut-être les dauphins, placés dans des circonstances analogues, ne feraient-ils pas preuve de plus de modération.

Quelle qu'ait été la cause de la rupture, il paraît qu'aujourd'hui l'homme ne se sert plus des dauphins pour l'aider à la pêche; mais, dans certaines parties de l'Europe, il profite encore pour cette opération du concours des oiseaux. Voici du moins ce que rapporte des habitudes des pêcheurs montenegrins le chevalier Bolizza, qui a vécu long-temps dans leur pays en qualité de chargé d'affaires de la république de Venise.

« Les deux rivières de Schiniza et de Rieca Czernovich, qui se perdent toutes les deux dans le lac de Scutari, fournissent, avec quelques autres

lacs du pays, une pêche très abondante de scoranzas, petits poissons de la taille et à peu près de la forme de l'anchois.

« La manière dont on prend ce poisson est des plus singulières. A certaines époques de l'année, il arrive dans le pays des nuées d'une espèce particulière de corneilles, que les habitans, turcs et chrétiens, ménagent au point qu'il y a peine de mort pour quiconque en tuerait volontairement.

« Quand le temps de la pêche est venu, les habitans posent de grandes nasses dans les rivières et dans les lacs. Le prêtre arrive; les pêcheurs se mettent dans leurs canots; en même temps, les corneilles paraissent en quantités innombrables, et restent tranquilles sur le bord de l'eau et sur les arbres. Quand tout est rassemblé, le prêtre donne sa bénédiction, après quoi les pêcheurs jettent dans l'eau un appât qui consiste ordinairement en grains bénis. Dès que les poissons voient nager ces grains, ils montent à la surface de l'eau; aussitôt les corneilles s'élancent sur eux avec des cris perçans, ce qui effraie tellement les poissons, qu'ils se réfugient par milliers dans les nasses. On commence la pêche, et les corneilles retournent sur les arbres. A la fin du jour, on leur abandonne une certaine quantité de poissons; et, tant que dure la pêche, elles reviennent exactement.

« La même cérémonie s'observe sur le lac de Scutari, à la différence près que là c'est un iman qui donne la bénédiction.

« La pêche des scoranzas est une des grandes ressources du pays, car on sale ces poissons comme les anchois, et il s'en consomme dans l'année des quantités prodigieuses, surtout aux temps des jeûnes, qui, chez les chrétiens grecs, sont longs et fréquens. »

Les corbeaux du Montenegro m'ont fait abandonner les dauphins, avant que j'eusse terminé ce que j'avais à en dire; j'y reviendrai donc, et je parlerai de ces cas singuliers d'attachement pour l'homme que nous ont transmis plusieurs auteurs anciens. Je ne considérerai ici que celui qui est rapporté par Pline le jeune dans sa lettre à Caninius, livre IX, épître XXXIII. Quoique cette lettre soit bien connue, et qu'elle contienne beaucoup de verbiage, je dois la reproduire presque entièrement, parce qu'elle me fournira matière à plusieurs remarques.

« La colonie d'Hippone en Afrique est située à peu de distance de la mer, et tout à côté d'un grand lac navigable. Ce lac communique avec la mer par un canal dans lequel la marée monte et descend alternativement comme dans les fleuves près de leur embouchure, de sorte que le courant se dirige pendant un temps vers le lac, et pendant un autre vers la mer.

« La pêche, la navigation, le bain, y sont des plaisirs de tous les âges,

Digitized by Google

surtout des enfans, que leur inclination porte au divertissement et à l'oisiveté. Entre eux, ils mettent l'honneur et le mérite à s'éloigner le plus des rivages, et celui qui devance tous les autres en est le vainqueur. Dans cette sorte de combat, un enfant plus hardi que ses compagnons s'étant fort avancé, un dauphin se présente, et tantôt le précède, tantôt le suit, tantôt tourne autour de lui, enfin le charge sur son dos, puis le remet à l'eau; une autre fois il le reprend et l'emporte tremblant en pleine mer, mais peu après il revient à terre, et le rend au rivage et à ses compagnons. Le bruit s'en répand dans la colonie; chacun y court, chacun regarde cet enfant comme une merveille; on ne peut se lasser de l'interroger, de l'entendre, de raconter ce qui s'est passé. Le lendemain, le peuple entier se rend sur le rivage, les enfans se mettent à nager, et parmi eux celui dont je parle. Le dauphin revient à la même heure, et s'adresse au même enfant, celui-ci prend la fuite avec les autres; le dauphin, comme s'il voulait le rappeler et l'inviter, saute, plonge, et fait cent tours différens. Le jour suivant, celui d'après, et plusieurs autres de suite, même chose arrive, jusqu'à ce que ces gens, nourris sur la mer, se font une honte de leur crainte; ils approchent le dauphin, ils l'appellent, ils se jouent avec lui, ils le touchent: il se laisse manier. Cette épreuve les encourage, surtout l'enfant qui le premier en avait couru le risque; il nage auprès du dauphin et saute sur son dos, il est porté et rapporté; il se croit reconnu et aimé, il aime aussi; ni l'un ni l'autre n'a de peur, ni n'en donne; la confiance de celui-là augmente, et en même temps la docilité de celui-ci. Les autres enfans même l'accompagnent en nageant, et l'animent par leurs cris et par leurs discours. Avec ce dauphin en était un autre, et (ce qui n'est pas moins merveilleux) celui-ci ne servait que de compagnon et de spectateur; il ne faisait, il ne souffrait rien de semblable; mais il menait et ramenait l'autre comme les enfans menaient et ramenaient leur camarade. Chose incroyable et pourtant non moins vraie que tout ce qui vient d'être dit, ce dauphin qui jouait avec l'enfant, et qui le portait, avait coutume de venir à terre, et ne retournait à l'eau qu'après s'être séché et chauffé sur le sable; lorsqu'il venait à sentir la chaleur, il se rejetait à la mer. Il est certain qu'Octavius Avitus, lieutenant du proconsul, mû par une vaine superstition, prit le temps que le dauphin était sur le rivage, pour faire répandre sur lui des parfums, et que la nouveauté de cette odeur le mit en fuite et le fit sauter dans la mer. Plusieurs jours s'écoulèrent depuis, sans qu'il parût. Enfin il revint d'abord languissant et triste, et peu après, ayant repris ses premières forces, il recommença ses jeux et ses tours ordinaires. Tous les magistrats des lieux circonvoisins s'empressaient d'accourir à ce spectacle; leur

arrivée et leur séjour engageaient la ville, qui n'est pas déjà trop riche, à des dépenses ruineuses; ce concours de monde y troublait d'ailleurs et y dérangeait tout. On prit donc le parti de tuer secrètement le dauphin qu'on venait voir. »

L'auteur de la lettre propose cette histoire à Caninius comme un sujet propre à la poésie, et ne paraît pas d'ailleurs attacher grande importance à son authenticité; mais il n'est guère possible cependant de révoquer le fait en doute, puisque Pline l'Ancien, qui, dans son Histoire naturelle, le raconte également, quoique avec moins de détails, le présente comme un fait contemporain. Une autre différence dans les deux récits, c'est que le naturaliste ne parle pas de cet attachement de préférence pour un seul enfant, mais dit seulement que le dauphin était si familier, qu'il prenait sa nourriture de la main des hommes, se laissait toucher, jouait avec les nageurs et les portait sur son dos. Il ne dit pas non plus, en termes exprès, que le dauphin vint se coucher sur la plage. Cette habitude, en effet, ne convient point au dauphin marsouin, qui, dans les gros temps, est bien quelquefois jeté par les flots sur le rivage, mais qui meurt toutes les fois qu'il échoue aiusi, attendu qu'il n'a point de membres à l'aide desquels il puisse regagner la mer A la vérité, dans un paragraphe précédent, en parlant d'un fait tout semblable arrivé à Pouzzoles, il indique une circonstance qui ne s'applique pas mieux au marsouin, puisqu'il prétend que l'animal, quand il transportait à travers la mer son jeune ami, avait soin, de peur de le blesser, de retirer les piquans de sa nageoire. Du reste, c'était, comme il le fait remarquer lui-même, une vieille histoire; il cite ses garans et ne se rend pas responsable de l'exactitude des détails.

Toutes ces contradictions, cependant, peuvent être fort bien expliquées, si l'on prouve que les anciens ont donné le nom de dauphin à des animaux marins d'espèce et de famille très differentes, et ont pu fort bien appliquer par mégarde à une espèce quelques-uns des caractères propres à l'autre. Or, c'est ce que M. Cuvier a mis hors de doute, à l'occasion d'un passage où Pline, racontant, à ce qu'il paraît, sur la foi de Sénèque, les combats que livrent, dans le Nil, les dauphins aux crocodilles, dit que les premiers passent sous le ventre de leurs ennemis, et les blessent en cette partie, la seule qu'ils aient vulnérable, avec les piquans dont leur dos est armé.

Pline, remarque M. Cuvier, parle en plusieurs endroits de ces prétendues épines des dauphins; or, quoique, dans d'autres endroits, il désigne par ce nom le même cétacé que nous, le caractère qu'il lui donne ici, ne peut s'entendre du dauphin des naturalistes, qui, de même que tous les autres cétacés, n'a aucun piquant sur le dos.

Digitized by Google

« Je crois, ajoute notre grand naturaliste, que Sénèque et Pline, et même Aristote, ont quelquefois confondu un autre poisson avec le vrai dauphin, apparemment parce qu'il en recevait aussi le nom des pêcheurs, et voici ce qui m'y a conduit. Dans le livre IX, chap. 7, Pline mêle à beaucoup de choses qui appartiennent au dauphin véritable un trait qui lui est étranger : « Il est si rapide, qu'aucun poisson ne lui échapperait, s'il n'avait pas la bouche au-dessous du museau, presque au milieu du ventre, de sorte qu'il ne peut saisir qu'en nageant sur le dos. » Et ce n'est point une de ces erreurs qu'on pourrait mettre sur le compte de Pline, qui en a beaucoup d'autres; car Aristote, qui a si parfaitement connu et décrit le dauphin ordinaire, attribue (Hist. des Anim. livre IV, chap. 13) une bouche inférieure au dauphin et aux cartilagineux. Il est naturel de croire que cette circonstance, totalement fausse pour le dauphin ordinaire, est prise de cet autre dauphin dont le dos était armé d'épines. Or, je ne trouve ces trois caractères d'une bouche en-dessus, d'épines sur le dos, et d'assez de force pour combattre le crocodile, que dans certains squales, tels que le *squales centrina* ou le *squalus spinax* de Linné.

« Voici un passage qui confirme singulièrement ma conjecture. Même livr IX, chap. 11, Pline, après avoir dit : « Ceux qu'on nomme *tursio* ressemblent aux dauphins, » ajoute un peu plus bas : *Maxime tamen rostris coniculorum maleficentiæ assimilati.* Cette phrase, assez obscure sans doute, ne me paraît pas faire porter la ressemblance sur la malfaisance seulement, mais sur le bec lui-même. Ainsi ce *tursio*, qui aurait ressemblé au dauphin, aurait aussi ressemblé au chien de mer. Enfin Athénée (liv. VII) dit encore plus expressément : « Les Romains nomment *tursio* un morceau salé du poisson que les Grecs appellent *carcharias* (le requin). »

« En voilà plus qu'il n'en faut pour prouver que les anciens donnaient le nom de dauphin à deux animaux différens; ce qui doit d'autant moins nous étonner que cela se fait encore de nos jours, car la grande dorade (*coryphœna hipursi*) s'appelle aussi dauphin chez beaucoup de navigateurs. Ainsi, je pense avoir découvert le moyen de terminer les longues querelles qui ont lieu sur le dauphin des anciens. »

Voilà donc déjà deux animaux que les anciens confondaient sous le nom unique de dauphin. Il faut encore en trouver un troisième ou bien rejeter comme entièrement fausse l'histoire rapportée par les deux Pline; car, à coup sûr, ce n'était pas un requin qui jouait si familièrement avec les enfans; et, comme nous l'avons fait remarquer plus haut, ce n'était point un marsouin qui sortait de l'eau pour se chauffer au soleil sur le rivage. Mais ce dernier trait, justement parce qu'il exclut à la fois les cétacés et les poissons, nous indique clairement que de tous les habitans

Digitized by Google

des mers les amphibies sont les seuls parmi lesquels nous devons chercher notre troisième dauphin. Les phoques, dont plusieurs espèces habitent les mers de l'Europe, et que l'on voit quelquefois par grandes troupes sur nos rivages dormant au soleil, ou allaitant leurs petits; les phoques, dis-je, sont des animaux capables de s'apprivoiser. Péron, dans le tome II de son voyage, et p. 47, raconte comment, à l'île de King, un phoque à trompe contracta avec un matelot anglais une liaison semblable à celle du dauphin d'Hippone avec l'enfant. Je donnerai ici le passage tout entier.

« Dans les premiers temps de leur arrivée sur l'île, un des pêcheurs anglais, ayant pris en affection un de ces mammifères, obtint de ses camarades qu'on ne ferait aucun mal à son protégé. Long-temps au milieu du carnage, ce phoque vécut paisible et respecté. Tous les jours le pêcheur s'approchait de lui pour le caresser, et dans peu de mois, il était si bien parvenu à l'apprivoiser, qu'il pouvait impunément lui monter sur le dos, lui enfoncer le bras dans la gueule, le faire venir en l'appelant. En un mot, cet animal docile et bon faisait tout pour son protecteur, et souffrait tout de sa part sans jamais s'offenser de rien. Malheureusement ce pêcheur ayant eu quelque légère altercation avec un de ses camarades, celui-ci, par une lâche et cruelle vengeance, tua le phoque adoptif de son adversaire. »

« Tous ces animaux, dit un peu plus loin le même auteur, en parlant des phoques en général, ont une physionomie si douce, si bonne, que je ne doute guère qu'il ne fût possible, en les apprivoisant, de renouveler quelques-uns des prodiges que l'antiquité nous a transmis, au sujet des dauphins, prodiges qui me paraissent, pour la plupart, ne pouvoir convenir qu'à des phoques.»

Il me semble qu'après ce qu'on vient de lire, il ne reste plus, pour donner le dernier trait de vraisemblance à notre conjecture sur le dauphin d'Hippone, qu'à montrer que les phoques ou veaux marins ont pu se trouver sur le lieu de la scène. C'est ce qu'il est aisé de prouver par le témoignage de plusieurs observateurs modernes, et notamment de Poiret, qui dans son Voyage en Barbarie, tome I, p. 260, assure que le phoque se rencontre tout le long de la côte de Barbarie. Des officiers de la marine anglaise l'ont vu jusque dans la profondeur du golfe de Bizerte; or, Bizerte, c'est justement notre Hippone. Deux villes d'Afrique, à la vérité, portaient ce nom; mais Pline nous apprend que celle où se passa l'aventure du dauphin était Hippo-Diarrhytum, ou, comme on disait plus communément, Hippo-Zariton, nom dans lequel on retrouve aisément le nom moderne de Bizerte.

ROULIN.

Digitized by Google

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

La seconde session des chambres est enfin terminée ; les banquettes des deux officines législatives sont désertes, la tribune muette, le banc de douleur veuf de ses martyrs. Déjà, suivant l'usage, les plus pressés de messieurs les députés avaient pris leur vol depuis plusieurs jours, sans attendre l'*ite missa est* officiel. Certes, il serait déloyal de leur en vouloir ; on ne fonctionne pas pendant deux mois et plus, comme une machine à haute pression, sans avoir besoin de prendre quelque repos. Y aura-t-il dissolution ? Nos honorables seront-ils obligés de passer de nouveau à travers le crible électoral ? Rien ne paraît encore décidé à cet égard. Qu'importe, au surplus, cette question pour le pays ? Les mêmes urnes ne sont-elles pas là pour nous renvoyer les mêmes noms, ou d'autres d'égale valeur ? Des élections générales ne seraient, dans le moment actuel, qu'une représentation au bénéfice d'une certaine portion du ministère, portion cauteleuse, envahissante et coupable, dans cette circonstance, d'une noire ingratitude envers la partie dévouée de la chambre. Soyez donc bon et loyal serviteur, votez les millions par centaines dans une séance, criez : *Très bien !* à chaque parole des maîtres, ramez en un mot comme un forçat dans la galère ministérielle, pour que, la besogne finie, on vous jette dédaigneusement de côté, et cela, pour avoir montré de rares velléités de résistance !

La question d'Alger est la dernière de quelque importance dont se soit occupée la chambre. La facilité avec laquelle l'honorable maréchal

Clauzel s'est montré satisfait des vagues explications de M. le président du conseil, a donné à penser que demandes et réponses étaient concertées d'avance, et que les rôles avaient été répétés dans la coulisse. Ceux-là n'ont guère pu en douter, qui ont entendu M. Guizot adresser à demi-voix ces paroles à l'un de ses collègues qui venait d'entrer après la fin de la pièce : *L'affaire s'est passée à merveille*. Je le crois, monsieur Guizot, pour vous et vos amis, qui n'avez pas tout-à-fait les mêmes intérêts que la France; mais elle, cette France qui a conquis Alger au prix de son sang et de ses trésors, et qui saurait bien le garder, si elle avait des chefs dignes d'être à sa tête, pensez-vous qu'elle doive être aussi satisfaite de cette incertitude prolongée, que vous paraissez l'être? Ce n'est pas, du reste, que nous soyons complètement rassurés sur l'avenir des grandes espérances qu'entretiennent quelques personnes au sujet d'Alger. Nous croyons ces espérances bien fondées en réalité; Alger est aux portes de la France; le sol en est fertile, le climat favorable; les bras et les capitaux s'y porteront volontiers; voilà les élémens de succès : mais une question capitale se présente; le nouvel établissement une fois affermi, sera-t-il confié aux soins de la même administration qui gouverne despotiquement nos possessions d'outre-mer, ou créera-t-on pour lui un régime à part? Dans le premier cas, nous, qui connaissons l'histoire de ces possessions et qui les avons vues de près, on nous permettra de douter que les hommes qui n'ont rien su fonder ni même conserver partout où nous avons des colonies, puissent changer subitement leurs habitudes étroites et paperassières, et créer à Alger quelque chose dont la France tire à la fois honneur et profit. Qu'il nous soit permis de rapporter quelques faits, propres à justifier notre opinion. Nous n'aurons pas à remonter bien haut pour les trouver.

Dans ces quinze dernières années, nous avons tenté, sous la direction des hommes dont nous parlons, trois essais de colonisation, et voici les beaux résultats que nous avons obtenus. Le Sénégal, pour lequel, sous le ministère de M. Portal, on s'était pris d'une belle passion, et qui a englouti de nombreux millions, n'est plus aujourd'hui qu'un chétif comptoir qui ne sert qu'à absorber chaque année quelques centaines de mille francs, qui seraient tout aussi utilement employés, si le bâtiment qui les porte les jetait à la mer. Mana, dans la Guyane française, commençait à prospérer, lorsqu'on le livra pieds et poings liés à une intrigante qui l'a exploité à son profit, l'a pillé, volé de manière à ce que, du village élevé par les colons dans les premières années, il ne reste plus en ce moment que des ruines enfouies sous les broussailles, sans un seul habitant. Tous sont morts de misère, ou ont quitté cette terre maudite,

Digitized by Google

pour rentrer en France plus pauvres qu'ils n'en étaient sortis. A Sainte-Marie de Madagascar, nous avons encore fait mieux. Maîtres d'un misérable rocher de cinq ou six lieues de tour, nous avons entrepris une guerre absurde contre un peuple belliqueux, défendu par son courage et par le climat du pays; guerre dans laquelle nous avons honteusement échoué, et été obligés de mettre le feu nous-mêmes à notre établissement de Tintingue; guerre qui a coûté la vie à quelques milliers de Malgaches du littoral, que nous avons littéralement laissé mourir de faim, après leur avoir promis aide et protection, et les avoir engagés par là à se déclarer en notre faveur. Incessamment peut-être nous aurons occasion de revenir sur ce dernier exploit, en rendant compte d'un livre qui vient de paraître sur ce sujet, livre dont l'auteur n'a pu tout dire, et que nous serons à même de compléter.

De ce qui précède, on peut déduire assez clairement le sort qui attendrait notre conquête d'Alger, si nos ministres, se décidant à changer en occupation définitive ce qu'ils appellent aujourd'hui notre *séjour*, n'y établissaient pas en même temps une administration autre que celle dont nous voulons parler. Cette question, au reste, est prématurée, puisqu'on n'a pu arracher au ministère l'assurance officielle qu'Alger resterait à la France, et qu'il le défendrait envers et contre tous. Plus tard, nous pourrons développer notre pensée entière ailleurs que dans une étroite chronique où nous ne la déposons qu'en passant, et seulement pour faire pressentir sous quel point de vue nous envisageons notre future colonie. Moins que personne nous nions les immenses avantages qu'en retireront le pays et la civilisation en général; nous voulons seulement que le soin de les réaliser ne soit pas confié à des mains impuissantes.

Nous ne sommes pas les seuls qui ayons à nous plaindre de la réserve diplomatique employée au sujet d'Alger. Les explications données par le ministère anglais à lord Aberdeen sont à peu près aussi vagues que celles que nous avons reçues. Lord Aberdeen trouve que notre occupation blesserait grandement les intérêts de l'Angleterre; à cette occasion, un journal de ce pays a bien voulu nous apprendre quels sont, dans la Méditerranée, ces intérêts aux yeux de certains commerçans anglais. Ces messieurs, avec ces sentimens de philantropie qu'on leur connaît, regrettent le temps où les pirates d'Alger pillaient les navires des nations du continent, parce qu'en même temps les leurs étaient respectés, protégés qu'ils étaient par le souvenir de l'expédition de lord Exmouth; d'où il résultait nécessairement pour eux une diminution de concurrence. Il est fâcheux, en effet, que nous ayons détruit des pirates si utiles au commerce anglais; mais qu'y faire?

Finissons-en avec le fatras politique de la quinzaine, en enregistrant à la hâte la levée de boucliers de lord Wellington et de ses nobles amis contre le ministère de lord Grey; le départ douteux des Russes qui protégeaient Constantinople; les inutiles tentatives des mécontens de la Sardaigne; la grande conspiration découverte par le roi de Naples, bien horrible à en juger par l'effroi de sa gazette officielle; le siége de Porto, qui finira par ressembler au siége de Troie, pour peu que cela continue, etc., etc.

M. Thiers vient d'entrer à l'académie française, à l'aide d'une majorité qui, probablement, eût été une minorité, si tous les membres se fussent trouvés présens à leur poste. M. Thiers s'est comporté lestement envers ses futurs confrères: croyant sans doute que, chez lui, le ministre dispensait l'aspirant académicien des politesses d'usage en pareil cas, il s'est abstenu de toute visite, laissant à ses amis le soin de signifier à l'académie l'honneur qu'il voulait bien lui faire; cela lui a parfaitement réussi. Dans un dîner qu'il donnait à cette occasion, l'avant-veille de l'élection, M. le président de la chambre des députés, parodiant une formule célèbre de son invention, a dit: *Je voterai pour M. Thiers, quoique ministre.* N'était-ce pas plutôt l'inverse qu'il fallait dire, monsieur Dupin? Car enfin de fâcheux soupçons ont plané à ce sujet sur certains membres de l'académie; on a parlé de faveurs accordées, de pensions, de servilisme; que savons-nous encore? Que M. Thiers profite de sa haute position pour entrer en grand seigneur dans l'enceinte académique, cela lui va bien; cela est parfaitement d'accord avec l'aplomb qu'il a toujours montré; il n'est pas homme à s'effrayer d'un peu de scandale; mais l'académie, à qui personne ne songeait, l'académie que les mauvais plaisans laissaient enfin en repos, pourquoi faire parler d'elle?

M. Nodier, du reste, a pu se consoler de sa légère mésaventure; les témoignages de sympathie ne lui ont pas manqué dans cette circonstance. Son immortalité, nous l'espérons, en sera simplement retardée; et, tôt ou tard, justice lui sera rendue, si toutefois il veut encore à toute force être de l'académie.

La régénération du Théâtre-Français, dont nous avons parlé maintes fois d'un air passablement incrédule, est chose à peu près terminée. On lui a donné un directeur, du temps pour payer son loyer, une part fort honnête dans le budget des beaux-arts; sa salle sera peinte à neuf et ses décorations sans doute aussi; en un mot, rien ne lui manquera désormais que de bonnes pièces nouvelles, de jeunes acteurs et un public. On voit que cette prétendue régénération est parfaitement semblable à celles qui ont

Digitized by Google

déjà été tentées à diverses reprises ; ce n'est pas autre chose que la réunion de vieux débris, très respectables sans doute, mais dont la place est dans les magasins du théâtre, et un appel à la brosse du décorateur. Ce n'est pas tout-à-fait ainsi que nous entendions l'affaire. Jamais nous n'avons douté qu'avec de l'argent, on ne pût avoir un théâtre dit Français, deux même si l'on voulait, et un Opéra-Comique par-dessus le marché. Nous avons bien certains cours dont tout le personnel se compose du professeur et d'un auditeur unique. C'était le moral qui nous inquiétait, les vieilles habitudes difficiles à secouer, l'infusion de nouveaux élémens de vie dans ce corps usé et dépourvu de chaleur. Malheureusement tout cela ne se trouve pas compris dans le budget des beaux-arts, et le théâtre régénéré s'en apercevra bientôt.

Pour aider de leur côté à l'entreprise, seize auteurs dramatiques, la plupart académiciens, se sont réunis pour adresser à M. Thiers une pétition collective en faveur des *belles traditions* et de M^lle^ Duchesnois. Nous ne sommes probablement pas les seuls qui n'aient pu retenir un sourire, en voyant l'auteur d'*Antony* égaré dans les rangs de cette petite phalange classique, entre M. Étienne d'un côté, et M. Roger de l'autre. Voilà qui ressemble furieusement à une épigramme. — Nous n'avons, du reste, aucune objection à faire à la rentrée au théâtre d'un des plus beaux talens de l'empire. Pour nous, les ruines de toute espèce sont choses saintes.

Deux ou trois vaudevilles, qui ont obtenu plus ou moins de succès, composent tout le bagage dramatique de cette quinzaine, avec *Bergami*, long et pesant drame que la Porte-Saint-Martin préparait depuis longtemps. — Succès de curiosité.

LES ROUERIES DE TRIALPH, NOTRE CONTEMPORAIN.

Les Roueries de Trialph (1), par M. Lasailly, sont une de ces fantaisies à part qui ne peuvent être jugées équitablement qu'autant qu'on est initié à la pensée secrète qui leur a donné naissance. La critique n'aurait pas assez d'anathèmes pour ce livre pris au sérieux, tant il y a d'un bout à l'autre de dévergondage dans les idées, de décousu dans les faits, d'anomalies bizarres dans le style. Mais si vous voyez dans Trialph ce qu'a voulu en faire l'auteur, c'est-à-dire un type à la manière de Cervantes, un emblème vivant et ironique de ce siècle, dont les passions factices sont dans la tête et non dans le cœur, alors vous vous sentirez disposé à émettre un juge-

(1) Chez Sylvestre, rue Thiroux.

ment moins sévère. Je crains cependant que bien des lecteurs ne puissent faire cette distinction assez subtile, ni saisir cette limite fugitive qui sépare la réalité de la satire ainsi voilée. Peut-être M. Lasailly, qui ne manque pas d'une certaine verve, eût-il mieux fait de ne pas revêtir sa pensée d'une forme énigmatique, et de l'exposer au grand jour en évitant toute parenté avec la littérature *bacchanale*, qui à l'heure qu'il est se vautre effrontément au soleil sur la place publique comme une prostituée ivre. *Trialph*, du reste, se refuse à toute espèce d'analyse, et présente les mêmes qualités et les mêmes défauts que les quelques vers déjà publiés par M. Lasailly : çà et là du bon en assez grande abondance, et de temps à autre des passages que je m'abstiendrai de qualifier.

HISTOIRE ARCHÉOLOGIQUE DU BOURBONNAIS.

La *Revue* n'a pas été des dernières à stygmatiser les vandales qui s'en vont couvrant la France de nouvelles ruines, et effaçant ce qui reste des anciennes. Ce que des voix éloquentes ont dit à ce sujet, va réveiller et encourager au loin les hommes d'art disséminés dans nos provinces. L'une des plus riches en débris des temps passés et des plus maltraitées par les démolisseurs, répond aussi des premières à l'appel fait à tous ceux qui ont quelque hauteur dans l'intelligence. Le Bourbonnais a été assez heureux pour posséder un homme qui, pendant vingt années de sa vie, a consacré ses crayons à reproduire l'image des monumens qu'il voyait crouler autour de lui, et son temps à de laborieuses recherches sur leur histoire. Atteint par l'âge et fatigué aujourd'hui, M. Dufour a confié le résultat de ses travaux à M. Achille Allier, déjà connu des artistes par ses *Esquisses bourbonnaises*, et celui-ci s'occupe actuellement de mettre en ordre ces matériaux dont la publication aura lieu prochainement à Moulins (1). Deux volumes in-folio de texte, un volume de cent vingt-cinq planches lithographiées par les plus habiles artistes de la capitale, sous la direction de M. Chenavard, constitueront ce monument scientifique, remarquable à double titre, comme représentant quelques-unes des plus belles ruines de France, et comme indice de cette émancipation intellectuelle vers laquelle tendent les artistes éloignés de la capitale.

(1) Chez Desroziers; à Paris, chez Firmin Didot, Treuttel et Wurtz, et Chamerot.

F. BULOZ.

ESSAI

SUR LA MUSIQUE

EN ANGLETERRE.

L'état plus ou moins prospère de la musique dans un pays peut dépendre de causes très diverses ; mais, en général, il est la conséquence des institutions qui ont pour but de propager l'instruction primaire de cet art. L'heureuse conformation des peuples de l'Italie pour la musique n'a eu d'effet sensible qu'à l'époque où des écoles multipliées vinrent favoriser son développement. Moins bien organisés, les habitans de l'Allemagne septentrionale cultivent cependant la musique avec beaucoup de succès, depuis plus de trois siècles, parce que leur éducation est toute musicale. En France, une seule école bien organisée a triomphé des circonstances les plus défavorables, et a porté la musique au plus haut point de splendeur, bien qu'on se fût obstiné à ne vouloir accorder

Digitized by Google

aux Français aucune des qualités nécessaires pour la culture de cet art.

L'opinion souvent manifestée par les écrivains du continent, place les Anglais au degré le plus bas de l'échelle des facultés musicales. Cette opinion est-elle fondée? Voilà ce qu'il s'agit d'examiner. Au premier aspect, je serais tenté de partager les idées communément répandues à cet égard; mais je sais que ce n'est pas sur l'apparence que des questions de cette nature peuvent être décidées. Avant tout, il faut voir si les institutions favorisent en Angleterre les progrès de la musique; puis nous déduirons les conséquences de nos observations.

En Angleterre, on ne voit pas, comme en France, le gouvernement s'introduire dans les affaires particulières, réglant tout ce qui tient aux progrès de l'industrie, de la civilisation et des arts; l'action du gouvernement anglais est à peu près nulle à cet égard. Point d'entraves de sa part, mais aussi point de secours. Chacun, abandonné à ses propres forces, règle l'emploi de ses moyens comme il l'entend, bien sûr qu'en se conformant aux lois de son pays, il ne rencontrera nulle part une administration méticuleuse, prête à lui demander compte de ses actions. C'est à cette indépendance d'une part, et à l'esprit d'association de l'autre, que les Anglais sont redevables de l'état avancé de leur civilisation. Mais ce qui est si utile au bien-être de la société, est-il aussi favorable au progrès des arts? Cette absence de toute action et de toute protection du gouvernement, en ce qui concerne la musique, la peinture, l'architecture, est-elle un bien? Voilà ce qu'on peut révoquer en doute. Dès qu'il s'agit d'industrie, de commerce, d'amélioration de la condition sociale, l'intérêt particulier avertit de ce qu'il faut faire, et bannit l'indifférence. Il n'en est pas de même pour les arts, dont la prospérité n'intéresse que faiblement quiconque n'est pas artiste ou amateur passionné. Si le public n'est pas précisément satisfait de la situation de ces arts, il ne songe pas non plus à faire d'efforts pour l'améliorer. L'esprit d'association, si utile pour d'autres choses, ne s'éveille pas pour eux, ou du moins ne produit pas les mêmes résultats, parce qu'il n'est pas constamment excité par l'appât d'avantages immédiats.

Il suffit de jeter un coup-d'œil sur l'histoire de la musique en

Digitized by Google

Angleterre, pour acquérir la conviction que cet art était dans une situation relative bien plus prospère, lorsque le gouvernement y donnait des soins et le protégeait, que lorsqu'il l'abandonna aux seules ressources de la faveur publique. Henri VIII était habile musicien; il composait, et attachait presque autant d'importance à sa qualité de contrepointiste qu'à son titre de roi d'Angleterre. Des compositeurs célèbres, français et gallo-belges, furent appelés à sa cour, et fondèrent des écoles où se formèrent beaucoup de musiciens distingués qui brillèrent sous le règne d'Élisabeth. Cette princesse cultivait aussi la musique avec succès, encourageait les artistes, leur donnait des emplois à sa cour, et entretenait une école de jeunes musiciens dans sa chapelle. La destruction de la musique d'église, qui fut la suite des troubles religieux qui éclatèrent sous le protectorat de Cromwell, commença la décadence de l'art en général, et les grands évènemens de politique intérieure qu'amena la révolution de 1688, achevèrent de le ruiner. Dès lors, le pouvoir royal se trouva renfermé dans des limites plus étroites; la liste civile, réduite avec économie, ne permit plus de faire de dépenses pour l'entretien d'écoles de musique, qu'on ne considérait que comme des objets de luxe et de superfluité. Tout alla dégénérant, et de ce moment, d'où date la prospérité de l'Angleterre, la musique n'eut plus qu'une existence précaire dans les trois royaumes. Purcell, dont l'éducation musicale précéda la révolution, est à peu près le seul musicien anglais qui se soit fait une grande réputation, postérieurement à cette époque. On cite encore Arne et Arnold, qui eurent en effet quelque mérite dans le style de leur temps (1740-1760), mais qui sont bien inférieurs aux vieux musiciens anglais de l'époque classique.

Un fait assez remarquable se présente dans l'histoire de la musique en Angleterre : c'est que ce pays est le seul qui ait eu des chaires de musique dans ses universités. Cambridge et Oxford eurent de la célébrité sous ce rapport; on y conférait les grades de bachelier et de docteur en musique, et les dignités ne pouvaient être obtenues qu'après des concours et des examens sévères. Depuis long-temps ces exercices ne sont plus que des enfantillages, et la qualité de docteur en musique a cessé d'être un titre recommandable. Lorsque Haydn alla à Londres, on voulut rendre au

Digitized by Google

doctorat son ancien lustre, en le lui conférant; mais les pauvres docteurs anglais d'aujourd'hui se montrent si peu dignes de leur illustre confrère, que ce titre est devenu grotesque.

Handel, avec son génie élevé, sa science profonde et sa fécondité prodigieuse, vint, au commencement du dix-huitième siècle, consoler l'Angleterre de l'état déplorable de sa musique, en se naturalisant Anglais, en composant tous ses beaux ouvrages sur des paroles anglaises, et en donnant ses soins au perfectionnement de l'exécution. Alors commença la domination des musiciens étrangers à Londres. Tous les grands chanteurs furent successivement appelés de l'Italie; les instrumentistes les suivirent. Géminiani fonda une école de violon; plus tard, Abel, Chrétien Bach, Cramer le père, Clémenti, J.-B. Cramer, Dussek, Viotti, Dragonetti et beaucoup d'autres grands artistes vinrent successivement se fixer à Londres, et travaillèrent à y perfectionner le goût de la population. Mais par une singularité bien remarquable, ils ne purent jamais venir complètement à bout de leur dessein, et la musique semblait être, en Angleterre, comme certaines plantes exotiques qui ne vivent sur un sol différent de celui qui les a vues naître, qu'à force de soins et en serre chaude. Les oratorios de Handel, exécutés quelquefois par des masses imposantes de cinq ou six cents musiciens, avec un effet dont on n'a point d'idée en France et en Italie, semblaient, cependant, montrer en certaines occasions que les Anglais ont le sentiment de ce qui est grand et beau; mais, à côté de ces larges proportions, le goût et l'habitude des choses les plus mesquines se faisaient remarquer. Du reste, si l'on excepte madame Billington et Braham, l'Angleterre n'a produit aucun talent d'exécution d'un ordre très élevé avant la fin du dix-huitième siècle. L'éducation des Anglais, en ce qui concerne la musique, paraissait recommencer chaque année; et, si quelque apparence d'amélioration semblait se manifester de temps en temps, ce n'était que dans la haute société, c'est-à-dire, dans une classe qui use des arts, mais qui, dans aucun pays, ne contribue à leurs progrès d'une manière efficace. Le peuple et les classes moyennes restaient étrangères à ces velléités de perfectionnement du goût musical, parce que de pareils résultats ne peuvent devenir généraux que par l'éducation publique.

Ce bienfait d'une éducation publique, sous le rapport de la mu-

sique, semblait ne pouvoir exister en Angleterre, lorsque plusieurs amateurs, plus zélés et plus éclairés que les autres, sentirent la nécessité d'établir une école de musique, dont ils jetèrent les fondemens de la même manière que tout se fait dans leur pays, c'est-à-dire au moyen d'une souscription. Bien qu'une pareille existence soit précaire, ou du moins paraisse telle, il est certain que la généreuse intention de ces vrais amateurs a déjà porté des fruits. Il fallait beaucoup de persévérance pour vaincre les préjugés qui s'élevaient contre cette nouveauté; mais la persévérance est précisément une des qualités les plus saillantes du caractère anglais : tous les obstacles furent écartés, et la nouvelle école prit de la consistance. Elle existe encore aujourd'hui sous le nom de *Royal academy of music*. Elle est placée sous le patronage immédiat du roi; ce qui signifie seulement que le roi l'a prise sous sa protection, sans lui accorder aucun secours.

Lord Burghersh, le comte de Clarendon, le comte de Fife, lord Saltoun, sir Georges Warrender, sir Gore Ouseley, le major-général sir A.-F. Barnard, sir Georges Clerk, et quelques autres amateurs distingués, composent le comité d'administration de l'Académie royale de musique qu'ils ont fondée, et transmettent leurs décisions à M. F. Hamilton, surintendant, qui les fait exécuter. Tout ce qui concerne les études musicales est sous la direction du docteur Crotch, qui est considéré comme un des plus savans musiciens anglais.

L'instruction n'est pas gratuite dans l'Académie royale de musique; les dépenses considérables que nécessite un pareil établissement, et l'absence de tout secours du gouvernement, n'ont pas permis aux fondateurs de cette école, de la rendre, sous ce rapport, aussi utile qu'elle pourrait l'être, si tous les enfans bien organisés y étaient admis, quel que fût l'état de leur fortune. Il faut jouir d'une certaine aisance pour être compté au nombre des élèves de l'Académie royale de musique. Ces élèves sont divisés en pensionnaires et externes. La première classe se compose de vingt-quatre garçons et douze jeunes filles. Chacun de ces élèves paie dix guinées pour le droit d'entrée et cinquante livres sterling de pension annuelle. Ils sont nourris et logés dans l'établissement, et reçoivent une instruction complète dans la partie de la musique

Digitized by Google

qu'ils adoptent. Ils contractent, en entrant dans l'école, l'engagement d'y passer un certain nombre d'années.

Le nombre des élèves externes est illimité. Ils jouissent des mêmes avantages et de la même instruction que les pensionnaires. Leur contribution annuelle est de trente guinées, et ils paient en outre cinq guinées de droit d'entrée.

Une singulière disposition du réglement établit deux vacances de cinq semaines chacune dans l'année, et oblige tous les élèves à sortir de l'Académie pendant ce temps.

Lorsqu'un élève pensionnaire a acquis un degré d'habileté suffisant pour se livrer à l'enseignement, ou pour se faire entendre dans les concerts publics, le comité lui accorde une autorisation pour contracter des engagemens. Une autorisation semblable est nécessaire pour publier les compositions des élèves, jusqu'à ce que leur engagement avec l'Académie soit terminé.

Le nombre des professeurs de l'Académie s'élève à vingt-neuf, et celui des sous-professeurs à dix-sept.

L'harmonie et la composition sont enseignées par le docteur Crotch, MM. Attwood et J. Goss. Le premier, comme je l'ai dit, est considéré comme le plus savant musicien de l'Angleterre, ce qui n'est point à la louange de la science musicale anglaise; car le docteur Crotch ne doit sa réputation qu'à son *Traité sur l'harmonie et la composition,* livre obscur, dans lequel les faits sont mal classés, les vues superficielles, et le raisonnement nul. Les lectures que ce docteur fait chaque année à l'Institut des sciences, ne sont point de nature à faire concevoir une haute idée de ses vues ni de son savoir; car il se borne à y donner de nouveau les spécimens des divers styles dont il a publié trois volumes, il y a plusieurs années. Dans ces lectures, dont la durée est d'une heure, le professeur parle dix minutes sans rien dire, et joue, le reste du temps, des compositions de différens maîtres. Le docteur Crotch est un exemple du peu de certitude qu'il y a dans l'avenir de certains prodiges de précocité. Dès l'âge de cinq ans, il s'annonça par des dispositions extraordinaires pour la musique. Il jouait du clavecin avec habileté, composait, écrivait ses improvisations, et était parvenu à exciter l'attention de toute l'Angleterre. Le docteur Burney, auteur d'une *Histoire générale de la musique,* écrivit une dissertation sur les fa-

cultés prodigieuses d'un enfant si précoce, et la publia sous le titre de *Paper on Crotch*. La Société royale de Londres examina avec attention le petit prodige, et consigna ses observations dans les *Transactions philosophiques;* enfin il fut décidé que l'Angleterre venait de voir naître le plus grand musicien du monde. De tant de merveilles, il n'est résulté que le docteur Crotch, qui n'est guère connu que des Anglais.

J'ignore quel est le mérite de M. Attwood comme professeur; mais je sais par expérience que c'est un habile musicien et un compositeur de beaucoup de mérite. Dans sa jeunesse, il quitta son pays pour aller en Italie, puis en Allemagne où il se fixa auprès de Mozart. Ce grand maître lui donna des conseils, et M. Attwood acquit, dans cette fréquentation du plus grand artiste de son temps, une pureté de goût qu'on est étonné de rencontrer parmi les Anglais. Toutes les compositions de M. Attwood que j'ai entendues dans le voyage que je fis à Londres en 1829, se distinguent par un chant simple, élégant et expressif, par une harmonie très pure, et par une instrumentation remplie d'effet. Je ne doute pas que, si ce compositeur eût appliqué les inspirations de son génie à une langue moins rebelle et plus musicale que la langue anglaise, il ne se fût fait une grande réputation dans le reste de l'Europe; mais tels sont les désavantages de cette langue, que les Anglais eux-mêmes n'aiment, de la musique à laquelle elle sert de soutien, que les petits airs et les chants nationaux. On peut affirmer que M. Attwood n'est pas estimé ce qu'il vaut, même par ses compatriotes; la difficulté de se faire un nom comme compositeur, est telle en Angleterre, que ce musicien est réduit à donner des leçons qui le fatiguent, et qui usent son talent.

Le chant n'est pas dans une situation très florissante à Londres, ni dans aucune autre partie de l'Angleterre; cependant il ne paraît pas que l'organisation des Anglais soit défavorable à cette partie de la musique. Malheureusement l'Académie royale de musique a eu rarement de bons maîtres pour en enseigner les principes et le mécanisme. Le compositeur Coccia, qui a demeuré quelque temps à Londres, y avait jeté les fondemens d'une bonne école; mais, depuis son départ pour l'Italie, il a été remplacé par un signor Gabussi, fort protégé par de grandes dames, mais qui n'a

Digitized by Google

qu'un talent ordinaire. Plusieurs chanteurs du théâtre italien ont aussi donné des leçons dans l'Académie royale de musique; cependant, par des circonstances qu'il est difficile d'apprécier, peu d'élèves distingués en sont sortis jusqu'à ce jour. MM. Sapio, Seguin et miss Childe sont à peu près les seuls qui aient donné quelques résultats satisfaisans. Leurs voix sont belles, ils sont bons musiciens, et ne manquent ni de légèreté dans leur vocalisation, ni de goût dans le choix des ornemens de leur chant.

Toutes les parties de l'exécution instrumentale ne sont pas dans un état égal de prospérité dans l'Académie royale de musique; je pense qu'il faut plutôt accuser les professeurs que les élèves de ce qu'on y trouve de défectueux. Il n'y a point d'école de violon en Angleterre, bien que Viotti y ait vécu long-temps. Livré à des spéculations commerciales, et dégoûté de la musique par l'état d'imperfection où elle était à Londres de son temps, ce grand artiste n'a jamais formé d'élèves parmi les Anglais; on peut même assurer que son talent ne fut jamais apprécié par eux à sa juste valeur; je n'en donnerai qu'une preuve : la voici. Ses affaires étaient dérangées: il voulut y porter remède par l'exercice de son art, et pour rentrer dans la carrière qu'il avait abandonnée, il annonça un concert. On croira peut-être que la curiosité, excitée par le nom de Viotti, y poussa un nombreux et brillant auditoire. Il ne s'y trouva qu'environ cinquante personnes. Les violonistes les plus renommés à Londres sont MM. François Cramer, Mory, Spagnoletti et Oury. Le talent du premier est absolument nul; il ne jouit de quelque réputation que par le souvenir de son père, violoniste distingué qui vécut long-temps à Londres, ou plutôt par l'habitude de bienveillance que les Anglais contractent pour les artistes qu'ils connaissent depuis long-temps. M. Mory a beaucoup plus d'exécution; mais sa manière est vulgaire, dépourvue d'élégance et d'expression. Sa main gauche est assez brillante; mais son archet manque absolument de largeur et de souplesse. J'ignore ce que fut M. Spagnoletti dans sa jeunesse; maintenant il est vieux, et son talent ne mérite aucune attention. M. Oury est le seul violoniste anglais qui ait un mérite réel; cependant il est le moins connu de tous à Londres. Devenu l'époux de mademoiselle Belleville, pianiste d'un talent remarquable, il a quitté son pays depuis

près d'un an et voyagé en Allemagne où il a recueilli beaucoup d'applaudissemens. Au lieu de dénigrer les violonistes étrangers, comme le font ordinairement ses compatriotes, M. Oury a eu le bon esprit d'écouter attentivement Baillot, Lafont et Bériot; il a étudié leur manière et s'y est identifié.

Les quatre professeurs dont je viens de parler donnent des leçons à l'Académie royale de musique, mais non d'une manière suivie. D'ailleurs, le défaut d'unité dans le système d'enseignement est tel, qu'il n'y a et qu'il ne peut y avoir de véritable école anglaise de violon; MM. Cramer, Mory et Spagnoletti ignorent les principes de la tenue de l'instrument, de la pose et du mouvement de l'archet, et ne connaissent aucun autre des élémens classiques de l'art de jouer du violon.

M. Lindley, professeur de violoncelle à l'Académie royale de musique, jouit d'une grande réputation, et la mérite à certains égards. Lorsqu'il chante sur son instrument, il en tire un beau son, et il possède beaucoup d'habileté dans le mécanisme des difficultés; mais son style est vulgaire, et sa qualité de son perd beaucoup de son intensité dans les traits. M. Lindley a formé de bons élèves à l'Académie : je dois citer particulièrement M. Lucas, qui se distingue aussi dans la composition instrumentale. Depuis quelques années, un jeune violoncelliste français, nommé M. Rousselot, s'est fixé à Londres. Il y est devenu professeur de l'Académie de musique, et y a introduit une très bonne école de violoncelle.

Il est fâcheux que les directeurs de l'Académie n'aient pu offrir à Dragonetti des appointemens assez considérables pour l'attacher à cette école comme professeur de contrebasse. Dragonetti est connu, dans le monde musical, comme l'artiste le plus prodigieux sur cet instrument. C'est M. Anfossi qui est chargé de cette partie de l'enseignement. M. Anfossi est un artiste estimable; mais entre Dragonetti et lui la distance est immense. Toutefois, il enseigne le doigté et le maniement de l'archet selon les principes de cet artiste incomparable, et il a formé de bons élèves.

M. Wittmann, professeur de clarinette, et M. Nicholson, qui enseigne la flûte, sont des artistes fort habiles, capables de faire prospérer l'étude de leur instrument. Bien que les résultats offerts par leurs élèves ne soient pas complètement satisfaisans, on ne peut

douter que ces maîtres n'améliorent dans quelques années les orchestres de Londres par les élèves qu'ils formeront. Les Anglais n'ont jamais pu se distinguer comme hautboïstes; ni Fischer, qui a vécu long-temps à Londres, ni M. Vogt plus tard, n'ont pu former d'élèves parmi eux. Un jeune hautboïste français, ancien élève du conservatoire de musique de Paris, est maintenant fixé à Londres; il donne des leçons à l'Académie : peut-être sera-t-il plus heureux que ses devanciers.

Pour le basson, les Anglais n'ont rien à envier aux autres nations. M. Mackintosh est un professeur habile; il tire de son instrument un son volumineux qui manque à la plupart des artistes de Paris, et forme de bons élèves. Le cor n'est pas cultivé avec autant de succès, quoiqu'on trouve à Londres un homme d'un talent fort remarquable sur cet instrument. Cet artiste, nommé Puzzi, est maintenant retiré des orchestres, et ne donne point de leçons. M. Platt, qui enseigne dans l'Académie, me paraît peu propre à cet emploi.

Le piano est l'un des instrumens les plus favorisés par le choix des maîtres, qui sont MM. Moschelès, Potter, Phlipps et M^me^ Anderson. On trouve dans l'Académie une multitude de jeunes gens qui ont déjà des talens distingués sur cet instrument.

Les jeunes compositeurs de l'Académie jouissent d'un avantage précieux: celui de pouvoir faire exécuter leurs compositions par un orchestre complet, les mardi et jeudi de chaque semaine. Cette instruction pratique me paraît être la meilleure qu'ils reçoivent dans l'Académie. M. Potter, compositeur et habile pianiste, qui a vécu long-temps à Vienne, dirige cette exécution. C'est un très bon musicien, capable de bien remplir de semblables fonctions. Ces exercices sont intéressans; j'y ai assisté plusieurs fois, et j'ai toujours été satisfait de ce que j'y ai entendu.

Si l'on considère les obstacles de tout genre que les fondateurs de l'Académie royale de musique ont eu à vaincre pour l'organisation d'une école de ce genre dans un pays où il n'existait rien de semblable, et en l'absence de tout secours du gouvernement, on ne peut qu'être frappé de l'importance des résultats obtenus en moins de douze ans. Malheureusement ces résultats, si considérables qu'ils soient, sont trop isolés pour pouvoir exercer une puissante in-

Digitized by Google

fluence sur l'état général de l'art dans le pays. L'Académie royale de musique ne se rattache point à un grand système d'éducation musicale, en sorte que ses bienfaits sont, pour ainsi dire, perdus pour la masse de la population. Si l'instruction y était gratuite, si le nombre des élèves y était conséquemment plus considérable et se renouvelait plus souvent, les fruits de cette institution seraient plus généralement goûtés; mais il ne faudrait pas qu'elle fût unique dans la Grande-Bretagne: il faudrait qu'un grand nombre d'écoles du même genre, en multipliant les produits, popularisât les notions de musique dans toute l'Angleterre, et que la nation ne restât pas à cet égard dans l'état de barbarie où elle est plongée.

Si l'on examine attentivement l'Angleterre, on est frappé de la contradiction qui s'y manifeste entre la marche accélérée d'une civilisation supérieure à tout ce qu'on connaît dans le reste du monde, et l'attachement à d'anciennes institutions ou à de gothiques usages. D'une part, tous les efforts ont pour but d'améliorer la condition humaine; de l'autre, on semble vouloir perpétuer le souvenir de ce que fut le pays dans des temps de barbarie. Ainsi, au milieu des magnificences de *Portland-Place* et de *Regent-Park*, se retrouvent les mesquines entrées des maisons bourgeoises de Londres au dix-septième siècle; ainsi, près des larges proportions des rues, des places et des monumens, on voit bâtir des églises gothiques, et conserver avec soin, dans les meubles et dans les ajustemens, les traces du goût le plus suranné; ainsi, dans la plus belle ville de l'Europe, le roi continuait naguère d'habiter une masure, qu'on appelle le palais de Saint-James, uniquement parce que cette masure a été bâtie par Henri VI. Je pourrais citer une multitude d'exemples du même genre, en toutes choses; mais je dois me renfermer dans ce qui concerne la musique, et je vais parler de deux institutions dont l'objet est aussi de conserver le goût de l'ancienne musique anglaise, en opposition aux progrès actuels de l'art moderne.

Plusieurs sociétés musicales existent à Londres; chacune a son objet spécial. La société des *Glees* est instituée pour la conservation des mélodies anglaises, avec refrains en chœur; la société des *Catches* ne s'occupe que des canons à plusieurs voix; les *Mélodistes* ont un but à peu près semblable à la société des *Glees;* les *Harmonistes*

Digitized by Google

veulent contribuer au progrès de la musique considérée dans son ensemble, au moyen de concerts qu'ils donnent par souscription.

On jugerait mal l'esprit de ces sociétés, si l'on croyait qu'elles n'ont qu'une existence précaire, qui cessera dès que la musique aura atteint en Angleterre le degré de perfection où elle est arrivée en France et en Allemagne. Les Anglais sont dévoués à leurs institutions; ils y portent une conviction que rien ne peut ébranler, et l'on ne pourrait peut-être citer un seul exemple de défection parmi les membres d'une association quelconque. Toute l'Europe s'élèverait contre les *Catches* et les *Glees*, que ces pièces de musique nationale ne seraient pas moins admirées des vrais Anglais.

En 1829, la société des *Mélodistes* m'a fait l'honneur de m'inviter au dîner mensuel qu'elle donne à *Freemason's Tavern*. Ces dîners sont ordinairement présidés par le duc de Sussex, frère du roi. Un orgue se trouve dans la salle du festin, et l'on y apporte un grand piano qui doit servir à accompagner les chanteurs dans leurs exercices. J'avoue que la nouveauté de tout ce que je vis et entendis dans cette séance m'intéressa vivement. L'assemblée était composée d'environ quatre-vingts membres de la société, parmi lesquels je remarquai de graves personnages. Après que chacun eut pris à table la place qui lui convenait, tout le monde se leva au signal donné par M. Tom Cooke, musicien très distingué, qui ne doit ses talens qu'à son heureuse organisation, et le *Benedicite* fut chanté en harmonie par tous les musiciens de la société. Pendant le repas, des toasts furent portés *au roi, à la gloire de la marine britannique, à la prospérité de la mélodie anglaise*, et à quelques-uns des membres les plus distingués de la société. Après le toast du roi, on chanta le *God save the King* avec les refrains en chœur, et le toast à la gloire de la marine fut suivi de l'air national des marins, arrangé pour plusieurs voix.

Au dessert, divers membres de la société se mirent successivement au piano, et les exercices commencèrent par des *glees* de différens genres; ceux qui furent le plus applaudis et qu'on redemanda avaient été composés par MM. Parry, Blewitt et Tom Cooke. J'ai entendu avec beaucoup de plaisir le *glee* de ce dernier, qui commence par ces mots : *Fill, my boy, as deep a draught*. Ce morceau, écrit pour quatre voix, est d'une mélodie charmante, et l'harmonie

Digitized by Google

en est très pure. Je dois citer aussi les *glees* comiques de M. Blewitt, qui sont d'un effet très piquant. Tous ces morceaux étaient accueillis avec enthousiasme, salués par des toasts, et entremêlés de discours à la louange des artistes dont les ouvrages venaient d'être entendus. Aprés que l'assemblée eut donné carrière à son goût pour la musique nationale, neuf des méilleurs chanteurs de la société se rassemblèrent pour exécuter, en actions de grâces, le canon composé par William Bird, maître de chapelle de la reine Élisabeth, sur les paroles : *Non nobis, Domine*. Ce morceau, à trois parties, est écrit dans le caractère du style *alla Palestrina*, et, sauf quelques incorrections qui appartiennent au temps où Bird écrivait, est digne d'être rangé parmi les meilleures compositions scientifiques. Son exécution fut parfaite. Le reste de la soirée se passa en exercices de *catches* et d'airs de différens caractères : l'assemblée ne se sépara qu'à onze heures du soir.

Je sortis charmé de ce que je venais d'entendre; car tout ce qui porte un caractère d'originalité est d'autant plus digne d'intéresser un musicien, que ce cachet s'efface chaque jour davantage, et que la fusion qui s'opère dans la musique de tous les pays, tend à faire disparaître toutes les nuances, de manière à ce qu'il n'y ait plus qu'un seul genre.

Une institution plus originale encore est celle qui a pour objet la conservation de la musique des habitans du pays de Galles; musique qui, ainsi que la langue primitive de cette singulière province, n'a aucun rapport avec la musique et la langue du reste de l'Angleterre. Mais, avant de parler de l'institution en elle-même, il est nécessaire que j'entre dans quelques détails sur l'origine de cette langue et de cette musique.

Les Welches ou Cambro-Bretons, qui, de temps immémorial, habitent le pays de Galles, surent mieux que les autres habitans de l'Angleterre proprement dite se défendre contre les invasions de tous les peuples qui conquirent ce royaume, et ne se mêlèrent ni aux Saxons, ni aux Normands, ni aux Danois; de là la conservation pure de leur langue primitive, de leurs usages et de leurs arts. Ces Welches, ou Walches, ou Galles, passent pour être les descendans des Celtes, qui ont tant et si inutilement occupé les savans des dix-septième et dix-huitième siècles, et dont on a cru

Digitized by Google

retrouver les traces chez les Bas-Bretons de France. On ne peut nier un fait très singulier, c'est que le langage de la Basse-Bretagne et celui du pays de Galles ont de tels rapports, que les habitans des deux pays s'entendent sans difficulté, tandis qu'il n'y a pas la plus légère analogie entre le langage du pays de Galles et celui des autres provinces anglaises. Un autre fait non moins digne de remarque, est que la langue welche, ou galloise, ou cambrienne, s'est conservée jusqu'aujourd'hui dans toute sa pureté, et que le pays de Galles possède encore des poètes qui écrivent dans cette langue avec facilité.

La musique du pays de Galles a la même originalité que la poésie, soit sous le rapport des formes de son chant, soit sous ceux du rhythme et du mode d'exécution, soit enfin sous ceux de la forme des instrumens et de la manière d'en moduler les accords. La plupart des pièces de chant des Gallois sont des stances qu'ils nomment *pennillons*.

Je ne connais rien dans la musique d'aucun peuple moderne qui puisse donner l'idée du chant de ces *pennillons;* il faut l'avoir entendu pour en avoir quelques notions; car l'effet de ce chant dépend autant de la manière dont il est exécuté que de la composition. Les *pennillons* sont fort difficiles à chanter, parce que le chanteur est obligé de suivre l'accompagnateur, qui module de fantaisie sur sa harpe welche, et qui s'arrête dans le ton qui lui plaît. Il faut que la voix puisse suivre ses modulations sans changer le caractère de l'air. C'est à cause de cette difficulté que le chanteur ne commence presque jamais les couplets avec le premier temps de la mesure, afin de pouvoir juger le ton; c'est au second ou au troisième temps qu'il commence ordinairement. Un bon chanteur est aussi capable d'adapter des vers de mesures très différentes à la même mélodie, et cependant pas un n'a la plus légère notion des règles de la musique. Aucun de leurs chants n'est écrit; tout est de tradition chez eux, mais leur intelligence est parfaite.

Deux instrumens sont particuliers au pays de Galles : l'un est la harpe à triple rang de cordes; l'autre est une espèce de viole d'une forme très bizarre, qu'on appelle *cruth*. Je n'ai pas besoin de dire que la harpe welche ou cambrienne n'a point de pédales; cependant elle est pourvue de demi-tons, comme nos harpes modernes, au moyen

Digitized by Google

de ses divers rangs de cordes. J'ai dit qu'elle en a trois. Les deux rangs extérieurs sont montés à l'unisson, ce qui a probablement pour objet de produire des effets particuliers de doubles cordes. Le rang des cordes du milieu est celui des notes diésées et bémolisées. Cette disposition offre de grandes difficultés dans l'exécution. Cependant les harpistes gallois jouent sur cet instrument des passages compliqués dans des mouvemens rapides. Il est à remarquer qu'ils se servent de la main gauche pour le dessus, et de la droite pour la basse.

Le *cruth* est un instrument à archet qu'on croit avoir donné naissance aux différentes violes et au violon. Il a la forme d'un carré long, dont la partie inférieure forme le corps de l'instrument. Deux montans, placés aux côtés de la partie supérieure, se rattachent vers le haut avec un manche isolé dans le milieu. Cet instrument est monté de quatre cordes, et se joue comme le violon, mais avec plus de difficulté, parce qu'il n'a pas d'échancrure pour laisser passer l'archet.

Après avoir donné ces renseignemens sur les habitans du pays de Galles, sur leur poésie et sur leur musique, il me reste à parler de l'association qui a pour objet la conservation de cette poésie et de cette musique. Cette association porte le titre de *Royal cambrian institution*. Elle s'est formée, il y a treize ans, à l'imitation d'une ancienne assemblée, qui avait le même but et qui s'appelait le *cymmodorion*. En 1822, elle tint sa première séance publique sous le nom welche de *Eisteddvod*, qui signifie *assemblée d'artistes*, et y distribua des médailles à des auteurs de poésies galliques, à des musiciens et à des grammairiens welches. Depuis cette époque, un *Eisteddvod* a eu lieu chaque année, accompagné d'un concert de musique welche, et des médailles ont été distribuées à de nouveaux poètes ou à de nouveaux musiciens. Ce fut le 6 mai 1829 que j'assistai à l'une de ces séances annuelles; elle m'offrit un ample sujet d'observations.

La harpe devait être l'instrument fondamental d'un pareil concert; cependant, pour plus de variété, on y avait joint un orchestre complet. La séance commença par une ouverture à grand orchestre, composé d'airs welches originaux, remarquables par leur singularité. La *Marche des hommes de Harluk*, le petit air *Cream*

Digitized by Google

of yellow ale, joué sur la flûte par M. Nicholson, et la chanson des nourrices du pays de Galles, *Lullaby*, m'ont paru empreints d'un caractère plus prononcé que les autres. Différens airs furent ensuite chantés par MM. Broadhurst, Atkins, H. Watson, Braham, Collyer, miss Love et miss Paton (aujourd'hui madame Wood), et dans la plupart de ces morceaux, j'ai trouvé des mélodies très agréables; mais je devais plutôt les considérer comme des monumens de la musique anglaise, que comme appartenant à la musique welche proprement dite, puisqu'elles sont l'ouvrage de compositeurs modernes. Il n'en est pas de même de l'air *Av hid y nos*, qui fut chanté d'une manière délicieuse par miss Paton, et qui est certainement une mélodie originale très remarquable.

Deux morceaux annoncés sur le programme excitaient surtout ma curiosité. L'un était un chant du *pennillon*, exécuté par trois habitans du pays de Galles, et accompagné sur la harpe welche par M. W. Pritchard. L'autre était l'air favori *Sweet Richard*, avec des variations, joué sur la harpe à triple rang de cordes, par M. Richard Roberts, ménestrel aveugle du Carnarvon. Ce ménestrel portait au cou deux petites harpes, l'une en argent, l'autre en or, qu'il a gagnées comme prix aux *Eisteddvod* de Denbigh. Mon attente ne fut pas trompée; on ne peut rien entendre de plus curieux que ces morceaux. Les *pennillons* furent chantés par trois habitans de Manavon et de Nanglyn. Chacun chantait un couplet, et prenait à son tour un accent tout différent du précédent. Parmi eux, un vieillard se distinguait par la chaleur qu'il mettait dans le débit de ces chants sauvages, et l'on voyait en lui la conviction que ces chants sont les plus beaux qui soient au monde. Le succès de ces *pennillons* fut complet, et rarement j'ai vu applaudir de la bonne musique avec autant d'enthousiasme. Le barde aveugle du Carnarvon ne fut ni moins intéressant ni moins applaudi. Je ne pouvais croire qu'il fût possible de faire aussi facilement des difficultés considérables sur un instrument si ingrat : la cécité de ce musicien de nature, la bonté peinte sur son visage et son talent vraiment extraordinaire le rendaient l'objet d'un intérêt général.

Quelques morceaux moins importans terminèrent cette séance, l'une des plus singulières et des plus remarquables auxquelles j'aie

Digitized by Google

assisté dans ma vie. Ce n'est que dans un pays tel que l'Angleterre qu'on peut en trouver une semblable.

En France, les institutions relatives aux arts tendent à les populariser; en Angleterre, elles n'arrivent presque jamais à de semblables résultats. Il semble que les meilleures choses ne soient point destinées à sortir du centre qui les vit naître, et que les membres du club ou de la société qui les a fait éclore, doivent en avoir seuls la jouissance. C'est à cette singulière disposition des esprits qu'il faut attribuer le défaut d'influence de quelques associations musicales qui auraient dû contribuer à perfectionner le goût de la musique chez les Anglais, telles que les *concerts de musique ancienne* et les *concerts de la société philharmonique.*

La première de ces institutions date de près de soixante ans. Elle fut fondée par plusieurs amateurs de musique classique, particulièrement admirateurs du génie de Handel, sous le patronage de Georges III. Les personnages les plus distingués de l'Angleterre sont au nombre des membres de l'association, et dirigent tour à tour les concerts qui sont donnés chaque année, au nombre de douze. Aucune composition de musicien vivant n'y est exécutée : les ouvrages originaux de Handel sont ceux qu'on y entend le plus fréquemment; cependant les noms de tous les hommes célèbres des écoles d'Italie et d'Allemagne paraissent tour à tour dans les programmes de ces concerts. La plupart des artistes distingués qui se font entendre chaque année sur le théâtre italien, sont engagés pour chanter dans ces séances de musique ancienne; les chœurs y sont rendus avec beaucoup d'ensemble, et le caractère général de l'exécution y est bien appliqué à la qualité des ouvrages qu'on y entend. Toutefois, cette institution ne produit pas tout le bien qu'on en pourrait attendre, parce que le nombre des souscripteurs est borné et ne se renouvelle, pour ainsi dire, jamais. Ce sont toujours les mêmes personnes qui entendent ces concerts; le reste de la population de Londres ne sait pas même ce que c'est, car les étrangers seuls ont le droit d'y être admis, lorsque le comité administratif autorise leur présentation. On peut donc affirmer que les *concerts de musique ancienne* n'ont aucune sorte d'influence sur le goût et la connaissance de l'art parmi les Anglais, et qu'ils ne peuvent point en avoir.

Digitized by Google

Il en est à peu près de même à l'égard des concerts de la société philharmonique. Il y a environ vingt-cinq ans que plusieurs professeurs distingués, parmi lesquels on remarquait Viotti, Salomon, J.-B. Cramer, Dizi, etc., formèrent le projet d'améliorer l'exécution de la musique en Angleterre, et d'en propager le goût dans la haute société de ce pays. Ne croyant pas pouvoir mieux atteindre leur but que par des concerts réguliers, ils en établirent par souscription, et formèrent une association pour l'exploitation de ces mêmes concerts. Les commencemens de l'entreprise ne furent point heureux. La difficulté des relations avec le continent ne permettait pas alors aux artistes étrangers de se rendre à Londres, et, à l'exception de Viotti, de Lindley, célèbre violoncelliste, de Dragonetti, incomparable sur la contrebasse, et d'un petit nombre d'instrumentistes de mérite, on ne possédait que des moyens fort bornés pour composer un bon orchestre. Il en coûta de grands efforts et des sacrifices d'argent aux entrepreneurs, pour soutenir leur institution; mais enfin ils triomphèrent et des difficultés et de l'indifférence du public, et parvinrent insensiblement à faire du *concert philharmonique* un des plus beaux établissemens de ce genre.

Dans les premiers temps, la société philharmonique ne possédait pas de salle en propre; dans la suite, elle en fit bâtir une, qui prit le nom d'*Argyll Room*, parce qu'elle était située dans le quartier d'Argyll. En 1830, cette salle a été réduite en cendres, et la société a dû chercher un asile dans la salle de concerts de *King's theatre*, en attendant qu'un autre emplacement lui ait été préparé.

La société des concerts est composée de quarante membres qui choisissent sept directeurs. Les attributions de ceux-ci consistent à fixer le budget des dépenses, à régler les comptes du trésorier, à engager les artistes qui doivent chanter ou jouer des solos, et à faire le programme des concerts. Ces directeurs se renouvellent à de certaines époques, et sont nommés au scrutin secret. On ne peut devenir membre de la société philharmonique que par suite d'une délibération de l'assemblée générale. La société donne huit concerts par saison, pour lesquels il y a une souscription de *six cent cinquante abonnés* (ce nombre ne peut être dépassé, d'après les réglemens), à raison de quatre guinées pour les huit concerts. Les membres de la société ne paient qu'une guinée et demie d'abonne-

Digitized by Google

ment. Le surplus des places est laissé à la disposition des directeurs, pour être offert aux artistes étrangers de distinction qui se rendent momentanément à Londres. On ne peut que louer la politesse exquise avec laquelle cette faveur leur est accordée.

Dans la salle d'*Argyll Room,* l'orchestre était disposé en amphithéâtre, comme aux concerts du Conservatoire de Paris; mais cet amphithéâtre était beaucoup plus rapide et plus rapproché de la verticale. Une galerie semi-circulaire contenait une partie des exécutans, qui se trouvaient placés presque au-dessus de la tête des autres. Une pareille disposition était essentiellement vicieuse en ce qu'elle ne permettait pas aux musiciens d'entendre ce qui se faisait au-dessus ou au-dessous d'eux. Quelques changemens ont été faits à cette disposition dans la nouvelle salle, mais on a conservé l'habitude de mettre le chef d'orchestre (*leader*) en face du public, au milieu des autres violons. Ainsi placé, le chef ne voit pas les exécutans, et ne peut les diriger de l'œil et du geste, comme le fait si bien M. Habeneck dans les concerts du Conservatoire de Paris; aussi voit-on les violonistes qui dirigent les concerts philharmoniques, se borner à indiquer les mouvemens, et jouer de leur instrument pendant toute la séance, comme de simples symphonistes.

Il est une autre singularité que je dois signaler, et qui, sans doute, excitera l'étonnement des musiciens français; elle consiste dans l'usage de placer toutes les basses en avant de l'orchestre, plus bas que les autres instrumens. Quoiqu'une semblable disposition paraisse contraire à tous les principes d'acoustique, je dois avouer que son effet est beaucoup moins désagréable qu'on pourrait le penser, et que la sonorité des violons ne m'en a point semblé altérée; ce qui vient sans doute de ce que ceux-ci sont beaucoup plus élevés.

A la première audition d'une symphonie exécutée au concert philharmonique, on est frappé de l'ensemble et de l'énergie de l'orchestre, et l'on est obligé d'avouer que son effet passerait partout pour excellent. Mais lorsqu'on a entendu les concerts du Conservatoire de musique, on ne peut s'empêcher de faire des comparaisons entre les deux établissemens de Paris et de Londres, qui ne sont point à l'avantage du dernier. Le même ensemble, la même

Digitized by Google

énergie se trouvent aussi dans l'orchestre français; mais il s'y joint une jeunesse, une finesse d'intention qu'on chercherait vainement à Londres. On sait par quelle délicatesse de nuances cet admirable orchestre du Conservatoire a porté au plus haut degré l'exaltation de l'auditoire; ces nuances ne sont indiquées que d'une manière très faible par les musiciens du concert philharmonique, et rarement ils ont ce que nous nommons *de la chaleur*. Leur exactitude est irréprochable, mais leur sensibilité est médiocre. Toutefois, comme je viens de le dire, ce n'est que par comparaison avec le bel orchestre du Conservatoire, que je suis conduit à faire ces remarques. Quiconque n'a point entendu celui-ci est satisfait sans restriction du concert philharmonique; c'est ce que j'ai pu voir par l'opinion de quelques étrangers capables de bien juger de la musique.

Il est d'autres concerts de souscription établis à Londres. Une société d'amateurs en a fondé un dans la cité; mais l'exécution y est fort médiocre. On donnait aussi, il y a quelques années, vers le temps de Pâques, de certains concerts spirituels qu'on désignait sous le nom d'*Oratorios;* mais l'entreprise de ces concerts a toujours été ruineuse pour ceux qui s'en sont chargés, et l'on semble y avoir renoncé. Au reste, rien n'était moins capable de satisfaire le goût d'un musicien que ces prétendus *oratorios*; ce n'était pas, comme on pourrait le croire, des ouvrages entiers, tels que *le Messie* ou *les Macchabées* de Handel, qu'on y entendait, mais une sorte de pot-pourri de morceaux de tout genre, de solos d'instrumens, de musique d'église, d'airs d'opéras et même de chansons anglaises. J'ai entendu une de ces séances à Covent-Garden. Le programme était composé d'environ *quarante* morceaux, dont la plupart furent au-dessous du médiocre; cependant l'auditoire en fit recommencer à peu près *douze*, en sorte que le concert, qui avait commencé à sept heures du soir, finit à peu près à deux heures du matin. Jamais ennui plus fatigant ne m'a inspiré plus de dégoût pour la musique, que celui que j'ai éprouvé dans cette interminable soirée.

Un examen approfondi de l'histoire de la musique démontre que cet art n'a d'existence solide chez les Européens que par l'église. Les théâtres même ne peuvent prospérer sans le secours des cha-

pelles. Prenons pour exemple l'Italie. Vers le milieu du dix-huitième siècle, on y trouvait dans toutes les grandes villes dix ou douze églises où l'office était célébré en musique à grand orchestre. Il était nécessaire que ces églises eussent un maître de chapelle, des chanteurs et des symphonistes. Les artistes, ne pouvant obtenir ces emplois qu'en les disputant à leurs rivaux dans des concours, étaient obligés d'avoir du talent; aussi, les maîtres de chapelle étaient savans, et les chanteurs employaient un grand nombre d'années à se perfectionner dans leur art. Le maître de chapelle, dont l'existence était assurée par sa place, ne travaillait au théâtre que pour sa gloire, au lieu d'être un marchand de notes, comme le sont la plupart des compositeurs de nos jours. Les chanteurs qui, comme l'abbé Pellegrin, *dînaient de l'autel et soupaient du théâtre,* et qui avaient une ressource assurée pour leur vieillesse, ne rançonnaient pas les entrepreneurs, et ne les obligeaient pas à sacrifier un ensemble satisfaisant à la nécessité de posséder un ou deux artistes renommés; enfin des choristes de cathédrale, excellens musiciens, étaient bien plus utiles pour la scène que d'ignares figurans auxquels il faut siffler le matin la musique qu'ils défigurent le soir. De plus, l'habitude d'entendre dans les églises formait le goût des exécutans et du public. Rien de tout cela n'existe plus, et la destruction de la musique d'église a eu pour résultat la décadence de toutes les parties de l'art musical.

Ces considérations s'appliquent naturellement à l'Angleterre, où l'on ne trouve point, à proprement parler, de véritable musique d'église, quoiqu'on exécute quelquefois de la musique dans les temples. Je m'explique. Selon le rit anglican, le chant des psaumes et celui des hymnes est seul admis dans les cérémonies du culte. Chaque comté, je pourrais presque dire chaque paroisse, a son livre choral et son chant particulier, et l'organiste ou le chef de musique de cette paroisse ajoute chaque année de nouveaux chants à ceux qui sont déjà connus. Toutefois, il est de certaines pièces de ce genre qui sont devenues monumentales. Ces psaumes ou ces hymnes ont été composés par Boyce, Purcell, Handel, Tallis, Ravenscroft, Battishill, Smith, et quelques autres compositeurs anglais. Ils sont écrits à trois ou quatre parties, et sont exécutés par des chœurs peu nombreux; quelquefois même il n'y a qu'une

Digitized by Google

seule personne à chaque partie. L'organiste accompagne avec des jeux de flûte, et fait les ritournelles avec le plain-jeu ou les jeux d'anches. Lorsque le chœur est plus nombreux, l'accompagnement se fait avec le plain-jeu. L'harmonie de tous ces morceaux est assez pure; mais leur caractère est empreint d'une monotonie fatigante, qui est encore augmentée par les nombreuses répétitions des versets de chaque psaume. Ce qui m'a le plus étonné dans l'exécution de cette musique, c'est l'absence de toute mesure de la part de l'organiste et des chanteurs, bien que les morceaux soient écrits en musique mesurée. J'ignore si ce défaut a pour origine certaines difficultés de prononciation, mais je sais que rien n'est plus désagréable. Il est vraisemblable que quelque motif puissant contribue à maintenir l'usage de ce défaut de mesure, car je l'ai trouvé même à Westminster-Abbey, et M. Attwood, excellent musicien et bon organiste, n'a pu le bannir de la cathédrale de Saint-Paul.

Il est facile de comprendre que ce n'est point par de semblable musique d'église que la situation de l'art musical peut s'améliorer en Angleterre. Quant aux églises catholiques qui sont en petit nombre, le plain-chant est la seule musique qu'on y connaisse. Il faut excepter toutefois la chapelle de l'ambassade de Bavière, où l'on exécute les ouvrages de quelques bons maîtres allemands et italiens; mais les étrangers fréquentent seuls cette chapelle, et les exécutans sont presque toujours choisis parmi des musiciens allemands, français ou italiens; en sorte que les Anglais ne tirent aucun avantage de ce bon modèle placé au milieu d'eux.

Un petit nombre de circonstances donnent lieu à introduire la musique sur de plus grandes proportions dans les églises de l'Angleterre. Ce sont des fêtes solennelles qui ne se rencontrent que deux ou trois fois dans l'année. J'ai assisté à l'une de ces fêtes, à la cathédrale de Saint-Paul : c'était l'anniversaire de l'institution de charité pour les fils du clergé. Cette institution est très ancienne, et depuis près de cent ans on exécute à la fête dont il s'agit un *Te Deum* et un *Jubilate* à grand orchestre, de Purcell, l'*Alleluia* et *l'Antienne* du couronnement, de Handel, ainsi qu'une grande *Antienne* de Boyce, qui commence par ces mots : *Lord, thou hast been our refuge*. La plus grande pompe règne à cette cérémonie religieuse, à laquelle assiste une assemblée très nombreuse. J'avoue que j'é-

Digitized by Google

tais fort curieux d'entendre la musique de Purcell, que les Anglais citent avec orgueil comme un musicien digne d'être placé au même rang que les plus célèbres compositeurs de l'Allemagne et de l'Italie. Quant aux musiciens français, ils n'en parlent pas, parce qu'ils ne croient pas qu'il y en ait un seul qu'on puisse mettre en parallèle avec leur *géant de musique*, comme ils l'appellent. Il y a sans doute de l'exagération dans l'opinion des Anglais à l'égard du mérite de Purcell; cependant, on est forcé d'avouer que, malgré certains défauts de facture, les ouvrages de ce musicien révèlent un génie original et indépendant.

L'antienne de Boyce ne jouit pas d'une réputation brillante; cependant elle décèle du savoir et de la facilité. Quant à l'antienne du couronnement, de Handel, elle est, comme tout ce qui est sorti de la plume de ce grand artiste, empreinte du caractère de grandeur qui est le signe d'un génie élevé. Il est une autre composition dont j'aurais dû parler d'abord, car ce fut la première qu'on exécuta. Ce morceau est l'antienne à grand orchestre que M. Attvood a composée pour le couronnement du roi Georges IV. C'est une composition excellente qui fait voir que l'Angleterre pourra produire de bons compositeurs, lorsque les circonstances et les institutions seront favorables au développement de leurs facultés.

A l'égard de l'exécution, je ne puis ni beaucoup louer ni beaucoup blâmer ce que j'entendis dans cette cérémonie; les violons sont toujours faibles dans les orchestres anglais, et les basses ordinairement bonnes; les instrumens à vent sont mêlés de bien et de mal. Les voix n'étaient pas assez nombreuses, pour une église aussi vaste que Saint-Paul; toutefois, je dois avouer que j'ai trouvé, dans la tradition d'exécution de *l'Alleluia* de Handel, une grande supériorité sur la manière de rendre ce morceau célèbre à Paris. Le mouvement est beaucoup plus large, et le silence qui suit toutes les répétitions du mot *alleluia* produit un effet extraordinaire dont ne se doutent guère ceux qui dénigraient ce morceau sublime, après l'avoir entendu défigurer à l'un des concerts du Conservatoire.

Les messes solennelles sans *credo* en langue vulgaire, telles qu'elles sont en usage dans quelques églises de l'Allemagne, ne sont point

admises dans la communion anglicane; les *Te deum*, les hymnes et les grandes antiennes, semblables à celles dont je viens de parler, sont les seules pièces de musique qu'on entend dans l'office. Mais il est des circonstances particulières, où l'on exécute des oratorios entiers avec un développement extraordinaire de luxe et de moyens d'exécution. Ces circonstances se nomment *festivals* ou *musical meetings*. En voici l'origine. Chaque comté fait, tous les deux ou trois ans, une souscription de bienfaisance, au profit de ses établissemens de charité, à laquelle les habitans des comtés voisins sont invités à se joindre, au moyen d'une fête musicale qui dure ordinairement trois jours. Chaque matin, un oratorio entier ou un choix de morceaux de divers oratorios est exécuté dans la cathédrale du chef-lieu du comté; et chaque soir, un concert ou un bal réunit encore tous ceux que la curiosité a rassemblés. Les musiciens qu'on engage pour ces solennités sont toujours fort nombreux; quelquefois on en compte quatre ou cinq cents. Dans le dessein d'exciter la curiosité du public et de l'attirer en foule, on engage les chanteurs et les instrumentistes les plus renommés; mais quelquefois on s'éloigne du but principal, la bienfaisance, en accordant à certains chanteurs des sommes énormes, qui seraient plus utilement employées au soulagement des pauvres. Dans le temps de la grande vogue de madame Catalani, cette cantatrice a reçu deux deux mille guinées (plus de 50,000 francs) pour les trois journées d'un *meeting*. Quelques-uns de ces *festivals* ont offert un ensemble d'exécution digne d'un si grand objet; mais plus souvent ces nombreux orchestres renferment beaucoup de mauvais musiciens qui, mêlés aux artistes de talent, gâtent l'ensemble. La précipitation qui règne dans l'organisation de ces fêtes ne permet pas, d'ailleurs, de faire les répétitions nécessaires; dans ces derniers temps, il est même arrivé souvent qu'on n'a point répété du tout les morceaux qui devaient être exécutés. De toutes ces solennités musicales, les plus belles dont on ait conservé le souvenir, sont celles qui eurent lieu en 1786 et 1787, en mémoire de Handel et près de son tombeau, dans l'abbaye de Westminster. La première année, près de sept cents musiciens furent réunis, et l'on fit des répétitions qui durèrent pendant plusieurs jours. Tous les grands chanteurs de l'époque s'y trouvaient.

Le 2 juin 1829, j'ai été témoin d'une cérémonie non moins imposante, et d'un intérêt peut-être plus vif, quoique moins importante sous le rapport de l'art. Il est d'usage immémorial de réunir ce jour-là, dans la cathédrale de Saint-Paul, tous les enfans des écoles de charité et de leur faire chanter des prières en actions de grâces pour le bienfait qu'ils reçoivent d'une éducation libérale. En Angleterre, toutes ces choses se font avec un grandiose qui a pour objet d'élever l'âme, de rendre l'homme meilleur et de lui faire concevoir une haute idée de sa dignité; aussi rien n'a été négligé pour donner à cette fête de pauvres toute la pompe nécessaire. Une enceinte circulaire immense, qui renferme toute la surface couverte par le dôme, et toute la partie de la nef qui s'étend jusqu'à la galerie de l'orgue, est construite en gradin, d'une hauteur prodigieuse, et divisée pour recevoir les diverses écoles des différens quartiers. Là, sept à huit mille enfans, dont l'air de santé et la propreté des vêtemens attestent les soins qui leur sont donnés; là, dis-je, sept ou huit mille enfans viennent s'asseoir sans être dirigés et gourmandés par des pédagogues, et sans ressembler à des automates qui font l'exercice, comme cela se voit communément en France, dès qu'on fait mouvoir des masses. D'autres échafauds sont dressés dans la grande nef pour le peuple, et tous les intervalles sont remplis par une foule immense. Un seul directeur, placé dans le haut d'une galerie, suffit pour donner la mesure à tous les enfans. Au signal convenu, l'organiste, M. Attwood, donne le ton, et sept mille voix enfantines chantent à l'unisson le psaume 100e: *all people that on earth do dwell*. Il faut entendre l'effet d'un pareil unisson pour avoir une idée de sa puissance : l'orgue, tout majestueux qu'il est avec son harmonie, n'est que l'accessoire d'un pareil effet. On m'a dit qu'il n'était point d'usage, autrefois, d'accompagner les enfans avec l'orgue, mais qu'on avait jugé nécessaire d'employer cet accompagnement pour empêcher les voix de baisser. Quant à la justesse, elle est généralement satisfaisante : les enfans prennent promptement l'intonation qu'on leur donne; mais, dès qu'ils l'ont prise, ils la gardent, et rien ne peut les en distraire. J'en ai eu une preuve sans réplique; car le directeur leur ayant donné l'intonation d'un verset plus bas que le ton de l'orgue, ils gardèrent ce ton imperturbablement, quand l'accompagnement de cet instrument se fit en-

Digitized by Google

tendre. C'est surtout dans le chant du psaume 113e, qui est, je crois, de Battishill, qu'ils m'ont fait le plus grand plaisir. Si l'on enseignait la musique dans les écoles de charité, je ne doute pas qu'on ne fît facilement des musiciens de tous les enfans. Ce genre d'instruction, qui est fort répandu dans toute l'Allemagne, a donné aux habitans de ce pays une grande supériorité d'organisation musicale sur les autres peuples de l'Europe.

De tout ce que je viens de dire, il résulte que la musique d'église véritable n'a qu'une existence accidentelle en Angleterre, et qu'elle ne sera peut-être jamais plus florissante, par suite de causes qui sont indépendantes des progrès de cet art, mais qui nuiront toujours au développement des facultés musicales des Anglais.

Dès qu'il s'agit de considérer la situation de l'art musical dans un pays, les théâtres lyriques se présentent en première ligne, parce que la plupart des peuples européens ont une musique dramatique plus ou moins nationale. En effet, tout le monde sait que les opéras italiens, français et allemands ont une physionomie distincte, qui les fait reconnaître au premier aspect, malgré les déguisemens sous lesquels on les présente quelquefois dans des traductions, des pastiches ou d'autres opérations mercantiles. Y a-t-il aussi une musique dramatique en Angleterre; et, s'il n'en existe pas, peut-elle naître un jour? C'est ce que je veux examiner. Mais avant de parler de l'art en lui-même, il est nécessaire de jeter un coup-d'œil sur l'organisation matérielle des théâtres de Londres.

Comme il fait en toute chose, le gouvernement anglais abandonne à l'intérêt particulier le soin d'entretenir et de faire prospérer les théâtres. Aucune gêne n'est imposée aux entrepreneurs de spectacles : point de censure dramatique, point de commissaires royaux, point de frais de garde, point de taxe pour les pauvres, si ce n'est celle qui est établie sur le loyer de la salle, comme cela se pratique pour toute propriété; mais aussi point de secours, ni de ce qu'on appelle en France des *subventions*. Dans un pays où il est publié deux fois chaque semaine un journal d'énorme dimension destiné seulement à l'annonce des banqueroutes de la capitale, il importe peu qu'un entrepreneur soit ruiné, ou plutôt qu'il dépouille ceux qui sont assez imprudens pour lui confier de l'ar-

Digitized by Google

gent ; après lui, dit-on, un autre se présentera, et les choses continueront d'aller sur ce pied.

Il ne faut pas conclure, de ce que je viens de dire, que les théâtres soient absolument libres en Angleterre : on ne peut en établir qu'en vertu d'une licence que délivre le lord chambellan, moyennant un droit modique, et le nombre de ces licences est limité par la volonté du roi. Lorsque Georges IV n'était encore que prince régent, il promit aux entrepreneurs de Drury-Lane et de Covent-Garden qu'aucun autre théâtre musical anglais ne serait établi pendant la durée de leur privilège ; il fut fidèle à sa parole, et tous les efforts de quelques amateurs zélés et puissans, pour avoir un véritable opéra national, échouèrent contre cet obstacle. Le successeur de Georges IV paraît vouloir accomplir la promesse de son frère ; or, les privilèges de Covent-Garden et de Drury-Lane ne devant finir que dans dix ans, il est douteux qu'aucun autre théâtre soit établi avant que ce terme ne soit arrivé.

Le nombre des théâtres de Londres est à peu près égal à celui des théâtres de Paris. Les quatre principaux, sous le rapport de la musique, sont l'Opéra italien, qu'on appelle communément *King's theatre* (théâtre du roi), Drury-Lane, Covent-Garden et *The english Opéra* (l'Opéra anglais). La haute société ne fréquente que l'Opéra italien : diverses causes, que je développerai plus tard, influent sur cette préférence exclusive ; je me bornerai maintenant à examiner la situation du théâtre privilégié.

L'ancien théâtre de l'Opéra, qui était autrefois dans Haymarket, fut brûlé en 1789. M. Taylor, qui en était le propriétaire, le reconstruisit à ses frais, moyennant d'assez grands avantages qui lui furent accordés, et l'administration de cette entreprise fut confiée à M. Waters. Une suite de procès et de discussions, qui eurent lieu entre le directeur et M. Taylor, se termina par la ruine du premier. M. Taylor prit sa place, et ne fut ni plus heureux ni plus adroit. Après avoir usé de toutes les ressources que put lui fournir son imagination, pour fournir aux dépenses toujours croissantes de son théâtre, il finit par le quitter en état de banqueroute. En 1814, Waters rentra dans la direction de l'Opéra, sous la responsabilité du banquier Chambers. Cette nouvelle entreprise finit en 1820, comme toutes celles qui l'avaient précédée, par la ruine

de tous deux. L'année suivante, le libraire Ebers se chargea de l'entreprise de ce malencontreux spectacle; il la garda pendant sept ans, et le résultat de son administration fut une perte de 50,000 livres sterling.

Tant de naufrages semblaient devoir effrayer quiconque aurait la fantaisie de spéculer sur l'entreprise de l'Opéra italien : néanmoins, M. Laporte, homme intelligent et bien instruit de tout ce qui concerne l'administration des théâtres, a osé affronter les périls d'une affaire si chanceuse, et malgré les frais énormes qui pesaient sur lui, il trouva d'abord le secret d'en tirer des bénéfices. Ces charges, y compris la location de la salle, qui est de quatorze ou quinze mille livres sterling pour six mois, s'élèvent à près de 45,000 livres sterling (environ 1125 mille francs). Le revenu ordinaire en souscriptions pour la location des loges, est de 35 à 36 mille livres sterling. Il faut que la recette éventuelle, ou de la porte, s'élève à plus de 250,000 francs, pour atteindre le chiffre de la dépense, ce qui paraît difficile, n'y ayant que cinquante représentations dans la saison. M. Laporte n'a été d'abord plus heureux ou plus habile que ses prédécesseurs, qu'en stipulant pour lui une certaine part dans les représentations qu'il accordait au bénéfice de ses acteurs. Fatiguées de voir un entrepreneur qui ne se ruinait pas, certaines personnes influentes ont fait ôter à M. Laporte la direction du théâtre, et lui ont donné pour successeur un Irlandais nommé M. Mac Mason, qui, l'année dernière, a dirigé les choses d'une façon toute différente. L'énormité des dépenses est le mal radical du théâtre du roi; M. Mason y ajouta celui d'un opéra allemand et d'un opéra français, fit aux chanteurs des engagemens aux prix les plus élevés, ne les paya pas, et put à peine atteindre la fin de la saison pour déclarer sa faillite. Cette année, il a fallu avoir recours de nouveau à M. Laporte; mais les folies de M. Mason ont rendu le public plus exigeant sans augmenter les recettes, et la position est devenue plus difficile pour l'homme intelligent qui avait su, le premier, donner à l'Angleterre l'exemple d'un entrepreneur qui faisait ses affaires. Il y a lieu de craindre que des pertes considérables ne soient le résultat de son administration pendant le cours de l'année présente.

Pour comprendre la situation d'un entrepreneur du théâtre ita-

Digitized by Google

lieu, il faut savoir qu'il ne peut obtenir une bonne souscription pour les loges de son théâtre, qu'en présentant d'avance le tableau du personnel des chanteurs engagés pour la saison, et en composant ce tableau de manière à piquer la curiosité des habitués. Il lui faut donc des artistes déjà devenus célèbres, et ces artistes se paient fort cher. Ne pouvant faire d'économie sur ce point, il faut que l'entrepreneur en fasse sur ce que le public n'aperçoit pas d'avance: l'orchestre, les chœurs, les décorations, les machines, les costumes, les employés, les bureaux, voilà sur quoi portent ces économies si nécessaires. Que M. Laporte fasse tenir par un seul employé la comptabilité d'une entreprise dont le mouvement financier est de plus d'un million; qu'au lieu de cette armée d'inutiles garçons de théâtre, de commis, de contrôleurs, d'ouvreuses de loges, dont tous les théâtre de France sont encombrés, il n'y ait à *King's theatre* que le nombre exact de gens nécessaires; que le machiniste, le décorateur, le tailleur, et toutes les autres sangsues d'entreprises théâtrales, ne puissent voler le pauvre entrepreneur, jusque-là tout est bien: mais voici le mal. Obligé de réduire au nombre le plus exigu les choristes qui chantent dans une salle plus vaste que l'Opéra de Paris, et de n'accorder à ceux qu'il emploie que cinq schellings pour chaque représentation, ce qui, à raison de cinquante soirées par saison, fait à peine 400 francs par an, l'entrepreneur ne peut offrir au public que des chœurs d'autant plus faibles, que la quantité d'ouvrages représentés en moins de six mois ne permet de faire qu'un petit nombre de répétitions. A l'égard de l'orchestre, c'est encore pis. Outre que les instrumentistes n'y sont pas en nombre suffisant pour produire de l'effet, ils ne trouvent point, dans le revenu de leur emploi, un sort assez beau pour y attacher quelque prix. Il suit de là que le directeur et le chef d'orchestre ne peuvent se montrer sévères pour l'exactitude du service; car ils seraient à chaque instant exposés à se voir abandonnés par la moitié des musiciens, qui ont la certitude de trouver, dans les concerts et les leçons qu'ils donnent, une compensation à la perte de leur emploi. Les répétitions se font mal; l'exécution est négligée; les chanteurs, mal accompagnés, se gâtent; et le public, qui jamais n'entend rien de vraiment bon, ne perfectionne point son goût.

Il est d'autres inconvéniens attachés à l'Opéra italien de Londres, qui sont les conséquences de la brièveté des saisons musicales. Ces saisons sont une sorte de foire, ou, si l'on veut, de campement provisoire de la société dans la capitale de l'Angleterre. Dans le fait, cette saison ne dure ordinairement pas plus de trois mois et demi. C'est pendant ce court espace de temps que tout doit se faire. La haute société, qui vit dans ses terres ou sur le continent pendant plus des deux tiers de l'année, vient fournir pendant le reste du temps un aliment à l'*industrie* des artistes et des spéculateurs de tout genre. Alors les professeurs de musique doivent gagner en peu de jours de quoi subvenir à toutes leurs dépenses dans le pays où il en coûte le plus pour vivre; alors les concerts se multiplient de telle sorte qu'il serait absolument impossible que les mêmes personnes pussent assister à tous ceux qui se succèdent sans interruption. Chacun se croit en droit de donner de ces concerts à bénéfice; ceux qui n'ont point assez de talent pour y attirer par eux-mêmes, spéculent sur le talent d'autrui et le paient. Dans l'espace de deux mois, j'ai entendu quatre-vingts concerts de ce genre: souvent il y en avait quatre ou cinq dans le même jour. Or, la plupart des chanteurs italiens sont engagés pour chanter dans ces concerts, à raison de quinze ou vingt guinées chacun. Si l'on ajoute à cela les soirées musicales qui se donnent dans les maisons particulières, on aura une idée du tourbillon de musique, et surtout de mauvaise musique, dans lequel on vit à Londres pendant quelques mois. Ces concerts, ces soirées, qui sont, en quelque sorte, l'objet principal du séjour des chanteurs dans la capitale de l'Angleterre, sont une plaie pour l'entrepreneur du théâtre italien, et surtout pour la bonne musique. Les soirées musicales se prolongeant toujours très avant dans la nuit, on se lève tard, et les répétitions du théâtre ne peuvent commencer avant midi. A deux heures, les concerts commencent. On est à peine arrivé au final du premier acte que déjà la prima donna, le tenor et le primo basso quittent la partie pour ne point perdre les vingt guinées qui leur sont assurées. En vain le directeur fait-il usage de son éloquence pour démontrer que la pièce n'est point sue, et que la représentation ira mal le lendemain. — Monsieur, je sais mon rôle. — A la bonne heure, mais mademoiselle *** ne sait pas le sien! — Qu'elle

Digitized by Google

l'apprenne! — L'orchestre ne connaît pas les mouvemens! — Qu'il étudie! — Mais le pourra-t-il, si vous vous en allez? — Ce n'est pas mon affaire; je vous répète que je sais mon rôle : c'est tout ce que vous pouvez exiger de moi.

Le soir, c'est autre chose : il faut faire le répertoire de la représentation suivante. Le directeur, qui paie chèrement ses artistes, se rend humblement à chaque loge, pour obtenir le spectacle qu'il desire. Ses abonnés lui demandent *Otello*, mais madame *** doit chanter à minuit chez je ne sais quel lord; *Desdemona* la fatiguerait trop, elle ne veut jouer que dans la *Cenerentola*. Le directeur a beau dire que ce caprice lui fera manquer sa recette, la cantatrice est inexorable. Cependant son engagement porte qu'elle ne pourra refuser aucun rôle de son emploi, sous peine de 80,000 fr. de dédit. Le directeur peut former contre elle une demande en indemnité, et nul doute qu'il n'obtienne le verdict au bout d'un an que durera le procès. Mais du moment où l'instance sera introduite, l'engagement sera rompu; la cantatrice cessera de paraître; les souscripteurs, qui n'ont pris leurs loges que pour l'entendre, jetteront la pierre au directeur; le spectacle sera désert; le pauvre homme sera ruiné, et quand il gagnera son procès, la dame, qui aura causé sa ruine, sera à Naples ou à Madrid.

La multiplicité des représentations *à bénéfice* est une autre cause de la mauvaise exécution dont on est blessé à *King's theatre*. Ces représentations, qui font partie du paiement accordé aux chanteurs, se suivent presque sans interruption les jeudis de chaque semaine. Pour chacune de ces représentations, il faut un opéra qui n'ait pas été représenté dans la saison; de là la nécessité de borner les répétitions au nombre de deux ou trois pour chaque ouvrage. On peut imaginer facilement comment ils sont représentés après une semblable ébauche d'étude. C'est ainsi que j'ai vu l'un des plus beaux opéras de Mozart, *le Mariage de Figaro*, défiguré dans une représentation donnée au bénéfice de madame Malibran. Jamais je n'ai rien entendu de semblable. Personne ne savait ce qu'il devait chanter, et chacun semblait se donner plaisir à faire des fautes. Cependant mademoiselle Sontag chantait le rôle de la comtesse; madame Malibran, celui de Suzanne; Donzelli, le comte, et le pauvre Pellegrini, Figaro. Avec quelques bonnes répétitions de

Digitized by Google

plus, l'ouvrage aurait produit le plus grand effet; mais, à Londres, la réponse ordinaire est qu'*on n'a pas le temps,* et tout le monde finit par s'accoutumer à entendre et à faire de mauvaise musique. Lablache, artiste consciencieux, effrayé par tout ce qu'il voyait et entendait, lorsqu'il dut débuter à *King's theatre,* supplia M. Laporte de lui accorder la résiliation de son engagement; « mais, disait-il ensuite, quand je vis le public applaudir les plus mauvaises choses, je compris qu'on avait raison de ne pas prendre plus de peine pour en faire de meilleures, et je fis comme tout le monde, au lieu de continuer une inutile lutte. »

L'existence de l'Opéra italien, dans les villes principales de l'Europe, n'est pas sans utilité pour les progrès de la musique dramatique des peuples qui l'admettent chez eux; car les hommes de génie, qui se sont succédé en Italie jusqu'à Rossini, ont maintenu leur art dans un état d'avancement incontestable en quelques parties essentielles qui avaient été trop négligées par les musiciens des autres nations. L'adoption, faite avec discernement, des formes brillantes de leurs compositions, a beaucoup contribué au perfectionnement de ces choses dans la musique dramatique des Allemands et des Français. Les chanteurs italiens ont été d'ailleurs fort long-temps les maîtres des chanteurs de tous les pays; aujourd'hui même, quoique bien déchus de leur ancienne gloire, ils leur servent encore de modèles. Ces modèles, soit sous le rapport du chant, soit sous celui de la composition, sont plus nécessaires aux Anglais qu'à tout autre peuple, parce que leur calme habituel les dispose moins à cultiver la musique, et surtout parce que l'absence d'institutions s'oppose chez eux aux progrès naturels de cet art. Il était donc nécessaire qu'il y eût à Londres un Opéra italien, et que la haute société fît les frais d'un spectacle si coûteux. Mais, d'un autre côté, il était difficile que, dans un pays où la mode a tant d'influence, dans un pays où les goûts de l'aristocratie sont une loi sous laquelle tout doit se plier; il était difficile, dis-je, que le bien qui pouvait résulter de l'existence d'un Opéra italien ne fût pas détruit par la préférence exclusive que les nobles et les riches lui accordent. Ce n'est pas que ceux-ci soient capables de sentir ni de comprendre le mérite de la musique italienne; ils sont, à cet égard, encore moins avancés que leurs pareils de Paris ou de Vienne;

Digitized by Google

mais la réputation toute faite de la musique et des chanteurs qu'ils entendent les dispense d'avoir une opinion qu'ils ne sauraient se former par eux-mêmes, et cela est commode. D'ailleurs, il n'est pas donné à tout le monde d'avoir pendant quelques mois une loge qui coûte 3 ou 400 guinées; pour jouir de cet avantage, il faut être, sinon noble, au moins riche, et cela suffit pour décider la vocation de la haute société. Ces loges sont fermées, entourées de tentures et de rideaux derrière lesquels ces hauts personnages peuvent se considérer comme chez eux, et causer à leur aise; voilà ce qui leur convient. Il est facile de comprendre que les grandes loges tout ouvertes de Drury-Lane et de Covent-Garden, loges qui contiennent douze ou quinze personnes, et dans lesquelles on serait exposé à se trouver mêlé à la classe moyenne qu'on méprise, ne permettent pas de fréquenter ces théâtres où l'on joue l'opéra anglais. De là le discrédit où est tombé ce genre de spectacle, et les causes secondaires qui s'opposent à son émancipation.

Ce que j'appelle *causes secondaires* a besoin d'être expliqué. J'ai déjà dit que tout se fait en Angleterre par souscription ; les théâtres, plus qu'aucune autre entreprise, ont besoin de ce genre de secours. La haute société ne fréquentant point ceux de Drury-Lane et de Covent-Garden, les directeurs de ces théâtres n'ont d'autre ressource que la recette journalière pour couvrir toutes les dépenses. Pour que cette recette soit considérable, il faut que le spectacle soit composé de manière à exciter la curiosité de la multitude. Or, un peuple dont l'éducation musicale est si peu avancée, ne peut être attiré par le seul desir d'entendre de la musique. L'opéra ne suffit donc pas pour une soirée entière ; la tragédie, la comédie, le drame et la pantomime, le luxe des décorations, des machines et des costumes sont nécessaires, et les entrepreneurs tournent sans cesse dans le cercle vicieux d'ajouter aux dépenses pour augmenter les recettes, et de rendre les recettes insuffisantes par l'énormité des dépenses.

Ce n'est pas tout : les réputations anciennes ont un tel attrait pour le peuple anglais, qu'il n'est pas possible de lui faire écouter avec plaisir un opéra dans lequel il n'entend point Braham, madame Wood (autrefois miss Paton), Sapio, Phillips et quelques autres artistes qu'il a l'habitude de voir depuis long-temps.

Digitized by Google

Certains de la faveur publique, ces acteurs exigent des sommes considérables qui ruinent les entrepreneurs. Par exemple, Braham, malgré ses soixante-trois ou quatre ans, reçoit vingt-cinq guinées chaque soirée; madame Wood ne coûte pas beaucoup moins et les autres chanteurs sont payés dans cette proportion. Qu'en résulte-t-il? Le besoin d'une économie excessive sur ce que le public n'est pas en état d'apercevoir. Il ne faut donc pas être étonné si les orchestres de Drury-Lane et de Covent-Garden sont inférieurs à ceux du théâtre des Variétés ou du Gymnase, à Paris, et si les chœurs ne sont guère meilleurs. Il est facile d'imaginer l'effet de tout cela quand on joue *Oberon*, *la Dame Blanche*, ou *la Muette de Portici*. A Drury-Lane, j'ai vu M. Tom Cooke être à la fois directeur de musique, chef d'orchestre et acteur pour les rôles de second tenor, lorsqu'il y en avait un dans l'opéra. Si le personnage ne devait paraître qu'au second acte, il dirigeait l'orchestre pendant le premier, cédait ensuite sa place à quelque misérable violon, revenait plus tard, enveloppé d'une redingote, pour battre la grosse caisse dans quelque passage obligé, parce qu'il n'y avait personne pour remplir cet emploi, ou venait prêter son secours aux contrebasses. Voilà comme la musique est traitée à l'Opéra anglais.

L'économie des entrepreneurs s'exerce sur des objets plus importans encore, et qui ont une influence plus directe sur le sort de la musique en Angleterre : je veux parler de ce qui concerne les droits des compositeurs. Les *pastiches*, composés de morceaux traduits de l'italien et de quelques airs anglais, furent pendant longtemps les seuls opéras qu'on représentait sur les théâtres nationaux. Purcell, et après lui Arne et Arnold, composèrent enfin des opéras dont toute la musique était anglaise. La fortune du premier était assez considérable pour qu'il ne songeât qu'à la gloire qu'il devait retirer de ses ouvrages; les deux autres ne considérèrent le théâtre que comme un léger accessoire de leur revenu, car la vente des airs de leurs opéras était tout le bénéfice qu'ils en tiraient. Depuis lors, le même usage s'est perpétué, et les compositeurs n'ont jamais obtenu des entrepreneurs le moindre prix de leur travail, en sorte qu'un musicien qui voudrait se livrer à la carrière du théâtre en serait détourné par la certitude qu'il ne peut y avoir d'avenir pour lui dans cet emploi de son talent. La langue anglaise

Digitized by Google

est si peu favorable à la musique, et si peu connue des étrangers, que jamais on ne publie la partition d'un opéra anglais. Quelques airs, devenus populaires, sont seuls achetés par les marchands de musique qui, moyennant une somme peu considérable, profitent de la vogue qu'ils obtiennent. En Italie, le travail d'un poète est compté pour si peu de chose, que le manuscrit d'un *libretto* est payé environ cent cinquante ou deux cents francs; en France, on leur fait une part plus large : ils partagent par moitié avec le musicien les droits d'auteur qui sont payés par les entrepreneurs, et, par un usage assez bizarre, ils ont droit au tiers du prix que les marchands de musique donnent aux compositeurs pour leur partition. En Angleterre, la situation des musiciens est beaucoup plus singulière, car l'entrepreneur ne paie que le prétendu poète, qui, d'ailleurs, a droit à la moitié du prix de la vente de la musique.

Après avoir lu ces détails, je pense qu'on ne sera point étonné du petit nombre de musiciens qu'a produits l'Angleterre. Eh! comment aimerait-on à cultiver un art dont on estime si peu les produits? Un compositeur anglais ne voit dans le résultat de ses travaux ni gloire ni argent : qui donc pourrait le porter à écrire? Les artistes n'ont ordinairement d'autre fortune que celle qu'ils se créent; il faut qu'ils soient dans une situation aisée, que, libres de toute inquiétude, ils se livrent entièrement à la culture de leur art; il faut surtout que l'espoir d'une grande renommée soit le mobile constant de leurs efforts. Rien de tout cela n'a lieu pour un compositeur anglais; on ne doit donc pas s'étonner si l'on ne trouve à Londres que des arrangeurs qui n'estiment guère plus leurs travaux que le public. Mazzinghi, Reave, et beaucoup d'autres qui ne valent pas la peine d'être nommés, ont donné soixante ou quatre-vingts prétendus opéras, qui n'étaient composés que de lambeaux arrachés aux véritables opéras italiens, français ou allemands, auxquels ils cousaient quelques airs de leur façon, et quelques mélodies irlandaises ou écossaises, sorte d'assaisonnement dont on ne peut se passer à Londres. Bishop même, qui a quelque talent et de la réputation pour ses airs, n'a presque point fait autre chose.

Il y a dans l'opéra anglais une action continuelle et réciproque de la misérable composition de la musique sur les exécutans et de l'ignorance de ceux-ci sur la musique. Naguère, l'exécution d'un

morceau d'ensemble était presque impossible, et ce n'est que depuis peu de temps que les Anglais ont fait quelque progrès à cet égard. On pourrait cependant tirer parti de quelques chanteurs; mais il faudrait pour cela plus de savoir, d'expérience, de goût et de zèle qu'on n'en pourrait trouver dans toute l'Angleterre. Braham eut autrefois un talent réel qui s'était développé en Italie; mais plus de quarante-cinq ans se sont écoulés depuis son premier début au théâtre royal, et la belle voix dont la nature l'avait doué a fini par céder à un si long exercice. Dans l'opéra italien, il chantait avec une vocalisation naturelle, et sans forcer sa voix; mais l'habitude de jouer au théâtre anglais depuis plusieurs années, lui a donné le défaut de crier, parce que le peuple anglais aime surtout les voix fortes et éclatantes. L'affaiblissement de ses moyens se manifeste par son intonation, qui est souvent au-dessous du ton. Comme acteur, il est complètement ridicule; mais le public anglais ne s'aperçoit point de tout cela : il suffit qu'il revoie le même Braham qui, depuis si long-temps, est l'objet de ses affections, pour qu'il soit satisfait; et il en sera de même tant que ce chanteur aura la force de monter sur la scène.

Madame Wood (miss Paton), la première cantatrice de l'Angleterre, a eu aussi un talent assez remarquable. Bonne musicienne, elle joue bien du piano, de la harpe, et chante avec beaucoup d'expression les airs anglais et écossais; mais le desir de plaire à un public ignorant lui a fait prendre l'habitude de forcer sa voix, et son intonation est souvent fort défectueuse. J'ai entendu miss Love; elle possédait une belle voix de contralto, qu'elle maintenait dans ses cordes naturelles; elle criait moins que madame Wood, mais elle n'avait pas sa facilité de vocalisation. Les habitués de Drury-Lane l'aimaient beaucoup.

Parmi les ténors, on trouve encore un certain M. Wood qui jouit de la faveur publique, et que j'ai trouvé détestable. Je l'ai entendu à Covent-Garden, dans *The maid of Judas*, traduction ou parodie d'*Ivanhoe;* il m'a paru n'être propre qu'à pousser des cris. Les autres prétendus ténors sont encore pires que celui-là. Quant aux basses, il y en a deux qui méritent d'être distinguées : ce sont Sapio et Phillips. Ce dernier possède une belle voix et une manière

Digitized by Google

large; mais il est froid et peu propre à la profession de chanteur dramatique.

Si tous les acteurs que je viens de nommer étaient réunis à un seul théâtre, on pourrait en former un ensemble assez satisfaisant qu'il serait facile d'améliorer en peu d'années; mais il n'en est pas ainsi. Covent-Garden et Drury-Lane se les disputent, et le partage qu'ils en font laisse un tel vide dans les cadres, qu'il est impossible d'entendre un opéra passablement exécuté à l'un ou à l'autre de ces théâtres. D'ailleurs, leur clôture forcée, au mois de juin, désorganise chaque année les acteurs, les chœurs et l'orchestre qui ne sont engagés que pour la saison dont la durée est de six ou sept mois. Les artistes de tout genre se trouvent, par suite de cet arrangement, libres de passer d'un théâtre à un autre, mais toujours incertains du sort qui leur est réservé, et privés de ressources pendant une partie de l'année. Il est vrai que, dans cet intervalle, un autre opéra anglais, sans mélange d'aucun autre genre, est ouvert dans un petit théâtre, et que le directeur de ce spectacle puise ses moyens d'exécution à Drury Lane et à Covent Garden. Ce moment serait le plus favorable pour composer une bonne troupe et pour obtenir une bonne exécution; mais *the english opera house* n'est ouvert que dans un temps où Londres est désert, le directeur est forcé de diminuer ses frais autant qu'il peut, et conséquemment de n'engager que des artistes d'un ordre inférieur.

Il est facile de voir, d'après ce qui vient d'être dit, que des causes étrangères aux dispositions des Anglais pour la musique exercent une influence sur le mauvais état de cet art dans les théâtres lyriques, et que l'absence d'institutions stables est, comme je l'ai dit plusieurs fois, l'origine de tous les défauts qu'on y remarque. Tant que l'existence des théâtres n'aura point de bases plus solides, tous les efforts qu'on fera pour les améliorer seront infructueux, et, par suite, le goût de la nation ne pourra se perfectionner. En de certains pays, l'autorité qui veut régir les théâtres, sans en comprendre le mécanisme, compromet leur prospérité. En Angleterre, l'indifférence absolue du gouvernement produit des effets analogues.

Dans l'examen des causes qui s'opposent aux progrès du goût musical en Angleterre, je n'ai parlé jusqu'ici que de l'insuffisance ou plutôt de la nullité des institutions relatives à cet objet : il me

reste à démontrer que la manière dont la société use de la musique est encore plus préjudiciable à cet art.

Londres n'est, en quelque sorte, qu'une habitation de circonstance pour les Anglais. La clôture du parlement est le signal de leur départ. Ceux qui possèdent de grandes richesses se retirent dans leurs terres, habitations enchantées, dans lesquelles ils réunissent tous les plaisirs champêtres à toutes les jouissances du luxe; les autres vont sur le continent faire des économies, dont ils ont besoin pour satisfaire leur vanité, pendant le peu de mois qu'ils passent dans la capitale de leur pays. Les dépenses excessives qu'ils font pendant une courte saison les obligent à suivre ce régime. Dès la fin de juillet, Londres devient un désert dont nos villes de province les plus solitaires offrent à peine l'image; car ce ne sont pas seulement les riches qui s'en éloignent : tous ceux qui vivent à leurs dépens, les artistes, les modistes, les parasites, les *industrieux* de toute espèce, se dispersent aussi et vont se préparer aux travaux de la saison suivante, ou se reposer de leurs fatigues. Quatre mois composent ce qu'à Londres on nomme *la saison;* ils durent depuis le 15 mars jusqu'au 15 juillet : alors une activité prodigieuse et sans égale règne dans cette ville, qui présentait auparavant le spectacle d'une vaste solitude; alors commence une série non interrompue de concerts, de spectacles, d'oratorios, de soirées musicales et de fêtes de tout genre. La multiplicité de ces plaisirs est telle, qu'on conçoit à peine comment les femmes, et même les hommes les plus robustes, ne succombent pas sous la fatigue qu'ils leur occasionnent.

Tout le monde apprend la musique en Angleterre, non pour la savoir, mais parce qu'il est du bon air de dépenser de l'argent pour cet art, et d'avoir pour maître tel ou tel artiste renommé. Quelques jeunes dames, douées de dispositions réelles pour le piano ou pour le chant, possèdent de beaux talens; mais, en général, la musique n'est cultivée par les Anglais que comme un moyen de dissiper l'ennui qui les tue. Le chant et le piano sont adoptés de préférence à toute autre partie de la musique; on assure que le nombre des personnes qui en donnent des leçons s'élève à plus de quatre mille à Londres. MM. J.-B. Cramer et Moschelès sont au premier rang parmi les professeurs. Parmi les autres, on remarque mes-

Digitized by Google

dames Anderson, Potter, Schlesinger et Pio-Cianchettini. Le reste est plus ou moins obscur, mais tous ont des élèves et vivent.

On trouve à Londres un homme de beaucoup de mérite qui enseigne à chanter, et qui a écrit un ouvrage estimable sur son art : il se nomme M. Lanza. Quel que soit son talent, il n'est point à la mode. D'autres passent pour des hommes fort habiles, bien que fort inférieurs à lui ; ceux-là sont fort recherchés par les gens qui donnent le ton. Le patronage s'applique à tout en Angleterre, et l'on est si convaincu de sa puissance, que les artistes cherchent moins à acquérir du talent qu'à se faire des amis. Quiconque en a parmi les puissans et les riches, est assuré de sa fortune, et c'est tout ce qu'on veut dans un pays où la culture des arts n'est considérée que comme un négoce. Avec le secours du patronage, des musiciens, dont les noms sont inconnus, donnent à Londres des concerts brillans et productifs, auxquels ils ne prennent part qu'en touchant la recette; mais le plus beau talent, s'il n'a point de prôneurs, ne parviendra jamais à rassembler un auditoire pour l'entendre. Cette puissance du patronage est telle qu'il n'est pas même nécessaire d'être musicien, pour donner un concert à son bénéfice ; on a vu des marchandes de modes en donner de fort brillans, à l'aide de quelques grandes dames qui les protégeaient.

Par un examen attentif de la société anglaise, on peut se convaincre qu'elle a besoin de musique, mais qu'elle n'en a pas le goût. Cette distinction paraîtra peut-être plus subtile que solide. Je crois cependant qu'elle ne manque pas de justesse. Je m'explique. La population anglaise se divise en deux classes qui ne se mêlent jamais, que rien ne peut réunir, et qui semblent former deux peuples différens. L'une se compose de cette population industrielle et sage qui a créé la plus belle civilisation qui soit au monde, et dont les travaux constans ont pour but le bien-être général combiné de la manière la plus heureuse avec l'intérêt particulier : cette classe ne manque point d'aptitude pour les arts; mais elle n'a que peu de temps à leur accorder; ils sont pour elle un délassement et ne peuvent devenir une affaire. L'autre peuple, qui croit n'être point du même sang que le premier, est cette aristocratie qu'on pourrait appeler *la plaie de l'Angleterre;* mal d'autant plus funeste, que le royaume britannique n'en guérira

Digitized by Google

peut-être pas, sans qu'il en résulte pour lui des maux plus grands. Un Anglais fort distingué par les qualités de son esprit me disait, en parlant des individus de cette classe, qu'ils sont les derniers des humains. Il y a probablement plus d'humeur que de vérité dans cette boutade; mais on doit avouer que, s'ils ne sont les derniers, ils sont du moins souvent les plus ridicules. Ils s'appellent entre eux *le monde fashionable* (*the fashionable world*); ce qui ne veut pas dire qu'on est fashionable pour être noble, mais que les fashionables ne se trouvent que dans leurs rangs. Il serait assez difficile d'expliquer comment on acquiert la qualité de fashionable, et comment on la perd. Tel qui est décoré de ce titre cette année, rentrera peut-être dans l'obscurité la saison prochaine. *Fashionable* signifie *à la mode*, ou *qui suit la mode*. Pour être susceptible d'être fashionable, il faut cacher soigneusement les qualités de son esprit, et dissimuler son savoir; car la *fashion* n'aime pas qu'on lui fasse apercevoir sa stupidité ou son ignorance. Mais il ne suffit pas d'être d'une intelligence bornée pour être à la mode; il faut se distinguer par quelque chose; un habit, un équipage, un souper, un concert, procurent quelquefois cet avantage. Un artiste, un littérateur, un médecin deviennent aussi fashionables par l'usage que la fashion fait de leurs talens : tous leurs efforts tendent vers ce but, parce que leur avenir est renfermé dans cette maxime : *Devenez fashionable, et votre réputation sera faite comme votre fortune*. Un homme veut faire un cours d'histoire, de littérature ou de musique; il ne sait rien de tout cela; peu importe : qu'il soit fashionable d'assister à ses lectures, chacun y voudra courir.

Lorsque la fashion assiste à un concert, elle ne se soucie guère d'entendre de la musique : elle ne l'écoute même pas; mais ce lui est une occasion de se réunir, et le bruit des voix et des instrumens lui semble un accompagnement agréable à sa conversation. A peine l'accompagnateur a-t-il donné le signal, en préludant sur le piano, que des colloques s'établissent dans toute la salle; le brouhaha devient bientôt semblable à celui d'une place publique ou d'un marché, et cela dure jusqu'à ce que le morceau soit fini. Il faut avouer cependant qu'un artiste est ordinairement excepté de ce méprisant accueil : ce fortuné mortel est le chanteur, ou

plutôt la cantatrice à la mode. Dès que sa voix se fait entendre, le silence se rétablit. Par cette préférence, la fashion est bien aise d'avertir qu'elle n'est point insensible aux charmes de la musique, et que, si elle n'écoute pas le reste, c'est que ce reste ne mérite pas son attention.

Il était nécessaire que j'entrasse dans ces détails pour achever de faire voir la vérité de la proposition que j'ai plusieurs fois énoncée, savoir : que si la musique ne fait point de progrès en Angleterre, l'absence d'institutions et la manière défectueuse dont la société est constituée en sont les seules causes ; car, encore une fois, je ne crois pas que les Anglais soient absolument dépourvus de facultés musicales. L'aristocratie anglaise qui nuit à tout, parce qu'elle possède toutes les richesses et qu'elle en use sans discernement, fait à la musique plus de mal qu'à toute autre chose, parce qu'elle seule a le temps de s'en occuper, et le pouvoir de la rendre florissante. Si cette aristocratie était moins sotte, si tout ce qui honore l'intelligence humaine n'était lettres closes pour elle, on verrait bientôt les artistes anglais se distinguer dans la musique, comme ils le font en quelques parties de la peinture. Je sais que le climat sombre et lourd de l'Angleterre est peu favorable à la fièvre de l'imagination. Cependant il ne faut pas croire qu'il y soit absolument contraire, car c'est sous l'influence de ce climat que Handel a composé ses plus beaux ouvrages, et cela pendant un séjour de plus de quarante ans. Mais quel avenir y a-t-il pour un compositeur anglais, et même pour un chanteur ou un instrumentiste? Avec des gens qui ne jugent du mérite d'un artiste que sur des réputations toutes faites, il n'y a point de ressources pour ceux qui commencent. Aussi n'est-il pas rare de voir de jeunes musiciens nés dans la Grande-Bretagne, pleins d'enthousiasme d'abord, se refroidir peu-à-peu par les obstacles qu'ils rencontrent, et se convaincre enfin de la nécessité de considérer l'exercice de leur art comme un moyen d'existence ou de fortune, et non comme le chemin de la gloire.

Mais, du moins, y a-t-il quelque espoir de voir s'améliorer cet ordre de choses, et de perfectionner le goût de la gent fashionable? Je ne le pense pas. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on travaille à son éducation en musique. Sans remonter à l'époque de Handel,

Digitized by Google

où tous les grands chanteurs de l'Italie brillèrent sur les théâtres de Londres, je citerai seulement les musiciens célèbres qui ont vécu parmi les Anglais depuis environ cinquante ans, c'est-à-dire depuis le temps où Clémenti s'établit en Angleterre. Dussek, Cramer, Steibelt, Woelf, Kalkbrenner, Ries, Viotti, Winter et beaucoup d'autres ont vécu long-temps dans ce pays, et y ont fait entendre tous les genres de perfections, sans qu'il en soit résulté la moindre amélioration dans le goût national. Cette éducation, tant de fois commencée, ressemble au travail de Pénélope, qui ne doit jamais arriver à sa fin. On peut instruire ceux qui ont la volonté de savoir; mais que faire avec ceux qui n'écoutent pas?

Une cause particulière peut d'ailleurs empêcher tout progrès de la musique en Angleterre, la voici. Autrefois, l'appât d'un gain considérable conduisait les grands artistes dans ce pays, et pouvait seul les indemniser des désagrémens de leur séjour chez un peuple si peu capable d'apprécier le mérite; mais ce peuple, naguère prodigue de son or, en est maintenant avare. Si cela continue, il est vraisemblable que les Anglais seront abandonnés à eux-mêmes, et que les étrangers ne consentiront plus à affronter les brouillards du pays et le mauvais goût de ses habitans.

FÉTIS.

Digitized by Google

IMPRESSIONS

DE VOYAGES.

VI.

LE TOUR DU LAC.[1]

Genève est, après Naples, une des villes les plus heureusement situées du monde : paresseusement couchée comme elle l'est, appuyant sa tête à la base du mont Salève, étendant jusqu'au lac ses pieds que chaque flot vient baiser, elle semble n'avoir autre chose à faire que de regarder avec amour les mille villas semées aux flancs des montagnes neigeuses qui s'étendent à sa droite, ou couronnant le sommet des collines vertes qui se prolongent à sa gauche. Sur un signe de sa main, elle voit accourir, du fond vaporeux du lac, ses légères barques aux voiles triangulaires, qui glissent à la surface de l'eau, blanches et rapides comme des goélans, et ses pesans bateaux à vapeur, qui chassent l'écume avec leur poitrail. Sous ce beau ciel, devant ces belles eaux, il semble que ses bras lui sont inutiles, et

(1) Voy. la livraison du 1er juillet.

qu'elle n'a qu'à respirer pour vivre : et cependant cette odalisque nonchalante, cette sultane paresseuse en apparence, c'est la reine de l'industrie, c'est l'active, c'est la commerçante Genève, qui compte quatre-vingt-cinq millionnaires parmi ses vingt mille enfans.

Genève, comme l'indique son étymologie celtique (1), fut fondée il y a deux mille cinq cents ans à-peu-près. César, dans ses Commentaires, latinisa la barbare et fit de *Gen-ev Geneva*. Antonin, à son tour, changea, dans son itinéraire, ce nom en celui de *Cenabum*. Grégoire de Tours, dans ses Chroniques, l'appela *Janoba;* les écrivains, du huitième au quinzième siècle, la désignèrent sous celui de *Gebenna*; enfin, en 1536, elle prit la dénomination de Genève, qu'elle ne quitta plus depuis.

Les premiers renseignemens que l'histoire offre sur cette ville nous sont transmis par César. Il nous apprend qu'il s'arrêta à Geneva, pour s'opposer à l'invasion des Helvétiens dans les Gaules, et que, trouvant la position favorable pour un poste militaire, il s'y retrancha. C'est alors qu'il bâtit, dans l'île qui divise le Rhône, en sortant du lac, une tour qui porte encore son nom. Genève passa donc sous la domination romaine et adopta les dieux du Capitole : un temple à Apollon fut élevé sur l'emplacement occupé aujourd'hui par l'église Saint-Pierre, et un rocher qui sortait du lac, à cent pas à-peu-près du bord, dut à sa forme et à sa situation au milieu de l'eau l'honneur d'être consacré par les pêcheurs au dieu de la mer. Vers le commencement du dix-septième siècle, on a retrouvé, en fouillant à sa base, deux petites haches et un couteau de cuivre qui servaient à égorger les animaux destinés au sacrifice. De nos jours, cet autel à Neptune s'appelle tout bonnement la pierre à Niton.

Genève demeura soumise aux Romains pendant l'espace de cinq siècles. En 426, cette mer barbare qui débordait sur l'Europe l'inonda de l'un de ses flots : les Burg-Hunds (2) en firent l'une des capitales les plus importantes de leur royaume. Ce fut pendant ce

(1) *Gen*, sortie; *ev*, rivière.

(2) *Gens de guerre confédérés*, dont les auteurs latins ont fait *Burgundiones*, et les modernes *Bourguignons*.

Digitized by Google

temps que le roi des Francs *Hlode-Wig*(1) envoya au roi des Burg-Hunds Gunde-Bald (2), demander sa nièce Hlode-Hilde (3) pour épouse; un esclave romain, dont les ancêtres peut-être avaient commandé sous Jules-César à l'Helvétie et à la Gaule, vint humblement présenter à la jeune fille le sou d'or que lui envoyait le chef frank : elle habitait le palais de son oncle, situé à l'endroit où est aujourd'hui l'arcade du bourg du Four.

La domination des Ost-Goths(4) succéda à celle des Burg-Hunds; mais ils ne possédèrent Genève que quinze ans. Le roi des Francs la reprit sur eux, et la rattacha de nouveau au royaume de Burgundie, dont elle resta la capitale jusqu'en 858. A la mort de Ludwig-le-Débonnaire, elle échut en partage à Lod-Her, passa de ses mains entre celles de l'empereur de Germanie, et conquise sur lui par Karl-le-Chauve, qui la légua à son fils Ludwig, elle fut annexée, à la mort de celui-ci, au royaume d'Arles; depuis lors reconquise en 888 par Karl-le-Gros, elle redevint la capitale du second royaume de Bourgogne, jusqu'en 1032, époque à laquelle elle fut enfin réunie à l'empire par Conrad-le-Salique, qui s'y fit couronner la même année par Hére-Bert, archevêque de Milan.

Il serait trop long de la suivre dans ses démêlés avec les comtes du Genévois et les comtes de Savoie; il suffira de dire qu'en 1401, elle passa définitivement au pouvoir de ces derniers.

C'était l'époque où s'opérait par toute l'Europe une grande transformation sociale. Les communes de France s'étaient affranchies dès le onzième siècle; au douzième, les villes de la Lombardie s'étaient érigées en républiques; au commencement du quatorzième, les cantons de Schwitz, d'Uri et d'Untervalden avaient échappé au pouvoir de l'empire et avaient posé la base de cette confédération,

(1) *Fameux guerrier*, en latin *Clodovecus*, et en français moderne, et par corruption, *Clovis.*

(2) *Homme de guerre puissant*, en latin *Gundebaldus*, en français *Gondebault.*

(3) *Noble et belle*, en latin *Clotilda*, et en français *Clotilde.*

(4) Goths d'Orient.—Les West-Goths ou Goths d'Occident s'étaient jetés en Espagne : ces noms leur venaient de la situation qu'ils occupaient sur les rives du Pont-Euxin, les Ost-Goths entre l'Hypanis et le Borysthène, et les West-Goths entre l'Hypanis et les Alpes Bastarnes.

Digitized by Google

qui devait un jour réunir toute l'Helvétie. Genève, placée au milieu de ce triangle populaire, sentit à son tour le feu que la liberté lui soufflait au visage. En 1519, elle contracta une alliance avec Fribourg, et bientôt après elle se lia de combourgeoisie avec Berne : des enfans lui naquirent, qui devinrent de grands hommes; des apôtres apparurent, qui prêchèrent la liberté au milieu des supplices. Bonnivard, jeté pour six ans dans les cachots du château de Chillon, y resta attaché par une chaîne à un pilier; Pecolat se coupa la langue avec ses dents au milieu des tortures, et la cracha au bourreau, qui lui disait de dénoncer ses complices; enfin Berthelier, conduit à l'échafaud sur la place de l'Ile, et pressé de demander pardon au duc, répondit : « C'est aux criminels à demander pardon, et non pas aux gens de bien. Que le duc demande pardon à Dieu, car il m'assassine! » Et il posa sa tête sur le billot.

La religion réformée, qui fit faire un si grand pas aux peuples, que, fatigués de ce pas, ils se sont reposés depuis lors, entra à Genève, après avoir parcouru déjà une grande partie de l'Allemagne et de la Suisse : ce fut une puissante auxiliaire à la liberté, car elle ajouta les haines religieuses aux haines politiques. L'évêque Pierre de la Beaume quitta Genève en 1535, pour n'y rentrer jamais, et la république fut proclamée.

En 1536, Calvin s'établit à Genève : le conseil lui offrit une place de professeur de théologie. L'austérité de ses mœurs, l'âpreté de son éloquence, la rigidité de ses principes, lui donnèrent sur ses concitoyens une influence que ne put lui faire perdre le supplice de Servet, et lorsqu'il mourut en 1554, il laissa la petite ville de Genève capitale d'un nouveau monde religieux : c'était la Rome protestante.

Le duc Charles-Emmanuel de Savoie fit en 1602, pour reprendre cette ville, une dernière tentative qui échoua : elle est connue dans les annales genévoises sous le nom de l'*Escalade*, parce qu'il fit escalader les murailles par un corps d'élite et surprit la ville sans défense au milieu de la nuit. Il n'en fut pas moins chassé par les habitans à demi nus et à moitié armés, qui consacrèrent l'anniversaire de cette victoire par une fête nationale que l'on célèbre encore aujourd'hui.

Les dix-septième et dix-huitième siècles furent des siècles de re-

Digitized by Google

pos pour Genève. Pendant ce temps, son commerce, qui date de cette époque, prit un tel accroissement, qu'aujourd'hui l'industrie est tout et la propriété territoriale rien. Si tous les citoyens du canton réclamaient leur part du sol, à peine si chacun d'eux en obtiendrait dix pieds carrés.

Napoléon trouva Genève réunie à la France, et l'attacha pendant douze ans comme une broderie d'or au coin de son manteau impérial. Mais lorsqu'en 1814, les rois tiraillèrent entre eux ce manteau, tous les morceaux cousus par l'empire leur restèrent aux mains. Le roi de Hollande prit la Belgique, le roi de Sardaigne la Savoie et le Piémont, l'empereur d'Autriche l'Italie. Restait encore Genève, que personne ne pouvait prendre et qu'on ne voulait pas laisser à la France : un congrès en fit cadeau à la Confédération suisse, à laquelle elle fut agrégée sous le titre de vingt-deuxième canton.

Parmi toutes les capitales de la Suisse, Genève représente l'aristocratie d'argent; c'est la ville du luxe, des chaînes d'or, des montres, des voitures et des chevaux. Ses trois mille ouvriers alimentent l'Europe entière de bijoux; soixante-quinze mille onces d'or et cinquante mille marcs d'argent changent chaque année de forme entre leurs mains, et leur seul salaire s'élève à 2,150,000 francs.

Le plus fashionable des magasins de bijouterie de Genève est sans contredit celui de Beautte : il est difficile de rêver en imagination une collection plus riche de ces mille merveilles qui perdent une âme féminine : c'est à rendre folle une Parisienne, c'est à faire tressaillir d'envie Cléopâtre dans son tombeau.

Ces bijoux paient un droit pour entrer en France; mais, moyennant un courtage de cinq pour cent, M. Beautte se charge de les faire parvenir par contrebande : le marché entre l'acquéreur et le vendeur se fait à cette condition, tout haut et publiquement, comme s'il n'y avait pas de douaniers au monde. Il est vrai que M. Beautte possède une merveilleuse adresse pour les mettre en défaut : une anecdote sur mille viendra à l'appui du compliment que nous lui faisons.

Lorsque M. le comte de Saint-Cricq était directeur général des douanes, il entendit si souvent parler de cette habileté, grâce à laquelle on mettait la vigilance de ses agens en défaut, qu'il résolut

Digitized by Google

de s'assurer par lui-même si tout ce que l'on en disait était vrai. Il alla en conséquence à Genève, se présenta au magasin de M. Beautte, acheta pour 30,000 francs de bijoux, à la condition qu'ils lui seraient remis sans droits d'entrée à son hôtel à Paris. M. Beautte accepta la condition comme un homme habitué à ces sortes de marchés, seulement il présenta à l'acheteur une espèce de sous-seing privé, par lequel il s'obligeait à payer, outre les 30,000 francs d'acquisition, et les 5 pour 100 d'usage : celui-ci sourit, prit une plume, signa *de Saint-Cricq, directeur-général des douanes françaises*, et remit le papier à Beautte, qui regarda la signature, et se contenta de répondre en inclinant la tête : M. le directeur des douanes, les objets que vous m'avez fait l'honneur de m'acheter, seront arrivés aussitôt que vous à Paris.

M. de Saint-Cricq, piqué au jeu, se donna à peine le temps de dîner, envoya chercher des chevaux à la poste, et partit une heure après le marché conclu.

En passant à la frontière, M. de Saint-Cricq se fit reconnaître des employés qui s'approchèrent pour visiter sa voiture, raconta au chef des douaniers ce qui venait de lui arriver, recommanda la surveillance la plus active sur toute la ligne, et promit une gratification de 50 louis à celui des employés qui parviendrait à saisir les bijoux prohibés : pas un douanier ne dormit de trois jours.

Pendant ce temps, M. de Saint-Cricq arrive à Paris, descend à son hôtel, embrasse sa femme et ses enfans, et monte à sa chambre pour se débarrasser de son costume de voyage.

La première chose qu'il aperçoit sur la cheminée est une boîte élégante dont la forme lui est inconnue. Il s'en approche, et lit sur l'écusson d'argent qui l'orne : *M. le Comte de Saint-Cricq, directeur-général des douanes;* il l'ouvre, et trouve les bijoux qu'il a achetés à Genève.

Beautte s'était entendu avec un des garçons de l'auberge, qui, en aidant les gens de M. de Saint-Cricq à faire les paquets de leur maître, avait glissé parmi eux la boîte défendue. Arrivé à Paris, le valet-de-chambre, voyant l'élégance de l'étui et l'inscription particulière qui y était gravée, s'était empressé de le déposer sur la cheminée de son maître.

M. le directeur des douanes était le premier contrebandier du royaume.

Digitized by Google

Les autres objets de contrebande que l'on trouve à Genève à moitié prix de celui de Paris, sont les étoffes de piqué, les linges de table et les assiettes de terre anglaise : ces objets y sont même moins chers qu'à Londres ; car, pour entrer dans cette ville, aux environs de laquelle ils se fabriquent, ils paient un droit plus considérable que ne l'est le prix de leur transport à Genève. Partout, moyennant la même somme de 5 pour cent, on vous garantit le passage en fraude de ces objets ; ce qui prouve, comme on le voit, l'utilité de la triple ligne de douaniers que nous payons pour garder la frontière.

Quoique Genève ait donné naissance à des hommes d'art et de science, le commerce y est l'unique occupation de ses habitans. A peine si quelques-uns d'entre eux sont au courant de notre littérature moderne, et le premier commis d'une maison de banque se croirait fort humilié, je crois, si son importance était mise en parallèle avec celle de Lamartine et de Victor Hugo, dont les noms ne sont probablement pas même parvenus jusqu'à lui : la seule littérature qu'ils apprécient est celle du Gymnase. Aussi, au moment où j'arrivai à Genève, Jenny Vertpré, cette gracieuse miniature de mademoiselle Mars, mettait-elle la ville en ébullition : la salle de spectacle débordait chaque soir dans ses corridors, et une émeute fut tout près d'éclater, parce que les entrées des abonnés, dans les coulisses, avaient été suspendues. Les déclarations d'amour étaient, de cette manière, obligées de passer publiquement par-dessus la rampe; ce qui, du reste, n'en diminuait pas le nombre. Quelques-unes tombèrent par ricochet entre mes mains, et je remarquai qu'il fallait plus de désintéressement que de vertu pour y résister : c'étaient, en général, des espèces de factures dans lesquelles une jolie femme était évaluée au prix courant d'une perle fine.

La société de salon à Genève est en petit celle de notre Chaussée-d'Antin : seulement, malgré la fortune acquise, l'économie primitive s'y fait sentir ; partout et à chaque instant on sent que l'on heurte les coudes de cette ménagère de la maison. A Paris, nos dames ont à elles des albums d'une grande valeur; celles de Genève louent un album pour *la soirée :* cela coûte 10 francs.

Les seules choses d'art à voir, pour un étranger, sont :

A la Bibliothèque, un manuscrit de saint Augustin sur papyrus;

Digitized by Google

une histoire d'Alexandre, par Quinte-Curce, trouvée dans les bagages du duc de Bourgogne après la bataille de Grandson, et les comptes de la maison de Philippe-le-Bel écrits sur des tablettes de cire.

Dans l'église de Saint-Pierre, le tombeau du maréchal de Rohan, ami de Henri IV, soutien ardent des calvinistes, mort, en 1638, à Kœnigfelden (1); il est enterré avec sa femme, fille de Sully.

Enfin, la maison de Jean-Jacques Rousseau, qu'indique, dans la rue de ce nom, une plaque de marbre noir, sur laquelle est gravée cette inscription :

« ICI EST NÉ J.-J. ROUSSEAU, LE 28 JUIN 1712. »

Les courses dans les environs de Genève sont délicieuses; à chaque moment de la journée, on trouve d'élégantes voitures disposées à conduire le voyageur partout où le mène sa curiosité ou son caprice. Lorsque nous eûmes visité la ville, nous montâmes dans une calèche et nous partîmes pour Ferney : deux heures après, nous étions arrivés.

La première chose que l'on aperçoit avant d'entrer au château, c'est une petite chapelle dont l'inscription est un chef-d'œuvre; elle ne se compose cependant que de trois mots latins :

DEO EREXIT VOLTAIRE.

Elle avait pour but de prouver au monde entier, fort inquiet des démêlés de la créature et du créateur, que Voltaire et Dieu s'étaient enfin réconciliés : la monde apprit cette nouvelle avec satisfaction, mais il soupçonna toujours Voltaire d'avoir fait les premières avances.

Nous traversâmes un jardin, nous montâmes un perron élevé de deux ou trois marches, et nous nous trouvâmes dans l'antichambre : c'est là que se recueillent, avant d'entrer dans le sanctuaire, les pèlerins qui viennent adorer le dieu de l'irréligion. Le concierge les prévient solennellement d'avance que rien n'a été changé à l'ameublement, et qu'ils vont voir l'appartement tel que l'habitait M. de Voltaire : cette allocution manque rarement de produire son

(1) Champ du roi.

effet. On a vu, à ces simples paroles, pleurer des abonnés du *Constitutionnel*.

Aussi rien n'est plus prodigieux à étudier que l'aplomb du concierge, chargé de conduire les étrangers. Il entra tout enfant au service du grand homme ; ce qui fait qu'il possède un répertoire d'anecdotes à lui relatives, qui ravissent en béatitude les braves bourgeois qui l'écoutent. Lorsque nous mîmes le pied dans la chambre à coucher, une famille entière aspirait, rangée en cercle autour de lui, chaque parole qui tombait de sa bouche, et l'admiration qu'elle avait pour le philosophe s'étendait presque jusqu'à l'homme qui avait ciré ses souliers et poudré sa perruque : c'était une scène dont il serait impossible de donner une idée, à moins que d'amener les mêmes acteurs sous les yeux du public. On saura seulement que, chaque fois que le concierge prononçait, avec un accent qui n'appartenait qu'à lui, ces mots sacramentels M. *Arouet de Voltaire*, il portait la main à son chapeau, et que tous ces hommes, qui ne se seraient peut-être pas découverts devant le Christ au Calvaire, imitaient religieusement ce mouvement de respect.

Dix minutes après, ce fut à notre tour de nous instruire : la société paya et partit, alors le cicérone nous appartint exclusivement. Il nous promena dans un assez beau jardin, d'où le philosophe avait une merveilleuse vue : nous montra l'allée couverte dans laquelle il avait fait *sa belle tragédie d'Irène;* et, nous quittant tout-à-coup pour s'approcher d'un arbre, il coupa avec sa serpette un copeau de son écorce qu'il me donna. Je le portai successivement à mon nez et à ma langue, croyant que c'était un bois étranger, qui avait une odeur ou un goût quelconque. — Point ; c'était un arbre planté par M. Arouet de Voltaire lui-même, et dont il est d'usage que chaque étranger emporte une parcelle. Ce digne arbre avait failli mourir d'un accident il y avait trois mois, et paraissait encore bien malade : un sacrilége s'était introduit nuitamment dans le parc, et avait enlevé trois ou quatre pieds carrés de l'écorce sainte. — C'est quelque fanatique de *la Henriade* qui aura fait cette infamie, dis-je à notre concierge. — Non, monsieur me répondit-il; je crois plutôt que c'est tout bonnement un spéculateur qui aura reçu une commande de l'étranger.

— Stupendo !!! .....

En sortant du jardin, notre concierge nous conduisit chez lui : il voulait nous montrer la canne de Voltaire, qu'il conservait religieusement depuis la mort du grand homme, et qu'il finit par nous offrir pour un louis, les besoins du temps le forçant de se séparer de cette relique précieuse ; je lui répondis que c'était trop cher, et que j'avais connu un souscripteur de l'édition Touquet, auquel, il y avait huit ans, il avait cédé la pareille pour 20 francs.

Nous remontâmes en voiture, nous repartîmes pour Coppet, et nous arrivâmes au château de madame de Staël.

Là, point de concierge bavard, point d'église à Dieu, point d'arbre dont on emporte l'écorce; mais un beau parc où tout le village peut se promener en liberté, et une pauvre femme qui pleure de vraies larmes en parlant de sa maîtresse, et en montrant les chambres qu'elle habitait, et où rien ne reste d'elle. Nous demandâmes à voir le bureau qui devait être encore taché de l'encre de sa plume, le lit qui devait être encore tiède de son dernier soupir : rien de tout cela n'a été sacré pour la famille ; la chambre a été convertie en je ne sais quel salon; les meubles ont été emportés je ne sais où. Il n'y avait peut être pas même dans tout le château un exemplaire de *Delphine*.

De cet appartement, nous passâmes dans celui de M. de Staël fils : là aussi la mort était entrée et avait trouvé à frapper de ses deux mains; deux lits étaient vides, un lit d'homme et un berceau d'enfant. C'est là que M. de Staël et son fils étaient morts à trois semaines d'intervalle l'un de l'autre.

Nous demandâmes à voir le tombeau de la famille; mais une disposition testamentaire de M. de Necker en a interdit l'entrée à la curiosité des voyageurs.

Nous étions sortis de Ferney avec une provision de gaîté qui nous paraissait devoir durer huit jours : nous sortîmes de Coppet les larmes aux yeux et le cœur serré.

Nous n'avions pas de temps à perdre pour prendre le bateau à vapeur, qui devait nous conduire à Lausanne; nous le voyions arriver sur nous, rapide, fumant et couvert d'écume, comme un cheval de course; au moment où nous croyions qu'il allait passer sans nous voir, il s'arrêta tout-à-coup tremblant de la secousse, puis,

Digitized by Google

mettant en travers, il nous attendit; à peine eûmes-nous mis le pied sur le pont qu'il reprit sa course.

Le lac Léman, c'est la mer de Naples : c'est son ciel bleu, ses eaux bleues, et de plus encore, ses montagnes sombres qui semblent superposées les unes aux autres, comme les marches d'un escalier du ciel; seulement, chaque marche a trois mille pieds de haut; puis, derrière tout cela, le front neigeux du Mont-Blanc, géant curieux qui regarde le lac par-dessus la tête des autres montagnes qui, près de lui, ne sont que des collines, et dont, à chaque échappée de vue, on aperçoit les robustes flancs.

Aussi a-t-on peine à détacher le regard de la rive méridionale du lac pour le porter sur la rive septentrionale; c'est cependant de ce côté que la nature a secoué le plus prodigalement ces fleurs et ces fruits de la terre qu'elle porte dans un coin de sa robe : ce sont des parcs des vignes, des moissons, un village de dix-huit lieues de long, étendu d'un bout à l'autre de la rive. Des châteaux bâtis dans tous les sites, variés comme la fantaisie, et portant sur leurs fronts sculptés la date précise de leur naissance; à Nyon, des constructions romaines bâties par César; à Vuflans, un manoir gothique élevé par Berthe, la reine fileuse; à Morges, des villas en terrasses qu'on croirait transportées toutes construites de Sorrente ou de Baïa; puis, au fond, Lausanne avec ses clochers élancés; Lausanne, dont les maisons blanches semblent de loin une troupe de cygnes qui se sèchent au soleil, et qui a placé au bord du lac la petite ville d'Oulchy, sentinelle chargée de faire signe aux voyageurs de ne point passer sans venir rendre hommage à la reine vaudoise : notre bateau s'approcha d'elle comme un tributaire, et déposa une partie de ses passagers sur le rivage. A peine avais-je mis le pied sur le port, que j'aperçus un jeune républicain, nommé Allier, que j'avais connu à l'époque de la révolution de juillet, et qui, condamné pour une brochure à cinq ans de prison, je crois, s'était réfugié à Lausanne; depuis un mois, il habitait la ville: c'était une bonne fortune pour moi, mon cicerone était tout trouvé.

Il vint se jeter dans mes bras aussitôt qu'il me reconnut, quoique nous n'eussions jamais été liés ensemble; je devinai à cet embrassement tout ce qu'il y avait de douleur dans cette pauvre âme errante : en effet, il était atteint du mal du pays. Ce beau lac aux

rives merveilleuses, cette ville située dans une des positions les plus ravissantes du monde, ces montagnes pittoresques; tout cela était sans mérite et sans charme à ses yeux : l'air étranger l'étouffait.

Comme ce pauvre garçon n'était guère en état de satisfaire ma curiosité, et que, lorsque je parlais Suisse, il répondait France, il offrit de me présenter à un excellent patriote, député de la ville de Lausanne, qui l'avait reçu comme un frère en religion, et qui ne l'avait pas consolé, par la seule raison qu'on ne console pas de l'exil.

M. Pellis est l'un des hommes les plus distingués que j'aie rencontrés dans tout mon voyage, par son instruction, son obligeance et son patriotisme : du moment où nous nous fûmes serré la main, nous devînmes frères; et pendant les deux jours que je passai à Lausanne, il eut la bonté de me donner, sur l'histoire, la législation et l'archéologie du canton, les renseignemens les plus précieux. Il s'était lui-même beaucoup occupé de ces trois choses.

Le canton de Vaux, qui touche à celui de Genève, doit sa prospérité à une cause tout opposée à celle de son voisin. Ses richesses, à lui, ne sont point industrielles, mais territoriales; le sol est divisé de manière à ce que chacun possède : de sorte que sur ses cent quatre-vingt mille habitans il compte trente-quatre mille propriétaires. On a calculé que c'était quatre mille de plus que dans toute la Grande-Bretagne.

Le canton est, militairement parlant, l'un des mieux organisés de la confédération; et, comme tout Vaudois est soldat, il a toujours, tant en troupes disponibles qu'en troupes de réserve, trente mille hommes à-peu-près sous les armes : c'est le cinquième de la population. L'armée française, établie sur cette proportion, serait composée de six millions de soldats.

Les troupes suisses ne reçoivent aucune solde; c'est un devoir de citoyen qu'elles acquittent, et qui ne leur paraît pas onéreux. Tous les ans, elles passent trois mois au camp, pour s'exercer à toutes les manœuvres et s'endurcir à toutes les fatigues; de cette manière, la Suisse entière trouverait prête, à son premier appel de guerre, une armée de cent quatre-vingt mille hommes, qui ne coûte pas une obole au gouvernement. Le budget de la nôtre, qui

présente, je crois, un effectif de quatre cent mille hommes, s'élève à environ trois cent six millions.

Nul ne peut être officier s'il n'a servi deux ans; les candidats sont proposés par le corps d'officiers et nommés par le conseil-d'état : celui qui atteint l'âge de vingt-cinq ans sans avoir servi dans l'élite, sert dans un corps de dépôt jusqu'à l'âge de cinquante, et est frappé d'incapacité pour devenir officier. Un citoyen ne peut se marier, s'il ne possède son uniforme, ses armes et sa bible.

Quant au pouvoir législatif, il est établi sur des bases aussi solides et aussi claires : tous les cinq ans la chambre des députés est soumise à un renouvellement intégral, et le conseil exécutif à un renouvellement partiel. Tout citoyen est électeur; les élections se font dans l'église, et les députés prêtent aussitôt serment devant l'écusson fédéral, où sont inscrits ces deux mots : *Liberté. — Patrie.*

La cathédrale de Lausanne paraît avoir été commencée vers la fin du quinzième siècle; elle allait être terminée, et la partie supérieure de l'un de ses clochers restait seule à achever, lorsque la réformation interrompit ces travaux en 1536. L'intérieur, comme celui des temples protestans, est nu et dépouillé de tout ornement; un grand prie-Dieu s'élève au milieu du chœur : c'est là, qu'à l'époque ou le calvinisme fit de si rapides progrès, les catholiques venaient prier Dieu de rendre la lumière à leurs frères égarés. Ils y vinrent si long-temps et en telle quantité, que le marbre, creusé par le frottement, a conservé l'empreinte de leurs genoux.

Le chœur est entouré de tombeaux presque tous remarquables, soit sous le rapport de l'art, soit à cause des restes illustres qui leur ont été confiés, soit enfin à cause des particularités qui se rattachent à la mort de ceux qu'ils renferment.

Les tombeaux gothiques, dignes de quelque attention, sont ceux du pape Félix V, et d'Othon de Granson, à la statue duquel les mains manquent. Voici la cause de cette mutilation :

En 1393, Gérard d'Estavayer, jaloux des soins que rendait à sa femme, la belle Catherine de Belp, le sire Othon de Granson, prit le parti, pour se venger de lui, et pour dissimuler la véritable cause de cette vengeance, de l'accuser d'être l'auteur d'un empoisonnement dont le comte Amédée VIII, de Savoie, avait manqué d'être victime.

Digitized by Google

En conséquence, il fit solennellement sa plainte par devant Louis de Joinville, baillif de Vaux, et la renouvelant avec de grandes formalités devant le comte Amédée VIII, il offrit à son ennemi le combat à outrance, comme témoignage de la vérité de son accusation. Othon de Granson, quoiqu'affaibli par une blessure encore mal fermée, crut de son honneur de ne point demander un délai, et accepta le défi : il fut donc convenu que le combat aurait lieu le 9 août 1393, à Bourg en Bresse, et que chacun des combattans serait armé d'une lance, de deux épées et d'un poignard; il fut convenu, en outre, que le vaincu perdrait les deux mains, à moins qu'il n'avouât, si c'était Othon, le crime dont il était accusé, et si c'était Gérard d'Estavayer, la fausseté de l'accusation.

Othon fut vaincu : Gérard d'Estavayer lui cria d'avouer qu'il était coupable; Othon répondit en lui tendant ses deux mains, que Gérard abattit d'un seul coup.

Voilà pourquoi les mains manquent à la statue, comme elles manquent au cadavre, car elles furent brulées par le bourreau, comme les mains d'un traître (1).

Lorsqu'on ouvrit le tombeau d'Othon, afin de transporter ses restes dans la cathédrale de Lausanne, on trouva le squelette revêtu de son armure de combat, casque en tête et éperons aux pieds; la cuirasse, brisée à la poitrine, indiquait l'endroit où avait frappé la lance de Gérard.

Les tombeaux modernes sont ceux de la princesse Catherine Orlow et de lady Straffort Canning : lord Straffort obtint, à cause de sa profonde douleur, que sa femme fût enterrée dans le temple. Il écrivit à Canova pour lui commander un tombeau, recommandant au sculpteur de faire le plus de diligence possible. Le tombeau arriva au bout de cinq mois, le lendemain du jour où lord Straffort venait de convoler en secondes noces.

De là, M. Pellis, notre savant et aimable cicerone, nous offrit de nous faire voir la maison pénitentiaire : en sortant, nous admirâmes la merveilleuse vue que l'on découvre du plateau de la cathédrale, au-dessous de laquelle Lausanne, couchée, éparpille ses maisons,

(1) L'artiste qui a fait le tombeau, a sculpté deux petites mains sur le coussin de marbre qui soutient la tête d'Othon.

toujours plus distantes les unes des autres au fur et à mesure qu'elles s'éloignent du centre; au-delà de ces maisons, le lac bleu, uni comme un miroir; à l'un des bouts de ce lac, Genève, dont les toits et les dômes de zinc brillent au soleil, comme les coupoles d'une ville mahométane; enfin, à l'autre extrémité, la gorge sombre du Valais, que dominent de leurs arêtes neigeuses la Dent de Morcle et la Dent du Midi.

Ce plateau est le rendez-vous de la ville; mais comme il est exposé à l'occident, il y vient toujours, de la cîme des monts couverts de glace qui bornent l'horizon, un vent aigu, dangereux pour les enfans et les vieillards. Le conseil d'état vient de décider, en conséquence, qu'il sera fait, sur le versant méridional de la ville, une promenade destinée à la vieillesse et à l'enfance, qui, faibles toutes deux, ont toutes deux besoin de soleil et de chaleur. Cette promenade coûtera 150,000 francs : ne dirait-on pas une décision des Ephores de Sparte?

La Suisse n'a ni galères ni bagnes, mais seulement des maisons pénitentiaires. C'était l'une d'elles que nous allions visiter; ainsi, les hommes que nous allions voir, c'étaient des forçats. Nous y entrâmes avec cette pensée; mais cela ressemblait si peu à nos prisons de France, que nous nous crûmes tout simplement dans un hospice.

Les détenus étaient en récréation, c'est-à-dire qu'ils pouvaient se promener une heure dans une belle cour, qui leur est consacrée; nous les vîmes par une fenêtre, causant par groupes. On nous fit remarquer que quelques-uns avaient des habits rayés vert et blanc, et portaient une espèce de ferrement au cou : ceux-là étaient les galériens.

Nous allâmes à une fenêtre en face, et nous vîmes dans un jardin des femmes qui se promenaient : c'était le jardin des Madelonnettes et du Saint-Lazare vaudois.

Nous visitâmes ensuite les petites chambres isolées dans lesquelles couchent les détenus; c'étaient de jolies cellules, dont les grilles faisaient seules des prisons : chaque cellule était garnie des meubles nécessaires à l'usage d'une personne. Quelques-unes même avaient une petite bibliothèque, car il est loisible aux détenus de consacrer à la lecture les heures de la récréation.

Le but de ces maisons pénitentiaires est, non-seulement de séparer de la société les individus qui pourraient lui porter préjudice, mais elles ont encore pour résultat d'améliorer ceux qu'elles séquestrent. En général, nos jeunes condamnés français sortent des prisons ou des bagnes plus corrompus qu'ils n'y sont entrés; les condamnés vaudois, au contraire, en sortent meilleurs. Voilà sur quelle base logique le gouvernement a fait reposer cette amélioration.

La plus grande partie des crimes sont commis par la misère; cette misère dans laquelle l'individu est tombé vient de ce que, ne connaissant aucun état, il n'a pu, à l'aide de son travail, se créer une existence au milieu de la société. Le séquestrer de cette société, le retenir emprisonné un temps plus ou moins long et le relâcher au milieu d'elle, ce n'est pas le moyen de le rendre meilleur, c'est le priver de la liberté, et voilà tout; rejeté au milieu du monde dans la même position qui a causé sa première chute, cette même position en causera naturellement une seconde : le seul moyen de la lui épargner, est donc de le rendre aux hommes qui vivent de leur industrie, sur un pied égal au leur, c'est-à-dire avec une industrie et de l'argent.

En conséquence, les maisons pénitentiaires ont pour premier réglement que, tout condamné, qui ne saura pas un état, en apprendra un à son choix; et, pour second, que les deux tiers de l'argent que rapportera cet état, pendant la détention du coupable, seront pour lui. Un article ajouté depuis complète cette mesure philanthropique. Il autorise les prisonniers à faire passer un tiers de cet argent à leur père ou à leur mère, à leur femme ou à leurs enfans.

Ainsi la chaîne de la nature, violemment brisée pour le condamné par un arrêt juridique, se renoue à des relations nouvelles. L'argent qu'il envoie à sa famille lui prépare, au milieu d'elle, un retour joyeux. L'intérieur dont son cœur a tant besoin, après en avoir été si long-temps privé, lui est ouvert, puisqu'au lieu d'y revenir flétri, pauvre et nu, le membre absent de cette famille y rentre lavé du crime passé par la punition même, et assuré de sa vertu à venir par l'argent qu'il possède et l'état qu'il a appris.

Plusieurs exemples sont venus à l'appui de cette merveilleuse

institution, et ont récompensé ses auteurs. Voici des notes copiées sur le registre de la maison qui attestent ce résultat :

B..., né en 1807, à Bellerive, — garçon meunier, — pauvre; — il a volé trois mesures de méteil, et a été condamné à deux ans de fers. — Son bénéfice, à la fin de son temps, outre les secours envoyés à sa famille, était de 70 fr. de Suisse (100 fr. de France, à peu près). Il est sorti, de plus, tisserand très habile. —

Au-dessous de ces lignes le pasteur du village où retournait B..., a écrit de sa main.

« Lors de son retour à Bellerive, ce jeune homme, extrêmement
» humilié de sa détention, se cachait chez son père, et n'osait sor-
» tir de la maison. Les jeunes gens du village allèrent le prendre
» un dimanche chez lui, et le conduisirent au milieu d'eux à l'é-
» glise. »

L..., prévenue de divers vols, — trois ans de réclusion, — elle est sortie dans de bonnes dispositions, et est allée dans sa commune où, sur les renseignemens favorables qui étaient parvenus dans son village, relativement à son excellente conduite pendant sa détention, les jeunes filles sont allées à sa rencontre, et, après l'avoir embrassée, l'ont ramenée au milieu d'elles dans le village; — son bénéfice, 113 fr. de Suisse (180 fr. de France environ). — Fileuse et sachant lire et écrire.

D..., condamnée à dix ans de réclusion, pour infanticide, sans préméditation, — entrée ne sachant rien, — sortie instruite, — excellente ouvrière en linge, avec un bénéfice de 900 fr. de Suisse (1250 fr. de France, à peu près). Aujourd'hui gouvernante dans une des meilleures maisons du canton.

N'y a-t-il pas quelque chose de patriarcal dans ce gouvernement qui instruit le coupable, et dans cette jeunesse qui lui pardonne? N'est-ce pas la sublime devise fédérale mise en pratique : *Un pour tous, tous pour un?*

Je pourrais citer cent exemples pareils inscrits sur le registre d'une seule maison pénitentiaire. Que l'on consulte les registres de tous nos bagnes et de toutes nos prisons, et je porte le défi, même à M. Appert, de me citer quatre faits qui balancent moralement ceux que je viens de rapporter.

En sortant de la maison pénitentiaire, nous allâmes prendre des

glaces; elles coûtent 3 batz (9 sous de France), et sont les meilleures que j'aie mangées de ma vie. Je les recommande à tout voyageur qui passera à Lausanne.

Une seconde recommandation gastronomique, que les amateurs ne me pardonneraient pas d'avoir oubliée, est celle de la *ferra du lac Léman*. Cet excellent poisson ne se trouve que là, et quoiqu'il ait une grande ressemblance avec le *lavaret* du lac de Neufchâtel, et l'*ombre chevalier* du lac du Bourget, il les surpasse tous deux en finesse. Je ne connais que l'alose de Seine qui lui soit comparable.

Lorsqu'on aura visité la promenade, la cathédrale et la maison d'arrêt de Lausanne, lorsqu'on aura mangé au Lion d'Or de la ferra du lac, bu du vin blanc du Vevay, et pris, au café qui se trouve dans la même rue que cette auberge, des glaces à la neige, on n'aura rien de mieux à faire que de louer une voiture et de partir pour Villeneuve : chemin faisant, on traversera Vevay, où demeurait Claire; le château de Blonay qu'habitait le père de Julie; Clarens, où l'on montre la maison de Jean-Jacques, et enfin, en arrivant à Chillon, on apercevra à une lieue et demie, sur l'autre rive, les rochers escarpés de la Meilleraie, du sommet desquels Saint-Preux contemplait le lac profond et limpide dans les eaux duquel étaient la mort et le repos.

Chillon, ancienne prison d'état des ducs de Savoie, aujourd'hui l'arsenal du canton de Vaux, fut bâti en 1250. La captivité de Bonnivard l'a tellement rempli de son souvenir, qu'on a oublié jusqu'au nom d'un prisonnier qui s'en échappa en 1798, d'une manière presque miraculeuse. Ce malheureux parvint à faire un trou dans le mur, à l'aide d'un clou arraché à la semelle de ses souliers; mais sorti de son cachot, il se trouva dans un plus grand et voilà tout. Il lui fallut alors, à la force du poignet, briser une barre de fer, qui fermait une meurtrière de trois ou quatre pouces de large; la trace de ses souliers restée sur le talus de cette meurtrière atteste que les efforts qu'il fut obligé de faire dépassaient presque la puissance humaine. Ses pieds, à l'aide desquels il se roidissait, ont creusé la pierre à la profondeur d'un pouce. Cette meurtrière est la troisième à gauche en entrant dans le grand cachot.

A l'article de Genève, nous avons parlé de Bonnivard et de Ber-

thelier. Le premier avait dit un jour que, pour l'affranchissement de son pays, il donnerait sa liberté, le second répondit qu'il donnerait sa vie. Ce double engagement fut entendu, et, lorsque les bourreaux vinrent en réclamer l'accomplissement, ils les trouvèrent prêts tous deux à l'accomplir. Berthelier marcha à l'échafaud. Bonnivard, transporté à Chillon, y trouva une captivité affreuse. Lié par le milieu du corps à une chaîne, dont l'autre bout allait rejoindre un anneau de fer scellé dans un pilier, il resta ainsi six ans, n'ayant de liberté que la longueur de cette chaîne, ne pouvant se coucher que là où elle lui permettait de s'étendre, tournant toujours comme une bête fauve à l'entour de son pilier, creusant le pavé avec sa marche forcément régulière, rongé par cette pensée que sa captivité ne servait peut-être en rien à l'affranchissement de son pays, et que Genève et lui étaient voués à des fers éternels. Comment, dans cette longue nuit, que nul jour ne venait interrompre, dont le silence n'était troublé que par le bruit des flots du lac battant les murs du cachot, comment, ô mon Dieu! la pensée n'a-t-elle pas tué la matière, ou la matière la pensée? Comment, un matin, le geôlier ne trouva-t-il pas son prisonnier mort ou fou, quand une seule idée, une idée éternelle devait lui briser le cœur et lui dessécher le cerveau? Et pendant ce temps, pendant six ans, pendant cette éternité, pas un cri, pas une plainte, dirent ses geôliers, excepté sans doute quand le ciel déchaînait l'orage, quand la tempête soulevait les flots, quand la pluie et le vent fouettaient les murs; car alors sa voix se perdait dans la grande voix de la nature; car alors, vous seul, ô mon Dieu! vous pouviez distinguer ses cris et ses sanglots; et ses geôliers qui n'avaient pas joui de son désespoir, le retrouvaient le lendemain calme et résigné, car la tempête alors s'était calmée dans son cœur, comme dans la nature. Oh! sans cela, sans cela, ne se serait-il pas brisé la tête à son pilier, ne se serait-il pas étranglé avec sa chaîne, aurait-il attendu le jour où l'on entra en tumulte dans sa prison, et où cent voix lui dirent à la fois :

— Bonnivard, tu es libre!

— Et Genève?

— Libre aussi!!

Depuis lors, la prison du martyr est devenue un temple, et son

pilier un autel. Tout ce qui a un cœur noble et amoureux de la liberté se détourne de sa route, et vient prier là où il a souffert. On cherche sur la colonne où chacun veut inscrire son nom les caractères qu'il y a gravés, on se courbe vers la dalle creusée, pour y retrouver la trace de ses pas, on se cramponne à l'anneau auquel il était attaché, pour éprouver s'il est solidement scellé encore avec son ciment de huit siècles : toute autre idée se perd dans cette idée, c'est ici qu'il est resté enchaîné six ans.... six ans, c'est-à-dire la neuvième partie de la vie d'un homme.

Un soir, c'était en 1816, par une de ces belles nuits qu'on croirait que Dieu a faites pour la Suisse seule, une barque s'avança silencieusement, laissant derrière elle un sillage brillanté par les rayons brisés de la lune; elle cingla vers les murs blanchâtres du château de Chillon, et toucha au rivage sans secousse, sans bruit, comme un cygne qui aborde; il en descendit un homme, au teint pâle, au front hautain, aux yeux perçans; il était enveloppé d'un grand manteau noir qui cachait ses pieds, et cependant on s'apercevait qu'il boitait légèrement. Il demanda à voir le cachot de Bonnivard, il y resta seul et long-temps, et lorsqu'on rentra après lui dans le souterrain, on trouva, sur le pilier même de Bonnivard, un nouveau nom dont voici la copie exacte :

BYRON

ALEX. DUMAS.

LA BRETAGNE.

FRAGMENT.

Le morceau que l'on va lire, fait partie d'une description de la France, placée en tête de l'*Histoire de France*, par M. Michelet. Cet important ouvrage doit paraître dans un mois (1).

—

. . . On l'a dit, *Paris, Rouen, le Hâvre, sont une même ville dont la Seine est la grand'rue*. Eloignez-vous au midi de cette rue magnifique où les châteaux touchent aux châteaux, les villages aux villages; passez de la Seine-Inférieure au Calvados, et du Calvados à la Manche; quelles que soient la richesse et la fertilité de la contrée, les villes diminuent de nombre, les cultures

(1) Chez Hachette, rue Pierre-Sarazin, n. 12.

Digitized by Google

aussi ; les pâturages augmentent. Le pays est sérieux : il va devenir triste et sauvage. Aux châteaux altiers de la Normandie vont succéder les bas manoirs bretons. Le costume semble suivre le changement de l'architecture. Le bonnet triomphal des femmes de Caux, qui annonce si dignement les filles des conquérans de l'Angleterre, s'évase vers Caen, s'aplatit dès Villedieu; à Saint-Malo, il se divise, et figure, au vent, tantôt les ailes d'un moulin, tantôt les voiles d'un vaisseau. D'autre part, les habits de peau commencent à Laval. Les forêts qui vont s'épaississant, la solitude de la Trappe, où les moines mènent en commun la vie sauvage, les noms expressifs des villes, Fougères et Rennes (Rennes veut dire aussi fougère), les eaux grises de la Mayenne et de la Vilaine; tout annonce la rude contrée.

C'est par là, toutefois, que nous voulons commencer l'étude de la France. L'aînée de la monarchie, la province celtique, mérite le premier regard. De là nous descendrons aux vieux rivaux des Celtes, aux Basques ou Ibères, non moins obstinés dans leurs montagnes que le Celte dans ses landes et ses marais. Nous pourrons passer ensuite aux pays mêlés par la conquête romaine et germanique. Nous aurons étudié la géographie dans l'ordre chronologique, et voyagé à-la-fois dans l'espace et dans le temps.

La pauvre et dure Bretagne, l'élément résistant de la France, étend ses champs de quartz et de schiste, depuis les ardoisières de Châteaulin près Brest, jusqu'aux ardoisières d'Angers. C'est là son étendue géologique. D'Angers à Rennes, c'est un pays disputé et flottant, un *border* comme celui d'Angleterre et d'Ecosse, qui a échappé de bonne heure à la Bretagne. La langue bretonne ne commence pas même à Rennes, mais vers Elven, Pontivy, Loudéac et Châtelaudren. De là jusqu'à la pointe du Finistère, c'est la vraie Bretagne, la Bretagne *bretonnante,* pays devenu tout étranger au nôtre, justement parce qu'il est resté trop fidèle à notre état primitif; peu français, tant il est gaulois; et qui nous aurait échappé plus d'une fois, si nous ne le tenions serré, comme dans des pinces et des tenailles, entre quatre villes françaises d'un génie rude et fort : Nantes et Saint-Malo, Rennes et Brest.

Et pourtant cette pauvre vieille province nous a sauvés plus d'une fois; souvent, lorsque la patrie était aux abois, et qu'elle

Digitized by Google

désespérait presque, il s'est trouvé des poitrines et des têtes bretonnes plus dures que le fer de l'étranger. Quand les hommes du Nord couraient impunément nos côtes et nos fleuves, la résistance commença par le breton Noménoé. Les Anglais furent repoussés au quatorzième siècle par Duguesclin; au quinzième, par Richemont; au dix-septième, poursuivis sur toutes les mers par Duguay-Trouin. Les guerres de la liberté religieuse et celles de la liberté politique n'ont pas de gloires plus innocentes et plus pures que Lanoue et Latour-d'Auvergne, le premier grenadier de la république. C'est un Nantais, si l'on en croit la tradition, qui aurait poussé le dernier cri de Waterloo: *La Garde meurt et ne se rend pas.*

Le génie de la Bretagne, c'est un génie d'indomptable résistance et d'opposition intrépide, opiniâtre, souvent aveugle; témoin Moreau, l'adversaire de Bonaparte. La chose est plus sensible encore dans l'histoire de la philosophie et de la littérature. Le breton Pélage, qui mit l'esprit stoïcien dans le christianisme, et réclama le premier dans l'église en faveur de la liberté humaine, eut pour successeurs le breton Abailard et le breton Descartes. Tous trois ont donné l'élan à la philosophie de leur siècle. Toutefois, dans Descartes même, le dédain des faits, le mépris de l'histoire et des langues, indique assez que ce génie indépendant, qui fonda la psychologie et doubla les mathématiques, avait plus de vigueur que d'étendue (1).

Cet esprit d'opposition, naturel à la Bretagne, est marqué au dernier siècle et au nôtre par deux faits contradictoires en apparence. La même partie de la Bretagne (Saint-Malo, Dinan et Saint-Brieuc) qui a produit, sous Louis XV, les incrédules Duclos, Maupertuis et Lamétrie, a donné, de nos jours, au catholicisme son poète et son orateur, Châteaubriant et Lamennais.

Jetons maintenant un rapide coup-d'œil sur la contrée.

A ses deux portes, la Bretagne a deux forêts, le Bocage normand

(1) Il a percé bien loin sur une ligne droite, sans regarder à droite ni à gauche; et la première conséquence de cet idéalisme qui semblait donner tout à l'homme, fut, comme on le sait, l'anéantissement de l'homme dans la vision de Mallebranche et le panthéisme de Spinosa.

Digitized by Google

et le Bocage vendéen; deux villes, Saint-Malo et Nantes. L'aspect de Saint-Malo est singulièrement laid et sinistre; de plus, quelque chose de bizarre que nous retrouverons par toute la presqu'île, dans les costumes, dans les tableaux, dans les monumens (1); petite ville, riche, sombre et triste; nid de vautours ou d'orfraies, tour-à-tour île et presqu'île, selon le flux ou le reflux; tout bordé d'écueils sales et fétides, où le varec pourrit à plaisir. Au loin, une côte de rochers blancs, anguleux, découpés comme au rasoir. La guerre est le bon temps pour Saint-Malo; ils ne connaissent pas de plus charmante fête. Quand ils ont eu récemment l'espoir de courir sus aux vaisseaux hollandais, il fallait les voir sur leurs noires murailles avec leurs longues-vues, qui couvaient déjà l'Océan (2).

A l'autre bout, c'est Brest, le grand port militaire, la pensée de Richelieu, la main de Louis XIV; fort, arsenal et bagne, canons et vaisseaux, armée et millions, la force de la France entassée au bout de la France : tout cela dans un port serré, où l'on étouffe entre deux montagnes chargées d'immenses constructions. Quand vous parcourez ce port, c'est comme si vous passiez dans une petite barque entre deux vaisseaux de haut bord; il semble que ces lourdes masses vont venir à vous et que vous allez être pris entre elles. L'impression générale est grande, mais pénible. C'est un prodigieux tour de force, un défi porté à l'Angleterre et à la nature. J'y sens partout l'effort, et l'air du bagne et la chaîne du forçat. C'est justement à cette pointe, où la mer, échappée du détroit de la Manche, vient briser avec tant de fureur, que nous avons placé le grand dépôt de notre marine. Certes, il est bien gardé. J'y ai vu mille canons (3). L'on n'y entrera pas; mais l'on n'en sort pas comme on

(1) Par exemple, dans les clochers penchés, ou découpés en jeux de cartes, ou lourdement étagés de balustrades, qu'on voit à Tréguier et à Landernau; dans la cathédrale tortueuse de Quimper, où le chœur est de travers par rapport à la nef; dans la triple église de Vannes, etc. Saint-Malo n'a pas de cathédrale, malgré ses belles légendes. Sur ces légendes, voy. les Act. SS. ord. S. Benedicti, sæc. I. et D. Morice, *Preuves de l'Histoire de Bretagne*, t. I.

(2) L'auteur était à Saint-Malo, au mois de septembre 1831.

(3) A l'Arsenal, sans compter les batteries.

Digitized by Google

veut. Plus d'un vaisseau a péri à la passe de Brest (1). Toute cette côte est un cimetière. Il s'y perd soixante embarcations chaque hiver (2). La mer est anglaise d'inclination ; elle n'aime pas la France, elle brise nos vaisseaux, elle ensable nos ports (3).

Rien de sinistre et de formidable comme cette côte de Brest; c'est la limite extrême, la pointe, la proue de l'ancien monde. Là, les deux ennemis sont en face, la terre et la mer, l'homme et la nature. Il faut voir quand elle s'émeut, la furieuse, quelles monstrueuses vagues elle entasse à la pointe de Saint-Mathieu, à cinquante, à soixante, à quatre-vingt pieds ; l'écume vole jusqu'à l'église où les mères et les sœurs sont en prière (4). Et même dans les momens de trève, quand l'Océan se tait, qui a parcouru cette côte funèbre sans dire ou sentir en soi : *Tristis usque ad mortem?*

C'est qu'en effet il y a là pis que les écueils, pis que la tempête. La nature est atroce, l'homme est atroce, et ils semblent s'entendre. Dès que la mer leur jette un pauvre vaisseau, ils courent à la côte, hommes, femmes et enfans ; ils tombent sur cette curée. N'espérez pas arrêter ces loups ; ils pilleraient tranquillement sous le feu de la gendarmerie (5). Encore s'ils attendaient toujours le naufrage, mais on assure qu'ils l'ont souvent préparé. Souvent, dit-on, une vache, promenant à ses cornes un fanal mouvant, a mené les vaisseaux sur les écueils. Dieu sait alors quelles scènes de

(1) Par exemple, *le Républicain*, vaisseau de 120 canons, en 1793.

(2) Ce nombre qui m'a été garanti par les gens du pays, est peut-être exagéré. Il se perd en tout quatre-vingt-huit bâtimens par an sur nos côtes occidentales, de Dunkerque à Saint-Jean de Luz. Discours de M. Arago, *Moniteur*, 23 mars 1833.

(3) Dieppe, le Hâvre, la Rochelle, Cette, etc.

(4) *Goélans, goélans,*
Ramenez-nous nos maris, nos amans!

(5) Attesté par les gendarmes même. Du reste, ils semblent envisager le *bris* comme une sorte de droit d'alluvion. Ce terrible droit de *bris* était, comme on sait, l'un des privilèges féodaux les plus lucratifs. Le vicomte de Léon disait, en parlant d'un écueil : J'ai là une pierre plus précieuse que celles qui ornent la couronne des rois.

Digitized by Google

nuit! On en a vu qui, pour arracher une bague au doigt d'une femme qui se noyait, lui coupaient le doigt avec les dents (1).

L'homme est dur sur cette côte. Fils maudit de la création, vrai Caïn, pourquoi pardonnerait-il à Abel? La nature ne lui pardonne pas. La vague l'épargne-t-elle, quand, dans les terribles nuits de l'hiver, il va par les écueils attirer le varec flottant qui doit engraisser son champ stérile, et que si souvent le flot apporte l'herbe et emporte l'homme? L'épargne-t-elle, quand il glisse en tremblant sous la pointe du Raz, aux rochers rouges où s'abîme l'*enfer de Plogoff*, à côté de la *Baie des Trépassés*, où les courans portent les cadavres depuis tant de siècles? C'est un proverbe breton : « Nul « n'a passé le Raz sans mal ou sans frayeur. » Et encore : « Secou- « rez-moi, grand Dieu, à la pointe du Raz! mon vaisseau est si « petit, et la mer est si grande (2)! »

Là, la nature expire, l'humanité devient morne et froide. Nulle poésie, peu de religion; le christianisme y est d'hier. Michel Noblet fut, dit-on, l'apôtre de Batz en 1648 (3). Dans les îles de Sein, de Batz, d'Ouessant, les mariages sont tristes et sévères. Les sens y semblent éteints; plus d'amour, de pudeur, ni de jalousie. Les filles font, sans rougir, les démarches pour leur mariage (4). La femme y travaille plus que l'homme, et dans les îles d'Ouessant, elle y est plus grande et plus forte. C'est qu'elle cultive la terre : lui, il reste assis au bateau, bercé et battu par la mer, sa rude nourrice. Les ani-

(1) Je rapporte cette tradition du pays sans la garantir. Il est superflu d'ajouter que la trace de ces mœurs barbares disparaît chaque jour.

(2) Voyage de Cambry, t. II, p. 241-257.

(3) Cambry, t. I, p. 109. Je n'ai pas ici d'autre garant. Pour tous les autres faits que j'emprunte à cet agréable ouvrage, ils m'ont été confirmés par des hommes du pays.

(4) Cambry, t. II, p. 77.—Tolland's Letters, p. 2-3. Dans les Hébrides et autres îles, l'homme prenait la femme à l'essai pour un an; si elle ne lui convenait pas, il la cédait à un autre. (Martin's *Hebrides*, etc.) Naguère encore, le paysan qui voulait se marier, demandait femme au lord de Barra, qui régnait dans ces îles depuis trente-cinq générations. Solin, c. 22, assure déjà que le roi des Hébrides n'a point de femmes à lui, mais qu'il use de toutes.

Digitized by Google

maux aussi s'altèrent, et semblent changer de nature. Les chevaux, les lapins, sont d'une étrange petitesse dans ces îles.

Asseyons-nous à cette formidable pointe du Raz, sur ce rocher miné, à cette hauteur de trois cents pieds, d'où nous voyons sept lieues de côtes. C'est ici, en quelque sorte, le sanctuaire du monde celtique. Ce que vous apercevez par-delà la baie des Trépassés, est l'île de Sein, triste banc de sable sans arbres et presque sans abri ; quelques familles y vivent, pauvres et compâtissantes, qui, tous les ans, sauvent des naufragés. Cette île était la demeure des vierges sacrées qui donnaient aux Celtes beau temps ou naufrage. Là, elles célébraient leur triste et meurtrière orgie, et les navigateurs entendaient avec effroi de la pleine mer le bruit des cymbales barbares. Cette île, dans la tradition, est le berceau de Myrddyn, le Merlin du moyen âge. Son tombeau est de l'autre côté de la Bretagne, dans la forêt de Broceliande, sous la fatale pierre où sa Vyvyan l'a enchanté. Tous ces rochers que vous voyez, ce sont des villes englouties; c'est Douarnenez, c'est Is, la Sodôme bretonne; ces deux corbeaux, qui vont toujours volant lourdement au rivage, ne sont rien autre que les âmes du roi Grallon et de sa fille; et ces sifflemens, qu'on croirait ceux de la tempête, sont les *crierien*, ombres des naufragés, qui demandent la sépulture.

A Lanvau, près Brest, s'élève, comme la borne du continent, une grande pierre brute. De là, jusqu'à Lorient, et de Lorient à Quiberon et Carnac, sur toute la côte méridionale de la Bretagne, vous ne pouvez marcher un quart-d'heure sans rencontrer quelques-uns de ces monumens informes qu'on appelle druidiques. Vous les voyez souvent de la route dans des landes couvertes de houx et de chardons. Ce sont de grosses pierres basses, dressées et souvent un peu arrondies par le haut, ou bien une table de pierre portant sur trois ou quatre pierres droites. Qu'on veuille y voir des autels, des tombeaux, ou de simples souvenirs de quelque événement, ces monumens ne sont rien moins qu'imposans, quoi qu'on ait dit. Mais l'impression en est triste, ils ont quelque chose de singulièrement rude et rebutant. On croit sentir dans ce premier essai de l'art une main déjà intelligente, mais aussi dure, aussi peu humaine que le roc qu'elle a façonné. Nulle inscription, nul signe, si ce n'est peut-être sous les pierres renversées de Loc Maria

Ker, encore si peu distincts, qu'on est tenté de les prendre pour des accidens naturels (1). Si vous interrogez les gens du pays, ils répondront brièvement que ce sont les maisons des Torrigans, des Courils, petits hommes lascifs qui, le soir, barrent le chemin, et vous forcent de danser avec eux jusqu'à ce que vous en mouriez de fatigue. Ailleurs, ce sont les fées qui, descendant des montagnes en filant, ont apporté ces rocs dans leur tablier (2). Ces pierres éparses sont toute une noce pétrifiée. Une pierre isolée, vers Morlaix, témoigne du malheur d'un paysan qui, pour avoir blasphémé, a été avalé par la lune (3).

Je n'oublierai jamais le jour où je partis de grand matin d'Au-

(1) Voy. les figures dans l'ouvrage de M. Fréminville, et dans le *Cours d'antiquités monumentales de la France*, de M. de Caumont, secrétaire de la société des antiquaires de Normandie. Ce savant a, le premier, appliqué une critique sévère à cette partie de l'archéologie nationale.

(2) C'est la forme que la tradition prend dans l'Anjou. Transplantée dans les belles provinces de la Loire, elle revêt ainsi un caractère gracieux, et toutefois grandiose dans sa naïveté.

(3) Cet astre est toujours redoutable aux populations celtiques. Ils lui disent, pour en détourner la malfaisante influence : « Tu nous trouves bien, laisse-nous bien. » Quand elle se lève, ils se mettent à genoux, et disent un *Pater* et un *Ave* (Cambry, t. III, d. 35). Dans plusieurs lieux, ils l'appellent Notre-Dame. D'autres se découvrent quand l'étoile de Vénus se lève (Cambry, I, 193). — Le respect des lacs et des fontaines s'est aussi conservé : ils y apportent à certain jour du beurre et du pain (Cambry, III, 35. *V.* aussi Depping, I, 76). — Jusqu'en 1788, à Lesneven, on chantait solennellement, le premier jour de l'an : GUY-NA-NÉ. (Cambry, II, 26.) — Dans l'Anjou, les enfans demandaient leurs étrennes, en criant MA GUILANNEU (Bodin, Recherches sur Saumur), dans le département de la Haute-Vienne, en criant : GUI-GNE-LEU. — Il y a peu d'années que dans les Orcades, la fiancée allait au Temple de la Lune, et y invoquait Woden (Logan, II, 360.) — La fête du Soleil se célébrait encore dans un village du Dauphiné, selon M. Champollion-Figeac (sur les *Dialectes du Dauphiné*, p. 11). Aux environs de Saumur, on allait, à la Trinité, voir paraître *trois soleils*. — A la Saint-Jean, on allait voir danser le soleil levant. (Bodin, *loco citato*.) — Les Angevins appelaient le soleil *Seigneur*, et la lune *Dame*, (*Id. Rech. sur l'Anjou*. I, 86.) — Tous ces faits demanderaient examen.

Digitized by Google

ray, la ville sainte des chouans, pour visiter à quelques lieues les grands monumens druidiques de Loc Maria Ker et de Carnac. Le premier de ces villages, à l'embouchure de la sale et fétide rivière d'Auray, *avec ses îles du Morbihan, plus nombreuses qu'il n'y a de jours dans l'an,* regarde par-dessus une petite baie la plage de Quiberon, de sinistre mémoire. Il tombait du brouillard, comme il y en a sur ces côtes la moitié de l'année. De mauvais ponts sur des marais, puis le bas et sombre manoir avec la longue avenue de chênes qui s'est religieusement conservée en Bretagne; des bois fourrés, où les vieux arbres même ne s'élèvent jamais bien haut; de temps en temps un paysan qui passe sans regarder; mais il vous a bien vu avec son œil oblique d'oiseau de nuit. Cette figure explique leur fameux cri de guerre, et le nom de *chouans*, que leur donnaient les *bleus*. Point de maisons sur les chemins; ils reviennent chaque soir au village. Partout de grandes landes, tristement parées de bruyères roses et de diverses plantes jaunes; ailleurs, ce sont des campagnes blanches de sarrasin. Cette neige d'été, ces couleurs sans éclat et comme flétries d'avance, affligent l'œil plus qu'elles ne le récréent, comme cette couronne de paille et de fleurs dont se pare la folle d'*Hamlet*. En avançant vers Carnac, c'est encore pis. Véritables plaines de rocs où quelques moutons noirs paissent le caillou. Au milieu de tant de pierres, dont plusieurs sont dressées d'elles-mêmes, les alignemens de Carnac n'inspirent aucun étonnement. Il en reste quelques centaines debout, la plus haute a quatorze pieds (1).

Le Morbihan est sombre d'aspect et de souvenirs; pays de vieilles haines, de pélerinages et de guerre civile, terre de caillou et race de granit. Là, tout dure; le temps y passe plus lentement. Les prêtres y sont très forts. C'est pourtant une grave erreur de croire que ces populations de l'ouest, bretonnes et vendéennes, soient profondément religieuses: dans plusieurs cantons de l'ouest, le saint qui n'exauce pas les prières, risque d'être vigoureusement

(1) Dans le magnifique ouvrage de M. O'Higgins (*Celtic Druids*, in-4°, 1829), les dimensions sont fort exagérées; il porte à vingt-quatre pieds la hauteur des principales pierres de Carnac.

fouetté (1). En Bretagne, comme en Irlande, le catholicisme est cher aux hommes comme symbole de la nationalité. La religion y a surtout une influence politique. Un prêtre irlandais qui se fait ami des Anglais est bientôt chassé du pays (2). Nulle église, au moyen-âge, ne resta plus long-temps indépendante de Rome que celles d'Irlande et de Bretagne. La dernière essaya long-temps de se soustraire à la primatie de Tours, et lui opposa celle de Dôle.

Les nobles, ainsi que les prêtres, sont chers à la Bretagne, à la Vendée, comme défenseurs des idées, des habitudes anciennes. La noblesse innombrable et pauvre de la Bretagne était plus rapprochée du laboureur. Il y avait là aussi quelque chose des habitudes de clan. Une foule de familles de paysans se regardaient comme nobles; quelques-uns se croyaient descendus d'Arthur ou de la fée Morgane, et plantaient, dit-on, des épées pour limites à leurs champs. Ils s'asseyaient et se couvraient devant leur seigneur en signe d'indépendance. Dans plusieurs parties de la province, le servage était inconnu : les domaniers et quevaisiers, quelque dure que fût leur condition, étaient libres de leurs corps, si leur terre était serve. Devant le plus fier des Rohan (3), ils se seraient redressés en disant, comme ils font, d'un ton si grave : *Me zo deuzar armoricq ;* et moi aussi, je suis Breton. Un mot profond vient d'être dit sur la Vendée, et il s'applique aussi à la Bretagne : *Ces populations sont au fond républicaines* (4); républicanisme social, non politique.

Ne nous étonnons pas que cette race celtique, la plus obstinée

(1) Dans la Cornouaille, selon Cambry. — Il leur est arrivé de même, dans les guerres des chouans, de battre leurs chefs, et de leur obéir un moment après. Je garantis cette anecdote.

(2) *V.* les esquisses de Shiel, dans l'éloquente traduction que deux dames en ont donnée en 1828, avec des additions considérables.

(3) On connaît les prétentions de cette famille descendue des Mac Tiern de Léon. Au seizième siècle, ils avaient pris cette devise qui résume leur histoire : « *Roi je ne suis, prince ne daigne Rohan je suis.* »

(4) Témoignage de M. le capitaine Galleran, à la Cour d'assises de Nantoctobre 1832.

Digitized by Google

de l'ancien monde, ait fait quelques efforts dans les derniers temps pour prolonger encore sa nationalité; elle l'a défendue de même au moyen-âge. Pour que l'Anjou prévalût au douzième siècle sur la Bretagne, il a fallu que les Plantagenet devinssent, par deux mariages, rois d'Angleterre et ducs de Normandie et d'Aquitaine. La Bretagne, pour leur échapper, s'est donnée à la France; mais il a fallu encore un siècle de guerre entre les partis français et anglais, entre les Blois et les Montfort. Quand le mariage d'Anne avec Louis XII eut réuni la province au royaume, quand Anne eut écrit sur le château de Nantes (1) la vieille devise du château des Bourbons (*Qui qu'en grogne, tel est mon plaisir*), alors commença la lutte légale des États, du parlement de Rennes, sa défense du droit coutumier contre le droit romain, la guerre des privilèges provinciaux contre la centralisation monarchique. Comprimée durement par Louis XIV (2), la résistance recommença sous Louis XV, et La Chalotais, dans un cachot de Brest, écrivit avec un cure-dent son courageux factum contre les jésuites.

Aujourd'hui la résistance expire, la Bretagne devient peu à peu toute France. Le vieil idiome, miné par l'infiltration continuelle de la langue française, recule peu à peu (3). Le génie de l'improvisation poétique, qui a subsisté si long-temps chez les Celtes d'Irlande et d'Écosse, qui, chez nos Bretons même, n'est pas tout-à-fait éteint, devient pourtant une singularité rare. Jadis, aux demandes de mariage, le bazvalan (4) chantait un couplet de sa composition, la jeune fille répondait par quelques vers; aujourd'hui ce sont des

(1) Daru, *Histoire de Bretagne*, t. II.

(2) Voy. les lettres de madame de Sévigné, 1675, de septembre en décembre. Il y eut un très grand nombre d'hommes roués, pendus, envoyés aux galères. Elle en parle avec une légèreté qui fait mal.

(3) Selon M. Romieu, sous-préfet de Quimperlé, on peut mesurer combien de lieues la langue bretonne perd dans un certain nombre d'années.

(4) Le bazvalan était celui qui se chargeait de demander les filles en mariage. C'était le plus souvent un tailleur qui se présentait avec un bas bleu et un bas blanc.

formules apprises par cœur qu'ils débitent (1). Les essais plus hardis qu'heureux des Bretons qui ont essayé de raviver par la science la nationalité de leur pays, n'ont été accueillis que par la risée. Moi-même j'ai vu à T*** le savant ami de Le Brigant, le vieux M. D*** (qu'ils ne connaissent que sous le nom de M. Système). Au milieu de cinq ou six mille volumes dépareillés, le pauvre vieillard, seul, couché sur une chaise séculaire, sans soin filial, sans famille, se mourait de la fièvre entre une grammaire irlandaise et une grammaire hébraïque. Il se ranima pour me déclamer quelques vers bretons sur un rhythme emphatique et monotone, qui, pourtant, n'était pas sans charme. Je ne pus voir, sans compassion profonde, ce représentant de la nationalité celtique, ce défenseur expirant d'une langue et d'une poésie expirante.

(1) Ces faits, et plusieurs autres, m'ont été confirmés par M. le Lédan, libraire et antiquaire distingué de Morlaix. Je dois d'autres détails de mœurs à diverses personnes du pays. J'ai consulté, entre autres Bretons, M. de R. fils, d'une des familles les plus distinguées de Brest; j'ai toute confiance dans la véracité de ce jeune homme.

MICHELET.

Digitized by Google

POÈTES ET ROMANCIERS

DE

LA GRANDE-BRETAGNE.

III.[1]

HENRY MACKENZIE.

On trouverait difficilement parmi les noms célèbres une destinée plus heureuse et plus paisible que celle de Mackenzie. Il a connu la gloire, il en a joui pleinement, et ne s'y est pas livré. Il a vécu long-temps entouré d'une vénération que l'envie accorde rarement à ceux que la mort n'a pas encore consacrés. Il a entendu ses ouvrages cités parmi les plus illustres de son pays; on a pu dire de lui, sans exagération ni mensonge, qu'il était entré dans la postérité; il n'a jamais été troublé dans la renommée auguste et

(1) Voyez la livraison du 1er janvier 1833.

Digitized by Google

sereine qu'il s'était faite : sa conduite sociale explique en partie ce prodige biographique. Mais je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il a produit trois chefs-d'œuvre dont un seul suffirait aux plus avides ambitions.

Henry Mackenzie naquit à Edimbourg, au mois d'août 1745, le jour même où le prince Charles Stuart descendait en Ecosse. Son père, le docteur Joshua Mackenzie, avait épousé Margaret, fille aînée de M. Rose, de Kilravock. Elevé d'abord à l'université d'Edimbourg, Henry fut ensuite confié à M. Inglis de Redhall, pour apprendre chez lui la pratique de l'*échiquier*. Quoique ses goûts naturels, qui de bonne heure l'attachèrent à la littérature, fussent peu en harmonie avec ces occupations fastidieuses, cependant il prit sur lui-même de les suivre assidûment, et en 1765, il se rendit à Londres pour se perfectionner dans la profession qu'il avait embrassée. Pendant son séjour dans cette ville, un ami, frappé de son aptitude singulière, essaya de le retenir et de lui faire accepter un emploi en Angleterre. Mais les sollicitations de sa famille et surtout la modestie de ses desirs le rappelèrent promptement à Edimbourg où il devint d'abord associé, puis successeur de M. Inglis dans l'office d'Attorney (procureur) de la couronne.

Toutefois ses travaux habituels ne le détournèrent pas de la littérature. A l'âge de vingt-six ans, il publia *the Man of feeling*, le premier et peut-être le plus beau de ses livres, dont le titre trouverait difficilement un équivalent dans notre langue, à moins qu'on ne respecte l'ordre même des mots et qu'on ne l'appelle l'*homme de sentiment*. Ce premier ouvrage ne portait pas son nom; peu d'années après la publication, un M. Eccles, de Bath, transcrivit le livre entier de sa main, en y ajoutant des ratures, des intercalations, des corrections, et s'attribua obstinément la composition de Mackenzie, jusqu'à ce que MM. Cadell et Strahan, éditeurs du jeune romancier, jugèrent à propos de détromper le public par un démenti formel.

Enhardi par un premier succès et par la popularité croissante de son nom, Mackenzie publia, quelques années plus tard, *the Man of the world*, l'homme du monde, et *Julia de Roubigné*. Sa gloire est toute entière dans ces trois ouvrages; mais comme ils forment un ensemble harmonieux et complet, il nous semble convenable

Digitized by Google

d'épuiser la liste des travaux du poète écossais, et le récit de sa biographie, avant d'entamer l'analyse et la critique de cette trilogie morale.

En 1776, Mackenzie épousa miss Penuel Grant, fille de sir Ludovick Grant, baronnet, et de lady Margaret Ogilvy; il a eu de ce mariage une nombreuse famille.

En 1778, il se forma une société littéraire à Edimbourg. A chacune de leurs réunions, les membres de cette société lisaient quelques essais dans le goût et la manière du *Spectateur*. Mackenzie ayant été admis parmi eux s'empressa de faire lui-même des lectures intéressantes et décida la publication du *Mirror* et du *Lounger*, dont il fut à la fois l'éditeur et le rédacteur principal.

Lors de l'institution de la société royale d'Edimbourg, Mackenzie fut élu des premiers, et il enrichit plusieurs volumes des *Transactions* de communications précieuses, et entre autres d'une biographie élégante et ingénieuse de son ami Abercromby, et d'un essai sur la tragédie allemande. — Il fut l'un des fondateurs de la société des hautes-terres (*highland-society*), ce fut lui qui publia les Transactions de cette société, et il mit en tête de ce volume un morceau remarquable sur la poésie gaëlique.

En 1793, il écrivit la biographie du docteur Blacklock, à la prière de sa veuve, pour une édition complète des œuvres de ce poète. Son intime familiarité avec Blacklock lui avait révélé les habitudes de sa vie, la tournure de son esprit et les sentimens singuliers développés chez le poète par la cécité. Aussi cette biographie est-elle plus curieuse encore par la délicatesse psychologique de l'analyse, que par le récit clair et rapide des anecdotes. C'est, dans ce genre de littérature, un modèle achevé.

En 1812, il lut à la Société royale d'Edimbourg une biographie de John Home, où il a raconté avec une grâce et un charme inimitables la vie et les mœurs littéraires de la seconde moitié du dix-huitième siècle. Ce sujet qui, par lui-même, et traité par une autre main, n'aurait offert qu'un intérêt secondaire, est devenu sous la plume de Mackenzie une histoire vivante, animée, assaisonnée de piquans détails, de tableaux familiers, de révélations personnelles; on voit qu'il a pris plaisir à raconter minutieusement les souvenirs de sa jeunesse. Et cependant, malgré l'entraînement, bien naturel

chez les vieillards qui parlent de leur premières années, il n'a jamais dépassé les limites tracées par le cadre même du sujet. Il ne s'est pas fait le héros de ses mémoires. Il avait ajouté à ce travail plusieurs essais sur la poésie dramatique, qui n'ont pas été publiés.

Le recueil complet de ses œuvres, imprimé il y a vingt-cinq ans, contient trois ouvrages destinés au théâtre et un traité politique. Le compte rendu des actes du parlement en 1784 fut écrit d'après les conseils réitérées de M. Dundas, depuis lord Melville, l'un des plus fidèles amis de Mackenzie. M. Pitt revit lui-même le manuscrit de cet ouvrage, avec une attention particulière, y fit plusieurs corrections de sa main, et quelques années après, Mackenzie, sur la recommandation de lord Melville et de Right Hon. George Rose, fut nommé contrôleur des taxes pour l'Ecosse.

Entre ses ouvrages dramatiques, deux ont été représentés, à savoir, le *Prince de Tunis*, tragédie fort applaudie à Édimbourg en 1763, l'*Hypocrite,* comédie jouée une fois seulement à Covent-Garden. Le *Père espagnol* n'a jamais paru sur la scène, d'après l'avis de Garrick qui, tout en louant la beauté poétique et l'énergie de quelques scènes, et regrettant de ne pouvoir remplir le rôle d'Alphonso, personnage principal de la pièce, avait déclaré l'ouvrage inacceptable au théâtre à cause de la catastrophe. La lecture, je l'avoue, m'a rangé à l'opinion de Garrick, mais par des motifs tout différens.

Mackenzie est mort l'année dernière, à l'âge de quatre vingt-sept ans; avec lui s'est éteinte cette génération illustre dont la France peut, à bon droit, réclamer les premières entreprises comme une partie de son patrimoine littéraire. L'auteur de *Julia de Roubigné* est le dernier portrait de cette glorieuse galerie où figurent Robertson, Smith, Hume, Fergusson. Or, on le sait, c'est de la France qu'est partie la lumière philosophique à laquelle nous devons l'*Histoire de Charles-Quint*, l'*Essai sur les richesses*, l'*Histoire des Plantagenet, des Tudor et des Stuart*, l'*Histoire de la société civile et de la république romaine.* Si le travail, en se divisant, s'est perfectionné, si Hume, Robertson et Fergusson ont éclairé certaines parties du passé d'un jour plus sûr que l'auteur de l'*Essai sur les mœurs,* il ne faut pas oublier non plus que Voltaire a eu le

mérite de commencer le mouvement qu'ils ont continué. Si l'ami de madame du Chatelet avait pu prendre sur lui de restreindre sa dévorante activité dans un cercle plus étroit, si le *polémiste* ardent qui se dévouait à toutes les idées nouvelles, et qui s'acharnait au triomphe de la civilisation, comme s'il se fût agi d'une cause toute personnelle, avait pu se résigner à n'embrasser, dans le champ de la pensée humaine, que le terrein qui convenait à son génie, l'histoire ou la philosophie par exemple, qui oserait affirmer qu'il n'eût pas dépassé de bien loin Hume et Robertson?

Je reviens à Mackenzie. Cette rapide esquisse de sa vie suffit à montrer, comme je l'ai dit en commençant, qu'il a trouvé la gloire plutôt qu'il ne l'a cherchée; qu'il a rencontré la fortune littéraire, sans jamais courir sérieusement les chances d'une mésaventure. Il n'a pas abdiqué ses goûts, il a su se ménager des loisirs pour les satisfaire ; mais il n'a pas sacrifié à des succès douteux le bonheur qu'il avait sous la main: de cette sorte, on le conçoit, il n'a pas multiplié ses œuvres, mais il les a long-temps nourries et méditées avant de les produire sous une forme décisive. Il s'est toujours proposé la poésie pour elle-même; il n'a pas connu l'industrie littéraire.

Sa triple tentative dans la poésie dramatique compte à peine dans la biographie de sa pensée. Il ne paraît pas qu'il ait songé à réparer son échec. Son talent, révélé en plein dans les trois romans que nous avons nommés, manquait d'une condition essentielle pour réussir à la scène ; l'esprit de Mackensie préférait constamment le spectacle mystérieux de la conscience au spectacle bruyant de la vie extérieure; il aurait difficilement consenti à supprimer les traits délicats aperçus par la réflexion, pour se placer au point de vue impérieusement exigé par l'optique du théâtre. Sa pensée n'était pas assez en dehors pour atteindre d'un seul coup les deux mille intelligences d'un auditoire.

Je crois donc qu'il a bien fait de ne pas pousser plus loin une lutte engagée à l'étourdie et qui ne convenait pas à ses forces. *The Spanish father*, le plus remarquable de ces trois essais, ne manque pas seulement d'animation et de rapidité dans la construction de la fable et l'enchaînement des scènes ; mais les caractères, pris en

eux-mêmes, n'ont pas assez de réalité pour comparaître impunément en chair et en os. Et puis il s'élève contre cette tragédie un reproche plus grave que toutes ces chicanes de second ordre. Il a choisi dans les romances espagnoles un admirable épisode, la séduction, la fuite et le meurtre de *la Cava*, et, au lieu d'accepter sans réserve, sans pruderie et sans contrainte, ce qu'il y avait de local, de grand et de singulier dans cette épopée du huitième siècle, il s'est mis à l'ébarber, à lui ôter successivement son âge, son costume, sa physionomie, et jusqu'à la couleur de ses yeux. Il y a bien, je l'avoue, dans cette tragédie *injouable*, plusieurs beautés éternelles qui ne sont ni d'aucun temps, ni d'aucun lieu. Mais cela ne suffit pas, surtout lorsqu'il s'agit du passé. Je conçois à merveille que le poète qui s'en prend à son temps, qui choisit autour de lui les acteurs, le costume et le sujet de son poème, néglige volontairement le caractère historique et local, et s'en tienne à-peu-près à la vérite absolue des sentimens. Mais quand on recule jusqu'aux premières années du huitième siècle, il faut se résigner à vieillir; autrement le voyage est inutile.

Et je ne serais pas éloigné de croire que l'étude attentive des hommes et des choses de la vie quotidienne et familière s'oppose très souvent à la patience des investigations archéologiques et à la vivante reproduction des temps qui ne sont plus. Sans doute, cette incompatibilité que je signale est loin d'être constante et fatale. Mais je ne suis pas sûr que Molière, habitué aux marquis et aux précieuses de 1660, eût jamais réussi à peindre la cour de Charlemagne ou de Louis XI; et pourtant il y a dans *Tartufe* et *le Misanthrope* tous les élémens du drame sérieux. Si Corneille, rompu aux mœurs romaines, eût été prié de créer Alceste ou Célimène, je pense qu'il se fût récusé; et il aurait bien fait.

Bien que le génie de Mackenzie préfère, à l'habitude, les caractères sérieux, les idées graves, et tienne peu de compte du côté comique de l'humanité, cependant, dans les deux recueils périodiques qu'il a dirigés, il a tracé plusieurs portraits devenus célèbres à juste titre. Le colonel Caustic et Umfraville sont encore cités aujourd'hui comme des types exquis du caractère baptisé par le poète latin, *laudator temporis acti*.

Je n'ai rien à dire du Traité sur les Actes du parlement de 1784.

On devine bien qu'il ne renferme pas la satire du gouvernement. Un livre corrigé de la main du premier ministre n'est pas suspect de radicalisme. D'ailleurs, Mackenzie n'a jamais eu de passions politiques. Il vivait au milieu du monde, mais ne desirait aucun rôle actif dans les affaires.

Les amis nombreux qu'il a laissés, et qui jouissaient de sa conversation avec une sorte de convoitise, ont été unanimes dans leurs regrets. Tous ont déploré la perte irréparable des anecdotes variées à l'infini que Mackenzie racontait avec un charme si entraînant, et qui maintenant ne trouveront plus d'historien aussi digne que lui de les recueillir et de les fixer. Plusieurs fois le biographe de John Home avait été prié instamment de placer dans un cadre plus vaste les trésors de sa mémoire. Les hommes les plus éminens avaient insisté auprès de lui pour qu'il entreprît une véritable histoire littéraire de son temps. Sans doute, il eût apporté dans ce travail des qualités précieuses. Nous aurions eu sur la seconde moitié du dix-huitième siècle un livre où la critique sociale aurait tenu autant de place que la critique philosophique ou poétique, un livre qui fût devenu plus familier aux hommes du monde qu'aux gradués des universités. Mais, partagé entre les devoirs de sa profession et les distractions inévitables de ses amitiés, Mackenzie ne s'est jamais rendu à ces instances.

Les romans de Mackenzie ont été traduits chez nous il y a quelques années, et n'ont cependant obtenu qu'un médiocre succès. Pour ceux qui connaissent et qui apprécient le mérite particulier qui les distingue, la chose est toute simple. Mackenzie n'est pas seulement un inventeur du premier ordre, un psychologiste profond, un observateur attentif, un peintre fidèle des sentimens les plus délicats et les plus fins; c'est aussi un prosateur serré, un écrivain concis, qui résume et condense en peu de mots une pensée complexe, qui ne livre au hasard de sa plume aucune phrase flottante et indécise. Il n'est pas seulement poète, il est *styliste*. Or, la traduction que nous avons, bien que faite avec un soin très suffisant en d'autres occasions, est loin de reproduire la valeur, la netteté, la *contenance* du style de Mackenzie. Il n'en faut pas conclure un blâme sévère pour le traducteur, mais seulement l'éloge de l'inviolabilité originale. La première plume venue trouve sa route au

milieu des ambages d'une prose redondante; mais le plus habile écrivain s'égare sans honte dans *Julia de Roubigné* aussi bien que dans *Lara*.

Le sujet des trois poèmes inventés par Mackenzie ne se recommande au lecteur ni par la nouveauté du plan, ni par le nombre des épisodes, ni par la singularité des ressorts. Rien au monde n'est plus simple, plus naturel, plus trivial si l'on veut. Or, c'est précisément pour cette raison que j'admire si délibérément *the Man of feeling*, *the Man of the world*, et *Julia de Roubigné*, comme j'admire les tableaux de Rembrandt et de Wilkie. Les *Politiques de village*, le *Colin-Maillard*, sont aussi des sujets d'une grande trivialité; mais, pour en tirer ce que Wilkie en a tiré, il fallait être un artiste du premier ordre.

Pareillement, si l'on veut réduire à son origine idéale le type des trois romans de Mackenzie, on voit que dans le caractère de Harley il a voulu montrer les souffrances d'une âme délicate et probe en présence de la vie active, que dans Sindall il a voulu peindre l'égoïsme inflexible, établissant son bonheur sur la ruine de tout ce qui l'entoure, et ne reculant devant aucun scrupule pour assouvir ses passions, et enfin dans Julia de Roubigné les conséquences funestes des sentimens les plus élevés, écoutés seuls et sans réserve. Ce dernier roman fut écrit à la prière de lord Kames, ami de l'auteur, qui reprochait à Sindall une trop grande ressemblance avec beaucoup d'autres scélérats célèbres dans les ouvrages d'imagination. Pour le contenter, Mackenzie a créé Julia, Savillon et Montauban.

Si l'on songe maintenant que chacun de ces trois livres égale en intérêt le chef-d'œuvre de Bernardin, que le simple récit, non pas des évènemens, car il n'y en a pas un seul de quelque importance, mais des impressions éprouvées par chacun des acteurs, suffit au poète pour attacher, pour dominer le lecteur, certes il y a lieu de s'étonner et de reconnaître que, s'il n'a pas excellé dans la création des machines épiques, il possédait une rare habileté pour s'en passer.

Et en effet, Harley, Sindall et Julia, malgré la vieillesse incontestable de l'idée qu'ils représentent, se révèlent à nous par une poésie admirablement jeune. L'analyse patiente et déliée de leurs douleurs et de leurs joies, la ténuité des incidens où Mackenzie

sait découvrir tout un monde de réflexions, de conjectures, de prophéties pour chaque personnage, son attention constante à soutenir l'esprit dans les régions les plus élevées de la rêverie, voilà ce qui supplée chez lui à la rapidité, à la variété, à la complication inattendue des moyens.

Je préfère, je l'avoue, Harley et Julia à Sindall. Je trouve dans ce dernier type une scélératesse trop entière, trop explicite, trop crue. Il me semble que les idées personnifiées sans voile, sans mystère, sans ambiguïté, violent une des lois primordiales de la poésie, qu'elles affligent au lieu d'émouvoir, qu'elles émoussent l'intérêt en provoquant trop vite le dégoût.

Quelques esprits distingués ont reproché à Julia de Roubigné un caractère quelque peu mélodramatique. Ils n'ont pas voulu pardonner à Montauban ce qu'ils pardonnent à Othello, ils ont condamné dans le héros espagnol ce qu'ils excusent dans le héros maure. Ces reproches ne nous ont pas converti. Il y a quelque chose de si douloureux et de si poignant dans les doutes d'une âme élevée qui, sans pouvoir s'assurer de la trahison qu'elle redoute, ne réussit pas à se convaincre de la fidélité qu'elle exige; la jalousie, si folle qu'elle puisse être, naît d'un amour si ardent et si exclusif, que le crime commis par elle inspire plus de pitié que d'horreur. Savillon est une fraîche et naïve création. Quant à Julia, je ne connais guère que l'Antigone antique dont les grâces et la piété filiale puissent lui être comparées.

Il règne entre ces trois tragédies domestiques je ne sais quelle merveilleuse harmonie; il semble que chacune des trois naisse de la précédente. Les souffrances d'une sensibilité exquise, au milieu de la vie commune, préparent par une transition insensible au spectacle de la misère engendrée par l'égoïsme; et lorsqu'on a suivi pas à pas l'envahissement et le sacrifice de plusieurs destinées, balayées, comme une poussière inutile, par la volonté d'un seul homme, on assiste sans étonnement, mais non pas sans attendrissement, à la ruine successive des plus légitimes espérances: on regarde sans incrédulité, mais non pas sans frayeur, toutes ces âmes imprévoyantes qui se perdent sans retour, pour s'être confiées sans réserve à la pureté céleste de leurs intentions; tous ces voyageurs altérés, qui s'abreuvent imprudemment d'espérance et de sérénité, et

Digitized by Google

qui trouvent un *glaive meurtrier dans le bâton qui leur servait d'appui.*

Je ne sais si je m'abuse; mais j'entrevois dans cette trilogie psychologique un hymne douloureux et unique sur l'insuffisance et l'obscurité de la vie réelle, un cantique mystérieux où se révèlent à nu, sans rougeur et sans confusion, toutes les angoisses d'un caractère éminent garrotté dans les liens de la société, une confession à haute voix, sans omission et sans réticences, de toutes les tortures imposées par le frottement quotidien des caractères vulgaires, des volontés ignobles, des brutales espérances, des mesquines ambitions, ou des joies inanimées, des bonheurs sans conscience ; Harley, les victimes de Sindall, Julia, c'est toujours pour moi la même âme immaculée, qui change d'âge et de sexe, mais qui ne change pas de destinée.

Si cette interprétation est vraie, s'il est permis de confondre dans une pensée unique et permanente l'invention de ces trois poèmes, il importe assez médiocrement de rechercher la généalogie littéraire de Mackenzie. Une fois bien assurés de l'originalité intellectuelle et morale de ses ouvrages, nous ne pouvons pas attacher un bien vif intérêt aux analogies prochaines ou lointaines qui l'unissent à d'autres poètes de la même nation.

Car ce que nous poursuivons sans relâche dans la lecture et l'étude des écrivains tels que Mackenzie, c'est, avant tout, la volonté qui a dû préexister à l'inspiration, l'idée fatale, irrésistible qui les amène sur le trépied, la lumière intérieure qui a dû luire au-dedans de leur conscience, avant que leur front ne resplendît et que la parole ne découlât de leurs lèvres ardentes. S'il leur est arrivé, au début de la carrière, d'emprunter pour se révéler un langage qu'ils ont trouvé tout prêt pour leur usage, de recourir à des stratagèmes déjà connus, à des ressorts éprouvés, il ne faut pas leur imputer comme une faiblesse ce qui n'est peut-être qu'une négligence volontaire.

Parmi les noms qu'on a voulu opposer à Mackenzie, pour établir sa descendance et sa parenté, je dois citer particulièrement Richardson et Sterne. Fielding et Smollett, à cause de leur popularité, ont été rappelés à l'occasion de Harley ; en voyant paraître

Digitized by Google

à l'horizon un nouvel astre poétique, on s'est demandé s'il suivait le même itinéraire que les astres anciens. Mais *Tom Jones* et *Roderick Random,* comparés à *l'Homme de sentiment*, ne pouvaient guère fournir qu'un sujet d'antithèses. On ne pouvait pas sérieusement identifier, pendant dix minutes, l'intérêt progressif et gradué, l'entrelacement habile des épisodes, l'entremêlement volontaire des obstacles, le rapide et naturel éclaircissement des problèmes accumulés à plaisir, habitude familière de Fielding, ni la connaissance pratique des hommes et des professions diverses, la reproduction toute flamande des détails de la vie usuelle, qui place Smollett entre Lesage et Téniers, avec la simplicité, l'innocence et la candeur de Mackenzie.

Mais Richardson et Sterne soutenaient mieux la comparaison. Clarisse et Julia, Tristram Shandy et Harley ne sont pas absolument étrangers l'un à l'autre. Mais il y a, dans la manière de mettre en scène ces personnages de la même famille, une différence si éclatante; l'accent et le timbre de leur voix, l'attitude et le geste se ressemblent de si loin, qu'on peut hardiment proclamer leur inaltérable individualité. Malgré mon admiration sincère pour le chef-d'œuvre de Richardson, je lui pardonne difficilement d'employer, à la préparation d'une scène sublime, des volumes entiers où le même évènement, souvent insignifiant, passe et repasse, par la bouche de plusieurs interlocuteurs, seulement pour nous montrer les impressions diverses qu'ils en reçoivent. Une pareille ostentation de talent me semble impardonnable.

Je crois entendre une cantatrice, qui, pour dire toutes les notes de son clavier, s'arrête à chaque phrase d'une mélodie, brode le thème, le décompose, le brise, le réunit, le disperse en éclats, le reprend, le ramasse et ne nous fait pas grâce d'un seul tour de force, jusqu'à ce que l'oreille ait compté tous les prodiges de son gosier. — Dussé-je être accusé d'irrévérence et d'impiété, dussé-je, en relisant Diderot, me sentir excommunié, je n'hésite pas à déclarer que je donnerais de grand cœur les deux tiers de *Clarisse* pour savourer plus à mon aise les parties que je préfère.

Quant à Sterne, j'en conviens, il peut bien avoir suggéré à Mackenzie, non pas l'idée, mais la forme de son premier livre. A de certains endroits, dans les boutades et les rêveries de Harley, on

Digitized by Google

reconnaît le souvenir de Tristram Shandy. C'est la même singularité dans les fantaisies, la même brusquerie dans les transitions, la même et perpétuelle contradiction entre la suite visible des paroles et la suite invisible des pensées. Mais le style est loin d'être le même; l'ordre et le choix des images, le genre des allusions, le caractère des similitudes, rien de tout cela n'est pareil chez Sterne et chez Mackenzie L'auteur de *Tristram Shandy* ne recule devant aucune hardiesse; il n'arrive jamais à son expression de broncher devant la licence de sa fantaisie; il se laisse emporter au dévergondage effronté de ses idées sans jamais songer à les retenir. Une fois qu'il a le pied dans l'étrier, il met la bride sur le cou de sa monture, et ne s'inquiète guère du chemin. Comme je n'ai jamais conçu la pruderie dans la critique, je suis loin de reprocher à Sterne l'irrévérence et la liberté de ses inventions; je le prends à de certaines heures, comme Rabelais et Beroald, et quand il ne m'allèche pas, ce n'est pas à lui que j'en veux pour ma tiédeur et mon indifférence, je reconnais sans colère que mon esprit demande une autre nourriture, et je la lui donne. Mackenzie, avec moins d'excentricité que Sterne, plus chaste et plus contenu dans ses plus grandes audaces, plus sévère sur le choix des tropes, plus austère dans l'indication des traits ridicules ou tristes de la nature humaine, étonne moins, mais a peut-être sur Sterne l'avantage de plaire plus constamment. Je n'en conclus pas pour le premier une supériorité absolue; mais je note cette circonstance, comme un résultat naturel des deux procédés.

Il serait fort à souhaiter que Mackenzie devînt parmi nous une lecture plus familière qu'il ne l'a été jusqu'ici. L'habituelle fréquentation d'un esprit de sa trempe aiderait puissamment au discrédit et à la ruine de la littérature qui se fait depuis quelques années, et qui s'adresse aux yeux à peu près exclusivement. Cette solide et savoureuse substance rendrait à la pensée commune l'énergie et la santé qu'elle a si étourdiment compromises dans les débauches et les déportemens. Fatigués avec raison des perpétuelles fantasmagories qui prétendent reproduire la vie humaine depuis le cinquième jusqu'au seizième siècle de l'ère chrétienne, les yeux se reposeraient avec complaisance sur le spectacle douloureux, mais circonscrit, de la conscience humaine.

Digitized by Google

Sans doute, la réaction de plus en plus imminente qui doit renouveler les travaux de l'imagination française, se passera bien du secours de Mackenzie; mais si la popularité accueillait parmi nous toutes les parties *intelligibles* de la poésie allemande et anglaise, la ruine de la poésie *visible,* dont nous sommes harassés, ne se ferait pas attendre long-temps.

GUSTAVE PLANCHE.

Digitized by Google

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

20 juillet 1833.

Notre coup-d'œil sera bref sur cette quinzaine, pendant laquelle aucun fait de quelque importance ne s'est présenté à l'intérieur.

L'émigration pour la campagne, commencée depuis le mois précédent, a poursuivi son cours. Deux de nos grands hommes, arrivés à la fin de leur carrière militante par la clôture de la session, y ont pris part; M. le maréchal Soult est allé, aux eaux du Mont-d'Or, achever ses méditations sur les fortifications de Paris; M. Thiers, le plus courtisan de nos ministres, a fait sa petite tournée en compagnie de la royauté qui, elle-même, a éprouvé le besoin de prendre l'air.

Tout s'est passé dans ce voyage suivant l'usage immémorial en pareil cas. Seulement, il était bon que M. Thiers accompagnât l'auguste voyageuse, pour couvrir, de sa personne ministérielle et censée responsable, le langage anormal qu'elle tenait sur sa route, parlant à tous venans de *son* système, de *sa* pensée et autres expressions mal sonnantes et entachées d'hérésie dans l'espèce de gouvernement dont nous avons le bonheur de

jouir. Sous peu, M. Thiers partira pour l'Angleterre afin de voir de ses propres yeux des chemins de fer, et achever son éducation de ministre des travaux publics. Pour qu'elle ne laissât rien à desirer, nous aimerions qu'en même temps il s'enquît de la manière de dresser les devis pour les constructions publiques.

La grande affaire du moment est le prochain anniversaire de juillet. Comme nous avons été sages pendant les douze derniers mois, et que nous avons laissé faire tout ce qu'on a voulu, nous serons traités en vrais enfans gâtés; nous paierons seulement la dépense de la fête, cela va sans dire. *Panem et circenses* est, dit-on, notre cri, comme il était jadis celui des Romains; si cela est, nous aurons lieu, cette fois, d'être satisfaits. Les jeux du cirque se préparent pour nous avec une magnificence inaccoutumée. Lisez seulement le programme; ce seront de belles fêtes! l'Empire n'eût pas fait mieux. Rien n'y manquera, si ce n'est les quelques mille braves qui se sont fait tuer pour abattre ce que nous voyons chaque jour renaître peu à peu.

La guerre étrange qui a lieu en Portugal, depuis bientôt un an, vient enfin d'offrir un épisode qu'on peut appeler un fait d'armes, bien que la chose se soit passée sans un homme tué de part et d'autre. L'expédition partie de Porto n'a eu qu'à se montrer sur les côtes des Algarves, pour en prendre possession sans coup férir. Ne chantons cependant pas encore victoire pour don Pedro. Il pourrait fort bien arriver qu'on eût simplement deux Porto au lieu d'un. L'intérêt que nous prenions dans l'origine au succès de l'ex-empereur du Brésil, s'est bien affaibli, grâce à la nullité complète dont il a fait preuve depuis son débarquement sur la terre qu'il venait réclamer pour sa fille. Ce n'est pas ainsi que nous sommes accoutumés à voir jouer des couronnes dans ce siècle; nous croyons presque assister à l'une de ces petites guerres interminables du temps passé, en lisant les exploits des deux frères: rien n'y manque, pas même l'image de ces fameux *condottieri* qui, vivant du produit de leur épée, venaient l'offrir à la partie belligérante assez riche pour payer leurs services. Nous attendons très patiemment la fin de toute cette affaire.

Une foule choisie se pressait, il y a peu de jours, aux portes de l'Institut, pour assister à la séance publique de l'académie royale de médecine. Les solennités de ce corps savant d'une nature toute spéciale n'attirent guère d'ordinaire que ceux qui tiennent de loin ou de près à la faculté; mais, cette fois, on savait que M. Pariset devait prononcer l'éloge de Cuvier, et l'orateur aussi bien que le sujet avaient réuni une assemblée nombreuse. Ce n'était pas complètement toutefois le public brillant et inoccupé qui vient chercher une heure de distraction aux séances de l'acadé-

mie française, et contempler malignement nos immortels dans tout l'éclat de leur gloire. Celui-ci avait quelque chose de plus grave et de plus recueilli, comme il convient en présence d'un dieu tel qu'Esculape : çà et là quelques femmes dispersées dans les rangs pressés de l'auditoire, puis la plupart de nos célébrités médicales et scientifiques, et surtout cette jeunesse studieuse qu'on retrouve partout où il y a de nobles plaisirs à goûter, de sérieuses idées à recueillir. Elle venait, par sa présence, rendre un dernier hommage au grand homme dont elle écoutait jadis les leçons avec avidité, et qu'un an auparavant elle avait accompagné au champ du repos. Son émotion était visible, et nous avons surpris plus d'un œil humide, lorsque M. Pariset, en terminant son discours d'une facture tout antique, souvent de la plus haute éloquence, et toujours admirable de logique et de clarté, a rappelé en quelques mots simples et touchans les derniers momens de Cuvier et le retentissement douloureux que causa dans le monde entier cette mort imprévue. Nous étions aussi sous le charme; et, en même temps, une réflexion nous revint à l'esprit que nous avions déjà faite, quelques mois auparavant, lorsque à la chambre des pairs nous assistions à un autre tribut funèbre payé à l'Aristote de nos jours par une voix moins éloquente. L'orateur d'alors parla long-temps, et cependant il ne louait dans Cuvier que l'administrateur, l'homme dont les opinions faisaient loi dans les conseils; du savant, à peine en fut-il touché quelques mots. Cette fois, c'était le naturaliste, le génie initié aux lois les plus mystérieuses de la création, qui prédominait : le reste avait, en quelque sorte, disparu. Un troisième peut venir, qui, envisageant Cuvier sous le rapport littéraire, peindra cette parole lucide, dédaignant le faste des mots, portant la lumière dans les intelligences de tous les degrés, et trouvera matière à exciter notre admiration comme ses prédécesseurs. Songeant à cela, nous avons senti toute la misère de notre intelligence comparée à cette intelligence encyclopédique, que, pour étudier et connaître, on est, pour ainsi dire, obligé de morceler, en s'attachant de préférence à telle ou telle de ses parties. L'académie de médecine, dont M. Pariset était l'interprète, devait naturellement porter son attention sur l'homme scientifique; la tâche a été noblement remplie; l'éloge de Cuvier n'est plus à faire.

Si vous êtes curieux de voir un tour de force littéraire, allez aux Français voir jouer *la mort de Figaro*, de M. Rosiers. Le barbier a conservé le langage que vous lui connaissez, et c'est là qu'est le tour de force; seulement son caractère jovial a subi des changemens étranges. Le voilà devenu conspirateur, et comme tant d'autres il meurt à la peine. Maintenant qu'il est bien et dûment enterré, espérons que personne ne viendra troubler son repos. Quant à son entourage ordinaire, le comte Almaviva, Rosine,

Digitized by Google

Suzanne, etc., vous ne les reconnaîtriez pas, si l'auteur n'avait pris soin de conserver leurs noms. La pièce a réussi.

A défaut d'évènemens, nous avons à examiner bon nombre d'ouvrages que les bornes étroites dans lesquelles nous sommes habituellement renfermés nous ont obligés de laisser en arrière.

Que dirons-nous d'abord de *Entre onze heures et minuit* (1), par M. Alphonse Brot, et des *Légendes rouges* (2), de M. Famin, si ce n'est que ce sont des contes comme il en pleut par milliers, de ces contes qu'on dirait sortis d'un moule unique que quelque mauvais génie prête à certains auteurs, et que ces messieurs se passent de main en main après s'en être servi ? Toujours la même physionomie, toujours cet éternel mensonge de la nature humaine frénétique dans ses joies, frénétique dans ses douleurs, et n'agissant jamais dans les limites que Dieu lui a imposées. Quels organes de chair pourraient résister au genre de vie que mènent la plupart des héros de ces malencontreux récits? Demandez-le un peu aux physiologistes. Ce n'est pourtant pas à dire que les deux productions ci-dessus soient dépourvues de tout mérite, surtout celle de M. Brot : *Thérèse Duplay* et *Une vision d'Hoffman*, sont les deux morceaux auxquels nous donnerions la préférence, si nous étions obligés de faire un choix. Des autres, nous n'en parlerons pas, non plus que du livre de M. Famin, qui a eu grand tort d'abandonner ses études archéologiques, où il pouvait prétendre à quelque succès.

L'auteur américain du *Coin du feu d'un Hollandais* (3), Paulding, nous a envoyé récemment, à travers l'Atlantique, un nouveau roman qui vient d'être traduit en français. *A l'Ouest!* tel est le titre de cet ouvrage qui n'est qu'une faible réminiscence des créations vivantes de Cooper, le seul homme qui ait su transporter dans le roman tout ce que les solitudes de l'Amérique ont de grandeur et de mystères. Nous disons le seul, car *Atala* et *les Natchez* appartiennent à une autre série d'idées où la poésie vient davantage au secours de la réalité. Le roman de M. Paulding s'ouvre par une peinture fort bien faite et fort intéressante des mœurs insouciantes, larges et hospitalières des créoles de la Virginie, mœurs qui n'ont jamais existé que dans les colonies, et dont celles de l'Europe ne peuvent donner aucune idée. Le colonel Dangerfield, qui toute sa vie a vécu en vrai Virginien, se trouve un beau jour ruiné

(1) Chez Hypolite Souverain.

(2) Chez Abel Ledoux.

(3) Chez Fournier.

et obligé de vendre tous ses biens. Ne voulant plus vivre dans les lieux témoins de sa prospérité passée, il achète un terrein dans le Kentucky, alors presque désert, et part pour s'y rendre avec toute sa famille. Neuf ans s'écoulent sur lesquels l'auteur saute à pieds joints; la petite colonie a prospéré ; le colonel est devenu un homme grave, rangé, complètement revenu des folies de sa jeunesse. Sa fille Virginie et son fils Léonard sont maintenant deux jeunes gens, la première parée de tous les charmes, le second de tous les talens, qui ne coûtent à messieurs les romanciers que la peine de les décrire. Un personnage se présente à Dangerfieldville pour s'établir; ce nouveau venu inspire une vive passion à la jeune Virginie : mais Rainsford, c'est le nom de l'inconnu, est en proie à une sombre mélancolie. Sa conduite est étrange, mystérieuse, et ce n'est qu'après de longs délais qu'il avoue à Virginie la cause secrète de ses noirs chagrins. Il appartient à une famille dont tous les membres, de père en fils, deviennent fous à un certain âge, et l'époque approche où son tour va venir. Il a fui sa patrie pour se dérober à la fatalité qui pèse sur sa race. Or, après maints symptômes, l'inexorable folie s'empare de sa victime. Rainsford s'enfuit dans les bois où on finit par le retrouver, au bout de quelques mois, hâve, décharné et barbu à faire peur. Il guérit cependant, et épouse sa maîtresse; sur quoi le roman finit.

A côté de ces personnages qui appartiennent en propre à l'auteur, et dont aucun ne sort des banalités qui traînent dans tous les romans, se trouvent groupés plusieurs autres, dont le type, pour la plupart, existe déjà dans Cooper. Tels sont un certain Bushfield qui n'est autre chose que Bas-de-Cuir réduit à de maigres proportions, et un Indien dit le Guerrier-Noir, copie encore plus terne du Chingachgook du *Dernier des Mohicans*. C'est une grande outrecuidance à M. Paulding de s'être ainsi attaqué à deux figures que tout le monde a présentes à la pensée, et dont la première est une des plus admirables conceptions qui soit jamais sortie du cerveau d'un romancier. Ajoutez à cela quelques peintures assez faibles des mœurs des bateliers de l'Ohio, et de celles des Français du village de Saint-Louis, sur les bords du Missouri, et vous aurez une idée complète de l'ouvrage qui donne bien quelques espérances pour l'avenir, mais rien de plus.

M. Pons, dans son *Mauvais Ménage* (1), nous a cruellement sacrifiés, nous autres hommes, en mettant tous les torts du côté du mari, dans l'union conjugale qu'il a choisie pour exemple. Rien ne manque à son livre pour en faire un bon mélodrame de la vieille roche, qu'un arrangeur qui veuille bien

(1) Chez Hypolite Souverain.

prendre la peine de mettre l'action en dialogue, et diviser le tout en trois ou cinq actes *ad libitum*. Son Derval, le mari en question, est bien le tyran domestique le plus débauché, le plus joueur, le plus foncièrement brutal qui ait jamais fait le malheur d'une pauvre créature; et Florvilie ressemble de tous points à la femme *malheureuse, innocente et persécutée* qui a tant coûté de larmes aux boulevards. Pour que rien ne manque à la vérité mélodramatique que M. Pons a choisie pour modèle, Derval ruiné, perdu de dettes, et ne sachant à qui s'en prendre, si ce n'est à lui-même, se brûle la cervelle, et la vertu trouve sa récompense dans la personne de Florvilie, qui finit par épouser l'homme qu'elle aimait lorsque son oncle et tuteur, fort brave homme, qui n'a d'autre défaut que de ne voir le bonheur que dans l'argent, la força d'épouser ce misérable Derval. Il ne faut qu'une dose très ordinaire de sagacité pour voir, dès les premiers chapitres, l'inévitable conclusion du drame, et l'on ferme le livre avec la douce satisfaction d'avoir tout deviné à l'avance, et d'être par conséquent un lecteur très entendu. Il y a cependant du naturel dans cet ouvrage, quelques scènes habilement tracées, et un style en général exempt d'efforts pénibles; mais rien d'original, d'imprévu, de ce qui, en un mot, vous sollicite à une seconde lecture; on a vu cela partout et l'on passe sans s'arrêter.

Nous voudrions avoir à émettre une opinion plus favorable sur le dernier ouvrage de M. Berthoud, jeune écrivain qui s'est placé rapidement au rang de nos romanciers les plus féconds, mais qui abuse trop évidemment de sa malheureuse facilité, pour qu'il lui soit possible d'enfanter quelque chose de fini et de durable. *Le Cheveu du Diable* (1) en est un nouvel exemple. M. Berthoud a eu une idée fort bonne et fort juste; il a voulu nous montrer cet enchaînement logique qui lie une première faute, souvent involontaire, au dernier degré du crime, par une suite de chutes dont chacune est la conséquence de celle qui l'a précédée. C'est ce que Lessing a énergiquement exprimé par cette pensée qui sert d'épigraphe au livre de M. Berthoud : « Si le diable te saisit seulement par un cheveu, tu lui appartiens pour l'éternité. » La même idée se trouve si fréquemment chez les moralistes et les poètes, qu'il est inutile d'insister davantage sur sa profonde vérité. C'est de cette manière qu'il faut entendre cette fatalité qui fait de l'échafaud la péripétie nécessaire de la carrière de certains hommes. S'il n'y a rien de neuf dans la conception première de M. Berthoud, il faut lui rendre cette justice, qu'il a très bien précisé le point de départ de son héros, en lui donnant pour père un marchand à la

(1) Chez Mame-Delaunay.

Digitized by Google

tête étroite, inflexible, qui, par mille petites vexations de chaque instant, lui rend la maison paternelle un séjour insupportable. De là des scènes horribles, où, dans un moment d'égarement, Eustache Raparlier lève la main sur le vieillard, qui le chasse de chez lui en lui donnant sa malédiction. Là cesse l'intérêt qui s'attache à ce jeune homme placé dans de si déplorables circonstances : les aventures d'Eustache, lancé seul dans le monde, sont si vulgaires et si dénuées de piquant, que nous nous dispenserons de le suivre jusqu'au moment où il devient, moitié par faiblesse, moitié par une espèce de rage sourde contre la société en général, juré d'un tribunal révolutionnaire, et condamne son père à mort. Ici M. Berthoud a essayé de peindre la terreur telle qu'elle était en province, aussi atroce qu'à Paris, mais en même temps dépourvue de cette sombre grandeur que lui imprimaient sur ce vaste théâtre les chefs qui l'avaient décrétée. Cette tâche s'est trouvée au-dessus de ses forces; il fallait creuser plus avant qu'il ne l'a fait, ou s'abstenir de porter la main sur une pareille époque. En somme, le heurté des évènemens, plutôt juxta-posés qu'unis entre eux, le style diffus et parfois incorrect, accusent le peu de réflexion qui a procédé à l'exécution de ce livre.

Les productions de M. E. Corbière sont trop évidemment destinées à un public spécial, pour qu'il soit loyal de le traiter en auteur ordinaire. M. Corbière ne vise nullement à conquérir les suffrages de quiconque est étranger à la marine royale ou marchande. Le théâtre de sa gloire est un poste d'aspirans; ses lauriers sentent le goudron, et je ne serais pas étonné d'apprendre que le gaillard d'avant le tient pour un homme de génie. M. Corbière *ira loin*, et c'est sans doute parce qu'il est sûr de son affaire qu'il tient si peu de compte des avis que la critique ne lui a pas épargnés. Il est par conséquent inutile de lui répéter, à propos de ses *Contes de bord*, ce qu'il a déjà maintes fois entendu sur ces précédens ouvrages. Laissons le pécheur endurci mourir dans l'impénitence finale.

Une suite d'articles écrits de Paris, en 1831 et 1832, par Henri Heine, pour la *Gazette d'Augsbourg*, vient d'être traduite et publiée sous le titre de : *La France* (1). Ce recueil achevera de rendre populaire parmi nous le nom du jeune écrivain, le plus brillant peut-être de la nouvelle école qui chaque jour grandit dans la rêveuse et métaphysique Allemagne. Croyances naïves, convictions religieuses, vagues rêveries, doutes vaporeux, science ténébreuse, pouvoirs de toute espèce, cette école attaque tout à la fois avec la même ardeur que le fit parmi nous le dix-huitième

(1) Chez Delaunay.

siècle, qu'elle me semble avoir pris pour modèle. Bœrne, dans son radicalisme fantastique a quelque chose de la fougue et de l'énergie désordonnée de Diderot, dont il est, sous tout autre rapport, à une distance incommensurable; Heine, comme Voltaire, verse d'une main intarissable la raillerie et le sarcasme sur le patriotisme spiritualiste de ses compatriotes, tandis que la critique niveleuse et âpre de Wolfgang Menzel a osé porter une main hardie sur la grande renommée de Goëthe. Ce que le vieux génie allemand, si perdu jusqu'ici dans le passé, et dans de nébuleuses théories, doit gagner ou perdre entre les mains de ces nouveaux athlètes, ne peut encore s'apprécier; mais il est à craindre que, comme nous, il n'échange contre des améliorations matérielles ces illusions de l'âme aussi nécessaires aux nations qu'aux individus. Quoi qu'il en soit, le livre d'Henri Heine doit faire fortune en France; outre qu'il traite de nos propres affaires, des évènemens d'hier et d'hommes qui jouent encore leurs rôles sur la scène actuelle, l'auteur aime notre pays comme l'un d'entre nous; il y est venu chercher un asile contre ses ennemis, et de là, comme à l'abri d'un fort, il continue sans relâche la guerre qu'il a déclarée aux institutions et aux hommes qui pèsent sur sa patrie. Si madame de Staël qui riait de la manière un peu gauche avec laquelle nos voisins d'outre-Rhin cherchent parfois à imiter la légèreté dont, à tort ou à raison, nous aimons à nous vanter comme d'une qualité à nous personnelle, eût pu lire Heine, elle eût reconnu qu'à cet égard les exceptions n'étaient pas impossibles. L'allure de cet écrivain est toute française; une teinte de germanisme, qui se fait remarquer çà et là dans la forme que revêt sa pensée, rend celle-ci encore plus piquante; ce qu'il prodigue de verve, de saillies inattendues, de traits acérés contre l'objet de ses attaques est incroyable. Si l'on se demandait ensuite ce que veulent Heine et ceux qui, comme lui, battent incessamment en brèche la vieille individualité allemande, il serait peut-être assez difficile de répondre. Les voilà tous employés à démolir, abattre, niveler: ils y vont de si grand cœur, que c'est une merveille; mais nous ne voyons pas encore ce qu'ils proposent de mettre à la place de l'antique édifice, quand ses ruines seront éparses sur le sol. Au reste, c'est ainsi que nous avons procédé nous-mêmes, et la liberté mal définie dont nous jouissons en ce moment, l'univers sait à quel prix nous l'avons achetée. Puisse l'Allemagne obtenir mieux et à meilleur marché!

Heine en est à l'époque de destruction; les idées de recomposition sociale sont encore latentes chez lui, et ne se manifestent que de loin en loin par de vagues tendances vers les théories qui se discutent et se mûrissent pour un autre temps parmi nous; aussi serait-il injuste de lui demander un compte rigoureux de ses croyances à cet égard. Avant tout, il

est homme d'esprit et d'imagination. A côté de réclamations en faveur de je ne sais trop quelles constitutions qu'il demande pour l'Allemagne, vous le verrez protester de son respect pour la monarchie, plus loin se prendre d'admiration pour la république, et même trouver du bon dans le juste-milieu, pour lequel c'est justice néanmoins de dire que son goût ne se prolonge pas long-temps. Les légitimistes sont les seuls envers lesquels il se montre impitoyable, et qu'il fustige sans miséricorde chaque fois qu'ils se trouvent sur son passage; on en peut dire autant de l'aristocratie, qu'il est trivial et de mauvais goût d'attaquer en France, depuis que justice en a été faite, mais qui est encore toute puissante en Allemagne, et contre laquelle il y a du courage à lutter. Heine, à notre sens, n'a pas encore acquis tout son développement, mais il est évidemment atteint de la sainte maladie de l'avenir, et, comme tel, nous le reconnaissons pour un des nôtres.

De tous les romans publiés par M. Bulwer, un seul, celui qui marqua son début dans la carrière, avait été négligé par nos traducteurs de profession. Cette lacune était à regretter pour ceux qui, ne se contentant pas du moment actuel, veulent connaître dans un auteur justement populaire le point de départ et les transformations successives qu'a subies son talent; mais elle s'explique facilement par le peu de succès qu'obtint *Falkland* (1) en Angleterre. Tout le monde sait que la popularité de M. Bulwer date de *Pelham*, qui parut un an plus tard. Falkland est loin cependant d'être une œuvre à dédaigner, et nous devons savoir gré au modeste anonyme qui probablement en a jugé ainsi, de l'avoir fait passer dans notre langue. Falkland, ainsi qu'on l'a dit quelque part, n'est guère qu'une mosaïque de Byron et de *René;* il ne fait pressentir en rien l'ironie et la satire voilée de *Pelham*, qui l'a immédiatement suivi; mais à la simplicité du drame, à la touche parfois vigoureuse, au fini de quelques détails, on devine déjà la main qui, plus tard, a tracé cette simple et pathétique composition d'*Eugène Aram*. L'action tout entière repose sur deux personnages qui, seuls, occupent constamment la scène : Falkland sombre, désillusionné, croyant mortes ses passions, qui ne font que sommeiller, puis surpris d'éprouver encore l'amour, et sacrifiant la femme innocente qu'il aime à ses desirs sans frein. Cette femme passe des bras de son amant dans ceux de la mort, et nous retrouvons Falkland en Espagne, compagnon de Riego dans la lutte en faveur de la liberté, mais sans enthousiasme, sans conviction, et cherchant plutôt la fin de ses ennuis que le triomphe de la cause qu'il sert. Blessé à mort en même temps que Riego est arrêté, il meurt comme il a vécu, le

(1) Chez Fournier jeune.

Digitized by Google

doute à la bouche, sans appréhensions et sans espoir. L'ouvrage a moins de portée que cette rapide esquisse ne pourrait le faire supposer; l'hésitation dans l'exécution décèle souvent l'écrivain à son premier essai : Falkland est plutôt ébauché que peint d'une manière ferme et complète, et l'on comprend que M. Bulwer n'ait pas appelé du jugement porté par le public lors de son apparition. Mais, sans vouloir donner trop d'importance à l'étude d'une série de romans sous le rapport littéraire, il n'est pas sans intérêt de chercher à connaître jusqu'à quel point celui en question annonçait ceux qui l'ont suivi. Si, au lieu de débuter dans le roman par *Waverley*, Walter Scott n'eût enfanté qu'une œuvre médiocre, les hommes pour qui la littérature est autre chose qu'un vain plaisir, ne seraient pas moins tenus de la lire. Or, sans être Walter Scott, M. Bulwer est un écrivain d'un grand mérite; et, comme tel, digne d'être étudié dans l'ensemble de ses compositions.

Nous préférons cependant à *Falkland* un autre roman également traduit de l'anglais dont l'auteur nous est inconnu, et dont la traduction est l'ouvrage d'une jeune femme enlevée récemment à sa famille, à ce que nous apprend une courte préface de l'éditeur. Cette destinée nous a ému, et nous sommes heureux de n'avoir qu'à applaudir au bon goût de celle qui avait consacré ses heures de loisirs, peut-être des heures de repos entre deux souffrances, à nous faire connaître *Réalité et Apparence* ou *les deux éducations* (1). Ce livre est sans aucun doute l'ouvrage d'une femme; souvent il nous a rappelé les meilleures pages de mistriss Burney ou mistriss Opie; tout en est naturel, vif, animé; le style offre les mêmes qualités, et se prête avec bonheur aux scènes les plus calmes, comme aux paroxysmes les plus terribles de la passion. Le sujet lui-même renferme une leçon élevée de morale. Deux enfans, deux jumelles, filles d'un pêcheur des environs de Brighton, et encore dans l'enfance, perdent le même jour leurs parens par un naufrage. Elles trouvent chacune une protectrice dans leur malheur, mais d'un caractère bien différent; l'une tombe entre les mains d'une femme accomplie, qui la rend semblable à elle-même; l'autre est recueillie ou, pour mieux dire, enlevée de la manière la plus théâtrale par une folle dont les romans ont tourné la tête, aussi légère dans sa conduite que ridicule dans son langage, et ne tenant compte que des qualités extérieures nécessaires pour réussir dans un certain monde. On prévoit facilement le résultat de deux éducations aussi opposées. Après de longs évènemens que nous supprimons à regret, les deux sœurs se retrouvent et leur reconnaissance amène le dénouement. La seconde,

(1) Chez Delaunay.

qui a fait le malheur d'un époux qu'elle a séduit par les artifices de la coquetterie la plus raffinée, meurt dans un accès de désespoir en apprenant qu'elle n'est que la fille d'un pauvre pêcheur; la première s'unit à un jeune lord dont elle a fait naître l'amour par ses vertus. Cette sèche analyse ne peut faire connaître les détails pleins de vérité et de fraîcheur qui abondent dans ce livre. Signaler leur existence est tout ce que nous pouvons faire. Si nos infatigables traducteurs nous donnaient toujours des ouvrages de ce mérite, nous n'aurions pas à nous plaindre du fatras qu'ils n'ajoutent que trop souvent à celui dont nous sommes inondés.

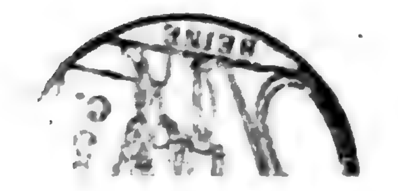
Madame Eugénie Foa a déjà publié d'assez nombreux ouvrages; mais nous ne savons par quelle fatalité aucun d'eux ne s'était encore trouvé sur notre chemin. Nous le regrettons depuis que nous avons lu dernièrement *Rachel* (1). Ce livre est un recueil de contes en général un peu courts, mais dont chacun est un petit drame, quelquefois gai, le plus souvent tragique, toujours habilement tracé. La plupart roulent sur des sujets tirés des mœurs hébraïques, mine féconde trop négligée par nos auteurs dans cette époque de disette de cadres neufs. *Tirtza* et *le Tuché de sang* nous paraissent les deux meilleurs dans ce genre. *Le masque de poix* a été fourni par un fait réel dont les journaux ont parlé, il y a quelques années : un misérable, voulant assassiner sa pupille pour s'emparer de ses biens, se trompe par un de ses hasards providentiels qui arrivent de temps à autre, et applique, sur le visage de sa fille endormie, un masque de poix destiné à sa victime. Nous ne connaissons rien d'une terreur plus vraie que ce récit, tel que l'a traité madame Eugénie Foa.

Nous sommes en retard avec le neuvième volume des *Contes de toutes les couleurs* (2), et nous en éprouvons presque un remords en relisant, pour la troisième fois, la charmante histoire de *Michel Perrin*, par madame de Bawr qui, à elle seule, vaut tout le reste du volume. Lisez cependant encore le *Jettator* de M. Roger de Beauvoir, et *la double confidence* par M. Emile Deschamps. Quant aux autres, ce serait un guet-apens de vous les recommander.

Madame Amable Tastu vous fera les honneurs du dixième volume; commencez votre lecture par *le Souhait*. Passez de là au *meilleur Médecin*, par un anonyme qui se cache sous le nom de Tristan, mais que nous avons reconnu à certains effets de style. Nous serons discrets à son égard. M. Théo-

(1) Chez Henri Dupuy et Tenré.

(2) Chez Fournier jeune.



dore Muret vous apprendra ensuite, dans *Cécile*, comme quoi, de nos jours, il se trouve encore des écrivains de talent qui meurent littéralement de faim. A quoi donc, bon Dieu! servent nos deux cent cinquante journaux, pour Paris seulement, nos Revues, grandes et petites, nos *Cent-et-Un*, nos *Salmigondis*, etc.? Comment s'y prenait donc le malheureux dont M. Théodore Muret a écrit l'histoire, pour ne pas trouver accès près de cet être providentiel qu'on appelle éditeur? Trois fois ingrat M. Muret!

L'Aveugle, de madame de Thélusson, ne tient pas tout-à-fait ce que promettait pour l'avenir *la Veuve du poète* qu'elle nous a donné dans un précédent volume. Elle a été plus heureuse dans *Lucile* (1), production naïve, où se trouve tout ce que le cœur d'une femme renferme de secrets délicats. Lucile est une nouvelle peinture de ces passions brûlantes qui s'emparent de deux êtres placés à des degrés différens de l'échelle sociale, et dont l'énergie s'accroît en raison de tous les obstacles qui s'opposent à l'accomplissement de leurs desirs : seulement cette fois, tout finit, après bien des peines, par s'arranger à la satisfaction des deux amans. Quelques-uns pourront blâmer ce dénoûment heureux; mais il nous a plu, à vrai dire, peut-être parce que nous y comptions fort peu.

Quant aux *Heures du Soir*, qui sont déjà parvenues à leur quatrième volume, nous attendrons pour en parler que nous puissions concilier notre conscience de critique avec les égards dont nous nous piquons envers le sexe des auteurs. Il nous est d'ailleurs, impossible, de retrouver dans notre mémoire rien de ce que nous avons lu dans les deux derniers volumes.

CONFIDENCES, PAR JULES LE FÈVRE. (2)

Si M. Jules Le Fèvre eût publié son nouveau recueil sous la restauration, je m'assure qu'il se fût fait quelque bruit autour de son nom; car il y a dans les *Confidences* une substance nourrissante et solide, assez rare dans les recueils de ce genre. Les hommes familiers avec l'histoire littéraire se souviennent très bien des qualités éminentes révélées par le *Clocher de Saint-Marc*. Ces qualités se retrouvent tout entières dans les *Confidences*, plus développées, plus saillantes; c'est un progrès dans la route où l'auteur s'était engagé. Le poète est demeuré fidèle à ses principes; mais je regrette pour lui qu'il n'ait pas modifié les artifices de sa parole selon l'auditoire auquel il avait affaire.

En effet, il faut une sorte de persévérance et de courage pour pénétrer

(1) Chez Fournier jeune.

(2) Henri Dupuy et Tenré.

Digitized by Google

le sens complet de la plupart des pensées de M. Jules Le Fèvre; il lui arrive trop souvent d'envelopper les sentimens qu'il exprime d'un voile sombre et terne, et comme il ne prend pas soin d'en arranger les plis avec une simplicité assez sévère, pour que l'œil puisse deviner le nu sous la draperie, une attention ordinaire et médiocrement exercée hésite et trébuche presque à chaque page.

Cependant, quand on a surmonté les premiers obstacles, on est largement dédommagé de son dévoûment; une fois acclimaté dans cette atmosphère brumeuse, le regard se raffermit, et parvient à suivre, sans trop de fatigue, les contours indécis du paysage, les lignes flottantes de l'horizon. Alors on s'aperçoit que la rébellion du langage a souvent comprimé l'inspiration du poète; mais de cette difficulté même est née pour lui la nécessité irrésistible de ne pas vivre sur le fonds commun des images démonétisées. Comme il manie laborieusement et lentement le rhythme et la rime, on n'a pas à lui reprocher la perpétuelle et monotone reproduction des formes consacrées.

Or, pour ceux qui ont eu l'occasion de voir à l'œuvre un artiste sérieux, il n'est pas douteux que la facilité, la soudaineté de l'expression est un écueil dangereux où se perdent parfois des trésors inestimables. On serait effrayé si l'on pouvait compter les hommes, authentiquement médiocres à ne consulter que leurs œuvres, auxquels il n'a manqué, pour conquérir un rang élevé dans l'histoire, que de trouver moins de docilité dans l'instrument qu'ils avaient choisi.

M. Jules Le Fèvre, forcé de condenser sa pensée, a souvent dû à la fatalité de sa concision des expressions et des tours d'une admirable justesse. Seulement il est fâcheux que la brièveté de son haleine poétique oblige à se rencontrer sur le même terrein des idées et des images d'un ordre différent, par exemple, une idée abstraite et une image visible qui s'obscurcissent mutuellement, au lieu de s'éclairer d'un jour réciproque.

On pourra, dans le fragment suivant, vérifier toutes nos remarques.

OMBRA ADORATA.

Ne parlez pas des vers! leurs flèches émoussées
Ne tirent pas de sang de nos âmes glacées :
Elles piquent l'écorce, et ne pénètrent pas.
Seule de tous les arts, la musique, ici-bas,

Sait ranimer du cœur la voix long-temps muette,
Embellir le présent du passé qu'on regrette,
Et, nous cachent les maux qui pourraient le ternir,
Comme un rêve sonore, évoquer l'avenir.
Tous ces vers, dont l'esprit est l'écho tributaire,
Y traînent après eux le limon de la terre :
La musique, plus pure, est une voix du ciel
Qui rend, en l'écoutant, l'homme immatériel.
On dirait qu'échappé aux astres d'Ausonie,
Un ange étend sur nous ses réseaux d'harmonie,
Ou, caressant nos fronts de ses ailes d'encens,
Comme un parfum subtil se glisse dans nos sens.
Langue des séraphins, que parlait Cimarose,
Toi seule nous instruis de notre apothéose !
Que du barde, un instant, le génie exalté
S'élance de ce monde à l'immortalité,
Son vol poudreux et lourd touche à peine à la nue;
Mais toi, fleuve échappé d'une mer inconnue,
Dont la pente y remonte en flots mélodieux,
Tu remportes notre âme à la source des cieux.

Les accens du poète auront beau l'entreprendre,
Ils reçoivent la vie, et ne peuvent la rendre :
Créateurs impuissans, nos plus mâles accords,
Quand ils veulent créer, galvanisent des morts :
Éclair capricieux, la rapide pensée,
Dans les nœuds du langage, expire embarrassée :
Perdu dans le dédale et la nuit du discours,
Un rayon de bonheur s'éteint dans leurs détours ;
La mémoire, infidèle au but qu'elle s'impose,
Oublie, en les contant, tous les faits qu'elle expose;

Et la douleur! qui peut, mesurant ses revers,
Imprégner de sanglots le tissu de ses vers?
Les mots, dont on les peint, refroidissent les larmes :
Combats mystérieux, où nous luttons sans armes,
Il faut, pour exprimer nos chagrins venimeux,
Des cris, des chants, des voix, des sons vagues comme eux.
Lumière accentuée, errante sur la terre,
La musique, elle seule, en surprend le mystère,
Et, pour mieux enivrer nos sens qu'elle traduit,
Laisse, en les éclairant, leurs secrets dans la nuit.
Exhalé d'une tombe, où médita Shakspire,
Et sur nos bords charmés envoyé par la lyre,
Qui n'a pas entendu cet hymne consacré,
Où l'accent du triomphe est si désespéré :
« Ombre adorable et pure, attends-moi Juliette! »
D'une joie éplorée idéal interprète,
Quel démenti sublime à l'horreur du cercueil,
Et quel drame complet dans un seul cri de deuil!
Dépliez donc vos vers près de ce deuil suprême,
Vous paraîtrez plus froid que le sépulcre même.
Fouillez tous les secrets du cœur de Roméo,
Quand, levant à genoux les voiles du tombeau,
Il croit voir sur ces traits, où la pâleur ondoie,
Le néant qui balance à dévorer sa proie :
Faites rire ses pleurs, quand, défiant le sort,
Sa coupe de poison porte un toste à la mort,
Et regardez votre âme : elle est toujours glacée.
C'est que toute parole énerve la pensée,
Quand il faut remuer ce chaos de douleurs
Qui se presse au cerveau, sans forme et sans couleurs,
Comme à travers le ciel, en travail de l'orage,
Le tumulte houleux d'une mer de nuage.

Levier mystérieux comme le désespoir,
Le chant seul a des cris, qui peuvent le mouvoir.
Aussi suivez en vous cet hymne de bravoure,
Ce salut du malheur au trépas qu'il savoure!
Chacun de ses soupirs nous évoque un tableau,
Qui fait battre en nos cœurs le cœur de Roméo.
On sent qu'à chaque note il reprend sa maîtresse :
A part dans son amour, il l'est dans sa détresse ;
On sent que son tourment, qui ne peut plus monter,
Doit descendre au sourire, afin de s'attester.

FRAGMENTS OF VOYAGES AND TRAVELS, BY CAPTAIN BASIL HALL.

3e SÉRIE.

Nous nous dispenserons, en jetant un coup-d'œil sur cette troisième série de l'ouvrage de M. Basil Hall, qui complète la tâche qu'il s'était imposée, de répéter les éloges qui lui ont été donnés dans le temps par l'un de nos collaborateurs à propos des deux précédentes. Il nous suffira de dire que ces nouveaux *fragmens* présentent le même intérêt que leurs aînés, la même abondance de détails instructifs exposés dans un style facile, naturel et empreint d'une *humour* de bon aloi.

Le premier volume tout entier est consacré à l'histoire de la puissance anglaise dans l'Inde. Nous pourrions y trouver matière à citations, ainsi que dans le second volume, qui contient le récit d'un voyage par terre de Madras à Bombay, et d'excursions passagères à Ceylan et à Borneo; mais nous croyons devoir donner la préférence au dernier chapitre de l'ouvrage où se trouvent sur Walter Scott des détails qui montreront dans ses habitudes privées cet homme célèbre à ceux qui ne le connaissent que par ses ouvrages. Tout le monde sait que l'auteur de *Waverley*, usé par ses travaux et les chagrins qui empoisonnèrent les dernières années de sa vie, quitta un instant l'Écosse, pour aller chercher, sous le ciel de l'Italie, le rétablissement de ses forces. M. Basil Hall ne contribua pas peu à lui faire

Digitized by Google

entreprendre ce voyage, et lui prodigua ses soins jusqu'au moment de son embarquement à Portsmouth : ce fut par ses démarches qu'un passage sur la frégate la *Barham* fut accordé à Walter Scott, qui éprouvait une répugnance prononcée à solliciter lui-même cette faveur.

Dans le trajet d'Abbotsford à Portsmouth, rien de remarquable n'arriva à l'illustre voyageur, si ce n'est qu'il faillit être tué par un cheval aveugle, qui rentrant brusquement dans son écurie, le heurta violemment, le jeta à terre, et lui fit quelques contusions. M. Basil Hall, qui l'avait précédé à Portsmouth, pour retenir un appartement, entre dans de grands détails sur la réception qui fut faite à Walter Scott, et les attentions sans nombre dont il fut l'objet. Le commandant de la frégate, qui devait le recevoir à son bord, fit faire à la chambre du bâtiment tous les changemens qu'il crut devoir plaire à son hôte. Les autorités de toute espèce, les membres des sociétés savantes, les lords de l'amirauté eux-mêmes qui se trouvaient alors en tournée à Portsmouth, s'empressèrent de lui rendre visite. Un seul exemple suffira pour faire voir combien ces sentimens de sympathie étaient partagés par toutes les classes de la population.

« Quoique sir Walter ne marchât que peu et non sans peine, il paraissait recevoir des visites sans aucun déplaisir. *La Fontaine* (nom de l'hôtel où il était descendu) ne cessait d'être assiégée par la foule tant que durait la journée. Tout individu qui pouvait trouver un prétexte pour être introduit, et beaucoup même sans cette formalité d'usage, venaient lui présenter leurs respects. Pendant les trois derniers jours, l'abattement de ses esprits ayant diminué, il ne laissa passer aucun visiteur sans causer quelque temps avec lui. Il ne refusa de recevoir personne, et fit à tous l'accueil le plus cordial sans en excepter ceux qui venaient évidemment par un motif de pure curiosité. Un jour, un vieux marin de ma connaissance, nommé Bailey, après force hésitations et excuses, me demanda s'il n'y aurait pas possibilité pour lui de voir un instant sir Walter Scott, « afin de l'entendre parler ». Je lui répondis que rien n'était plus aisé, et qu'en apportant les lettres de la poste, suivant son habitude, il lui suffirait de faire savoir qu'il voulait les remettre en personne. Le lendemain matin, pendant le déjeuner, le domestique de l'hôtel, qui nous servait, me dit : Bailey, monsieur, desire remettre à sir Walter lui-même les lettres qu'il a pour lui, et prétend que vous lui avez recommandé d'agir ainsi. » Sir Walter se tourna de mon côté, et se mit à rire; mais quand je lui eus expliqué l'affaire, il ordonna de faire monter l'honnête marin, et lui dit en lui tendant la main, « j'espère que vous êtes content, maintenant que vous m'avez entendu parler. »

Digitized by Google

— J'ai envoyé hier, à bord de la *Barham*, répondit Bailey, trois hommes qui voulaient s'y embarquer, uniquement parce que vous devez être du voyage.

— Ils seront du moins sur un bon navire et sous les ordres d'un bon capitaine, j'en suis sûr, répliqua sir Walter.

— Voilà certainement qui est flatteur, continua-t-il, quand la porte fut fermée; mais je maintiens que le plus grand honneur que m'ait jamais valu ma célébrité, m'a été rendu la semaine dernière, par un marchand de poisson de Londres, à qui le domestique de l'hôtel où je demeurais s'adressa pour avoir un peu de turbot pour le dîner : comme il était tard, il n'en restait point; mais le domestique ayant fait connaître à qui le turbot était destiné, le marchand s'écria que cela changeait la question, et que s'il y avait moyen d'en trouver un morceau à Londres, par faveur ou pour de l'argent, je n'en manquerais pas. Notre homme se mit alors en quête du poisson, et fit le trajet depuis Billingsgate jusqu'à la place de Sussex dans Regent's Park, pour l'apporter à l'hôtel. Maintenant si ce n'est pas là une réputation littéraire positive, je ne m'y connais pas! »

« La mauvaise santé de sir Walter l'empêchait de faire beaucoup d'exercice. Il se plaignait surtout de la faiblesse de ses jambes; mais il s'arrangeait néanmoins de manière à faire chaque jour une promenade sur les remparts entre la plate-forme et le bastion du sud-ouest, celui sur lequel flotte le pavillon. Il avait coutume de se lever entre six et sept heures du matin; il descendait ensuite au parloir, et se mettait à écrire son journal sur un épais volume in-quarto, relié en veau. J'avais soin d'être toujours levé et habillé avant qu'il sortît de sa chambre, afin de lui offrir mon bras; car, sans cette assistance, il lui était souvent difficile de marcher. Je le vis une fois essayer de se rendre seul et même sans sa canne, de la table où nous déjeunions à celle sur laquelle était placé son pupitre, mais ce fut un pénible effort pour lui, et je l'entendis prononcer ces mots avec plus d'amertume qu'il n'en mettait d'ordinaire dans ses discours : « Il est dur de recommencer à soixante ans la vie que j'ai menée à dix, après ma grande maladie. »

« Un matin, il me dit en me montrant son volume manuscrit : « Tenez-vous un journal? Je suppose que vous n'avez pas manqué de le faire dans tout le cours de votre vie. » Je lui dis quelle avait été mon habitude à cet égard, et j'ajoutai quelques mots sur la difficulté de composer, lorsqu'on est occupé des soins de l'impression.

— Oui! oui! c'est vrai, répondit-il avec un soupir, ce n'est que trop

vrai, car je crains bien que ma maladie actuelle ne provienne d'avoir travaillé au-delà de mes forces. Croyez-moi, capitaine, rien n'est plus dangereux que de trop travailler.

« Il se mit ensuite à parler de ses affaires; et, comme je prononçais par hasard le nom de M. Robert Cadell d'Edimbourg, son éditeur, il dit avec un autre soupir : Ah! si, depuis que j'écris pour le public, j'avais été entre les mains de notre excellent ami Cadell, j'aurais certainement aujourd'hui en ma possession 200,000 livres sterling, au lieu d'être obligé de me tuer, à force de travail, pour acquitter mes dettes.

« Je me hasardai à remarquer que, à part la maladie dont il était souffrant, tout était peut-être pour le mieux, attendu que depuis le délabrement de sa fortune, il avait été soutenu dans ses travaux par un motif plus généreux et plus désintéressé que le simple desir de gagner de l'argent.

— Peut-être avez-vous raison, me répondit-il; aucun écrivain ne devrait jamais avoir pour mobile unique ou même principal l'amour du gain. Gagner de l'argent n'est pas l'affaire d'un homme de lettres. Cependant, d'un autre côté, les personnes qui, par profession, ne visent qu'à s'enrichir (j'entends mes créanciers) doivent reconnaître que, quoique j'aie marché sur leurs brisées dans ces derniers temps, je l'ai fait pour leur avantage et non pour le mien. En somme, comme je le disais tout à l'heure, je crois que je suis allé trop loin, et que mes infirmités proviennent en partie d'un excès de contention d'esprit. Comment cela finira-t-il? je n'en sais rien. Je me donne, dit-on, une chance de salut en entreprenant ce voyage... On peut mourir également bien partout.

— Il me semble, dis-je, que la plupart des hommes prennent trop à cœur la perte de la fortune qui n'est qu'au dernier rang parmi les grands maux de la vie, et qui doit être un des plus supportables.

— Appelez-vous, répliqua-t-il, un petit malheur d'être ruiné pécuniairement parlant?

— Cela est moins pénible, à tout prendre, que de perdre ses amis.

— J'en conviens.

— Ou de perdre sa réputation.

— J'en conviens encore.

— Ou de perdre la santé.

— Ah! voilà où j'en suis, murmura-t-il tout bas, sur un ton plus mélancolique qu'il n'avait parlé jusque-là.

— Qu'est-ce que perdre sa fortune, continuai-je, auprès de perdre la paix de l'âme?

— Pour en finir, dit-il en souriant, vous voulez me prouver que celui-là n'est pas à plaindre qui est plongé par-dessus les oreilles dans des dettes dont il ne peut sortir.

— Cela dépend beaucoup de leur origine, et des efforts faits pour les acquitter, du moins quand le débiteur est un homme d'un cœur élevé.

— Il l'est, je l'espère, dit-il avec une joie mêlée de fierté.

« Afin de donner à la conversation un tour un peu moins sérieux, je dis que je regardais comme un grand malheur pour un écrivain d'être affecté d'uu panaris au bout de l'index de la main droite, cas où je me trouvais dans le moment.

— Oui, remarqua sir Walter, car il n'y a certainement rien de moins amusant que d'écrire avec la main gauche.

« Les personnes qui s'occupent de littérature apprendront peut-être avec intérêt que, quelques années auparavant, dînant avec sir Walter à Édimbourg, je saisis l'occasion de lui demander pendant combien d'heures par jour il pouvait écrire pour la presse avec succès.

— Je regarde, me répondit-il, cinq heures de travail comme une tâche très raisonnable pour l'esprit lorsqu'il s'agit d'une composition originale. Rarement je peux aller jusqu'à six heures; et je crois que ce qu'on produit après cinq ou six heures d'un travail intellectuel soutenu, ne vaut pas grand'chose.

« Je lui demandai comment il divisait les heures en question.

— Je tâche, répondit-il, d'en trouver deux ou trois avant le déjeuner, et le reste le plus tôt possible après, de manière à avoir l'après-midi pour me promener, monter à cheval, lire ou ne rien faire.

« Il est très important de remarquer que cette conversation eut lieu à Édimbourg avant que sir Walter ne donnât sa démission de son emploi de greffier de la cour, et que cette division de son temps n'avait lieu probablement qu'à ces époques de vacances pendant lesquelles la cour ne siégeait pas, et qu'il passait à Abbotsford. Mais, d'après quelques paroles qu'il m'adressa à cette époque, je dus conclure qu'il donnait à ses travaux d'esprit la même étendue lorsqu'il était retenu à Édimbourg par la session. Les devoirs de sa place étant d'une nature, pour ainsi dire, mécanique, et n'exigeant aucun effort de pensée, il n'en tenait pas compte dans son calcul.

« Mais, après qu'il eut quitté son emploi, et qu'il fut devenu complète-

Digitized by Google

ment libre, j'ai des raisons de croire que son ardent et chevaleresque desir de s'acquitter de dettes qui eussent réduit au désespoir la plupart des hommes, le porta à dépasser de beaucoup les judicieuses limites qu'il regardait non-seulement comme nécessaires à sa santé, mais encore à la qualité de ses écrits. J'ai même appris que, sur la fin, excité par le même noble motif, il travaillait pendant dix, douze et même quatorze heures de suite par jour, au lieu de cinq ou six; et plusieurs expressions qui lui échappèrent à Portsmouth me donnent la certitude qu'il attribuait le délabrement de sa santé principalement à cette cause.

« J'ai déjà dit que, pendant les trois derniers jours de son séjour à Portsmouth, sir Walter se ranima ou reprit, comme on dit vulgairement, d'un manière étonnante. La gaîté reparut dans ses regards et ses discours, il plaisantait et racontait ses vieilles histoires avec autant de verve qu'il l'eût jamais fait à ma connaissance. Vers la même époque, il commença à parler avec intérêt de son voyage, et son œil brillait du même éclat que par le passé, lorsqu'il nous entretenait de la probabilité qu'il avait de visiter les pyramides d'Egypte, et peut-être, Athènes et Constantinople. Dans ces momens, et lorsqu'il était assis, un étranger eût pu croire qu'il n'y avait rien à craindre pour lui: mais lorsqu'il se levait ou essayait de se lever, sa faiblesse ne devenait que trop évidente. Un soir, après avoir causé pendant une heure avec la plus grande vivacité, il témoigna le desir de se retirer; mais, quoique je lui eusse donné le bras et que je l'aidasse de tout mon pouvoir, ce ne fut qu'au troisième effort qu'il vint à bout de se tenir sur ses pieds. Pendant ces tentatives, je l'entendis murmurer à voix basse : « Cette maudite faiblesse ne fait qu'augmenter! » et, après une pause, il ajouta : « N'est-il pas affreux qu'au moment même, au premier moment de ma vie où je puis me regarder comme libre d'aller où bon me semble et de faire ce qui me plaît, je sois ainsi empêché et hors d'état de traverser la rue, y eût-il de l'autre côté la plus grande curiosité du monde à voir ? »

« Le lendemain matin cependant, le 28 octobre, j'étais assis dans le parloir vers les six heures et demie, lorsque je le vis s'avancer d'un pas assez ferme, et en jouant avec sa canne; il me pria de lui donner le bras pour le conduire sur les remparts où il voulait jouir, en se promenant, de la beauté de la matinée. En arrivant sur la plate-forme, il s'arrêta :

— Maintenant, me dit-il, montrez-moi l'endroit où Jack le peintre a été pendu.

« Je lui désignai le lieu où se trouve aujourd'hui un poteau ou signal de pilote dans l'intérieur de *Blockhouse point*, là même où je me rappelle avoir

vu les os de Jack suspendus à des chaînes, vingt-neuf ans auparavant, lorsque je m'embarquai pour la première fois comme midshipman. Il semblait si familier avec tous les exploits de Jack le peintre, surtout avec sa tentative d'incendier l'arsenal, que je lui demandai s'il avait lu récemment cette histoire. « Il y a, pour le moins, trente ou quarante ans que cela m'est arrivé, répondit-il. »

« A mesure que nous suivions lentement les remparts, il regardait souvent du côté de Spithead; enfin il fit une pause et me pria de lui montrer la place où avait coutume de mouiller le célèbre *Royal William* pendant la dernière guerre.

— Où le *Royal Georges* a-t-il sombré? demanda-t-il ensuite. » Je lui fis remarquer la bouée; sur quoi, comme s'il eût cherché dans sa mémoire, il se mit à réciter d'une voix si basse, qu'on pouvait à peine l'entendre, un vers ou deux du poème de Cooper sur cette triste catastrophe :

Ses doigts tenaient la plume : son épée. . . .

— Non, dit-il en se reprenant, ce n'est pas cela :

Son épée était dans le fourreau;
Ses doigts tenaient la plume,
Quand Kempenfeldt descendit dans l'abîme
Avec deux fois quatre cents hommes. . . . . .

« Pendant tout le cours de cette promenade, sir Walter se montra plein de gaîté et raconta cinq ou six de ses meilleures histoires et dans son meilleur style. Je les connaissais, à la vérité, pour la plupart; mais la forme en était nouvelle et leur sel aussi piquant que jamais. Il y en eut cependant une sur lui-même que je n'avais pas encore entendue, et qui, je crois, a été publiée depuis, dans un des volumes de la nouvelle édition de ses œuvres. A l'âge de deux ans, il fut, à ce qu'il paraît, confié aux soins d'une femme de charge et envoyé à la campagne chez son grand-oncle, pour rétablir sa santé, car il était alors dans un état de faiblesse et de rachitisme inquiétant; « mes souffrances, me dit-il, furent sur le point d'être promptement terminées, car ma garde, dont la tête avait été dérangée par quelque amour contrarié ou toute autre cause, résolut de me donner la mort. Pour accomplir son dessein, elle me porta dans les marais, et, après m'avoir déposé sur la bruyère, elle tira ses ciseaux et se mit en devoir de me couper la gorge.

— Eh bien ! monsieur, lui dis-je, étonné du sang-froid avec lequel il racontait l'affaire, qui la retint ?

— Je crois, répondit-il, que l'enfant se mit à sourire en la regardant, et elle n'eut pas la force d'achever. »

M. Basil Hall décrit ensuite l'embarquement de Walter Scott qui eut lieu le lendemain de cette promenade, son installation à bord et ses adieux aux personnes qui l'avaient accompagné jusque-là.

Nous ne le suivrons pas dans ces détails qui nous mèneraient trop loin, n'ayant voulu que donner une idée de l'intérêt que présente la lecture de son livre.

ESSAIS SUR LA PHILOSOPHIE DES HINDOUS, PAR M. H. T. COLEBROOKE ; TRADUITS DE L'ANGLAIS PAR G. PAUTHIER. PREMIÈRE PARTIE.

Le génie investigateur et persévérant de notre époque, après avoir traversé le monde philosophique de l'Occident, est arrivé au monde oriental, source première de toutes les idées historiques, philosophiques et religieuses. Chaque jour cette étude sévère rallie autour d'elle un plus grand nombre d'esprits solides et ardens. De grands travaux ont été exécutés sur ce sujet dans toute l'Europe, et l'on peut déjà prédire l'époque où le sanskrit et les autres langues indiennes deviendront d'une importance au moins égale au grec et au latin, qui n'en sont que des dérivés affaiblis.

Le livre que nous annonçons est destiné, comme les autres écrits de M. Pauthier, à populariser parmi nous les connaissances sur les différens systèmes philosophiques de l'Inde. Il s'ouvre par une exposition concise, mais suffisante de la doctrine du *Sa'nkhya*, qui a pour but d'enseigner les moyens par lesquels on peu atteindre à la béatitude éternelle après la mort, si ce n'est avant. Des trois écoles qu'a enfantées cette doctrine, deux, l'école théiste et l'école athée, sont ensuite l'objet des recherches de l'auteur. De là il passe, dans une seconde partie, à l'examen de la philosophie dialectique de Gôtama, et de la philosophie atomistique de Kana'da, qui forment les deux principaux systèmes suivis par les Hindous. Suit la traduction du poème didactique d'Is'vara Krichn'a, la *Sa'nkhya-Ka'rika*, qui renferme en soixante-douze distiques tout l'ensemble de la doctrine *Sa'nkhya*. Enfin l'ouvrage se termine par une traduction nouvelle du fameux *Tao-Te-*

King de Lao-Tseu, l'un des livres chinois les plus obscurs, et qui a le plus exercé la sagacité des sinologues.

M. G. Pauthier ne s'est pas contenté de reproduire le texte de M. Colebrooke; il y a ajouté de savantes notes, et rétabli les textes altérés dans quelques endroits; il a collationné avec soin ces derniers sur les manuscrits de la Bibliothèque royale; en un mot, il n'a rien omis pour rendre son travail le plus utile possible. Notre faible entente de la chose ne nous permet pas de juger s'il a réussi dans ses efforts; mais nous nous faisons un devoir d'appeler les orientalistes à décider la question.

Un recueil de poésies, intitulé *Mes heures perdues*, ouvrage d'un jeune poète à son début, paraîtra incessamment chez le libraire Fournier. Le peu qu'il nous a été permis d'en voir nous donne une opinion très favorable du talent poétique de M. Félix Arvers. Nous citerons, entre autres, le passage suivant de la préface, allocution paternelle et touchante que l'auteur adresse à son livre au moment de le livrer aux périls de la publicité :

Et cependant voilà que, pour une fumée,
Pour l'éclair d'un instant, qu'on nomme renommée,
Pour vouloir follement attacher à mes pas
Un misérable bruit que l'on n'entendra pas,
J'ai troublé le repos de ta douce retraite,
J'ai découvert à tous ta nudité secrète
Et déchiré le voile où tu t'étais caché,
Comme une belle esclave au milieu d'un marché.
Au moins, pauvre petit, avant que je t'envoie,
Ainsi que ces enfans de la vieille Savoie,
Faire ton tour du monde, et que, jusqu'au chemin,
J'aille te reconduire en te donnant la main,
N'as-tu rien oublié de ton petit bagage?
Perdu dans cette foule, ignorant son langage,
Le début sera rude, et je dois t'avertir
Que bien long-temps peut-être il te faudra pâtir;

Mais contre leur mépris et leur indifférence,
Sois homme de courage et de persévérance,
Crains toujours le bon Dieu, reste honnête garçon,
Et suis toujours ta route en chantant ta chanson.

Le même libraire vient de publier un roman de Maxime d'Azeglio, gendre de Manzoni, *Hector Fieramosca*, que nous avons reçu trop tard pour en parler dans cette livraison. Nous l'examinerons incessamment.

F. BULOZ.

POÈTES ET ROMANCIERS MODERNES

DE

LA FRANCE.

VII.

M^ME DESBORDES-VALMORE.[1]

C'est une chose bien remarquable, comme en avançant dans la vie et en se laissant faire avec simplicité, on apprécie à mesure davantage un plus grand nombre d'êtres et d'objets, d'individus et d'œuvres, qui nous avaient semblé d'abord manquer à certaines conditions, proclamées par nous indispensables, dans la ferveur des premiers systèmes. Les ressources de la création, que ce soit Dieu qui crée dans la nature ou l'homme qui crée dans l'art, sont

(1) *Les Pleurs*, poésies nouvelles. — *Une Raillerie de l'Amour*, roman. Chez Charpentier, Palais-Royal.

Digitized by Google

si complexes et si mystérieuses, que toujours, en cherchant bien, quelque composé nouveau vient déjouer nos formules et troubler nos méthodiques arrangemens; c'est une fleur, une plante qui ne rentre pas dans les familles décrites; c'est un poète que nos poétiques n'admettaient pas. Le jour où l'on comprend enfin ce poète, cette fleur de plus, où elle existe pour nous dans le monde environnant, où l'on saisit sa convenance, son harmonie avec les choses, sa beauté que l'inattention légère ou je ne sais quelle prévention nous avait voilée jusque-là, ce jour est doux et fructueux; ce n'est pas un jour perdu entre nos jours; ce qui s'étend ainsi de notre part en estime mieux distribuée, n'est pas nécessairement ravi pour cela à ce que les admirations anciennes ont de supérieur et d'inaccessible. Les statues qu'on adorait ne sont pas moins hautes, parce que des rosiers qui embaument et des touffes épanouies dont l'odeur fait rêver, nous en déroberont la base.

Depuis trois années le champ de la poésie est libre d'écoles; celles qui s'étaient formées plus ou moins naturellement sous la restauration ayant pris fin, il ne s'en est pas reformé d'autres, et l'on ne voit pas que, dans ces trois ans, le champ soit devenu moins fertile, ni qu'au milieu de tant de distractions puissantes les belles et douces œuvres aient moins sûrement cheminé vers leur public choisi, bien qu'avec moins d'éclat peut-être et de bruit alentour. Aussi, nous qui regrettons personnellement, et regretterons jusqu'au bout, comme y ayant le plus gagné à cet âge de notre meilleure jeunesse, les commencemens lyriques où un groupe uni de poètes se fit jour dans le siècle étonné, — pour nous, qui de l'illusion exagérée de ces orages littéraires, à défaut d'orages plus dévorans, emportions alors au fond du cœur quelque impression presque grandiose et solennelle, comme le jeune Riouffe de sa nuit passée avec les Girondins (car les sentimens réels que l'âme recueille sont moins en raison des choses elles-mêmes qu'en proportion de l'enthousiasme qu'elle y a semé); nous donc, qui avons eu surtout à souffrir de l'isolement qui s'est fait en poésie, nous reconnaissons volontiers combien l'entière diffusion d'aujourd'hui est plus favorable au développement ultérieur de chacun, et combien, à certains égards, cette sorte d'anarchie assez pacifique, qui a succédé au groupe militant, exprime avec plus de vérité l'état poétique

de l'époque. Dans cette jeune école, en effet, au sein de laquelle fut un moment le centre actif de la poésie d'alors, il y avait des exclusions et des absences qui devaient embarrasser. En fait de hauts talens, Lamartine n'en était que parce qu'on l'y introduisait religieusement en effigie; Béranger n'en était pas. En fait de charmantes Muses, on n'y rattachait qu'à peine Mme Tastu, on y oubliait trop Mme Valmore. M. Mérimée serait toujours demeuré à côté; M. Alexandre Dumas avait pris rang plus au large. D'autres encore allaient surgir. Enfin, parmi ceux qui étaient jusque-là du groupe, les plus forts n'en auraient bientôt plus été, par le progrès même de la marche; ils s'y sentaient à la gêne en avançant; plus d'un méditait déjà son évasion de cette nef trop étroite, son éruption de ce cheval de Troie. Le flot politique vint donc très à propos pour couvrir l'instant de séparation et délier ce qui déjà s'écartait. On a demandé quelquefois si ce qu'on appelait *romantisme* en 1828, avait finalement triomphé, ou si, la tempête de juillet survenant, il n'y avait eu de victoire littéraire pour personne? Voici comment on peut se figurer l'événement selon moi. Au moment où ce navire Argo qui portait les poètes, après maint effort, maint combat durant la traversée contre les prames et pataches classiques qui encombraient les mers et en gardaient le monopole, — au moment où ce beau navire fut en vue de terre, l'équipage avait cessé d'être parfaitement d'accord; l'expédition semblait sur le point de réussir, mais on n'apercevait guère en face de lieu de débarquement; les principaux ouvraient des avis différens, ou couvaient des arrière-pensées contraires. La vieille flotte classique, radoubée de son mieux, prolongeait à grand'peine des harcèlemens inutiles. On en était là, quand le brusque ouragan de juillet bouleversa tout. Ce qu'il y a de très certain, c'est que le peu de classique qui tenait encore la mer y périt corps et biens; les récits qu'on a faits depuis, de MM. Viennet et tels autres, qu'on prétend avoir rencontrés et ouïs, ne se rapportent qu'à leurs ombres inhonorées qui se démènent sur le rivage. Quant au navire Argo, tout divin qu'il semblait être, il ne tint pas, mais l'équipage fut sauvé. Je crois bien que deux ou trois des moindres héros se noyèrent avant d'atteindre le rivage; mais le reste, les plus vaillans, y arrivèrent sans trop d'efforts, la plupart à la nage, et l'un même sans

Digitized by Google

presque avoir besoin de nager. Or, depuis ce moment, l'expédition collective fut manquée ou accomplie, selon qu'on veut l'entendre, et chaque chef, poussant individuellement de son côté, poursuit à travers le siècle, par des voies plus ou moins larges, sa destinée, ses projets, la conquête de la glorieuse Toison.

Les deux sentimens les plus opposés qui se développèrent au sein de la fraternité première, peuvent se rapporter au lyrique d'une part et au dramatique de l'autre. La pensée lyrique, et surtout la portion la plus molle, la plus délicate de celle-ci, la pensée élégiaque, intime, craignait un peu le moment de la victoire à cause du bruit et de l'invasion des profanes; elle insistait avec une sorte de timidité superstitieuse sur cette interdiction quasi-pythagoricienne : *odi profanum vulgus et arceo*. Elle se serait trouvée satisfaite de fonder en quelque golfe abrité, sur la côte la moins populeuse, une petite colonie brillante et cultivée; pour elle la conquête de la Toison d'or était là: c'était manquer de foi en soi-même et d'audace. La pensée dramatique au contraire, qui, en passant par le lyrique, n'y voyait qu'un début et un prélude, ne se sentait pas satisfaite à si peu de frais; elle croyait, elle, énergiquement à la *poétisation* possible du siècle; et, plus vaste en desirs, moins effarouchée du bruit des profanes, elle insistait plutôt sur l'autre devise confiante et conquérante : *l'avenir est à nous!* La portion la plus ardente et la plus ferme de cette pensée dramatique ne se préoccupait même pas d'une initiation graduelle et indirecte de la foule à l'œuvre moderne, moyennant d'habiles reproductions d'œuvres antérieures; elle était pour une application immédiate et franche, pour une mêlée décisive, pour une descente et un assaut au cœur du siècle. Surtout elle ne prenait pas, comme la pensée élégiaque, les langueurs de la traversée pour le but de ses espérances. C'était accepter la question tout entière comme on l'avait posée, c'était ne l'éluder en rien et la soutenir dans sa complète importance, dans la hardiesse du premier défi. Du moment en effet qu'il s'agissait de fonder, non pas une poésie dans le dix-neuvième siècle, mais la poésie du dix-neuvième siècle lui-même, du moment qu'on s'était mis en marche, non pour jeter quelque part une colonie furtive, mais pour faire une révolution réelle dans l'art, la pensée dramatique avait toute raison de prévaloir; l'épreuve déci-

Digitized by Google

sive était, et elle est encore dans cette arène; quiconque ne l'y met pas désespère plus ou moins de cette aimantation poétique du siècle, en masse, qui a été le rêve des avant-dernières années. Celui à qui est dû l'honneur d'avoir le moins désespéré, assurément, et qui persévère sans indice de fatigue ni de mollesse, dans sa ligne d'alors, est M. Victor Hugo. La pensée dramatique à laquelle nous faisions allusion plus haut, et qui est la sienne, préexistait déjà à sa pensée lyrique; elle a traversé celle-ci sans s'y attiédir, et en est sortie impétueuse, inflexible, comme d'un lac, où, à sa source, elle était tombée.

Mais la pensée intime, élégiaque, mélancolique, que fera-t-elle? Séparée de l'autre qui fut sa sœur, privée désormais du mouvement qu'elle reçut d'elle au temps de leur union, où cherchera-t-elle à s'enfuir et à s'écouler? Y a-t-il lieu, en ces temps plus graves, de songer à reconstituer quelque école artificiellement paisible et rêveuse, de tenter encore à l'horizon cette petite colonie qui nous apparut dans un mirage du matin? Ces naïves chimères ne sont séduisantes qu'une fois. Il y a mieux à faire. Vivre, puisqu'il le faut, de la vie de tous, subir les hasards, les nécessités du grand chemin, y recueillir les enseignemens qui s'offrent, y fournir au besoin sa tâche de pionnier; puis se dédoubler soi-même, et dans une part plus secrète réserver ce qui ne doit pas tarir; l'employer, l'entretenir s'il se peut, à l'amour, à la religion, à la poésie; cultiver surtout sa faculté de concevoir, de sentir et d'admirer : n'est-ce pas là une manière d'aller décemment ici-bas, après même que le but grandiose a disparu, et de supporter la défaite de sa première espérance?

En lisant M^me^ Valmore, ces pensées nous revenaient. Elle est un poète si instinctif, si tendre, si éploré, si prompt à toutes les larmes et à tous les transports, si brisé et battu par les vents, si inspiré par l'âme seule, si étranger aux écoles et à l'art, qu'il est impossible près d'elle de ne pas considérer la poésie comme indépendante de tout but, comme un simple don de pleurer, de s'écrier, de se plaindre, d'envelopper de mélodie sa souffrance. C'est dans la vie réelle, à travers les passions et les épreuves, que ce cœur de femme, sans autre maître que la voix secrète et la douleur, a dès l'abord modulé ses sanglots. Il y a deux sortes de poètes : ceux qui

Digitized by Google

sont capables d'invention, d'art à proprement parler, doués d'imagination, de conception en sus de leur sensibilité; qui possèdent cet organe applicable à divers sujets, qu'on nomme le *talent*. Et il y a ceux en qui ce talent n'est nullement distinct de la sensibilité personnelle, et qui, par une confusion un peu débile mais touchante, ne sont poètes qu'en tant qu'amans et présentement affectés. M. Ulric Guttinguer, dans une épître adressée à M. Hugo, a dit avec bonheur :

. . . . Il est une race bénie,
Qui cherche dans le monde un mot mystérieux,
Un secret que du ciel arrache le génie,
Mais qu'aux yeux d'une amante ont demandé mes yeux.

M^me^ Desbordes-Valmore aussi est toute poete par l'amour. Son talent est lié à sa passion comme l'écho à la vague du rivage, comme la vague au lac désolé. Si ce talent n'a pas cessé de gémir et de grandir, c'est que l'âme elle-même, après tant de flots versés, s'est trouvée inépuisable :

Car je suis une faible femme,
Je n'ai su qu'aimer et souffrir;
Ma pauvre lyre, c'est mon âme.....

Tout enfant, aux environs de Douai où elle est née, sur les rives de cette Scarpe accoutumée, ce semble, à moins de rêverie, la jeune Hélène aimait déjà. Comme elle nous le dit en vraie fille de Lafontaine, *à quelque chère idole en tout temps asservie,* elle aimait une fleur, elle adorait quelque arbrisseau ; elle lui parlait à genoux, lui confiait ses peines, jouissait des mêmes printemps ou souffrait des mêmes vents d'hiver. Jugez quand ce fut *lui,* quand l'idéal un moment fut trouvé; alors les orageuses amours commencèrent, la vie devint errante. Elle pleura son amie d'enfance, Albertine qui mourait; elle eut Délie qui fut une autre amie pour elle; mère, elle aima, elle pleura sur un berceau et fit de charmans récits et des prières. Mais ce fut *lui* surtout, *lui* fidèle ou infidèle, digne ou indigne, qu'elle aima sans cesse, qu'elle suivit, qu'elle

évita; Rouen, Bordeaux, Lyon! vous pûtes montrer à la trace sa fuite saignante; elle ne voulut pas guérir. Sous son masque de *Thalie*, pour parler ici comme elle ce mythologique langage, elle ne sécha pas une seule de ses larmes. Son existence heureuse n'avait duré qu'un éclair, alors, dit-elle avec souffle,

Alors que dans l'orgueil des amantes aimées
Je confiais mon âme aux cordes animées.

Mais à partir du jour où le charme se brisa, ce ne fut plus sur cette figure mélancolique et frappée, sous ces longs cheveux cendrés, éplorés, qui pendent, ce ne fut plus qu'une pâleur mortelle. Malgré les diversions inévitables, les sourires donnés à la foule et reçus, le monde devint comme une plage solitaire de Leucate à cette Sapho désespérée; et sa plainte éternellement déchirante répète à travers tout :

Malheur à moi! je ne sais plus lui plaire,
Je ne suis plus le charme de ses yeux;
Ma voix n'a plus l'accent qui vient des cieux,
Pour attendrir sa jalouse colère;
Il ne vient plus, saisi d'un vague effroi,
Me demander des sermens ou des larmes :
Il veille en paix, il s'endort sans alarmes;
Malheur à moi!

ou encore, un souvenir obstiné lui crie :

Quand il pâlit un soir et que sa voix tremblante
S'éteignit tout à coup dans un mot commencé;
Quand ses yeux soulevant leur paupière brûlante
Me blessèrent d'un mal dont je le crus blessé;
Quand ses traits plus touchans, éclairés d'une flamme
Qui ne s'éteint jamais,
S'imprimèrent vivans dans le fond de mon âme;
Il n'aimait pas, j'aimais!

Quiconque, à une heure triste, recueille, en passant sur la grève, ces accens éperdus, ces notes errantes et plaintives, se surprend

Digitized by Google

bien des fois, long-temps après, à les répéter involontairement, à l'infini, sans suite ni sens, comme ces mots mystérieux que redisait la folie d'Ophélia.

Les poésies de Mme Desbordes-Valmore qui, nées ainsi du cœur, n'ont aucun souci d'art ni d'imitation convenue, réfléchissent pourtant, surtout à leur source, la teinte particulière de l'époque où elles ont commencé, et rappellent un certain ensemble d'inspirations environnantes. Dans ces *Idylles* en vers libres, pleines de moutons à la Deshoulières, d'*agneaux volages* ou *gémissans* qu'enchaînent des rubans fleuris, dans ces premières élégies où voltige l'Amour en bandeau et où il est tant question de *tendres feux*, de *doux messages* et de *fers imposteurs*, on est, en souriant, reporté à cette génération sentimentale nourrie de Mme Cottin, de Mme de Montolieu, que *Misanthropie et repentir* attendrissait sans réserve, que *Vingt-quatre heures d'une femme sensible* n'exagérait pas, et qui, lors du grand divorce de 1810, s'appitoya avec une exaltation romanesque sur la pauvre châtelaine de la Malmaison. Cette veine lactée s'est prolongée dans la poésie jusque vers 1820 où nous l'avons vu finir; nous tous, en nous en souvenant bien, nous avons eu, adolescens, notre période de Florian et de Gessner; nous réciterions avec charme encore la *Pauvre fille* de Soumet. Pour tout ce qui est paysage, couleur, accompagnement, les premières pièces de Mme Valmore rappellent cette littérature; Parny et Mme Dufresnoy s'y joignirent sans doute, mais elle a plus d'abandon, d'abondance et de mollesse, que ces deux élégiaques un peu brefs et concis. Ses paysages, à elle, ont de l'étendue; un certain goût anglais s'y fait sentir; c'est quelquefois comme dans Westall, quand il nous peint sous l'orage l'idéale figure de son berger; ce sont ainsi des formes assez disproportionnées, des bergères, des femmes à longue taille comme dans les tableaux de la Malmaison, des tombeaux au fond, des statues mythologiques dans la verdure, des bois peuplés d'urnes et de tourterelles roucoulantes, et d'essaims de grosses abeilles et d'âmes de tout petits enfans sur les rameaux; un ton vaporeux, pas de couleur précise, pas de dessin; un nuage sentimental, souvent confus et insaisissable, mais par endroits sillonné de vives flammes et avec l'éclair de la passion. Des personnifications allégoriques, l'Espérance, le Malheur, la Mort,

Digitized by Google

apparaissent au sein de ces bocages. Ainsi dans le *Berceau d'Hélène :*

Mais au fond du tableau, cherchant des yeux sa proie,
J'ai vu..... je vois encor s'avancer le Malheur.
Il errait comme une ombre, il attristait ma joie
Sous les traits d'un vieil oiseleur.

Nous n'insistons sur ces alentours que pour les caractériser, et sans idée de blâme. Qu'importe après tout le costume, le convenu inévitable qu'on revêt à son insu? il en faut un toujours. Nous qui avons succédé à ce goût, qui en avons d'abord senti les défauts et avons réagi contre, nous commençons à discerner les nôtres; à force de prétention au vrai et au réel, un certain factice aussi nous a gagnés; quel effet produiront bientôt nos couleurs, nos rimes, nos images, nos étoffes habituelles? Beaucoup de ce qui nous frappe dans le cadre et le vêtement ne sera pardonné que pour le génie qui rayonnera, pour l'âme qui palpitera derrière. Les épithètes métaphysiques de Mme Valmore m'ont remis en idée ce que j'ai eu le tort de trancher autrefois. Non, l'épithète propre et pittoresque ne remplace pas toujours la première avec avantage; non, toutes les nuances du prisme, en les supposant exprimables par des paroles, ne suppléent pas, ne satisfont pas aux nuances infinies du sentiment; non, *le ciel en courroux* n'est pas nécessairement détrôné par le *ciel noir et brumeux;* les *doigts délicats* ne le cèdent pas à jamais aux *doigts blancs et longs*. Lamartine a dit admirablement :

Assis aux bords déserts des lacs mélancoliques...;

il n'y a pas de *lac bleu* qui équivaille à cela. Les métaphores elles-mêmes, les images prolongées qui ne sont en jeu que pour traduire une pensée ou une émotion, n'ont pas toujours besoin d'une rigueur, d'une analogie continue, qui, en les rendant plus irréprochables aux yeux, les raidit, les matérialise trop, les dépayse de l'esprit où elles sont nées et auquel en définitive elles s'adressent; l'esprit souvent se complaît mieux à les entendre à demi-mot, à les combler dans leurs négligences; il y met du sien, il les achève.

Je ne prétends, au reste, conclure de ce qui précède qu'à une simple correction, et pas du tout à une réaction : les réactions ont toujours un côté polémique étranger et contraire à l'art. Mais c'était le cas de rectifier ce point à propos de Mme Valmore, comme c'eût été le cas à propos de Lamartine.

Elle et lui, Lamartine et Mme Valmore, ont de grands rapports d'instinct et de génie naturel; ce n'est point par simple rencontre, par pure et vague bienveillance, que l'illustre élégiaque a fait les premiers pas au-devant de la pauvre plaintive; toute proportion gardée de force et de sexe, ils sont l'un et l'autre de la même famille de poètes. Comme Lamartine, Mme Valmore n'eut de maître que le cœur et l'amour; comme lui, elle ignore l'art, la composition, le plan; mais elle est femme, elle est faible, elle n'a rien de l'ampleur ni de la volée du grand cygne; elle s'écrie de sa branche comme la fauvette veuve (*miserabile carmen!*), elle pousse nuit et jour des chants aigus et saccadés comme la cigale sur l'épi. A ses heures riantes, ce qui est rare, quand elle oublie un moment sa peine et qu'elle se met à décrire et à conter, il lui arrive le défaut tout contraire à la diffusion éthérée de Lamartine; elle tombe dans le petit, dans l'imperceptible, dans la vignette scintillante :

Un tout petit enfant s'en allait à l'école.....
O mouche, que ton être occupa mon enfance!
Petite philosophe, on a médit de toi;
J'en veux à la fourmi qui t'a cherché querelle.....
Quoi? vous voulez courir, pauvres petits mouillés.....
Cher petit fanfaron..... etc. etc.
Cher petit oreiller..... etc. etc.

Toutes ces gentilles petitesses, ce joli grasseyement enfantin, ces amours de l'éphémère et du liseron, qui font le charme de quelques-uns, ne me sont guère appréciables, je l'avoue; et je me fatigue à tâcher de les aimer. En ce genre, l'idylle intitulée *Le soir d'été* est la seule pièce dont l'adorable simplicité m'enchante. Mais comme élégies passionnées, comme éclats de cœur et élancemens d'amante, les premiers volumes de Mme Valmore ne nous laissent que l'embarras de choisir et de citer. Toutes les pièces *à Délie* respirent la

Digitized by Google

grâce, l'esprit uni au sentiment; la dernière, *Le retour chez Délie,* déroule l'âme d'Hélène dès l'enfance et les orages du passé; la première, encore souriante,

> Du goût des vers pourquoi me faire un crime?

ressemble à quelque épître amicale et tendre de Voltaire. A tout moment, soit dans le courant d'une pièce, soit au début, la pensée part subitement du sein de Mme Valmore comme un essaim effaré; on ne peut rendre l'essor de ces échappées violentes; ceux qui ont entendu Mme Dorval en quelques-uns de ses cris sublimes, ont éprouvé une impression également irrésistible. Ainsi, dans la pièce *Peut-être un jour,* etc. etc., le mot final : *Dieu! s'il ne venait pas!* Ainsi, dans *L'Indiscret,* lorsqu'un de ces colporteurs désœuvrés et gauches, qui remuent sans s'en douter les secrets les plus chers, jase devant elle au hasard des infidélités de son amant, elle écoute d'abord avec patience, elle se contient et se dévore; puis tout d'un coup :

> Ah! j'aurais dû crier: c'est moi... je l'aime... arrête!

Ainsi dans *L'Attente,* cette ouverture glorieuse et triomphale comme un lever de soleil :

> Il m'aima. C'est alors que sa voix adorée
> M'éveilla tout entière et m'annonça l'amour, etc. etc.

Je recommande encore la pièce *A mes enfans, Le présage,* et tant de romances rêveuses ou délirantes, qui reviennent, aux heures de mélancolie, comme des chansons de *saule.* Je suis, en lisant ces épars chefs-d'œuvre, de l'avis de Mme Tastu, de *celle,* comme la désigne Mme Valmore, *dont le cœur s'enferme et bat si vite :* « Qu'importe, a-t-on dit du chanteur Garat, que ce ne soit pas un musicien, si c'est la musique elle-même : qu'importe aussi que Mme Valmore ne soit pas un poète selon l'art, si elle est la poésie et l'âme? » Lamartine a merveilleusement exprimé comment, de tous ces fragmens brisés d'une vie si douloureuse, il résultait une

plus touchante harmonie; ce tendre et bienfaisant consolateur, que nul désormais ne consolera, a dit en s'adressant à Mme Valmore :

Du poète c'est le mystère :
Le luthier qui crée une voix
Jette son instrument à terre,
Foule aux pieds, brise comme un verre
L'œuvre chantante de ses doigts.

Puis d'une main que l'art inspire,
Rajustant ces fragmens meurtris,
Réveille le son et l'admire,
Et trouve une voix à sa lyre
Plus sonore dans ses débris!...

Ainsi le cœur n'a de murmures
Que brisé sous les pieds du sort!... etc. etc.

Cette image du violon brisé, puis rajusté et trouvé plus sonore, cette particularité technique, si difficile, ce semble, à rencontrer et à exprimer, et qui prouve que les poètes savent toujours ce dont ils ont besoin, s'applique en toute exactitude à Mme Desbordes-Valmore, sauf que le rajustement mystérieux est demeuré inachevé en quelques points; imperfection, d'ailleurs, qui nuit peu à l'ensemble et qui est une grâce.

Les Pleurs, qui viennent de paraître, avec plus de rhythme et de couleur que les précédens volumes, offrent aussi, l'avouerai-je, plus d'obscurité par momens et de *manière*. Le paysage, quand il y a un paysage, est beaucoup plus vif et distinct que celui que nous avons vu dans les idylles; tous les objets s'y dessinent et quelquefois y reluisent trop. Le rhythme serré a remplacé les vers libres, dont l'usage était familier à Mme Valmore; enchâssée là-dedans, parsemée de paillettes étrangères et d'un brillant minutieux, les ellipses de la pensée échappent, se dérobent davantage et de là cette obscurité de sens au milieu et à cause du plus de couleur. Il y a une ou plusieurs épigraphes à chaque pièce : en lisant les poètes dont les écrits ont eu la vogue dans ces dernières années, Mme Valmore s'en est affectée et teinte peut-être à son insu;

la blonde et grise fauvette a été prise au miroir, et les fleurs du nid, comme elle le dit quelque part, *ont lustré son plumage ardé par le soleil*. Le vocabulaire habituel de son chant ne lui a plus suffi, et elle a trouvé plaisir et fraîcheur aux vieux mots rajeunis ou aux nouveaux hasardés :

Une ceinture noire *endeuille* un jeune enfant.

Les petits enfans qu'elle aime à peindre, ont été plus précoces et ont parlé un langage plus impossible que jamais. Ils se sont détachés frêles et angéliques, parmi les étoiles, les rossignols, les fleurs humides de rosée, et comme sur un fonds imité des feuillages chatoyans de Lawrence. Moi, j'aurais mieux aimé M^{me} Valmore fidèle à sa précédente manière, non pas précisément à celle des idylles, mais à celle des dernières élégies, avec l'absence du rhythme, comme un ruisseau qui court sans trop savoir, avec l'insouciance et le hasard des teintes, un sentiment borné à peu d'images, et sous le gris-de-lin de sa parure. Ce n'est pas à dire pourtant que *Les Pleurs* ne renferment pas des trésors; la passion jeune et presque virginale y reparaît dans une auréole nouvelle; l'amour malheureux y a des transes, des agonies et d'éternels retours, dont M^{me} Valmore est seule capable entre nos poètes. Le cri *Malheur à moi!* se trouve dans *Les Pleurs*. *La Jalouse,* qui débute comme une folle gaîté, finit en délire amer. L'idée de l'ancienne élégie de *L'Indiscret* est reprise dans *Réveil,* et le premier mouvement a toute la secousse d'un effroi ressenti :

C'est qu'ils parlaient de toi, quand, loin du cercle assise,
Mon livre trop pesant tomba sur mes genoux;
C'est qu'ils me regardaient, quand mon âme indécise
Osa braver ton nom qui passait entre nous.

Je ne fais qu'indiquer *Tristesse, Abnégation, L'Impossible, Lucrétia Davidson*. Dans les morceaux intitulés *Pardon* et *la Crainte,* l'idée religieuse se mêle tendrement au poids de la faute, à l'amertume du calice : M^{me} Valmore n'a jamais proféré en poésie de plus hautes paroles. Répondant avec une belle effusion aux vers de Lamar-

Digitized by Google

tine, elle a dit, toute noyée, comme Ruth, dans ses pleurs reconnaissans :

Je suis l'indigente glaneuse
Qui d'un peu d'épis oubliés
A paré sa gerbe épineuse,
Quand ta charité lumineuse
Verse du blé pur à mes pieds.

Il n'y a qu'un mot à dire du roman qui a pour titre *Une raillerie de l'Amour,* et que Mme Valmore vient de publier; c'est une heure et demie de lecture légère et gracieuse, qui reporte avec charme au plus beau temps de l'empire, à cette société éblouie et pleine de fêtes, après Wagram. Les amours étourdis, élégans, et là-dessous profonds peut-être, les jeunes et belles veuves, les pensionnaires à peine écloses d'Ecouen et de Saint-Denis, les valeureux colonels de vingt-neuf ans, tout cela y est agréablement touché; l'exaltation romanesque pour Joséphine, à propos du grand divorce, ajoute un trait et fixe une date à ces bouderies jaseuses. Tout ce petit volume de Mme Valmore est une nuance, et une nuance bien saisie. « A vingt ans, dit-elle en un endroit, la souffrance est une grâce, « quand elle n'a pas trop appuyé, et que ses ailes n'ont fait qu'ef- « fleurer une belle femme. » Mme Valmore a fait partout comme elle dit là si bien; elle n'a nulle part trop appuyé.

Mais Mme Valmore poète, celle qui perce et qui déchire, c'est à elle qu'on reviendra; qui l'a lue une fois, la relira souvent. Il ne nous appartient pas de lui assigner une place parmi les talens de cet âge; on aime mieux d'ailleurs la goûter en elle-même que la comparer. Son rôle dans la création lui a été donné cruel et simple, toujours souffrir, chanter toujours! Elle n'y a pas manqué jusqu'ici; et si, contre l'usage, ses paroles harmonieuses n'ont pas été guérissantes pour elle, elles n'ont pas du moins été inutiles à d'autres; elles ont aidé dans l'ombre bien des cœurs de femme à pleurer. L'avenir, nous le croyons, ne l'oubliera pas; tout d'elle ne sera pas sauvé sans doute; mais dans le recueil définitif des *Poetæ minores* de ce temps-ci, un charmant volume devra contenir sous son nom quelques idylles, quelques romances, beaucoup d'élégies, toute une gloire modeste et tendre. Ce devra être, même

Digitized by Google

plus tard, dans ce monde éternellement renaissant de la passion, une lecture à jamais vive et pleine de larmes. A part quelques grands poètes qui soutiendront dans l'ensemble de leur œuvre l'assaut du temps, qui de nous oserait en desirer pour lui, en espérer davantage? En lisant M[me] Valmore, on se fait à cette idée que la vie, l'amour, la poésie et la gloire ne s'échappent qu'en débris.

Sainte-Beuve.

✱

NOUVELLES LETTRES

SUR

L'HISTOIRE DE FRANCE.

SCÈNES DU SIXIÈME SIÈCLE.

LETTRE I^re.

LES QUATRE FILS DE CLOTHER I^er. — LEUR CARACTÈRE. — LEURS MARIAGES. — HISTOIRE DE GALESVINTHE.

A M. le Directeur de la Revue des Deux Mondes.

MONSIEUR,

C'est une assertion, pour ainsi dire, proverbiale, qu'aucune période de notre histoire n'égale en confusion et en aridité la période mérovingienne. Cette époque est celle qu'on abrège le plus volontiers, sur laquelle on glisse, à côté de laquelle on passe sans aucun scrupule. Il y a, selon moi, dans ce dédain, plus de paresse que de réflexion; et si l'histoire des Mérovingiens est un peu difficile à débrouiller, elle n'est point aride. Au contraire, elle abonde en faits singuliers, en personnages originaux, en incidens dramatiques

Digitized by Google

tellement variés, que le seul embarras qu'on éprouve est celui de mettre en ordre un si grand nombre de détails. C'est surtout la dernière moitié du sixième siècle qui offre, en ce genre, aux écrivains et aux lecteurs de nos jours, le plus de richesse et d'intérêt, soit que cette époque, la première du mélange entre les indigènes et les conquérans de la Gaule, eût, par cela même, quelque chose de poétique; soit qu'elle doive cet air de vie au talent naïf de son historien, Georgius-Florentius-Gregorius, connu sous le nom de Grégoire de Tours. En effet, il faut descendre jusqu'au siècle de Froissard, pour trouver un narrateur qui l'égale dans l'art de mettre en scène les personnages et de peindre par le dialogue. Tout ce que la conquête de la Gaule par les Franks avait mis en regard ou en opposition sur le même sol, les races, les classes, les conditions diverses, figure pêle-mêle dans ses récits, quelquefois plaisans, souvent tragiques, toujours vrais et animés. C'est comme une galerie mal ordonnée de tableaux et de figures en relief, ce sont de vieux chants nationaux, rangés presque au hasard, écourtés, se suivant sans liaison, mais dont une main habile pourrait composer un grand poème. En un mot, je crois qu'il y aurait à faire, sur Grégoire de Tours et sur ses contemporains, un beau travail d'art en même temps que de science historique.

Si je n'ose entreprendre ce travail dans toute son étendue, si le poème entier est au-dessus de mes forces, je puis du moins vous en promettre quelques épisodes, quelques fragmens, capables de donner une idée vraie de cette étrange confusion d'hommes et de choses qui remplit la période mérovingienne. La difficulté consistera, pour moi, à bien choisir, à prendre çà et là des faits de détail, épars et incohérens, pour les lier ensemble, les grouper et en former de grandes masses de récits. La manière de vivre des rois, l'intérieur de la maison royale, la vie orageuse des seigneurs et des évêques, l'usurpation, les guerres civiles et les guerres privées, la turbulence intrigante des Gallo-Romains et l'indiscipline brutale des barbares, l'esprit de révolte et de violence régnant jusque dans les monastères de femmes, tels sont les tableaux divers que je veux essayer de tracer à l'aide des monumens contemporains, et dont la réunion doit offrir une *vue* du sixième siècle en Gaule. J'apporterai un soin minutieux à étudier et à suivre, dans toutes ses phases, la

destinée des personnages historiques, et je tâcherai de donner à ceux que l'histoire moderne a le plus négligés, de la réalité et de la vie. Enfin, entre tous ces personnages célèbres ou obscurs aujourd'hui, domineront trois figures qui sont des types pour leur siècle : Fredegonde, Æonius-Mummolus et Grégoire de Tours lui-même; Fredegonde, l'idéal de la barbarie élémentaire, sans conscience du bien et du mal; Mummolus, l'homme civilisé qui se fait barbare, et se déprave à plaisir, pour être de son temps; Grégoire de Tours, l'homme du temps passé, mais d'un temps meilleur que le présent qui lui pèse, l'écho fidèle des regrets que fait naître, dans quelques âmes élevées, une civilisation qui s'éteint. (1)

A quelques lieues de Soissons, sur les bords d'une petite rivière, se trouve le village de Braine. C'était, au sixième siècle, une de ces immenses fermes où les rois des Franks tenaient leur cour, et qu'ils préféraient aux plus belles villes de la Gaule. L'habitation royale n'avait rien de l'aspect militaire des châteaux du moyen âge : c'était un vaste bâtiment, entouré de portiques d'architecture romaine, quelquefois construit en bois poli avec soin, et orné de sculptures qui ne manquaient pas d'élégance (2). Autour du principal corps de logis se trouvaient disposés par ordre les logemens des officiers du palais, soit barbares, soit romains d'origine, et ceux des chefs de bande qui, selon la coutume germanique, s'étaient mis avec leurs guerriers dans la *truste* du roi, c'est-à-dire, sous un engagement spécial de vasselage et de fidélité (3). D'autres maisons de

(1) Decedente, atque imò potiùs pereunte ab urbibus gallicanis liberalium culturâ litterarum....... cùm gentium feritas desæviret, regum furor acueretur..... ingemiscebant sæpiùs plerique dicentes : Væ diebus nostris, quia periit studium litterarum à nobis! (Gregorii Turonensis historia Francorum ecclesiastica, apud Rerum gallic. et francic. script. tom. II, pag. 137.)

(2) Æthera mole suâ tabulata palatia pulsant....
Singula sylva favens ædificavit opus;
Altior innititur quadrataque porticus ambit;
Et sculpturatâ lusit in arte faber.

(Venantii Fortunati carmina apud *Biblioth. patrum*, tom. X, pag. 583.)

(3) V. pactum legis Salicæ, apud Rerum francic. script. tom. IV, pag. 159; et ibidem, Marculf. Formul. pag. 475.

moindre apparence étaient occupées par un grand nombre de familles qui exerçaient, hommes et femmes, toutes sortes de métiers, depuis l'orfévrerie et la fabrique des armes jusqu'à l'état de tisserand et de corroyeur, depuis la broderie en soie et en or jusqu'à la plus grossière préparation de la laine et du lin. La plupart de ces familles étaient gauloises, nées sur la portion du sol que le roi s'était adjugée comme part de conquête, ou transportées violemment de quelque ville voisine pour coloniser le domaine royal; mais, si l'on en juge par la physionomie des noms propres, il y avait aussi, parmi elles, des Germains et d'autres barbares dont les pères étaient venus en Gaule, comme ouvriers ou gens de service à la suite des bandes conquérantes. D'ailleurs, quelle que fût leur origine ou leur genre d'industrie, ces familles étaient placées au même rang et désignées par le même nom, par celui de *lites* en langue tudesque, et en langue latine par celui de *fiscalins*, c'est-à-dire attachés au fisc (1). Des bâtimens d'exploitation agricole, des haras, des étables, des bergeries et des granges, les masures des cultivateurs et les cabanes des serfs du domaine complétaient le village royal, qui ressemblait parfaitement, quoique sur une plus grande échelle, aux villages de l'ancienne Germanie. Dans le site même de ces résidences, il y avait quelque chose qui rappelait le souvenir des paysages d'outre-Rhin; la plupart d'entre elles se trouvaient sur la lisière, et quelques-unes au centre des grandes forêts mutilées par la civilisation, et dont nous admirons encore les restes.

Braine fut le séjour favori de Chlother, le dernier des fils de Chlodowig, même après que la mort de ses trois frères lui eut donné la royauté dans toute l'étendue de la Gaule. C'était là qu'il faisait garder, au fond d'un appartement secret, les grands coffres

(1) *Fiscalini, Liti, Lidi, Lazi.* V. tom. IV, Rerum francic. script. passim. *Lite*, ou *Lete*, ou *Lase*, selon les différens dialectes, devait signifier simplement un homme de moindre condition, un homme de rang inférieur, un homme du dernier rang; en anglais moderne, *little*, petit, *lesser*, moindre, *last*, dernier; en allemand, *letzte*, dernier. On trouve dans les anciens actes l'expression *minor persona*, *debilior persona*. pour désigner l'homme qui n'était pas de condition libre.

Digitized by Google

à triple serrure qui contenaient ses richesses en or monnayé, en vases et en bijoux précieux, là aussi qu'il accomplissait les principaux actes de sa puissance royale. Il y convoquait en synode les évêques des villes gauloises, recevait les ambassadeurs des rois étrangers, et présidait les grandes assemblées de la nation franke, suivies de ces festins traditionnels parmi la race teutonique, où des sangliers et des daims entiers étaient servis tout embrochés, et où des tonneaux défoncés occupaient les quatre coins de la salle (1). Tant qu'il n'était pas appelé au loin par la guerre contre les Saxons, les Bretons, ou les Goths de la Septimanie, Chlother employait son temps à se promener d'un domaine à l'autre. Il allait de Braine à Attigny, d'Attigny à Compiègne, de Compiègne à Verberie, consommant à tour de rôle, dans ses fermes royales, les provisions en nature qui s'y trouvaient rassemblées, se livrant, avec ses *Leudes* de race franke, aux exercices de la chasse, de la pêche ou de la natation, et recrutant ses nombreuses maîtresses parmi les filles des *fiscalins*. Souvent, du rang de concubines, ces femmes passaient à celui d'épouses et de reines, avec une singulière facilité.

Chlother, dont il n'est pas facile de compter et de classer les mariages, épousa de cette manière une jeune fille de la plus basse naissance, appelée Ingonde, sans renoncer d'ailleurs à ses habitudes déréglées, qu'elle tolérait, comme femme et comme esclave, avec une extrême soumission. Il l'aimait beaucoup, et vivait avec elle en parfaite intelligence. Un jour elle lui dit : « Le roi, mon seigneur, « a fait de sa servante ce qu'il lui a plu, et m'a appelée à son lit; il « mettrait le comble à ses bonnes grâces, en accueillant la requête « de sa servante. J'ai une sœur nommée Arégonde et attachée à « votre service; daignez lui procurer, je vous prie, un mari qui « soit vaillant et qui ait du bien, afin que je n'éprouve pas d'hu- « miliation à cause d'elle. » Cette demande, en piquant la curiosité du roi, éveilla son humeur libertine. Il partit le jour même pour le domaine sur lequel habitait Arégonde, et où elle exerçait quelques-

(1) Cùm ergò ille ad prandium invitatus venisset, conspicit, gentili ritu, vasa plena cervisiæ domi adstare. Quod ille siscitans quid sibi vasa in medio posita vellent... (Ex vitâ sancti Vedasti, apud Rerum francic. script., tom. III, pag. 373.)

uns des métiers alors dévolus aux femmes, comme le tissage et la teinture des étoffes de laine. Chlother, trouvant que, pour le moins, elle égalait sa sœur en beauté, la prit avec lui, l'installa dans la chambre royale et lui donna le titre d'épouse. Au bout de quelques jours, il revint auprès d'Ingonde, et lui dit, avec ce ton de bonhomie sournoise, qui était l'un des traits de son caractère et du caractère germanique : « La grâce que ta douceur desirait de moi, « j'ai songé à te l'accorder ; j'ai cherché pour ta sœur un homme « riche et sage, et n'ai rien trouvé de mieux que moi-même. Ap- « prends donc que j'ai fait d'elle mon épouse, ce qui, je pense, ne « te déplaira pas. — Que mon seigneur, » répondit Ingonde, sans paraître émue, et sans se départir aucunement de son esprit de patience et d'abnégation conjugale, « que mon seigneur fasse ce « qui lui semble à propos, pourvu seulement que sa servante ne « perde rien de ses bonnes grâces (1). »

En l'année 561, après une expédition contre l'un de ses fils, dont il punit la révolte en le faisant brûler avec sa femme et ses enfans, Chlother, dans un calme parfait d'esprit et de conscience, revint à sa maison de Braine. Là, il fit ses préparatifs pour la grande chasse d'automne, qui était chez les Franks une espèce de solennité. Suivi d'une foule d'hommes, de chevaux et de chiens, le roi se rendit à la forêt de Cuise, dont celle de Compiègne, dans son état actuel, n'est qu'un mince et dernier débris. Au milieu de cet exercice violent qui ne convenait plus à son âge, il fut pris de la fièvre, et s'étant fait transporter sur son domaine le plus voisin, il y mourut après cinquante ans de règne. Ses quatre fils, Haribert, Gonthramn, Hilperik et Sighebert, suivirent son convoi jusqu'à Soissons, chantant des psaumes et portant à la main des flambeaux de cire. A peine les funérailles étaient-elles achevées, que le troisième des

(1) Tractavi mercedem illam implere, quam me tua dulcedo expetiit. Et requirens virum divitem atque sapientem, quem tuæ sorori deberem adjungere, nihil meliùs quàm me ipsum inveni. Itaque noveris quia eam conjugem accepi, quod tibi displicere non credo. At illa : Quod bonum, inquit, videtur in oculis domini mei faciat : tantùm ancilla tua cum gratiâ regis vivat. (Gregorii Turonensis hist. Francorum ecclesiast., lib. IV, p. 205.)

Digitized by Google

quatre frères, Hilperik, partit en grande hâte pour Braine, et força les gardiens de ce domaine royal à lui remettre les clefs du trésor. Maître de toutes les richesses que son père avait accumulées, il commença par en distribuer une partie aux chefs de bande et aux guerriers qui avaient leurs logemens, soit à Braine, soit dans le voisinage. Tous lui jurèrent fidélité, en plaçant leurs mains entre les siennes, le saluèrent par acclamation du titre de *Koning* (1), et promirent de le suivre partout où il les conduirait. Alors, se mettant à leur tête, il marcha droit sur Paris, ancien séjour de Chlodowig Ier, et plus tard capitale du royaume de son fils aîné, Hildebert. Peut-être Hilperik attachait-il quelque idée de prééminence à la possession d'une ville habitée jadis par le conquérant de la Gaule; peut-être n'avait-il d'autre envie que celle de s'approprier le palais impérial, dont les bâtimens et les jardins couvraient, sur une vaste étendue, la rive gauche de la Seine. Cette supposition n'a rien d'improbable, car les vues ambitieuses des rois franks n'allaient guère au-delà de la perspective d'un gain immédiat et personnel; et d'ailleurs, tout en conservant une forte teinte de la barbarie germanique, des passions effrénées et une âme impitoyable, Hilperik avait pris quelques-uns des goûts de la civilisation romaine. Il aimait à bâtir, se plaisait aux spectacles donnés dans des cirques de bois, et, par-dessus tout, avait la prétention d'être grammairien, théologien et poète. Ses vers latins, où les règles du mètre et de la prosodie étaient rarement observées, trouvaient des admirateurs parmi les évêques et les nobles Gaulois qui applaudissaient en tremblant, et s'écriaient que l'illustre fils des Sicambres l'emportait en beau langage sur les enfans de Romulus, et que le fleuve du Wahal en remontrait au Tibre (2)!

(1) *Roi*, dans le dialecte des Franks. Voy. mes *Lettres sur l'Histoire de France*, troisième édition, lettre IX, page 151.

(2) Admirande mihi nimiùm rex, cujus opimè
Prælia robur agit, carmina lima polit.
(Venantii Fortunati carmina, lib. IX, pag. 580.)

Cùm sis progenitus clarâ de gente Sycamber,
Floret in eloquio lingua latina tuo. (Ibid. pag. 560.)

Erat enim gulæ deditus, cujus deus venter fuit, nullumque se asserebat

Hilperik entra à Paris sans aucune opposition, et logea ses guerriers dans les tours qui défendaient les ponts de la ville, alors entourée par la Seine. Mais, à la nouvelle de ce coup de main, les trois autres frères se réunirent contre celui qui voulait se faire à lui-même sa part de l'héritage paternel, et marchèrent sur Paris à grandes journées, avec des forces supérieures. Hilperik n'osa leur tenir tête, et, renonçant à son entreprise, il se soumit aux chances d'un partage fait de gré à gré. Ce partage de la Gaule entière et d'une portion considérable de la Germanie s'exécuta par un tirage au sort, comme celui qui avait eu lieu, un demi-siècle auparavant, entre les fils de Chlodowig. Il y eut quatre lots, correspondant, avec quelques variations, aux quatre parts de territoire désignées par les noms de royaumes de Paris et d'Orléans, de Neustrie et d'Austrasie. Haribert obtint, dans le tirage, la part de son oncle Hildebert, c'est-à-dire le royaume auquel Paris donnait son nom, et qui, s'étendant du nord au sud, tout en longueur, comprenait Senlis, Melun, Chartres, Tours, Poitiers, Saintes, Bordeaux et les villes des Pyrénées. Gonthramn eut pour lot, avec le royaume d'Orléans, part de son oncle Chlodomir, tout le territoire des Burgondes, depuis la Saône et les Vosges, jusqu'aux Alpes et à la mer de Provence. La part de Hilperik fut celle de son père, le royaume de Soissons, que les Franks appelaient *Neoster-rike* ou royaume d'occident, et qui avait pour limites, au nord, l'Escaut, et au sud, le cours de la Loire. Enfin le royaume d'orient, ou l'*Oster-rike*, échut à Sighebert, qui réunit dans son partage l'Auvergne, tout le nord-est de la Gaule, et la Germanie jusqu'aux frontières des Saxons et des Slaves (1). Il semble, au reste, que les villes aient été comptées une à une, et que leur nombre seul ait servi de base

esse prudentiorem; confecitque duos libros, quasi sedulium imitatus, quorum versiculi debiles nullis pedibus subsistere possunt, in quibus, dùm non intelligebat, pro longis syllabas breves posuit, et pro brevibus longas statuebat; et alia opuscula, vel hymnos, sive missas quæ nullâ ratione suscipi possunt. (Gregorii Turonensis hist. Francorum ecclesiast. lib. VI, pag. 291.)

(1) *Lettres sur l'Histoire de France*, troisième édition, dixième lettre, page 170.

Digitized by Google

pour la fixation de ces quatre lots; car, indépendamment de la bizarrerie d'une pareille division territoriale, on trouve encore une foule d'enclaves dont il est impossible de se rendre compte. Rouen et Nantes sont du royaume de Hilperik, et Avranches du royaume de Haribert; ce dernier possède Marseille, et Gonthramn Aix et Avignon; enfin Soissons, capitale de la Neustrie, est comme bloquée entre quatre villes, Senlis et Meaux, Laon et Reims, qui appartiennent aux deux royaumes de Paris et d'Austrasie.

Après que le sort eut assigné aux quatre frères leur part de villes et de domaines, chacun d'eux jura, sur les reliques des saints, de se contenter de son propre lot, et de ne rien envahir au-delà, soit par force, soit par ruse. Ce serment ne tarda pas à être violé; Hilperik, profitant de l'absence de son frère Sighebert, qui guerroyait en Germanie, attaqua Reims à l'improviste, et s'empara de cette ville, ainsi que de plusieurs autres également à sa portée. Mais il ne jouit pas long-temps de cette conquête; Sighebert revint victorieux de sa campagne d'outre-Rhin, reprit ses villes une à une, et, poursuivant son frère jusque sous les murs de Soissons, le défit dans une bataille, et entra de force dans la capitale de la Neustrie. Suivant le caractère des barbares, dont la fougue est violente, mais de peu de durée, ils se réconcilièrent, en faisant de nouveau le serment de ne rien entreprendre l'un contre l'autre. Tous deux étaient d'un naturel turbulent, batailleur et vindicatif à l'excès. Haribert et Gonthramn, moins jeunes et moins passionnés, avaient du goût pour la paix et le repos. Au lieu de l'air rude et guerrier de ses ancêtres, le roi Haribert affectait de prendre la contenance calme et un peu lourde des magistrats qui, dans les villes gauloises, rendaient la justice d'après les lois romaines. Il avait même la prétention d'être savant en jurisprudence, et aucun genre de flatterie ne lui était plus agréable que l'éloge de son habileté comme juge dans les causes embrouillées, et de la facilité avec laquelle, quoique Germain d'origine et de langage, il s'exprimait et discourait en latin (1). Chez le roi Gonthramn, par un singulier contraste, des manières habituellement douces et presque sacerdotales s'alliaient

(1) Si veniant aliquæ variato murmure causæ,
Pondera mox legum regis ab ore fluunt.

à des accès de fureur subite, dignes des forêts de la Germanie. Une fois, pour un cor de chasse qu'il avait égaré, il fit mettre plusieurs hommes libres à la torture ; une autre fois, il ordonna la mort d'un noble Frank, soupçonné d'avoir tué un buffle sur le domaine royal. Dans ses heures de sang-froid, il avait un certain sentiment de l'ordre et de la règle, qui se manifestait surtout par son zèle religieux, et par sa soumission aux évêques, qui alors étaient la règle vivante.

Au contraire, le roi Hilperik, sorte d'esprit fort à demi sauvage, n'écoutait que sa propre fantaisie, même lorsqu'il s'agissait du dogme et de la foi catholique. L'autorité du clergé lui semblait insupportable, et l'un de ses grands plaisirs était de casser les testamens faits au profit d'une église ou d'un monastère. Le caractère et la conduite des évêques étaient le principal texte de ses plaisanteries et de ses propos de table ; il qualifiait l'un d'écervelé, l'autre d'insolent, celui-ci de bavard, cet autre de luxurieux. Les grands biens dont jouissait l'église, et qui allaient toujours croissant, l'influence des évêques dans les villes, où, depuis le règne des barbares, ils exerçaient la plupart des prérogatives de l'ancienne magistrature municipale, toutes ces richesses et cette puissance qu'il enviait, sans apercevoir aucun moyen de les faire venir à lui, excitaient vivement sa jalousie. Les plaintes qu'il profèrait dans son dépit, ne manquaient pas de bon sens, et souvent on l'entendait répéter : « Voilà que notre fisc est appauvri! voilà que nos biens s'en » vont aux églises! Personne ne règne, en vérité, si ce n'est les évê» ques des villes. (1)

Du reste, les fils de Chlother Ier, à l'exception de Sighebert, qui était le plus jeune, avaient tous, à un très haut degré, le

Quamvis confusas referant certamina voces,
Nodosæ litis solvere fila potes.
Qualis es in propriâ docto sermone loquelâ,
Qui nos Romanos vincis in eloquio.
(Venantii Fortunati carmina, lib. VI, pag. 560.

(1) Ecce pauper remansit fiscus noster, ecce divitiæ nostræ ad ecclesias sunt translatæ: nulli penitùs, nisi soli episcopi regnant: periit honor noster, et translatus est ad episcopos civitatum. (Gregorii Turonensis hist. Francorum ecclesiast. lib. VI, pag. 291.)

Digitized by Google

vice de l'incontinence, ne se contentant presque jamais d'une seule femme, quittant sans le moindre scrupule celle qu'ils venaient d'épouser, et la reprenant ensuite selon le caprice du moment. Le pieux Gonthramn changea d'épouses à peu près autant de fois que ses deux frères, et, comme eux, il eut des concubines, dont l'une appelée Vénérande, était la fille d'un Gaulois attaché au fisc. Le roi Haribert prit en même temps pour maîtresses deux sœurs d'une grande beauté, qui étaient au nombre des suivantes de sa femme Ingoberghe. L'une s'appelait Markowefe, et portait l'habit de religieuse, l'autre avait nom Meroflède : elles étaient filles d'un ouvrier en laine, barbare d'origine, et *lite* du domaine royal. Ingoberghe, jalouse de l'amour que son mari avait pour ces deux femmes, fit tout ce qu'elle put pour l'en détourner, et n'y réussit pas. N'osant cependant maltraiter ses rivales, ni les chasser, elle imagina une sorte de stratagème qu'elle croyait propre à dégoûter le roi d'une liaison indigne de lui. Elle fit venir le père des deux jeunes filles, et lui donna des laines à carder dans la cour du palais. Pendant que cet homme était à l'ouvrage, travaillant de son mieux pour montrer du zèle, la reine, qui se tenait à une fenêtre, appela son mari : « Venez, lui dit-elle, venez ici voir quelque chose de « nouveau ». Le roi vint, regarda de tous ses yeux, et ne voyant rien qu'un cardeur de laine, il se mit en colère, trouvant la plaisanterie fort mauvaise (1). L'explication qui suivit entre les deux époux fut violente, et produisit un effet tout contraire à celui qu'en attendait Ingoberghe; ce fut elle que le roi répudia pour épouser Meroflede. Bientôt, trouvant qu'une seule femme légitime ne lui suffisait pas, Haribert donna solennellement le titre d'épouse et de reine à une fille nommée Theodehilde, dont le père était gardeur de troupeaux. Quelques années après, Meroflède mourut; et le roi se hâta d'épouser sa sœur Markowefe. Il se trouva ainsi, d'après les lois de l'église, coupable d'un double sacrilège, comme bigame et comme mari d'une femme qui avait reçu le voile de reli-

(1) Quo operante, vocavit regem. Ille autem sperans aliquid novi videre, adspicit hunc eminùs lanas regias componentem : quod videns commotus in irâ, reliquit Ingobergam. (Gregorii Turonensis hist. Francorum ecclesiast., lib. IV, pag. 215.)

gieuse. Sommé de rompre son second mariage par saint Germain, alors évêque de Paris, il refusa obstinément, et fut excommunié. Mais le temps n'était pas venu où l'église devait faire plier sous sa discipline l'orgueil brutal des héritiers de la conquête. Haribert ne s'émut point d'une pareille sentence, et garda près de lui ses deux femmes. (1)

Entre tous les fils de Chlother, Hilperik est celui auquel les récits contemporains attribuent le plus grand nombre de reines, c'est-à-dire de femmes épousées d'après la loi des Franks, par l'anneau et par le denier. L'une de ces reines, Audowere, avait à son service une jeune fille nommée Fredegonde, d'origine franke, et d'une beauté si remarquable que le roi, dès qu'il l'eut vue, se prit d'amour pour elle. Cet amour, quelque flatteur qu'il fût, n'était pas sans danger pour une servante que sa situation mettait à la merci de la jalousie et des vengeances de sa maîtresse. Mais Fredegonde ne s'en effraya point; aussi rusée qu'ambitieuse, elle entreprit d'amener, sans se compromettre, des motifs légaux de séparation entre le roi et la reine Audowere. Si l'on en croit une tradition qui avait cours moins d'un siècle après, elle y réussit, grâce à la connivence d'un évêque et à la simplicité de la reine. Hilperik venait de se joindre à son frère Sighebert, pour marcher au-delà du Rhin contre les peuples de la Confédération Saxone; il avait laissé Audowere enceinte de plusieurs mois. Avant qu'il fût de retour, la reine accoucha d'une fille, et ne sachant si elle devait la faire baptiser en l'absence de son mari, elle consulta Fredegonde, qui, parfaitement habile à dissimuler, ne lui inspirait ni soupçon ni défiance : « Madame, répondit la suivante, lorsque le roi, mon seigneur, reviendra victorieux, pourrait-il voir sa fille avec plaisir, si elle n'était pas baptisée (2)? » La reine prit ce conseil en bonne part, et Fredegonde se mit à préparer sourdement, à force d'intrigues, le piège qu'elle voulait lui dresser. Quand le jour du baptême fut venu, à l'heure indiquée pour la cérémonie, le baptistaire était orné de

(1) Gregorii Turonensis, lib. IV, pag. 215. et seq.)

(2) Domina mea, ecce dominus rex victor revertitur, quo modo potest filiam suam gratanter recipere non baptisatam? (Gesta regum francorum, apud script. Rerum francic. tom. II, pag 561.)

Digitized by Google

tentures et de guirlandes; l'évêque, en habits pontificaux, était présent; mais la marraine, noble dame franke, n'arrivait pas, et on l'attendit en vain. La reine, surprise de ce contre-temps, ne savait que résoudre, quand Fredegonde, qui se tenait près d'elle, lui dit: « Qu'y a-t-il besoin de s'inquiéter d'une marraine? aucune dame ne « vous vaut pour tenir votre fille sur les fonds; si vous m'en croyez, « tenez-la vous-même (1). » L'évêque, probablement gagné d'avance, accomplit les rites du baptême; et la reine se retira sans comprendre de quelle conséquence était pour elle l'acte religieux qu'elle venait de faire.

Au retour du roi Hilperik, toutes les jeunes filles du domaine royal allèrent à sa rencontre, portant des fleurs et chantant des vers à sa louange. Fredegonde, en l'abordant, lui dit: « Dieu « soit loué de ce que le roi notre seigneur a remporté la victoire sur « ses ennemis, et de ce qu'une fille lui est née! Mais avec qui mon « seigneur couchera-t-il cette nuit; car la reine, ma maîtresse, est « aujourd'hui sa commère, et marraine de sa fille Hildeswinde? — « Eh bien! répondit le roi d'un ton jovial, si je ne puis coucher avec « elle, je coucherai avec toi (2). » Sous le portique du palais, Hilperik trouva sa femme Audowere tenant entre ses bras son enfant, qu'elle vint lui présenter avec une joie mêlée d'orgueil. Mais le roi affectant un air de regret, lui dit: « Femme, dans ta simplicité d'esprit, tu as fait une chose criminelle; désormais tu ne peux plus être mon épouse (3). » En rigide observateur des lois ecclésiastiques, le roi punit par l'exil l'évêque qui avait baptisé sa fille, et il engagea Audowere à se séparer de lui sur-le-champ, et à prendre, comme veuve, le voile de religieuse. Pour la consoler, il lui fit don de plusieurs terres appartenant au fisc, et situées dans le voisinage du Mans. Hilperik épousa Fredegonde, et ce fut au bruit des fêtes de ce

(1) Numquid similem tui invenire poterimus, quæ eam suscipiat? modo tumetipsa suscipe eam. (Gesta regum francorum, pag. 561.)

(2) Cum quâ dominus meus rex dormiet hâc nocte? quia domina mea regina commater tua est de filiâ tuâ Childesinde. Et ille aït: Si cum illâ dormire nequeo, dormiam tecum. (Gesta regum francorum, pag. 561.)

(3) Nefandam rem fecisti per simplicitatem tuam: jam enim conjux mea esse non poteris ampliùs. (Gesta regum francorum, pag. 561.)

nouveau mariage que la reine répudiée partit pour sa retraite, où, quinze ans plus tard, elle fut mise à mort par les ordres de son ancienne servante.

Pendant que les trois fils aînés de Chlother vivaient ainsi dans la débauche, et se mariaient à des femmes de service, Sighebert, le plus jeune, loin de suivre leur exemple, en conçut de la honte et du dégoût. Il résolut de n'avoir qu'une seule épouse, et d'en prendre une qui fût de race royale (1). Athanaghild, roi des Goths établis en Espagne, avait deux filles en âge d'être mariées, et dont la cadette, nommée Brunehilde, était fort admirée pour sa beauté. Ce fut sur elle que Sighebert arrêta son choix. Une ambassade nombreuse partit de Metz, avec de riches présens, pour aller à Tolède, faire au roi des Goths la demande de sa main. Le chef de cette ambassade, Gog, ou plus correctement Godeghisel, maire du palais d'Austrasie, homme habile en toute sorte de négociations, eut un plein succès dans celle-ci, et ramena d'Espagne la fiancée du roi Sighebert. Partout où passa Brunehilde, dans son long voyage vers le nord, elle se fit remarquer, disent les contemporains, par la grâce de ses manières, la prudence de ses discours et son agréable entretien (2). Sighebert l'aima, et, toute sa vie, conserva pour elle un attachement passionné.

Ce fut en l'année 566 que la cérémonie des noces eut lieu, avec un grand appareil, dans la ville royale de Metz. Tous les seigneurs du royaume d'Austrasie étaient invités par le roi à prendre part aux fêtes de ce jour. On vit arriver à Metz, avec leur suite d'hommes et de chevaux, les comtes des villes et les gouverneurs des provinces septentrionales de la Gaule, les chefs patriarcaux des vieilles tribus frankes demeurées au-delà du Rhin, les ducs héréditaires des Alamans, des Baïwares et des Thorings ou Thuringiens (3). Dans

(1) Porrò Sigibertus rex, cùm videret quòd fratres ejus indignas sibimet uxores acciperent, et per vilitatem suam etiam ancillas in matrimonium sociarent..... (Gregorii Turonensis hist. Francorum ecclesiast., lib. IV, pag. 216.

(2) Erat enim puella elegans opere, venusta adspectu, honesta moribus atque decora, prudens consilio et blanda colloquio. (Gregorii Turonensis hist. Francorum ecclesiast., lib. IV, pag. 216.)

(3) Ille verò, congregatis senioribus secum, præparatis epulis, cum

Digitized by Google

cette bizarre assemblée, la civilisation et la barbarie s'offraient côte à côte et à différens degrés. Il y avait des nobles gaulois, polis et insinuans, des nobles franks, orgueilleux et brusques, et de vrais sauvages, tout habillés de fourrures, aussi rudes de manières que d'aspect. Le festin nuptial fut splendide et animé par la joie; les tables étaient couvertes de plats d'or et d'argent ciselés, fruit des pillages de la conquête; le vin et la bierre coulaient sans interruption dans des coupes de jaspe, ou dans des cornes de buffles à rebords d'argent, dont les Germains se servaient pour boire (1). On entendait retentir, dans les vastes salles du palais, les santés et les défis que se portaient les buveurs, des acclamations, des éclats de rire, tout le bruit de la gaîté tudesque. Aux plaisirs du banquet nuptial succéda un genre de divertissement beaucoup plus raffiné, et de nature à n'être goûté que du très petit nombre des convives.

Il y avait alors à la cour du roi d'Austrasie un Italien que ses quatre noms sonores, Vénantius Honorius Clementianus Fortunatus, contribuaient à faire accueillir en Gaule avec une grande distinction. C'était un homme superficiel, et d'une instruction médiocre, mais qui apportait de son pays quelques restes de cette élégance romaine, déjà presque effacée au-delà des Alpes. Recommandé au roi Sighebert par ceux des évêques et des comtes d'Austrasie qui aimaient encore et qui regrettaient l'ancienne politesse, Fortunatus obtint, à la cour barbare de Metz, une généreuse hospitalité. Les intendans du fisc royal avaient ordre de lui fournir un logement, des vivres et des chevaux(2). Pour témoigner sa gra-

immensâ lætitiâ atque jucunditate eam accepit uxorem. (Gregorii Turonensis hist. Francorum ecclesiast. lib. IV, pag. 256.)

(1) Rex enim cùm inter prandendum quoddam vas lapideum vitrei coloris auro gemmisque mirabiliter ornatum juberet afferri plenum mero. (Ex vitâ sancti Fridolini, apud script. Rerum francic. tom. III. pag. 388.)

(2) Te mihi constituit rex Sigibertus opem,
Tutior ut graderer tecum comitando viator,
Atque pararetur hinc equus, indè cibus.

(Venantii Fortunati carmen ad Sigoaldum, apud script. Rerum francic. tom. II, pag. 528.)

Digitized by Google

titude, il s'était fait le poète de la cour; il adressait au roi et aux seigneurs des pièces de vers latins, qui, si elles n'étaient pas toujours parfaitement comprises, étaient au moins bien reçues et bien payées. Les fêtes du mariage ne pouvaient se passer d'un épithalame; Venantius Fortunatus en composa un dans le goût classique, et il le récita devant l'étrange auditoire qui se pressait autour de lui, avec le même sérieux que s'il eût fait une lecture publique à Rome sur la place de Trajan. (1)

Dans cette pièce qui n'a d'autre mérite que celui d'être un des derniers et pâles reflets du bel esprit romain, les deux personnages obligés de tout épithalame, Vénus et l'Amour, paraissent avec leur attirail de flèches, de flambeaux et de roses. L'amour tire une flèche droit au cœur du roi Sighebert, et va conter à sa mère ce grand triomphe. « Ma mère, dit-il, j'ai terminé le combat! » Alors la déesse et son fils volent à travers les airs jusqu'à la cité de Metz, entrent dans le palais, et vont orner de fleurs la chambre nuptiale. Là, une dispute s'engage entre eux sur le mérite des deux époux; l'Amour tient pour Sighebert, qu'il appelle un nouvel Achille; mais Vénus préfère Brunehilde, dont elle fait ainsi le portrait :

« O vierge, que j'admire, et qu'adorera ton époux, Brune-
» hilde, plus brillante, plus radieuse que la lampe éthérée, le feu
» des pierreries cède à l'éclat de ton visage. Tu es une autre
» Vénus, et ta dot est l'empire de la beauté! Parmi les Néréides
» qui nagent dans les mers d'Hibérie, aux sources de l'Océan, au-
» cune ne peut se dire ton égale; aucune Napée n'est plus belle;
» et les nymphes des fleuves s'inclinent devant toi! La blancheur
» du lait et le rouge le plus vif sont les couleurs de ton teint; les
» lys mêlés aux roses, la pourpre tissue avec l'or, n'offrent rien qui
» lui soit comparable, et se retirent du combat. Le saphir, le dia-
» mant, le crystal, l'émeraude et le jaspe sont vaincus; l'Espagne
» a mis au monde une perle nouvelle! » (2)

(1) Vix modò tam nitido pomposa poemata cultu
Audit Trajano Roma verenda foro.
(Venantii Fortunati carmina apud script. Rerum francic. tom. II, pag. 487.)

(2) O virgo miranda mihi, placitura jugali,

Ces lieux communs mythologiques et ce cliquetis de mots sonores, mais à peu près vides de sens, plurent au roi Sighebert et à ceux des seigneurs franks qui, comme lui, comprenaient quelque peu la poésie latine. A vrai dire, il n'y avait, chez les principaux chefs barbares, aucun parti pris contre la civilisation; tout ce qu'ils étaient capables d'en recevoir, ils le laissaient volontiers venir à eux; mais ce vernis de politesse rencontrait un tel fonds d'habitudes sauvages, des mœurs si violentes, et des caractères si indisciplinables, qu'il ne pouvait pénétrer bien avant. D'ailleurs, après ces hauts personnages, les seuls à qui la vanité ou l'instinct aristocratique fit rechercher la compagnie et copier les manières des anciens nobles du pays, venait la foule des guerriers franks, pour lesquels tout homme, sachant lire, à moins qu'il n'eût fait ses preuves devant eux, était suspect de lâcheté. Sur le moindre prétexte de guerre, ils recommençaient à piller la Gaule, comme au temps de la première invasion; ils enlevaient, pour les faire fondre, les vases précieux des églises, et cherchaient de l'or jusque dans les tombeaux. En temps de paix, leur principale occupation était de machiner des ruses pour exproprier leurs voisins, Gaulois d'origine, et d'aller sur les grands chemins attaquer, à coups de lances ou d'épées, ceux dont ils voulaient se venger. Les plus pacifiques passaient le jour à fourbir leurs armes, à chasser ou à s'enivrer. En leur donnant à boire, on obtenait tout d'eux, jusqu'à la promesse de protéger de leur crédit, auprès du roi, tel ou tel candidat pour un évêché devenu vacant. Harcelés continuellement par de pareils hôtes, toujours inquiets pour leurs biens ou pour leur personne, les membres des riches familles indigènes perdaient le repos d'esprit sans lequel l'étude et les arts périssent; ou bien, entraînés eux-mêmes par l'exemple, par un certain instinct d'indépendance brutale que la civilisation ne peut effacer du cœur de l'homme, ils se

Clarior æthereâ, Brunchildis, lampada fulgens
Lumina gemmarum superasti lumine vultûs.....
Saphirus, alba adamas, crystallo, smaragdus, iaspis,
Cedant cuncta; novam genuit Hispania gemmam!

(Venantii Fortunatii, carmin. lib. VI, pag. 558.)

jetaient dans la vie barbare, méprisaient tout, hors la force physique, et devenaient querelleurs et turbulens. Comme les guerriers franks, ils allaient de nuit assaillir leurs ennemis dans leurs maisons ou sur les routes, et ils ne sortaient jamais sans porter sur eux le poignard germanique, appelé *skrama-sax,* couteau de sûreté. Voilà comment, dans l'espace d'un siècle et demi, toute culture intellectuelle, toute élégance de mœurs disparut de la Gaule, par la seule force des choses, sans que ce déplorable changement fût l'ouvrage d'une volonté malfaisante et d'une hostilité systématique contre la civilisation romaine. (1)

Le mariage de Sighebert, ses pompes, et surtout l'éclat que lui prêtait le rang de la nouvelle épouse, firent, selon les chroniques du temps, une vive impression sur l'esprit du roi Hilperik. Au milieu de ses concubines et des femmes qu'il avait épousées à la manière des anciens chefs germains, sans beaucoup de cérémonie, il lui sembla qu'il menait une vie moins noble, moins royale que celle de son jeune frère. Il résolut de prendre, comme lui, une épouse de haute naissance; et, pour l'imiter en tout point, il fit partir une ambassade, chargée d'aller demander au roi des Goths la main de Galesvinthe, sa fille aînée. Mais cette demande rencontra des obstacles qui ne s'étaient pas présentés pour les envoyés de Sighebert. Le bruit des débauches du roi de Neustrie avait pénétré jusqu'en Espagne; les Goths, plus civilisés que les Franks, et surtout plus soumis à la discipline de l'Evangile, disaient hautement que le roi Hilperik menait la vie d'un païen. De son côté, la fille aîné d'Athanalghild, naturellement timide et d'un caractère doux et triste, tremblait à l'idée d'aller si loin, et d'appartenir à un pareil homme. Sa mère Goïsvinthe, qui l'aimait tendrement, partageait sa répugnance, ses craintes et ses pressentimens de malheur; le roi était indécis et différait de jour en jour sa réponse définitive. Enfin, pressé par les ambassadeurs, il refusa de rien conclure avec eux, si leur roi ne s'engageait par serment à congédier toutes ses femmes, et à vivre selon la loi de

(1) V. Gregorii Turonensis hist. Francorum ecclesiast. pag. 227 de Antarchio et Urso. — Ibid. pag. 342, de Sichario et Chramnisindo. — Ibid. pag. 210 de Cautino episcopo, et Catone presbytero.

Digitized by Google

Dieu avec sa nouvelle épouse. Des courriers partirent pour la Gaule, et revinrent apportant de la part du roi Hilperik une promesse formelle d'abandonner tout ce qu'il avait de reines et de concubines, pourvu qu'il obtînt une femme digne de lui et fille d'un roi. (1)

Une double alliance avec les rois des Franks, ses voisins et ses ennemis naturels, offrait tant d'avantages politiques au roi Athanaghild, qu'il n'hésita plus, et, sur cette assurance, passa aux articles du traité de mariage. De ce moment, toute la discussion roula, d'un côté, sur la dot qu'apporterait la future épouse, de l'autre, sur le douaire qu'elle recevrait de son mari, après la première nuit des noces, comme *présent du lendemain*. En effet, d'après une coutume observée chez tous les peuples d'origine germaine, il fallait qu'au réveil de la mariée, l'époux lui fît un don quelconque, pour prix de sa virginité. Ce présent variait beaucoup de nature et de valeur; tantôt c'était une somme d'argent ou quelque meuble précieux, tantôt des attelages de bœufs ou de chevaux, du bétail, des maisons ou des terres; mais quel que fût l'objet de cette donation, il n'y avait qu'un seul mot pour la désigner, on l'appelait don du matin, *morghen-gabe* ou *morgane-ghiba*, selon les différens dialectes de l'idiome germanique. Les négociations relatives au mariage du roi Hilperik avec la sœur de Brunehilde, ralenties par l'envoi des courriers, se prolongèrent ainsi jusqu'en l'année 567; elles n'étaient pas encore terminées, lorsqu'un évènement survenu dans la Gaule en rendit la conclusion plus facile.

L'aîné des quatre rois franks, Haribert, avait quitté les environs de Paris, sa résidence habituelle, pour aller près de Bordeaux, dans un de ses domaines, jouir du climat et des productions de la Gaule méridionale. Il y mourut presque subitement, et sa mort amena, dans l'empire des Franks, une nouvelle révolution territoriale. Dès qu'il eut fermé les yeux, l'une de ses femmes, Theodehilde, qui était la fille d'un berger, mit la main sur le trésor royal;

(1) Quod videns Chilpericus rex, cùm jam plures haberet uxores, sororem ejus Galsuintham expetiit, promittens per legatos se alias relicturum, tantùm condignam sibi regisque prolem mereretur accipere. (Gregorii Turonensis hist. Francorum eccl., lib. IV, pag. 217.)

et, afin de conserver le titre de reine, elle envoya proposer à Gonthramn de la prendre pour épouse. Le roi accueillit très bien ce message, et répondit avec un air de parfaite sincérité : « Dites-lui « qu'elle se hâte de venir avec son trésor; car je veux l'épouser et la « rendre grande aux yeux du peuple; je veux même qu'auprès de « moi elle jouisse de plus d'honneur qu'avec mon frère qui vient de « mourir (1). » Ravie de cette réponse, Theodehilde fit charger sur plusieurs voitures les richesses de son mari, et partit pour Châlons-sur-Saône, résidence du roi Gonthramn. Mais, à son arrivée, le roi, sans s'occuper d'elle, examina le bagage, compta les chariots, fit peser les coffres; puis il dit aux gens qui l'entouraient : « Ne « vaut-il pas mieux que ce trésor m'appartienne plutôt qu'à cette « femme, qui ne méritait pas l'honneur que mon frère lui a fait en « la recevant dans son lit (2)? » Tous furent de cet avis, le trésor de Haribert fut mis en lieu de sûreté, et le roi fit conduire sous escorte, au monastère d'Arles, celle qui, bien à regret, venait de lui faire un si beau présent.

Aucun des deux frères de Gonthramn ne lui disputa la possession de l'argent et des effets précieux qu'il venait de s'approprier par cette ruse; ils avaient à débattre, soit avec lui, soit entre eux, des intérêts d'une bien autre importance. Il s'agissait de réduire à trois parts, au lieu de quatre, la division du territoire gaulois, et de faire, d'un commun accord, le partage des villes et des provinces qui formaient le royaume de Haribert. Cette nouvelle distribution se fit d'une façon encore plus étrange et plus désordonnée que la première. La ville de Paris fut divisée en trois, et chacun des frères en reçut une portion égale. Pour éviter le danger d'une invasion par surprise, aucun ne devait entrer dans la ville sans le consentement des deux autres, sous peine de perdre non-seulement sa part de Paris, mais sa part entière du royaume de Haribert. Cette

(1) Accedere ad me ei non pigeat cum thesauris suis, ego enim accipiam eam, faciamque magnam in populis..... (Gregorii Turonensis hist. Francorum ecclesiast. lib. IV, pag, 216.)

(2) Rectius est enim ut hi thesauri penes me habeantur, quàm post hanc, quæ indignè germani mei thorum adivit. (Gregorii Turon. hist. Francorum ecclesiast. lib. IV, pag. 216.)

Digitized by Google

clause fut ratifiée par un serment solennel, sur les reliques de trois saints vénérés, Hilaire, Martin et Polyeucte, dont l'inimitié, dans ce monde et dans l'autre, fut appelée sur la tête de celui qui manquerait à sa parole (1). De même que Paris, les villes de Senlis et de Marseille furent divisées, mais, en deux parts seulement, la première entre Hilperik et Sighebert, la seconde entre Sighebert et Gonthramn. Des autres villes, on forma trois lots, probablement d'après le calcul des impôts qu'on y percevait, et sans aucun égard à leur position respective. La confusion géographique devint encore plus grande, les enclaves se multiplièrent, les royaumes furent, pour ainsi dire, enchevêtrés l'un dans l'autre. Le roi Gonthramn obtint, par le tirage au sort, Melun, Saintes, Agen et Périgueux. Meaux, Vendôme, Avranches, Tours, Poitiers, Albi, Conserans et les villes des Basses-Pyrénées, échurent à Sighebert. Enfin, dans la part de Hilperik, se trouvaient, avec plusieurs villes que les historiens ne désignent pas, Limoges, Cahors et Bordeaux, les cités aujourd'hui détruites de Bigore et de Béarn, et les cantons des Hautes-Pyrénées.

Les Pyrénées orientales se trouvaient, à cette époque, en dehors du territoire soumis aux Franks; elles appartenaient aux Goths d'Espagne, qui, par ce passage, communiquaient avec le territoire qu'ils possédaient en Gaule, depuis le cours de l'Aude, jusqu'au Rhône. Ainsi, le roi de Neustrie, qui n'avait pas eu jusque-là une seule ville au midi de la Loire, devint le plus proche voisin du roi des Goths, son futur beau-père. Cette situation réciproque fournit au traité de mariage une nouvelle base, et en amena presque aussitôt la conclusion. Parmi les villes que Hilperik venait d'acquérir, plusieurs confinaient à la frontière du royaume d'Athanaghild; d'autres étaient disséminées dans l'Aquitaine, province autrefois enlevée aux Goths par les victoires de Chlodowig-le-Grand. Stipuler que ces villes, que ses ancêtres avaient perdues, seraient données pour douaire à sa fille, c'était faire un coup d'adroit politique; et le roi des Goths n'y manqua pas. Soit défaut d'intelli-

(1) Ut quisquis sine fratris voluntate Parisius urbem ingrederetur, amitteret partem suam, essetque Polyeuctus martyr, cum Hilario atque Martino confessoribus, judex ac retributor ejus. (Gregorii Turon. hist. Francorum ecclesiast, lib. VII, pag. 295.)

gence pour des combinaisons supérieures à celles de l'intérêt du moment, soit desir de conclure à tout prix son mariage avec Galesvinthe, le roi Hilperik n'hésita point à promettre, pour douaire et pour présent du matin, les villes de Limoges, Cahors et Bordeaux, et celles des Pyrénées avec leur territoire (1). La confusion qui régnait dans les idées des nations germaniques, entre le droit de possession territoriale et le droit de gouvernement, pouvait quelque jour mettre ces villes hors de la domination franke, mais le roi de Neustrie ne prévoyait pas de si loin. Tout entier à une seule pensée, il ne songea qu'à stipuler, en retour de ce qu'il abandonnerait, la remise entre ses mains d'une dot considérable en argent et en objets précieux : ce point convenu, il n'y eut plus aucun obstacle, et le mariage fut décidé.

A travers tous les incidens de cette longue négociation, Galesvinthe n'avait cessé d'éprouver une grande répugnance pour l'homme auquel on la destinait, et de vagues inquiétudes sur l'avenir. Les promesses faites au nom du roi Hilperik par les ambassadeurs franks, n'avaient pu la rassurer. Dès qu'elle apprit que son sort venait d'être fixé d'une manière irrévocable, saisie d'un mouvement de terreur, qu'elle ne pouvait surmonter, elle courut vers sa mère, et jetant ses bras autour d'elle, comme un enfant qui cherche du secours, elle la tint embrassée plus d'une heure en pleurant, et sans dire un mot (2). Les ambassadeurs franks se présentèrent pour saluer la fiancée de leur roi, et prendre ses ordres pour le départ; mais, à la vue de ces deux femmes, sanglotant sur le sein l'une de l'autre, et se serrant si étroitement qu'elles paraissaient liées ensemble, tout rudes qu'ils étaient, ils furent émus et

(1) De civitatibus verò, hoc est Burdegalâ, Lemovicâ, Cadurco Benarno et Begorrâ, quas Gailesuindam, tàm in dote quàm in *morgane giba*, hoc est matutinali dono, in Franciam venientem certum est adquisisse. (Gregorii Turonensis hist. Francorum ecclesiast., lib. IX, pag. 344.)

(2) Hoc ubi virgo metu audituque exterrita sensit,
Currit ad amplexus, Goïsuinta, tuos.
Brachia constringens nectit sine fine catenam,
Et matrem amplexu per sua membra ligat.
(Venantii Fortunati carmin. lib. VI, pag. 561.)

n'osèrent parler de voyage. Ils laissèrent passer deux jours, et le troisième, ils vinrent de nouveau se présenter devant la reine, en lui annonçant cette fois qu'ils avaient hâte de partir, lui parlant de l'impatience de leur roi et de la longueur du chemin (1). La reine pleura, et demanda pour sa fille encore un jour de délai. Mais le lendemain, quand on vint lui dire que tout était prêt pour le départ : « Un seul jour encore, répondit-elle, et je ne demanderai « plus rien. Savez-vous que là où vous emmenez ma fille, il n'y « aura plus de mère pour elle (2)? » Mais tous les retards possibles étaient épuisés. Atanaghild interposa son autorité de roi et de père; et, malgré les larmes de la reine, Galesvinthe fut remise entre les mains de ceux qui avaient mission de la conduire auprès de son futur époux.

Une longue file de cavaliers, de voitures et de chariots de bagage, traversa les rues de Tolède, et se dirigea vers la porte du nord. Le roi suivit à cheval le cortège de sa fille jusqu'à un pont jeté sur le Tage, à quelque distance de la ville; mais la reine ne put se résoudre à retourner si vite, et voulut aller au-delà. Quittant son propre char, elle s'assit auprès de Galesvinthe, et d'étape en étape, de journée en journée, elle se laissa entraîner à plus de cent milles de distance. Chaque jour elle disait : C'est jusque-là que je veux aller, et parvenue à ce terme, elle passait outre (3). A l'approche des montagnes, les chemins devinrent difficiles; elle

(1) Instant legati germanica regna requiri,
Narrantes longæ tempora tarda viæ.
Sed matris moti gemitu sua viscera solvunt.....
Prætereunt duplices, tertia, quarta dies.
(Venantii Fortunati carmin. lib. VI, pag. 561.)

(2) Quid rapitis? differte dies, cum disco dolores,
Solamenque malè fit mora sola mei.
Cur nova rura petas, illìc ubì non ero mater?
(Ibid.)

(3) Dat causas spatii genitrix, ut longiùs iret;
Sed fuit optanti tempus iterque breve.
Pervenit quò mater, aït, sese inde reverti,
Sed quod velle priùs, posteà nolle fuit. (Ibid. pag. 562.)

ne s'en aperçut pas, et voulut encore aller plus loin. Mais, comme les gens qui la suivaient, grossissant beaucoup le cortège, augmentaient les embarras et les dangers du voyage, les seigneurs goths résolurent de ne pas permettre que leur reine fît un mille de plus. Il fallut se résigner à une séparation inévitable, et de nouvelles scènes de tendresse, mais plus calmes, eurent lieu entre la mère et la fille. La reine exprima, en paroles douces, sa tristesse et ses craintes maternelles : « Sois heureuse, dit-elle ; mais j'ai peur « pour toi ; prends garde, ma fille, prends bien garde (1)....... » A ces mots, qui s'accordaient trop bien avec ses propres pressentimens, Galesvinthe pleura et répondit : « Dieu le veut, il faut que « je me soumette ; » et la triste séparation s'accomplit.

Un partage se fit dans ce nombreux cortège ; cavaliers et chariots se divisèrent, les uns continuant à marcher en avant, les autres retournant vers Tolède. Avant de monter sur le char qui devait la ramener en arrière, la reine des Goths s'arrêta au bord de la route, et fixant ses yeux vers le chariot de sa fille, elle ne cessa de le regarder, debout et immobile, jusqu'à ce qu'il disparût dans l'éloignement et dans les détours du chemin (2). Galesvinthe, triste, mais résignée, continua sa route vers le nord. Son escorte, composée de seigneurs et de guerriers des deux nations, Goths et Franks, traversa les Pyrénées, puis les villes de Narbonne et de Carcassonne, sans sortir du royaume des Goths, qui s'étendait jusque-là ; ensuite elle se dirigea, par la route de Poitiers et de Tours, vers la cité de Rouen où devait avoir lieu la célébration du mariage. Aux portes de chaque grande ville, le cortège faisait halte, et tout se disposait pour une entrée solennelle .

(1) Quod superest gemebundus amor hoc mandat eunti :
Sis precor, ô felix... sed cave valdè... vale.
(Venantii Fortunati carmin., lib. VI, pag. 562.)

(2) E contrà genitrix post natam lumina tendens,
Uno stante loco, *pergit et ipse simul.*
Tota tremens, agiles raperet ne mula quadrigas,....
Illùc mente sequens, quò via flectit iter ;
Donec longè oculis spatioque evanuit amplo.
(Ibid. pag. 562.)

Digitized by Google

les cavaliers jetaient bas leurs manteaux de route, découvraient les harnais de leurs chevaux, et s'armaient de leurs boucliers, suspendus à l'arçon de la selle. La fiancée du roi de Neustrie quittait son lourd chariot de voyage pour un char de parade, élevé en forme de tour, et tout couvert de plaques d'argent. Le poète contemporain à qui sont empruntés ces détails, la vit entrer ainsi à Poitiers, où elle se reposa quelques jours : il dit qu'on admirait la pompe de son équipage; mais il ne parle point de sa beauté. (1)

Cependant Hilperik, fidèle à sa promesse, avait répudié ses femmes et congédié ses maîtresses. Fredegonde elle-même, la plus belle de toutes, la favorite entre celles qu'il avait décorées du nom de reines, ne put échapper à cette proscription générale; elle s'y soumit avec une résignation apparente, avec une bonne grâce qui aurait trompé un homme beaucoup plus fin que le roi Hilperik. Il semblait qu'elle reconnût sincèrement que ce divorce était nécessaire, que le mariage d'une femme comme elle avec un roi ne pouvait être sérieux, et que son devoir était de céder la place à une reine vraiment digne de ce titre. Seulement, elle demanda, pour dernière faveur, de ne pas être éloignée du palais, et de rentrer, comme autrefois, parmi les femmes qu'employait le service royal. Sous ce masque d'humilité, il y avait une profondeur d'astuce et d'ambition féminine, contre laquelle le roi de Neustrie ne se tint nullement en garde. Depuis le jour où il s'était épris de l'idée d'épouser une fille de race royale, il croyait ne plus aimer Fredegonde, et ne remarquait plus sa beauté; car l'esprit du fils de Chlother, comme en général l'esprit des barbares, était peu capable de recevoir à la fois des impressions de nature diverse. Ce fut donc sans arrière pensée, non par faiblesse de cœur, mais par simple défaut de jugement, qu'il permit à son ancienne favorite de rester près de lui, dans la maison que devait habiter sa nouvelle épouse.

(1) Post aliquas urbes, pictavas attigit arces,
Regali pompâ, prætereundo viam.
Hanc ego nempè novus conspexi prætereuntem
Molliter argenti turre rotante vehi.
(Venantii Fortunati carmin., lib. VI, pag. 562.)

Digitized by Google

Les noces de Galesvinthe furent célébrées avec autant d'appareil et de magnificence que celles de sa sœur Brunehilde; il y eut même, cette fois, pour la mariée des honneurs extraordinaires; et tous les Franks de la Neustrie, seigneurs et simples guerriers, lui jurèrent fidélité comme à un roi (1). Rangés en demi-cercle, ils tirèrent tous à la fois leurs épées, et les brandirent en l'air en prononçant une vieille formule païenne, qui dévouait au tranchant du glaive celui qui violerait son serment. Ensuite le roi lui-même renouvela solennellement sa promesse de constance et de foi conjugale; posant la main sur une châsse qui contenait des reliques, il jura de ne jamais répudier la fille du roi des Goths, et tant qu'elle vivrait, de ne prendre aucune autre femme. Galesvinthe se fit remarquer, durant les fêtes de son mariage, par la bonté gracieuse qu'elle témoignait aux convives; elle les accueillait comme si elle les eût déjà connus; aux uns, elle offrait des présens, aux autres elle adressait des paroles douces et bienveillantes; tous l'assuraient de leur dévoûment, et lui souhaitaient une longue et heureuse vie (2). Ces vœux, qui ne devaient point se réaliser pour elle, l'accompagnèrent jusqu'à la chambre nuptiale; et le lendemain, à son lever, elle reçut le *présent du matin*, avec le cérémonial prescrit par les coutumes germaniques. En présence de témoins choisis, le roi Hilperik prit dans sa main droite la main de sa nouvelle épouse, et de l'autre jeta sur elle un brin de paille, en prononçant à haute voix les noms des cinq villes, qui devaient, à l'avenir, être la propriété de la reine. L'acte de cette donation perpétuelle et irrévocable fut aussitôt dressé en langue latine : il ne s'est point conservé jusqu'à nous; mais on peut aisément s'en figurer la teneur, d'après les formules consacrées et le style usité dans les autres monumens de l'époque mérovingienne.

(1) Jungitur ergo thoro regali culmine virgo.
Et magno meruit plebis amore coli.....
Utque fidelis ei sit gens armata per arma,
Jurat, jure suo se quoque lege ligat.
Venantii Fortunati carmin., lib. VI, pag. 562.)

(2) Hos quoque muneribus permulcens vocibus illos,
Et licet ignotos sic facit esse suos.
(Ibid.)

Digitized by Google

« Puisque Dieu a commandé que l'homme abandonne père et
« mère pour s'attacher à sa femme, qu'ils soient deux en une même
« chair, et qu'on ne sépare point ceux que le seigneur a unis, moi,
« Hilperik, roi des Franks, homme illustre, à toi Galesvinthe,
« ma femme bien aimée, que j'ai épousée suivant la loi salique,
« par le sou et le denier, je donne aujourd'hui par tendresse d'a-
« mour, sous le nom de dot et de *morgane-ghiba*, les cités de Bor-
« deaux, Cahors, Limoges, Béarn et Bigore, avec leurs popula-
« tions et leurs territoires (1). Je veux qu'à compter de ce jour,
« tu les tiennes et possèdes en propriété perpétuelle, et je te les
« livre, tranfère et confirme par la présente charte, comme je l'ai
« fait par le brin de paille et par le *handelang* (2). »

Les premiers mois de mariage furent, sinon heureux, du moins paisibles pour la nouvelle reine ; douce et patiente, elle supportait avec résignation ce qu'il y avait de brusquerie sauvage dans le caractère de son mari. D'ailleurs, Hilperik eut quelque temps pour elle une véritable affection ; il l'aima d'abord par vanité, joyeux d'avoir en elle une épouse aussi noble que celle de son frère; puis, lorsqu'il fut un peu blasé sur ce contentement d'amour-propre, il l'aima par avarice, à cause des grandes sommes d'argent et du grand nombre d'objets précieux qu'elle avait apportés (3). Mais après s'être complu quelque temps dans le calcul de toutes ces richesses, il cessa d'y trouver du plaisir, et dès-lors aucun attrait ne l'attacha plus à Galesvinthe. Ce qu'il y avait en elle de beauté morale, son peu d'orgueil, sa charité envers les pauvres, n'était pas de nature à le charmer; car il n'avait de sens et d'âme que pour la beauté corporelle. Ainsi le moment arriva bientôt où, en dépit

(1) Ex formulis Bignonianis, apud script. rerum francic., tom. IV; pag. 539. — Ego Chilpericus rex francorum, vir illustris. (Ibid. passim). — Cum terminis et cuncto populo suo. (Greg. Turon. pag. 344.)

(2) Per hanc chartulam libelli dotis, sive per festucam atque per *andelangum*. (Ex formulis Lindenbrogianis, apud script. rerum francic, t. IV, pag. 555.) — Handelang, que les commentateurs n'expliquent pas, devait signifier *serrement de main*.

(3) A quo etiam magno amore diligebatur. Detulerat enim secum magnos thesauros. (Gregorii Turonensis hist. Francorum eccl., lib. IV, pag. 217.)

Digitized by Google

de ses propres résolutions, Hilperik ne ressentit auprès de sa femme que de la froideur et de l'ennui. Ce moment, épié par Fredegonde, fut mis à profit par elle avec son adresse ordinaire. Il lui suffit de se montrer comme par hasard sur le passage du roi, pour que la comparaison de sa figure avec celle de Galesvinthe fît revivre, dans le cœur de cet homme sensuel, une passion mal éteinte par quelques bouffées d'amour-propre. Fredegonde fut reprise pour concubine, et fit éclat de son nouveau triomphe : elle affecta même envers l'épouse dédaignée des airs hautains et méprisans. Doublement blessée comme femme et comme reine, Galesvinthe pleura d'abord en silence ; puis elle osa se plaindre, et dire au roi qu'il n'y avait plus dans sa maison aucun honneur pour elle, mais des injures et des affronts qu'elle ne pouvait supporter. Elle demanda comme une grâce d'être répudiée, et offrit d'abandonner tout ce qu'elle avait apporté avec elle, pourvu seulement qu'il lui fût permis de retourner dans son pays (1).

L'abandon volontaire d'un riche trésor, le désintéressement par fierté d'âme, étaient des choses incompréhensibles pour le roi Hilperik ; et n'en ayant pas la moindre idée, il ne pouvait y croire. Aussi, malgré leur sincérité, les paroles de la triste Galesvinthe ne lui inspirèrent d'autre sentiment qu'une défiance sombre, et la crainte de perdre, par une rupture ouverte, des richesses qu'il s'estimait heureux d'avoir en sa possession. Maîtrisant ses émotions et dissimulant sa pensée avec la ruse du sauvage, il changea tout d'un coup de manières, prit une voix douce et caressante, fit des protestations de repentir et d'amour qui trompèrent la fille d'Athanaghild. Elle ne parlait plus de séparation, et se flattait d'un retour sincère, lorsqu'une nuit, par l'ordre du roi, un serviteur affidé fut introduit dans sa chambre, et l'étrangla pendant qu'elle dormait. En la trouvant morte dans son lit, Hilperik joua de son mieux la surprise et l'affliction ; il fit même semblant de verser des larmes, et quelques jours après, il épousa Fredegonde. (2)

(1) Cùmque se regi quereretur assiduè injurias perferre, diceretque nullam se dignitatem cum eodem habere, petiit ut, relictis thesauris quos secum detulerat, liberam redire permitteret ad patriam. (Gregorii Turon. hist. Francorum ecclesiast., lib. IV, pag. 217.)

(2) Quod ille per ingenia dissimulans, verbis eam lenibus demulsit. Ad

Ainsi périt cette jeune femme, qu'une sorte de révélation intérieure semblait avertir d'avance du sort qui lui était réservé, figure mélancolique et douce qui traversa la barbarie mérovingienne, comme une apparition d'un autre siècle. Malgré la rudesse des mœurs et la dépravation générale, il y eut des âmes qui se sentirent émues en présence d'une infortune si peu méritée, et leurs sympathies prirent, selon l'esprit du temps, une couleur superstitieuse. On disait qu'une lampe de cristal, suspendue près du tombeau de Galesvinthe, le jour de ses funérailles, s'était détachée subitement sans que personne y portât la main, et qu'elle était tombée sur le pavé de marbre, sans se briser et sans s'éteindre. On assurait, pour compléter le miracle, que les assistans avaient vu le marbre du pavé céder comme une matière molle, et la lampe s'y enfoncer à demi (1). De semblables récits peuvent nous faire sourire, nous qui les lisons dans de vieux livres, écrits pour des hommes d'un autre âge; mais, au sixième siècle, quand ces légendes passaient de bouche en bouche, comme l'expression vivante et poétique des sentimens et de la foi populaires, on devenait pensif, et l'on pleurait en les entendant raconter.

extremum eam suggilari jussit à puero, mortuamque reperit in strato..... Rex autem, cùm eam mortuam deflesset, post paucos dies Fredegundam recepit in matrimonio. (Ibid. pag. 217.)

(1) Gregorii Turonensis hist. Francorum ecclesiast., lib. IV, pag. 217. —Fortunati carmin., lib, VI, pag. 563.

AUGUSTIN THIERRY.

HISTOIRE

DES RÉVOLUTIONS

DE MADAGASCAR.[1]

Le petit nombre d'écrits qui se publient sur les évènemens dont nos colonies sont de temps à autre le théâtre, nous engage à accorder à celui-ci plus d'attention qu'il n'en mérite peut-être par sa valeur intrinsèque. Rien n'est moins populaire en France, généralement parlant, que les connaissances relatives à la situation actuelle de nos possessions d'outre-mer, et l'on peut avancer sans exagération que nous sommes mieux instruits, grâce à certaines relations de voyages, de ce qui se passe à la Nouvelle-Zélande, que de l'histoire récente du Sénégal, de Cayenne et de Madagascar. Nous reconnaîtrons volontiers que l'insignifiance de ces trois pays, et l'état misérable dans lequel ils languissent, n'ont rien qui

(1) 1 vol. in-8°, chez Gide.

puisse piquer vivement notre curiosité, absorbée, d'ailleurs, par les faits qui se succèdent sans relâche sous nos yeux. Cependant nous avons fait, dans tous trois, divers essais de colonisation pendant ces quinze dernières années. Ces essais n'ont pu avoir lieu sans dépenses assez considérables, et surtout sans qu'il en coûtât la vie à un certain nombre d'hommes, qui allaient chercher un sort plus heureux sur ces plages lointaines; tous ont complètement échoué, et ont justifié, en quelque sorte, le reproche qu'on nous adresse, d'être frappés d'incapacité en matière de colonies. N'est-il pas alors de quelque importance de rechercher jusqu'à quel point cette accusation est fondée, et de connaître les fautes qui ont été commises, afin de les éviter, si jamais nous renouvelons nos tentatives dans ce genre?

Entre autres résultats fâcheux que produit parmi nous cette indifférence à l'égard des colonies, il faut compter l'absence de discussion, par la presse, des plans de colonisation qui sont mis en avant dans un intérêt souvent tout personnel, et qui sont beaucoup plus communs qu'on ne le suppose généralement, vu le peu de sensation qu'ils produisent. Chez les Anglais, qu'il faut toujours citer lorsqu'il s'agit de marine et de colonies, les choses ne se passent pas ainsi. Une émigration n'est jamais proposée sans que les journaux ne s'emparent du projet, ne le discutent minutieusement, et n'éclairent sur ses avantages ou ses inconvéniens ceux qui seraient tentés d'y prendre part. En France, au contraire, le premier faiseur de projets venu a beau jeu avec cette classe d'hommes qui, sans lumières et sans propriétés, est plus que toute autre disposée à échanger le sol de la patrie contre une terre étrangère que des prospectus mensongers lui peignent sous les plus séduisantes couleurs. L'illusion ne se dissipe qu'en arrivant sur les lieux : d'inutiles regrets, auxquels la mort met bientôt un terme, s'emparent des exilés; la nouvelle colonie se dissout, un bruit vague en vient jusqu'à nos oreilles, et tout est oublié. Telle est en peu de mots l'histoire de toutes ces entreprises mal conçues et plus mal exécutées, depuis celle de Kourou, dans le dernier siècle, qui a coûté la vie à douze mille personnes, jusqu'à cette spéculation du Guazacualco, dont nous avons vu s'embarquer les victimes il y a quelques années.

Digitized by Google

De là cette défaveur, non toujours méritée, qui s'attache à certains pays qui pourraient être d'une utilité réelle, en absorbant un peu du superflu de notre population, s'ils étaient colonisés par d'autres méthodes, et dont le nom seul devient une sorte d'épouvantail. C'est ainsi que Mana a achevé de rendre un objet d'effroi la Guyane, déjà peinte sous des couleurs si ridiculement exagérées par les déportés de la révolution ; et la ruine de l'établissement de Sainte-Marie, dont M. Ackermann vient de nous donner l'histoire, en fera sans doute autant pour Madagascar.

La guerre qui a été la suite de cette dernière entreprise a jeté sur elle un peu plus d'éclat que n'en a eu Mana, qui s'éteint sans bruit et ignoré, dans les déserts de la Guyane; mais personne, que nous sachions, ne s'en était encore fait l'historien. M. Ackermann pouvait faire un livre intéressant, si, prenant un titre moins ambitieux, il se fût borné à nous raconter ce dont il a été témoin, sans remonter aux évènemens anciens passés à Madagascar, sur lesquels il ne nous apprend rien que nous n'ayons lu dans Flacourt, Rochon, etc. Les renseignemens qu'il donne sur les mœurs des diverses peuplades de l'île n'ajoutent également rien de nouveau à ce que nous en ont appris ses prédécesseurs; ils sont même bien moins complets que ceux qui ont été publiés à diverses reprises dans les *Nouvelles Annales des voyages* et ailleurs. Nous eussions aimé surtout qu'il s'étendît davantage sur les Hovas, qui jouent maintenant le premier rôle à Madagascar, et sur leur dernier roi, ce Rhadama, espèce de Pierre-le-Grand sauvage, comme lui civilisateur de son peuple et bien supérieur à Tamahama des îles Sandwich, dont la renommée est parvenue jusqu'en Europe.

Enfin, peut-être M. Ackermann s'est-il livré à une trop grande abondance de détails personnels, et n'a-t-il pas su disposer ses matériaux dans l'ordre le plus lucide possible. Il est assez difficile, pour le lecteur qui n'a pas déjà une idée des faits, d'embrasser leur ensemble avec netteté dans son ouvrage.

Nous allons essayer de les présenter ici d'une manière plus logique, en les dégageant de tout accessoire inutile, et en y ajoutant quelques circonstances ignorées de M. Ackermann, qui n'a pas pu tout connaître ou qui n'a pas voulu tout dire. Quelquefois même nous

Digitized by Google

différerons avec lui sur certains points, mais sans nous astreindre à les signaler, afin d'épargner d'inutiles discussions au lecteur.

Le sort de Madagascar a été des plus singuliers; on dirait que le génie mystérieux qui semble protéger l'Afrique contre les entreprises des Européens, et qui ne leur a permis d'y établir jusqu'à ce jour que quelques précaires comptoirs, a veillé sur cette île immense, depuis sa découverte. Les Portugais, qui les premiers y abordèrent en 1506, passèrent outre, attirés par les trésors de l'Inde, qui offraient une proie plus riche à leur cupidité. Les Hollandais, qui leur succédèrent, et que n'avait pas effrayés le climat dévorant de Java, de Sumatra et des Moluques, reculèrent devant cette île, protégée de toutes parts par une ceinture de terres marécageuses, qui semble en défendre l'accès. Nul doute cependant que, s'ils l'eussent tenté, ils ne fussent parvenus à assainir un pays qui, après tout, n'est pas plus inhabitable que Batavia, Amboine, Timor, Surinam, et les autres colonies où s'est déployée leur persévérante industrie. Ce ne fut qu'après un siècle et demi d'abandon, que la France jeta, la première, les yeux sur Madagascar. La compagnie des Indes, qui, en 1649, en obtint la concession du roi, prit possession d'une partie de la côte sud, voisine du point où fut élevé par la suite le fort Dauphin. Plus tard elle s'établit sur la côte orientale, à Tamatave, Foulepointe et Sainte-Marie. L'histoire de ces établissemens n'est qu'une longue suite de désastres occasionés par le climat, les dissensions entre les chefs, l'ineptie de quelques-uns d'entre eux, le fanatisme des missionnaires, la cupidité insatiable des colons, et les excès de tous genres auxquels ils se portèrent envers les naturels. Trois fois, ces peuples naturellement doux, réduits au désespoir, furent obligés, pour se délivrer de leurs oppresseurs, d'en faire un massacre général. Le premier eut lieu en 1652, à Manghefia; le second, en 1673, au fort Dauphin, et le dernier en 1754, à l'île Sainte-Marie, qui était devenue le repaire de tous les aventuriers de Maurice et Bourbon, dont la plupart avaient long-temps exercé la piraterie dans ces parages. Depuis cette époque jusqu'en 1820, la France renonça, en quelque sorte, à fonder des établissemens réguliers à Madagascar. Le fort Dauphin, Tamatave et Foulepointe furent les seuls points où notre pavillon continua de flotter sous la garde de quelques hommes à

Digitized by Google

peine suffisans pour le défendre. Les traitans qui s'y étaient établis se livraient au commerce avec les naturels et approvisionnaient de riz et de bétail Maurice et Bourbon; l'administration de ces deux îles y envoyait aussi de temps en temps prendre des cargaisons pour son compte.

Lorsqu'en 1810, ces deux colonies tombèrent au pouvoir des Anglais, malgré les prodiges de valeur de notre marine, Madagascar partagea naturellement leur sort, et c'est de cette époque que date le développement de l'influence que les agens britanniques y ont acquise. Par le traité de 1814, Bourbon nous fut rendu, et nos droits reconnus sur Madagascar. Le gouvernement envoya à Tamatave, avec le titre d'agent commercial, Sylvain Roux, qui en avait déjà rempli les fonctions sous l'empire. C'était un homme d'une capacité médiocre, vaniteux et plein d'ambition, mais qui avait montré quelque courage lors de l'attaque de Tamatave par une frégate anglaise. C'est à lui qu'est due la première idée de l'établissement de Sainte-Marie qu'il conçut dans l'intention d'opposer un centre de résistance à Rhadama, qui s'avançait chaque jour sur le littoral; mais il était incapable de mener à bien une entreprise de ce genre. Avant d'aller plus loin, jetons un coup-d'œil sur Madagascar, ses habitans et principalement les Hovas, qui jouent maintenant le premier rôle dans cette île, afin de montrer dans quelles circonstances se trouva placé dès sa naissance l'établissement en question.

Nous nous étendrons peu sur les avantages qu'eussent retirés de Madagascar les Européens qui eussent été assez habiles pour en profiter. On sait que cette île, la plus grande de toutes celles du globe, a trois cent cinquante lieues de long sur cent dix dans sa plus grande largeur, et qu'elle est traversée dans toute son étendue par une chaîne de montagnes de douze à dix-huit cents toises d'élévation qui la divise en deux parties, dont celle située à l'est est un peu plus large que l'autre. Tous les dons que la nature verse à pleines mains sur les contrées intra-tropicales, se trouvent réunis sur cette terre vierge. Une fois qu'on a franchi la zone pestilentielle dont nous avons parlé, l'air est sain; la terre, d'une fertilité surprenante, produit tous les fruits des régions équatoriales, et quelques-uns particuliers au pays. Le riz croît en abon-

Digitized by Google

dance dans les terreins marécageux, et forme la base de la nourriture des habitans, qui trouvent une ressource toujours assurée dans leurs nombreux troupeaux de bœufs, le gibier qui abonde partout, et le poisson qui fourmille sur les côtes. De majestueuses forêts, remplies de bois précieux et d'animaux pour la plupart inconnus ailleurs, couvrent la majeure partie du sol; et, par une faveur de la nature accordée à d'autres grandes îles, telles que Cuba et Haïty, on n'y trouve aucune espèce de bêtes féroces que l'homme ait à craindre. Les richesses minérales ne seraient pas moins abondantes, si elles étaient exploitées par des mains habiles. Les montagnes de l'intérieur renferment de l'étain, du plomb, du cuivre, du fer, et même de l'or, dont on trouve souvent des parcelles dans les rivières de la côte.

Si nous passons maintenant aux habitans, nous reconnaîtrons parmi eux plusieurs races bien distinctes qui occupent toute l'étendue de l'île, et qui forment une population totale d'environ 1,500,000 âmes d'après les calculs les plus exacts. Les Arabes, qui de temps immémorial entretiennent un commerce assez actif avec Madagascar, et qui en ont même conquis une partie au douzième ou au treizième siècle, ont laissé de nombreuses traces de leur séjour dans la partie nord. Des Nègres proprement dits habitent le littoral de l'ouest; des Caffres, le sud; et la côte orientale est peuplée d'une espèce d'hommes qui auraient la plus grande ressemblance avec les Malais, si leurs cheveux, au lieu d'être lisses comme chez ces derniers, n'étaient frisés et crépus sans être laineux.

Ces hommes, désignés habituellement sous le nom collectif de *Malgaches,* sont ceux avec lesquels nous avons toujours été en rapport depuis notre apparition dans le pays. Ils forment un grand nombre de petites peuplades indépendantes les unes des autres, telles que les *Bethsimsaves* de Foulepointe, les *Betanimènes* de Tamatave, les *Antavares* de Tintingue, etc., et sont soumis à des chefs qui jouissent d'une faible autorité. Ils sont généralement grands et bien faits. Leurs traits sont réguliers, sans présenter le hideux nez écrasé et les lèvres épaisses des Nègres; la couleur de leur peau varie suivant les tribus : elle est noire chez les uns, basanée ou cuivrée chez d'autres, olivâtre chez le plus grand nombre. Presque toutes ces peuplades sont de mœurs douces et se li-

Digitized by Google

vrent principalement à la culture du riz, à la pêche et à l'éducation d'une assez grande quantité de bétail. Peu belliqueuses, sauf quelques exceptions, elles n'ont opposé qu'une faible résistance aux Hovas, qui les ont soumises dans ces dernières années, et qui, selon toute apparence, les tiendront long-temps sous le joug.

Ces Hovas, auxquels nous avons eu à faire dans la dernière guerre, appartiennent à une autre race d'hommes différente de celle que nous avons nommée plus haut, et étaient à peine connus au commencement de ce siècle. Tout ce qu'on savait d'eux était qu'ils occupaient un plateau étendu dans les montagnes de l'intérieur, situé entre les 16^e et 19^e degrés de latitude sud, et formaient une nation guerrière redoutable à ses voisins. Ils se distinguent, au premier coup-d'œil, des Malgaches de la côte, par une taille plus petite, des cheveux lisses, gros et couchés sur le front comme ceux des Malais, des traits prononcés, durs et imposans chez quelques chefs, et enfin par la couleur de leur peau, qui, au lieu d'être olivâtre, est jaune comme chez les métis et les quarterons de nos colonies.

Les mœurs des Hovas ne diffèrent pas moins de celles des Malgaches. Habitant l'intérieur des terres, ils n'ont pu devenir un peuple marin et pêcheur, et se livrent presque exclusivement à la culture du riz et à l'éducation du bétail, dont ils font un grand commerce avec les traitans de la côte. L'esprit mercantile paraît inné chez eux. Pendant la dernière guerre, on voyait fréquemment leurs soldats, après avoir terminé leur faction, dresser à la hâte une boutique, sortir les petites balances qu'ils portent toujours sur eux et vendre à tous venans du fer, des étoffes, des productions du pays, et tout ce qu'ils pouvaient se procurer. Leur courage n'est pas moins remarquable : dans les diverses actions qu'ils ont eues avec nous, on les a vus plusieurs fois se faire tuer en défendant quelques méchantes pièces d'artillerie de marine qu'ils avaient encastrées dans des troncs d'arbres, et qui ne pouvaient tirer qu'un seul coup. Ils ont donné à la même époque maintes preuves de férocité en ne faisant aucun prisonnier dans les combats. Ceux qui tombaient entre leurs mains étaient aussitôt mis à mort, et leurs têtes portées en triomphe sur la pointe d'une zagaie.

Digitized by Google

Une loi de Rhadama, toujours en vigueur, punit de mort tout soldat qui prend la fuite dans une action.

Les dispositions naturelles de ce peuple le rendaient susceptible de se façonner promptement à la civilisation ; aussi y a-t-il fait d'assez grands progrès sous la direction des agens et des missionnaires anglais, qui se sont habilement emparés du rôle que nous aurions dû remplir à Madagascar, où nos anciens établissemens et l'habitude contractée, par les naturels, de traiter avec nous à l'exclusion des autres Européens, eussent rendu notre tâche facile. Mais nous avons laissé échapper l'occasion d'acquérir une influence légitime et durable sur les Hovas, et de long-temps, sans doute, elle ne se représentera, car les derniers évènemens ont allumé une haine implacable contre nous dans le cœur de cette nation. On est loin de se former en Europe une idée juste du degré de civilisation qu'ils ont atteint. Beaucoup d'entre eux savent lire et écrire leur langue; il existe même à Tananarive, leur capitale, une imprimerie établie par les missionnaires, d'où sortent de petits écrits religieux, ou relatifs aux arts, qu'ils répandent dans le pays (1). Les troupes hovas régulières sont armées de fusils; la poudre dont elles se servent est fabriquée sur les lieux; les généraux portent des uniformes anglais, et quelques-unes de leurs femmes ont adopté le costume de cette nation. Des voitures commencent à circuler dans les rues de Tananarive; en un mot, il ne manque plus que le temps pour développer cette civilisation naissante.

Les agens anglais, dont elle est en partie l'ouvrage, n'étaient pas dirigés dans leurs efforts par le sentiment d'une philantropie désintéressée. Nous expulser de Madagascar, ou du moins contrarier les établissemens que nous voudrions y former, a toujours été le but

(1) Le verset suivant de l'Évangile de saint Mathieu, traduit en hova par les missionnaires, pourra donner une idée du nombre et de la douceur de cette langue :

« Ra hoy Jesoy-Christy : Raha natao ny tany Tayra sy ny Sidona, izay natao ny tamy nareo, dia efa ninenbaka ela tamy ny lamba fisaonana sy ny lavenona izy. *Math.*, XI, 21. » — « Jésus-Christ a dit : Si ces miracles avaient été faits dans Tyr et dans Sydon, il y a long-temps qu'elles auraient fait pénitence dans le sac et dans la cendre. »

Digitized by Google

dans lequel ils ont travaillé. C'est à leurs conseils, aussi bien qu'à la manière dont elle fut conduite, que nous devons attribuer la malheureuse issue de la dernière expédition. Le premier usage qu'ils firent de leur influence, qui date des premières années de l'empire, fut d'engager Andriampoyne, qui régnait alors sur les Hovas, à soumettre les nations qui l'entouraient, et à se rendre maître de l'île entière. Trop vieux pour mettre un plan aussi vaste à exécution, Andriampoyne ne put que l'ébaucher, et légua ses projets à son petit-fils Rhadama, qui lui succéda vers 1810. Celui-ci, dans la force de l'âge, plein d'ambition et de talens naturels, réalisa les desseins de son aïeul. Le gouvernement des Hovas, qui n'avait été jusque-là qu'une espèce d'aristocratie turbulente avec un chef à sa tête, prit une forme plus despotique, et le pouvoir entier se concentra dans ses mains. Tous les Hovas furent soldats, et façonnés en partie à la discipline européenne avec l'aide des Anglais. Les longues guerres que Rhadama entreprit contre les peuplades de l'île, les lui soumirent tour à tour à l'exception de quelques-unes de l'ouest et du sud qui défendirent leur indépendance avec succès, et qui l'ont conservée jusqu'à ce jour. Ces conquêtes l'occupèrent long-temps, et ce ne fut qu'insensiblement qu'il s'avança vers le littoral de l'est, et s'empara de Tamatave et Foulepointe, où nous n'avions aucune force, ni rien qu'on pût appeler un établissement respectable.

En même temps qu'il étendait au loin ses armes, Rhadama, à qui son génie faisait apprécier la supériorité des blancs, cherchait à introduire leurs arts et leurs usages parmi les Hovas. Un corps de lois fut rédigé. De jeunes Hovas furent envoyés en Angleterre pour s'y instruire dans les connaissances de l'Europe. Les missionnaires reçurent des encouragemens. Des ouvriers, attirés par une proclamation, publiée par Rhadama, en 1825, vinrent s'établir dans le pays. Tananarive, qui n'était qu'un amas de cases éparses, vit s'élever des maisons régulières dans le genre de celles de Bourbon; un ouvrier français, venu de cette île, en construisit une plus belle que les autres qui servit de palais au conquérant, ainsi qu'un temple dédié au bon génie qu'adorent les Hovas; en un mot le pays prit une face nouvelle. Sans se faire une opinion exagérée des résultats qui suivirent ces tentatives de civilisation, on ne peut re-

Digitized by Google

fuser des talens extraordinaires au chef demi sauvage qui en conçut l'idée. Rhadama, d'ailleurs, pouvait se croire un grand homme en voyant le soin avec lequel les Anglais de Maurice recherchaient son amitié. Non contens d'avoir des agens près de lui, ils lui envoyèrent à diverses reprises des présens considérables en armes, équipemens de guerre, vêtemens, meubles précieux et autres objets de toute espèce. Malgré leur empressement à lui plaire, ils ne purent empêcher que sur la fin de sa vie, il ne s'aperçût de leurs intrigues, et ne renvoyât honteusement un de leurs agens.

Revenons maintenant à Sylvain Roux que nous avons laissé occupé d'un projet de colonisation. Il partit pour la France, en 1819, sur la corvette *le Golo,* emmenant avec lui deux jeunes princes Malgaches, Berora, petit-fils de Jean-René, ancien chef de Tamatave et Mandi-Tsara, fils de Tsifanin, chef de Tintingue. Ces deux jeunes gens étaient destinés à être élevés en France. Le premier y réside encore, à ce que nous croyons, avec le grade d'officier dans un régiment. Le second est mort à Madagascar, où il était retourné, ne pouvant s'habituer au climat d'Europe.

Après de longues intrigues, Sylvain Roux parvint à faire goûter ses projets au gouvernement, qui le nomma capitaine de vaisseau, commandant des établissemens de Madagascar, et lui donna 100,000 fr. dont il employa une partie pour ses besoins particuliers, avant même d'avoir quitté la France. Il partit de Brest sur la corvette *la Normande,* accompagnée de la gabarre *la Bacchante,* emmenant environ trois cents hommes, sur lesquels il y avait deux cents ouvriers engagés volontairement dans toute la France, et principalement à Paris. Ces malheureux, trompés, suivant l'usage, sur la nature du pays qu'ils allaient habiter, ne prévoyaient guère le sort qui les attendait. Par une imprudence qu'on ne sait comment qualifier, rien n'avait été préparé à l'avance pour leur réception. L'expédition toucha à Bourbon, et arriva sur les côtes de Madagascar, le 21 décembre 1821, au commencement de l'hivernage, saison toujours fatale aux Européens même acclimatés par un long séjour. Elle avait d'abord été destinée pour Tamatave; mais pendant l'absence de Sylvain Roux, Rhadama avait continué de s'avancer sur le littoral; et, pour ne pas compromettre le futur établissement, on résolut de le fixer à Sainte-Marie. Cette petite

Digitized by Google

île, située à deux lieues de la grande terre, entre Foulepointe au sud et Tintingue au nord, présente une étendue de cinq lieues de long sur une largeur d'une lieue dans sa partie moyenne. Sa forme est à peu près oblongue, et sa partie ouest offre une échancrure assez vaste dont l'entrée est occupée par un rocher à moitié stérile, nommé *îlot Louquet,* qui n'est éloigné de la côte que d'une portée de fusil, et que des récifs entourent de toutes parts. Ce point, facile à fortifier, fut choisi pour être le centre de l'établissement, et les ouvriers commencèrent à y établir des logemens et une caserne. Exposés tout le jour à l'action d'un soleil brûlant pendant la saison la plus dangereuse de l'année, ces infortunés n'avaient d'autre asile que les navires à bord desquels ils allaient coucher chaque soir. Bientôt une mortalité effrayante se déclara parmi eux, et trois mois s'étaient à peine écoulés, que deux cents hommes de la nouvelle colonie n'existaient plus. Quelques-uns des survivans, effrayés, gagnèrent la grande terre, où ils s'établirent comme traitans. Les travaux se continuèrent lentement à l'aide d'esclaves malgaches, qui furent engagés pour quatorze années.

La première culture à laquelle se livrèrent les colons fut celle des gérofliers et des cafeyers. MM. Albran et Carayon, de concert avec M. Blevec, colon de Maurice, et capitaine de génie au service de France, en créèrent des plantations assez considérables à Ankarema dans la partie sud de l'île, qu'ils abandonnèrent plus tard pour fonder à Tsabarac, dans la partie opposée de Sainte-Marie, une sucrerie qui ne donna jamais de grands résultats. D'autres traitans se livraient exclusivement à la culture des vivres, et approvisionnaient les employés du gouvernement des fruits du pays et de la plupart des légumes d'Europe. Mais la subsistance de la colonie reposait principalement sur les Malgaches de la grande terre, qui apportaient du poisson, des fruits, du gibier, etc.

Malgré ces travaux, Sainte-Marie ne présenta jamais un aspect florissant. Ce n'était qu'un misérable rocher, défendu par quelques pièces de canon, qui devenait le tombeau de ceux que leurs fonctions y appelaient, ou qu'un esprit inquiet avait engagés à s'y établir. Les premiers désastres, fruits d'une impéritie inexcusable, avaient causé un effroi général, et la colonie ne reçut plus que quelques envois d'hommes sacrifiés en quelque sorte, qu'on y fai-

Digitized by Google

sait passer de temps à autre. Elle était même devenue un lieu de déportation pour les individus dont on voulait se défaire à Bourbon. L'administration de cette colonie laissait les malheureux exilés dans l'abandon le plus complet. A peine, de loin en loin, voyait-on apparaître quelque bâtiment à Sainte-Marie. Les troupes manquaient souvent du nécessaire, et ne recevaient qu'une partie de la ration qui leur était allouée. Enfin le découragement général, la division qui se mit parmi les employés, les ravages sans cesse renaissans du climat, tout semblait conspirer pour faire de ce coin de terre un séjour d'horreur pour ceux que leur mauvaise fortune y avait jetés.

Sylvain Roux mourut victime du climat, en 1825, après trois années d'une administration déplorable, qui ne s'améliora pas sous la plupart de ses successeurs. Pendant cet intervalle, Rhadama s'était emparé, sans éprouver de résistance, de tous les points de la côte sur lesquels nous revendiquions des droits de possession; mais il n'avait jamais tenté de nous troubler à Sainte-Marie. La mort enleva le conquérant hova le 27 juillet 1828, avant qu'il eût réalisé tous ses projets d'ambition. Dans la force de l'âge, il succomba, les uns disent par suite de ses débauches, les autres, empoisonné par sa femme, Ranavalona-Manjaca, qui tint sa mort secrète pendant cinq mois. Ce temps lui était nécessaire pour préparer les moyens de s'emparer du pouvoir, au préjudice des frères de son époux auxquels il appartenait de droit, Rhadama n'ayant point laissé d'enfans mâles. Elle fut dirigée et secondée dans ce complot par son amant Andremiahaja, jeune Hova d'une rare beauté, que son intelligence et son courage avaient fait parvenir au grade de colonel, aide-de-camp du roi. Son rang lui donnait un libre accès auprès de la reine, et il en profita pour s'insinuer dans ses bonnes grâces et la séduire. Tous ceux qui pouvaient s'opposer à l'élévation de Ranavalona et de son complice furent impitoyablement mis à mort ou forcés de prendre la fuite. Rhateff, beau-frère de Rhadama, fut assassiné. Un des frères de ce dernier, Ramananoulou, après avoir résisté quelque temps, fut poignardé au fort Dauphin, et avec lui périrent soixante chefs de tribus vaincues que Rhamada y avait renfermés. Ramanateck, son second frère, parvint avec peine à s'enfuir à Anjouan, avec une partie de ses partisans

Digitized by Google

et ses trésors. Maître du pouvoir après ces sanglantes exécutions, Andremiahaja régna sous le nom de la reine, la tint renfermée dans son palais, et créa une sorte d'oligarchie militaire en donnant tous les emplois supérieurs aux jeunes officiers de l'armée, qui lui étaient dévoués. Ceux-ci, fatigués de son despotisme, devinrent plus tard la cause de sa perte; ils parvinrent à le noircir dans l'esprit de la reine, et obtinrent d'elle l'ordre de sa mort. Il fut tué en 1830 à coups de zagaie, et mourut avec courage sans chercher à fuir. Après lui, les divers chefs se partagèrent en plusieurs factions dont il est inutile de donner l'histoire.

L'envahissement du littoral par les Hovas plaçait Sainte-Marie dans une situation si précaire, et avait amené les choses à ce point qu'il fallait ou que nous renonçassions à Madagascar, ou que nous fissions valoir nos droits par la force des armes. En conséquence, même avant la mort de Rhadama, une expédition avait été projetée dans ce but; les mémoires remis à ce sujet aux autorités de Bourbon par quelques personnes qui étaient sur les lieux avaient été favorablement accueillis; et cette colonie, à son tour, avait fait goûter ce projet au gouvernement. Parmi les plans proposés, il s'en trouvait un qui annonçait une longue expérience du pays, et qui eût, selon toutes les apparences, assuré le succès de l'expédition. L'auteur signalait, comme premier moyen de réussite, de ne pas compter sur des Européens seuls, pour faire la guerre sous un climat aussi meurtrier, et invitait à s'appuyer sur les Malgaches, opprimés par les Hovas. Il donnait le conseil de faire un appel à leurs peuplades, de leur fournir des armes et des munitions, et de les organiser en mettant à leur tête des officiers et des soldats européens, pour les soutenir et les encourager par l'exemple. Mais avant d'opérer ce mouvement général, il fallait chercher à jeter la division parmis les Hovas, en relevant le parti opposé à la reine; il suffisait pour cela d'engager le prince Ramanateck, retiré à Anjouan, à venir réclamer ses droits à l'héritage de son frère, et de l'aider dans son entreprise. Secondé par nous, ce prince eût facilement ressaisi le pouvoir, et fût devenu, autant par reconnaissance que par intérêt, un allié fidèle de la France. Cette marche était sans contredit la meilleure à suivre; mais la même légèreté, pour ne rien dire de plus, qui avait présidé à la colonisation

Digitized by Google

de Sainte-Marie, accompagna l'expédition projetée, et ses résultats se bornèrent à une inutile effusion de sang, comme on va le voir.

Elle s'annonça par l'apparition à Sainte-Marie de deux compagnies d'Yoloffs, amenés du Sénégal et engagés pour quatorze années par le capitaine d'artillerie Schoell, homme de mérite et d'un grand courage, qui a succombé dans le cours de la campagne. Le dénuement presque absolu dans lequel on laissa ces Africains, les travaux et les mauvais traitemens dont on les accabla, occasionèrent une révolte parmi eux, et il fallut en fusiller plusieurs pour les ramener à l'obéissance. Ils rendirent par la suite de grands services à l'expédition.

M. le capitaine de vaisseau Gourbeyre, qui avait été désigné pour la commander, quitta la station de Rio-Janeiro et arriva, le 19 juillet 1829, à Sainte-Marie, sur la frégate *la Terpsichore*, accompagnée de la gabare *l'Infatigable*, du transport *le Madagascar* et de la goëlette-aviso *le Colibri*, portant environ trois cents hommes de débarquement. Peu de temps après, il fut rejoint par la corvette *la Nièvre*, la gabare *la Chevrette* et *la Zélée*, qui lui amenèrent de nouveaux renforts.

Peu de jours après son arrivée, le commandant partit avec la division pour reconnaître Tintingue, dont il avait résolu de s'emparer. Tintingue est une presqu'île sablonneuse, jointe à la grande terre par un isthme étroit, et située presque en face de la pointe nord de Sainte-Marie. Les Hovas avaient négligé ce point important, et il était alors complètement inhabité. Les travaux commencèrent immédiatement, et furent poussés avec une telle activité, que six semaines suffirent pour abattre une immense étendue de forêts, pour élever un fort, des casernes, des magasins, des maisons pour les employés, le tout entouré d'une enceinte palissadée, qui fut fermée à sa base par une autre palissade munie d'une porte sur la campagne, afin de mettre la presqu'île entière à l'abri d'une attaque de la part de l'ennemi. Le 18 septembre, le pavillon français fut arboré solennellement sur le fort.

Lorsque l'expédition arriva à Tintingue, les Malgaches accoururent de toutes parts pour se mettre à la disposition du commandant et l'assurer de leur dévoûment à notre cause. L'espoir d'être déli-

vrés du joug des Hovas les avait remplis d'un enthousiasme difficile à décrire. Ils travaillèrent avec ardeur à l'érection de la place et l'approvisionnèrent abondamment de riz et de bétail. Une politique bien entendue eût profité de ce moment pour leur donner des armes; mais le commandant se borna à les reconnaître pour sujets de la France, à les mettre à l'abri de notre pavillon et à leur promettre protection contre toute insulte de la part des Hovas. Les Malgaches, pleins de confiance dans ces paroles, vinrent se fixer à Tintingue au nombre de plusieurs mille, et élevèrent des cases qui formèrent bientôt un grand village à quelque distance de la place. Plus tard ils ont cruellement expié le zèle qu'ils montrèrent dans cette circonstance; mais n'anticipons pas sur les évènemens.

Après avoir donné ses ordres à Tintingue, le commandant fit voile pour Tamatave, d'où il voulut envoyer une députation et des présens à Ranavalona; mais le général hova Coroller, qui commandait la place, refusa de laisser partir l'une et les autres. Quelque temps auparavant, la reine avait protesté contre la présence, sur la côte, de forces aussi considérables, et l'on avait répondu à cette protestation en la sommant de nous restituer nos anciennes possessions. Sur son refus, la guerre était devenue imminente et n'attendait plus qu'une occasion pour éclater. Il y avait alors à Madagascar un Français qui s'y était établi depuis longues années, et qui avait joué un rôle assez important sous Rhadama. M. Robin, c'était son nom, après avoir servi en France en qualité de sous-officier, était passé à Bourbon avec le même grade. Dans un moment d'oubli de ses devoirs, il avait déserté et s'était rendu à Madagascar, où Rhadama, pour le récompenser de ses services, l'avait nommé grand maréchal du palais et commandant de Tamatave. Dans ce poste, M. Robin s'était toujours parfaitement conduit envers ses compatriotes, ce qui avait engagé l'administration de Bourbon, avec laquelle il avait de fréquens rapports, à demander sa grâce en France, faveur qui avait été accordée sans difficulté. Lorsque Rhadama mourut, M. Robin eut le bonheur de sauver sa tête dans ce moment critique, et fut seulement privé de son rang et du poste qu'il occupait. A l'arrivée de l'expédition, il s'empressa d'offrir ses services au commandant qui les accepta, sans toutefois faire grand cas de ses avis. La présence d'un homme qui pouvait

Digitized by Google

être très utile par sa connaissance du pays, et acquérir par là quelque influence, avait excité la jalousie de plusieurs, et ce fut en partie pour l'éloigner qu'on jeta les yeux sur lui pour une ambassade à Anjouan, près du prince Ramanatek. On ne prit encore, dans cette circonstance, que des demi-mesures, comme on l'avait fait à l'égard des Malgaches; au lieu d'envoyer au prince des secours suffisans pour armer son monde, M. Robin ne reçut que soixante fusils, vingt barils de poudre, des lettres d'un contenu vague, et partit, le 4 octobre, sur *la Zélée,* avec la triste certitude de faire un voyage inutile.

Peu de temps avant son départ, deux événemens eurent lieu, qui amenèrent le commencement des hostilités. *Le Magallon,* petit navire attaché au service de Sainte-Marie, s'étant rendu à Foulepointe, pour acheter du riz, le général Rakeli, qui y commandait, défendit de lui en vendre, en ajoutant qu'il n'avait point d'ordres de la reine pour agir ainsi, mais qu'il prenait cette mesure sous sa responsabilité. Presque à la même époque, un traitant de Bourbon fut arrêté à Feneriff et vendu comme esclave, par les ordres du colonel Andriamifidi, qui ne le rendit à la liberté que moyennant une rançon de 50 piastres. Pour toute raison de cette violence, Andriamifidi prononça ces paroles remarquables : « Puisqu'on vend les hommes noirs, on peut bien vendre aussi les hommes blancs. »

Aussitôt que le commandant, qui était à Tintingue, eut connaissance de ces faits, il appareilla pour Tamatave avec *la Terpsichore, la Nièvre* et *la Chevrette,* et le lendemain de son arrivée, le 11 octobre, après quelques pourparlers avec le général Coroller, il ouvrit inopinément le feu sur le village. Les premiers boulets pénétrèrent dans la poudrière renfermée dans le fort, qui sauta avec une explosion épouvantable. Tamatave, au bout d'une heure de combat, n'existait plus. Les Hovas prirent la fuite en laissant une quarantaine de morts sur le champ de bataille, et se réfugièrent dans les bois. Les hostilités se succédèrent rapidement.

Le 16, un détachement envoyé à la poursuite des Hovas les chassa, après un grand carnage, d'une position retranchée qu'ils occupaient à Ambatoumanouhi, à quatre lieues de Tamatave, de l'autre côté de la rivière d'Ivondrun.

Le 26, la division vint mouiller devant Foulepointe où com-

mandait le général Rakeli, et attaqua la place le lendemain. Mais cette fois nous fûmes repoussés avec une perte de quelques hommes, parmi lesquels se trouva le brave capitaine Schoell, que son courage avait emporté au milieu des ennemis, et qui ne fut pas secondé par les siens; cette défaite fut néanmoins représentée comme une victoire dans les rapports faits au gouvernement (1).

La division partit pour Tintingue, où elle prit quelques renforts, et se présenta le 3 novembre devant la Pointe-à-Larrée, petite langue de terre située deux lieues au sud de Tintingue, et où les Hovas s'étaient retranchés. Après une action assez vive, le fort fut pris et incendié. L'ennemi perdit environ cent vingt hommes; et une assez grande quantité d'armes, de munitions et de bétail, tomba en notre pouvoir.

Cette affaire fut la dernière. Les Hovas, trop certains de leur infériorité sur le champ de bataille, eurent recours à un genre de guerre qui sera toujours infaillible avec des troupes européennes dans un pays tel que Madagascar (2). Ce fut de gagner du temps en faisant espérer sans cesse la paix comme prochaine sans jamais l'accorder, et de laisser au climat le soin de détruire l'expédition. Le 20 novembre, deux de leurs envoyés se présentèrent à bord de *la Terpsichore*, et assurèrent que la reine était disposée à reconnaître les droits de la France, sans toutefois qu'ils eussent pouvoir de traiter définitivement de la paix. Une convention préliminaire fut en conséquence dressée sur cette base, et les deux envoyés partirent pour Tananarive, afin de la soumettre à l'approbation de leur gouvernement.

Dans cet intervalle, M. Robin arriva à Bourbon, accompagné de deux aides-de-camp que Ramanateck envoyait pour montrer la bonne volonté dont il était animé à notre égard. Mais pendant son absence, les dispositions des esprits avaient complètement changé. Les succès obtenus par l'expédition et surtout la convention préli-

(1) Voyez le *Moniteur* du 13 mars 1830.

(2) Toussaint-Louverture, après avoir capitulé et s'être rendu au général Leclerc, disait à ses confidens : « Les Français sont maîtres du pays, mais je compte sur la *Providence*. » Cette Providence ne lui manqua pas en effet : ce n'était autre chose que l'hôpital de ce nom au Port-au-Prince.

Digitized by Google

minaire citée plus haut, sur la ratification de laquelle on n'entretenait aucun doute, avaient tourné toutes les têtes. On fit en conséquence à peine attention aux deux aides-de-camp du prince, et on les reçut avec une hauteur inconcevable. Ils ne furent admis qu'une seule fois à l'hôtel du gouvernement, où ils servirent en quelque sorte de divertissement aux personnes qui s'y trouvaient réunies. Enfin on les relégua avec M. Robin dans un hôtel garni où ils furent traités avec une mesquinerie honteuse. Après un court séjour dans la colonie, ces deux envoyés s'embarquèrent avec M. Robin pour retourner à Anjouan, sans qu'on fît rien pour les retenir, tant on était sûr du succès des négociations. Le bâtiment qui les portait toucha à Maurice, où les autorités anglaises, avec leur politique accoutumée, leur firent un accueil propre à les dédommager de celui qu'ils venaient de recevoir. Toutes les attentions capables de flatter leur maître, leur furent prodiguées. Le gouverneur les invita à plusieurs dîners de cérémonie, et donna l'ordre de leur rendre les honneurs militaires chaque fois qu'ils paraîtraient en public. Ces deux conduites opposées portèrent leur fruit, et, plus tard, Ramanateck se félicita hautement de ne pas s'être rendu en personne aux desirs du gouvernement français.

Quel ne fut pas le désappointement des autorités de Bourbon lorsque les pièces du traité revinrent de Tananarive sans être ratifiées! La reine et ses ministres s'étaient refusés à toute cession du littoral. Continuer la guerre était impossible; le climat avait décimé les troupes, et le reste était hors d'état de supporter de nouvelles fatigues. En attendant qu'on prît un parti, on resta dans l'inaction; mais la position de Sainte-Marie et de Tintingue devint cha que jour plus critique. Les Hovas reprirent possession de Tamatave que nous n'avions pas occupé, et toute communication avec la grande terre fut de nouveau interdite. C'est à cette époque que commença la famine qui emporta un si grand nombre de Malgaches, surtout parmi ceux qui s'étaient fixés près de Tintingue, où nous ne possédions exactement que la presqu'île.

Cet état de choses, qui n'était ni la paix ni la guerre, puisque des deux côtés on ne faisait aucun mouvement, durait depuis plusieurs mois, lorsque l'administration de Bourbon résolut de renouer les négociations avec les Hovas. M. Tourette, archiviste de la co-

Digitized by Google

lonie de Madagascar, fut chargé de cette mission, et partit le 20 juillet 1830 pour Tananarive; mais il ne put parvenir à sa destination. Andremiahaja, qui était alors au faîte de son pouvoir, vint à sa rencontre, et lui signifia, dans une audience publique, qu'il n'y avait aucune paix à espérer tant que la France réclamerait la plus petite portion du sol de Madagascar.

Dès le mois de mars, le commandant de l'expédition, dont la santé était depuis long-temps altérée par le climat, avait quitté Madagascar sur la frégate *la Terpsichore*, pour retourner en France. Il toucha à Bourbon, où il trouva l'opinion publique fortement prononcée contre la manière dont l'entreprise avait été conduite. De vives discussions eurent lieu entre lui et les membres du conseil privé de la colonie; mais comme les deux parties étaient également compromises dans cette affaire, on tâcha de dérober au public la connaissance de ces débats, et l'on fit courir le bruit qu'une nouvelle expédition aurait lieu de France l'année suivante, et que le commandant ne partait que pour l'organiser.

Le reste de l'année se passa sans apporter aucun changement politique à Madagascar; mais la famine fut toujours croissant, et nos établissemens devinrent le théâtre de scènes telles qu'il faudrait remonter aux plus désastreuses époques de l'histoire, pour en trouver de pareilles. Aucun approvisionnement n'arrivant de la grande terre, on fut obligé de tirer des vivres de Bourbon, qui, à son tour, les achetait à grands frais à Maurice. Les blancs ne recevaient qu'une faible ration, mais leurs souffrances n'étaient rien, comparées à celles des Malgaches renfermés dans la presqu'île de Tintingue. La pêche ne pouvait suffire à nourrir un si grand nombre d'hommes, et ceux qui se hasardaient à sortir de l'enceinte fortifiée pour aller à la chasse, étaient massacrés par les Hovas qui rôdaient dans les environs. Les casernes étaient encombrées de ces malheureux avec lesquels nos soldats partageaient leurs alimens. La disette en vint à ce point que l'écorce de tous les arbres de la forêt qui pouvaient fournir un aliment grossier, fut arrachée et dévorée. Les pères vendaient leurs enfans à vil prix, et venaient souvent les offrir en échange de quelques poignées de riz. Ces ventes devinrent si communes, qu'on pouvait se procurer des esclaves à la seule condition de les nourrir.

Digitized by Google

Sainte-Marie offrait un spectacle non moins affreux. L'abandon complet dans lequel on laissait les Malgaches, excitait les plaintes de ces infortunés, qui nous reprochaient amèrement d'être la cause de leurs maux. Les forêts étaient jonchées de cadavres. Les plus misérables avaient recours, comme leurs compatriotes de Tintingue, à l'écorce des arbres; les autres se jetaient sur les plantations, et arrachaient les cannes à sucre, le manioc et les autres vivres, avant même qu'ils fussent parvenus à leur maturité; ces voleurs étaient des femmes, des vieillards, des enfans, la population entière en un mot. Les prisons regorgeaient de coupables arrêtés pour les mêmes crimes, et ne pouvaient plus en recevoir. Les troupeaux du gouvernement, qui avaient d'abord été respectés, furent attaqués à leur tour comme les propriétés particulières, et l'on fut obligé de les faire garder par des soldats de la garnison, déjà à peine suffisans pour le service ordinaire. On peut estimer, sans exagération, à quatre mille le nombre des Malgaches qui furent enlevés par cette famine.

Au mois de janvier 1831, quelques démarches du général Coroller ayant fait naître l'espoir d'un accommodement, l'autorité de Bourbon se détermina à faire partir de nouveau un envoyé près du gouvernement hova et choisit encore M. Tourette. Cette fois il parvint jusqu'à Tananarive, mais sans pouvoir obtenir d'être présenté à la reine. Après plusieurs jours d'attente qui se passèrent dans des fêtes que les Hovas rendirent à dessein le plus brillantes possible, afin de donner une haute idée de leur civilisation au commissaire français, une réunion de ministres et de généraux eut lieu pour écouter les propositions dont il était porteur. La faction militaire qui avait fait périr Andremiahaja, était toute puissante à cette époque, et faisait trembler la reine, les ministres et le peuple lui même au moyen de l'armée. Toutes les affaires se décidaient dans un conseil de douze généraux dont la guerre avec la France augmentait l'importance, et qui avaient par conséquent intérêt à sa prolongation. Dans les séances qui eurent lieu pour traiter avec M. Tourette, ces généraux étaient trois fois plus nombreux que les ministres qui penchaient pour la paix, et l'emportèrent nécessairement sur ces derniers. Tous refusèrent de jamais consentir à un accord, tant que la France prétendrait avoir des droits sur Madagascar, et, après d'orageuses discussions, qui durèrent quatre jours, et

Digitized by Google

pendant lesquelles ces prétendus barbares montrèrent un aplomb et une astuce qui eussent fait honneur à n'importe quel diplomate européen, les conférences furent rompues sans amener aucun résultat.

M. Tourette revint donc comme la première fois, sans avoir rien obtenu; et peu de temps après son retour à Tamatave, il fut chargé, à ce qu'on a prétendu, mais à tort sans doute, de proposer au gouvernement hova la cession de l'établissement de Tintingue moyennant mille têtes de bétail et certains avantages commerciaux. Cette affaire traîna en longueur, et la position de Tintingue devenant chaque jour plus déplorable, l'ordre arriva de Bourbon de l'abandonner et de le détruire. L'évacuation se fit dans le plus grand désordre; on embarqua à la hâte sur les navires qui se trouvaient en rade, les objets appartenant au gouvernement, les troupes de la garnison, les Malgaches épargnés par la famine, et le feu fut mis le 30 juin à Tintingue. Pendant un jour entier, l'incendie dévora ce bel établissement, qui avait coûté tant d'hommes et d'argent à la France. Ses débris vinrent encombrer les quais de Sainte-Marie, dont la situation ne fit qu'empirer. Quinze cents Malgaches, reste de ceux qui s'étaient établis près de Tintingue, ajoutés tout d'un coup à une population déjà affamée, achevèrent de consumer le peu de ressources qui lui restaient. Le vol, le pillage et les crimes de tous genres redoublèrent à tel point, qu'il devint impossible de les réprimer. Après le départ pour Bourbon des bâtimens qui avaient servi à l'évacuation de Tintingue, la garnison se trouva réduite à trente-six soldats blancs en état de porter les armes, et aux Yoloffs des compagnies africaines.

Ici se termine le récit des faits dont M. Ackermann a été témoin. Nous devons y ajouter que, peu de temps après l'abandon de Tintingue, les généraux hovas défendirent, sous peine de mort, aux Malgaches du littoral de communiquer avec Sainte-Marie, et de lui fournir des vivres. Cette défense a été renouvelée en 1832 par le général Coroller. Mais nous avons lieu de croire que depuis cette époque, elle a été rapportée ou du moins modifiée, car d'après les dernières nouvelles de Bourbon, les caboteurs de cette île sont admis de nouveau à Tamatave, Foulepointe, etc., où ils vont, comme autre-

Digitized by Google

fois, acheter du riz et du bétail pour l'approvisionnement de la colonie. Ce commerce néanmoins a passé presque tout entier dans les mains des Anglais de Maurice, et la situation de Sainte-Marie est telle que des motifs d'amour-propre peuvent seuls s'opposer à ce qu'on en cesse l'inutile et dispendieuse occupation.

Les causes qui ont fait avorter cette entreprise ressortent trop évidemment du récit qui précède, pour que nous cherchions à les développer longuement, comme l'a fait M. Ackermann. Nous ne le suivrons pas davantage dans un projet de nouvelle expédition qu'il propose sur une plus grande échelle, et qui, sans aucun doute, n'obtiendrait pas un plus heureux résultat. M. Ackermann est tombé dans une erreur très commune parmi ceux qui visitent des pays encore inoccupés par les Européens, sans se rendre compte du rôle qu'ont joué les colonies dans l'histoire générale du monde : c'est de ne rêver que conquêtes, établissemens agricoles et commerciaux, civilisation opérée par la force des armes, toutes choses qui se firent comme par enchantement dans les deux premiers siècles qui suivirent la découverte simultanée de l'Amérique et de la route des Indes par le cap de Bonne-Espérance, événemens qui imprimèrent à l'Europe un élan inouï vers les entreprises lointaines. Elle fut alors l'instrument dont la Providence se servit pour rapprocher les races humaines, les initier à la civilisation et préparer les voies de cette unité morale à laquelle tout porte à croire qu'elles arriveront un jour.

Mais aujourd'hui que l'œuvre est accomplie, que les Européens ont porté leurs arts, leurs religions, leurs connaissances de toute espèce, dans les parties les plus reculées du globe, et qu'il n'existe plus qu'un petit nombre de peuplades sauvages, le génie colonial est tombé dans la torpeur, et devenu incapable de renouveler les miracles qu'il enfantait autrefois. Il a jeté encore une lueur brillante à la Nouvelle-Galles du Sud, mais ce sera probablement la dernière.

Les Anglais sont le seul peuple chez qui ce génie subsiste encore en partie ; quant à nous, à peine en avons-nous conservé quelques traces. C'est par là seulement que nous pouvons expliquer la chute de toutes nos entreprises coloniales depuis le milieu du dernier

Digitized by Google

siècle. Nous savons bien qu'on pourrait chercher cette explication dans les fautes sans nombre commises par les hommes chargés de ces entreprises; mais ce sont là, à nos yeux, des causes secondaires : les peuples ne commettent pas de fautes ou savent les réparer quand ils accomplissent une mission, et nous n'en avons point en ce moment de directe hors de l'Europe.

THÉODORE LACORDAIRE.

INTRODUCTION

A LA

SCIENCE DE L'HISTOIRE

OU

SCIENCE DU DÉVELOPPEMENT DE L'HUMANITÉ,

PAR M. BUCHEZ.[1]

Plusieurs personnes, tant en France qu'en Allemagne, ont manifesté de l'étonnement, lorsqu'il nous est arrivé de dire, il y aura bientôt deux ans, que le moment était venu en France de travailler à une philosophie nationale : elles nous ont demandé si la science n'avait pas la généralité pour principal caractère, et si nous concevions une algèbre ou des mathématiques nationales. Déjà nous avons eu l'occasion quelque part de distinguer les procédés de l'esprit, quand il s'applique aux faits de l'ordre physique, des conditions auxquelles il est soumis, quand il s'applique aux notions

(1) Paulin, place de la Bourse.

Digitized by Google

de l'ordre moral. Mais, comme le moment nous semble opportun d'éclaircir cette affaire, nous nous y arrêterons quelque peu.

Quand vous lisez un dialogue de Platon, votre attention n'a-t-elle pas besoin de force et de souplesse, pour se transporter et se maintenir dans l'intelligence de cette logique grecque? La logique est éternelle et générale, de tous les temps et de tous les lieux, comme l'esprit même; mais dans le *Théétète*, dans le *Protagoras*, dans la *République*, elle a des formes particulières, un costume, des habitudes, des subtilités, d'interminables déductions, qui tiennent, non pas à la racine même de l'humanité, mais à la variété de l'esprit grec. Aristote est Grec autrement que Platon, dans sa manière de penser, mais il est encore Grec par la forme. La scolastique, au moyen âge, n'a pas été autre chose que l'industrieuse résurrection des procédés extérieurs de la spéculation grecque; cette exhumation eut son labeur et son utilité : mais dès que la pensée moderne eut acquis par cet apprentissage la conscience d'elle-même, elle voulut se développer à sa façon. Descartes a la prétention de penser comme un moderne et non pas comme un ancien; il ne voulut pas avoir sur les épaules la tête d'Aristote, mais la sienne, et il se préféra au passé.

Qu'y a-t-il de général dans la philosophie grecque? le point de départ et ses résultats. Penser est un acte humain, trouver des axiomes et des principes est la plus noble conquête de l'humanité, mais les procédés de la recherche sont particuliers et spéciaux; ils appartiennent à l'homme, ils appartiennent à la nature; ils sont individuels, passagers et changeans. La philosophie sous une face est une méthode; il y a une méthode grecque, donc une philosophie grecque.

Kant a changé la manière de spéculer des Allemands; mais lui-même a pensé comme un Allemand. Il a laissé des résultats généraux en métaphysique et en morale, mais il a parcouru des routes qu'il s'était faites lui-même; sur ses traces l'Allemagne entière s'y est engagée. Les résultats obtenus par Kant, Fichte, Hegel et Schelling appartiennent à tous les esprits intelligens, mais la méthode est germanique : il y a donc une philosophie allemande.

N'y aurait-il pas aussi une philosophie française? Après avoir produit Descartes, la France n'a plus eu de métaphysiciens de pre-

Digitized by Google

mier ordre, je parle de ces métaphysiciens initiateurs, hommes aussi rares que les fondateurs de religions. L'Europe moderne n'en compte que trois, Descartes, Spinosa et Kant. Sans Descartes, Leibnitz ne serait pas; Spinosa constitue à lui seul le panthéisme; les philosophes modernes de l'Allemagne sont des enfans de Kant, qui n'ont pas surpassé leur père. Or, le génie français, dès qu'il eut constitué métaphysiquement la raison, se hâta de l'appliquer. Il l'appliqua aux affaires de la religion et de la société. Dans l'âge de Louis XIV, Bossuet, Jurieu, Pascal et Fénélon travaillent différemment à une théologie et à une politique rationnelle. Donc, au dix-septième siècle, le génie français eut une évolution directe. Au dix-huitième, la suite de nos développemens est peut-être encore plus sensible. La religion et la sociabilité occupent Diderot et Voltaire; la politique et l'histoire sont cultivées par Montesquieu, Rousseau, Boulanger, Turgot et Condorcet. Est-ce assez clair? La révolution continua la théorie, et la péripétie de 1830 rétablit la souveraineté de cette raison, que Descartes avait proclamée en 1637. Jamais la pensée d'une nation n'eut une évolution plus directe, et c'est en ce sens que nous déclarons l'originalité de la philosophie française.

La philosophie française ne se distingue pas tant des autres philosophies par la forme que par le fonds, non pas tant par la méthode que par les objets auxquels elle s'applique et par les résultats qu'elle obtient. Elle n'a pas une dialectique particulière comme dans Aristote et dans Platon, des formules indigènes comme dans Kant et dans Hegel; et pour la forme, elle a l'avantage de se confondre avec la langue commune du bon sens. Son caractère principal n'est pas non plus métaphysique; après l'initiative de Descartes, elle passe immédiatement à la politique, où elle triomphe. Même ses prémisses métaphysiques influent si peu sur la pratique, qu'ils se trouvent avec elle en contradiction logique. Ainsi, la philosophie du dix-huitième siècle, qui, avec Locke et Condillac, expliquait la vie par la sensation et la sensibilité, a produit les hommes généreux et dévoués qui ont supporté, en le sauvant, le fardeau de notre première révolution; et le *sensualisme,* comme disent les éclectiques, a fait des martyrs. Nous avons sous les yeux les glorieux résultats du spiritualisme de la restauration.

Digitized by Google

Il y a donc une philosophie française pour le fond des choses et les résultats obtenus; il y a en Europe une philosophie sociale, politique, qui surtout a été cultivée en France, et que, par cette raison, il est juste d'appeler française; c'est la philosophie instaurée par Descartes, continuée par Fénélon, Pascal, Bossuet, Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Diderot, Boulanger, Turgot, Saint-Simon, Condorcet, Benjamin Constant; c'est la philosophie des peuples, la science sociale, qu'il n'est pas permis d'abandonner pour se jeter dans quelque sentier détourné, ainsi que l'a voulu faire la philosophie de la restauration, *paupertina philosophia*, cet éclectisme qui expire aujourd'hui sous le mépris des jeunes générations.

Il y a donc une philosophie française, une philosophie nationale qu'il faut poursuivre et agrandir; avec la faculté et le génie qui appartiennent à la France, il faut cultiver le champ de la sociabilité humaine. Nous avions donc raison d'appeler de nos vœux *une philosophie nouvelle et nationale, qui parte du sein de la société française et qui, à la fois métaphysique, sociale et pratique, nous conduise vers l'avenir*. Nous persistons dans cette route, et c'est avec une ineffable joie que, de jour en jour, nous y rencontrons un plus grand nombre de jeunes hommes de cœur et de talent.

Le livre de M. Buchez nous a causé une sérieuse et profonde émotion, que nous voudrions, par degré, communiquer à nos lecteurs. Il faut d'abord apprécier la situation de l'écrivain. Au milieu du dix-huitième siècle, deux directions parallèles, dans la science de la sociabilité, se développèrent en Allemagne et en France; l'Allemagne eut Kant, Fichte, Herder; la France eut Rousseau, Boulanger, Turgot et Condorcet. Le but des penseurs des deux pays fut le même, mais leur situation était différente et leur méthode contraire. Aujourd'hui, l'Allemagne et la France ont profité l'une de l'autre; elles en profiteront encore, et d'autant mieux que chacune gardera plus l'indépendance de son propre caractère; aussi n'avons-nous jamais hésité à considérer attentivement l'érudition et la philosophie d'outre-Rhin, car nous étions certains de ne jamais laisser abolir dans notre âme la conscience de la patrie. L'auteur du livre que nous examinons est resté complètement étranger aux travaux de l'Allemagne; il appartient exclusivement à l'école de Turgot, de Boulanger, de Condorcet et de Saint-Si-

Digitized by Google

mon : rien n'a traversé cette descendance directe. Cette position simple comporte des avantages et des inconvéniens. Si d'un côté l'auteur est plus ferme et plus résolu dans les déductions de ses pensées, de l'autre il s'est privé de notions, tant métaphysiques qu'historiques, qui eussent accru ses forces sans nuire à leur développement.

La composition de M. Buchez est originale, avec ses qualités et ses défauts; la lecture en est laborieuse, mais attachante, dure parfois, mais pas ingrate; seulement elle ne convient pas à ces attentions légères qui se rebutent facilement, et qui délaissent les choses profondes, quand elles les rencontrent, pour aller se poser sur des superficies agréables. Mais le lecteur courageux et persévérant recevra nécessairement une impression durable et vivifiante. La conviction qui anime l'écrivain, les croyances qui le constituent et le possèdent, sont marquées d'un caractère de sincérité qui commande l'intérêt et l'estime. M. Buchez est un ardent soldat de la cause de l'humanité; il a la passion du vrai, la haine de l'erreur; il poursuit partout l'égoïsme, sous toutes ses formes et dans toutes ses hypocrisies; il prêche le dévoûment, il gourmande son siècle avec âpreté; il a pour lui des paroles amères, de sanglantes remontrances, même des colères injustes; mais, dans les plaintes et les invectives qu'exhale l'écrivain, respire une indignation si sincèrement accentuée, qu'elle se fait respecter même de ceux qui ne la partageraient pas tout entière. Après tout, il est bon aujourd'hui que chacun dise franchement ce qu'il a dans la tête et sur le cœur : ce qui est anguleux est plus facile à saisir, à combattre ou à défendre. M. Buchez se recommande moins par l'éclat du style et de la forme, que par un fonds sérieux et substantiel; l'économie de son livre n'est pas saillante et lucide; l'expression de l'écrivain n'est ni pittoresque ni sonore, son allure n'est pas impérieusement entraînante; et cependant l'ouvrage émeut avec une lenteur puissante; sa substance, un peu indigeste, alimente l'esprit et finit par l'échauffer; l'écrivain devient lui-même parfois éloquent et poète, non tant par la force et l'énergie de son verbe, qu'à force de cœur et de probité. Pour conclure, le livre et les doctrines de M. Buchez méritent un examen approfondi : le lecteur sait maintenant que ce philosophe se présente à lui comme élève de l'école française de Turgot, de Con-

Digitized by Google

dorcet et de Saint-Simon, ajoutant aux travaux de ses maîtres ses propres études. Nous pouvons entamer l'analyse de son *Introduction à la science de l'histoire*.

Prolégomènes.—La société est malade, elle doute et elle est égoïste. Le bien social est le dévoûment, le sacrifice; le mal, c'est l'égoïsme, l'égoïsme défiant, disputeur et sans pitié. Il n'y a que deux systèmes de politique et de gouvernement possibles : celui qui se meut dans les intérêts de tous, et celui qui n'a de mobiles que des intérêts individuels. La société européenne offre à l'œil de l'observateur deux classes distinctes : l'une est en possession de tous les instrumens de travail, terres, usines, maisons, capitaux; l'autre n'a rien, elle travaille pour la première. Ici tableau de la société; critique de l'état actuel de l'industrie et de la lutte organisée par la concurrence. La condition des femmes est déplorée; les femmes se divisent en deux classes, celles qui ont une dot et celles qui n'en ont pas. Quant à la femme mariée, elle est possédée comme une chose, elle ne peut ni contracter ni vouloir sans l'autorisation de son maître; et encore ces femmes à qui leur dot a fait trouver un mari, sont les heureuses, les privilégiées de leur sexe. En voici d'autres dont la condition est plus triste encore : le plus grand nombre des femmes se compose de salariées, journalières ou ouvrières; celles-ci sont en concurrence avec les hommes pour les travaux qui donnent à vivre; car, comme eux, elles n'ont de garanties contre la faim que dans un emploi. Peinture de la misère et de la détresse de ces femmes. Après cette exposition du sort des travailleurs, l'auteur passe aux contradictions morales et rationnelles qui blessent les besoins logiques et sentimentaux des hommes. La société manque de croyances; elle n'a pas non plus de sympathies générales; elle est la proie d'un individualisme égoïste.

Livre I. Chap. I, II, III, IV. — Il est un fait hors duquel on ne peut concevoir un homme, une condition d'existence dont on ne pourrait l'isoler sans l'anéantir; c'est la société. Or, il n'y a de société que là où il existe un but commun d'activité, qui rallie tous les hommes dans un même desir, un même système, un même acte. Donc la durée de la société et sa force sont proportionnées à la fé-

Digitized by Google

condité et à l'énergie du principe d'activité qui la réunit. Dès qu'il y a but commun, il y a possibilité et nécessité logique de coordonner la série des actes à accomplir pour atteindre la fin proposée dans un certain temps : donc il y a nécessité d'un gouvernement qui prévoie par quels points il faut passer pour arriver au résultat, et qui arrange et classe les différens mouvemens et leurs divers modes dans l'ordre exigé par la fin même qu'il s'agit d'atteindre. Une démolition peut s'opérer d'une manière anarchique; toute fondation ressort d'un pouvoir.

Dans la société il n'y a en réalité rien de semblable à ce que l'on appelle jeunesse et décrépitude chez l'individu; les générations ne se succèdent pas une à une; tout est mêlé, de telle sorte que la naissance, la mort, l'adolescence, la maturité et la vieillesse, sont toujours présentes en même temps et dans les mêmes rapports numériques. Pour déterminer le but d'activité d'une nation, il faut le trouver par définition du but d'activité de l'humanité. Pour reconnaître le but final de l'humanité, il faut le chercher dans quelque chose qui soit plus qu'elle, dans la formule de la fonction du globe terrestre et du système planétaire auquel il appartient; car il n'y a que le monde qui soit plus grand que l'humanité.

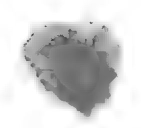
L'humanité, qui est fonction de l'univers et un des rouages du mécanisme universel, a déjà beaucoup vécu, beaucoup agi; elle a engendré bien des sociétés différentes; et toutes ces choses ont été faites incontestablement dans la ligne de ses fonctions universelles. La loi humanitaire est écrite dans ces faits. Donc il faut chercher dans l'histoire, et il est possible d'y trouver la loi de génération des phénomènes sociaux, qui ne peut être autre chose que la manifestation même de la loi fonctionnelle. Il y a donc lieu à une science de l'histoire.

La science de l'histoire est assise sur deux idées : celle de progrès et celle d'analogie des facultés de l'humanité avec celles de l'homme individuel. Nous devons la première à Bacon, et la seconde à Condorcet. Le sentiment progressif, le desir et l'espérance d'un avenir meilleur est toujours vivant et actif dans le cœur de l'humanité; c'est son état normal. L'antiquité pensait, avec Ocellus de Lucanie, que tout ce qui appartient à ce monde est mobile et changeant. Les sociétés naissent, croissent et meurent comme des hommes pour

Digitized by Google

être remplacées par d'autres générations de sociétés, comme nous serons, nous autres, remplacés par d'autres générations d'hommes. L'antiquité ne dépassa pas cette conception. Son histoire fut trop courte pour que l'idée de progrès eût l'occasion d'y naître, bien que le sentiment y existât; même dans la société chrétienne, cette idée ne se trouva pas. Cependant le nouveau Testament renfermait plusieurs passages qui indiquaient que la révélation n'était pas complète; mais on ne fit pas attention à ces passages par lesquels le révélateur voulait lier le livre du progrès chrétien aux livres du progrès futur. Au seizième siècle, les premiers germes de cette idée furent jetés dans le monde philosophique : c'est l'époque où vint éclore l'œuvre du moyen âge. Machiavel, dont les travaux ferment le quinzième siècle et ouvrent le seizième, ne connaît encore qu'un cercle fatal que toutes les sociétés doivent parcourir. Bacon vint ensuite, qui traça dans le *De augmentis scientiarum* le plan d'une histoire littéraire des idées et des travaux de l'humanité, et l'histoire devenait, sous sa plume, un enseignement pour l'avenir. Il est vrai que l'idée de progrès n'était pas expressément déposée dans la théorie de Bacon, mais elle était préparée par elle. Vico, avec son plan circulaire, est un disciple du chancelier d'Angleterre. Au dix-huitième siècle, en France, Boulanger, Turgot, Condorcet, développèrent l'idée d'un progrès social continu. Saint-Simon fut l'héritier et le représentant de cette école, au commencement du dix-neuvième siècle. Cette exposition historique a été faite par M. Buchez avec une probité ferme, et lui prête une force immense au moment d'arriver à l'énonciation de ses propres idées.

Pour s'élever à la conception de la liaison des faits et de l'harmonie universelle dont notre monde, l'humanité, les nations ne sont que des parties, l'écrivain philosophe dont nous nous occupons, a deux points de vue, celui des hommes et celui de l'univers. Toutes les parties de l'humanité tiennent les unes aux autres, et pas un mouvement ne peut s'opérer dans une d'elles, sans que la masse entière ne soit ébranlée, pas un son s'élever, qu'il ne se propage. Le concours de plusieurs nations vers un même but hâte le progrès. Une nation isolée, réduite à ses propres forces, se traînerait sur la voie du perfectionnement et avec plus de peine. Examinez la position de l'humanité vis-à-vis l'ensemble phénoménal dans lequel

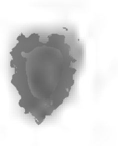


Digitized by Google

elle existe, et vous concevrez qu'elle est fonction de l'univers, dans la rigueur mathématique de ce mot. L'état phénoménal actuel a commencé. Antérieurement, il a existé plusieurs états différens les uns des autres; les recherches et les discussions géologiques modernes ne laissent pas de doute à cet égard. D'un autre côté, examinez l'embryon humain, le fœtus encore enfermé dans le ventre de la mère, vous le verrez passer par des états d'animalités différens, s'élevant par des évolutions successives du rang animal où l'organisation est la moins riche et la plus simple, jusqu'à celui où elle est la plus compliquée et la plus puissante, jusqu'à l'homme. Ainsi le progrès est un fait universel, un fait plus qu'humain. Ainsi l'humanité se meut suivant une loi plus haute qu'elle, bienfaisante, mais rigoureuse, une loi devant laquelle elle n'existe que comme fonction.

Chapitre v. — *Physiologie sociale. Prolégomènes.* — Une doctrine nouvelle n'est reconnue vraie pour l'humanité qu'aux trois conditions suivantes. 1° Se faire aimer pour elle-même; 2° être démontrée supérieure, rationnellement supérieure à toute autre; 3° inspirer la confiance de sa réalisation inévitable et complète. La doctrine nouvelle doit être reconnue n'être autre chose qu'une prévision de l'avenir: aimer ce qui n'est encore qu'une doctrine, c'est aimer une espérance ou desirer. La foi, en un mot, n'est autre chose que l'assentiment, dans une seule pensée, du sentiment, du raisonnement, joint à la conviction de sa force. Le christianisme n'a triomphé que par la foi.

Généralités. — Le but immédiat de l'investigation scientifique est de trouver l'ordre de succession des phénomènes, et de connaître leurs relations réciproques de dépendances, de manière que, un état phénoménal étant donné, on puisse, par un calcul plus ou moins compliqué, découvrir quel état phénoménal l'a précédé et quel sera celui qui lui succédera. Il est évident qu'on n'est déterminé à entrependre des recherches, en vue d'une telle découverte, qu'autant qu'on admet l'existence d'une *constante* ou d'un principe invariable dans l'ordre de production phénoménale. L'origine des *constantes*, dans l'histoire de l'humanité, est la spontanéité humaine



Digitized by Google

elle-même, et tous les élémens actifs qui lui sont subordonnés; les *variations* sont l'expression de toutes les difficultés qu'offre la réalisation, c'est-à-dire des luttes de diverses natures que l'homme est obligé de soutenir, soit contre le monde extérieur, brut et humain, soit contre le monde même de ses propres passions; elles sont l'occasion et la preuve de son libre arbitre. Or, il faut prendre les diverses *constantes sociales* que l'histoire nous fournit, faire de chacune d'elles une spécialité; et sous chaque titre spécial, ranger dans leur ordre de succession historique, c'est-à-dire par ordre de dates, les variations qui leur appartiennent, et dont elles sont, en quelque sorte, le siège. Ces classifications linéaires de faits par ordre de dates et d'après leur homogénéité, ou l'identité de la *constante* originaire, constituent ce que l'on appelle des *séries*, c'est-à-dire, par définition, une suite de grandeurs croissantes ou décroissantes. Les séries du genre de celles dont nous nous occupons sont très comparables aux *progressions* dites *arithmétiques*. Considérée d'une manière abstraite, l'histoire est propre aux mêmes usages scientifiques que toute autre collection de faits. Cependant cette méthode empruntée aux sciences mathématiques a, dans l'application à l'histoire, des lacunes, et laisse des doutes dans l'esprit. La formation des séries ne peut être opérée sans altérer, sous quelques rapports, la raison des choses sociales, ou le caractère unitaire de l'humanité; cette opération laisse des *hiatus* qu'elle ne peut effacer. Il faut commencer par les séries les plus générales, mais on peut se tromper sur cette généralité même. Il n'est pas non plus facile de trouver les bases ou *constantes* qui doivent servir à la fondation d'une série. Il faut donc contrebalancer cette espèce de mathématique historique par l'intervention d'une autre science, de la physiologie individuelle. On ne peut nier que les facultés abstraites de l'humanité ne soient identiques à celles de l'individu. Si l'on se porte d'ailleurs à l'origine des premières sociétés, on trouve la manifestation des aptitudes, des besoins et des facultés de l'homme à leur état le plus simple, à l'état individuel. C'est un individu qui a inauguré la société; c'est à la physiologie individuelle que nous demanderons l'indication des bases des séries sociales.

Considérations générales sur la physiologie individuelle. —

Digitized by Google

L'homme est une unité. Il est celui de tous les animaux où l'unité est le plus fortement organisée. Chez lui, toutes les fonctions partielles sont unies à un centre nerveux dont elles dépendent, et la vie de chacune d'elles est absolument attachée à l'intégrité de celui-ci. Cette centralité unitaire de l'organisme nerveux doit être considérée comme la traduction corporelle de notre unité spirituelle. Les physiologistes reconnaissent dans l'homme deux vies, l'une qu'ils nomment particulièrement animale ou de relation, l'autre qu'ils appellent organique et végétative. Les besoins sont les points d'union de la vie végétative et de la vie animale. Les facultés de la vie animale doivent de toute nécessité intervenir et agir, pour que les besoins obtiennent satisfaction. La vie animale procède tout autrement que la vie végétative. Tout résultat dans la vie animale est une combinaison à laquelle plusieurs facultés ont pris part : tout y est intermittent, mobile et successif : aussi, faut-il dire qu'après l'unité qui est le fait dominant de cette vie animale, la successivité est le plus général. Le système d'action dont nous nous occupons, a pour siége l'appareil nerveux, sans lequel nulle opération animale ne saurait avoir lieu; nous sommes donc obligés de croire que l'organisme que nous y trouvons est la représentation exacte, si ce n'est la limitation du système idéologique lui-même, car il serait absurde de penser que l'organe d'une fonction soit indifférent ou contraire à l'accomplissement de son rôle. Il résulte, en outre, de l'existence d'un mécanisme nerveux de ce genre, la conséquence capitale qu'il y a une logique humaine invariable. Par le mot logique nous entendons ce fait de la nécessité imposée à toute idée, à toute sensation et à toute action de subir cette sorte de circulation à travers les diverses portions de l'organisme nerveux dont le nombre et les aptitudes spéciales sont appropriées à sa nature; en sorte que tout principe et toute sensation engendre invariablement ses conclusions. Théorie de la névrosité dont voici les conclusions : les diverses conceptions logiques sur l'ordre et l'ensemble aussi bien que sur la connaissance des parties sont la mise en jeu ou la représentation d'un ordre et d'un ensemble qui est en nous organisé comme appareil. L'esprit qui est en nous est appelé à une fonction terrestre, et il est pourvu de toute l'instrumentation nécessaire à l'accomplisse-

Digitized by Google

ment de ce but. La certitude, au point de vue absolu, est la conscience de notre existence comme fonction; au point de vue relatif, c'est la conscience de notre organisme. C'est le problème idéal de Platon expliqué physiologiquement. Dans le système nerveux, toute activité ne peut avoir que l'une de ces directions, du centre aux extrémités, ou des extrémités au centre. Du centre aux extrémités, voilà la synthèse; des extrémités au centre, voilà l'analyse. La synthèse est l'opération la plus humaine de toutes; l'acte analytique est ce qui l'est le moins : la synthèse et l'analyse combinées sont des moyens de certitude; isolées, elles conduisent à des erreurs. L'état de création de la synthèse exige le plus haut degré d'exaltation ou d'activité de l'organisme nerveux. A considérer toutes les synthèses qui ont jusqu'à ce jour commandé les peuples, et elles s'élèvent à un bien petit nombre, on reconnaît que leurs auteurs ont eu seulement le temps de commencer; ils n'ont fait que poser les premiers principes, mais ils les ont posés purs. La vie chez l'individu consiste dans une activité alternative qui va du centre à la circonférence, ou de la circonférence au centre, en passant par les trois états successifs de sentiment, de raisonnement et de réalisation.

Physiologie sociale.— De même que l'individu est un, parce qu'il a un centre d'existence, l'humanité est une, soit qu'on l'envisage dans un temps limité, soit qu'on la considère dans sa continuité. Une unité, une centralité humaine ne peut être qu'une pensée centrale. La pensée existe par le signe; le signe est le fait de la force spontanée qui est en nous. Le pouvoir de nommer, la création du signe est le fait humain par excellence, celui qui nous constitue ce que nous sommes; c'est dans les propriétés qui se voient en nous la seule qui nous soit spéciale. L'humanité nous présente, comme l'individu, le fait du mouvement actif du centre à la circonférence ou l'état de synthèse, le fait du mouvement de la circonférence au centre ou l'état d'analyse, et un espace intermédiaire ou de transition entre ces deux états. La synthèse dure des siècles dans l'humanité, au lieu de quelques minutes qu'elle occupe dans l'individu; c'est un dogme social universel. L'analyse n'est pas une doctrine sociale : elle est constituée par l'absence de

Digitized by Google

tout système. L'état de transition existe par le passage de l'état de synthèse à celui d'analyse; mais il n'y a pas d'intermédiaire entre cette dernière et le système opposé. Nous appelons âge logique le mouvement social qui représente l'acte logique complet, et qui commence avec la révélation d'un but d'activité propre à engendrer une synthèse, et se termine avec l'état d'analyse à l'invention d'une nouvelle doctrine unitaire. Une conception vraiment synthétique est toujours la religion. Il n'y a pas plusieurs religions, mais une seule. Le mot culte veut dire le mode éternel des communications entre Dieu et les hommes, soit de lui à eux, soit d'eux à lui; de lui à eux, par l'enseignement et l'inspiration; d'eux à lui, par la prière et le sacrifice. Et, sous ce rapport, il est en même temps sentiment, raison et acte. La transition de l'état de synthèse à l'état opposé s'opère par une succession de synthèses de plus en plus petites, qui sont toutes les déductions de celle qui les précédait. C'est en réalité une analyse qui commence et procède avec ordre, débutant par isoler de l'unité et faire vivre séparément les unes des autres les premières généralités qui se déduisent du système universel antérieur. Sous l'invocation de ce but, des nations se constituent et se nomment. C'est l'époque des grandes individualités et des religions protestantes. Dans l'état analytique pur, le but de la société, celui même de l'humanité, sont déduits de l'individualisme ou des droits des citoyens. Ce n'est plus l'humanité qui meut et dirige les fractions de temps et de nations; mais ce sont des fractions, les circonstances momentanées qui la gouvernent. Cependant, cet état offre un avantage en vertu duquel il est une fonction du développement de l'humanité. Il met au jour tous les intérêts individuels que les organisations précédentes n'ont pas satisfaits : il appelle tous les individus à faire valoir leurs droits, et il achève, dans la condition sociale des hommes, l'amélioration pensée dans les époques précédentes. Jamais encore aucune synthèse n'a su rallier à elle toutes les particularités; aussi, ces dernières se sont toujours insurgées pour venir critiquer qui n'avait pu les comprendre. On reconnaît une synthèse à son mode d'origine et de procession. Elle est constituée par la définition d'une seule idée, celle de Dieu; par l'application de la définition d'une seule volonté, celle de Dieu. Pour créer la société, elle a deux

Digitized by Google

moyens : comme doctrine, la persuasion ; comme réalisation, la force. Le progrès consiste à diminuer et à supprimer enfin le dernier, pour ne laisser subsister que celui qui s'adresse à l'esprit. On reconnaît l'analyse aux caractères opposés, elle naît toujours *à posteriori*, au sein d'une synthèse, dans un peuple tout fait, dont elle vient mettre en saillie quelques spécialités, quelques individualités. Entre la synthèse et le dernier état de la critique, il y a trois points de temps : la protestation, la critique et l'époque des chartes où on érige l'individualisme en principe social, et où on a recours aux arrangemens mécaniques. Dans l'époque des chartes, l'humanité reste progressive, elle renverse toutes les institutions créées par l'ancienne synthèse; et, dans cette œuvre, elle ne procède pas par d'autres principes moraux que ceux qui lui ont été enseignés par cette synthèse elle-même. Ainsi, les révolutions modernes sont chrétiennes dans leur principe moteur et dans leur but, malgré leurs prétentions contraires. Aussi, le moment d'une nouvelle révélation n'est pas encore venu ; la fécondité de la morale chrétienne est loin d'être épuisée, car le principe de la souveraineté du peuple, qui est un de ses aspects, commence à peine son rôle. L'humanité, comme un homme, croît d'âge en âge ; mais elle n'a pas de décrépitude, parce que ses âges sont spirituels et non charnels, ainsi que ceux de l'individu. Le progrès dans l'espèce humaine est dans le résultat de l'activité constante des tendances et de la succession des âges logiques.

Considérations générales sur le sentiment, la morale et l'art. — L'état sentimental n'est point un phénomène primitif, il est la conséquence de l'intervention de l'esprit, au milieu de plusieurs actes organiques combinés. Le sentiment préside et se mêle à tous les modes d'activité humaine ; c'est lui qui donne le but et apparaît le premier dans la succession que suppose toute espèce d'action ; c'est lui qui nomme et guide. L'organisme sentimental présente deux systèmes, l'un excitateur, où la passion n'est qu'une sensation, l'autre expressif, où la passion se traduit en actes. L'homme est placé à l'état sentimental excitatif, soit par l'instinct, soit par la sympathie. Description de l'état sympathique. La sympathie peut être à l'état actif ou passif, c'est-à-dire mue par la volonté, ou

Digitized by Google

abandonnée aux hasards des contacts avec l'extérieur. Description de l'organisme sentimental expressif. Influence du sentiment sur les destinées sociales. La sympathie est impuissante à fonder à elle seule une société. Pour cela, il faut qu'elle existe comme desir émanant d'une doctrine *à priori*. Une synthèse sentimentale ne peut être créée qu'*à priori*, par un acte spontané et pur de l'esprit. La synthèse spirituelle du sentiment constitue ce qu'on appelle parmi les hommes la morale. Le dévoûment est le raisonnement de l'amour passé à l'état de réalisation. Le dévoûment tient à deux causes : l'une est une haute puissance de spontanéité, où l'esprit domine et entraîne tout ; l'autre est une large et vive organisation sympathique.

Des beaux-arts. — Les beaux-arts émanent directement de cette portion de l'organisme sentimental que nous avons appelée expressive. Nous appelons *art* l'ensemble des moyens par lesquels on fait que le sentiment passe de l'état de conception à celui de réalisation ; en d'autres termes, par lesquels il se propage sympathiquement. L'art doit être envisagé sous deux aspects généraux, savoir : à l'état de synthèse, c'est-à-dire dans son principe de généralisation, et dans ses moyens de détail. Il n'y a œuvre de l'art que là où respire la forme des passions humaines. *Mais le principe de généralisation ou de synthèse est autre : il faut que l'œuvre entière soit faite homme, et l'homme élevé au plus haut degré d'expression qu'on lui connaisse.* Description de l'opération de l'artiste, et de l'œuvre de l'art. Théorie de l'art, d'où il résulte qu'il ne peut y avoir de création d'art, que du point de vue *à priori*. Donc il n'y a d'art véritable que dans les époques synthétiques de l'humanité. Ailleurs il n'y a plus que des imitations. Donc il n'y a pas de création véritablement artiste qui ne soit morale et socialisatrice.

De l'activité logique, ou du raisonnement et des sciences. — L'activité logique et rationnelle est le résultat des rapports de l'âme avec les phénomènes nerveux, et comme les phénomènes nerveux s'engendrent dans une succession organiquement déterminée, la logique a une normalité absolue, dont l'esprit n'est pas le maître. La perfection de l'appareil logique, quant à la rapidité, à la précision, à

l'ensemble de ses mouvemens, est un résultat de l'éducation, c'est-à-dire de l'action prolongée de la spontanéité pour la mettre en jeu. Quant à l'invention *à priori* elle-même, c'est une véritable sensation spirituelle; l'âme, après avoir cherché, sent une généralité nouvelle de rapports et la nomme, exactement comme dans une minime circonstance, elle perçoit et nomme un besoin de l'organisme. L'homme n'exprime jamais, soit en signes, soit en actes, rien au-delà des élémens mêmes de son activité. Aussi l'œuvre scientifique tout entière, le meilleur plan encyclopédique est virtuellement organisé en lui, en sorte que la fin de nos travaux sera de représenter exactement, en signes transmissibles, la systématisation que nous portons avec nous. La propriété la plus générale qui se manifeste dans les phénomènes logiques, est le rapport d'activité à passivité, rapport qui n'est autre chose que la relation d'influence qui ne cesse d'exister entre notre spontanéité spirituelle et notre matière nerveuse. Un phénomène logique présente trois périodes, celle du desir, celle du rationnalisme, celle de motricité. Ces trois mouvemens composent l'acte scientifique complet. Leur réunion constitue la vérité de la méthode. Les produits de l'activité logique, lorsqu'ils sont purs de toute expression artiste et de tout caractère sentimental, constituent l'œuvre rationnelle et scientifique. Le but scientifique pur doit être défini : la connaissance des relations de causes à effets qui gouvernent toutes choses; en d'autres termes, la tendance constante dans les sciences a été et sera de posséder la *loi de génération des phénomènes*. Dans la physiologie sociale, les propriétés logiques constituent les formes absolues de l'esprit humain. L'œuvre logique commence du jour où le dogme est révélé; il ressort en effet de celui-ci; la foi est une certaine relation de cause à effet. Le mouvement rationnel entre dans le mouvement logique de l'humanité, en succédant à l'acte sentimental. La première époque rationnelle est l'état théologique, nous appellerons la seconde état ontologique, et nous nommerons la troisième et dernière physicisme ou positivisme. L'époque théologique donne lieu sur-le-champ à une pratique politique conforme à elle-même, et le système théocratique s'empare de la société, en même temps que l'ontologie envahit les écoles. Le gouvernement dont il s'agit disparaît, au moment même où les écoles

Digitized by Google

s'arrêtent dans le perfectionnement de la métaphysique. En conséquence, à l'époque ontologique, succèdent une pratique sociale et une époque de pratiques spéciales purement ontologiques qui viennent remplacer le théocratisme, et c'est en même temps aussi que commence l'élaboration du physicisme. Cet enchaînement est nécessaire.

De la motricité et de la conservation.— Description de ces deux faits dans l'individu. Dans l'humanité, comme dans l'individu, la motricité est l'élément de conservation au point de vue spirituel et au point de vue matériel. La société, comme un homme, n'existe qu'à une condition que l'acte spirituel, déposé dans son sein, soit fait signe ou matérialisé, et rendu transmissible. Une doctrine n'est matérialisée et faite signe que du moment où elle a engendré une organisation sociale, et elle n'est transmissible que du moment où elle a engendré un enseignement. Un système social n'est autre chose qu'une hiérarchie de fonctions, une organisation du travail. Dans l'histoire du mouvement des âges logiques, on voit que c'est la force morale ou spirituelle qui commence les sociétés, et s'organise la première ; elle engendre et subordonne à sa direction l'énergie militaire. L'industrie paraît ensuite. Enfin, la transmission des fonctions s'opère par la génération, l'éducation et l'élection. Cette théorie générale doit porter le nom d'*Économie politique*. L'économie politique comprend tout cela, et l'a toujours compris depuis le commencement des sociétés : c'est depuis peu d'années seulement qu'on s'est servi de son nom pour désigner uniquement la théorie spéciale de la production et de la distribution des richesses industrielles. Examen critique de l'économie politique individualiste. Description du mouvement qui constitue la politique d'un âge logique. Ce mouvement a déjà été implicitement décrit dans la théorie de la synthèse et de l'analyse.

Livre II. — *Genèse.* — Ce livre échappe entièrement à l'analyse. M. Buchez y a pris l'audacieux parti d'exposer dans une forme génésiaque et systématique les principes et les faits exposés analytiquement dans le premier livre. Il déclare que partout où il trouvera des lacunes, il les comblera par des hypothèses. Il expose d'abord l'histoire de la formation de l'écorce du globe et des

Digitized by Google

êtres vivans qui l'ont habité : c'est la géogenie. L'examen de cette partie appartient spécialement à l'Académie des sciences. Nous avons cru y remarquer de grandes témérités, un jet impétueux d'imagination, cette affirmation sur la loi newtonienne, que *la loi d'attraction n'est qu'une loi d'un ordre inférieur et subordonné,* et destinée dans l'avenir à n'être que le corollaire d'une loi plus générale, de la théorie de l'électro-magnétisme. L'auteur avoue la hardiesse de son travail, qu'il a construit sans épargner les hypothèses. Genèse, création, énumération des jours de la création. De la nature, l'écrivain passe à l'histoire, et il trace une Genèse humanitaire; c'est l'androgénie. Ce travail, qui ressort davantage de notre compétence, nous a semblé hardi, renfermant des principes et des aperçus justes, mais trop précipité, trop raccourci, trop mutilé; contenant aussi quelques erreurs et quelques injustices historiques. Nous sommes du même avis que M. Buchez, quand il estime que les grandes traditions du monde sont vraies au fond, si ce n'est dans la forme. L'esquisse historique qu'il trace des temps primitifs, quoiqu'un peu fantastique, nous paraît cependant refléter des idées vraies au fond. La nécessité chronologique du christianisme est vivement sentie. Mais l'antiquité grecque et romaine est tout-à-fait tronquée; le mouvement rationnaliste de l'arianisme n'est pas apprécié avec assez de justice; le moyen âge est indiqué trop rapidement; enfin l'auteur a fini son livre avec une précipitation ou une lassitude qui l'a laissé incomplet.

Tel est, dans son ensemble, l'ouvrage de M. Buchez. Nous nous sommes attachés à l'analyser en nous servant presque toujours des expressions mêmes de l'écrivain. Avant d'entrer dans l'examen de quelques points capitaux, et pour donner au lecteur une idée complète de la manière de l'auteur, nous citerons textuellement un ou deux passages. Le style de M. Buchez est tout ensemble ferme, simple, incorrect et diffus : quand la démonstration n'est pas imminente, ou le sentiment ardent et profond, la négligence et la diffusion règnent outre mesure; mais dès que la pensée est originale et forte, elle communique à l'expression une simplicité mâle qui se fait remarquer. Ainsi, pour donner un exemple, j'aime cet éloge de la mort : « Sans la mort, il n'y aurait point de « progrès, tout eût été immobilisé pour toujours; la société hu-

Digitized by Google

« maine aurait été une machine où l'habitude eût annulé la liberté. « Sans la mort, point de mérite, point de bonté, point de sacri- « fice; tout eût été égoïsme. Sans la mort, enfin, à quoi bon des indi- « vidus, tant de millions de moi vivans, et libres? Quel fait, en effet, « quel raisonnement constate plus hautement l'individualité de « chacun, que la mort (1)? » Ailleurs M. Buchez décrit ainsi le spiritualisme de l'art chrétien : « Examinez une de ces cathédrales « qu'on appelle si improprement gothiques; c'est Christ aimant et « bon, qui appelle ses fidèles dans ses bras pour s'y fortifier de son « amour, et joindre leurs prières aux siennes; lorsqu'il les a reçus « dans son sein, alors il leur raconte sa vie, celle de ses saints apô- « tres, les encourageant contre le mal par le tableau de ses souf- « frances, les excitant au bien par l'espérance d'un avenir de ré- « compense; puis, bientôt, il dit, il chante avec eux; alors ce grand « monument tout entier, avec ses cloches retentissantes, ses martyrs « peints et sculptés, les chants qui l'ébranlent et qui se modulent « dans ses voûtes, ce grand monument tout entier est une prière « adressée à l'Éternel; c'est un homme qui implore; il semble Christ « sur la croix et qui crie : Pardonnez-leur, mon père (2). » Voilà d'admirables paroles, voilà un cri de simple et profonde éloquence.

Le premier mérite qui nous a frappés dans l'œuvre de M. Buchez, c'est, indépendamment de sa filiation et de sa descendance, le sentiment profond et juste de la situation morale où nous sommes. Nous éprouvons le besoin de croyances nouvelles par la grâce et la vertu de l'esprit humain. Toutes les insurrections nécessaires du dernier siècle sont terminées, car elles ont vaincu. Nous voulons croire à quelque chose de positif et de nouveau. Mais comment? En vertu de dispositions nouvelles de l'esprit humain. Croyance et philosophie, comme l'a fort bien senti M. Buchez, ne se repoussent pas : la foi de l'humanité persiste, mais progressivement elle a d'autres objets et d'autres conditions; c'est la science qui accomplit ces changemens. La philosophie, loin de détruire, purifie la religion en l'agrandissant. Incontestablement nous

(1) Page 119.
(2) Pages 277, 278.

Digitized by Google

sommes aujourd'hui, et pour long-temps encore, à l'état philosophique, et nous sommes en quête d'une philosophie nouvelle et dogmatique. « Est-il nécessaire de déclarer, dit M. Buchez, que « nous n'élevons pas nos prétentions au-delà de la production « d'une philosophie nouvelle? Est-il nécessaire de dire qu'une « philosophie se distingue d'une révélation, en ce que la première, « dans son vol le plus élevé, n'atteint jamais au-delà de ce que le « raisonnement peut actuellement prouver, et par suite est impro- « pre à fonder un avenir social, tandis que la seconde engendre « dans l'humanité une spontanéité créatrice (1)! » Peut-être n'est-il pas exact d'écrire que la philosophie est tout-à-fait impropre à fonder un avenir social, puisqu'elle le prépare et le conçoit; mais sans incidenter sur le détail de l'expression, reconnaissons notre accord avec M. Buchez dans l'appréciation du temps où nous sommes, et disons que nous préparons philosophiquement une religion nouvelle.

Nous avons aussi profondément ressenti les sympathies dont se nourrit M. Buchez, et dont il alimente ses lecteurs. Il porte au plus haut degré l'amour de ce qui est social et humain. Il se plonge avec joie et dévoûment dans le sentiment de l'universelle solidarité; il reconnaît la valeur de l'homme dans son emploi au service des autres, et c'est par la société qu'il constitue l'homme et Dieu. Aussi blâme-t-il ceux qui ont séparé la notion d'un dieu naturel de la notion d'un dieu social.

La noble audace avec laquelle M. Buchez pose ses idées, nous a encore singulièrement convenu. Il est intrépidement dogmatique. Il ne décline la manifestation d'aucune idée qui lui est chère, quel que soit le scandale dont elle puisse offusquer l'état actuel des esprits. C'est ainsi qu'il relève le principe de l'astrologie et qu'il établit que les très grandes révolutions de l'humanité correspondent à de petites révolutions du système planétaire, et il rapproche les fausses applications des astrologues du moyen âge des calculs des Leibnitz et des Laplace. Il y a dans le livre de M. Buchez une poésie latente, d'obscurs et profonds pressentimens.

(1) Page 377.

Digitized by Google

Toujours implicite et toujours synthétique, M. Buchez, avant d'écrire et d'affirmer, néglige, dans des occasions importantes, de parcourir, par une analyse préliminaire, l'intégralité des idées et des faits. Il n'entre pas dans nos intentions de critiquer la théorie si incomplète de l'auteur sur l'art; mais s'il parle de la liberté moderne, il semblera la méconnaître, parce qu'il s'abandonne tout entier à de sincères préoccupations sur le dévoûment et la sympathie. Alors il écrira que le dogme de la liberté, unique principe de la société moderne, exclut toute pensée de sympathie et apprend à l'homme l'égoïsme; que le mot liberté a, au moral, les mêmes conséquences que celui de concurrence en industrie, etc. Il a manqué à l'écrivain d'embrasser la nature et l'histoire de la liberté moderne; il n'en a vu que les protestations, et non pas l'essence.

Même disposition dans l'intuition d'autres faits historiques. Ainsi l'arianisme n'est pas autre chose, aux yeux de l'écrivain, qu'une damnable hérésie, et il en parle, peu s'en faut, avec le même emportement qu'un contemporain orthodoxe de Constantin. Il nous paraît injuste d'accuser l'arianisme d'hypocrisie. Loin de là; l'arianisme fut téméraire, car il fut prématuré; protestation rationnaliste de l'humanité, il dut être vaincu par l'ardeur immense qui entraînait tous les esprits à la croyance d'une intervention divine; mais il devait recevoir du temps des réparations éclatantes. Où incline le monde depuis le quinzième siècle, au catholicisme ou à l'arianisme?

Cela nous conduit à une proposition fondamentale, que l'auteur n'a pas assez développée et justifiée : l'humanité n'a pas d'âge, selon lui, elle doit être considérée comme un homme sans commencement ni fin, toujours jeune, toujours actif. J'admets très bien que l'humanité n'a pas d'âges charnels, et n'est pas soumise à la décadence physique qui abolit peu à peu l'individu; mais si l'humanité a des âges spirituels, et l'idée de progrès ordonne de le croire, il y a donc pour elle une loi du temps dont il importe de trouver la théorie. Sur ce point, il y a, dans les doctrines de M. Buchez, omission complète; il importe l'éternité dans les affaires humaines, sans résoudre le problème chronologique.

Nous reprendrons le même défaut de clarté et d'explication,

Digitized by Google

pour ce qui concerne le spiritualisme et le panthéisme. C'est un des points les plus vagues et les plus obscurs de l'ouvrage; le panthéisme est assimilé au matérialisme, injurié, accusé d'hypocrisie; tout cela manque de vérité. Le panthéisme n'est pas le matérialisme, car il ne peut exister qu'à la condition d'un immense effort idéaliste; Spinosa en témoigne. D'un autre côté, le spiritualisme d'une doctrine, qui fait de l'homme une partie hiérarchique de l'univers, n'est-il pas panthéiste? Il nous paraît nécessaire que, soit en retouchant cet ouvrage, soit dans d'autres travaux, M. Buchez traite intégralement ce problème.

L'écrivain a parfaitement compris l'étroite union du physique et du moral dans la logique; il a vu que la logique, avant d'être un art, était une loi, un fait naturel, à la fois physique et moral. Cette vue est un progrès sensible sur la psychologie abstraite. Mais par une préocupation peut-être inévitable, M. Buchez a trop subordonné les faits intellectuels aux faits physiques; nous espérons que les études ultérieures de l'anthropologie rétabliront l'équilibre et trouveront la loi.

En général et pour terminer nos critiques, M. Buchez voit beaucoup de choses, mais il les voit un peu confusément : il ne maîtrise pas assez les idées qui l'assiègent, et ne s'en montre pas assez le dominateur lumineux. Ainsi l'idée du sacrifice n'est pas nettement posée, et cependant revient souvent sous la plume de l'auteur, qui doit, sur plusieurs points importans, se procurer à lui-même l'évidence pour nous la communiquer.

Mais ce qui ressort du livre avec une récréante clarté, c'est le dévoûment profond de celui qui l'a écrit, à la cause de l'humanité. L'auteur s'est consacré à l'enseignement et à la défense de quelques vérités qui lui ont semblé fondamentales; il a devant les yeux un avenir pacifique promis à l'humanité, l'association qui doit remplacer la guerre et la concurrence en affranchissant le travail de tout privilège, l'égalité naturelle des hommes qui ne reconnaît d'inégalités sociales que celles produites par le mérite, enfin une organisation politique qui reproduise les lois essentielles de l'organisation naturelle de l'homme. A de pareils efforts, à de pareilles idées nous ne saurions répondre que par un cri d'assenti-

Digitized by Google

ment et de sympathie, et quand même des dissentimens de détail s'éleveraient entre l'auteur et nous, nous en détournerions nos regards pour les fixer uniquement sur les vastes analogies qui nous sont communes. M. Buchez a encore le précieux mérite à nos yeux d'avoir écrit un livre non-seulement substantiel et fort, mais un livre qui en demande un autre, et qui ne peut être que le commencement de travaux ultérieurs. Nous croyons savoir qu'un des amis avec lesquels il émet en commun ses idées et ses études, M. Boulland, prépare une justification historique des principes métaphysiques contenus dans l'*Introduction*. Nous desirons que le livre de M. Boulland soit suivi lui-même d'autres travaux encore. Cet enchaînement d'études est excellent, et peut seul aujourd'hui accomplir quelque chose. Ainsi nous recommandons aux jeunes esprits la lecture attentive de l'ouvrage de M. Buchez, surtout parce qu'il demande des développemens, des justifications et des amendemens; il contraindra au travail ceux qui l'étudieront, il les fortifiera en leur imposant la nécessité de le comprendre et de le compléter. Toute production philosophique qui voudrait aujourd'hui s'enfermer en elle-même, et prononcer *le consummatum est* dans le cercle fatal qu'elle aurait éradié autour d'elle, serait fausse par cette prétention même.

Faut-il gémir et faire mince état de nous-mêmes, parce nous sommes éloignés d'une solution complète? Dans les dernières années de la restauration, ne crut-on pas toucher à l'âge d'or de la philosophie? Tout semblait clair; tout était expliqué; d'une part, l'école anglaise avait résolu les difficultés de la politique; de l'autre, l'éclectisme avait délié le nœud de la métaphysique : tout paraissait lumineux et solide; tout a pâli, tout est tombé. On nous crie que l'époque où nous vivons est anarchique; peut-être : mais vaut mieux cette anarchie sincère que ces menteuses apparences nous promettant ce qu'elle n'ont pu tenir. L'époque est anarchique, parce qu'elle est immense, parce qu'elle est nouvelle, parce qu'elle est de bonne foi. Cependant à l'inspection de l'observateur, il ne saurait échapper que, depuis trois ans, il s'est fait quelque chose; les questions ont été posées largement, et dans une perspective d'avenir.

L'avenir! on se saurait trop avant y plonger son œil; même c'est

Digitized by Google

en le contemplant avec assiduité, qu'on peut seulement acquérir le tact du présent, et le pressentiment du terme éloigné concourt à la conscience du terme immédiat. Le poète n'a pas seul le droit et la mission de se laisser emporter vers l'avenir par de lyriques pétulances, et il est ordonné au philosophe et au politique de projeter le plus loin possible son regard et sa pensée.

LERMINIER.

*

MAGIE ORIENTALE.[1]

Ich sing o Lieber, glaub' es mir,
Nichts aus der Fabelwelt;
Wenn gleich ein solches Wunder dir
Fast hart zu glauben hält.

BURGER.

§. I.

J'avais juré d'en garder le secret, j'aurais tenu parole, mais sa mort me dégage de mon serment.

Il faut reprendre la chose de plus haut, elle en vaut la peine.

Il n'existe personne qui n'ait entendu parler de Mesmer, ce digne homme qui, il y a bientôt cinquante ans, s'imagina découvrir ce que tant d'autres avaient déjà trouvé dans l'ordre de la nature, dans l'harmonie de ses parties, l'enchaînement et le renouvellement si uniforme de ses phases, une influence réciproque dont l'être animé était susceptible, et qu'il était possible de recréer, de reconstruire chez l'homme, tout en s'en rendant le directeur et le maître.

(1) Nous prions le lecteur de ne point regarder cet article comme un conte fait à plaisir : c'est le récit fidèle et exact d'un fait que nous ne prétendons point expliquer, et dont nous sommes loin, du reste, de nier la singularité.

Digitized by Google

Persécuté d'abord, comme tous ceux qui mettent en avant une idée neuve, il quitta son pays le cœur navré de ses mécomptes, et nous vint à Paris, à cette époque d'enthousiasme et d'exaltation où les esprits affamés d'émotions nouvelles étaient trop heureux de s'attacher à quelque chose, fût-ce même à Mesmer.

On vit alors, au milieu de tout un édifice social qui s'écroulait, naître cet avenir nouveau et surnaturel qu'un homme, un fou peut-être, proclamait en public.

Mais ce fut un nuage qui passa, puis s'évanouit, et c'est avec peine que nous en trouvons aujourd'hui des traces dans quelques imaginations ardentes de notre pays, dans quelques cabinets d'étude de la studieuse Allemagne.

Mais l'Orient, cet antique pays, ce vieux berceau, de nos jours cette tombe de tous les arts et de toutes les sciences, fut aussi et de tout temps le domaine du savoir occulte et des secrets puissans qui frappent l'imagination des peuples. — Et cependant la ruine du colosse, qu'on menaçait d'élever au-dessus de notre faible humanité ne me décourage pas, je vais vous faire connaître un autre moyen d'arrière-vue, de prévision, plus simple, plus naturel, un vrai jeu dont on peut s'amuser au coin de son feu, le soir au milieu de sa famille, qui vous apprend le passé, l'avenir, rappelle les morts, donne des nouvelles des absens. — Vous riez, oh! prenez cela au sérieux, car c'est un pouvoir qui vous domine, une force qui vous abat, quelque chose d'insaisissable, d'incompréhensible.

J'étais établi au Caire depuis plusieurs mois, quand je fus averti un matin par lord P..., frère du duc de N..., qu'un Algérien, sorcier de métier, devait venir chez lui pour lui montrer un tour de magie qu'on disait extraordinaire. Bien que j'eusse alors peu de confiance dans la magie orientale, j'acceptai l'invitation; c'était, d'ailleurs, une occasion de me trouver en compagnie fort agréable. Lord P.... me reçut avec sa bonté ordinaire et cette gaîté naturelle qu'il avait su conserver au milieu de ses connaissances si variées, et de ses recherches assidues dans les contrées les plus difficiles à parcourir. Combien de gens se seraient affublés à moins d'un pédantisme intraitable! — Achmed le sorcier n'est pas encore ici, me dit-il; mais voici un hargilé, et nous allons boire le café en l'attendant. — Alors nous nous assîmes et nous passâmes en revue ses

Digitized by Google

projets et les miens; car c'est le propre de cette vie de voyage, si active qu'elle se consume en projets dans ses momens de repos.

Un homme, grand et beau, portant turban vert et benisch de même couleur, entra pendant ce temps; c'était l'Algérien. Il laissa ses souliers sur les bords du tapis, alla s'asseoir sur le divan en déposant près de lui un benisch de plus qu'il portait sur son épaule (c'est une coutume des gens de loi), et nous salua tous à tour de rôle de ces formules banales en usage en Égypte.

Il avait une physionomie douce et affable, quoique sérieuse, un regard vif, perçant, je dirai accablant, et qu'il semblait éviter de fixer, regardant à droite et à gauche, plutôt que la personne à laquelle il parlait; du reste, n'ayant rien de ces airs étranges qui dénotent des talens surnaturels, un métier de magicien. Habillé comme les écrivains ou les hommes de loi, il parlait fort simplement de toutes choses et même de sa science, sans emphase, ni mystère surtout, de ces expériences qu'il faisait ainsi en public, et qui semblaient à ses yeux plutôt un jeu à côté de ses autres secrets, qu'il ne faisait qu'indiquer dans la conversation.

On lui apporta la pipe et le café; et, pendant qu'il parlait de son pays, de la guerre dont la France le menaçait (ce dont il semblait fort peu se soucier), on fit venir deux enfans sur lesquels il devait opérer.

Le spectacle alors commença. Toute la société se rangea en cercle autour de l'Algérien, qui fit asseoir un des enfans près de lui, lui prit la main, et sembla la regarder attentivement. Cet enfant, fils d'un Européen, était âgé de onze ans; quoique habillé à l'européenne, il avait été élevé dans le pays, et parlait facilement l'arabe. Achmed, remarquant son inquiétude au moment où il tirait de son écritoire sa plume de jonc, lui dit : « N'aie pas peur, enfant, je vais t'écrire quelques mots dans la main, tu y regarderas, et voilà tout. » L'enfant se remit de sa frayeur, et l'Algérien lui traça dans la main un carré entremêlé bizarrement de lettres et de chiffres, versa au milieu une encre épaisse, et lui dit de chercher le reflet de sa figure. L'enfant répondit qu'il la voyait.

Le magicien demanda un réchaud qui fut apporté sur-le-champ, et déroula trois petits cornets de papier, qui contenaient différens ingrédiens qu'il jeta en proportion calculée sur le feu, de

Digitized by Google

manière à ce que la fumée, en s'élevant, enveloppât la tête de l'enfant. — Il l'engagea de nouveau à chercher dans l'encre le reflet de ses yeux, à regarder bien attentivement et à l'avertir dès qu'il verrait paraître un soldat turc (cavas) balayant une place. L'enfant baissa la tête, les parfums pétillèrent au milieu des charbons, et le magicien, d'abord à voix basse, puis l'élevant davantage, prononça une kirielle de mots dont à peine quelques-uns arrivèrent distinctement à nos oreilles.

Le silence était profond; l'enfant avait les yeux fixés sur sa main; la fumée s'éleva en larges flocons répandant une odeur forte et aromatique; et Achmed, impassible dans son sérieux, semblait vouloir stimuler de sa voix, qui de douce devenait saccadée, bruyante, une apparition trop tardive, quand tout à coup, jetant sa tête en arrière, poussant des cris et pleurant amèrement, l'enfant nous dit à travers les sanglots qui le suffoquaient, qu'il ne voulait plus regarder, qu'il avait vu une figure affreuse. Il semblait terrifié. L'Algérien n'en parut point étonné, et dit simplement : « Cet enfant a eu peur, laissez-le; en le forçant, on pourrait lui frapper trop vivement l'imagination. »

On amena un petit Arabe au service de la maison, et qui n'avait jamais vu ni rencontré le magicien; peu intimidé de tout ce qui venait de se passer, il se prêta gaîment aux préparatifs, et fixa bientôt ses regards dans le creux de sa main, sur le reflet de sa figure, qu'on apercevait même de côté vacillant dans l'encre. Les parfums recommencèrent à s'élever en fumée épaisse, et les prières en forme d'un chant monotone, se renforçant et diminuant par intervalle, semblaient devoir soutenir son attention. — Le voilà, s'écria-t-il, et nous remarquâmes tous l'émotion soudaine et plus vive avec laquelle il porta ses regards sur le centre des signes magiques. — Comment est-il habillé? — Il a une veste rouge, brodée d'or, un turban alepin et des pistolets à la ceinture. — Que fait-il? — Il balaie une place devant une grande tente, si riche, si belle! elle est ornée de rouge et de vert avec des boules d'or en haut. — Regardez, qui vient à présent? (Après un instant d'attention, de silence et d'invocation). — C'est le sultan suivi de toût son monde! Oh! que c'est beau! — Et l'enfant regardait à droite et à gauche comme dans les verres d'un optique dont on cherche à étendre l'espace, et avec

Digitized by Google

tout l'intérêt qu'avait pour lui ce spectacle, qu'il semblait faire passer dans la vivacité et la naïve exactitude de ses réponses. — Comment est son cheval? — Blanc, avec des plumes sur la tête. — Et le sultan? — Il a une barbe noire, un benisch vert. — Venait ensuite une longue description de la suite, avec des détails circonstanciés, des particularités inaperçues, enfin toute une précision apparente qui ne pouvait laisser aucun doute que le spectacle qu'il racontait était réellement là sous ses yeux. En définitive, le sultan s'était assis dans sa tente, on lui avait apporté la pipe, tout le monde était à l'entour. — Maintenant, messieurs, dit l'Algérien tranquillement, nommez les personnes que vous desirez faire paraître, ayez soin seulement de bien articuler les noms, afin qu'il ne puisse y avoir d'erreur. — Nous nous regardâmes tous, et comme toujours dans ces momens, personne ne retrouva un nom dans sa mémoire. Shakespeare! dit enfin le compagnon de voyage de lord P..., le major T... — Ordonnez au soldat d'amener Shakespeare, dit l'Algérien. — Amène Shakespeare, cria le petit d'une voix de maître. — Le voilà, ajouta-t-il après le temps nécessaire pour écouter quelques-unes des formules inintelligibles du sorcier. Notre étonnement serait difficile à décrire, aussi bien que la fixité de notre attention aux réponses de l'enfant. — Comment est-il? — Il porte un bournous noir, il est tout habillé de noir, il a une barbe. — Est-ce lui? nous demanda le magicien d'un air fort naturel; vous pouvez d'ailleurs vous informer de son pays, de son âge. — Eh bien! où est-il né, dis-je? — Dans un pays tout entouré d'eau. — Cette réponse nous stupéfia. — Faites venir Cradock, ajouta lord P...., avec cette impatience d'un homme qui craint de se fier trop facilement à une supercherie. Le cavas l'amena. — Comment est-il habillé? — Il a un habit rouge, sur la tête un grand tarbousch noir, et quelles drôles de bottes! je n'en ai jamais vu de pareilles, elles sont noires et lui viennent par-dessus les jambes!

Toutes ces réponses, dont on retrouvait la vérité sous un embarras naturel d'expressions qu'il aurait été impossible de feindre, étaient d'autant plus extraordinaires, qu'elles indiquaient d'une manière évidente que l'enfant avait sous les yeux des choses entièrement neuves pour lui. Ainsi Shakespeare, avec le petit manteau noir de l'époque (qu'il appelait benisch, n'ayant pas d'autre

nom pour le désigner) et tout le costume de couleur noire qui ne pouvait se rapporter qu'à un Européen, puisque le noir ne se porte pas en Orient, et en y ajoutant une barbe que les Européens ne portent pas avec le costume franc, était certainement une nouveauté aux yeux de l'enfant. Le lieu de sa naissance, expliqué par un pays tout entouré d'eau, est à lui seul surprenant. Quant à l'apparition de M. Cradock, elle est encore plus singulière, car le grand tarbousch noir, qui est le chapeau militaire à trois cornes, et ces bottes noires qui se portent par-dessus les culottes, étaient des choses qu'il avouait n'avoir jamais vues auparavant, et pourtant elles lui apparaissaient là, au milieu de nous, sous la simple invocation d'un homme tel que nous.

Nous fîmes encore paraître plusieurs personnes, et chaque réponse, au milieu de son irrégularité, nous laissait toujours une profonde impression. Enfin le magicien nous avertit que l'enfant se fatiguait; il lui releva la tête en lui appliquant ses pouces sur les yeux et prononçant des prières, puis il le laissa. L'enfant était comme ivre, ses yeux n'avaient point une direction fixe, son front était couvert de sueur, tout son être semblait violemment attaqué. Cependant il se remit peu à peu, devint gai, content de ce qu'il avait vu ; il se plaisait à le raconter, à en rappeler toutes les circonstances, et y ajoutait des détails, comme à un événement qui se serait réellement passé sous ses yeux.

J'ai toujours eu un singulier penchant pour ces choses surnaturelles ; mais chez moi ce n'est pas un goût acquis à la suite d'une étude ou d'un caprice, mais une impression qui me prend aux nerfs, s'empare de moi contre ma volonté et la crainte qu'elle m'inspire. Je redoute l'influence que ces effets extraordinaires ont sur moi. Je m'efforce d'y résister, mais je n'en suis pas maître. Le magicien remarqua l'attention plus particulière que je portais à ses mouvemens, à ses paroles, et l'influence que son regard échangé avec le mien avait sur toute ma personne; car cette influence était réelle : le jeu de ses yeux, leur fixité semblait attacher les miens et les arrêter.

A peine eut-il quitté l'enfant qu'il m'appela, et dit qu'il était sûr d'opérer sur moi avec le même succès. La société rit, et me dit d'essayer ; je riais aussi, mais j'étais loin de me plaire à l'idée de

cet essai. Cependant il eût été impossible de décliner l'invitation; je cédai, et je vis en peu d'instans ma figure, mes yeux se troubler dans le vacillement de la surface liquide que j'avais dans la main, et bientôt quelque chose...... je n'ose l'avouer, mais j'en eus peur; peur, non de ce que je verrais, mais de l'effet que cela produirait sur moi, des réponses qu'on allait m'arracher devant ce monde curieux et moqueur. Je fis un effort sur moi, je fermai les yeux, et dis que c'était inutile, que je ne voyais rien. Je relevai la tête et regardai à peine le magicien, je sentais qu'il aurait lu ma crainte dans mes yeux. Je me retirai dans le fond de la chambre et j'appelai Bellier, mon drogman, près de moi. Frappé que j'étais de ce pouvoir singulier, je lui dis de prendre à part Achmed, et de lui demander si, pour une somme quelconque qu'il fixerait, il voudrait me dévoiler son secret, bien entendu que je m'engagerais à le tenir caché.

Le spectacle terminé, Achmed, tout en fumant, s'était mis à causer avec quelques-uns des spectateurs, encore tout surpris de son magique talent; puis après le café, il partit. Chacun se retira. J'étais à peine seul avec Bellier que je m'informai avec empressement de la réponse qu'il avait obtenue. Achmed lui avait dit qu'il consentait à m'apprendre son secret, que je n'avais qu'à venir le lendemain chez lui, et que nous fixerions ensemble les conditions.

—

§. II.

UN SECRET.

> Je fus acheter avec le juif studieux un œil de chat qui me coûta huit médains.
>
> MONCONYS.

> J'ai raconté cela à tous les devins, mais je n'en trouve point qui me l'expliquent.
>
> GENÈSE.

Le lendemain d'assez bon matin, vêtu en simple soldat (cavas), ainsi que Bellier, et montés sur des ânes que nous avions pris dans

Digitized by Google

un quartier turc, nous arrivâmes à la grande mosquée Elahzar, près de laquelle demeurait Achmed l'Algérien. Malgré les nombreuses indications que nous recevions à nos demandes réitérées, nous parvînmes avec peine à nous reconnaître au milieu de ce dédale de dévots, de mendians, d'aveugles, de boutiques et de ruelles. Enfin nous entrâmes dans l'impasse au fond duquel était la maison de notre homme. Je tirai le cordon, et après un instant d'attente, la porte s'ouvrit à moitié; une femme, qui était occupée à laver, nous dit en se cachant de son voile la moitié de la figure, de manière à nous laisser voir à peine un œil, mais largement toute sa gorge, qu'Achmed avait été appelé, et qu'il devait nous attendre le lendemain après l'asr.

Nous fûmes exacts au nouveau rendez-vous; nous congédiâmes nos amis et montâmes par un escalier rapide à un second bien aéré, simplement orné, mais muni d'assez bons divans et de tapis encore neufs. Achmed nous reçut poliment et avec une gaîté affable; un enfant fort gentil jouait près de lui, c'était son fils; peu d'instans après, un petit noir d'une bizarre tournure nous apporta les pipes.

Au reste, tout cet intérieur respirait la tranquillité, l'aisance et le bien-être, non que je veuille suivre la manie du jour, qui nous prouvera bientôt qu'il faut être bourreau, geôlier ou censeur, pour vivre heureux en ménage, mais parce que cela me frappa ainsi, tout en contrariant mes idées qui associaient naturellement au métier de sorcier quelque chose de magique ou de cabalistique, un bonnet pointu, une robe à ramages diaboliques, et une lampe dans le fond d'un crâne.

Il ne fut question que de choses indifférentes tant qu'on n'eut pas apporté le café; après l'avoir bu, la conversation s'engagea sur les occupations, l'art du maître de la maison. Il nous raconta qu'il tenait sa science de deux scheicks célèbres de son pays, et ajouta qu'il ne nous avait montré que bien peu de ce qu'il pouvait faire. Et alors au milieu d'une longue nomenclature de secrets et d'effets extraordinaires opérés par de petits papiers écrits et les recettes les plus saugrenues, j'en remarquai plusieurs qui se rattachaient à des connaissances de physique assez approfondies, et d'autres surtout qui, à n'en point douter, étaient produits par le pouvoir d'un magnétisme prompt et violent. « Je puis en outre, disait-il,

endormir quelqu'un sur-le-champ, le faire tomber, rouler, entrer en rage, et au milieu de ses accès le forcer de répondre à mes demandes et de me dévoiler tous ses secrets. Quand je veux aussi, je fais asseoir la personne sur un tabouret isolé, et tournant autour avec des gestes particuliers (et il les exécutait de manière à ce que je pusse remarquer que c'étaient les mêmes mouvemens de rotation et d'attraction que ceux employés par nos magnétiseurs), je l'endors immédiatement, mais elle reste les yeux ouverts, parle et gesticule comme éveillée. » Il obtenait, disait-il, par ce moyen les résultats les plus étonnans. Il eût fallu le voir opérer, s'assurer des sujets avec lesquels il se mettait en rapport; j'en avais l'intention, et il eût été intéressant de suivre attentivement les connaissances si variées de cet homme; mais sa mort subite m'en empêcha.

Au reste, dans ce jour, il n'était question que de me confier le secret de l'apparition dans le creux de la main. Nous réglâmes nos conventions; il demanda 40 piastres d'Espagne et le serment sur le Koran de ne révéler ce secret à personne : la somme fut réduite à 30; et le serment fait ou plutôt chanté, il fit monter son petit garçon, et prépara, pendant que nous fumions, tous les ingrédiens nécessaires à son opération. Après avoir coupé dans un grand rouleau un petit morceau de papier, il traça dessus les signes à dessiner dans la main et les lettres qui y ont rapport; puis, comme après un moment d'hésitation ou de retour sur sa confiance, il me le donna; en voici la copie exacte :

MAIN GAUCHE.

LES QUATRE DOIGTS.

LE BRAS.

J'écrivis les prières sous sa dictée, les voici :

Anzilou aiouha el Djenni ona el Djennoun
Anzilou betakki matalahontouhou aleikoum.

2 3 2
Taricki, Anzilqu, Taricki.

Comme on voit, c'est fort peu compliqué; mais la difficulté réside dans la manière de les réciter ou chanter avec la cadence de rigueur. La seconde partie doit être répétée plusieurs fois, selon la nécessité, mais le plus souvent dans l'ordre que j'ai indiqué.

Les trois parfums sont :

Takeh mabachi.
Ambar Indi.
Konsonbra Djaon.

Le premier et le troisième se jettent dans le feu en proportion égale, le second plus rarement.

Il opéra sur son enfant devant moi. Ce petit garçon en avait une telle habitude, que les apparitions se succédaient sans difficulté. Il nous raconta des choses fort extraordinaires, et dans lesquelles on remarquait une originalité qui ôtait toute crainte de supercherie.

Je me retirai avec promesse de revenir le lendemain, sachant de mémoire les prières et les signes à tracer. Je fus donc toute la soirée occupé à me balancer sur mon divan, pour atteindre, autant que possible, le ton de voix et la mesure cadencée. J'opérai moi-même le lendemain devant Achmed avec beaucoup de succès, et toute l'émotion que peut donner le pouvoir étrange qu'il venait de me communiquer. Je le quittai, en lui promettant de revenir le trouver, dès que j'aurais mis en usage ma nouvelle puissance.

Pour retourner chez moi, je pris par différentes rues qui me menèrent au marché des esclaves, où j'achetai les trois parfums dont j'avais besoin. Il y avait peu de jours que j'étais maître de mon secret, lorsque des nouvelles fâcheuses m'appelèrent à Alexandrie. Je fis arrêter une petite cange, aussi légère que possible, afin de pouvoir passer par le Mahmoudi et arriver jusqu'aux murs de la ville.

Déjà sur le bateau, je fis deux expériences qui réussirent complètement, à la grande admiration de mes matelots. A Alexandrie, je m'en occupai avec plus de suite, pensant bien qu'à cette distance, je ne pourrais avoir de doute sur l'absence d'intelligence entre le

magicien et les enfans que j'employais; et pour être encore plus sûr, je les allais chercher dans les quartiers les plus reculés ou sur les routes, au moment où ils arrivaient de la campagne. J'obtins des révélations surprenantes, qui toutes (manquant sur certains points, que l'on pouvait souvent attribuer à l'ignorance de l'enfant sur les objets qui lui apparaissaient) avaient un caractère d'originalité, plus surprenant sans doute qu'une vérité abstraite. Une fois, entre autres, je fis apparaître lord P..... qui était au Caire, et l'enfant, dans la description de son costume qu'il suivit fort exactement, se mit à dire : *Tiens, c'est fort drôle, il a un sabre d'argent.* Or, lord P.... était peut-être le seul en Egypte qui portât un sabre avec fourreau de ce métal.

De retour au Caire, je sus qu'on parlait déjà de ma science, et un matin, à mon grand étonnement, les domestiques de M. Msarra, drogman de France, vinrent chez moi pour me prier de leur faire retrouver un manteau qui avait été volé à l'un d'eux. Cette confiance en mon pouvoir, que j'étais encore loin d'avoir moi-même, m'égaya fort; mais je résistai à l'envie de rire et leur dis très sérieusement d'amener un enfant, le premier venu.

Je ne commençai cette opération qu'avec une certaine crainte, la confiance qu'on avait dans ma science semblait me faire une obligation de ne pas la démentir, l'amour-propre s'y joignait un peu, et j'étais, sans doute, aussi inquiet des réponses de l'enfant que les Arabes qui en attendaient le recouvrement de leur bien. Pour comble de malheur, le cavas ne voulait pas paraître, malgré force parfums que je précipitais dans le feu, et les violentes aspirations de mes invocations aux génies les plus favorables; enfin il arriva, et après les préliminaires nécessaires, nous évoquâmes le voleur. — Il parut. — Il fallait voir les têtes tendues, les bouches ouvertes, les yeux fixes de mes spectateurs attendant la réponse de l'oracle, qui, en effet, nous donna la description de sa figure, de son turban, de sa barbe, à ne pas douter qu'il fût là devant lui.—C'est Ibrahim! oui, c'est lui! bien sûr!—s'écria-t-on de tous côtés, et je vis que je n'avais plus qu'à appuyer mes pouces sur les yeux de mon patient, car ils m'avaient tous quitté pour courir après Ibrahim.—Je souhaite qu'il ait été coupable, car j'ai entendu vaguement parler de quelques coups de bâton qu'il reçut

Digitized by Google

à cette occasion. Je n'ai pu examiner l'affaire qui se passa à Gyseh, où le manteau avait été perdu.

Fort de mes succès, je compte là-dedans les coups de bâton, j'allai chez Achmed pour le voir et obtenir de lui d'autres secrets. Mais sa porte était fermée, et j'appris dans le café voisin, où je m'arrêtai pour fumer un hargilé, une bien triste histoire. Un Turc assez considérable et fort âgé avait épousé une très jeune femme, et voulant, autant par libertinage que par dignité, remplir tous les devoirs de sa nouvelle position, s'adressa à l'Algérien, qui lui écrivit sur un petit papier, qu'il devait placer sous son oreiller, des prières conformes à la circonstance. On attribuait à la puissance magique de ce papier la mort subite du musulman; mais d'autres détails m'apprirent un effet plus naturel. Achmed, comptant peu lui-même sur l'efficacité de ses prières, y avait joint un aphrodisiaque tellement fort, que le Turc fut trouvé le lendemain matin mort à côté de sa nouvelle épouse. Achmed, que le papier écrit dénonça à la justice, fut arrêté et eut la tête tranchée.

C'est à cette fin malheureuse que vous devez cette révélation, et je terminerai avec Sterne : *I leave it to you, men of words, to swell pages about it.*

LÉON DELABORDE.

Digitized by Google

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

Nos ministres sont enfin sortis des graves préoccupations qui les absorbaient depuis bientôt un mois. L'anniversaire de juillet s'est passé à leur satisfaction. Ils peuvent maintenant reprendre leur train de vie habituel, et se frotter les mains avec la joie d'un homme qui vient d'être délivré d'un pénible cauchemar. On ne nous accusera pas, dieu merci, de nier les faits ou de chercher à les dénaturer, et nous reconnaîtrons sans peine que pendant les trois jours tout a souri au pouvoir. La foule se pressait sur les places publiques comme elle faisait aux fêtes de l'empire et de la restauration, comme elle fera toutes les fois qu'on dépensera 1,500,000 fr. pour l'amuser et lui jeter de la poudre aux yeux.

Au lieu de suivre M. le ministre des travaux publics dans l'ordonnance de ses fêtes, nous préférons lui adresser une réclamation sérieuse au sujet de l'un des édifices dont on a posé la première pierre pendant la troisième journée. Il s'agit du Jardin des Plantes et de la science que les architectes de M. Thiers sont sur le point de mutiler l'un et l'autre par le choix de l'emplacement qu'ils ont fait pour une nouvelle galerie à élever.

Depuis long-temps de nouvelles salles sont nécessaires au Muséum d'histoire naturelle. Les magasins regorgent d'objets de toute espèce rapportés par les dernières expéditions autour du monde, et leur nombre s'accroît incessamment par les envois que font d'autres voyageurs. Dans les galeries actuelles elles-mêmes, les pièces classées sont tellement rapprochées les unes des autres, que l'étude en est très difficile, sans parler

Digitized by Google

de l'effet désagréable qui en résulte pour l'œil. Rien n'est donc plus urgent que de remédier à un pareil état de choses qui défigure le plus bel établissement scientifique de l'Europe, et la construction d'une galerie supplémentaire est le seul moyen de le faire disparaître.

Deux plans ont été proposés à cet effet. L'un, qui n'a pas été adopté, avait été mis en avant par M. Cuvier, dont l'avis en pareille matière est de quelque poids. M. Cuvier proposait d'élever un bâtiment parallèle à celui qui existe déjà, et de les réunir tous deux par des ailes latérales, de manière à ce que le tout formât un parallélogramme régulier auquel on eût donné la largeur nécessaire en empiétant plus ou moins sur le jardin. Il eût suffi pour cela de reporter la grille intérieure un peu plus loin, et de sacrifier seulement quelques-uns des tilleuls qui se trouvent en tête des trois allées de ce côté. Les avantages de ce projet sont nombreux et frappans à la première inspection. D'abord les collections des trois règnes eussent été réunies dans la même enceinte; l'œil eût pu suivre leurs diverses séries dans une suite de salles qui, pendant de longues années, eussent suffi à tous les envois futurs, en les supposant même aussi nombreux que dans ces derniers temps. Ensuite le jardin, auquel on reproche d'être trop long pour sa largeur, perdait une partie de ce défaut; et enfin on eût moins aperçu le toit de la Pitié, qui, de loin, paraît faire partie de l'édifice actuel et l'écrase de sa masse noirâtre.

On a préféré à ce plan un autre projet qui nous paraît pécher sur tous les points que nous venons d'énumérer. Le bâtiment dont on vient de poser la première pierre, sera situé parallèlement à la rue de Buffon, et complètement isolé de l'ancien. Pour lui faire place, il faut abattre ces massifs de jeunes arbres qui existent sur l'emplacement, et qui sont du meilleur effet. Quelques pieds de distance le sépareront à peine de l'allée de tilleuls qui règne de ce côté du jardin, de sorte que, l'édifice élevé, cette allée interceptera le jour, occasionnera une humidité nuisible aux murs, et force sera de l'abattre sur une largeur considérable, pour éviter ces deux inconvéniens. Nous regretterions particulièrement ces beaux ombrages; messieurs les architectes, toujours empressés à montrer leur savoir-faire, ont, en général, fort peu de respect pour les productions de la nature, qui cependant valent bien les leurs à tout prendre.

Cette galerie, consacrée tout entière à la minéralogie, sera fort belle sans doute; mais les minéraux n'occupent en ce moment que deux des salles de l'ancienne, et cet espace sera loin de suffire aux besoins de la zoologie, pour laquelle quatre salles de plus ne seraient pas de trop. Si, pour obvier à cela, on transporte une partie des animaux dans le nouvel édifice, il s'ensuivra que la série zoologique sera coupée en deux portions, et que

celui qui voudra se livrer à l'étude, sera souvent obligé d'aller chercher au loin l'animal dont il aura besoin, et tous ceux qui cultivent les sciences savent combien ces interruptions sont fatigantes et font perdre de temps. Enfin le jardin n'y gagnera qu'un édifice isolé, sans liaison apparente avec ceux du voisinage, et qui ressemblera à tout ce qu'on voudra, à une caserne ou à un hôpital, par exemple. On a allégué contre le premier projet quelque chose d'analogue à ce qui a été dit au sujet du Luxembourg et des Tuileries, un défaut de parallélisme entre les bâtimens du fond, et la grille qui donne sur la Seine : or, sur les milliers de promeneurs qui fréquentent habituellement le Jardin des Plantes, il n'en est probablement pas dix qui aient jamais fait cette remarque. Ce n'est qu'en jetant les yeux sur un plan, qu'on s'aperçoit de la légère différence qui existe, en effet, entre les deux lignes dont nous parlons, et elle est si peu sensible, même sur le papier, qu'elle mérite à peine qu'on en parle.

Pendant que nous consommons notre poudre en réjouissances, des coups de canon de bon aloi continuent à se tirer en Portugal, sans amener encore les résultats rapides qu'on pouvait en attendre d'après les nouvelles de la dernière quinzaine. Tout porte à croire cependant que l'amiral Napier est en ce moment devant Lisbonne, et que nous apprendrons bientôt que don Miguel n'a d'autre parti à prendre que d'aller de nouveau consulter M. de Metternich.

En Angleterre, le ministre Grey a décidément remporté la victoire sur le parti qui s'appelle *conservateur;* victoire long-temps incertaine, et qui n'est due qu'à la prudence d'une partie de ses adversaires qui ont reculé devant une résistance trop prolongée envers une mesure sérieusement réclamée par le peuple. Les grasses sinécures de l'Irlande ont aussi reçu un échec d'un sinistre augure pour celles de l'Angleterre. John Bull va lentement à l'attaque, mais il tient bon une fois en route, et finira par arriver.

Si nous revenons à Paris pour jeter un coup-d'œil sur nos théâtres, nous les trouverons toujours sous l'influence inévitable de la saison actuelle, à part l'opéra qui nous a donné *Ali-Baba,* attendu depuis si long-temps avec impatience. Le poème a paru à tous sans exception aussi ridicule que ce que M. Scribe a jamais fait de plus ridicule, et il réussit assez bien dans ce genre quand il juge à propos de l'exploiter. M. Chérubini, que n'avait pas effrayé la tâche de jeter le voile de sa musique sur ces niaiseries d'opéra comique, a retrouvé ses plus heureuses inspirations d'autrefois dans cette rude entreprise. Néanmoins, malgré tout le succès qu'elle a obtenu, l'œuvre musicale de Chérubini n'a pas encore été bien comprise : de nombreuses auditions sont nécessaires pour bien saisir l'ensemble de cette grande com-

Digitized by Google

position. Les morceaux les plus saillans : la romance de Nourrit dans l'introduction, l'air de Mme Cinti au premier acte, le grand duo du second, le morceau à mi-voix des voleurs dans la caverne, et le duo du quatrième acte, ont seuls été appréciés à leur juste valeur; et l'honneur en est surtout à Nourrit, qui a chanté la partie de Nadir de la manière la plus brillante, à Levasseur et à Mme Cinti. *Ali-Baba*, dont les représentations vont être maintenant suspendues par l'absence de Nourrit, paraît destiné à défrayer l'Opéra pour sa saison d'hiver.

Au Théâtre Français, nous avons eu l'*Alibi*, jolie comédie de M. Longpré, dont le sujet n'a d'autre défaut que d'avoir été pris dans le fameux sac où M. Ancelot renferme son dix-huitième siècle et ses élucubrations sur icelui. C'est la troisième fois que la muse gaillarde de M. Longpré va chercher ses inspirations dans le sac en question. Jusqu'à présent cela lui a réussi; mais qu'elle prenne garde d'y retourner une quatrième.

Nous n'avons, que nous sachions, aucune autre pièce de quelque importance, et ayant obtenu les honneurs de la représentation, à signaler à nos lecteurs; mais nous nous reprocherions éternellement de ne pas leur dire un mot d'un nouvel astre dramatique qui s'est levé sur l'horizon littéraire pendant les trois jours, et qui s'est ainsi trouvé dès sa naissance en conjonction avec le soleil de juillet, coïncidence du plus heureux augure pour la scène, si l'astrologie judiciaire n'a pas toujours tort.

M. François Cristal, avocat à la Cour royale de Paris, est l'astre en question. M. Cristal, voyant avec peine que Boileau, dans le troisième chant de l'*Art poétique*, avait médit du Tasse et fulminé à ce propos une sorte d'anathème littéraire contre le christianisme considéré sous le point de vue poétique, résolut un jour de prouver à Boileau qu'il avait tort, et pour cela conçut l'idée de faire une tragédie chrétienne. C'est à cette grande idée que nous devons *La Passion de Jésus-Christ*, tragédie en cinq actes et en vers. Nous allons essayer de faire connaître quelques-unes des innombrables beautés de cette pièce, qui nous reporte au beau temps de MM. Arnault et Jouy.

Au premier acte, l'apôtre Mathieu ouvre la scène avec Paul qui n'a pas encore fait le voyage de Damas. Tous deux cherchent à se convertir réciproquement. Mathieu veut que Paul se range du parti de Jésus-Christ; Paul s'indigne de la proposition, et veut que Mathieu abandonne son maître :

Y penses-tu, Mathieu! moi, citoyen romain,
Je me prostituerais à ton Galiléen!

. . . .

Je ne puis concevoir cet excès de folie,
Reviens de ton erreur, c'est moi qui t'en supplie.

et ainsi de suite sans monter ni descendre d'un octave. Mais nulle part le talent poétique de M. François Cristal ne s'est élevé plus haut que dans le quatrième acte. Pilate cause avec sa femme Valérie, qui veut à toute force qu'il ne condamne pas Jésus-Christ : cette Valérie est une maîtresse femme, une nouvelle Émilie qui ne rêve que liberté et qui en parle, comme le vieil Horace. A son mari qui lui dit avec douceur :

Et pourquoi, Valérie,
A cet homme veux-tu que je sauve la vie?

elle répond par ces vers foudroyans :

Tu viens me demander, dans ton indifférence,
De cet homme pourquoi j'entreprends la défense?
Romain dégénéré, ne te souvient-il plus
Que ta femme est du sang de Caïus Gracchus?
Quoi ! parce qu'un tyran commande aux bords du Tibre,
Crois-tu donc qu'il n'est plus de Romaine au cœur libre?

A quoi Pilate, qui dans toute cette scène se comporte en véritable épicier, réplique fort sensément :

Pourquoi penser toujours au siècle des Gracchus?
Ils sont morts! des Romains les beaux jours ne sont plus.
Songe à nos intérêts; ne va pas follement
D'un brillant avenir saper le fondement.

Mais Valérie ne se le tient pas pour dit et accable son époux de vers si ronflans, qu'elle en obtient enfin ce qu'elle desire. Pilate reste seul, et comme la scène conjugale l'a mis en verve de discourir, l'honnête proconsul s'avise de faire de la philosophie épicurienne : il regrette *de Tibur le séjour enchanteur;* il trouve le fardeau du pouvoir lourd à porter, et parle de donner sa démission et de rentrer dans la vie privée; mais une réflexion subite l'arrête, et lui arrache cette exclamation pathétique :

Le repos, à mon âge, est bien fastidieux!
Ah! si l'on me nommait *consul* de Bithynie,
De la Grèce, du Pont, ou bien de l'Arménie!
Comme j'accepterais un pareil changement!

Au cinquième acte, on voit Jésus-Christ marcher au supplice, couronné

Digitized by Google

d'épines et portant sa croix. Pilate, Caïphe et quelques autres sont restés sur la scène, attendant le récit obligé de la fin.

PILATE.

Je vois Albin, qui vers ces lieux s'avance.

CAÏPHE à Albin.

Eh bien!

ALBIN.

Cet homme était vraiment
Le fils de quelque Dieu. Quel étonnant courage!
De force et de douceur quel sublime assemblage!

CAÏPHE (vivement.)

Dites-nous s'il est mort?

PILATE.

De ce Galiléen,
Albin, sans plus tarder, racontez-nous la fin.

Albin s'acquitte de cette tâche tout aussi bien que pourrait le faire M. Viennet, et quand il est au bout, Pilate s'écrie:

Ma sentence
A donc fait sur la croix expirer l'innocence!
Caïphe, es-tu content?

(Tonnerre, obscurité, la toile se lève, on voit dans le fond du théâtre le Calvaire et trois croix : une voix partant du Calvaire :)

Eloi! Eloi!

TOUS.

Quel lamentable cri!

LA MÊME VOIX.

Lamma sabacthani!

VALÉRIE *entre effrayée.*

Tu l'as donc condamné?

PILATE.

Reviens de ton effroi.

VALÉRIE.

Faudra-t-il désormais que je compte sur toi!

La toile tombe. — Vraiment M. François Cristal est appelé à régénérer la scène française. Nous conseillons sérieusement à M. Jouslin de Lasalle de monter au plus vite *la Passion de Jésus-Christ.* Jouée selon les saines traditions du Théâtre Français, elle ferait certainement courir tout Paris.

Digitized by Google

VALLÉE AUX LOUPS, SOUVENIRS ET FANTAISIES, PAR M. DE LATOUCHE. (1)

Sous ce titre, le poète, habitant d'Aulnay, vient de publier un recueil varié de prose et de vers, des morceaux d'art, de critique et d'étude. Les poésies de M. de Latouche n'étaient connues jusqu'ici que par de rares fragmens imprimés çà et là, et par la confidence qu'il en avait faite à quelques amis en se promenant sur ses coteaux; aujourd'hui nous les possédons tout entières. Ce sont d'abord de petits poèmes dramatiques comme *le Juif Errant, une Nuit de* 1793, des traditions populaires qui marquent un essai de retour à la poésie du moyen âge, quelques imitations de Goëthe et de Tieck, comme *le Roi des Aulnes* et *Phantasus*. Ces morceaux, où se déploie beaucoup d'habileté, de grâce et de couleur, mais que déparent quelquefois l'effort et l'obscurité elliptique de la pensée ou de l'expression, ont dû perdre à n'avoir pas été publiés au temps même où ils furent composés, c'est-à-dire de 1819 à 1824, si je ne me trompe. Ils appartiennent *historiquement* à ce mouvement poétique d'alors qui cherchait un rajeunissement pour notre poésie dans la naïveté et les croyances des vieux âges, un peu à l'exemple de ce qui s'était passé en Angleterre et en Allemagne, à la fin du dix-huitième siècle. M. de Châteaubriand avait le premier donné l'impulsion chez nous dans sa prose éloquente; M. de Vigny dans ses poèmes, M. Hugo dans ses ballades, et, vers le même temps, M. de Latouche par ses traditions populaires, concouraient à réaliser en vers des applications de la même pensée. Editeur et introducteur d'André Chénier, M. de Latouche se distingue entre les poètes de ce temps, par des caractères qu'il serait curieux de suivre avec quelque détail. Il n'a rien de l'école parallèle qui a pour père Lamartine; peu vague, peu spiritualiste, peu mystique et nullement chrétien; mais plus positif à la manière des anciens, plus didactique, plus curieux du paysage et aussi plus historique et politique que la plupart de nos poètes. Un honneur et une vertu qu'il faut reconnaître hautement à M. de Latouche, c'est cette conviction politique profonde et inébranlable, un peu amère peut-être, mais intègre et vraie, qui prouve le disciple familier de Marie-Joseph Chénier, non moins que d'André. Dans ses épitres au noble écrivain, autrefois habitant d'Aulnay, il se montre de cette mâle école historique de Marie-Joseph et de Lebrun, comme dans l'épitre à un poète (*M. Guttinguer*), il s'est montré de l'ingénieuse et sobre école de Despréaux. Mais ce qu'on lira surtout dans ce volume, ce qui le fera garder à demeure sur les tablettes favorites avec les élégiaques préférés, ce sont les treize élégies qu'il contient et auxquelles il faut

(1) 1 vol. in-8°, chez Levavasseur, rue de Choiseul.

Digitized by Google

joindre la jolie pièce, déjà connue, du *Printemps*. Ces treize élégies, qui par leur manière concise et étudiée, rappellent assez Properce, composent un ensemble où se peignent les délices, les jalousies, l'ivresse, les brouilleries d'une passion. Nous indiquerons surtout la septième qui nous semble une perle admirable, et toute la fin de la seconde et de la troisième. Voici la dernière qui respire une mélancolie antique; il me semble qu'Horace, Callimaque ou Tibulle n'auraient pas soupiré autrement :

Oh ! dites-moi, qu'est-elle devenue?
Dort-elle encor dans la paix des tombeaux,
Ou compagne des vents et de l'errante nue,
Voit-elle un autre ciel et des astres plus beaux ?
Quand le printemps en fleurs a couronné ces arbres,
Les chants du rossignol hâtent-ils son réveil?
Son sein gémirait-il pressé du poids des marbres,
L'écho du vieux torrent trouble-t-il son sommeil ?
Et quand novembre, au cyprès solitaire
Suspend la neige et nous glace d'effroi;
Lorsque la pluie a pénétré la terre,
Sous son linceul se dit-elle : « J'ai froid ! »
Non; sa vie est encore errante en mille atômes.
Objet de mes chastes sermens,
Tu n'as point revêtu la robe des fantômes,
Et tes restes encor me sont doux et charmans.

Vagues parfums, vous êtes son haleine;
Balancemens des flots, ses doux gémissemens;
Dans la vapeur qui borde la fontaine,
J'ai vu blanchir ses légers vêtemens.
Oh ! dites-moi ! quand sur l'herbe fleurie
Glissent, le soir, les brises du printemps,
N'est-ce pas un accent de sa voix si chérie?
N'est-ce pas dans les bois ses soupirs que j'entends?

Il n'y a pas une tache dans ce morceau touchant et simple; il y en a en général bien moins dans les élégies de M. de Latouche que dans ses autres productions. La surface de sa pensée ne se cristallise pas toujours avec transparence. Mais ce petit nombre d'élégies échappe presque entièrement au reproche, et le nom de *Valérie* y brille gravé sur un vif diamant. Le morceau sur André Chénier est un complément indispensable et définitif des œuvres de ce grand et cher poète. Dans l'*Etude de Paysage* où

M. de Latouche nous détaille avec charme sa vallée et les souvenirs de quelques habitans, il dit en parlant de Georges Farcy : « Il cachait son génie et « son courage sous un air bien bon enfant... A sa taille mince, à des favoris « d'un blond vif, on l'eût pris pour un Écossais. » Ce dernier trait est pris sur la nature; il peint tout Farcy au physique; il résume les plus longues et minutieuses descriptions qu'on pourrait faire de lui : Écossais de physionomie et aussi de philosophie, oh! c'est juste cela. *Le Cœur du Poète*, petit roman final, consacré à la mémoire de Marie-Joseph Chénier, sera lu avec un profond intérêt; le commencement m'a touché plus que les dernières parties; mais j'attribue cette différence d'impression à certains détails circonstanciés qui m'étaient venus depuis long-temps sur la personne réelle qui joua près de Marie-Joseph ce rôle de *Stéphanie* un peu flatté par M. de Latouche. Plusieurs passages où M. de Latouche s'exprime indirectement pour son propre compte par la bouche de Marie-Joseph calomnié, seront sentis, comme ils doivent l'être, par tous les caractères indépendans et sincères qui ont pu lui être hostiles sans le bien connaître : nous voudrions que M. de Latouche en fût persuadé autant que nous le sommes nous-même.

— Nous recevons de Berlin sous le titre de *Feuilles volantes* une petite brochure de jolis vers français composés par l'un de nos jeunes compatriotes, M. Marmier : ce sont de purs sonnets, de gracieuses et simples élégies, des souvenirs aimables d'une muse toute française qui s'adresse tantôt à Tieck, tantôt à M. Adalbert de Chamisso, ou quelquefois aux beautés des rives de la Sprée.

F. BULOZ.

Digitized by Google

LÉLIA.

§. I.

Lélia n'est pas le récit ingénieux d'une aventure ou le développement dramatique d'une passion. C'est la pensée du siècle sur lui-même, c'est la plainte d'une société à l'agonie, qui, après avoir nié Dieu et la vérité, après avoir déserté les églises et les écoles, se prend au cœur et lui dit que ses rêves sont des folies.

Et pour que ce cri douloureux témoignât par lui-même de sa franchise, c'est la bouche d'une femme qui l'a proféré.

Ce n'est donc pas un roman ou un poëme ordinaire, et l'on ne doit y chercher ni les épisodes qui excitent la curiosité oisive, ni les traits de réalité extérieure que chacun retrouve dans sa vie personnelle.

Non, tous les caractères de *Lélia* sont des symboles philosophiques, et représentent, sous une forme idéale et complète, un sentiment particulier, développé isolément, à l'exclusion des sentimens qui pourraient le contrarier, le rétrécir, en diminuer l'éclat et la portée.

Lélia signifie l'incrédulité du cœur, née de l'amour trompé. Elle n'a aimé qu'une fois dans sa vie; mais elle s'est livrée à cette pre-

Digitized by Google

mière passion avec un abandon sans réserve; elle a aimé vaillamment; elle a placé sur l'homme qu'elle avait préféré toutes ses forces et toutes ses facultés; elle ne lui a refusé aucune des joies qu'il souhaitait; elle n'a reculé devant aucune souffrance; elle s'est résignée sans murmure à l'égoïsme du plaisir qu'elle ne pouvait partager; elle ne s'est pas révoltée contre les extases voluptueuses où son âme ne pouvait atteindre; elle a espéré courageusement que l'homme à qui elle se dévouait lui tiendrait compte de sa persévérance et de ses sacrifices. Long-temps elle a cru que le cœur qu'elle avait divinisé se confierait en elle, et ne se méprendrait pas sur la nature de ses résistances. En confessant naïvement l'inhabileté de ses sens, elle s'est dit que sa franchise et sa loyauté allaient resserrer les liens de cet amour irréalisable pour elle, mais accompli et réalisé pour l'homme de son choix.

Elle s'est trompée. D'abord il a flétri du nom de pudeur hypocrite sa froideur et son indifférence. Honteux de l'impuissance de ses caresses, il a bientôt tremblé devant ce perpétuel dévoûment qui le menaçait d'une reconnaissance infinie et d'une vénération éternelle. Il s'est recueilli en lui-même, et il s'est dit : « Arrêtons-nous » tandis qu'il en est temps encore. Cette femme ne peut m'aimer » comme je le veux. Rien ne l'attache à moi que l'entêtement et » l'orgueil du sacrifice. Chaque fois qu'elle se débat dans mes bras, » et qu'elle frémit sous mes étreintes ardentes, je crois lire dans ses » yeux le dédain et le mépris de ma nature brutale et grossière. » Elle semble se complaire dans son immuable supériorité; elle me » livre sa beauté, et n'accepte pas en échange des joies pareilles » aux miennes; elle ne peut descendre jusqu'à être ma maîtresse : » voudrait-elle s'élever jusqu'à être mon Dieu? serai-je assez imprudent pour me soumettre au despotisme de sa vanité? Essayons » encore d'éveiller ses sens engourdis. »

Et comme il n'a pas réussi, il est arrivé que les desirs de Lélia, ne rencontrant dans la réalité rien qui pût les éteindre et les amortir, ont été s'agrandissant, s'exagérant tous les jours. Alors elle s'est follement aventurée jusqu'à provoquer les caresses qu'elle avait d'abord repoussées, jusqu'à prodiguer les baisers que d'abord elle n'accordait qu'à regret. Lélia, chaste et contenue, a pris l'ardeur dévorante de son âme pour l'effronterie lascive des sens qui lui man-

Digitized by Google

quaient! C'était jouer son amour sur un dernier coup de dé : elle a perdu ; et, dès ce jour, il n'a plus été en son pouvoir de continuer le sacrifice qui faisait son orgueil et son bonheur.

Son amour s'est dénoué sans lutte, sans tortures ; elle s'est détachée de l'homme à qui elle s'était donnée, comme un fruit mûr se détache de la branche : elle avait fini son épreuve. Elle n'avait plus, elle le croyait du moins, rien à lui demander, rien à apprendre, rien à espérer : elle s'est résignée.

Une fois trompée, sans vouloir renouveler l'expérience, elle a prononcé sur les passions humaines l'anathème des vieillards et des incrédules. Elle a cru que tous les hommes étaient pareils à celui qu'elle avait aimé. Elle s'est persuadée que l'égoïsme était une loi inviolable et constante, et présidait sans relâche à toutes les promesses, à tous les sermens.

Tout le caractère de Lélia repose sur ce premier désappointement de ses légitimes espérances. Elle n'aperçoit plus dans la vie qu'un douloureux pèlerinage vers un but obscur, impénétrable. Elle n'a plus qu'une seule conviction, le mépris; qu'une seule joie, l'ironie.

Mais le mépris se ment à lui-même quand il croit se suffire. Il se trompe et s'abuse quand il entrevoit dans la perpétuelle négation des joies qui s'agitent autour de lui l'inaltérable durée du repos qu'il ambitionnait.

Mais l'ironie elle-même, si ardente et si hautaine dans ses premiers engagemens avec la confiance et la crédulité, ne tarde pas à rougir de la mesquinerie de ses plaisirs ; elle est bientôt honteuse de l'étroit horizon embrassé par son regard. Son œil s'effraie en plongeant dans cette coupe qu'elle croyait pleine et qui tarit si vite.

Le mépris et l'ironie de Lélia ont le sort que la raison pouvait prévoir. Ils s'épuisent et s'appauvrissent ; ils ne tombent pas sans retour, mais ils chancèlent et ne défendent plus contre les dangers d'une séduction nouvelle l'âme imprudente qui les vénérait comme des remparts inexpugnables.

Lélia se croyait sûre de son indifférence. Elle avait connu l'égoïsme et le défiait hardiment. En face d'un dévoûment sincère, d'une complète abnégation, d'un renoncement généreux, d'une adoration fervente et soumise, tous ses plans de bataille devien-

nent inutiles et impuissans. Elle a beau faire, elle ne peut pas chasser de son cœur la compassion pour la souffrance. Elle ne peut demeurer sans pitié pour ces douleurs qu'elle ignorait, elle ne peut refuser l'imprudente sympathie de son cœur à ces promesses imprévoyantes et téméraires. Elle avait gémi sous l'empire absolu d'un maître de son choix. Elle s'était révoltée contre son impassible volonté, qui absorbait la vie de son esclave, sans jamais lui permettre d'entamer le domaine de sa pensée. Mais quand elle voit à ses genoux une âme jeune et confiante qui demande à obéir et à se dévouer, qui offre en holocauste sur l'autel du malheur son avenir tout entier, qui jure de gravir avec elle les sentiers escarpés où il lui plaira de marcher, Lélia commence à croire qu'elle a peut-être prononcé un anathème injuste et impie.

Un jour elle espère qu'elle pourra aimer, et que Dieu viendra en aide à son impuissance. Elle pleure sur le front d'un homme agenouillé, elle essuie avec ses cheveux les larmes qui se mêlent aux baisers. Elle prie avec ferveur, elle implore l'avarice du ciel pour la tiédeur de son sang. Le ciel refuse de l'entendre, elle repousse les caresses qu'elle avait appelées, elle se résigne de nouveau, elle redevient Lélia.

Sténio débute dans la vie. Son âme s'est nourrie assidûment d'espérance et de poésie. Il croit à l'amour, au bonheur, à la durée des promesses, à l'inviolable sainteté des sermens. Il remercie Dieu de sa naissance, il se glorifie dans sa jeunesse et sa beauté. Il prend possession du monde où il vient d'entrer, comme si ce monde était à lui. Il salue le soleil et les étoiles comme des lampes suspendues à la voûte d'un palais qui lui appartient. Il sent au dedans de lui-même la puissance d'aimer, de donner le bonheur, et son âme impatiente déborde en hymnes et en cantiques.

La première fois qu'il rencontre sur sa route une femme belle et grave, il ne s'inquiète pas de savoir pourquoi son œil est calme, pourquoi sa démarche est lente et mesurée, pourquoi sa lèvre prononce toutes les paroles sans frémissement. Il la voit triste et il veut la consoler. Il croit que la douleur a besoin d'être soutenue, et il lui offre son appui. Il ignore, le pauvre enfant, que souvent les peines amères se complaisent dans la solitude, et s'obstinent à refuser le dévoûment qui veut les secourir.

Digitized by Google

Quand il devine sur le front de sa bien-aimée un secret irrévélable, qui la met plus haut ou plus bas que lui, qui lui défend de se confier sans réserve, mais qui peut-être la fait rougir; quand il a vainement essayé de lire dans le pli de sa bouche dédaigneuse, dans son regard clair et paisible, le mystère de ses préoccupations et de ses absences; quand il s'est vainement demandé pourquoi elle semble alternativement défier l'attention et trembler devant elle, pourquoi elle parle tantôt comme si elle voulait dérouler publiquement toutes les pages de sa conscience, tantôt comme si elle voulait soustraire à la curiosité jalouse toutes les heures de ses journées, toutes les espérances de son cœur, toutes les vanités de sa pensée, alors il tombe dans un étonnement profond, dans une frayeur infinie.

D'une voix entrecoupée par les sanglots et les larmes, il interroge le cœur de celle qu'il a préférée; il a hâte de savoir d'où elle vient, et où elle va, si elle est en communion avec l'enfer ou avec le ciel, s'il doit la bénir comme l'envoyée de Dieu, ou fuir sa trace comme celle d'un esprit de ténèbres. Pourquoi, s'écrie-t-il, pourquoi n'avez-vous pas prié hier avec nous, pourquoi vos lèvres sont-elles demeurées muettes tandis que les saints cantiques montaient vers le Seigneur? Pourquoi êtes-vous demeurée debout, tandis que nos fronts étaient courbés dans la poussière?

Il ne sait pas que le malheur nie Dieu pour ne pas le maudire.

Pourtant, à force de soumission et de constance, il ébranle à la fin la porte du sanctuaire jusque-là fermé à ses plaintes et à ses espérances. Il surprend dans les yeux qu'il vénère à l'égal de la divinité un sourire moins triste et plus indulgent. Il sent sa main frémir sous une timide étreinte; il croit que le marbre va s'animer sous ses baisers. Déjà ivre d'orgueil et de joie, il remercie Dieu de l'avoir choisi pour le rajeunissement d'une âme grande et désolée. Il est fier de la mission qu'il va remplir. Il oublie toute sa vie passée, pleine de néant et de misère, peuplée de frivoles souvenirs et d'espérances éphémères, il croit sentir qu'il entre dans la durée; déjà il félicite sa volonté persévérante de la puissance qui vient de lui échoir. Aveugle insensé! qui regarde le ciel, et qui n'aperçoit pas l'abîme ouvert sous ses pieds! Il s'évanouit aux genoux d'une maîtresse adorée, la tête enveloppée dans les tresses

parfumées de sa chevelure, le front brûlant de ses chastes caresses; mais il est le jouet d'une horrible déception, et il se réveille dans les bras d'une courtisane impure. Il avait aspiré l'âme de sa bien-aimée sur ses lèvres, et voici qu'il sent sur sa bouche l'haleine chaude d'une femme débauchée qui n'a pas d'âme pour aimer, et qui a passé un bail avec le plaisir.

Sténio ne résiste pas à cette cruelle épreuve, il s'était élevé trop haut pour ne pas faire une chute mortelle. Après avoir plané si long-temps dans les régions éthérées de la divine espérance, il ne peut vivre impunément dans l'atmosphère épaisse et lourde des passions humaines. Il n'a qu'un moyen d'oublier le ciel où il n'a pu monter, c'est de tuer son âme dans l'impudicité.

Et comme il accepte bravement sa destinée nouvelle, comme il ne veut pas revenir sur ses pas, il marche la tête haute, le front découvert, il se plonge sans hésitation et sans frayeur dans les honteuses voluptés qu'il avait dédaignées jusque-là. Puisque Dieu lui refuse la gloire de consoler le malheur, puisqu'il a plu à son caprice de ne pas donner à sa voix l'accent qui devait convaincre l'incrédulité, qu'a-t-il à faire désormais sur la terre? quelle femme pourrait-il aimer, puisqu'il n'a pas su fléchir et amener à lui celle qu'il avait choisie comme la plus belle et la plus grande?

Sténio poursuit courageusement le suicide auquel il s'est résolu. Il éteint une à une toutes les illusions de sa jeunesse. Il achète pour sa couche embaumée les plus illustres naissances, les pudeurs les plus rebelles, les vertus les plus obstinées, il s'acharne au plaisir et à l'avilissement; quand sa raison se réveille et hasarde une remontrance, il s'enivre et impose silence à sa raison. Plongé dans un sommeil stupide, il résiste impassiblement aux lascivetés les plus habiles.

Et un jour il s'aperçoit que ses sens sont morts pour le plaisir comme son âme est morte pour l'amour.

Sa vie est finie, son génie s'éteint, sa lyre se brise. L'idée même de Dieu, et des châtimens qui le menacent, ne peut plus l'enchaîner sur la terre. Au-delà comme en-deçà, la douleur désespérée : le doute conclut pour l'enfer, Sténio se tue.

Mais pourquoi a-t-il perdu courage après une première épreuve? pourquoi n'a-t-il pas aimé une femme plus jeune et plus confiante?

Digitized by Google

pourquoi n'a-t-il pas offert son dévoûment et sa soumission à une âme encore neuve, qui n'aurait pas eu de secret à cacher, qui lui aurait livré, sans réserve, tous les trésors de sa conscience, qui aurait mis sous ses yeux sa vie tout entière, souvenirs, espérance, humiliation et vanité?

C'est que les choix du cœur ne se prescrivent pas; c'est que l'adoration et la confiance ne se peuvent distribuer comme les lambeaux d'une tunique; c'est que le bonheur de se sentir vivre dans un autre est si exquis et si poignant tout à la fois, qu'on a grand peine à le recommencer sur nouveaux frais; c'est que la discrétion d'un cœur préféré vaut mieux encore que les épanchemens d'une âme vulgaire.

Trenmor a connu la plus terrible de toutes les passions, le jeu. Il avait en lui-même une puissance de génie et de volonté capable de réaliser les plus grandes pensées, les plus gigantesques entreprises. S'il avait été placé de façon à employer légitimement ses facultés éminentes, il aurait pu se donner à son gré la couronne du conquérant, le laurier du poète, l'autorité de la tribune; il aurait pu gouverner les peuples, changer les lois, ébranler les trônes ou les raffermir, travailler à l'éducation des sociétés, marquer toutes ses journées par un acte de sagesse ou de force.

Mais, parmi les ambitions qui se trouvaient à sa portée, il ne s'en est pas rencontré une seule qu'il jugeât digne de convoitise et de fidélité, pas une à laquelle il voulût engager sa vie. Il a choisi le jeu comme un défi perpétuel porté à la destinée. Les méditations de la pensée, les inspirations et les extases de la fantaisie pouvaient n'exciter, parmi la foule, qu'une sympathie incertaine et passagère. A quoi bon risquer sa puissance pour un salaire aussi douteux? à quoi bon aventurer, pour cette capricieuse récompense, tous les trésors de son énergie?

Trenmor a préféré le jeu, pour ses émotions qui vieillissent en deux nuits plus que l'amour et l'ambition en dix années de triomphes et d'angoisses. Il a vu l'or ruisseler sous ses doigts en flots abondans et pressés. Il s'est vu riche à pouvoir acheter des nations, et le lendemain il n'avait pas un lit où poser sa tête, pas une table où s'asseoir.

Il a volé, il a été au bagne, il a souffert, il a porté courageuse-

Digitized by Google

ment la peine de son crime. Il s'est purifié par l'expiation. Il s'est réhabilité par la torture. En traversant la honte, en épuisant l'infamie, il s'est renouvelé, il a dépouillé, lambeaux par lambeaux, tous les restes du vieil homme. Il s'est élevé jusqu'à l'auguste résignation du sage, le joueur est devenu Socrate.

Les passions ne lui sont plus qu'un enseignement lumineux dont il éclaire tous les jours le sanctuaire de sa pensée. Il a touché le port, il se repose et regarde paisiblement les vagues mugissantes qui viennent mourir à ses pieds.

Magnus est une nature infirme et boiteuse, capable d'abnégation et d'enthousiasme; crédule, superstitieux, mais impuissant et mal habile, demandant à la prière la force et l'énergie, qui ne sont que dans la volonté. Il sent que sa destinée isolée, douloureuse, trouverait dans l'amour une consolation et une espérance. Il révère la beauté comme l'œuvre de Dieu. Il croit qu'une sainte affection, un dévoûment illimité pourrait le régénérer, lui donner courage.

Mais il entrevoit confusément que la femme, en le soumettant à ses caprices, pourrait le détourner des voies divines: il croit, et comme il se sent faible, comme il n'espère pas dompter et ramener à ses convictions le scepticisme railleur de celle qui par un regard lui a révélé toute sa puissance et tous ses doutes, il fuit devant le danger, il se retire du monde pour ne pas y périr.

Il se confie dans la solitude pour guérir les plaies de son cœur. Il creuse le marbre avec ses genoux, il appelle Dieu à son aide pour terrasser l'ennemi, pour triompher de Satan.

La solitude ne lui est pas bonne; au lieu de raffermir et de fortifier son esprit, elle égare ses facultés en les exaltant. Son imagination malade et furieuse peuple ses nuits de fantômes menaçans. L'insomnie et le jeûne courbent son front vers la terre, et blanchissent ses cheveux. Ses tempes se creusent et son sang ne se refroidit pas, il devient fou.

Pulchérie, dont le caractère ne se dément pas un seul instant durant le cours entier du poème, signifie le bonheur des sens, le plaisir matériel élevé à sa plus haute puissance, l'énergie harmonieuse de l'organisation la plus complète et la plus capable de résister à la vie extérieure. C'est le corps sans l'âme. Son rôle est purement

passif. Elle assiste à l'action plutôt qu'elle n'y participe. Mais c'est un type logique et vrai.

§. II.

Puisque chacun des types qui s'appellent Lélia, Sténio, Trenmor, Magnus, Pulchérie, représente individuellement une idée philosophique, il est tout simple et naturel que l'action engagée entre ces divers personnages obéisse à des lois particulières, émanées du principe même qui a présidé à la création de ces types. Comme pas un des acteurs n'est emprunté immédiatement à la vie réelle et quotidienne, on n'a pas lieu de s'étonner si l'antagonisme symétrique inventé par le poète se pose et s'accomplit d'une façon générale, absolue, sans tenir un compte bien scrupuleux des conditions ordinaires de l'espace et du temps.

Ce qu'il faut et ce qu'on est en droit d'exiger, c'est que chacun des types demeure fidèle à son origine et à sa mission, c'est qu'il ne dévie pas de la route qui lui est tracée par la nature même de ses facultés.

Or, dans *Lélia,* ce droit n'a pas été méconnu.

Dans le premier acte de cette tragédie, car je ne puis nommer autrement le poème que j'ai sous les yeux, Sténio et Lélia entament franchement la lutte qui doit aboutir à la chute de l'un des deux. Sténio espère et se confie. Lélia ne croit plus et prend en pitié tous ceux qui persévèrent. Aux questions pressantes de Sténio, elle répond d'abord par un silence indulgent et réservé. Elle ménage la lumière à ses yeux ignorans. Puis, peu à peu elle soulève un coin du voile. Après quelques révélations incomplètes et craintives, à mesure que son âme s'irrite et s'afflige de n'être pas devinée, sa main s'enhardit et projette sur le front étonné de Sténio des gerbes d'une lumière éblouissante. Sténio commence à soupçonner la profondeur de l'abîme qu'il a voulu sonder.

Chacun des deux caractères se dessine nettement, avec une impitoyable précision. Au bout d'une heure, il est déjà impossible de ne pas pressentir que l'une de ces deux idées doit absorber et anéantir l'autre.

Digitized by Google

Sans doute l'esprit ne se refuse pas à concevoir le duel idéal de ces deux types, sans l'intervention d'aucun médiateur. Il est permis à la réflexion de se figurer dans le recueillement de la conscience le combat invisible de ces deux principes opposés, d'assister sans témoins aux coups qu'ils se portent, de les voir chanceler et fléchir, de prophétiser le triomphe ou la défaite. Mais cette simplicité possible ne suffirait probablement pas à l'expression complète de la pensée poétique.

Placé entre Lélia et Sténio, Trenmor semble destiné à la mutuelle interprétation de l'espérance et de l'incrédulité. Il retrouve l'une dans ses souvenirs, et l'autre dans sa conscience. Il s'est confié comme Sténio. Il se défie comme Lélia. En prenant la main des deux adversaires, on croirait qu'il n'a qu'à parler pour les réunir.

Pourtant il n'en est rien. Trenmor sert à l'explication de Lélia et de Sténio, mais il n'affaiblit et n'efface aucun de leurs traits. Sa parole majestueuse et sereine force l'incrédulité à l'indulgence et l'espérance au respect. Mais sa biographie, racontée à Sténio par Lélia, loin d'entamer l'individualité du narrateur, devient au contraire une occasion de franchise et de naïveté. En justifiant son amitié pour Trenmor, Lélia éclaire d'un jour sûr et progressif tous les secrets de son caractère.

Sous ce rapport on ne saurait trop louer l'utilité dramatique de Trenmor. Sans lui Sténio ignorerait éternellement la prédilection maladive de Lélia pour la force, même égoïste et criminelle, et son mépris pour les facultés secondaires, quelle que soit d'ailleurs la légitime régularité de leur développement.

Quand Trenmor a complété pour nous la physionomie intellectuelle de Lélia, Pulchérie paraît sur la scène, et l'entretien des deux sœurs nous apprend tout ce qu'il y a d'angoisses et de blasphèmes dans cette organisation mutilée, harcelée sans relâche par des desirs infinis, humiliée à toute heure par l'impuissance de ses facultés.

Lélia ne s'indigne pas contre l'impudicité réfléchie de Pulchérie, dont elle accepte la nature comme une destinée irrésistible, inévitable, dont elle envie les ressources infinies, mais sans les flétrir. Elle proclame la pauvreté de ses joies, la ridicule ambition

de ses rêves; mais elle ne songe pas un seul instant à se placer au-dessus de Pulchérie. Elle ne peut descendre jusqu'à elle. Mais elle ne la croit pas au niveau de son mépris.

Ainsi Trenmor et Pulchérie sont placés aux côtés de Lélia, comme deux splendides candélabres; ils promènent sur son visage des lueurs éblouissantes et durables. Ils ne laissent inaperçu aucun trait de sa figure. Le sage nous enseigne la pensée de cette âme solitaire. La courtisane ouvre à nos yeux le cœur qui se dévore, le cerveau qui s'épuise en aspirations sans cesse renaissantes.

Cependant Sténio, fier de sa jeunesse et de la sincérité de son dévoûment, persiste dans son entreprise. Il veut dompter Lélia. Il veut assouplir cette incrédulité rebelle.

Au milieu de la folie bruyante d'une fête, il la suit et se trouve seul avec elle. Il espère qu'elle va enfin se livrer. Le drame est arrivé à sa péripétie. Mais Lélia, telle que nous la savons par Trenmor et Pulchérie, ne peut appartenir à Sténio. Par les sens qu'elle n'a pas, elle est moins qu'une femme. Par l'élévation absolue de ses idées, elle est plus qu'un homme. Elle ne peut pas se résigner au plaisir. — Elle prolonge l'illusion de Sténio avec une générosité stoïque. Elle cède sa place à Pulchérie. Sténio croit toucher au bonheur, il croit réaliser l'idéale volupté de ses rêves. Mais tandis qu'il promène sur la femme qui a dormi dans ses bras, un regard curieux et enivré, il entend le chant mélodieux de Lélia, qui retentit sous ses fenêtres. — Il s'est souillé à la réalité.

Je ne crois pas qu'on puisse nier le progrès dramatique de cette fable. Jusqu'ici, on le voit, chacun des types est demeuré fidèle au symbole qu'il enveloppe. Les idées ont été s'agrandissant, s'éclaircissant de plus en plus. Il faut maintenant que l'évolution s'achève, il faut que la volonté divine dénoue le nœud qu'elle a noué.

C'est-à-dire qu'il doit y avoir dans la fin de chaque personnage un sens aussi pur, aussi nettement saisissable que dans le rôle même qu'il a joué. C'est-à-dire que pas un d'entre eux ne doit disparaître sans que ses dernières paroles résolvent l'énigme de sa vie.

Or la conclusion de Lélia ne laisse pas dans la nuit et l'ignorance une seule partie du problème.

Magnus, qui jusqu'à présent ne s'est pas mêlé activement à la

conduite de la tragédie, puisqu'en apparence il n'a servi qu'à sauver Lélia des ruines de l'abbaye où elle s'était réfugiée, Magnus reparaît au cinquième acte, courbé sous une caducité précoce, chauve avant l'âge, brisé par la continence et la dévotion; il a cherché un asile contre les passions humaines dans un couvent de Camaldules. — Sténio, conduit par Trenmor, qui l'a surpris dans l'épuisement d'une orgie, Sténio interroge Magnus sur le fruit de ses abnégations. Le moine, effrayé, répond au désespoir par le doute. Sténio, convaincu sans retour de l'impuissance et de la folie des desirs humains, retourne à Dieu pour lui demander raison de sa raillerie.

Lélia s'agenouille sur le corps de Sténio, dépose un baiser sur ses lèvres, avoue son amour et justifie sa rigueur. Elle n'a pas voulu être à Sténio, parce qu'elle a respecté en lui la pureté idéale que le plaisir devait troubler. Elle a repoussé ses caresses pour lui apprendre à distinguer le bonheur de la volupté.

Magnus, dont la raison est égarée par un sacrifice au-dessus de ses forces, donne la mort à Lélia, et Trenmor vient méditer sur le double châtiment de l'espérance aveugle et de l'incrédulité hautaine.

Il me semble que ce dénoûment réalise pleinement l'attente du lecteur, et respecte jusqu'à la fin l'ensemble des symboles exprimés par la conception de *Lélia*.

Quant à la philosophie qui se mêle au dialogue, à la trame du récit, aux *monodies* de Lélia et de Sténio, si la pensée de l'auteur n'emprunte pas toujours la forme la plus précise et la plus nette, au moins devons-nous dire que sa parole et les images qu'il appelle à son aide ont quelque chose de saisissant et de compréhensif qui étonne d'abord, mais qui peu à peu, sert merveilleusement au relief de ses idées.

Il y a dans *Lélia* deux morceaux qui se distinguent entre tous par la vigueur et la portée: l'un, placé dans la bouche de Lélia, sur l'avénement et la chute des religions; l'autre, dans la bouche de Sténio, sur la destinée de don Juan, et sur la leçon qu'on en peut retirer.

Quand Lélia analyse, une à une, toutes les idées amères et décourageantes qui ont traversé son âme dans la solitude, elle com-

Digitized by Google

mente admirablement une parole de François Bacon; l'auteur du *Novum Organum* avait dit qu'une philosophie médiocre mène au doute, et qu'une philosophie plus profonde ramène à Dieu. Lélia se trouve naturellement amenée à la pensée du logicien anglais. Elle raconte ses études, les consolations et les croyances qu'elle y a puisées; comment, à mesure qu'elle est devenue plus savante, elle est devenue en même temps plus sainte, plus religieuse.

Ce qu'elle dit sur l'analogie probable des conquérans, des législateurs et des prophètes dans les desseins providentiels, est d'une vérité haute et lumineuse. J'ai surtout remarqué un magnifique tableau du christianisme. On peut prédire à la biographie entière de Lélia un rang éminent parmi les meilleures et les plus durables créations de notre langue.

L'apostrophe de Sténio à don Juan, qu'il a pris pour modèle et pour maître, réfute éloquemment les hymnes et les panégyriques adressés au héros de Mozart et de Byron. Sténio, près de mourir, comprend clairement que la débauche n'est qu'un défi insensé, que l'inconstance délibérée mérite les châtimens les plus terribles, et que le libertin qui croit à l'impunité de ses trahisons n'est qu'un lâche et un aveugle.

§. III.

Si, après avoir achevé la lecture de *Lélia,* on essaie de se recueillir et de se demander la signification de ce poème mystérieux, on s'écrie avec effroi : Bienheureux ceux qui ne savent pas! bienheureux ceux qui se confient et qui espèrent, qui n'aperçoivent pas toutes les misères de leur nature, toutes les plaies honteuses de leur cœur!

Et pourtant il vaut mieux savoir, il vaut mieux sonder les blessures!

Car ceux qui ne savent passont des enfans dignes de compassion. Quand ils trébuchent au piége qu'ils n'ont pas aperçu, ils faut les plaindre et leur tendre la main. Il faut les aider à se relever, les tirer de l'abîme, les consoler et leur montrer la route. L'ignorance dont ils sont punis a fait long-temps leur vie meilleure et plus

Digitized by Google

douce. Ils ont marché long-temps n'apercevant au ciel aucun nuage, ils ont cru à l'éternelle sérénité de l'atmosphère où ils respiraient. L'orage les a surpris, et ils se sont prosternés pour implorer la puissance divine. Pour que leur prière soit exaucée, pour qu'ils méritent, par leur patience et leur résignation, d'être secourus de la bonté céleste, ils ont besoin d'abord d'une âme fraternelle, plus savante et plus sûre d'elle-même, façonnée au malheur, qui les conseille et les guide.

Ceux qui ont vécu, qui ont subi les tempêtes et compté les écueils, et qui pourtant se hasardent résolument sur les mers où ils ont échoué, appellent sur eux-mêmes le dédain et la raillerie s'ils désespèrent après un nouveau naufrage, l'admiration et l'enthousiasme s'ils abordent hardiment le danger, s'ils se laissent meurtrir sans pleurer, s'ils voient couler leur sang et se déchirer leurs membres sans blasphémer.

Si dans l'égarement de leur vanité ils ont cru que les vents contraires épargneraient leur navire, et se tairaient pour ne pas déranger leur voyage, ils sont fous, et notre pitié ne peut les atteindre. S'ils ont compté sur leur prudence pour défier le péril et dompter les flots obstinés, nos sarcasmes ne peuvent descendre jusqu'à eux pour les frapper.

Mais il y a des âmes énergiques pour qui la douleur est une excitation nécessaire; il y a des caractères prédestinés qui ne peuvent se passer des émotions d'une lutte perpétuelle, qui n'auraient pas le courage de continuer à vivre si leurs journées étaient pareilles et harmonieuses, si leurs pas ne s'imprimaient que dans un sentier frayé. Il semble à ces caractères que le repos et l'uniformité dans le bonheur sont une lâcheté digne de mépris.

Je ne sais pas si Dieu leur tiendra compte de cette ardeur dévorante, je ne sais pas si l'éternelle sagesse ne jugera pas comme la sagesse humaine que ce gaspillage de force morale, loin d'être une magnificence imposante, n'est qu'une prodigalité insensée.

Quoi qu'il arrive, ils offrent en expiation de leurs fautes les tortures et les angoisses de leurs insomnies. Pour les condamner il faudrait ne pas les connaître. Pour leur faire l'aumône d'une amnistie, il faudrait ignorer que depuis long-temps ils se sont placés au-dessus de l'approbation aussi bien que du dédain.

Digitized by Google

Lélia, nous l'espérons, sera pour les intelligences les plus diverses, pour ceux qui ont vécu et pour ceux qui ont à vivre, un enseignement profitable.

La critique entêtée dans les traditions littéraires reprochera, sans doute, à plusieurs chapitres de *Lélia* la diffusion et la prolixité; elle s'évertuera à démontrer que chaque personnage, au lieu de parler pour son interlocuteur, a souvent l'air de parler pour lui-même. Elle prouvera sans trop de peine que l'action *réelle*, celle qui s'adresse à la multitude et aux curieux, se brise fréquemment.

Je ne crois pas qu'il soit utile de discuter des imputations de cette nature. Il faut plaindre sérieusement ceux qui cherchent partout une distraction et un plaisir. Mais en pareil cas la colère serait folie.

Oui, *Lélia*, j'en conviens, par la forme lyrique des apostrophes, par la forme dialectique de ses plaintes, alterne entre *Manfred* et le *Phedon*. Valait-il mieux opter pour l'un des deux? Eût-il été plus sage de supprimer le syllogisme grec pour laisser à la mélancolie anglaise plus de grâce et de liberté? Ou bien, dans l'intérêt de la vérité, le prestige de la poésie ne devait-il pas s'effacer devant l'évidence pure et sereine?

Ces questions, à mon avis, se résolvent en se posant. Elles ne vont à rien moins qu'à ruiner toutes les philosophies qui ne sont pas Platon, toutes les poésies qui ne sont pas Byron.

Il y a bien assez de livres, Dieu merci, qui sont faits à l'image du passé, qui se modèlent servilement sur une forme consacrée. Quand il se rencontre un esprit original et indépendant qui donne sa pensée comme elle vient, qui la livre entière et franche, sans s'inquiéter de son unité apparente, avec ses aspirations vers la *vérité*, et ses nonchalances de rêverie, il ne faut pas le chicaner sur le mécanisme de sa puissance. S'il lui plaît à de certaines heures de déduire ses idées avec la rigueur de la logique la plus précise, ou bien s'il lui prend fantaisie de s'ébattre et de se jouer dans les mille détours de son imagination, de broder la trame de son discours de perles et de diamans, laissez-le faire, laissez-vous charmer, si vous ne voulez pas mériter le nom d'ingrats.

Après *Indiana et Valentine*, *Lélia* est-elle un progrès? y a-t-il

dans ce troisième livre des qualités plus éminentes et plus solides que dans les deux premiers? l'auteur a-t-il révélé dans sa manière des ressources inattendues? Je pense très sincèrement que *Lélia* est un poème d'une plus haute portée, d'une plus vaste contenance que les deux poèmes précédens. Je ne lui prédis pas le même genre de popularité; mais qu'importe? Si la foule n'applaudit pas d'abord, parce qu'elle aura besoin d'être initiée, elle suivra docilement, et ne sera pas avare de louanges, lorsqu'elle aura vu les esprits déliés et délicats se rallier autour de *Lélia,* et détailler patiemment toutes les beautés diverses que l'auteur a semées à profusion.

Et puis heureusement il y a dans *Lélia* bien des pages d'une psychologie naïve, qui, pour être comprises, se passent très bien du secours de l'érudition et de l'étude. Les femmes surtout, qui excellent dans l'observation et l'analyse des sentimens, ne consulteront pas, pour décider leurs sympathies, les systèmes littéraires ou philosophiques. Elles noteront d'une main attentive tous les passages où elles auront trouvé l'expression et le souvenir de leur vie passée, le tableau de leurs souffrances. Elles auront des larmes et de la vénération pour l'impuissance qui se proclame, et qui révèle toutes ses misères.

Elles s'étonneront d'abord de la hardiesse de l'aveu, quelques-unes rougiront d'avoir été devinées, et seront presque irritées de l'indiscrétion. Mais rentrées en elle-mêmes, elles verront dans *Lélia* plutôt une apologie qu'une accusation.

GUSTAVE PLANCHE.

Digitized by Google

ROLLA.

I.

Regrettez-vous le temps où le ciel, sur la terre,
Marchait et respirait dans un peuple de dieux,
Où Vénus Astarté, fille de l'onde amère,
Secouait, vierge encor, les larmes de sa mère,
Et fécondait le monde en tordant ses cheveux?
Regrettez-vous le temps où les Nymphes lascives
Ondoyaient au soleil avec les fleurs des eaux,
Et d'un éclat de rire agaçaient sur les rives
Les Faunes indolens couchés dans les roseaux?
Où les sources tremblaient des baisers de Narcisse?
Où, du nord au midi, sur la création,
Hercule promenait l'éternelle justice,
Sous son manteau sanglant, taillé dans un lion?
Où les Sylvains moqueurs, dans l'écorce des chênes,
Avec les rameaux verts se balançaient au vent,

Et sifflaient dans l'écho la chanson du passant?
Où tout était divin, jusqu'aux douleurs humaines,
Où le monde adorait ce qu'il tue aujourd'hui,
Où quatre mille dieux n'avaient pas un athée,
Où tout était heureux, excepté Prométhée,
Frère aîné de Satan, qui tomba comme lui?

Et quand tout fut changé, le ciel, la terre et l'homme,
Quand le berceau du monde en devint le cercueil,
Quand l'ouragan du nord sur les débris de Rome
De sa sombre avalanche étendit le linceul! —

Regrettez-vous le temps où d'un siècle barbare
Naquit un siècle d'or, plus fertile et plus beau?
Où le vieil univers fendit avec Lazare
De son front rajeuni la pierre du tombeau?
Regrettez-vous le temps où nos vieilles romances
Ouvraient leurs ailes d'or vers leur monde enchanté?
Où tous nos monumens et toutes nos croyances
Portaient le manteau blanc de leur virginité?
Où, sous la main du Christ, tout venait de renaître?
Où le palais du prince, et la maison du prêtre,
Portant la même croix sur leur front radieux,
Sortaient de la montagne en regardant les cieux?
Où Cologne et Strasbourg, Notre-Dame et Saint-Pierre,
S'agenouillant au loin dans leurs robes de pierre,
Sur l'orgue universel des peuples prosternés,
Entonnaient l'hosanna des siècles nouvau-nés?
Le temps où se faisait tout ce qu'a dit l'histoire,
Où sur les saints autels les crucifix d'ivoire
Ouvraient des bras sans tache et blancs comme le lait,
Où la vie était jeune, — où la mort espérait?

O Christ! je ne suis pas de ceux que la prière
Dans tes temples muets amène à pas tremblans;
Je ne suis pas de ceux qui vont à ton Calvaire,
En se frappant le cœur, baiser tes pieds sanglans;

Et je reste debout sous tes sacrés portiques,
Quand ton peuple fidèle, autour des noirs arceaux,
Se courbe en murmurant sous le vent des cantiques,
Comme au souffle du nord un peuple de roseaux.
Je ne crois pas, ô Christ! à ta parole sainte;
Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux.
D'un siècle sans espoir naît un siècle sans crainte;
Les comètes du nôtre ont dépeuplé les cieux.
Maintenant le hasard promène au sein des ombres
De leurs illusions les mondes réveillés;
L'esprit des temps passés, errant sur leurs décombres,
Jette au gouffre éternel tes anges mutilés.
Les clous du Golgotha te soutiennent à peine;
Sous ton divin tombeau le sol s'est dérobé :
Ta gloire est morte, ô Christ! et sur nos croix d'ébène
Ton cadavre céleste en poussière est tombé!

Eh bien! qu'il soit permis d'en baiser la poussière
Au moins crédule enfant de ce siècle sans foi,
Et de pleurer, ô Christ! sur cette froide terre
Qui vivait de ta mort, et qui mourra sans toi!
Oh! maintenant, mon Dieu! qui lui rendra la vie?
Du plus pur de ton sang tu l'avais rajeunie :
Jésus, ce que tu fis, qui jamais le fera?
Nous, vieillards nés d'hier, qui nous rajeunira?

Nous sommes aussi vieux qu'au jour de ta naissance,
Nous attendons autant; nous avons plus perdu.
Plus livide et plus froid, dans son cercueil immense,
Pour la seconde fois Lazare est étendu.
Où donc est le Sauveur, pour entr'ouvir nos tombes?
Où donc le vieux saint Paul, haranguant les Romains,
Suspendant tout un peuple à ses haillons divins?
Où donc est le Cénacle, où donc les Catacombes?
Avec qui marche donc l'auréole de feu?
Sur quels pieds tombez-vous, parfums de Magdelaine?

Où donc vibre dans l'air une voix plus qu'humaine?
Qui de nous, qui de nous va devenir un Dieu?

La terre est aussi vieille, aussi dégénérée,
Elle branle une tête aussi désespérée,
Que lorsque Jean parut sur le sable des mers,
Et que la moribonde, à sa parole sainte,
Tressaillant tout à coup comme une femme enceinte,
Sentit bondir en elle un nouvel univers.
Les jours sont revenus de Claude et de Tibère,
Tout ici, comme alors, est mort avec le temps,
Et Saturne est au bout du sang de ses enfans;
Mais l'espérance humaine est lasse d'être mère,
Et, le sein tout meurtri d'avoir tant allaité,
Elle fait son repos de sa stérilité.

II.

De tous les débauchés de la ville du monde
Où le libertinage est à meilleur marché,
De la plus vieille en vice, et de la plus féconde,
Je veux dire Paris, — le plus grand débauché
Était Jacques Rolla; — jamais dans les tavernes,
Sous les rayons tremblans des blafardes lanternes,
Plus indocile enfant ne s'était accoudé
Sur une table chaude, ou sur un coup de dé.
Ce n'était pas Rolla qui gouvernait sa vie,
C'étaient ses passions; — il les laissait aller
Comme un pâtre assoupi regarde l'eau couler.
Elles vivaient, — son corps était l'hôtellerie
Où s'étaient attablés ces pâles voyageurs;
Tantôt pour y briser les lits et les murailles,
Pour s'y chercher dans l'ombre, et s'ouvrir les entrailles
Comme des cerfs en rut et des gladiateurs;
Tantôt pour y chanter en s'enivrant ensemble,

Comme de gais oiseaux qu'un coup de vent rassemble,
Et qui, pour vingt amours, n'ont qu'un arbuste en fleurs.

Le père de Rolla, gentillâtre imbécile,
L'avait fait élever comme un riche héritier,
Sans songer que lui-même, à sa petite ville,
Il avait de son bien mangé plus de moitié.
En sorte que Rolla, par un beau soir d'automne,
Se vit à dix-neuf ans maître de sa personne, —
Et n'ayant dans la main ni talent ni métier.
Il eût trouvé d'ailleurs tout travail impossible;
Un gagne-pain quelconque, un métier de valet,
Soulevait sur sa lèvre un rire inextinguible.
Ainsi, mordant à même au peu qu'il possédait,
Il resta grand seigneur, tel que Dieu l'avait fait.

Hercule, fatigué de sa tâche éternelle,
S'assit un jour, dit-on, entre un double chemin.
Il vit la volupté qui lui tendait la main:
Il suivit la vertu, qui lui sembla plus belle.
Aujourd'hui rien n'est beau, ni le mal ni le bien.
Ce n'est pas notre temps qui s'arrête et qui doute;
Les siècles en passant ont fait leur grande route
Entre les deux sentiers, dont il ne reste rien.

Rolla fit à vingt ans ce qu'avaient fait ses pères. —
Ce qu'on voit aux abords d'une grande cité,
Ce sont des abattoirs, des murs, des cimetières;
C'est ainsi qu'en entrant dans la société,
On trouve ses égouts. — La virginité sainte
S'y cache à tous les yeux sous une triple enceinte;
On voile la pudeur; mais la corruption
Y baise en plein soleil la prostitution.
Les hommes dans leur sein n'accueillent leur semblable,
Que lorsqu'il a trempé dans le fleuve fangeux
L'acier chaste et brûlant du glaive redoutable
Qu'il a reçu du ciel, pour se défendre d'eux.

Jacque était grand, loyal, intrépide et superbe.
L'habitude, qui fait de la vie un proverbe,
Lui donnait la nausée. — Heureux ou malheureux,
Il ne fit rien comme elle, et garda pour ses dieux
L'audace et la fierté, qui sont ses sœurs aînées.

Il prit trois bourses d'or, et, durant trois années,
Il vécut au soleil sans se douter des lois;
Et jamais fils d'Adam, sous la sainte lumière,
N'a, de l'est au couchant, promené sur la terre
Un plus large mépris des peuples et des rois.

Seul, il marchait tout nu dans cette mascarade
Qu'on appelle la vie, en y parlant tout haut.
Tel que la robe d'or du jeune Alcibiade,
Son orgueil indolent, du palais au ruisseau,
Traînait derrière lui comme un royal manteau.

Ce n'était pour personne un objet de mystère,
Qu'il eût trois ans à vivre, et qu'il mangeât son bien.
Le monde souriait en le regardant faire,
Et lui, qui le faisait, disait à l'ordinaire :
Qu'il se ferait sauter quand il n'aurait plus rien.

C'était un noble cœur, naïf comme l'enfance,
Bon comme la pitié; — grand comme l'espérance,
Il ne voulut jamais croire à sa pauvreté.
L'armure qu'il portait n'allait pas à sa taille;
Elle était bonne au plus pour un jour de bataille;
Et ce jour-là fut court comme une nuit d'été.

Lorsque dans le désert la cavale sauvage,
Après trois jours de marche, attend un jour d'orage,
Pour boire l'eau du ciel sur ses palmiers poudreux,
Le soleil est de plomb. — Les palmiers en silence
Sous leur ciel embrasé penchent leurs longs cheveux.
Elle cherche son puits dans le désert immense,

Le soleil l'a séché. — Sur le rocher brûlant,
Les lions hérissés dorment en grommelant.
Elle se sent fléchir ; ses narines, qui saignent,
S'enfoncent dans le sable ; — et le sable altéré
Vient boire avidement son sang décoloré.
Alors elle se couche, et ses grands yeux s'éteignent,
Et le pâle désert roule sur son enfant
Les flots silencieux de son linceul mouvant.

Elle ne savait pas, lorsque les caravanes,
Avec leurs chameliers, passaient sous les platanes,
Qu'elle n'avait qu'à suivre et qu'à baisser le front,
Pour trouver à Bagdad de fraîches écuries,
Des rateliers dorés, des luzernes fleuries,
Et des puits dont le ciel n'a jamais vu le fond.

Si Dieu nous a tirés tous de la même fange,
Certe il a dû pétrir dans une argile étrange,
Et sécher aux rayons d'un soleil irrité
Cet être, quel qu'il soit, ou l'aigle, ou l'hirondelle,
Qui ne saurait plier ni son cou ni son aile,
Et qui n'a pour tout bien qu'un mot : la liberté.

III.

Est-ce sur de la neige, ou sur une statue,
Que cette lampe d'or, dans l'ombre suspendue,
Fait onduler l'azur de ce rideau tremblant?
Non, la neige est plus pâle, et le marbre est moins blanc.
C'est un enfant qui dort. — Sur ses lèvres ouvertes
Voltige par instant un faible et doux soupir ;
Un soupir plus léger que ceux des algues vertes
Quand le soir sur les mers voltige le zéphir,
Et que, sentant fléchir ses ailes embaumées

Sous les baisers ardens de ses fleurs bien-aimées,
Il boit sur ses bras nus les perles des roseaux.

C'est un enfant qui dort sous ces épais rideaux,
Un enfant de quinze ans, — presque une jeune femme;
Rien n'est encor formé dans cet être charmant.
Le petit chérubin qui veille sur son âme
Doute s'il est son frère, ou s'il est son amant.
Ses longs cheveux épars la couvrent tout entière.
La croix de son collier repose dans sa main,
Comme pour témoigner qu'elle a fait sa prière,
Et qu'elle va la faire en s'éveillant demain.

Elle dort, regardez: — quel front noble et candide!
Partout, comme un lait pur sur une onde limpide,
Le ciel sur la beauté répandit la pudeur.
Elle dort toute nue et la main sur son cœur.
N'est-ce pas que la nuit la rend encor plus belle?
Que ces molles clartés palpitent autour d'elle,
Comme si, malgré lui, le sombre esprit du soir
Sentait sur ce beau corps frémir son manteau noir?

Les pas silencieux du prêtre dans l'enceinte
Font tressaillir le cœur d'une terreur moins sainte,
O vierge! que le bruit de tes soupirs légers.
Regardez cette chambre et ces frais orangers;
Ces livres, ce métier, cette branche bénite
Qui se penche en pleurant sur ce vieux crucifix;
Ne chercherait-on pas le rouet de Marguerite
Dans ce mélancolique et chaste paradis?

N'est-ce pas qu'il est pur, le sommeil de l'enfance?
Que le ciel lui donna sa beauté pour défense?
Que l'amour d'une vierge est une piété,
Comme l'amour céleste; et qu'en approchant d'elle,
Dans l'air qu'elle respire on sent frissonner l'aile
Du séraphin jaloux qui veille à son côté?

Si ce n'est pas ta mère, ô pâle jeune fille,
Quelle est donc cette femme assise à ton chevet,
Qui regarde l'horloge et l'âtre qui pétille,
En secouant la tête, et d'un air inquiet?
Qu'attend-elle si tard? — Pour qui, si c'est ta mère,
S'en va-t-elle entr'ouvrir, depuis quelques instans,
Ta porte et ton balcon..... si ce n'est pour ton père?
Et ton père, Marie, est mort depuis long-temps.
Pour qui donc ces flacons, cette table fumante,
Que de ses propres mains elle vient de servir?
Pour qui donc ces flambeaux, et qui donc va venir?
Qui que ce soit, tu dors! — Tu n'es pas son amante.
Les songes de tes nuits sont plus purs que le jour,
Et trop jeunes encor pour te parler d'amour.

A qui donc ce manteau que cette femme essuie?
Il est couvert de boue et dégouttant de pluie;
C'est le tien, Maria, c'est celui d'un enfant.
Tes cheveux sont mouillés. Tes mains et ton visage
Sont devenus vermeils au froid souffle du vent.
Où donc t'en allais-tu par cette nuit d'orage?
Cette femme n'est pas ta mère, assurément.

Silence! on a parlé. Des femmes inconnues
Ont entr'ouvert la porte, — et d'autres demi-nues,
Les cheveux en désordre, et se traînant aux murs,
Traversaient en sueur des corridors obscurs.
Une lampe a bougé; — les restes d'une orgie,
Aux dernières lueurs de sa morne clarté,
Sont apparus au fond d'un boudoir écarté.
Les verres se heurtaient sur la nappe rougie;
La porte est retombée avec un rire affreux.

C'est une vision, n'est-il pas vrai, Marie?
C'est un rêve insensé qui m'a frappé les yeux.
Tout repose, tout dort; — cette femme est ta mère.
C'est le parfum des fleurs, c'est une huile légère

Qui baigne tes cheveux, — et la chaste rougeur
Qui couvre ton beau front, vient du sang de ton cœur.

Silence! quelqu'un frappe, — et sur les dalles sombres
Un pas retentissant fait tressaillir la nuit.
Une lueur tremblante approche avec deux ombres;
C'est toi, maigre Rolla? que viens-tu faire ici?

O Faust! n'étais-tu pas prêt à quitter la terre,
Dans cette nuit d'angoisse où l'archange déchu
Sous son manteau de feu, comme une ombre légère,
T'emporta dans l'espace à ses pieds suspendu?
N'avais-tu pas crié ton dernier anathème?
Et quand tu tressaillis au bruit des chants sacrés,
N'avais-tu pas frappé, dans ton dernier blasphème,
Ton front sexagénaire à tes murs délabrés?
Oui, le poison tremblait sur ta lèvre livide;
La Mort, qui t'escortait dans tes œuvres sans nom,
Avait à tes côtés descendu jusqu'au fond
La spirale sans fin de ton long suicide;
Et, trop vieux pour s'ouvrir, ton cœur s'était brisé,
Comme un roc en hiver, par la froidure usé.
Ton heure était venue, athée à barbe grise,
L'arbre de ta science était déraciné;
L'ange exterminateur te vit avec surprise
Faire jaillir encor, pour te vendre au damné,
Une goutte de sang de ton bras décharné.
Oh! sur quel océan, sur quelle grotte obscure,
Sur quel bois d'aloës et de frais oliviers,
Sur quelle neige intacte au sommet des glaciers,
Souffle-t-il à l'aurore une brise aussi pure,
Un vent d'est aussi plein des larmes du printemps,
Que celui qui passa sur ta tête blanchie,
Quand le ciel te donna de ressaisir la vie,
Au manteau virginal d'un enfant de quinze ans!

Quinze ans! — O Roméo! l'âge de Juliette!

L'âge où vous vous aimiez! où le vent du matin
Sur l'échelle de soie, au chant de l'alouette,
Berçait vos longs baisers et vos adieux sans fin!
Quinze ans! — l'âge céleste où l'arbre de la vie,
Sous la tiède oasis du désert embaumé,
Baigne ses fruits dorés de myrrhe et d'ambroisie,
Et pour féconder l'air, comme un palmier d'Asie,
N'a qu'à jeter au vent son manteau parfumé!
Quinze ans! — l'âge où la femme, au jour de sa naissance,
Sortit des mains de Dieu si blanche d'innocence,
Si riche de beauté, que son père immortel
De ses phalanges d'or en fit l'âge éternel!

Oh! la fleur de l'Éden, pourquoi l'as-tu fanée,
Insouciante enfant, belle Eve aux blonds cheveux?
Tout trahir et tout perdre était ta destinée;
Tu fis ton Dieu mortel, et tu l'en aimas mieux.
Qu'on te rende le ciel, tu le perdras encore.
Tu sais trop bien qu'ailleurs c'est toi que l'homme adore;
Avec lui de nouveau tu voudrais t'exiler,
Pour mourir sur son cœur, et pour l'en consoler!

Rolla considérait d'un œil mélancolique
La belle Marion dormant dans son grand lit;
Je ne sais quoi d'horrible et presque diabolique
Le faisait jusqu'aux os frissonner malgré lui.
Marion coûtait cher. — Pour lui payer sa nuit,
Il avait dépensé sa dernière pistole.
Ses amis le savaient; — lui-même, en arrivant,
Il s'était pris la main, et donné sa parole,
Que personne au grand jour ne le verrait vivant.
Trois ans, — les trois plus beaux de la belle jeunesse,
Trois ans de volupté, de délire et d'ivresse,
Allaient s'évanouir comme un songe léger,
Comme le chant lointain d'un oiseau passager.
Et cette triste nuit, — nuit de mort, — la dernière,
Celle où l'agonisant fait encor sa prière,

Quand sa lèvre est muette, — où pour le condamné
Tout est si près de Dieu que tout est pardonné,
Il venait la passer chez une fille infâme,
Lui! chrétien, homme, fils d'un homme! Et cette femme,
Cet être misérable, un brin d'herbe, un enfant,
Sur son cercueil ouvert dormait en l'attendant.

O chaos éternel! prostituer l'enfance!
Ne valait-il pas mieux, sur ce lit, sans défense,
Balafrer ce beau corps au tranchant d'une faux,
Prendre ce cou de neige et lui tordre les os?
Ne valait-il pas mieux lui poser sur la face
Un masque de chaux vive avec un gant de fer,
Que d'en faire un ruisseau limpide à la surface,
Réfléchissant les fleurs et l'étoile qui passe,
Et d'en salir le fond des poisons de l'enfer!

Oh! qu'elle est belle encor! quel trésor, ô nature!
Oh! quel premier baiser l'amour te préparait!
Quels doux fruits eût portés, quand sa fleur sera mûre,
Cette beauté céleste, et quelle flamme pure
Sur cette chaste lampe un jour s'éveillerait!

Pauvreté! pauvreté! c'est toi la courtisane;
C'est toi qui dans ce lit as poussé cet enfant
Que la Grèce eût jeté sur l'autel de Diane!
Regarde, — elle a prié ce soir en s'endormant.....
Prié! — qui donc, grand Dieu! C'est toi qu'en cette vie
Il faut qu'à deux genoux elle conjure et prie;
C'est toi qui chuchotant, dans le souffle du vent,
Au milieu des sanglots d'une insomnie amère,
Es venue un beau soir murmurer à sa mère :
Ta fille est belle et vierge, et tout cela se vend.
Pour aller au sabbat, c'est toi qui l'as lavée,
Comme on lave les morts pour les mettre au tombeau;
C'est toi qui cette nuit, quand elle est arrivée,
Aux lueurs des éclairs, courais sous son manteau!

Digitized by Google

Hélas! qui peut savoir pour quelle destinée,
En lui donnant du pain, peut-être elle était née?
D'un être sans pudeur ce n'est pas là le front.
Rien d'impur ne germait sous cette fraîche aurore.
Pauvre fille! à quinze ans ses sens dormaient encore;
Son nom était Marie, et non pas Marion.
Ce qui l'a dégradée, hélas! c'est la misère,
Et non l'amour de l'or. — Telle que la voilà,
Sous les rideaux dorés de ce hideux repaire,
Dans cet infâme lit, elle donne à sa mère,
En rentrant au logis, ce qu'elle a gagné là.

Vous ne la plaignez pas, vous, femmes de ce monde!
Vous, qui vivez gaîment dans une horreur profonde
De tout ce qui n'est pas riche et gai comme vous!
Vous ne la plaignez pas, vous, mères de familles,
Qui poussez les verroux aux portes de vos filles,
Et cachez un amant sous le lit de l'époux!
Vos amours sont dorés, vivans et poétiques;
Vous en parlez du moins, — vous n'êtes pas publiques.
Vous n'avez jamais vu le spectre de la faim
Soulever en chantant les draps de votre couche,
Et, de sa lèvre blême effleurant votre bouche,
Demander un baiser pour un morceau de pain.

O mon siècle, est-il vrai que ce qu'on te voit faire
Se soit vu de tout temps? O fleuve impétueux,
Tu portes à la mer des cadavres hideux;
Ils flottent en silence, — et cette vieille terre,
Qui voit l'humanité vivre et mourir ainsi,
Autour de son soleil tournant dans son orbite,
Vers son père immortel n'en monte pas plus vite,
Pour tâcher de l'atteindre, et de s'en plaindre à lui.

Eh bien! lève-toi donc, puisqu'il en est ainsi,
Lève toi les seins nus, belle prostituée.
Le vin coule et pétille, et la brise du soir

Berce tes rideaux blancs dans ton joyeux miroir.
C'est une belle nuit, — c'est moi qui l'ai payée.
Le Christ à son souper sentit moins de terreur,
Que je ne sens au mien de gaîté dans le cœur.
Allons! vive l'amour que l'ivresse accompagne!
Que tes baisers brûlans sentent le vin d'Espagne!
Que l'esprit du vertige et des bruyans repas
A l'ange du plaisir nous porte dans ses bras.
Allons! chantons Bacchus, l'amour et la folie!
Buvons au temps qui passe, à la mort, à la vie!
Oublions et buvons; — vive la liberté!
Chantons l'or et la nuit, la vigne et la beauté!

IV.

Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire
Voltige-t-il encor sur tes os décharnés?
Ton siècle était, dit-on, trop jeune pour te lire;
Le nôtre doit te plaire, et tes hommes sont nés.
Il est tombé sur nous, cet édifice immense,
Que de tes larges mains tu sapais nuit et jour.
La mort devait t'attendre avec impatience,
Pendant quatre-vingts ans que tu lui fis ta cour;
Vous devez vous aimer d'un infernal amour.
Ne quittes-tu jamais la couche nuptiale
Où vous vous embrassez dans les vers du tombeau,
Pour t'en aller tout seul promener ton front pâle
Dans un cloître désert ou dans un vieux château?
Que te disent alors tous ces grands corps sans vie?
Ces murs silencieux, ces autels désolés,
Que pour l'éternité ton soufle a dépeuplés?
Que te disent les croix? que te dit le Messie?
Oh! saigne-t-il encor, quand pour le déclouer,
Sur son arbre tremblant comme une fleur flétrie,
Ton spectre dans la nuit revient le secouer?

Crois-tu ta mission dignement accomplie,
Et comme l'Éternel, à la création,
Trouves-tu que c'est bien, et que ton œuvre est bon?
Au festin de mon hôte alors je te convie.
Tu n'as qu'à te lever; — quelqu'un soupe ce soir
Chez qui le commandeur peut frapper et s'asseoir.

Entends-tu soupirer ces enfans qui s'embrassent?
On dirait, dans l'étreinte où leurs bras nus s'enlacent,
Par une double vie un seul corps animé.
Des sanglots inouis, des plaintes oppressées,
Ouvrent en frissonnant leurs lèvres insensées.
En les baisant au front, le plaisir s'est pâmé.
Ils sont jeunes et beaux, et, rien qu'à les entendre,
Dans son pavillon d'or le ciel devrait descendre :
Regarde! — ils n'aiment pas; ils n'ont jamais aimé.

Où les ont-ils appris, ces mots si pleins de charmes
Que la volupté seule, au milieu de ses larmes,
A le droit de répandre et de balbutier?
O femme! étrange objet de joie et de supplice!
Mystérieux autel, où, dans le sacrifice,
On entend tour à tour blasphémer et prier!
Dis-moi, dans quel écho, dans quel air vivent-elles,
Ces paroles sans nom, et pourtant éternelles,
Qui ne sont qu'un délire, et depuis cinq mille ans
Se suspendent encore aux lèvres des amans?

O profanation! point d'amour, et deux anges!
Deux cœurs purs comme l'or, que les saintes phalanges
Porteraient à leur père, en voyant leur beauté!
Point d'amour! et des pleurs! et la nuit qui murmure,
Et le vent qui frémit, et toute la nature
Qui pâlit de plaisir, qui boit la volupté!
Et des parfums fumans, et des flacons à terre,
Et des baisers sans nombre, et peut-être, ô misère!

Un malheureux de plus qui maudira le jour.
Point d'amour! et partout le spectre de l'amour!

Cloîtres silencieux, voûtes des monastères,
C'est vous, sombres caveaux, vous qui savez aimer.
Ce sont vos froides nefs, vos pavés et vos pierres
Que jamais lèvre en feu n'a baisés sans pâmer.
Oh! venez donc r'ouvrir vos profondes entrailles
A ces deux enfans-là, qui cherchent le plaisir
Sur un lit qui n'est bon qu'à dormir ou mourir.
Frappez-leur donc le cœur sur vos saintes murailles,
Que la haire sanglante y fasse entrer ses clous.
Trempez-leur donc le front dans les eaux baptismales;
Dites-leur donc un peu ce qu'avec leurs genoux
Il leur faudrait user de pierres sépulcrales,
Avant de soupçonner qu'on aime comme vous.

Oui, c'est un vaste amour qu'au fond de vos calices
Vous buviez à plein cœur, moines mystérieux!
La tête du Sauveur errait sur vos cilices,
Lorsque le doux sommeil avait fermé vos yeux;
Et quand l'orgue chantait aux rayons de l'aurore,
Dans vos vitraux dorés vous le cherchiez encore.
Vous aimiez ardemment! oh! vous étiez heureux!

Vois-tu, vieil Arouet? cet homme plein de vie,
Qui de baisers ardens couvre ce sein si beau,
Sera couché demain dans un étroit tombeau.
Jetterais-tu sur lui quelques regards d'envie?
Sois tranquille, il t'a lu, rien ne peut lui donner
Ni consolation, ni lueur d'espérance.
Si l'incrédulité devient une science,
On parlera de Jacque, et, sans la profaner,
Dans ta tombe ce soir tu pourrais l'emmener.

Penses-tu cependant que si quelque croyance,
Si le plus léger fil le retenait encor,

Il viendrait sur ce lit prostituer sa mort?
Sa mort! — Ah! laisse-lui la plus faible pensée
Qu'elle n'est qu'un passage à quelque lieu d'horreur;
Au plus affreux, qu'importe? il n'en aura pas peur.
Il la relèvera, la jeune fiancée,
Il la regardera, dans l'espace élancée,
Porter au Dieu vivant la clef d'or de son cœur!

Voilà pourtant ton œuvre, Arouet, voilà l'homme
Tel que tu l'as voulu. — C'est dans ce siècle-ci,
C'est d'hier seulement qu'on peut mourir ainsi.
Quand Brutus s'écria sur les débris de Rome :
Vertu, tu n'es qu'un nom! — il ne blasphéma pas.
Il avait tout perdu, sa gloire et sa patrie,
Son beau rêve adoré, sa liberté chérie,
Sa Portia, son Cassius, son sang et ses soldats;
Il ne voulait plus croire aux choses de la terre.
Mais quand il se vit seul, assis sur une pierre,
En songeant à la mort, il regarda les cieux.
Il n'avait rien perdu dans cet espace immense;
Son cœur y respirait un air plein d'espérance;
Il lui restait encor son épée et ses dieux.

Et que nous reste-t-il, à nous, les déicides?
Pour qui travailliez-vous, démolisseurs stupides,
Lorsque vous disséquiez le Christ sur son autel?
Que vouliez-vous semer sur sa céleste tombe,
Quand vous jetiez au vent la sanglante colombe
Qui tombe en tournoyant dans l'abîme éternel?
Vous vouliez pétrir l'homme à votre fantaisie?
Vous vouliez faire un monde. — Eh bien! vous l'avez fait.
Votre monde est superbe, et votre homme est parfait!
Les monts sont nivelés, la plaine est éclaircie;
Vous avez sagement taillé l'arbre de vie.
Tout est bien balayé sur vos chemins de fer;
Tout est grand, tout est beau, mais on meurt dans votre air.
Vous y faites vibrer de sublimes paroles;

Elles flottent au loin dans les vents empestés,
Elles ont ébranlé de terribles idoles;
Mais les oiseaux du ciel en sont épouvantés.
L'hypocrisie est morte, on ne croit plus aux prêtres.
Mais la vertu se meurt, on ne croit plus à Dieu.
Le noble n'est plus fier du sang de ses ancêtres;
Mais il le prostitue au fond d'un mauvais lieu.
On ne mutile plus la pensée et la scène;
On a mis au plein vent l'intelligence humaine :
Mais le peuple voudra des combats de taureau.
Quand on est pauvre et fier, quand on est riche et triste,
On n'est plus assez fou pour se faire trapiste;
Mais on fait comme Escousse, on allume un réchaud.

V.

Quand Rolla sur les toits vit le soleil paraître,
Il alla s'appuyer au bord de la fenêtre.
De pesans chariots commençaient à rouler.
Il courba son front pâle, et resta sans parler.
En longs ruisseaux de sang se déchiraient les nues;
Tel, quand Jésus cria, des mains du ciel venues
Fendirent en lambeaux le voile aux plis sanglans.

Un groupe délaissé de chanteurs ambulans
Murmurait sur la place une ancienne romance.
Ah! comme les vieux airs qu'on chantait à douze ans
Frappent droit dans le cœur aux heures de souffrance!
Comme ils dévorent tout! comme on se sent loin d'eux!
Comme on baisse la tête en les trouvant si vieux!
Sont-ce là tes soupirs, noir esprit des ruines?
Ange des souvenirs, sont-ce là tes sanglots?
Ah! comme ils voltigeaient, frais et légers oiseaux,
Sur le palais doré des amours enfantines!

Digitized by Google

Comme ils savent rouvrir les fleurs des temps passés,
Et nous ensevelir, eux qui nous ont bercés!

Rolla se détourna pour regarder Marie.
Elle se trouvait lasse, et s'était rendormie.
Ainsi tous deux fuyaient les cruautés du sort,
L'enfant dans le sommeil, et l'homme dans la mort.

Quand le soleil se lève aux beaux jours de l'automne,
Les neiges sous ses pas paraissent s'embrâser.
Les épaules d'argent de la nuit qui frissonne
Se couvrent de rougeur sous son premier baiser.
Tel frissonne le corps d'une chaste pucelle,
Quand dans les soirs d'été le sang lui porte au cœur.
Tel, le moindre desir qui l'effleure de l'aile
Met un manteau de pourpre à la sainte pudeur.
Roi du monde, ô soleil! la terre est ta maîtresse.
Ta sœur dans ses bras nus l'endort à ton côté;
Tu n'as voulu pour toi l'éternelle jeunesse
Qu'afin de lui verser l'éternelle beauté!

Vous qui volez là-bas, légères hirondelles,
Dites-moi, dites-moi, pourquoi vais-je mourir?
Oh! l'affreux suicide! oh! si j'avais des ailes,
Par ce beau ciel si pur, je voudrais les ouvrir!
Dites-moi, terre et cieux, qu'est-ce donc que l'aurore?
Qu'importe un jour de plus à ce vieil univers?
Dites-moi, verts gazons, dites-moi, sombres mers,
Quand des feux du matin l'horizon se colore,
Si vous n'éprouvez rien, qu'avez-vous donc en vous
Qui fait bondir le cœur et fléchir les genoux?
O terre, à ton soleil qui donc t'a fiancée?
Que chantent tes oiseaux? que pleure ta rosée?
Pourquoi de tes amours viens-tu m'entretenir?
Que me voulez-vous tous, à moi qui vais mourir?

Et pourquoi donc *aimer?* Pourquoi ce mot terrible
Revenait-il sans cesse à l'esprit de Rolla?

Quels étranges accords, quelle voix invisible
Venaient le murmurer, quand la mort était là !

A lui, qui, débauché jusques à la folie,
Et dans les cabarets vivant au jour le jour,
Aussi facilement qu'il méprisait la vie
Faisait gloire et métier de mépriser l'amour?
A lui, qui regardait ce mot comme une injure,
Et, comme un vieux soldat vous montre une blessure,
Montrait avec orgueil le rocher de son cœur,
Où n'avait pas germé la plus chétive fleur!
A lui, qui n'avait eu ni logis ni maîtresse,
Qui vivait en plein air, en défiant son sort;
Et qui laissait le vent secouer sa jeunesse,
Comme une feuille sèche au pied d'un arbre mort!

Et maintenant que l'homme avait vidé son verre,
Qu'il venait dans un bouge, à son heure dernière,
Chercher un lit de mort où l'on pût blasphémer;
Quand tout était fini, quand la nuit éternelle
Attendait de ses jours la dernière étincelle,
Qui donc au moribond osait parler d'aimer?

Lorsque le jeune aiglon, voyant partir sa mère,
En la suivant des yeux s'avance au bord du nid,
Qui donc lui dit alors qu'il peut quitter la terre,
Et sauter dans le ciel déployé devant lui?
Qui donc lui parle bas, l'encourage et l'appelle?
Il n'a jamais ouvert sa serre ni son aile;
Il sait qu'il est aiglon ; — le vent passe, il le suit.

Il naît sous le soleil des âmes dégradées,
Comme il naît des chacals, des chiens et des serpens,
Qui meurent dans la fange où leurs mères sont nées,
Le ventre tout gonflé de leurs œufs malfaisans.
La nature a besoin de leurs sales lignées

Digitized by Google

Pour engraisser la terre autour de ses tombeaux,
Chercher ses diamans, et nourrir ses corbeaux.

Mais quand elle pétrit ses nobles créatures,
Elle qui voit là-haut comme on vit ici-bas,
Elle sait des secrets qui les font assez pures,
Pour que le monde entier ne les lui souille pas.
Le moule en est d'airain, si l'espèce en est rare;
Elle peut les plonger dans ses plus noirs marais;
Elle sait ce que vaut son marbre de Carrare,
Et que les eaux du ciel ne l'entament jamais.

Il peut s'assimiler au débauché vulgaire,
Celui que le ciseau de la commune mère
A taillé dans les flancs de ses plus purs granits.
Il peut pendant trois ans étouffer sa pensée.
Dans la nuit de son cœur la vipère glacée
Déroule tôt ou tard ses anneaux infinis.

Nègres de Saint-Domingue, après combien d'années
De farouche silence et de stupidité,
Vos peuplades sans nombre, au soleil enchaînées,
Se sont-elles de terre enfin déracinées,
Au souffle de la haine et de la liberté?
C'est ainsi qu'aujourd'hui s'éveillent tes pensées,
O Rolla! c'est ainsi que bondissent tes fers,
Et que devant tes yeux des torches insensées
Courent à l'infini, traversant des déserts.

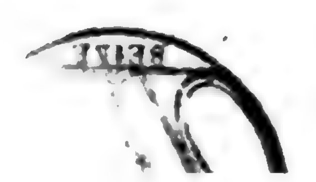
Écrase maintenant les débris de ta vie;
Écorche tes pieds nus sur tes flacons brisés;
Et, dans le dernier toast de ta dernière orgie,
Etouffe le néant dans tes bras épuisés.
Le néant! le néant! vois-tu son ombre immense
Qui ronge le soleil sur son axe enflammé?
L'ombre gagne! il s'éteint, — l'éternité commence.
Tu n'aimeras jamais, toi qui n'as point aimé.

Rolla, pâle et tremblant, referma la croisée.
Il brisa sur sa tige un pauvre dahlia.
J'aime, lui dit la fleur, et je meurs embrâsée
Des baisers du zéphir, qui me relèvera.
J'ai jeté loin de moi, quand je me suis parée,
Les élémens impurs qui souillaient ma fraîcheur.
Il m'a baisée au front dans ma robe dorée;
Tu peux m'épanouir, et me briser le cœur.

J'aime! — voilà le mot que la nature entière
Crie au vent qui l'emporte, à l'oiseau qui le suit!
Sombre et dernier soupir que poussera la terre,
Quand elle tombera dans l'éternelle nuit!
Oh! vous le murmurez dans vos sphères sacrées,
Etoiles du matin, ce mot triste et charmant!
La plus faible de vous, quand Dieu vous a créées,
A voulu traverser les plaines éthérées,
Pour chercher le soleil, son immortel amant.
Elle s'est élancée au sein des nuits profondes.
Mais une autre l'aimait elle-même; — et les mondes
Se sont mis en voyage autour du firmament!

Jacque était immobile, et regardait Marie.
Je ne sais ce qu'avait cette femme endormie
D'étrange dans ses traits, de grand, de *déjà vu*.
Il se sentait frémir d'un frisson inconnu.
N'était-ce pas sa sœur, cette prostituée?
Les murs de cette chambre obscure et délabrée
N'étaient-ils pas aussi faits pour l'ensevelir?
Ne la sentait-il pas souffrir de sa torture,
Et saigner des douleurs dont il allait mourir?

Oui, dans cette chétive et douce créature
La résignation marche à pas languissans.
Sa souffrance est ma sœur, — oui, voilà la statue
Que je devais trouver sur ma tombe étendue,
Dormant d'un doux sommeil tandis que j'y descends.



Oh! ne t'éveille pas! ta vie est à la terre.
Mais ton sommeil est pur, — ton sommeil est à Dieu!
Laisse-moi le baiser sur ta longue paupière;
C'est à lui, pauvre enfant, que je veux dire adieu;
Lui, qui n'a pas vendu sa robe d'innocence,
Lui que je puis aimer, et n'ai point acheté;
Lui, qui se croit encor aux jours de ton enfance,
Lui qui rêve! — et qui n'a de toi que ta beauté.

Oh! mon Dieu! n'est-ce pas une forme angélique
Qui flotte mollement sous ce rideau léger?
S'il est vrai que l'amour, ce cygne passager,
N'ait besoin pour dorer son chant mélancolique
Que des contours divins de la réalité,
Et de ce qui voltige autour de la beauté;
S'il est vrai qu'ici-bas on le trompe sans cesse,
Et que lui qui le sait, de peur de se guérir,
Doive éternellement ne prendre à sa maîtresse
Que les illusions qu'il lui faut pour souffrir;
Qu'ai-je à chercher ailleurs? la jeunesse et la vie
Ne sont-elles pas là dans toute leur fraîcheur?
Amour! tu peux venir. Que t'importe Marie?
Pendant que sur sa tige elle est épanouie,
Si tu n'es qu'un parfum, sors de ta triste fleur!

Lentement, doucement, à côté de Marie,
Les yeux sur ses yeux bleus, leur fraîche haleine unie,
Rolla s'était couché: son regard assoupi
Flottait, puis remontait, puis mourait malgré lui.
Marie en soupirant entr'ouvrit sa paupière.
Je faisais, lui dit-elle, un rêve singulier.
J'étais là, dans ce lit, je croyais m'éveiller,
La chambre me semblait comme un grand cimetière,
Tout plein de tertres verts et de vieux ossemens.
Trois hommes dans la neige apportaient une bière;
Ils la posèrent là pour faire leur prière;
Puis la bière s'ouvrit, et je vous vis dedans.

Un gros flot de sang noir vous coulait sur la face.
Vous vous êtes levé pour venir à mon lit;
Vous m'avez pris la main, et puis vous avez dit:
« Qu'est-ce que tu fais là? pourquoi prends-tu ma place? »
Alors j'ai regardé, j'étais sur un tombeau.

— Vraiment? répondit Jacque; eh bien! ma chère amie,
Ton rêve est assez vrai du moins, s'il n'est pas beau,
Tu n'auras pas besoin demain d'être endormie
Pour en voir un pareil; je me tuerai ce soir.

Marie en souriant regarda son miroir.
Mais elle y vit Rolla si pâle derrière elle,
Qu'elle en resta muette et plus pâle que lui.
Ah! dit-elle, en tremblant, qu'avez-vous aujourd'hui ?
— Ce que j'ai? dit Rolla, tu ne sais pas, ma belle,
Que je suis ruiné depuis hier au soir?
C'est pour te dire adieu que je venais te voir.
Tout le monde le sait, il faut que je me tue.
— Vous avez donc joué? — Non, je suis ruiné.

— Ruiné? dit Marie, et comme une statue
Elle fixait à terre un grand œil étonné.
Ruiné? ruiné? vous n'avez pas de mère?
Pas d'amis? de parens? personne sur la terre ?
Vous voulez vous tuer? pourquoi vous tuez-vous?

Elle se retourna sur le bord de sa couche.
Jamais son doux regard n'avait été si doux.
Deux ou trois questions flottèrent sur sa bouche;
Mais n'osant pas les faire, elle s'en vint poser
Sa tête sur la sienne et lui prit un baiser.
Je voudrais pourtant bien te faire une demande,
Murmura-t-elle enfin; mais je n'ai pas d'argent,
Et si tôt que j'en ai, ma mère me le prend.
Mais j'ai mon collier d'or, veux-tu que je le vende?
Tu prendras ce qu'il vaut, et tu l'iras jouer.

Rolla lui répondit par un léger sourire;
Il prit un flacon noir qu'il vida sans rien dire;
Puis se penchant sur elle, il baisa son collier.
Quand elle souleva sa tête appesantie,
Ce n'était déjà plus qu'un être inanimé.
Dans ce chaste baiser son âme était partie,
Et, pendant un moment, tous deux avaient aimé.

Alfred de Musset.

SOUVENIRS

DE

LA NORMANDIE.

I.

Cherbourg. — Naufrage de la frégate La Résolue.

En arrivant à Cherbourg, on cherche partout des yeux ce port magnifique dont on a tant vanté les merveilles, cette digue lancée à si grands frais dans la mer par la main de Louis XVI, élevée à sa surface par Napoléon, ces forts de granit et de bronze, ces bassins où tant de millions ont été ensevelis. On ignore que, pour voir et comprendre Cherbourg, il faut plusieurs journées de courses en mer et d'études sur la carte.

Vauban, le grand maréchal de Vauban, qui avait examiné et apprécié avec tant de génie toutes les positions de nos côtes, depuis Dunkerque jusqu'à Antibes, nommait Cherbourg l'*Auberge de la Manche*. C'était en effet une véritable auberge alors, ouverte à tous les vents, mal tenue, mal close, un caravanserail d'Orient

où chacun pouvait entrer, ami ou ennemi, honnête homme ou pirate.

L'auberge de la Manche a été formée, dans tous les temps, de trois parties bien distinctes. C'est une grande et longue cité, d'un aspect fort simple, assise comme Dieppe, en amphithéâtre sur le bord de la mer, au fond d'une baie qui se trouve à une distance à peu près égale de Brest et de Dunkerque. Cette grande enceinte, jadis béante, étend ses deux longs bras rocailleux jusqu'aux caps de Barfleur et de la Hogue, qui sont eux-mêmes les deux points les plus avancés de la presqu'île du Cotentin, large promontoire, dont les côtes, vues de l'île de Wight, sont une menace perpétuelle à l'Angleterre. Un vaisseau qui cingle vers cette baie, en trouve bientôt une seconde de même forme, qui est comme la seconde salle de l'auberge. C'est la rade, rade immense, enclavée comme un second hémicycle, dans la grande baie de dix lieues de large ouverte aux flots de la pleine mer. Ses deux extrémités s'appuient, à l'est, sur une petite île, l'Ile Pelée, rocher aride où s'élève aujourd'hui une masse de granit immense, incrustée de cent canons, et à l'ouest sur la pointe de Querqueville, garnie aussi d'artillerie et de granit. Entre ces deux positions, s'étend la mer sur une longueur de quatre mille toises. C'est sur cette ligne qu'on a jeté la fameuse digue.

Arrivé là, le navire trouve une troisième enceinte, le dernier demi-cercle que forme la côte, défendu encore par deux forts, le fort du Homet et la batterie de l'Ile Pelée. Cette fois il est à l'abri, ses ancres tombent dans la rade de Cherbourg, mais il n'est pas encore dans le port.

Si le vaisseau appartient à l'état, si c'est une frégate surmontée d'un noble pavillon de guerre, il trouve à sa gauche un vaste bassin creusé dans le roc, qui lui offre un sûr mouillage. Les plus gros vaisseaux y sont à flot. C'est le port militaire qui se ferme dédaigneusement devant un navire de commerce. Vingt vaisseaux de guerre peuvent y stationner à l'aise, à vingt lieues de Porstmouth, juste en face du grand arsenal maritime de l'Angleterre.

Les navires du commerce continuent leur route, et pénètrent le long d'une immense jetée, dans un bassin enlevé également au roc, port magnifique, qu'on nomme ici modestement l'avant-port. Il

communique par une écluse au port du commerce, admirable nappe comprimée entre des quais dignes de Babylone, où les bâtimens peuvent venir étendre leurs mâts de beaupré sur une plage riante, couverte de maisons heureusement disposées entre de hautes allées d'arbres. C'est la partie la plus reculée de l'auberge, une véritable chambre d'ami, où l'on n'a plus rien à craindre.

La rade est d'autant plus admirable qu'on ne peut la bloquer. On sait ce que c'est que la Manche, long canal impétueux formé par le refoulement de la grande mer que compriment les deux continens de France et d'Angleterre. Ce grand courant de la Manche commence à rouler ses eaux turbulentes à l'entrée même de la baie, et balaie, soit avec son flot, soit avec son jusant, tout ce qui tenterait de s'établir entre le cap Lévi, qui forme la pointe de l'est, et le fort de Querqueville, qui domine à l'ouest. La grande rose des vents, composée de trente-deux aires ou rayons de boussole, en offre vingt-deux favorables à l'entrée ou à la sortie de cette merveilleuse rade, hors de laquelle un navire peut tourner ses voiles dans toutes les directions; il est ce qu'on nomme libre de tout cap, et peut cingler vers tous les points du globe.

Cette sortie est favorisée par un chenal dans lequel on trouve dans les vives eaux ordinaires une hauteur de plus de dix-huit pieds. Les bâtimens qui quittent le port ont une longueur de trois cents toises à parcourir dans le chenal; de là ils n'ont que cinq ou six cents toises pour arriver en rade, et de la rade, il leur est loisible, comme je l'ai dit, de s'élever jusqu'à la pleine mer par tous les vents. Dans ce limpide bassin, ils n'ont à craindre ni une roche, ni un écueil; et jusque bien loin dans la mer, ils ne rencontrent pas un seul banc de sable.

Le port et l'ancien château de Cherbourg jouent un rôle important dans nos chroniques. Froissard en parle sans cesse, et maître Robert Wace, dans son fameux roman du Rou, vante fort à sa manière la population guerrière de ces côtes, composée de *boens chevaliers, é boens archiers, é granz vieilles des chevelées, ki semblent femmes desvées,* c'est-à-dire enragées, et telles justement qu'il les fallait alors pour s'opposer aux descentes des Anglais. Ce

Digitized by Google

château de Cherbourg devait être un ouvrage imposant, car Froissard en dit, « c'est l'ung des forts châteaux du monde, » et Ordéric Vital y fait loger deux ans le roi Haigrold avec sa suite, venus sur une flotte de soixante voiles. Il fuyait son fils Swénon, qui l'avait détrôné, et Guillaume Longue-Épée, duc de Normandie, lui assigna cette résidence pour y rassembler ses forces. Depuis, Richard III, aussi duc de Normandie, assigna pour douaire à la princesse Adèle, sa femme, fille du roi Robert, ce château de Carusbourg, que Wace nommait lui *li chastel de Chierisborc*. Pendant plusieurs siècles, ce fut un théâtre bien animé que cette plage. Les princes normands y apparaissaient sans cesse avec leurs nefs chargées de banderolles. Edouard-le-Confesseur s'y embarqua royalement, pour aller prendre possession du trône d'Angleterre. Guillaume-le-Roux vint y débarquer ses hommes d'armes à la fin du onzième siècle. Quelques années après un autre roi d'Angleterre s'y présenta joyeusement, et ne reparut dans son royaume que couvert de deuil et baigné de larmes. Le vaisseau renommé sur lequel il se trouvait, portait un long pavillon de pourpre, broché de soie, qui fut bientôt remplacé par de grandes bannières noires. Son fils unique, Guillaume, avait péri dans la traversée, sur la Blanche-Nef, vaisseau royal, qu'il montait, avec un grand nombre de seigneurs et de dames. Richard-Cœur-de-Lion, Henri II, sa nièce Eléonore, furent aussi les hôtes habituels de Cherbourg, ainsi qu'Edouard III, visiteur plus terrible, qui l'attaqua avec une formidable armée, mais qui ne put entrer dans le chastel, dit Froissard, « tant il le trouva fort et garni de gendarmes. » Pour se consoler, Edouard s'en alla gagner la bataille de Crécy, et faire le siége de Calais, dont les habitans n'échappèrent pas au sort qu'il réservait à ceux de Cherbourg.

Depuis ce pauvre roi danois Haigrold, qui vint s'établir à Cherbourg avec sa petite colonie de sujets fidèles, que de princes malheureux sont venus chercher un refuge sur ce rivage! On y montre encore une chapelle qu'on recule chaque année de quelques pas, pour la soustraire aux flots qui s'avancent sans cesse davantage. Elle fut élevée après une terrible tempête qui jeta sur cette côte Mathilde, fille de Henri Ier. C'était la veuve d'un empereur, une reine chassée de son royaume. On la reçut fort bien à Cherbourg,

dans le château qui s'était ouvert pour Haigrold, et qui devait s'ouvrir encore pour tant d'autres fugitifs couronnés!

Jean-Sans-Terre, abhorré de ses sujets, battu à Bovines, dépouillé de ses domaines de Normandie, vint à son tour à ce château. Il y laissa de sanglantes traces. C'est de là qu'il fit précipiter du haut d'un rocher son neveu Artus, dernier comte de Bretagne, qui lui avait disputé la couronne d'Angleterre. Jean-Sans-Terre était un digne prince qui, même dans le malheur, se conduisait en roi.

Le triste Charles de Navarre reçut Cherbourg en présent de son beau-père, le roi Jean, qui le fit enfermer dans le château des Andelys, d'où il s'échappa déguisé en charbonnier. Le pauvre charbonnier ne fut pas maître chez lui; lui et ses fils passèrent leur vie dans les cachots de Pierre-le-Cruel, de Jean, et de Charles V. La fin fut digne du commencement. On sait qu'il mourut brûlé dans l'esprit de vin dont on imprégnait des draps pour le réchauffer.

Ensuite Cherbourg vit le duc de Glocester, frère de Henri V, qui s'en empara; Marguerite d'Anjou, au sortir de sa prison d'Angleterre; puis François I[er], au sortir de sa prison de Pavie; puis le misérable Jacques II, le dernier des Stuarts, qui y débarqua en 1688, et y revint quatre ans plus tard pour voir Tourville se faire battre par la flotte anglaise; puis Louis XVI, puis Napoléon, puis Charles X, puis don Pédro, les uns glorieux et triomphans, les autres humiliés, battus et fugitifs, mais qui tous ne devaient pas mourir sur le trône. Cherbourg attend aujourd'hui le roi Louis-Philippe.

C'est là position unique de Cherbourg qui lui a valu tous ces honneurs. Deux petites rivières à peine remarquées aujourd'hui, vives et limpides, la Divette et le Trottebec, ont fait ce fameux port de Cherbourg, avant que de savantes mains l'eussent rendu ce qu'il est. Ces deux petits cours d'eau, qui coulent paisiblement entre des saules, se réunissent à l'extrémité de la vallée que forment les deux hautes montagnes du Roule et de la Fauconnière; et, ainsi réunis, entrelacés, traversent gaîment l'ancien bassin, le port et le chenal, pour se mêler aux eaux de la mer au milieu desquelles ils forment encore quelque temps, dans les eaux basses,

Digitized by Google

une longue veine bleue, qui se détache sur la grande surface verte. Après avoir créé le port, les deux petites rivières paisibles et modestes travaillent sans cesse à le conserver, et chaque jour elles viennent le nettoyer des amas de sable et de galets que le flot apporte en déferlant, et qu'elles repoussent opiniâtrement vers la mer.

Ce port de Cherbourg, créé par la mer, et entretenu par les eaux potectrices de ces deux rivières, était jadis d'une extrême simplicité. Le flot de chaque marée y pénétrait sans obstacles, la mer montait alors jusqu'au pied des montagnes qui ceignent la ville, apportant pêle-mêle tous les vaisseaux qui se présentaient à l'entrée de la baie, leur servant de pilote, et les déposant avec bonté sur cette vaste plage, où les reprenait une autre marée, qui les portait à la haute mer quand ils voulaient sortir.

Ce n'est que vers l'année 1739 que les premiers travaux savans furent entrepris à Cherbourg; ces travaux consistaient en un fragment de jetée, quelques murs de quai, une écluse et un pont tournant. Il n'était pas encore question de digue.

On travailla jusqu'en 1758. Alors vinrent les Anglais qui débarquèrent à l'anse d'Urville, voisine de Cherbourg de deux lieues. Pendant huit jours que dura leur occupation, ils détruisirent tous ces travaux en faisant jouer la mine, pillèrent, rasèrent les habitations, et ne se rembarquèrent qu'après avoir chargé sur leurs vaisseaux toute l'artillerie qui défendait les côtes. A la vérité, elle n'était pas très considérable.

Cet événement devait faire sentir au gouvernement la nécessité de fortifier l'entrée du port de Cherbourg, et de se rendre maître de tous les abords de cette vaste baie; mais alors, comme aujourd'hui, les intrigues de cour, et le soin de se conserver en place, occupaient beaucoup plus les ministres que la défense du territoire. Dumouriez, qui fut nommé gouverneur de Cherbourg, vingt ans après la descente des Anglais, esprit ardent, ferme et opiniâtre, faillit essuyer une disgrâce pour avoir placé, sans autorisation, quelques pièces de canon et deux ou trois mortiers sur la batterie de l'Ile Pelée. Le prince de Montbarrey, ministre de la guerre, eut l'ineptie de lui écrire qu'il compromettait l'artillerie du roi. Dumouriez lui répondit très spirituellement que l'artillerie du roi

Digitized by Google

était faite pour être compromise, et il continua de faire élever les batteries et de les armer. A Dumouriez revient aussi l'honneur d'avoir tenté le premier de fermer la baie de Cherbourg, et de mettre en quelque sorte des portes à cette auberge de la Manche, qui jusque-là était restée tout ouverte. La pensée de ce projet appartient au maréchal de Vauban, mais il était bien hardi d'en essayer l'exécution à une pareille époque.

Tandis que Dumouriez garnissait de canons les positions avancées de la rade, M. de Caux, alors directeur des fortifications de Cherbourg, proposa de fermer cette rade par une digue, qui devait s'étendre de l'Ile Pelée au fort du Homet, et qui ne laisserait à chacune de ses extrémités qu'une passe pour les vaisseaux. Cette digue eût fermé la seconde enceinte de Cherbourg, et les navires n'y eussent pénétré qu'en passant sous les feux des deux forts du Homet et de l'Ile Pelée, qui se fussent croisés, au besoin, avec les feux des batteries qu'on eût établies sur les deux pointes de la digue projetée. Ce projet incomplet offrait un grand inconvénient. Il laissait à découvert la grande baie, la seule qui soit propre au mouillage des vaisseaux de guerre, qui n'eussent pas été protégés contre les attaques des ennemis, et il ne procurait un refuge qu'aux petits bâtimens, augmentant encore leurs dangers quand ils seraient poursuivis par des corsaires, vu la difficulté de pénétrer rapidement dans les passes nécessairement étroites de cette digue. La digue proposée par M. de Caux n'aurait eu en effet qu'une largeur d'environ mille toises.

Un capitaine de vaisseau, nommé La Bretonnière, qui connaissait jusqu'aux moindres accidens de la baie de Cherbourg, avait déjà conçu un plus vaste projet. C'est à peu de chose près celui qui a été mis à exécution sous le règne de Louis XVI, on peut même dire par Louis XVI, et continué par Napoléon. L'idée de La Bretonnière était immense. Il s'agissait d'établir à l'entrée de la grande baie, sur le terrain même de la haute mer, au-dessus des eaux profondes que franchissent les plus grands vaisseaux, une digue de quatre mille pieds de longueur avec trois passes ou ouvertures de cinq ou six cents toises chacune, et couronnée de quatre forts pour défendre ces passes. Cette digue devait enfermer la grande rade, et donner un mouillage sûr à quatre-vingt-dix vais-

seaux de ligne, qui n'auraient pu y pénétrer qu'après avoir passé sous les canons des forts. En même temps il proposait de creuser un bassin pour la marine royale dans un lieu nommé le Galet, situé à la gauche de l'entrée de la seconde partie de la baie. Le prévoyant maréchal de Vauban avait jadis fait acheter et conserver ce terrein par l'administration de la marine. C'était un lieu qu'on nommait le *Pré-du-roi*. Quelques vieillards de Cherbourg se souviennent encore d'avoir vu les épis se balancer dans cette enceinte où les flots de la mer battent aujourd'hui des quais de granit. L'un d'eux me disait que le jour où l'on faucha les moissons du Pré-du-roi, pour tracer le creusement du bassin, on arrachait en même temps les premiers blocs de pierre à la montagne du Roule, et on les transportait encore couverts de mousse, à l'entrée de la baie, pour jeter au fond de la mer les assises de la digue. Il s'agissait, en effet, de faire couler les flots là où les moissons jaunissaient, et de changer les eaux les plus profondes de la Manche en un terrein solide. Ce miracle s'est opéré, et si bien opéré que, il y a peu de jours, je visitais un vaisseau de guerre à trois ponts, mouillé sur le Pré-du-roi, et que de là j'allai cueillir des fraises dans un petit jardin, jeté, comme une oasis fleurie, au milieu des varechs, des goemons et de toutes les plantes marines qui tapissent les enrochemens de la digue.

La Bretonnière eut de grands obstacles à surmonter. Les grosses têtes de la marine s'opposaient, on ne sait pourquoi, à l'établissement d'un grand port militaire à Cherbourg. On avait beau leur représenter que les événemens de la dernière guerre rendaient cet établissement indispensable pour nos escadres, sans cesse forcées de s'engager entre les trois ports anglais de la Manche, Deal, Porstmouth et Plymouth, le ministre et les siens écoutaient toutes les raisons et refusaient de s'y rendre. On peut se faire une idée de l'administration maritime de ce temps-là par l'objection qui fut faite à La Bretonnière. On lui proposa de former l'établissement qu'il projetait, à la Hogue, située sur l'autre revers de la presqu'île du Cotentin, dans la baie de Caen. En vain disait-il que la rade de la Hogue est voisine d'une longue chaîne de roches très dangereuses; que, pour y pénétrer, il faut doubler le *raz* de Barfleur, passage très difficile, où les flots, sautant d'une baie à

l'autre, se brisent avec une extrême violence; en vain ajoutait-il que les sept rivières qui se déchargent en faisceau dans la mer, y forment un courant terrible; en vain envoyait-il au ministre des tracés exacts de cette côte plate et sans défense, un relevé géologique de ce terrein sans carrières, imprégné de marécages et d'eaux malsaines, le ministre répondait qu'un lieu célèbre par le combat de M. de Tourville devait être bon à tout, et il jurait que le grand port militaire serait placé à la Hogue.

La raison que donnait le ministre pouvait se traduire ainsi : « M. de Tourville a été battu dans les eaux de la Hogue, donc il aut créer un port militaire à la Hogue. » Or, M. de Tourville vit brûler par les Anglais quinze de ses vaisseaux dans la rade de la Hogue où ils s'étaient réfugiés, tandis que ceux qui avaient gagné Cherbourg s'y échouèrent sans être atteints par le boulet ennemi. Les motifs du ministre devaient justement faire conclure en faveur de Cherbourg. Quant aux souvenirs du combat de la Hogue, il eût mieux valu les effacer de notre histoire, s'il eût été possible. Pour moi, ce n'est pas sans un profond sentiment de tristesse que j'ai vu, dans la grande carte marine de l'amiral Knight, le canal entre Jersey et Guernesey, indiqué par ces mots tracés en français, et écrits en caractères énormes : PASSAGE DE LA DÉROUTE. C'est ce passage qu'enfilèrent précipitamment les vingt-deux vaisseaux de l'escadre de Tourville, qui se sauvèrent à Saint-Malo. On sait que, voyant fuir ceux-ci et brûler ceux-là, le roi Jacques, qui attendait, dans l'île de Tatihou, le moment de descendre en Angleterre avec son armée payée et équipée par Louis XIV, ne put s'empêcher de battre des mains, et d'applaudir à notre défaite.

Enfin, à force de pourparlers et de mémoires, le ministre et ses commis voulurent bien abandonner la Hogue et M. de Tourville; mais comme les partisans du port de Cherbourg avaient surtout insisté sur cet établissement, afin de mettre les vaisseaux français à l'abri des incursions des corsaires de Guernesey et de Jersey, on trouva plus simple de s'emparer de ces îles. L'idée était fort bonne sans doute, mais elle pouvait fort bien s'accorder avec la construction de la digue de Cherbourg.

A chaque lettre de La Bretonnière, qui demandait l'exécution d'un port de refuge à Cherbourg, on répondait qu'on allait s'oc-

cuper de rendre ce refuge inutile, en s'emparant de toutes les îles anglaises de la Manche. De son côté, le duc d'Harcourt, gouverneur de la Normandie, réclamait-il des troupes et des canons pour garnir les côtes de la province, on lui écrivait que ces précautions étaient superflues, attendu qu'on allait effectuer une descente en Angleterre.

On rassembla en effet à Saint-Malo une armée d'expédition dont le maréchal de Vaux eut le commandement, et une autre au Havre, qui fut confiée au duc d'Harcourt. On sait que tous ces armemens se réduisirent à une parade dans la Manche, et à des sarcasmes du ministre Maurepas, qui allait partout disant que la descente n'existait que dans les brayes du maréchal de Vaux, vieillard impotent, qu'une malheureuse infirmité aurait dû soustraire aux faveurs onéreuses des ministres comme à leurs épigrammes.

L'expédition de Jersey ne fut pas plus heureuse que la tentative de débarquement à Plymouth.

Cette expédition fut confiée à un officier très brave, nommé Rullecourt. Il s'embarqua à Granville, et alla dans les îles de Chausey rejoindre douze cents hommes de la légion du chevalier de Luxembourg, qui devaient servir sous ses ordres. Un vaisseau marchand de Blainville, près Coutances, les transporta en six heures à l'île de Jersey. Il était onze heures du soir, quand Rullecourt et ses troupes débarquèrent. C'était pendant la nuit des Rois. Les habitans de l'île, que leurs maîtres les Anglais laissent encore sous le régime de l'antique coutume normande, avaient fêté l'Epiphanie en vieux catholiques, et ils dormaient profondément, quand Rullecourt et ses soldats se présentèrent aux portes de Saint-Hélier, la ville principale. Le gouverneur, surpris dans son lit, vint en chemise, ainsi que les principaux habitans, signer une capitulation sur la place du Marché, et Rullecourt, tout joyeux, se croyait maître de l'île, lorsque la milice, qui s'était rassemblée dans le château, le foudroya, lui et sa petite troupe, d'une manière terrible. La milice refugiée dans le château se composait de quatre mille hommes, et Rullecourt n'en avait que trois cents. Le reste de sa légion n'avait pu aborder, tant est orageuse la baie de Saint-Aubin où il avait mouillé, et tant l'abord de cette côte est difficile.

Le combat dura trois heures. Les Français furent littéralement

Digitized by Google

Ingénieurs et travailleurs, tout le monde était fort découragé. Le maréchal de Castries, ministre de la marine, vint alors à Cherbourg pour ranimer les esprits. Le roi s'était décidément pris d'enthousiasme pour la digue. M. de Castries ne répondit aux objections des ingénieurs, qu'en ordonnant la construction de dix nouveaux cônes, et il annonça que le roi allait venir en personne pour assister à l'immersion du troisième.

Le roi vint en effet à Cherbourg en 1786. Le comte d'Artois, son frère, qui devait un jour déposer sa couronne sur ce rivage, le précéda de quelques jours. Le lendemain de son arrivée, le roi se leva à trois heures du matin. Accompagné du maire, des échevins, des officiers de l'amirauté et du clergé avec l'étole et l'encensoir, il s'embarqua dans le port et vint déjeuner en rade sur la plate-forme d'un des cônes déjà immergés, qu'on avait planchéiée et sur laquelle on avait dressé une tente. Ce cône, le seul dont il soit resté quelques vestiges, élève encore au-dessus des eaux sa pointe chargée de rocailles et de varrecks glissans. Quand vous rasez la surface de cette grande rade, on vous montre cette petite roche isolée où le roi tint son grand couvert, entouré de ses officiers, de sa cour et de son clergé. Le magnifique canot doré qui l'amena en ce lieu, existe encore. Napoléon, Marie-Louise, le duc d'Angoulême, se sont placés dans ce canot, toujours prêt, toujours frais et doré qui promène les princes heureux aux cris de la multitude, toujours joyeuse de les voir et empressée de les saluer. Quand vous irez à Cherbourg, vous pourrez contempler cette embarcation somptueuse, toute d'or et de velours, ornée de gracieuses figures allégoriques et de riches sculptures; mais n'oubliez pas de vous faire montrer une modeste barque grise qui a transporté Charles X à bord d'un vaisseau américain, et qui a reçu don Pédro à la descente d'une frégate anglaise. Celle-là, il sera bon de la conserver non moins soigneusement; elle pourra encore servir plus d'une fois tout aussi bien que l'autre.

Le lendemain, Louis XVI alla visiter l'anse d'Urville où les Anglais avaient débarqué en 1758; puis il quitta Cherbourg où les travaux furent poussés avec une activité nouvelle. On s'entretient encore dans les soirées d'hiver du spectacle qu'offrit cette rade, lorsqu'un roi de France y navigua sur son canot doré, au milieu

de dix-sept bâtimens de guerre parmi lesquels se trouvait le beau vaisseau *le Patriote* de 74 canons, suivi de chaloupes pleines de musiciens, voguant près d'un cône pavoisé de mille couleurs, et monté par plus de cent personnes. On lui donna le spectacle d'un combat naval, et il eut tous les plaisirs qu'on offre aux rois en pareille circonstance.

Les tempêtes eurent peu d'égards pour ces cônes honorés de la présence d'un roi; elles continuèrent de les renverser et de les détruire, et en firent disparaître jusqu'à vingt-et-un qui coûtaient chacun 80,000 livres. Tout ce qui reste aujourd'hui de ces cônes, consiste en ce débris pétrifié, sur lequel Louis XVI but à la prospérité de Cherbourg, et en quelques gentils cônes en relief, déposés dans la salle des modèles des bâtimens de la marine, qui sont peut-être les mêmes petits jouets d'acajou dont le roi s'amusa si long-temps.

On renonça alors au projet des cônes, et on revint au système plus simple, de verser dans la rade des pierres et des blocs de granit. Ces travaux furent poussés avec tant d'activité, qu'à la fin de l'année 1790, le volume des pierres versées de la sorte au fond de l'eau était évalué à trois cent soixante mille toises. En 1791, le transport des pierres fut abandonné, et on ne le reprit qu'en 1802; il fut de nouveau suspendu en 1813, et les versemens n'ont recommencé que depuis l'année dernière. D'après les calculs des ingénieurs de la marine, il faut encore jeter à la mer deux millions sept cent soixante-trois mille neuf cent quatre-vingt-seize mètres cubes de pierres pour achever les fondations de la digue. Cette opération coûtera encore 21,350,718 francs, sans compter les déchets et les avaries qui pourraient survenir pendant le cours de l'exécution des travaux. Trois millions sept cent deux mille cinquante-sept mètres cubes ont été déjà versés dans la rade, pour porter la digue au point d'élévation où elle se trouve. Cette digue qui, dans les marées hautes, dépasse à peine, et seulement en certains endroits, la surface de l'eau, vingt millions ont été employés jusqu'à ce jour à sa construction!

La montagne du Roule qui domine Cherbourg, couverte de blocs énormes de granit, amoncelés depuis des siècles par les révolutions du globe, passera, sans doute, dans la mer, pour achever la digue.

Cherbourg est tout entier dans sa digue, comme l'Égypte était dans ses écluses. En arrivant dans la ville, par la route qui borde le port du commerce, vous apercevez déjà les petits chemins à rainures de fer, construits pour le transport des blocs de cette montagne, qu'on charge chaque jour partiellement sur de lourdes gabarres. Le départ et le retour continuel de ces tristes embarcations, mal gréées et délabrées par le poids des matériaux qui les affaissent, est malheureusement presque le seul signe d'activité que donne ce port, déserté depuis quelques années par les navires. A peine y voit-on quelques vaisseaux norwégiens apportant les énormes sapins du nord qui sont empilés sur la plage, quelques paquebots de Jersey ou de Guernesey, parquant sur leur tillac deux ou trois malheureux passagers au milieu d'un troupeau de bœufs et de moutons. De temps en temps, dans la belle saison, on voit arriver à Cherbourg les yachts somptueux du Club royal de la Tamise; mais on n'y voit plus ces grands bâtimens du commerce, ces agiles voiliers américains, chargés de riches denrées, qui remplissent les bassins du Havre, et à moins, chose bien rare, qu'une division navale ne vienne jeter ses ancres dans la rade, rien n'y trouble le silence et le repos qui règnent sur les quais.

L'époque de la splendeur de Cherbourg est passée, passée avec Napoléon, qui avait tant de prédilection pour ce grand port, jeté sur un plan gigantesque, comme il aimait à les tracer lui-même.

Dans une des salles de l'arsenal maritime, on conserve un plan en relief que Napoléon fit exécuter avec un soin extrême. Tel devait être dans la pensée du grand homme le port de Cherbourg. La digue était en première ligne. Déjà en 1803, lorsque la partie centrale de la digue s'élevait à peine au-dessus des eaux de la rade de Cherbourg, Napoléon ordonna qu'une batterie de canons et de mortiers à grande portée y serait placée, et elle fut établie en dépit de toutes les objections qu'on vint lui faire. La batterie avait été placée au mois d'août; vers le milieu du mois de septembre, une tempête enleva l'épaulement provisoire, et faillit noyer la garnison de soixante hommes qui y séjournait.

Les vents, si terribles dans cette baie, lorsqu'ils soufflent de la partie du nord-est et du nord-ouest, la violence des marées d'équinoxe, les tempêtes, rien ne put fléchir Napoléon. A mesure

Digitized by Google

qu'on amoncelait des matériaux sur les assises de la digue, il prescrivait de nouveaux ordres d'armement, et à peine un bloc de granit s'élevait-il au-dessus du flot, qu'une dépêche impériale le faisait surmonter d'une pièce de canon. Dans les premiers jours du mois de mai de l'an 1805, il donna l'ordre de placer sur ce terrein presque mouvant une batterie de vingt bouches à feu, dans l'espace de vingt-quatre heures. Deux élégans pavillons militaires en forme de tentes furent élevés à l'entrée de la batterie, et deux belles rotondes à l'épreuve de la bombe furent placées à ses extrémités pour servir de dépôt de poudre et de magasin d'approvisionnement. La garnison fut encore augmentée.

A chaque marée un peu vive, les soldats placés sur la digue voyaient avec inquiétude les lames enlever des blocs de la plus grande dimension. Souvent le sol de la batterie était entièrement submergé, et la mer en se retirant emportait avec elle quelques débris de ces élégans bâtimens élevés avec tant d'audace au lieu le plus agité de la baie. Enfin une tempête terrible dont les habitans de Cherbourg ont conservé une religieuse mémoire, vint lutter avec la volonté de Napoléon. Les canons et les blocs de granit roulèrent pêle-mêle avec les ouvriers et les soldats au milieu des vagues. Les pavillons et les tentes furent livrés aux flots et poussés avec mépris par les vents sur la plage, jusqu'aux pieds des habitans de Cherbourg, accourus avec effroi pour contempler ce spectacle. Une partie de la garnison se réfugia dans les souterrains casematés qu'on avait pratiqués sous les prolongemens de la batterie; mais six cents hommes périrent, et le fort n'offrit plus qu'un monceau de ruines. La consternation régna dans Cherbourg. La population refusait de livrer désormais ses enfans pour aller travailler à cette digue qui menaçait de les engloutir tous. Le découragement était complet, le deuil général; et quand on parlait de la digue, c'était comme jadis les Crétois, quand ils parlaient du Minotaure.

Les ingénieurs et les officiers de marine n'étaient pas moins abattus. On énumérait avec effroi toutes les difficultés qui s'opposaient aux travaux, on se rappelait toutes les tempêtes qu'il avait fallu essuyer, on calculait l'effet de celles qui viendraient encore; c'était à qui prouverait que l'exécution du projet était impossible.

Digitized by Google

Il fallait l'abandonner, comme on avait abandonné le système des cônes. Ils étaient impraticables l'un et l'autre.

Tout à coup, un courrier arriva à grand bruit. Il traversa la ville, et ne quitta l'étrier qu'à la porte du préfet maritime. Le lendemain, on lisait le décret suivant sur les murs de Cherbourg :

« Napoléon, par la grâce de Dieu et les constitutions de l'empire, empereur des Français, roi d'Italie, etc., etc.

Art. 1er. La batterie de la digue de Cherbourg sera construite sur une tour elliptique de pierres de taille de granit, conformément aux plans et à la coupe annexés au présent décret.

2. Les fondations seront établies sur l'enrochement intérieur au niveau des basses mers.

3. Sur ce massif de fondation, sera placée une caserne dont les murs percés de soixante-dix-huit créneaux, capable de contenir une garnison de cent cinquante hommes, le magasin à poudre et la citerne.

4. Une plate-forme générale sur cette caserne servira d'emplacement à une batterie de dix-neuf pièces de canon de trente-six. Le seuil des embrasures sera élevé de trente pieds au-dessus des plus hautes mers, etc. »

Napoléon traitait la mer comme il traitait ses ennemis; il lançait un décret contre elle, et la menaçait de la repousser à coups de canon. Peu s'en fallut qu'il ne lui appliquât toutes les rigueurs du blocus continental.

Xercès jetant des chaînes à la mer n'est qu'un despote risible, mais un décret tel que celui de Napoléon n'est pas ridicule quand il s'exécute. Or, Napoléon en fit bien plus que ne disait son décret.

On se mit aussitôt à l'ouvrage. De nouvelles masses de pierres furent apportées avec persévérance; et lorsque ces entassemens étaient élevés au niveau des basses marées, on les recouvrait aussitôt d'un massif de maçonnerie. Rien ne s'opposait plus à l'élévation du fort dont la construction avait été ordonnée, lorsque la restauration vint arrêter tous les travaux.

Les monumens que Napoléon a laissés à Cherbourg ne sont pas moins immenses. Deux ans après son décret, il avait fait creuser ce magnifique port militaire que les marins admirent tant, élever

Digitized by Google

les quatre grandes cales de construction en granit qu'il voulait porter à vingt, et qui n'ont pas d'égales dans le monde; et il venait en personne ouvrir l'avant-port du commerce, taillé dans le roc, véritable auge d'une seule pièce, qui peut contenir les plus grands vaisseaux de ligne. et qui renferme plusieurs millions de pieds cubes d'eau.

Ce fut encore une belle fête pour Cherbourg. Napoléon vint dans toute sa gloire, avec l'impératrice, suivi de ses ministres, de ses généraux, de ses courtisans; on emmena le directeur des musées, une bande d'académiciens, une troupe de chansonniers : messieurs Denon, Désaugiers, Boieldieu, Isabey furent chargés de fêter l'Océan, et la littérature impériale eut ordre de prendre Cherbourg pour sujet de ses odes et de ses cantates.

Le bassin était entièrement terminé, il ne restait qu'à détruire un immense batardeau, qui empêchait seul la mer de s'élancer dans cette immense cuve longue de neuf cents pieds sur une largeur de sept cent vingt. L'entrée ou la gorge par laquelle les flots devaient y pénétrer, avait cent quatre-vingt-seize pieds d'ouverture. Quand l'empereur parut dans son pavillon, près de l'ouverture du bassin, où l'attendaient les marins de la garde, l'évêque de Coutances vint le haranguer avec son clergé, et aussitôt après on pratiqua trois brèches au batardeau. La mer ne fut assez haute et assez violente pour briser toute cette charpente que vers neuf heures du soir. Une multitude de torches élevées sur des mâts éclairaient cette scène, qui débuta par un effroyable craquement et une secousse violente. La mer entra alors comme une avalanche, avec un grondement terrible, accompagné de temps en temps par les éclats que produisaient les déchiremens du batardeau. L'empereur était resté à son poste, ayant devant lui l'escadre de la rade, commandée par le contre-amiral Troude, et il ne le quitta qu'après avoir vu réussir complètement cette admirable opération. Le nouveau port renfermait déjà cinquante pieds d'eau de profondeur, sur toute sa surface, quand Napoléon quitta le rivage. Le lendemain, il repartit pour Paris, laissant les ordres les plus exprès pour le rapide achèvement de la grande digue.

Il faudrait composer un livre si l'on voulait décrire tous les établissemens de Cherbourg, dont quelques-uns, et ce ne sont pas

les moins intéressans, passent entièrement inaperçus aux yeux des voyageurs. Ainsi, au pied de la montagne du Roule, on rencontre un bassin d'une grande étendue, également encadré de granit, que la marée basse laisse presque à sec, et qui n'offre alors qu'une surface de vase. La petite rivière de la Divette, qui descend de la montagne, traverse avec lenteur ce bassin, et on l'aperçoit glissant limpidement sur la bourbe épaisse qui en couvre le fond. Sous cette bourbe sont cachés des trésors. On y conserve les plus beaux bois de mâture que fournissent nos forêts. A quelques pieds sous la boue, on a enseveli pour plus de deux millions de mâts de frégates et de vaisseaux de guerre, hauts, droits et sveltes. C'est là qu'on irait les chercher à la veille d'une guerre, pour les dresser sur les bâtimens qui gisent encore dans les cales, et les couvrir de cordes et de voilures. Ce trésor, amoncelé depuis longues années par de prudentes mains, s'accroît encore chaque jour, et ne se détériore jamais, vu que le bassin où il est disposé reçoit tour à tour l'eau de la mer à la marée montante, et à la marée basse, les ondes douces et salutaires de la petite rivière qui le traverse. Or, l'eau douce a la propriété de détruire les insectes que l'eau salée engendre, et l'eau salée fait périr tous les animalcules qui séjournent dans les eaux des rivières. Aussi les bois qu'on retire de ce singulier magasin sont-ils toujours dans un état de conservation parfaite, on peut les employer aussitôt, et dans un cas pressant, ce bassin suffirait à remâter toutes nos flottes.

La digue est au nombre de ces merveilles invisibles qu'il faut chercher à ses pieds. De la plage, à peine découvre-t-on un petit amas de pierres qui perce l'eau sur une étendue de quelques toises. Pour voir la digue, il faut s'embarquer dans un canot et gagner l'entrée de la rade. Là vous apercevez, à une longue distance, deux tonneaux qui flottent de chaque côté de l'entrée du port, non loin des deux forts opposés qui le défendent. Ces deux tonneaux marquent les deux extrémités de la digue où s'élèveront, un jour, des forts de granit semblables à ceux qui dominent les rochers de l'Ile Pelée et de la pointe de Querqueville. En approchant, et en vous courbant bien en-dehors de votre barque, vous distinguez comme une longue ligne sombre dessinée sous les eaux bleues de la rade. C'est le reflet des pierres entassées au fond de l'eau, et sur lesquelles s'appuiera

la digue. Cette ligne incertaine et ces deux tonneaux, voilà tout ce qu'ont produit jusqu'à ce jour vingt millions répandus dans la rade de Cherbourg, cinquante ans de méditations et d'incroyables travaux! Le résultat est immense cependant. Un vaisseau d'un fort tirant d'eau qui se hasarderait à franchir cette sombre ligne d'eau, dont la nuance est presque imperceptible, se briserait infailliblement sur les blocs et les débris des cônes. Les navires ne peuvent entrer dans le port qu'en passant entre un des forts et l'un de ces deux tonneaux qui flottent à la surface de la mer, passage très étroit et que les pilotes seuls connaissent assez bien pour s'y hasarder. Ainsi l'auberge de la Manche a sa clef maintenant, et elle deviendrait une prison ou une tombe pour ceux qui tenteraient d'y pénétrer de vive force.

Vers la fin du mois de juin dernier, une de nos divisions navales, qui avait croisé, pendant tout un rude hiver, à l'entrée du Texel, pour bloquer les ports de la Hollande, et qui venait de déposer à Flessingue les prisonniers de la citadelle d'Anvers, se présenta à l'entrée de la rade de Cherbourg. Le baron de Mackau avait hissé son pavillon de contre-amiral, à bord d'un des vaisseaux de cette escadre. La frégate qu'il montait entra fièrement dans la rade, et fut bientôt suivie des autres navires. Un seul resta en arrière. C'était *la Résolue,* vieille frégate construite à Gênes, qui avait déjà cruellement souffert pendant la croisière, et qui ne naviguait plus qu'avec un gouvernail de fortune, l'autre s'étant brisé dans la route.

La baie de Cherbourg était alors agitée par ces terribles vents du nord-ouest, qui la tourmentent quelquefois et la rendent difficile. La lourde frégate était cependant presque arrivée au terme de son voyage. Elle avait traversé, dans toute sa longueur, le premier bras du grand canal de la Manche, doublé Barfleur, le dangereux Raz de Gatteville, il ne lui restait plus qu'à franchir le passage de la digue, à filer entre le tonneau qui flotte à son extrémité et les roches de l'Ile Pélée. L'officier qui commandait cette frégate, connaissait à fond tous ces parages qu'il avait long-temps parcourus, et il eût désigné chaque roche par son nom, aussi bien que le plus ancien des pilotes de Cherbourg. Aussi il ne tarda pas à s'apercevoir que pour ce jour-là, l'entrée de la rade était impossible.

Digitized by Google

Le vent changeait de direction à chaque moment, et chaque fois qu'il tournait son gouvernail vers la passe, la brise le jetait hors de sa route. Il prit le parti d'attendre le jour et de passer la nuit hors de la rade où il avait espéré trouver un refuge.

La nuit vint, et avec elle une brume épaisse qui ne permit pas de distinguer les feux de la côte. Un vaisseau, ainsi placé à l'entrée d'une baie, ne peut rester immobile; le capitaine, accablé de fatigue, donna l'ordre de courir des bordées jusqu'à minuit, puis de virer de bord, afin de se trouver à trois ou quatre lieues du port, au lever du jour, quand la lumière du matin permettrait de se diriger sur les passes de la digue. Cela fait, il se jeta sur un hamac pour prendre quelques momens de repos qui lui étaient bien nécessaires.

Il n'y resta pas long-temps. A peine eut-il fermé les yeux qu'un choc horrible le précipita sur le plancher de sa chambre. Un grand cri de l'équipage répondit à cette secousse. La frégate avait échoué, elle était immobile! Un énorme rocher lui avait crevé le ventre, comme me dit énergiquement un marin, et la tenait serrée comme un écrou. Quoique la nuit fût bien sombre, on distinguait à quatre pas de là d'autres rochers formant un promontoire. C'était la côte de Fermanville, le lieu le plus sauvage de toute cette contrée, immense montagne de granit, à peine couverte de quelques herbes rares, et dont les blocs, éparpillés dans la mer à longue distance, donnent à ces parages l'aspect d'une de ces falaises sombres et nues qu'on trouve aux Orcades.

Le capitaine, calme et froid dans son désespoir, usa de ses dernières ressources; il fit changer la manœuvre pour prendre la brise dans son avant, et faire culer le navire; mais la frégate resta immobile, embossée qu'elle était entre deux grands quartiers de roches.

Toutes les voiles furent alors serrées, pliées, pour diminuer l'action du vent qui soufflait avec violence. On essaya de jeter les ancres pour retenir le bâtiment, si la mer soulevée par la brise venait à le faire flotter et le battre sur les blocs de granit qui l'avaient saisi; tout fut inutile. L'ancre retentissait sur les pierres et revenait en bondissant.

Quelques coups de canon de détresse annoncèrent à Cherbourg

Digitized by Google

et au reste de la division le malheur de *la Résolue*. Bientôt on vit arriver du cap Lévi et du Béquet, quelques embarcations montées par les habitans de ces côtes, qui sont tous d'intrépides matelots. Les chaloupes de la division navale vinrent à leur tour montées par nos marins, et commandées par les jeunes élèves de la marine si timides à terre, si fermes et si sérieux au moment du danger. Un bateau à vapeur et un de ces bugalets qui transportent des pierres à la digue, accoururent aussi au secours de la frégate. Le capitaine et l'équipage les voyaient avec inquiétude lutter contre les vagues qui ne leur permettaient pas d'aborder le vaisseau, et essayer vainement de résister aux flots qui menaçaient aussi de les briser sur cette terrible côte. A voir ce grand vaisseau immobile, et toutes ces barques soulevées, à demi-englouties, lancées de nouveau sur la pointe des vagues et presque aussitôt ensevelies au milieu des flots, on eût dit que le danger était pour elles, et qu'elles venaient chercher un refuge près de ce navire majestueux et tranquille. Depuis, j'ai parcouru ces eaux par un temps paisible, et par une haute marée qui les rendait navigables. A chaque moment, notre légère embarcation passait sur de larges taches noires, formées par le reflet des roches, qui garnissent le fond, et qui s'élèvent quelquefois si haut qu'elles se trouvent à quelques pouces de la carcasse des chaloupes. Les pilotes s'étonnaient beaucoup que leurs embarcations, accourues dans cette nuit, n'eussent pas toutes péri sur ces roches.

On s'efforça de maintenir la frégate en la soutenant par des mâts de rechange appuyés contre les flancs du bâtiment. Tout fut inutile. La mer en baissant, la laissa retomber de tout son poids sur la roche qui traversait sa quille ; un nouveau craquement, aussi terrible que le premier, se fit entendre, et la carène, ainsi que toutes les pièces principales de sa coque, se brisèrent à la fois.

On ne peut se figurer la douleur d'un équipage en un pareil moment. Les marins ont toujours quelque saillie en réserve pour l'heure du danger; ils observent avec une incroyable insouciance les indices d'une tempête qui doit les faire périr; mais quand il faut quitter leur navire, abandonner le vaisseau qui est à la fois leur maison et leur patrie, ils n'ont pas de résignation pour un pareil malheur. Les plus vieux matelots fondirent en larmes quand

le capitaine ordonna à l'équipage de former un pont avec les embarcations, pour gagner les grandes roches de Fermanville.

Il fut cependant obéi sans murmures. On débarqua les armes, les pierriers, les instrumens de marine et les cartes. L'ordre qui règne dans les grands bâtimens de guerre fut religieusement observé en cette circonstance, et les bagages, ainsi que les provisions, furent rangés sur ce plateau de roches, avec la même régularité qu'ils l'étaient sous le pont de la frégate. Le sac de chaque marin se trouva placé à son numéro d'ordre, et les ustensiles aux extrémités de chaque ligne. Tout cela fut fait dans un profond silence; on n'entendait que la voix des officiers qui donnaient des ordres qu'on exécutait avec ponctualité.

Vers midi, l'équipage, exténué de fatigue, prit son repas sur la roche de Fermanville, puis les travaux recommencèrent. C'était un triste et curieux spectacle que celui de cette frégate couchée sur le flanc, soulevée de temps en temps par les flots, et assujétie sans résistance aux mouvemens de l'onde, comme un cadavre abandonné, elle qui la veille avait fendu ces eaux avec vigueur, droite et fière, chassant les flots sur son passage et les couvrant d'écume. Il y eut un moment cruel, ce fut celui où le capitaine Lemaître, et M. Gattier, le lieutenant de vaisseau, son second, restés les derniers à bord de *la Résolue*, furent obligés de quitter à leur tour le navire. La mer était tellement grosse, qu'ils ne purent diriger leur embarcation. Ils restèrent environ vingt minutes entre les rochers, livrés à tous les caprices de la vague, et se décidèrent enfin à essayer d'aborder en gagnant les rochers tantôt à la nage, tantôt en se glissant sur les blocs qui paraissaient à fleur d'eau. En touchant l'anse de Mondrée, où il prit terre, le capitaine fut reçu dans un profond silence par tous ses gens. A le voir gagner, la tête baissée, une tente qui avait été élevée à la hâte; à voir toutes ces figures affligées, qui se pressaient autour de lui, et semblaient lui adresser des regards de consolation, on eût dit un père malheureux qui venait de perdre un enfant chéri, un fils unique. C'était bien en effet un enfant chéri que l'infortuné capitaine avait perdu, et dans son désespoir, il s'écria qu'il ne survivrait pas à sa perte.

Deux dames se trouvaient dans la diligence qui m'amena à Cherbourg, toutes deux tristes et silencieuses. L'une d'elles se ca-

Digitized by Google

chait le visage avec soin, et de temps en temps on voyait des larmes tomber sous son voile. En arrivant, elle fut entourée par quelques officiers de marine, qui s'empressèrent de la consoler. — « Mais, demandait-elle avec inquiétude, pensez-vous qu'elle puisse jamais se relever? » — « Nous l'espérons tous, madame, » lui répondit-on. — « Et lui, de grâce, où est-il? » — « Il n'a pas voulu la quitter. Il va la voir à toute heure, il ne s'occupe que d'elle. Sans doute, elle a bien souffert; mais nous la sauverons. » J'avais pris part à la douleur de cette dame, sans en connaître le motif, et ce dialogue m'intéressait vivement. Je conjecturais qu'une fille aimée et malade causait la peine dont je la voyais atteinte. J'appris plus tard que cette dame était madame Lemaître, femme du capitaine de *la Résolue,* et qu'il était question de la frégate.

Deux jours après, je me trouvais sur les roches de Formanville, frappant à la porte du maire, qui avait recueilli le capitaine Lemaître. Le pauvre capitaine était malade et hors d'état de prendre part aux travaux qu'on faisait pour relever sa frégate. Il n'avait pu résister à tant de terribles émotions. Dans le délire de la fièvre, il ne voyait que son navire, il ne parlait que de la frégate, et sa vie semblait attachée à la conservation de ce bâtiment. Les matelots étaient persuadés que leur capitaine mourrait, si on ne parvenait à relever son vaisseau.

Ce beau vaisseau, je le vis couché sur les roches, dépouillé de ses vergues, de ses cordages et de ses voiles, son flanc ouvert, et battu par les flots, qui remplissaient tout son avant. Plus de soixante hommes de l'équipage étaient dispersés sur les tronçons des mâts et sur le pont, se tenant avec peine sur ses planches glissantes et inclinées, et achevant de démolir les rampes et les bastingages. Etranger, inconnu comme j'étais, n'ayant jamais pris part aux dangers de ce navire, je ne me sentais pas moins le cœur déchiré en le voyant dans cet état de délabrement. J'eus à peine le courage de toucher le bord, et m'éloignai presqu'aussitôt.

La réception que me fit l'équipage n'était guère propre à me retenir, il est vrai. Tous ceux qui ont visité des vaisseaux de guerre français n'ont certainement pas oublié l'accueil bienveillant et poli du capitaine, des officiers, la prévenance des maîtres et des élèves, et l'urbanité incroyable des matelots. A peine votre em-

Digitized by Google

barcation touche-t-elle le flanc du navire, à tribord, si vous êtes un personnage de distinction, à babord, si vous êtes comme moi chétif et obscur, qu'une double corde, élégamment couverte de drap bleu, descend jusqu'à vous, pour vous aider à franchir l'échelle. Au dernier échelon, un matelot, le bonnet écossais à la main, vous désigne l'officier de service, et, après le premier salut, sans s'informer de votre nom ni de vos titres, on vous conduit dans la chambre du commandant, où, au milieu des coussins d'un doux sopha, les pieds étendus sur un tapis de Perse, vous pouvez vous reposer des courtes fatigues de votre traversée. C'est avec une simplicité et une grâce digne des plus nobles salons de Paris, que les rafraîchissemens vous sont offerts. Quiconque touche un vaisseau royal est traité comme un hôte de distinction. Venez admirer ces canons frottés et vernis d'une façon si coquette, ces trophées d'armes disposés avec tant de symétrie, ces chambres où le luxe et la recherche étalent leurs merveilles dans un espace de quatre pieds, les entreponts où vivent sans confusion plus de six cents hommes; voyez, parcourez tout, rien ne vous est fermé. On est fier de vous montrer toutes ces richesses et de vous faire admirer ce navire dans l'éclat de sa parure. Le riche propriétaire qui promène un étranger dans son parc, dans son orangerie et dans sa serre chaude, n'est pas plus heureux, que le sont ces officiers en vous faisant descendre dans les recoins les plus obscurs de leur vaisseau. C'est une grâce que vous faites à ce bâtiment si pompeux, en venant contempler ses pavillons flottans, ses parois bariolées et ses galeries dorées. Ces officiers si frais, si pimpans, ces matelots nonchalamment étendus sur le tillac ou gaîment perchés sur les hunes, sont fiers et satisfaits de se pavaner devant vous. Mais une pauvre frégate dématée, démolie, ouverte comme celle-là aux flots, à demie engloutie par la vague, chargée d'un équipage morne, pâle, exténué et couvert de vase, venir la surprendre dans sa misère et assister au spectacle de ses douleurs, c'est lui faire une sanglante injure. Je dus le comprendre aux regards farouches que me lançaient les matelots et les officiers.

Quelques jours plus tard, j'appris que tout espoir de relever la frégate était perdu, et qu'on s'apprêtait à la démolir. Tout le monde plaignait le malheureux capitaine, connu pour l'un des meil-

leurs officiers de notre marine; homme intéressant par sa bravoure et ses talens, mais surtout par sa douleur qui doit être aujourd'hui à son comble. Un conseil de guerre vient d'être institué à Brest pour juger la conduite de cet officier. Tout donne lieu de croire qu'il sera acquitté, et qu'il obtiendra un autre commandement. Ce n'est pas dans les tristes eaux de la côte de Fermanville que doivent se terminer les courses d'un marin si distingué, qui a contribué plus d'une fois à augmenter l'éclat du pavillon français.

LOÈVE-VEIMARS.

Digitized by Google

ANCIENNE

POÉSIE SCANDINAVE.

Dans peu de jours, il sera publié, sous le titre de *Littérature et Voyages* (1), un remarquable volume de M. J. J. Ampère, un de nos collaborateurs. Ce volume, qui se compose de descriptions, de biographies et d'analyses relatives plus particulièrement aux littératures du nord, forme, avec le travail étendu sur *Sigur*, autrefois publié dans notre recueil, ce qu'il y a de plus complet et de plus instructif en France, touchant l'ancienne poésie scandinave. Nos lecteurs connaissent assez la manière ingénieuse et fine dont M. Ampère traite l'érudition, pour que nous soyons dispensés d'y insister. Un certain nombre de morceaux sur quelques poètes modernes de la Scandinavie et de l'Allemagne jettent une variété piquante au milieu de l'étude plus sévère des anciens monumens. Nous extrairons toutefois le chapitre suivant, qui caractérise et fait connaître un des plus profonds et des plus graves poèmes d'une époque où la poésie et la religion se confondaient.

—

LA VOLUSPA,

OU PROPHÉTIE DE LA VOLA.

Le chant mythologique le plus important de l'*Edda* est celui qui est intitulé la *Prophétie de la Vola*. C'est un fragment ou mieux,

(1) Chez Paulin, éditeur, place de la Bourse.

Digitized by Google

la réunion de plusieurs fragmens qui contiennent le sommaire des principaux mythes scandinaves, plutôt rappelés que retracés par quelques grands traits d'une poésie souvent obscure, toujours bizarre, quelquefois sublime.

C'est l'expression voilée des oracles; ce sont des enseignemens mystérieux sur l'origine des choses; c'est l'annonce lugubre de la grande catastrophe dans laquelle l'univers et les dieux doivent périr pour renaître.

Les traditions sur lesquelles repose le poëme, appartiennent à la plus ancienne époque de la mythologie scandinave. Ici les dieux sont des êtres cosmiques et non des personnages héroïques. Le poëme que nous avons, est évidemment un débris d'une cosmonogie perdue; il offre de grandes lacunes, de grandes obscurités; quelques parties sont de sèches énumérations de noms mystiques. Tout cela indique, non pas un poëme primitif, mais un abrégé, un résumé incomplet de traditions, et probablement de chants qui remontent à une antiquité encore plus reculée.

Telle qu'elle est, la *Voluspa* doit être classée au nombre des plus anciens chants de l'*Edda* par le mètre, la nature des idées, le caractère du style, concis, heurté et simple, sans aucun mélange de la recherche maniérée qui se fait déjà sentir dans les scaldes du neuvième siècle.

Le cadre du poëme est celui de plusieurs chants mythologiques de l'*Edda*. C'est un personnage de la race des géans: ici une vola (1), qui raconte aux dieux réunis les destinées de l'univers. Tout ce qui a trait au grand combat qui doit amener la fin et le renouvellement du monde, est développé avec la complaisance d'un prophète qui menace ses ennemis. Cet hymne sinistre du dernier jour est ce qu'il y a de plus remarquable dans le poëme. C'est une vision confuse, gigantesque et terrible; c'est comme l'Apocalypse du nord.

Voici la traduction de quelques lambeaux de ces prophéties

(1) Vola ou Vala était le nom qu'on donnait aux prophétesses qu'on appelait en diverses circonstances pour prédire l'avenir, surtout à la naissance des enfans.

Digitized by Google

souvent sans liaison, mais empreintes de toute la grandeur et de toute la tristesse de la sombre mythologie scandinave.

« La vieille était assise à l'est, dans le bois de fer; là, elle mit au monde les enfans du loup Fenris. L'un d'eux doit devenir puissant, et, sous une forme enchantée, dévorer la lune.

Il se nourrit de la vie des hommes lâches. Du siége des dieux dégoutte le sang. Les rayons du soleil deviennent noirs, tous les vents sont empoisonnés.

. . . .

De loin je vois venir le crépuscule des dieux et le dernier combat.

Le dévorant (1) hurle sur la bruyère de Gnîpa, les liens se brisent, et le loup se précipite (2).

Il se précipite à l'est, à travers les vallées pleines de poison, de tourbe et de fange (3).

. . . .

Elle vit un palais loin du soleil, sur le rivage des cadavres, ses portes sont tournées au nord. Des gouttes de poison y ruissellent à travers les soupiraux. Il est pavé de serpens (4).

Là elle vit marcher dans des torrens pesans, les parjures, les meurtriers, et ceux qui séduisent les femmes d'autrui.

Là le serpent Nithüggr cherchait les corps des trépassés, le loup traînait les cadavres. Comprenez-vous ceci? Savez-vous ce que je veux dire?

Alors les frères combattront, et l'un tuera l'autre. Les enfans des sœurs brisent la parenté. Alors il est dur d'être dans le monde. L'adultère y règne. C'est l'âge des haches, l'âge des glaives; les boucliers sont fendus. C'est l'âge des tempêtes, l'âge des meurtres; jusqu'à ce que le monde soit détruit, aucun homme n'épargnera un autre homme.

(1) Garmr, le Cerbère scandinave, dont les aboiemens expriment peut-être ici les bruits souterrains qui précèdent la grande catastrophe.

(2) Le loup Fenris, le principe destructeur est déchaîné.

(3) La fange, les tourbières désignent le pays habité par les Finois. C'est vers ce pays que se dirigent les mauvaises puissances.

(4) C'est l'enfer scandinave.

Digitized by Google

Les enfans de Mimir (1) jouent. L'arbre du monde s'embrase. Heimdall souffle dans la corne antique de Giallar; ses sons remplissent l'air. Odin converse avec la tête de Mimir.

Ygdrasil, le puissant frêne(2), s'agite; le vieil arbre gémit quand les géans sont déchaînés; tous les êtres tremblent dans les routes de la mort, jusqu'à ce que le feu de Surtur dévore le monde.

Le dévorant rugit sur la bruyère de Gnipa, le loup brise ses chaînes et se précipite.

. . . .

Le grand serpent qui entoure la terre se roule, possédé de la furie des géans, le serpent presse les vagues; l'aigle crie, de son bec pâle il déchire les cadavres; le vaisseau des morts est mis à flot.

. . . .

Surtur (3) vient du midi, roulant des flammes; de son glaive resplendit le soleil du dieu des morts; les rochers se brisent, les géantes errent, les hommes foulent les voies de la mort, et le ciel se fend.

Où en sont les Ases? où en sont les Alfes (4)? La vaste demeure des géans rugit; les Ases tiennent conseil; les sages habitans des montagnes soupirent à l'entrée des cavernes. Comprenez-vous ceci? Savez-vous ce que je veux dire?

Le soleil commence à noircir, la terre tombe dans la mer, les brillantes étoiles s'évanouissent, la fumée ondoie au-dessus de l'incendie, les flammes se jouent dans le ciel.

Alors elle vit la terre, admirablement verte, de nouveau sortir de la mer; elle vit les cascades se précipiter, et, au-dessus, voler l'aigle, qui guette le poisson du haut des rochers.

. . . .

Alors les moissons croîtront sans être semées; tout malheur sera détruit : Baldur viendra et bâtira avec Hautr (5) la belliqueuse de-

(1) Les vagues sont déchaînées; le crâne de Mimir, c'est l'Océan.

(2) C'est le monde.

(3) Le Noir, c'est-à-dire l'obscur, le voilé, le dieu suprême, qui détruit et renouvelle l'univers.

(4) Les génies les puissances de la nature.

(5) Baldur ou Balder et son frère Hautr ou Hother, qui l'a tué re-

Digitized by Google

meure d'Odin, le palais sacré des dieux. Comprenez-vous ceci? Savez-vous ce que je veux dire?

Elle vit s'élever un palais plus beau que le soleil, sur le haut Gimli; là, habiteront les bonnes races à jamais heureuses.

. . . .

Le sombre dragon vient volant, le dragon étincelant vient des rochers ténébreux : il plane au-dessus des campagnes, emportant des cadavres. Et maintenant la Vola retombe dans la nuit.»

*

LE HAVA-MAL,

OU LE DISCOURS SUBLIME D'ODIN.

—

POÈME GNOMIQUE.

Sous ce titre, le compilateur de l'Edda a réuni divers fragmens qui contiennent et la partie morale de la doctrine d'Odin, et des enseignemens magiques, concernant surtout la science des runes. Dans la première division du Hava-Mal, c'est Odin lui-même qui parle; c'est elle qui a donné son nom au tout.

Cette première partie du Hava-Mal est un poème gnomique, dans lequel, sous une forme sentencieuse, sont déposées les idées que se faisaient les anciens Scandinaves de la supériorité intellectuelle et morale. Les vertus les plus recommandées sont la prudence, l'hospitalité, la libéralité; il y a des conseils sur l'amour et l'amitié. Le premier de ces sentimens n'y est pas présenté avec un grand raffinement, mais il s'y montre sans brutalité. Il y a sur l'amitié des pensées touchantes, et sur la gloire des mots sublimes.

Çà et là des réflexions naïvement satiriques, d'autres qui tra-

naîtront pour vivre en paix au sein de l'harmonie universelle rétablie entre les êtres.

bissent une habitude irréfléchie de férocité, forment un contraste frappant, mais naturel avec le ton grave et sage de l'ensemble.

La fin du Hava-Mal est un petit traité de magie qui expose les effets surnaturels de la puissance des runes; on y trouve la source de la plupart des idées superstitieuses du moyen âge; on voit là en germe ce qui, mêlé plus tard à d'autres idées conservées par tradition de l'antiquité, ou venues de l'Orient, a été la *sorcellerie*.

Je vais donner une idée du Hava-Mal, en traduisant les sentences les plus frappantes et les plus naïves.

Il est remarquable qu'il n'y en ait presque aucune qui recommande la bravoure. Elle était tellement dans les mœurs et dans le tempérament du peuple, qu'il n'était pas besoin d'en parler.

On sera, je pense, frappé de quelques pensées où éclate un sentiment profond de sociabilité. La charité chrétienne, ou le sentiment social, étendu à l'espèce tout entière, est en germe dans plusieurs de ces maximes de la vieille sagesse germanique, entre autres dans celle qui se termine ainsi : l'homme est la joie de l'homme.

« Regarde bien de tous côtés avant d'aller en avant, car tu ne sais où peut être caché ton ennemi.

Heureux celui qui donne! Un hôte entre, où va-t-il s'asseoir?

. . . .

Il a besoin de feu celui qui est entré. Ses genoux sont glacés; il a besoin d'habit et de vêtemens celui qui vient par-dessus les montagnes.

. . . .

On ne peut prendre avec soi, en voyage, une meilleure provision, que beaucoup de sagesse; elle vaut mieux que l'or dans un lieu inconnu. C'est un secours dans le besoin.

. . . .

La bière n'est pas si bonne qu'on le dit pour les enfans des hommes. Plus un homme boit, moins il se connaît lui-même.

L'oiseau de l'oubli (1) plane sur l'ivresse, et ravit à l'homme son intelligence.

. . . .

L'insensé croit qu'il vivra éternellement, s'il fuit le combat; mais

(1) Le héron de l'oubli.

l'âge même ne lui donnera pas la paix, c'est à sa lance à la lui donner.

. . . .

L'insensé veille toute la nuit et pense à beaucoup de choses; puis, quand le matin vient, il est fatigué, et le soin qui le tourmentait lui demeure.

. . . .

Quand l'ignorant vient dans une réunion, il vaut mieux qu'il se taise, personne ne s'aperçoit mieux combien il sait peu qu'après qu'il a beaucoup parlé.

C'est faire un long détour, que d'aller vers un ami trompeur, quoiqu'il demeure sur votre route; c'est prendre un chemin de traverse, que d'aller vers un ami fidèle, quoiqu'il demeure au loin.

. . . .

Si tu as un ami auquel tu te confies, pour en bien jouir, il faut mêler vos pensées, échanger avec lui des présens, et aller souvent le trouver.

Si tu en as un autre auquel tu ne te confies point, et si cependant tu veux en profiter, il faut parler finement, penser prudemment, et lui rendre ruse pour dissimulation.

J'étais jeune autrefois, j'allai seul, et je m'égarai dans des routes trompeuses. Je me suis cru riche quand j'ai trouvé un autre; l'homme est la joie de l'homme.

. . . .

Un jour, dans un champ, je donnai mes habits à deux hommes de bois. Quand ils en furent revêtus, ils semblèrent des héros. L'homme nu est timide.

L'arbre se dessèche, qui n'est revêtu ni d'écorces ni de feuillage. Ainsi est l'homme sans ami; l'homme ne peut vivre seul.

La paix entre les ennemis est comme un feu qui brûle cinq jours : au sixième il s'éteint. Ainsi s'en va toute cette amitié.

. . . .

Les grains de sable sont petits, les gouttes d'eau sont petites, petites aussi sont les pensées humaines. Tous ne sont pas égaux. Chaque siècle ne porte qu'un homme.

. . . .

Il faut avoir un bon entendement, mais pas trop de sagesse. Ne

cherchez pas à prévoir votre sort, et votre âme sera libre de soucis.

. . . .

Il doit se lever de bonne heure, celui qui veut gagner les biens ou la vie d'un autre. Le loup qui reste couché ne trouve pas un repaire. On ne triomphe point en dormant.

. . . .

Comme l'aigle s'étonne égaré sur la mer sauvage jusqu'à ce qu'il parvienne à la rive, ainsi est l'homme qui vient parmi beaucoup d'hommes où il a peu d'amis.

. . . .

Tout homme sage doit se servir avec précaution de sa force, car on trouve, lorsqu'on vient parmi les braves, que nul n'est fort contre tous.

. . . .

Bien que malheureux, nul n'est entièrement privé de bonheur. L'un est heureux par ses fils, l'autre par ses amis; l'un par ses richesses, l'autre par ses bonnes actions.

. . . .

J'ai vu briller le feu dans la salle du riche, mais devant la porte se tenait la mort.

Le boiteux peut monter à cheval, le sourd combattre vaillamment, celui qui n'a qu'une main paître les troupeaux; il vaut mieux être aveugle que mort (1). On ne peut rien faire d'un mort.

. . . .

Ton troupeau meurt, tes amis meurent, et toi-même tu dois mourir; mais pour celui qui s'est acquis une bonne renommée, cette renommée ne mourra pas.

Ton troupeau meurt, tes amis meurent, et toi tu dois mourir aussi; mais je sais une chose qui ne meurt jamais, le jugement sur ceux qui sont morts.

. . . .

Il faut louer la journée le soir, une femme quand elle est morte,

(1) Ce passage est un de ceux qui prouvent l'antiquité du *Hava-Mal*. Il y a dans le texte : il vaut mieux être aveugle que brûlé (brendr). L'usage de la crémation des corps précéda en Scandinavie celui de l'inhumation, qu'on trouve déjà à l'époque historique la plus reculée.

un glaive quand il est éprouvé, une fille quand elle est mariée, la glace quand tu es dessus, la bière après que tu l'as bue.

. . . .

Il faut se servir d'un vaisseau pour les voyages, d'un bouclier pour la défense, d'un glaive pour l'attaque, mais d'une jeune fille pour les baisers.

. . . .

Personne ne doit croire les discours des jeunes filles et ce que disent les femmes; car le cœur de la femme a été fait sur une roue tournante, et la ruse placée dans son sein.

Un arc qui se brise, un feu qui brille, un loup qui hurle, une corneille qui crie, un porc qui grogne, un arbre sans racine, une vague qui monte, une chaudière qui bout, un trait qui vole, une vague qui tombe, une glace d'une nuit, un serpent roulé en cercle, les propos de lit d'une nouvelle épouse, une épée émoussée, un ours qui joue, ou le fils d'un roi, un veau malade, un esclave indocile, une sorcière qui prophétise des malheurs, une pluie nouvellement tombée, un ciel clair, un maître qui sourit, l'aboiement d'un chien, l'amour des femmes de mauvaise vie, un champ semé de bonne heure; — on ne doit point se fier à ces choses, ni trop tôt à son fils; le champ de blé dépend du temps, le fils dépend de son intelligence; tous deux sont incertains.

. . . .

La paix avec les femmes est comme une pensée qui fuit, comme un voyage sur une neige glissante avec un cheval âgé de trois hivers, rétif et encore mal dompté; c'est comme de croiser dans une tempête avec un vaisseau sans mâts; c'est comme de vouloir, sur une montagne couverte de neige pendant le dégel, saisir des rennes à la course.

. . . .

Qu'il parle doucement celui qui desire l'amour d'une jeune fille, qu'il lui offre ce qu'il possède, qu'il loue sa beauté ; ainsi il l'obtiendra.

Que nul homme ne blâme l'amour d'un autre; souvent un beau visage charme le sage, mais n'enchaîne pas l'insensé.

Qu'on ne blâme personne pour cette faute, qui est celle de beau-

coup d'hommes. Des sages il fait des insensés, parmi les enfans des hommes, lui le puissant desir.

La pensée seule sait ce qui convient au cœur, et il n'est point de pire maladie que de ne prendre plaisir à rien. »

Cette dernière pensée semble écrite pour notre temps; mais dans toute cette fin, il pourrait bien y avoir quelques traits plus modernes que le reste.

LE CHANT DE RIG.

—

POÈME POLITIQUE.

Ce chant n'est ni un chant cosmogonique comme la Voluspa, ni un chant ethique et magique comme le Hava-Mal; c'est un chant politique et historique dans le fond, contenant, sous une forme mythologique, l'origine sacrée de la hiérarchie sociale, dans le nord, celle des trois ordres qui la constituent, et, en même temps, la succession des trois races qui ont peuplé la Scandinavie, et dont chacune correspond à l'un de ces trois ordres.

Voici quelle est l'idée de ce chant.

Un des Ases, ou dieux Heimdall, sous le nom de Rig, qui veut dire le fort, le puissant, arrive sur le bord de la mer, en un certain pays; là, il trouve deux époux, dont les noms sont symboliques : c'est *l'ayeul* et *l'ayeule* (Edda). Ses hôtes lui offrent un pain grossier et la chair d'un veau; ensuite il se place dans leur couche, au milieu d'eux. Il passe ainsi trois nuits, puis reprend son chemin. Neuf mois s'écoulent, et l'ayeule enfante un fils: on répand sur lui l'eau lustrale (ancien baptême des Scandinaves), et on l'appelle *esclave* (thrœl). « Il était noir, la peau de ses mains était rude, ses genoux arqués, ses doigts épais, sa figure hideuse, son dos courbé, ses talons saillans.

Quand il fut devenu fort, son occupation était de travailler l'écorce, de faire des paquets de branchages, et de les porter à la maison.

Une femme errante vint dans sa demeure; la plante de ses pieds était meurtrie, ses bras brûlés par le soleil, son nez était déprimé. Elle s'appelait la servante. ». . . . .

Ce couple misérable s'unit, et de cette union résulte la race des esclaves. Les noms de leurs fils et de leurs filles sont significatifs; ce sont des noms d'opprobre : le sombre, le grossier, le querelleur, le paresseux, l'épais; la lente, la déchirée, le pied de grue, etc.; leurs occupations sont « de faire des haies, d'engraisser les champs, de soigner les porcs, de garder les chèvres, de fouiller les tourbières. »

Ensuite Rig vient dans la demeure d'un autre couple. Cette fois ses hôtes se nommaient le grand père et la grand'mère. « Le mari construisait un métier à tisser, sa barbe était soignée, il avait une touffe de cheveux sur le front, son vêtement était serré; il y avait un coffre sur le plancher. La femme faisait tourner le rouet, elle ouvrait les bras, elle préparait des vêtemens. »

Rig se couche encore entre eux et passe ainsi trois nuits; neuf mois après, il naît à la *grand'mère* un fils qu'on appelle le Paysan (Karl). « On l'enveloppa dans le lin. Sa chevelure était rouge et son teint rubicond, ses yeux étincelans.

Il commença à croître et à se fortifier, il apprit à dompter les taureaux, à faire des charrues, à construire des maisons de bois, à bâtir des granges, à fabriquer des chars, à conduire la charrue.

On lui amena sa fiancée, vêtue d'une peau de chèvre, portant le trousseau de clefs; elle s'appelait *la diligente* : on la plaça sous le voile de lin. Les époux habitèrent ensemble, ils échangèrent leurs anneaux, ils étendirent leur couche, et ils établirent leur demeure. »

Leurs enfans s'appellent : l'homme, le garçon, le colon, le sujet, l'artisan, etc.; de là est sortie la race des paysans.

Ensuite Rig s'en alla dans une demeure tournée au sud. Là était un couple qui s'appelait le père et la mère. « L'époux était assis et tordait le nerf d'un arc; il ployait un arc, il fabriquait des flèches; la mère regardait ses bras, tissait la toile, affermissait ses manches...... Ses sourcils étaient plus beaux, son sein plus éblouissant, son cou plus blanc que la neige la plus pure. »

Rig s'asseoit au festin entre eux deux.

« Alors la mère prit une nappe brodée, une nappe de lin blanc, et en couvrit la table ; elle prit ensuite des pains minces, des pains d'un blanc froment, et les plaça sur la nappe.

Elle plaça sur la table des plats ornés d'argent, pleins de venaison, de lard, d'oiseaux rôtis ; le vin était dans le pôt. Les coupes étaient garnies de métal. Ils parlaient et conversaient jusqu'à ce que le jour finit. »

Rig va cette fois encore se coucher entre les époux. Il passe ainsi trois nuits, et au bout de neuf mois, la mère mit au monde un fils qu'elle enveloppa de soie, on l'arrosa de l'eau sacrée, et on le nomma le *Noble* (Jarl). Sa chevelure était blanche, ses joues vermeilles, ses yeux brillaient comme ceux d'un petit serpent.

Le Noble grandit dans la maison. Il apprit à brandir la lance, à tordre le nerf de l'arc, à ployer l'arc, à fabriquer des flèches, à faire voler des traits, à agiter des lances, à monter sur des chevaux, à lancer des chiens de chasse, à tirer le glaive, à nager.

Rig vint à sa demeure ; Rig le voyageur lui enseigna les runes, il lui donna son nom. Il l'avoua pour son fils, et voulut qu'il possédât des champs héréditaires, des champs nobles, et des demeures antiques.

Ensuite, le *Noble* chevaucha par un chemin sombre, par des montagnes glacées, jusqu'à ce qu'il arrivât à une demeure. Là il commença à brandir sa lance de tilleul, il poussa son cheval, il tira son glaive, il éveilla la guerre, il rougit les champs, il fit du carnage, il gagna de la terre.

Ensuite il gouverna seul dix-huit gaards, il divisa ses richesses et les partagea entre tous, donnant aux uns des anneaux d'or, aux autres des chevaux agiles. Il distribua les anneaux, il brisa les bracelets. »

Le *Noble* (Jarl) épouse la fille du baron (Herser), et leurs enfans sont le fils, l'enfant, la race, l'héritier, le parent, le descendant. Le dernier de ses enfans est Konr, le chef, le *Roi*. Les autres enfans du *Noble* se livrèrent aux occupations de leur père, ils domptèrent des chevaux, ils courbèrent des boucliers, ils aiguisèrent des traits, ils brandirent des lances. Mais le plus jeune, le roi connut les runes : les runes du temps, les runes de l'éternité. Il sut

Digitized by Google

sauver la vie des hommes, émousser le tranchant des glaives, apaiser la mer.

Il comprit le chant des oiseaux, il sut éteindre le feu, calmer et endormir les douleurs. Il posséda la force de huit hommes.

Mais au milieu de cette science, il est troublé par une corneille qui lui dit qu'il serait mieux de monter à cheval, et de coucher des armées dans la poussière. Elle lui parle de Dan et Danpr, qui possèdent des terres meilleures que les siennes, qui sont habiles marins et bons guerriers, et là finit ce qui reste de ce chant singulier.

L'intention politique de ce chant est évidente : c'est d'exprimer l'institution divine de l'ordre social, tel qu'il existait de toute antiquité en Scandinavie. L'*esclave*, le *paysan*, le *noble*, sont désignés par leur nom, et caractérisés par les occupations qui leur sont attribuées. Tous trois sont fils d'un dieu. Ainsi là, comme en Orient, la théologie était la base de la législation.

L'intention historique n'est pas moins certaine. La Scandinavie, occupée primitivement par des tribus finoises, avait subi deux invasions de la race germanique, celle des Goths et celle des Ases. Ces trois couches de populations sont évidemment représentées par les trois générations qui sortent de Rig. La race des indigènes est caractérisée par la noirceur de sa peau et par d'autres signes physiologiques que l'on retrouve encore aujourd'hui chez les Lapons, qui en sont un débris. Comment ne pas les reconnaître à leurs genoux arqués, à leur figure hideuse, à leur dos courbé, à leurs talons saillans! Le nom de cette race indigène est celui de la servitude, parce qu'elle fut asservie par la race plus belle et plus forte qui vint ensuite envahir le pays. Cette race elle-même est désignée également dans ce chant par ses caractères physiques, entre lesquels la blancheur de la peau et la couleur blonde des cheveux tiennent le premier rang. La portion de cette race, dont l'immigration en Scandinavie est la plus ancienne, qui portait le nom de Goths et donna ce nom à une portion de la Scandinavie, est représentée ici, par la classe intermédiaire, entre la race primitive réduite en esclavage par la conquête, et la caste des derniers conquérans. En effet, le rôle politique des Goths était intermédiaire entre l'asservissement

absolu qui était le lot des Finois, et le commandement suprême, qui était le partage des Ases ou Suédois. C'étaient probablement les Goths qui formaient la masse des colons ou paysans libres, tandis que les Ases étaient les chefs militaires.

Les Ases paraissent avoir été une population d'élite, une tribu éminente, supérieure en intelligence et en beauté aux Goths, leurs frères par le sang, et leurs devanciers dans la conquête. Aussi le poëme dont nous nous occupons insiste-t-il sur l'éclat et la blancheur de leur teint, sur la vivacité de leur regard.

La fiction de l'aïeul et de l'aïeule, du grand-père et de la grand'-mère, du père et de la mère, indique l'ordre d'ancienneté des trois populations.

Le *Noble,* qui va faire la guerre vers le nord, rappelle ces expéditions fréquentes des Ases contre les peuplades finoises cantonnées dans la partie septentrionale de la Scandinavie, dont les traditions de la mythologie montrent tant de traces.

Remarquez que *le Roi* (Konr) est un fils du *Noble* (Jarl), qu'il est son dernier fils. En effet, la royauté est née de cette sorte de féodalité primitive que formait l'autorité indépendante des chefs, avant que l'un d'entre eux, sorti de leurs rangs, *né de leur sang,* eût soumis cette autorité à la sienne en se faisant *roi.*

J. J. AMPÈRE.

Digitized by Google

DES

RÉVOLUTIONS DE LA ROYAUTÉ

EN FRANCE.

FRAGMENT.[1]

. . . .

La Gaule conquise par César devint sous Auguste une province romaine. Les empereurs y envoyaient un gouverneur qui commandait à des préfets; ce gouverneur recevait directement ses ordres de la république

(1) Notre collaborateur Alexandre Dumas vient de terminer le travail historique qui le tient éloigné du théâtre depuis un an. Ce travail, qui servira comme de prolégomènes à ses *Chroniques de France*, dont la *Revue* a déjà publié plusieurs épisodes, paraîtra demain chez les libraires U. Canel et A. Guyot, place du Louvre, 18, sous le titre de *Gaule et France*. C'est à cet ouvrage que nous empruntons le morceau suivant, qui résume dramatiquement les vues et le plan de l'auteur. Nous n'avons cru mieux faire connaître le livre qu'en citant ce beau fragment, jeté à la fin en forme d'épilogue.

(*N. du D.*)

et les transmettait à ses agens. La politique adoptée généralement pour les autres pays conquis l'avait été de même pour la Gaule : le gouvernement y était doux et paternel ; et comme la civilisation apportait à la barbarie des plaisirs, des arts et des jouissances qui lui étaient inconnus, elle n'eut pas de peine, la corruptrice qu'elle était, de façonner aux mœurs romaines les peuplades primitives de la Gaule. Le midi, surtout, dont les riches plaines touchaient à l'Italie par les Alpes, dont la même mer baignait le rivage, dont les habitans respiraient un air parfumé comme celui de Sorrente et de Pestum, fut la province chérie; Narbo la Romaine s'éleva près de Massilia la Grecque; Arles eut un amphithéâtre, Nîmes un cirque, Autun une école, Lyon des temples. Des légions indigènes, dont chaque soldat était fier de porter le nom de citoyen romain, furent levées dans la Narbonnaise, et, traversant la Gaule, allèrent soumettre à l'empire la Bretagne, que l'empire ne pouvait soumettre, comme ces éléphans privés, dressés par les rois de l'Inde, les aident à soumettre les éléphans sauvages.

A la domination romaine succéda la conquête franke, la barbarie à la civilisation. Il était temps : la corruption qui rongeait le cœur de l'empire s'étendait à ses membres; la framée franke sépara la Gaule du corps romain, et la sauva. Il y a cela de remarquable que la civilisation qui conquiert la barbarie, la tue, et que la barbarie qui conquiert la civilisation, la féconde.

Les chefs franks conservèrent du gouvernement romain ce qu'ils en purent adapter à leurs mœurs et surtout à leurs intérêts : la domination fut unitaire sous Mere-wig et Hlode-wig; elle fut divisée sous ses successeurs.

La division du pouvoir amena celle de la propriété : dès que la cheftainerie posséda, elle voulut avoir son représentant, comme la royauté avait le sien. La charge de maire du palais fut créée par elle : elle suivit les mêmes variations de progrès que la royauté qu'elle était appelée à remplacer un jour : temporaire sous Sighebert (1) et ses devanciers, elle fut viagère sous Hlot-her, et devint enfin héréditaire sous Hlodewig II; cependant, comme la royauté, elle était de principe électif : *Reges ex nobilitate, duces ex virtute sumunt.* Mais dès-lors que l'une des deux rivales avait faussé son principe, l'autre devait aussitôt renier le sien.

Les rois franks n'avaient donc point, comme on pourrait le croire, un pouvoir absolu : outre le maire du palais, placé près de lui pour repré-

(1) Le premier maire du palais dont il soit fait mention, est Goggon, qui fut envoyé à Athanagilde, de la part de Sighebert, pour lui demander la main de Brunehilde.

senter les droits de la cheftainerie, il y avait encore des conseils composés de chefs militaires, qui décidaient des affaires de la nation avec le roi (1); de grandes revues de troupes, fixées ordinairement au mois de mars ou de mai, recevaient communication des choses traitées dans ces assemblées particulières : et cela dura ainsi entre les conquérans jusqu'au moment où le peuple, représenté par l'Église, se trouva posséder à son tour une portion du territoire. Alors des évêques entrèrent dans les conseils du roi; des députés ecclésiastiques furent envoyés aux Champs-de-Mars et de Mai, et les trois ordres de propriétaires se trouvèrent représentés : la royauté par le roi, la cheftainerie par le maire, et l'église ou le peuple par les évêques.

Le renversement de la dynastie des Mere-wigs, par celle des Carolingiens, amena une lacune dans la représentation de ces pouvoirs. La cheftainerie avait tué la royauté, et s'était faite reine à sa place : elle crut donc la royauté et la cheftainerie confondues à jamais en un seul pouvoir, et elle oublia que sous la faux du moissonneur pousse déjà une moisson nouvelle. Comme il n'y avait plus de cheftainerie, il n'était plus besoin d'un représentant de cette caste : comme cette caste était confondue avec la royauté, elle ne pouvait plus élire de roi. En conséquence, la charge de maire du palais fut supprimée, et Karl-le-Grand prit pour exergue de sa monnaie : *Carolus gratia Dei rex*.

Ainsi avec la cheftainerie faite reine se trouve détruit le principe électif qui fait les rois.

Karl fut donc le premier et le dernier chef tout-puissant de la race conquérante : car ses prédécesseurs avaient eu à lutter contre la cheftainerie, et ses successeurs devaient avoir à lutter contre la vassalité. Sous lui, au contraire, rien ne ressemble à une résistance quelconque de la part d'une caste, dont il foule sous ses sandales la tête qui sort à peine de terre. Ses ordres ne sont ni approuvés ni contrôlés : il les donne, et l'on obéit; il veut des lois, et les capitulaires succèdent au code théodosien; il veut une armée, elle se lève; il veut une victoire, il combat.

Il fallait cette unité de pouvoir et de force pour que Karl pût remplir sa mission et arriver à son but; il fallait qu'une même intelligence eût élevé sur un plan unitaire les remparts de ce vaste empire, afin que la barbarie vînt s'y briser sans trouver un seul côté faible par où elle pût l'entamer; il fallait enfin que le règne de Karl fût un long règne, car lui

(1) De la nation conquérante, bien entendu; quant à la nation conquise, il n'était nullement question de s'occuper de ses intérêts, elle était esclave.

Digitized by Google

seul pouvait achever l'œuvre immense qu'il avait entreprise, et le règne de Karl dura quarante-six ans.

Les héritiers de Karl firent sur une plus grande échelle le même partage qu'avaient fait les enfans de Hlode-wig, et les mêmes causes amenèrent les mêmes résultats, c'est-à-dire la création d'une nouvelle caste seigneuriale, née des cessions de terrain que les rois Carolingiens et Mere-wigs furent obligés de faire pour monter sur le trône, et se crurent ensuite obligés de continuer pour s'y maintenir. Karl, échappant à la puissance des chefs francs, prit le premier pour exergue de la monnaie que lui seul avait le droit de faire battre, *Carolus gratia Dei rex;* les seigneurs français, échappant à leur tour à la domination franke, nièrent que leur principe vînt de la royauté, comme Karl avait nié que son principe vînt de la cheftainerie, et deux cents ans après, ils s'arrogèrent non-seulement le droit de faire battre monnaie comme des empereurs, mais encore ils prirent pour exergue de cette monnaie, ce *gratia Dei* dont la royauté leur avait donné l'exemple (1).

Lorsque Hugues Capet monta sur le trône, occupé déjà avant lui par Eudes et Raoul, premiers rois français jetés au milieu des rois germains, il trouva la France territoriale divisée entre sept grands propriétaires possédant, non plus par cession et tolérance royale, à titre d'alleu ou de fiefs, mais par *la grâce de Dieu.* L'édifice monarchique qu'il allait élever devait donc différer, sous bien des rapports, de celui de Karl-le-Grand ou de Hlode-wig. La royauté qu'il recevait ressemblait beaucoup plus à la présidence d'une république aristocratique, qu'à la dictature d'un empire : il était le premier, mais non pas même le plus riche et le plus puissant entre ses égaux. La première chose que fit en conséquence le nouveau roi, fut de porter le nombre de ses grands vassaux à douze, d'introduire parmi eux des pairs ecclésiastiques, pour s'assurer l'appui de l'église; puis sur le solide aplomb de ces douze puissantes colonnes qui représentaient la grande vassalité, il appuya la voûte de la monarchie nationale.

Lorsque les bienfaits que devait développer cette première ère furent accomplis, c'est-à-dire, lorsqu'une langue nouvelle et nationale comme la monarchie eut succédé à la langue de la conquête; lorsque les croisades eurent ouvert à l'art et à la science la route de l'Orient; lorsque la bulle d'Alexandre III, qui déclarait que tout chrétien était libre, eut amené l'affranchissement des serfs; lorsque enfin Philippe-le-Bel, portant la pre-

(1) En 865, Odon, fils de Raymond, donna le premier cet exemple, en prenant le titre de comte de Toulouse et de marquis de Gothie *par la grâce de Dieu.*

Digitized by Google

mière atteinte à la monarchie féodale, l'eut modifiée par la création des trois états et la fixation du parlement, il fut temps que cette monarchie qui avait accompli son œuvre, fît place à une autre qui avait à accomplir la sienne. Alors Philippe de Valois parut, porta le premier coup de hache dans l'édifice de Hugues Capet, et la tête de Clisson tomba.

Tanneguy Duchâtel hérita de la hache de Philippe de Valois. Soixante-dix ans après que celui-ci a frappé, il frappe à son tour, et la tête de Jean de Bourgogne tombe.

Louis XI trouva donc, en entrant dans le temple, deux des colonnes féodales qui soutenaient la voûte déjà brisées. Sa mission, à lui, était d'abattre le reste. Il n'y fut pas infidèle, et monté sur le trône à peine, il se mit à l'œuvre.

Alors ce ne furent plus partout que ruines féodales: les débris des maisons de Berry, de Saint-Pol, de Nemours, de Bourgogne, de Guienne et d'Anjou, jonchèrent partout le pavé de l'édifice monarchique; et sans doute il se serait écroulé, faute d'appui, si le roi n'eût soutenu la voûte d'une main, tandis qu'il abattait les colonnes de l'autre.

Enfin Louis XI se trouva seul, et son génie remplaça l'aplomb par l'équilibre.

A lui remonte la première monarchie nationale absolue. Mais il légua le despotisme à des successeurs trop faibles pour le continuer. A la grande vassalité abattue par Louis XI, succéda, sous les règnes de Charles VIII et de Louis XII, la grande seigneurie, si bien que lorsque François I[er] monta sur le trône, effrayé qu'il fut de voir osciller la monarchie, demandant ses soutiens primitifs et ne les trouvant plus, cherchant douze hommes de fer et ne rencontrant plus que deux cents hommes de velours, il espéra retrouver une force égale en multipliant les forces inférieures, et substituant les grands seigneurs aux grands vassaux, il s'inquiéta peu de l'abaissement de la voûte au niveau de ces colonnes nouvelles, pourvu que l'abaissement de la voûte solidifiât l'édifice. En effet, quoique les supports qu'il venait de créer se trouvassent, comparativement aux anciens, plus faibles et moins élevés, ils n'en étaient pas moins solides; car ils représentaient toujours la propriété, et leur multiplication même était en harmonie exacte avec la division territoriale qui s'était opérée entre le règne de Louis XI et le sien.

François I[er] se trouva donc être le fondateur de la monarchie des grands seigneurs, comme Hugues Capet l'avait été de la monarchie des grands vassaux.

Puis, lorsque cette seconde ère de la royauté nationale eut porté ses fruits; lorsque l'imprimerie eut donné quelque fixité aux sciences et aux

Digitized by Google

lettres renaissantes; lorsque Rabelais et Montaigne eurent scientifié la langue; lorsque les arts eurent mis le pied sur le sol de France à la suite du Primatice et de Léonard de Vinci; lorsque Luther en Allemagne, Wicleff en Angleterre, Calvin en France, eurent préparé par la réforme religieuse la réforme politique; lorsque l'évacuation de Calais, qui enleva du sol français la dernière trace de la conquête d'Édouard III, eut fixé nos limites militaires; lorsque la nuit de la Saint-Barthélemy, produisant un effet contraire à celui qu'elles en attendaient, eut fait chanceler dans le sang huguenot la religion et la royauté qui se tenaient embrassées; lorsqu'enfin l'exécution de La Mole, l'assassinat des Guises, le jugement de Biron, eurent, comme l'avaient fait à la grande vassalité le supplice de Clisson et le meurtre de Jean de Bourgogne, annoncé à la grande seigneurie que les temps étaient accomplis, et que son heure était venue; alors parut à l'horizon, comme une comète rouge, Richelieu, ce large faucheur, qui devait épuiser sur l'échafaud le reste du sang que la guerre civile et les duels avaient laissé aux veines de la noblesse.

Il y avait 149 ans que Louis XI était mort.

Je n'ai pas besoin de dire que la mission de ces deux hommes était la même, et l'on sait que Richelieu accomplit la sienne aussi religieusement que l'avait fait Louis XI.

Louis XIV trouva donc l'intérieur de l'édifice monarchique non-seulement dégarni des deux cents colonnes qui le soutenaient, mais encore débarrassé de leurs débris. Le trône était posé si carrément sur la France nivelée, que, tout enfant qu'il était, il y monta sans trébucher; puis, à sa majorité, le chemin de l'absolu s'offrit à lui, tracé par un pied si large, que le disciple n'eut qu'à suivre la trace de son maître, sans avoir crainte de s'égarer; et il lui fallut cela, car Louis XIV n'avait pas le génie du despotisme, il n'en avait que l'éducation.

Il n'en accomplit pas moins l'œuvre à laquelle il était destiné: il se fit centre du royaume, rattacha à lui tous les ressorts de la royauté, et les tint dans une tension si longue, si forte et si continue, qu'il put prévoir, en mourant, qu'ils se briseraient dans les mains de ses successeurs.

La régence arriva, répandit son fumier sur le royaume, et l'aristocratie sortit de terre.

Louis XV, à sa majorité, se trouva donc dans la même position où s'étaient trouvés François Ier et Hugues Capet. La monarchie était à réorganiser: plus rien à la place des grands seigneurs, plus rien à la place des grands vassaux; de faibles et nombreux rejetons seulement là où étaient autrefois les tiges fortes et vigoureuses. Il lui fallut donc abaisser encore la voûte monarchique, substituer de nouveau la quantité à la force; et au

lieu des douze grands vassaux de Hugues Capet, des deux cents grands seigneurs de François Ier, donner pour soutiens à son édifice vacillant, les cinquante mille aristocrates de la régence orléaniste.

Enfin, lorsque cette troisième ère de la royauté nationale eut porté ses fruits, fruits du lac Asphalte, pleins de pourriture et de cendres; lorsque les Dubois et les Law, les Pompadour et les Dubarry, eurent tué le respect dû à la royauté; lorsque les Voltaire et les Diderot, les d'Alembert et les Grimm, eurent étouffé la croyance due à la religion, la religion, cette nourrice des peuples, la royauté, cette fondatrice des sociétés, toutes souillées encore du contact des hommes, remontèrent à Dieu, dont elles étaient les filles.

Leur fuite laissa sans défense la monarchie du droit divin, et Louis XVI vit briller à quatre ans de distance, à l'orient la flamme de la Bastille, à l'occident le fer de l'échafaud.

Alors ce ne fut plus un homme qui vint pour détruire, car un homme eût été insuffisant à la destruction : ce fut une nation tout entière qui se leva, et qui, multipliant les ouvriers en raison de l'œuvre, envoya quatre cents mandataires pour abattre l'aristocratie, cette fille de la grande seigneurie, cette petite fille de la grande vassalité.

Le 22 septembre 1792, la Convention nationale prit la hache héréditaire.

Il y avait cent quarante-neuf ans que Richelieu était mort.

N'y a-t-il pas quelque chose de merveilleusement providentiel dans cette coïncidence de dates? Richelieu paraît cent quarante-neuf ans après Louis XI, et la Convention nationale cent quarante-neuf ans après Richelieu!

Relevons ici une grande erreur où les uns tombent par ignorance, et que les autres accréditent par mauvaise foi : 93 fut une révolution, mais ne fut pas une république; le mot avait été adopté en haine de la monarchie, et non pas en ressemblance de la chose. Le fer de la guillotine est fait en triangle; c'est avec un triangle aussi qu'on symbolise Dieu : qui osera dire cependant que les deux ne font qu'un?

La réaction thermidorienne sauva la vie à ce reste d'aristocratie qui allait tomber sous la main de Robespierre; la hache qui devait la tuer ne lui fit qu'une blessure profonde, mais non pas mortelle. Les Bourbons la retrouvèrent lorsqu'ils rentrèrent en France en 1814; la vieille monarchie reconnut aussitôt son vieux soutien : alors elle lui donna à garder, au milieu de la France, la chambre des pairs, cette dernière forteresse de la royauté du droit divin.

Ainsi la volonté providentielle se trouva faussée un instant par l'ac-

cident précoce du 9 thermidor; et lorsque cette Divinité qui veille à la loi du progrès, sous quelque nom qu'on la nomme, Dieu, Nature ou Providence, jeta les yeux sur nous, elle fut étonnée de voir, vivante et retranchée, au milieu de la France, cette aristocratie qu'elle croyait tuée par la Convention.

Aussitôt le soleil de juillet se leva, et comme celui de Josué, s'arrêta trois jours aux cieux.

Alors eut lieu cette révolution miraculeuse, qui n'atteignit que ce qu'elle devait atteindre, et ne tua que ce qu'elle devait tuer; révolution que l'on crut nouvelle, et qui était la fille de 93; révolution qui ne dura que trois jours, car elle n'avait qu'un reste d'aristocratie à abattre, et qui, dédaigneuse d'attaquer la moribonde avec la hache ou l'épée, se contenta de la frapper d'impuissance avec une loi et un arrêt, comme on fait d'un vieillard imbécile qu'un conseil de famille interdit :

Loi du 10 décembre 1831, qui abolit l'hérédité de la pairie;

Arrêt du 12 décembre 1831, qui déclare que tout le monde peut s'appeler comte ou marquis.

Le lendemain du jour où ces deux choses furent faites, la révolution de juillet se trouva accomplie; car l'aristocratie était, sinon morte, du moins garottée; le parti pur de la chambre des pairs, représenté par les Fitz-James et les Châteaubriand, sortit du palais du Luxembourg pour n'y plus rentrer, et, avec eux, toute l'influence aristocratique disparut de l'état, pour faire place à l'influence de la grande propriété.

Voici comment cette dernière s'établit.

Louis-Philippe s'était placé près de la royauté expirante, comme un héritier au chevet du lit d'un mourant. Il s'empara du testament que le peuple aurait pu casser; mais le peuple, dans son intelligence profonde, comprit qu'il y avait une dernière forme monarchique à épuiser, et que Louis-Philippe était le représentant de cette forme; il se contenta en conséquence de gratter sur l'écusson héréditaire le *gratia Dei*, et s'il ne lui imposa pas le *gratia populi*, c'est qu'il était bien certain que jamais le roi ne s'en souviendrait mieux qu'aux momens où il aurait l'air de l'oublier.

Cependant de nouveaux supports devenaient encore indispensables au nouvel édifice monarchique. Les cinquante mille aristocrates de Louis XV n'existaient plus; les deux cents grands seigneurs de François Ier étaient tombés; les douze grands vassaux de Hugues Capet dormaient dans leurs tombes féodales, et à la place des castes détruites, castes qui n'étaient que le privilége de quelques-uns, surgissaient de toutes parts la propriété et l'industrie qui sont le droit de tous. Louis-Philippe n'eut pas même à

Digitized by Google

choisir entre les sympathies de naissance et les exigences du moment; à la place des cinquante mille aristocrates de Louis XV, il poussa les cent soixante mille grands propriétaires et industriels de la restauration; et la voûte monarchique s'abaissa d'un nouveau cran vers le peuple : —c'est le plus bas, — c'est le dernier.

Ainsi, après chaque révolution qui abat, vient le calme qui réédifie; après chaque moisson fauchée, vient une terre en friche où germe une moisson nouvelle. Après le règne de Louis XI, cette terreur des grands vassaux, viennent les règnes de Charles VIII et de Louis XII, où pousse la grande seigneurie. Après les règnes de Louis XIII et de Louis XIV, ce 93 de la grande seigneurie, vient la régence, pendant laquelle l'aristocratie sort de terre; enfin, après le règne du comité de salut public, qui fauche les aristocrates, vient la restauration, pendant laquelle pointe la grande propriété.

Et c'est ici le moment de faire remarquer quelle analogie parfaite se trouve entre les réorganisateurs et la société réorganisée : Louis-Philippe, avec son costume si connu qu'il est devenu proverbial, ses mœurs si simples qu'elles sont devenues un exemple, n'est-il pas le type de la grande propriété et de la grande industrie?

Louis XV, avec son habit de velours couvert de broderies et de paillettes, sa veste de soie, son épée à poignée d'acier et à nœud de rubans, ses mœurs débauchées, son esprit libertin, son égoïsme du présent et son insouciance de l'avenir, n'est-il pas le type complet des aristocrates?

François Ier, avec son tortil surmonté de plumes, son pourpoint de soie, ses souliers de velours tailladés, son esprit élégamment hautain, ses mœurs noblement débauchées, n'est-il pas le type parfait des grands seigneurs?

Enfin, Hugues Capet, leur ancêtre à tous, couvert de sa cuirasse de fer, appuyé sur son épée de fer, avec ses mœurs de fer, ne nous apparaît-il pas debout, à l'horizon de la monarchie, comme le type exact des grands vassaux?

Une question, au-devant de laquelle nous n'avons point été de peur d'interrompre la série de nos preuves, doit naturellement se présenter ici à l'esprit de nos lecteurs.

« Dans ce grand système de la décadence monarchique que vous venez de nous présenter, que faites-vous de Napoléon? »

Nous allons y répondre.

Trois hommes, selon nous, ont été choisis de toute éternité dans la pensée de Dieu, pour accomplir l'œuvre de la régénération : César, Karl-le-Grand, et Napoléon.

Digitized by Google

César prépare le christianisme;
Karl-le-Grand, la civilisation;
Napoléon, la liberté.

Nous avons dit comment César avait préparé le christianisme en rassemblant dans les bras conquérans de Rome, quatorze peuples sur lesquels se leva le Christ.

Nous avons dit comment Karl-le-Grand avait préparé la civilisation en brisant, contre les remparts de son vaste empire, la migration des peuples barbares.

Nous allons dire maintenant comment Napoléon a préparé la liberté.

Lorsque Napoléon prit la France au 18 brumaire, elle était toute fiévreuse encore de la guerre civile; et, dans l'un de ses accès, elle s'était jetée si en avant des peuples, que les autres nations n'étaient plus au pas; l'équilibre du progrès général se trouvait dérangé par l'excès du progrès individuel : c'était une folle de liberté, qu'il fallait, selon les rois, enchaîner pour guérir.

Napoléon parut avec son double instinct de despotisme et de guerre, sa double nature populaire et aristocratique, en arrière des idées de la France, mais en avant des idées de l'Europe; homme de résistance pour l'intérieur, mais homme de progrès pour l'extérieur.

Les rois insensés lui firent la guerre!...

Alors Napoléon prit ce qu'il y avait de plus pur, de plus intelligent, de plus progressif au milieu de la France; il en forma des armées, et répandit ces armées sur l'Europe : partout elles portèrent la mort aux rois et le souffle de vie aux peuples; partout où passa l'esprit de la France, la liberté fit à sa suite un pas gigantesque, jetant au vent les révolutions, comme un semeur de blé. Napoléon tombe en 1815, et trois ans sont à peine révolus, que la moisson qu'il a semée est déjà bonne à faire.

1818. Les grands-duchés de Bade et de Bavière réclament une constitution et l'obtiennent.
3819. Le Wurtemberg réclame une constitution et l'obtient.
1820. Révolution et constitution des cortès d'Espagne et de Portugal.
1820. Révolution et constitution de Naples.
1821. Insurrection des Grecs contre la Turquie.
1823. Institution d'états en Prusse.

Une seule nation avait, par sa situation topographique même, échappé à son influence progressive, trop éloignée qu'elle était de nous, pour que nous pensassions jamais à mettre le pied sur son territoire. Napoléon, à force de fixer les yeux sur elle, finit par s'habituer à cette distance; il lui parait d'abord possible, puis enfin facile de la franchir; un prétexte, et

Digitized by Google

nous conquérons la Russie, comme nous avons conquis l'Égypte, l'Italie, l'Allemagne, l'Autriche et l'Espagne. Le prétexte ne se fait pas attendre: un vaisseau anglais entre dans je ne sais quel port de la Baltique, au mépris des promesses continentales, et la guerre est déclarée aussitôt par Napoléon-le-Grand à son frère Alexandre I^er^, le czar de toutes les Russies.

Et d'abord, il semble, à la première vue, que la prévoyance de Dieu échoue contre l'instinct despotique d'un homme. La France entre dans la Russie; mais la liberté et l'esclavage n'auront aucun contact ensemble; nulle semence ne germera sur cette terre glacée, car, devant nos armées, reculeront non-seulement les armées, mais encore les populations ennemies. C'est un pays désert que nous envahissons, c'est une capitale incendiée qui tombera en notre puissance; et, lorsque nous entrons dans Moscou, Moscou est vide, Moscou est en flamme!

Alors la mission de Napoléon est accomplie, et le moment de sa chute est arrivé; car sa chute maintenant sera aussi utile à la liberté, qu'autrefois l'avait été son élévation. Le czar, si prudent devant l'ennemi vainqueur, sera imprudent, peut-être, devant l'ennemi vaincu: il avait reculé devant le conquérant, peut-être va-t-il suivre le fuyard.

Dieu retire donc sa main de Napoléon, et pour que l'intervention céleste soit bien visible cette fois dans les choses humaines, ce ne sont plus des hommes qui combattent des hommes, l'ordre des saisons est interverti, la neige et le froid arrivent à marches forcées: ce sont les élémens qui tuent une armée.

Et voilà que les choses prévues par la sagesse arrivent: Paris n'a pas pu porter sa civilisation à Moscou, Moscou viendra la demander à Paris; deux ans après l'incendie de sa capitale, Alexandre entrera dans la nôtre.

Mais son séjour y sera de trop courte durée, ses soldats ont à peine touché le sol de la France; notre soleil, qui devait les éclairer, ne les a qu'éblouis.

Dieu rappelle son élu. Napoléon reparaît, et le gladiateur, tout saignant encore de sa dernière lutte, va, non pas combattre, mais tendre la gorge à Waterloo.

Alors Paris rouvre ses portes au czar et à son armée sauvage. Cette fois, l'occupation retiendra trois ans aux bords de la Seine ces hommes du Volga et du Don; puis, tout empreints d'idées nouvelles et étranges, balbutiant les noms inconnus de civilisation et d'affranchissement, ils retourneront à regret dans leur pays barbare, et huit ans après une conspiration républicaine éclatera à Saint-Pétersbourg.

Feuilletez le livre immense du passé, et dites-moi dans quelle époque

vous avez vu tant de tremblemens de trônes, et tant de rois fuyant par les grands chemins; c'est qu'ils ont, les imprudens, enterré tout vivant leur ennemi mal foudroyé, et que l'Encelade moderne remue le monde à chaque mouvement qu'il fait dans sa tombe.

Ainsi viennent à neuf cents ans d'intervalle, et comme preuves vivantes de ce que nous avons dit que plus le génie était grand, plus il était aveugle :

César, *païen*, préparant le christianisme;

Karl-le-Grand, *barbare*, préparant la civilisation;

Napoléon, *despote*, préparant la liberté.

Ne serait-on pas tenté de croire que c'est le même homme qui reparaît à des époques fixes et sous des noms différens pour accomplir une pensée unique?

Et maintenant la parole du Christ est en plein accomplissement, les peuples marchent d'un pas égal à la liberté, à la suite les uns des autres, il est vrai, mais sans intervalle entre eux (1) et, quoi qu'aient pu faire en son grand nom les petits hommes qui la gouvernent, la France n'en a pas moins conservé sa place révolutionnaire à l'avant-garde des nations.

Deux enfans pouvaient seuls la lui faire perdre, et l'écarter de sa route, car ils représentaient deux principes opposés à son principe progressif :

Napoléon II et Henri V.

Napoléon II représentait le principe du despotisme;

Henri V, le principe de la légitimité.

Dieu étendit les deux mains, et les toucha aux deux extrémités de l'Europe, l'un au château de Schœnbrünn, l'autre à la citadelle de Blaye.

Dites-moi ce que sont devenus Henri V et Napoléon II?

. . . .

(1) Il est à remarquer que dans cette immense marche des peuples, les catholiques sont partout en progrès : — les Irlandais catholiques sont en progrès sur les Anglais protestans; la Belgique catholique est en progrès sur la Hollande protestante; l'Italie catholique est en progrès sur l'Allemagne protestante; la Pologne catholique est en progrès sur la Russie catholique schismatique; enfin la Grèce catholique schismatique est en progrès sur la Turquie mahométane; enfin la France catholique est en progrès sur le monde entier.

ALEXANDRE DUMAS.

MÉLANGES

DE SCIENCES ET D'HISTOIRE NATURELLE.

Nous avons, dans notre numéro du 15 mars, rapporté, d'après le témoignage de M. Bonnafous, les ingénieuses précautions qu'avait prises une marmotte pour s'établir dans ses quartiers d'hiver, d'une manière à la fois commode et sûre. Le récit original de ce fait, inséré dans la Bibliothèque de Genève, a donné à un anonyme l'occasion d'adresser aux éditeurs du journal une lettre où se trouvent des observations relatives aux mœurs de plusieurs animaux domestiques. Nous en donnerons ici un extrait et nous y joindrons quelques autres faits de même genre.

« Le premier trait, dit l'anonyme, concerne une race *peu considérée*, mais que d'autres données m'avaient déjà désignée comme susceptible d'attachement et plus intelligente qu'on ne l'imagine, lorsqu'on se laisse influencer par son aspect peu attrayant. M. C., propriétaire d'un domaine qu'il surveillait lui-même avait établi une porcherie. Deux cochons savoyards furent achetés ensemble et placés dans la même étable; l'un d'eux fut pris de douleurs qui l'empêchaient de se lever; son camarade allait chercher et lui apportait la nourriture que l'on déposait dans une auge pour tous les deux. Quelque temps après, il arriva qu'on fit sortir un jour tous les porcs, pour les conduire sous des chênes dont ils devaient manger le gland. Le malade, alors convalescent, resta seul en arrière à moitié chemin du bois. Son ami s'arrêta, se sépara des autres et revint

Digitized by Google

sur ses pas. C'était pour aller chercher l'invalide avec lequel on le vit reparaître plus tard, marchant à côté de lui comme pour l'appuyer et soutenir ses pas chancelans. Je tiens cette anecdote du fils même du propriétaire.

« Le trait suivant n'indique pas un égal degré d'attachement, car il pourrait être attribué à l'obligeance ou à la *politesse* tout comme à l'affection. Une dame anglaise demeurant près de Lausanne, lady D., trop tôt enlevée à sa famille, avait un petit cheval pour ses enfans; celui qu'elle montait elle-même, d'une taille plus élevée, se trouvait placé dans l'écurie à côté du premier. S'apercevant que celui-ci ne pouvait pas atteindre le foin placé devant lui dans le ratelier, il le lui faisait tomber dans la crèche. J'ai entendu parler à cette occasion d'un cheval de cavalerie qui mâchait l'avoine pour son vieux camarade, dépourvu de dents; le premier fait étant avéré rend celui-ci croyable.

Maintenant voici une anecdote sur un jeune chien de Terre-Neuve qui, pour n'être pas une affaire de *sentiment*, n'en est pas moins curieuse. Dans une campagne voisine de Lausanne, des gens de Glaris avaient apporté cet hiver un modèle de vaisseau qu'ils faisaient voir pour de l'argent. Le lendemain, la maîtresse de la maison, entendant du bruit, se met à la fenêtre. On causait, le chien aboyait; c'était un de ces hommes de Glaris, qui revenait pour chercher un bonnet qu'il disait avoir laissé la veille; personne ne l'avait trouvé, les domestiques affirmaient ne l'avoir pas aperçu; tout à coup le chien entre dans la cour et en revient avec le bonnet, qu'il avait sans doute caché dans la neige, car il était gelé. La vue de cet homme lui avait-elle rappelé le bonnet et le rapportait-il machinalement, ou bien avait-il compris de quoi il s'agissait? je penche pour la dernière supposition. »

Des différentes observations que renferme cette lettre, la plus intéressante, si elle était bien constatée, serait certainement la première, puisqu'elle nous obligerait à modifier nos idées sur un animal qui est depuis si long-temps soumis à notre observation, qu'aucune de ses dispositions ne devrait être nouvelle pour nous. Jusqu'à présent cependant on ne considère guère le cochon comme un être susceptible d'un véritable attachement, et on ne lui accorde en général que cet instinct aveugle de sociabilité qui pousse les individus de certaines espèces à se réunir en troupes, sans d'ailleurs se prêter aucune assistance mutuelle. On avait même raison de supposer que, pour cette espèce, il n'existe pas entre les différens membres de la communauté une affection bien grande; on sait en effet que, si dans un troupeau de cochons, quelque individu est blessé grièvement et pousse des cris aigus, ses camarades, qu'une pareille clameur semble im-

portuner, se pressent aussitôt autour de lui, et à moins qu'il ne cesse ses plaintes, le mordent cruellement, et finissent par le tuer. C'est là un fait bien constant, mais qui d'ailleurs n'infirme pas l'autre; et l'histoire du chien nous offre des contradictions du même genre. Ainsi on a remarqué, en Angleterre, dans les chenils très nombreux, que si un chien tombe par accident du banc sur lequel il était couché, les autres aussitôt se jettent sur lui et l'étranglent. Lorsqu'au contraire un de ces animaux saute à terre volontairement, le reste de la meute ne semble pas y prendre garde et ne bouge point. On n'a pas trouvé jusqu'à présent d'explication pour ces singuliers actes de férocité; mais on ne s'est pas avisé d'en conclure que les chiens n'étaient pas capables d'amitié.

L'auteur de la lettre regarde le cochon comme un animal doué de beaucoup plus d'intelligence que ne semble l'indiquer sa lourde figure, et qui serait susceptible de perfectionnement, si l'homme daignait s'en occuper. D'autres observateurs avaient été déjà conduits à en juger de même et avaient présenté des faits à l'appui de leur opinion. Voici, par exemple, ce que dit à ce sujet M. Dureau de la Malle, à qui nous devons des détails très-curieux sur les mœurs de divers animaux.

« Le cochon que nous élevons pour la boucherie, et que nous voyons enfermé dans une étable, nous paraît extrêmement stupide et borné. Néanmoins l'éducation et l'habitude de vivre avec les hommes développent en lui de l'attachement, de la reconnaissance, et quelques qualités morales. A Brives-la-Gaillarde, dans le Limousin, les cochons vivent, comme les chiens, dans la société des hommes, montent jusqu'au troisième étage, et se couchent dans la chambre de leurs maîtres. Ils ont pris des habitudes de propreté; ils suivent comme un chien leur maîtresse à travers la ville, lorsqu'elle les mène deux fois par jour à la rivière pour les frotter et les laver. On les voit se mettre à l'eau tout seuls, se tourner sur un côté, sur l'autre, se mettre sur le dos, sur le ventre, pour qu'on en brosse aisément toutes les parties; et je les ai vus enfin remercier, en quelque sorte, leur maîtresse de ces soins qui sont pour eux une jouissance, en lui léchant plusieurs fois la main. »

Malgré la cruauté que montrent les cochons envers leurs camarades blessés, ils savent au besoin se secourir entre eux et agir de concert contre un ennemi qui menace la sûreté commune. J'en trouve la preuve dans un fait qui m'a été rapporté par un témoin oculaire, M. A., ingénieur en chef du département d'Ile-et-Vilaine. Voyageant en hiver dans une partie reculée de la Basse-Bretagne, il aperçut, au milieu d'une lande, un troupeau de douze à quinze cochons assailli par deux loups et put s'en approcher assez pour bien voir le combat qui dura encore pendant près d'une demi-heure.

Digitized by Google

Les deux loups attaquaient de différens côtés, mais partout ils trouvaient un front de bataille redoutable. Les cochons s'étaient formés en cercle serré, tous la tête en dehors, et faisant claquer leurs dents d'une manière effrayante. De temps à autre, un des plus gros verrats faisait une sortie, mordait ou essayait de mordre le loup, puis rentrait dans les rangs que ses compagnons ouvraient pour le recevoir. Peu à peu l'attaque des loups se ralentit; et, enfin, fatigués, saignans, découragés, ils prirent le parti de se retirer. La troupe victorieuse eut assez de prudence pour ne pas les poursuivre, et même jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement hors de vue, elle conserva rigoureusement son ordre de bataille.

La disposition à vivre par troupes, si prononcée dans l'espèce du porc domestique, ne se montre point chez le sanglier, qui est un animal solitaire, même dans les lieux où ses habitudes naturelles sont le moins dérangées par le voisinage de l'homme. Cette différence est assez importante pour obliger de soumettre de nouveau à l'examen une opinion aujourd'hui généralement admise, celle que le sanglier commun est la souche de toutes les espèces et de toutes les variétés de nos cochons domestiques. Ne pourrait-on pas concevoir qu'il en fût de cette espèce comme de celle du cheval et probablement aussi de celle du bœuf; qu'elle n'existât plus nulle part à l'état sauvage. Nous savons que les pecaris, deux autres espèces du genre cochon, qui sont propres au nouveau continent, ont l'habitude de vivre en troupe, et cette habitude les rend beaucoup plus propres que le sanglier de nos forêts à être domestiqués. Le petit du moins s'apprivoise avec une tout autre facilité que le marcassin; j'en ai eu souvent la preuve. J'ai vu par exemple un petit pecari, qui venait d'être séparé du troupeau par des chasseurs, et qui, après avoir été porté une demi-heure par un d'eux, le suivait déjà comme un chien. Il est vrai que cet homme me dit que le petit animal ne le suivait ainsi que parce qu'à l'instant où il l'avait pris, il avait eu le soin de lui cracher dans la bouche. Mais quoique, pour me prouver l'efficacité de ce procédé, il me fît voir que ce jeune pecari léchait avidement la salive qui tombait à terre, j'avoue que je ne restai pas convaincu. Je dois même dire que tous les chasseurs n'emploient pas la même méthode, et que d'autres se contentent de faire tourner trois fois le pecari au-dessus de leur tête.

Les pecaris en troupe, je le dirai en passant, se défendent fort bien contre les chiens, et même, à ce qu'on assure, contre les jaguars. Si l'assaillant est assez imprudent pour se lancer jusqu'au milieu de leur troupe, il est infailliblement mis en pièces; aussi les chiens qu'on emploie à cette chasse se gardent-ils bien de se commettre ainsi, et se contentent de tenir, par leur aboiement, le troupeau en échec jusqu'à l'arrivée de leur

Digitized by Google

maître. Cette tactique des chiens, acquise d'abord par l'expérience, s'est ensuite transmise par génération à toute la race, chez laquelle elle est maintenant instinctive, de sorte que l'on voit de jeunes chiens qui, la première fois qu'on les mène au bois, savent déjà comment attaquer, tandis que des chiens d'Europe, d'ailleurs fort intelligens, mais ne sachant point le danger qui les attend, se laissent environner et succombent en un instant.

Les cochons sont de tous les animaux domestiques les plus aisés à nourrir, ceux qu'on peut le mieux transporter à bord d'un bâtiment; aussi les navigateurs, dans les voyages de découverte, en ont-ils souvent laissé dans les lieux où ils ont relâché. Partout où ces animaux ont pu échapper aux flèches des sauvages, ils ont en général beaucoup multiplié, quelle que fût la nature du sol, quel que fût le climat, entre les tropiques comme auprès du cercle polaire ; car, malgré leur air grossier ce sont des animaux qui savent fort bien se plier aux circonstances. Ainsi, lorsqu'au commencement de cette année, le gouvernement anglais a envoyé prendre possession des îles Malouines, on a trouvé que plusieurs de ces îles étaient peuplées de cochons-marrons qui y vivaient en grande prospérité, profitant très habilement des moindres avantages que pouvait leur offrir ce pays, d'ailleurs si peu favorisé. Ces animaux, qui proviennent des porcs domestiques que les premiers colons avaient apportés, passent une grande partie de la journée dans l'intérieur des terres, se vautrant dans les tourbières, fouillant les parties qui peuvent leur offrir quelques racines succulentes. Mais au moment du reflux, quand les plages commencent à être largement découvertes, on les voit accourir tous ensemble vers la mer, pour se régaler d'huîtres et d'autres coquillages, déposés sur le sable ou attachés aux rochers. « Ils sont, dit l'officier de marine à qui j'emprunte ces détails, aussi bien informés de l'heure de la basse mer, et aussi exacts à se rendre à l'heure que s'ils avaient dans leur poche un chronomètre de Bréguet, et dans leur coffre un exemplaire de la *Connaissance des temps*.

Les cochons marrons qu'on trouve dans les parties chaudes de l'Amérique, ont aussi leur genre d'industrie accommodée aux conditions particulières dans lesquelles ils sont placés. Je n'en parlerai point aujourd'hui, et revenant à la lettre de l'auteur anonyme, je m'occuperai avec lui des chevaux. Le trait qu'il en rapporte est très intéressant, sans doute, mais il a omis un point très important; il nous laisse ignorer s'il a fait lui-même l'observation. Les mêmes motifs de défiance n'existent pas par rapport à l'autre anecdote à laquelle il a fait allusion. Quelque étrange qu'elle puisse paraître, il est difficile de la supposer controuvée, quand on songe que ce narrateur écrivait trois ans seulement après que la chose était arrivée, et

que le livre dans lequel il rapportait le fait, étant spécialement destiné à des militaires, ne pouvait manquer de tomber bientôt entre les mains des officiers, qu'il invoquait comme témoins. Voici d'ailleurs l'anecdote telle qu'on la trouve dans les *Essais* de Sainte-Foix.

« M. de Boussanelle, capitaine de cavalerie dans le régiment de Beauvilliers, rapporte dans ses Observations militaires, imprimées à Paris en 1760, qu'en 1757, un cheval de sa compagnie, hors d'âge, très beau et du plus grand feu, ayant tout à coup les dents usées au point de ne pouvoir plus mâcher et broyer son avoine, fut nourri, pendant deux mois, et l'eût été davantage, si on l'eût gardé, par les deux chevaux de droite et de gauche, qui mangeaient avec lui; que ces deux chevaux tiraient du ratelier du foin qu'ils mâchaient et jetaient ensuite devant leur vieux camarade; qu'ils en usaient de même pour l'avoine, laquelle ils broyaient bien menue et mettaient ensuite devant lui. C'est ici, ajoute M. de Boussanelle, l'observation et le témoignage d'une compagnie entière de cavalerie, officiers et cavaliers. »

Puisque j'ai commencé à parler des chevaux de cavalerie, j'en rapporterai un autre trait, moins étrange peut-être, mais qui ne fait pas moins d'honneur à *l'arme*.

Pendant que les Anglais nous faisaient la guerre en Espagne, il y avait dans la brigade d'artillerie allemande deux chevaux hanovriens, qui, depuis le commencement de la campagne, s'étaient toujours trouvés attelés côte à côte au même canon. L'un fut tué dans une action, l'autre, qui n'avait pas même été blessé, fut attaché le soir comme de coutume à son piquet. On lui apporta sa ration habituelle de fourrage, mais il refusa d'y toucher, et ne fit tout le temps que tourner la tête çà et là, en cherchant des yeux son compagnon, et l'appelant de temps en temps par un hennissement. On s'intéressa au pauvre animal, on prit de lui les plus grands soins, et on essaya tous les moyens pour l'obliger à manger; rien ne réussit. Il était entouré de tous les côtés par d'autres chevaux; mais il ne faisait attention à aucun d'eux, et montrait dans toute sa contenance le plus profond abattement. Enfin il mourut d'inanition, n'ayant pas touché à un brin d'herbe depuis le moment où son compagnon était tombé.

Ce n'est pas seulement pour des animaux de leur espèce que les chevaux peuvent éprouver de l'affection. On en voit, par exemple, qui se prennent pour un chien d'une vive amitié, et se prêtent à ses caprices avec la plus étonnante complaisance. C'est au reste un résultat général de l'observation que, dans toutes les liaisons inégales, s'il y a quelque tyrannie exercée, c'est toujours de la part du plus faible. Ainsi dans cette étrange société du lion et du chien, observée dans diverses ménageries, c'était le

Digitized by Google

chien qui se montrait le plus exigeant. On verra la même chose dans l'exemple que je citerai relativement au cheval.

Dans les écuries du dernier roi d'Angleterre, alors prince régent, un cheval de race et un petit chien griffon s'étaient liés d'une étroite amitié. Tant que le cheval restait debout, le chien était placé sur son dos; mais dès que le cheval se couchait, le chien quittait la stalle et s'en allait courir ailleurs, sans paraître sensible aux hennissemens par lesquels son ami le rappelait. Le pauvre cheval, ne pouvant suivre son camarade, cherchait du moins à le retenir le plus long-temps possible, et bientôt il en vint à ne plus se coucher. Ce changement d'habitudes ne fut pas sans inconvéniens pour lui : ses jambes commencèrent à s'engorger, et les palefreniers, qui avaient reconnu la cause du mal, crurent la faire disparaître en enlevant le griffon de l'écurie. Mais dès ce moment l'animal ne mangea plus, et on sentit bientôt que si on voulait le conserver, il fallait lui rendre son compagnon; c'est ce qu'on fit en effet, et le cheval reprit sa gaîté et son appétit, mais il devint impropre à la course.

Cette affection qui se porte sur un objet déterminé, et peut s'adresser, soit à un être de même espèce que celui qui la ressent, soit à un animal d'une espèce très différente, est un des modes de manifestation du penchant général de sociabilité. Une autre modification du même penchant, moins aimable parce qu'elle est moins désintéressée, c'est le *besoin de compagnie*, besoin qui devient plus impérieux, à mesure qu'on y cède davantage, et qui finit quelquefois par occasionner un état maladif comparable à celui de certaines femmes nerveuses. J'en citerai un cas assez étrange, mais dont je puis garantir l'authenticité.

Madame L., Anglaise d'origine, mais mariée à un habitant de Florence, avait pour les animaux une tendresse extrême, et non-seulement prenait grand soin que ceux qui lui appartenaient ne manquassent de rien, mais encore cherchait à deviner leurs desirs, et se prêtait à toutes leurs fantaisies. Dans sa maison, chiens et chats avaient besoin qu'on s'occupât d'eux sans cesse. Si l'on restait quelque temps sans leur adresser la parole, sans leur faire une caresse, ils cherchaient par toutes sortes de moyens à attirer l'attention, et étaient évidemment malheureux quand ils n'avaient pu y réussir. Ce n'était pas d'ailleurs, comme on va le voir, au salon seulement que se trouvaient ces enfans gâtés.

Madame L. passait les étés à une *villa* située à peu de distance de Florence, et là, moins distraite par les devoirs de la société, elle s'occupait encore davantage de ses animaux. Une personne de ma connaissance, étant allée l'y voir, la trouva souffrante, et apprit, non sans un extrême étonnement, qu'elle avait pris une courbature en promenant un cheval pour em-

Digitized by Google

pêcher qu'il ne s'ennuyât. Ce cheval, comme tous les animaux de son espèce, aimait la compagnie, et on l'avait tellement gâté sur ce point, qu'il en était venu à ne pouvoir plus supporter la solitude. Soit peur, soit ennui, du moment où il se trouvait seul dans l'écurie, il éprouvait des accidens nerveux, un frisson, une sueur froide; et cet accès, lorsqu'on ne l'arrêtait pas promptement, le fatiguait plus que n'eût pu faire une longue course. D'ordinaire, lorsque l'autre cheval était absent, on empruntait pour tenir compagnie au favori un des bœufs du fermier. Si cette ressource manquait, il fallait le distraire par la promenade. Or, justement la veille au soir, le second cheval était parti avec le domestique pour aller à la ville; à la ferme, tout le monde était endormi; à la maison, il n'y avait d'autre homme que le jardinier, qui devait se rendre de grand matin au marché. Madame L., qui n'était pas compâtissante seulement pour les bêtes, n'avait pas voulu priver cet homme de son sommeil, et en conséquence elle avait employé une grande partie de la nuit à promener dans la cour son cheval hypocondriaque.

En parlant, dans un précédent article, des divers régimes artificiels auxquels on est obligé de soumettre les chevaux dans les pays pauvres de végétation, j'ai dit que ceux d'Islande pouvaient, sans inconvénient apparent, se nourrir, pendant des mois entiers, uniquement de poisson sec. Quoique ces animaux soient assez vigoureux et rendent de très bons services aux habitans de l'île, la petitesse de leur taille et la rudesse de leurs formes semblent indiquer une dégradation que l'on serait tenté d'attribuer à la diète contre nature imposée à leur race pendant une longue suite de générations. Ces effets, cependant, doivent être attribués bien moins aux alimens qu'au climat, puisque les chevaux de la plus belle race de l'univers reçoivent, pendant leurs premières années, une nourriture presque semblable. C'est ce que nous apprend un homme qui a eu, par sa position, de grandes facilités pour connaître tout ce qui est relatif à l'élève des chevaux en Arabie, M. Hamont, directeur de l'école vétérinaire d'Abou-Zabel. « Un point très intéressant de l'histoire du cheval, dit cet observateur, est le régime alimentaire auquel on le soumet dans les lieux de son origine. En Europe, le cheval est exclusivement nourri d'alimens tirés du règne végétal. En Syrie, dans le Kordofan, dans le Hedjaz, on lui donne du lait, du beurre, de la viande. Il est venu en Égypte des chevaux de quatre ou cinq ans qui ne connaissaient pas encore le goût de l'herbe. »

L'Arabie fournissant les plus beaux chevaux, on est porté à croire que ces animaux s'y trouvent en très grand nombre: on sera donc, sans doute, fort étonné d'apprendre qu'un voyageur instruit et qui a pris beaucoup

Digitized by Google

de peines pour acquérir sur ce point des notions exactes, en évalue le nombre à moins de six mille. Ce voyageur est M. Seetzen, qui avait été envoyé dans ce pays par le duc de Saxe-Gotha, pour recueillir des manuscrits, et qui y a fait un séjour de plusieurs années. Ses observations se trouvent consignées dans une lettre à M. Hammer, interprète pour les langues orientales à la cour de Vienne.

« Il y a, dit M. Seetzen, des provinces entières telles que l'Arabie Pétrée et le Hadramout où il n'existe pas un cheval. On n'en trouve que très peu dans les déserts où les Bédouins errent en nomades, et plusieurs de leurs tribus n'en possèdent pas un seul. Dans les tribus les mieux partagées sous ce rapport, il y en a un petit nombre qui sont la propriété de quelques sheiks ou de leurs parens; mais l'homme le plus opulent n'a que l'animal destiné à son propre usage : de simples Bédouins ne seraient pas assez riches pour fournir à l'entretien d'un cheval, aussi n'en possèdent-ils jamais.

« Dans la grande province du Hedjaz, on ne trouve que très peu de chevaux; le shériff de la Mecque, qui passe pour en avoir un nombre prodigieux, n'en possède pas plus de soixante à soixante-dix qu'il tient dans un haras, appelé el Bassatin, situé à une demi-lieue de la Mecque, et où il lui naît, tous les ans, quelques poulains. La grande tribu Harb ne comptait autrefois qu'un seul cheval; mais depuis qu'elle s'est faite Wahabite et qu'elle a des émirs de sa race, chacun de ces émirs a reçu en présent un cheval de Séoud, chef des Wahabites; d'ailleurs dans tout le Hedjaz aucun particulier, quelles que soient ses richesses, n'est en possession d'un cheval, pas même les chefs des deux grandes maisons de commerce établies à Djedda, El Djilani et Abdallah al Sukkath. Ils se contentent de mules pour leurs montures, sachant bien que s'ils s'avisaient d'acheter des chevaux, le shériff de la Mecque ne manquerait pas de les leur demander aussitôt; et ce ne serait pas la première fois que pareille chose serait arrivée. Ce shériff, d'ailleurs, malgré son haras, est sans cesse obligé, pour tenir le nombre de ses chevaux au complet, d'en tirer de l'étranger : c'est ainsi que, pendant mon séjour à la Mecque, il reçut de l'aga de Massaba dans le Sennaar un présent de seize rosses efflanquées.

« En somme j'estime à mille, environ, le nombre total des chevaux du Hedjaz, et quiconque aura parcouru ces provinces verra bien que mon évaluation pèche plutôt par excès que par défaut.

« L'Yémen n'est guère plus riche en chevaux que le Hedjaz, et un des officiers de la maison des Imans de Saana m'a assuré que son prince ne pouvait pas monter plus de trois à quatre cents hommes. Cet état est divisé en vingt-quatre départemens commandés chacun par un Daula, ou gouver-

neur; aucun de ces chefs, si ce n'est celui de Moka, n'a plus d'une couple de chevaux. Ici d'ailleurs, comme dans le Hedjaz, aucun particulier n'en possède, je ne me rappelle pas même leur avoir vu de mules, ils se contentent d'ânes, qui, à la vérité, dans l'Yémen font d'excellentes montures. Le brave sheriff actuel d'Abou Arische, le brave Hammoud, qui a si longtemps tenu les Wahabites en échec, a un escadron de cavalerie. La province d'El Dschof et le pays de Nedjran ont aussi la réputation d'être *riches en chevaux;* mais on sait bien, en Arabie, ce qu'il faut entendre par cette expression, et on doit songer en outre que le Nedjran a une très petite étendue. Tout bien compté, je suis convaincu que l'Yémen, la province la plus riche et la plus importante de l'Arabie, ne possède pas au-delà de quinze cents chevaux.

« Niebbur et les autres géographes ne disent point qu'il existe de chevaux dans la province d'Oman. Cependant, comme il est probable que le prince et ses officiers en possèdent, je supposerai qu'il y en a cinq cents. J'en accorderai autant à la province d'El Bahhrein, quoique les auteurs n'en parlent point. J'en devrais peut-être compter beaucoup moins d'après la nature sablonneuse du sol et la rareté de l'eau.

« La province El Nedjed est plus célèbre par ses chevaux; mais comme elle a le même sol que l'Yémen, et qu'elle est bien moins étendue, je ne crois pas lui faire de tort en évaluant à mille le nombre de ses chevaux. Enfin nous en compterons le même nombre pour les déserts de la Syrie et les rives méridionales de l'Euphrate, le tout pris ensemble. Vous voyez, d'après cette évaluation détaillée qui se fonde en partie sur mes observations propres et en partie sur les renseignemens que j'ai pris soin de recueillir, qu'on ne serait pas bien loin de compte en portant à 5,500 le nombre total des chevaux de l'Arabie. »

Des renseignemens provenant d'autres sources s'accordent fort bien avec ceux que fournit M. Seetzen; et ainsi, à peu près à l'époque où il écrivait, l'armée des Wahabites, qui comptait, dit-on, jusqu'à 160,000 hommes et 80,000 dromadaires, n'avait pas plus de 2000 chevaux.

Nous avons vu que les chevaux mangent de la viande, du poisson, du beurre, du pain, en un mot s'accommodent de presque tous les alimens qui entrent dans la nourriture de l'homme. J'ajouterai qu'ils ne dédaignent pas nos liqueurs, et c'est du reste un fait assez généralement connu qu'un peu de vin, donné à propos, ranime pour quelque temps un cheval fatigué. Il ne faut pas dépasser une certaine limite, car l'animal, n'étant pas accoutumé à ce breuvage, s'enivre aisément, et si on va jusqu'à le faire chanceler, on produit juste le contraire de ce qu'on voulait. L'habitude, d'ailleurs, agit sur lui comme sur nous, et avec du soin et de la persé-

vérance on peut faire qu'un cheval porte très bien son vin. J'en ai connu un, en Colombie, qui avait été accoutumé à boire deux fois le jour de la chicha, sorte de bière faite avec du maïs et du sirop de sucre. Quand son heure était arrivée, il ne se sentait pas plus tôt libre qu'il allait à la porte de la cabaretière, et si cette porte était fermée, il frappait avec un des pieds de devant jusqu'à ce qu'on vînt lui ouvrir. Deux personnes qui se trouvent maintenant à Paris, MM. Lanz et Boussingault, ont été, comme moi, plusieurs fois témoins du fait. Le maître de ce cheval ne forma pas un second élève. Il succomba malheureusement après avoir gagné un pari, qui consistait à boire de suite trois bouteilles d'eau-de-vie.

Dans l'Inde, où l'usage des liqueurs fermentées est remplacée par celui de l'opium qui produit à peu près les mêmes effets, c'est-à-dire d'exciter agréablement le cerveau et de ranimer les forces, on donne de l'opium aux chevaux dans les circonstances où nous leur donnerions du vin. C'est ce que nous apprend un médecin anglais, M. Burns, qui avait été envoyé par la compagnie pour guérir de la fièvre un des souverains du Cutch. « Une fois, nous dit-il, après une marche de nuit très fatigante, en compagnie d'un cavalier Cutch, je me sentis si harassé lorsque le matin fut venu, que je consentis volontiers, sur la demande de mon guide, à faire une halte de quelques minutes. Il profita de ce temps de repos pour partager avec son cheval environ deux gros d'opium. L'effet de cette drogue sur l'homme et la bête fut évident, car le cheval, après cela, fit encore quarante milles sans paraître gêné, et l'homme, de son côté, pendant tout le reste de la route se montra sensiblement plus actif et plus intelligent. »

Les premiers chevaux qui passèrent dans le nouveau continent furent, comme on le sait, pour les naturels un grand objet de terreur, et ils contribuèrent beaucoup à la rapidité de la conquête. Par ce motif, et en raison de l'extrême difficulté qu'on avait à s'en procurer, ils furent, dans les premiers temps, l'objet d'un extrême intérêt. Ainsi, lorsque Quesada marchait à la découverte de la Nouvelle-Grenade, craignant, dans un moment de grande disette, qu'on ne pensât à se nourrir de la chair des chevaux, il fit proclamer peine de mort contre l'homme qui tuerait un de ces animaux. Dans l'expédition de Cortez, on comptait seize chevaux seulement, et Bernal Diaz del Castillo a soin de nous donner le signalement de chacun d'eux, ses bonnes et mauvaises qualités. Nous savons que Cortez au commencement avait un cheval zain qui mourut en arrivant à saint Juan de Ulua, et qu'alors il acheta de Porto Carrero, pour les aiguillettes d'or dont il se parait à la Havane, une jument grise grande coureuse. Notre auteur nous apprend aussi qu'un soldat, nommé Jean Sedeño, était le plus riche de la troupe; car outre qu'il était propriétaire d'un des petits bâtimens de transport où

il avait embarqué de la cassave et du porc salé, il avait un nègre et une jument qui poulina pendant la traversée. Or, en ce temps-là on ne pouvait trouver de nègres et de chevaux qu'en les payant leur pesant d'or.

C'est des chevaux que portèrent les Espagnols en Amérique que descendent tous ceux qu'on trouve aujourd'hui dans ce pays à l'état sauvage, car même ceux que l'on rencontre dans le sud-ouest des États-Unis paraissent y être arrivés par le Nouveau-Mexique, et on peut encore reconnaître à quelques signes la race dont ils descendent. Quant aux chevaux que les Anglais ont introduits, ils ont subi encore moins d'altération, n'ayant depuis ce temps jamais été soustraits à l'influence de l'homme. Si on peut remarquer quelque changement, c'est moins dans leur extérieur que dans leur intelligence qui semble avoir gagné, probablement à cause de la douceur avec laquelle ils sont traités. Parmi plusieurs traits que j'ai entendu citer comme preuves de ce perfectionnement, je choisirai le suivant qui me paraît le mieux constaté.

En 1831, M. Israël Abraham, demeurant auprès de Centreville, dans l'état d'Indiana, possédait un cheval qui avait appris de lui-même à faire mouvoir le balancier d'une pompe, de manière à verser dans l'auge placée au-dessous, la quantité d'eau nécessaire pour abreuver tous les chevaux de la ferme. Nous avons été nous-même témoin du fait, dit le rédacteur du *Centreville Times*. Nous avons vu l'animal, au moment où il venait d'être dételé, se rendre directement à la pompe, en saisir le balancier avec les dents et le faire jouer avec la régularité qu'un homme aurait pu mettre à cette action. Il ne s'arrêta qu'après avoir fait couler l'eau nécessaire pour son usage et celui de ses compagnons. Le maître de la ferme, à qui l'habileté de ce cheval épargne bien de la peine, nous assure que personne n'avait pris le soin de le former à cette manœuvre.

Dans plusieurs parties de l'Amérique du sud, se trouve une race de chevaux, chez laquelle une qualité acquise d'abord par l'éducation est devenue héréditaire. Ces chevaux que, dans la Colombie, on connaît sous le nom d'Aguilillas, ont naturellement une sorte d'amble allongé, allure que les créoles estiment beaucoup, parce qu'elle est très rapide, et que, ne fatiguant ni l'animal ni l'homme, elle peut être long-temps soutenue. Les personnes qui n'ont vu aller l'amble qu'aux chevaux de nos marchands forains ne peuvent avoir une idée du pas dont je parle, et de ce que fait un bon cheval *andon* (1) monté par un habile cavalier. Dans des courses qui eurent lieu à Bogota à l'époque où je m'y trouvais, un habitant de

(1) Le mot d'*andon* sert à désigner le cheval qui a cette allure, soit qu'il l'ait acquise, soit qu'elle lui vienne de race.

la ville offrit de faire courir son cheval contre un autre qui avait eu assez de succès les premiers jours, ce dernier galoppant tandis que le premier ne quitterait jamais l'amble. On devait faire cinq fois le tour du cirque, ce qui équivalait à une distance d'environ trois lieues. Le seul avantage que demandait l'homme qui devait aller l'amble, était que, pendant les deux premiers tours, le cheval galopant n'allât pas plus vite que le sien. Le pari n'eut pas de suites, mais les connaisseurs jugeaient que les conditions étaient assez égales, et c'était l'opinion non-seulement des Colombiens, mais aussi des étrangers qui avaient vécu quelque temps dans le pays.

Quoique les chevaux *andons* puissent fournir, sans paraître fatigués, une longue carrière, on a observé cependant qu'ils sont plutôt ruinés que les trotteurs. Cette allure a d'ailleurs le grand inconvénient de n'être praticable que dans de beaux chemins. Elle est enfin peu gracieuse, du moins aux yeux des Européens, en raison d'un mouvement de va-et-vient très prononcé que prend la croupe du cheval. Le corps du cavalier en reçoit un mouvement de torsion, qui ne fatigue pas quand on s'y prête, mais qui gêne beaucoup d'abord ceux qui n'y sont pas faits.

Il n'est pas très rare de rencontrer chez des chevaux nés dans les parties chaudes de l'Amérique, un cas de monstruosité dont les anciens avaient déjà signalé l'existence, mais que plusieurs naturalistes modernes ont regardé comme douteux. Pline, en parlant du cheval de César (liv. VIII, chap. 42), dit que cet animal avait les pieds de devant semblables à ceux de l'homme, et qu'on le voit ainsi représenté devant le temple de Vénus Génitrix. Le savant annotateur de l'édition française dit, à l'occasion de ce passage, qu'apparemment la corne des pieds de devant était un peu échancrée sur les bords, et que le sculpteur aura exagéré cette conformation vicieuse pour simuler des doigts humains. Pour moi, je suis porté à croire que l'animal présentait une division réelle dans toute l'épaisseur du pied. Peu d'années avant mon arrivée à Bogota, toute la population a pu voir dans un des bosquets dressés au-devant de la cathédrale, à l'occasion de l'octave de la Fête-Dieu, un cheval qui avait les pieds de devant parfaitement bifurqués. Cette conformation, qui rappelait le pied du bœuf, faisait croire aux bonnes gens que l'animal provenait du mélange des deux races, et cette opinion, qui est tout-à-fait fausse, était au reste corroborée par l'observation de circonstances étranges dont je ne parlerai point ici. A peu près à la même époque, un homme que j'ai très particulièrement connu, le colonel Thomas Barriga, eut un cheval chez lequel la division des pieds était encore portée plus loin. Les deux jambes de devant offraient chacune trois doigts bien distincts, et même une séparation bornée seu-

Digitized by Google

lement à la corne en simulait un quatrième. Ce cheval, qui était très bon, servit à un des fils du colonel pendant toute la campagne de Vénézuéla. Je ne sais ce qu'il devint ensuite.

M. Geoffroy Saint-Hilaire a vu en France un cas analogue de monstruosité sur un fœtus de cheval conservé dans la collection de M. Bredin, directeur de l'école vétérinaire de Lyon. La division ne se montrait qu'aux pieds de devant, comme dans les trois exemples déjà cités. Le pied gauche avait trois doigts, celui de droite n'en avait que deux.

La proportion des mulets aux chevaux est beaucoup plus forte dans le nouveau continent que dans l'ancien, et même le nombre absolu des premiers dans les deux Amériques est de beaucoup plus considérable que dans tout le reste du monde ensemble. On pourrait donc s'attendre à y voir assez fréquemment des cas de mules fécondes. Ces cas cependant y sont fort rares, quoique certains auteurs aient avancé le contraire. Parmi le peu d'observations que j'ai pu recueillir à ce sujet, une seule me paraît digne d'être rappelée, parce qu'elle donne, sur le mulet parvenu à l'âge adulte, des renseignemens que je n'ai vus nulle part ailleurs. En 1812 dans la maison du doyen de la cathédrale de Puebla, une mule mit bas son petit qu'elle nourrit, qui vint à merveille, et n'aurait pu être distingué d'un vrai cheval; il avait la queue aussi fournie de crins; les oreilles, les sabots, tout était semblable : l'animal était noir, haut de près de cinq pieds (*seis cuartas y media*). Dans une réquisition de chevaux, il fut pris pour l'armée et servit au général Moran, alors commandant du régiment de dragons de Mexico. Cet officier le garda jusqu'en 1820. L'allure ordinaire de ce métis était ce qu'on appelle en Amérique le pas castillan, pas que prennent beaucoup de chevaux. Tous ces détails m'ont été donnés par M. Moran lui-même, et je suis aussi sûr de leur exactitude que si je les avais recueillis directement.

Les anciens ont parlé d'une race de mules fécondes que l'on trouvait à l'état sauvage en Cappadoce. Tout ce qu'ils ont dit à ce sujet paraît se rapporter au *ziggetai*, animal qui appartient au même genre que l'âne et le cheval, mais qui ne provient point du mélange des deux espèces.

Ces sortes de croisemens ne s'opèrent guère que sous l'influence de l'homme, et je ne sais si l'on en pourrait citer un exemple bien avéré chez les animaux qui n'ont jamais perdu leur indépendance, ou même chez ceux qui l'ont recouvrée. Ainsi dans les *campos* de Maldonado, où se trouvent à la fois des ânes et des chevaux sauvages, on n'a jamais vu naître de mulets ailleurs que dans les fermes.

Il s'en faut de beaucoup que l'on trouve en Amérique, à l'état d'indépendance, autant d'ânes que de chevaux. Les premiers n'existent que dans

Digitized by Google

quelques cantons où ils sont même peu nombreux; les autres se montrent en troupes considérables dans toutes les grandes plaines connues sous les noms de *Pampas* et de *Llanos*. Leurs habitudes, d'ailleurs, paraissent être les mêmes. Ils vivent en troupes composées de petits pelotons, dont chacun est commandé par un mâle adulte qui veille à la sûreté commune, et dirige tous les mouvemens. C'est une chose remarquable que cette tendance qu'ont les animaux doués de l'instinct de la sociabilité à se soumettre à la direction d'un seul; et cette tendance se montre même dans les cas où il n'y a pas, comme dans celui-ci, un chef naturel, le chef de la famille. Nous pouvons l'observer souvent dans nos animaux domestiques, quand nous leur laissons le degré d'indépendance nécessaire pour qu'ils puissent encore établir entre eux un gouvernement intérieur, une sorte de gouvernement municipal.

Quelquefois l'autorité du chef repose uniquement sur l'affection; c'est ce qui se voit par exemple chez les mules par rapport aux chevaux. Les muletiers, du moins en Colombie, dès qu'ils ont à conduire une troupe un peu considérable, ont soin d'y placer un cheval hongre qu'ils désignent par le nom de *Madrino*. Les mules s'attachent à ce cheval, et le suivent en tous lieux. Si elles en sont quelque temps éloignées, elles montrent une inquiétude, une impatience extrême. Quand elles l'ont pu rejoindre, elles vont aussitôt le flairer, et témoignent de la manière la moins équivoque le plaisir qu'elles éprouvent à le revoir.

S'il était permis d'établir des rapprochemens entre des animaux très dissemblables, on trouverait quelque analogie entre l'attachement des mules pour le *madrino*, et celui des abeilles neutres pour leur reine; et l'on remarquerait que dans les deux cas cet amour si désintéressé ne se montre que chez des femelles stériles qui reportent en quelque sorte sur un parent la somme d'affection destinée à une progéniture qu'elles ne doivent point avoir.

Dans beaucoup de circonstances, la suprématie parmi les animaux qui composent un seul troupeau est dévolue au plus fort; mais quelquefois aussi elle est le prix du courage et de la persévérance. M. Frédéric Cuvier, dans son beau Mémoire sur la sociabilité des animaux, dit avoir vu un bouc de Cachemire, qui, réuni à trois autres boucs plus grands et plus forts que lui, s'en rendit maître en peu de temps, quoiqu'en combattant il eût perdu une de ses cornes, et par là l'avantage de frapper également à droite et à gauche, comme pouvaient le faire ses rivaux. Mais sa colère devenait si violente, et son obstination était si grande, qu'il finit par obtenir, à l'aide de ces deux puissances, une autorité tout aussi complète que si elle lui avait été acquise par une incontestable supériorité de force

Digitized by Google

physique. Les boucs qu'il avait soumis le suivaient partout, et quand on le séparait d'eux, ils n'avaient de repos qu'au moment où il leur avait été rendu.

Quelque chose de tout semblable s'observe dans les troupeaux de vaches. Celle qui est parvenue à inspirer aux autres le sentiment de sa force est bientôt maîtresse de leur affection, et les rivales mêmes qu'elle a vaincues, au lieu de s'éloigner après leur défaite, suivent en tous lieux ses pas. On profite de cette disposition pour rendre la garde du bétail plus facile.

Ainsi dans certaines parties reculées des Etats-Unis, les habitans qui n'ont pas de grandes propriétés laissent errer leur troupeau tout le jour dans les bois, et pour le retrouver au besoin, il leur suffit d'attacher une sonnette au cou de la vache-maîtresse; guidés par le son connu de cette sonnette, ils arrivent aisément jusqu'à l'animal qui la porte, et sont certains de trouver tous les autres à une très petite distance.

M. le comte R...., pendant le temps de son exil aux Etats-Unis, s'était plu à suivre les changemens de gouvernement qui s'introduisaient dans le troupeau qu'il avait formé, et je l'ai entendu avec beaucoup d'intérêt faire l'histoire de ces révolutions. J'en rapporterai ici quelques passages.

Le troupeau, dans l'origine, ne se composait que de deux vaches dont une, très forte et très vaillante, fut dès le premier jour la maîtresse, et conserva jusqu'à la fin sa domination, quoique le troupeau se fût bien augmenté par les naissances et par quelques nouveaux achats. Quand les portes étaient ouvertes pour aller au pâturage, c'était elle qui sortait la première; les autres venaient ensuite, toujours dans le même ordre. La maison était située près du fleuve Saint-Laurent, et dans l'hiver la surface de ce fleuve étant prise, il fallait, pour que les animaux pussent boire, ouvrir dans la glace un trou d'abord assez grand, mais qui se rétrécissait insensiblement, et, le soir, n'était que juste suffisant pour une seule bête. Dans un état moins bien organisé, toutes se seraient hâtées pour arriver des premières; cependant ici aucune ne cherchait à boire avant la maîtresse du troupeau. Celle-ci s'avançait à son pas, buvait sans se presser, regardait ensuite autour d'elle, comme satisfaite de sa supériorité; puis se retirait par un autre chemin. Les autres s'avançaient successivement selon leur rang dans la hiérarchie, et jamais le moindre désordre ne se faisait remarquer.

Cette maîtresse-vache mourut, et celle qui venait immédiatement après elle commença à régner. C'était une petite vache rousse, qui devait ce rang moins à sa force qu'à sa méchanceté, et qui tout d'abord exerça sa puissance d'une manière fort tyrannique. Elle avait une malveillance particulière pour la fille de la défunte, et le lui témoignait par toutes sortes de

Digitized by Google

mauvais traitemens. La pauvre Caillette, c'était le nom de la jeune vache, se contenta long-temps de fuir; enfin un jour, aculée dans un angle du parc, elle se vit contrainte à se défendre, cassa une corne à son ennemie, et devint par cette action d'éclat reine du troupeau. La rousse, forcée de reconnaître son infériorité, se résigna sur-le-champ, et le calme fut rétabli dans la petite société.

Caillette, comme la première née dans le troupeau, était la favorite de ses maîtres, et c'était elle qu'on gardait le plus souvent à la maison, pour laitière. Elle se serait bien passée de cette distinction, qui la tenait éloignée de ses compagnes, et elle se montrait fort joyeuse quand était venu le temps de retourner à la ferme. Cependait elle ne manquait pas de reconnaissance envers les personnes qui prenaient soin d'elle. Chaque jour à la même heure, elle se présentait à la porte de la cuisine pour recevoir des mains d'une servante noire un breuvage au son, dont elle était fort friande, et elle exprimait son contentement par des gestes dont l'impétuosité avait quelque chose d'effrayant. M. R...., ayant été appelé par des affaires à New-York, ne revint à sa maison qu'après plus de six mois. Caillette aperçut de loin la petite troupe, qui s'avançait vers la ferme, et reconnaissant aussitôt la négresse, elle se mit à bondir comme un jeune faon, la suivit en courant le long des clôtures, et essaya à plus d'une reprise de franchir cette barrière qui la séparait de sa bienfaitrice.

La petite vache rousse, comme on a pu le voir, n'avait pas un caractère aussi aimable; elle était à demi sauvage, mais cette circonstance même en faisait un sujet intéressant d'observations. La première fois qu'elle devint pleine, et presqu'au moment de mettre bas, elle disparut de la ferme et se cacha dans le bois, où on se fatigua vainement à la chercher. Après plus de huit jours, on la vit reparaître débarrassée de son fardeau, elle mangea et but largement, mais elle avait toujours l'œil au guet, et paraissait bien déterminée à ne point se laisser enfermer. Comme on voulait savoir où elle avait laissé son veau, on la laissa repartir sans l'inquiéter; mais, quoique suivie d'assez près, elle put se dérober aux regards en se glissant derrière les buissons et en exécutant diverses marches et contre-marches qui avaient évidemment pour but de dépister l'homme chargé de l'observer. Elle revint ainsi huit jours de suite, et chaque fois trouva le moyen de s'esquiver. A la fin, pendant qu'elle était à la ferme, on fit dans le bois une battue plus exacte, et on y trouva le veau qui était justement dans la partie opposée à celle par laquelle la vache rentrait d'ordinaire. Le jeune animal était presque entièrement couvert de feuilles et se tenait coi, contre l'habitude des veaux qui bèlent quand ils sont éloignés de leurs mères.

Après trois semaines, la rousse ramena son veau à la ferme et ne retourna plus au bois. On avait jugé à l'ampleur de ses mamelles qu'elle serait grande laitière; mais lorsqu'il s'agit de la traire, outre qu'elle se prêta difficilement à cette opération, on reconnut qu'elle n'avait, pour ainsi dire, que le lait nécessaire à la nourriture de son veau, et en conséquence on laissa celui-ci tetter autant et aussi long-temps qu'il voulut. Cette observation vient à l'appui d'une opinion que j'avais émise autrefois à l'occasion du bétail transporté dans l'Amérique méridionale : savoir, que chez nos vaches l'abondance du lait et sa persistance, après le sevrage, est un résultat de la domestication, lequel tend à disparaître toutes les fois que l'animal se rapproche de son état primitif d'indépendance. Or les précautions de la rousse pour cacher son petit, l'instinct de celui-ci de ne point se déceler par ses cris, rappellent les habitudes des bêtes sauvages bien plus que des animaux domestiques.

Pendant le temps que M. R. demeura en Amérique, la vache rousse mit bas deux autres fois, et à cette époque elle montra toujours la même défiance, elle usa des mêmes précautions pour mettre son veau à l'abri. C'est une chose digne de remarque que ces facultés, qui restaient inactives chez l'animal tant que sa propre sûreté seulement était intéressée, se développassent ainsi dès qu'il s'agissait de la sûreté de sa progéniture.

J'ai dit que, dans quelques parties des États-Unis, les pauvres gens laissent errer leur bétail dans les bois, et le retrouvent en se guidant par le son du grelot que porte la vache-maîtresse. Comme les habitans d'un même district ont soin que leur sonnette ait un son différent de toutes les autres, chacun sait reconnaître la sienne, et les chiens même peuvent faire cette distinction, de sorte qu'à quelqu'instant de la journée qu'on veuille faire rentrer les vaches à la ferme, il suffit d'ordonner au chien d'aller les chercher dans la forêt; on le voit bientôt rentrer avec elles. Ceci me ramène, quoique par un long circuit, au chien dont parle l'auteur de la lettre. Des deux explications qu'il propose pour le fait du bonnet, une seule me paraît admissible. Je ne crois pas qu'un chien, si intelligent qu'on le suppose, puisse suivre une conversation. Cependant je ne doute nullement qu'ils n'en puissent quelquefois saisir une petite, lorsque cela se rapporte à un sujet qui les intéresse vivement. Bien des chiens de chasse dressent l'oreille toutes les fois que l'on prononce les mots de fusil, lièvre, etc.; ils attachent très certainement un sens à ces mots, ils pourront même en attacher au nom d'un lieu qui sera, pour leur maître et pour eux par suite, un but habituel de promenade. L'anecdote suivante, que j'emprunte à M. Dureau de la Malle, me fournit, ce me semble, une preuve irrécusable.

« M. le comte de Fontenay faisait des entreprises d'agriculture en commun avec M. le marquis de Feugerets, dont la terre est située à deux lieues de la sienne. M. de Fontenay avait un braque superbe, très intelligent, qu'il avait élevé lui-même, et qui semblait deviner ses pensées. Un jour qu'il avait une lettre pressée à envoyer à son voisin, et qu'il ne trouvait personne dont il pût disposer, il imagina de se servir de son chien pour commissionnaire. Il attacha donc une lettre au collier de Soliman, et lui dit à tout hasard et sans compter sur l'exécution de son ordre : « Porte cela aux Feugerets; » le chien y alla et ne voulut se laisser prendre la lettre que par le marquis. Pendant quatre ou cinq ans, ajoute M. Dureau, j'ai vu cet animal servir de commissionnaire entre les deux châteaux, avec une promptitude et une fidélité remarquable. Quand il avait remis sa lettre, il allait manger à la cuisine, puis aussitôt il venait s'asseoir devant la fenêtre du cabinet de M. de Feugerets, aboyait à diverses reprises pour avertir qu'il était prêt à porter la réponse, et à peine l'avait-on attachée à son collier, qu'il repartait en courant et venait remettre la lettre à M. de Fontenay, son maître.

« Un des éléphans vivant actuellement au Jardin des Plantes, offre la répétition du même genre de fait. Quand son cornak, sans élever la voix, lui dit : En arrière, il recule sur-le-champ. »

Cet éléphant, quand il est arrivé en France, avait déjà reçu quelque éducation; déjà il attachait un sens à certains signes vocaux, mais il ne savait pas le français, et il a dû en apprendre les mots qui lui étaient nécessaires. Les chiens en font autant, cela est bien connu, mais ils oublient assez promptement la langue qu'on cesse de leur parler; notre éléphant, au contraire, a conservé long-temps l'intelligence de celle qui lui avait été d'abord enseignée; c'est ce qui se déduit du fait suivant que je tiens d'un témoin oculaire dont la véracité m'est bien connue.

M. B..., colonel au service de la compagnie des Indes, étant venu à Paris en 1829, alla visiter le Jardin des Plantes, et arrivant près de l'éléphant, il lui adressa, dans la langue du Bengale, une des phrases dont les cornaks ont coutume d'apostropher ces animaux. L'éléphant, qui était à l'extrémité opposée de l'enceinte, prêta aussitôt l'oreille et s'approcha de M. B... qui lui ordonna, toujours dans la même langue, de se mettre à genoux. D'abord l'animal sembla embarrassé, comme une personne à qui on parle une langue qui ne lui est plus familière; mais l'ordre lui ayant été répété, il s'agenouilla. Il obéit également quand M. B... lui commanda d'ouvrir la bouche.

Roulin.

Digitized by Google

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

La dissolution de la chambre nous a beaucoup occupés pendant cette quinzaine, puis la prise de Lisbonne, puis les duels politiques. Pour le petit nombre de Parisiens qui restent encore à Paris, la quinzaine a été bonne.

Il est bien difficile, en province, de se faire une idée de la manière dont circule, dans les salons de Paris, une nouvelle politique. Il se trouve toujours trois sortes de personnes qui se chargent de la répandre et de la formuler. D'abord, les gens bien informés, qui en disent peu de chose, ne la communiquent que par monosyllabes, et passent sous silence le point le plus important; ensuite, les gens mal informés, qui disent tout en tout dénaturant, et enfin ceux qui ne savent rien et qui parlent plus que les autres. Cette dernière classe, fort répandue dans les journaux, ne laissait pas douter que la dissolution de la chambre ne dût avoir lieu sur l'heure même.

Les mal informés ne menaient pas si grand train les affaires. Ils n'admettaient pas que la dissolution fût si prochaine; mais comme les gens mal informés divisent le cabinet en politiques et en doctrinaires, c'est-à-dire, en roués pratiques et en roués philosophiques, ils partaient de cette base pour admettre l'adoption peu reculée de la mesure. Les doctrinaires, qui veulent la dissolution, étant en minorité dans le conseil, devaient succomber dans la lutte.

D'autres, les gens qui ne savent rien, étalaient, pour et contre, les motifs les plus graves. Ils s'en allaient partout disant que la royauté, si prévoyante, avait déclaré qu'il fallait se hâter de profiter de la tiédeur actuelle des esprits, pour obtenir une chambre encore plus dévouée; que le vote de deux budgets dans une seule année hâtait le terme de la législature, et qu'en bonne politique il fallait devancer l'époque de sa mort naturelle. On craignait les progrès du tiers parti, disaient-ils, le tiers parti qui, dans la dernière session, avait déjà assez d'influence pour contrebalancer celle des ministres. D'ailleurs, il était indispensable de rassurer le congrès de Tœplitz, et de lui donner la preuve des opinions modérées de la France, que des élections générales pouvaient seules fournir. Il n'était enfin de graves et hautes raisons qu'on ne donnât pour dissoudre.

Contre la dissolution les raisons n'étaient ni moins graves ni moins hautes. M. d'Argout, l'homme du fait et des choses positives, avait reçu des préfets des rapports tels, qu'il eût été de la plus grande imprudence de recourir aux colléges électoraux : les carlistes s'agitaient et se décidaient enfin à prendre part aux élections; de leur côté, les républicains consentaient à cette fameuse alliance avec les carlistes, dont parlent depuis si long-temps les journaux ministériels, et qui se cimente presque chaque jour à grands coups d'épée. Tœplitz était aussi appelé au secours de la chambre actuelle. C'était mal choisir le moment pour donner irruption à toute l'effervescence qui se manifeste toujours dans les élections générales. Tœplitz s'alarmait, Tœplitz faisait augmenter les armées de la sainte-alliance; c'était se montrer bien osé que venir ainsi troubler la digestion de Tœplitz!

Pendant ce temps, les gens bien informés se taisaient, et souriaient d'un air équivoque quand on leur parlait de la dissolution de la chambre. Ils ignoraient. Comment savoir de pareilles choses? Comment les savoir en effet, puisque ceux de qui elles dépendaient, n'en savaient rien eux-mêmes?

Pour les gens qui connaissent le personnel du ministère actuel, il n'est pas de parti politique dans le conseil, ni de parti doctrinaire. Si les ministres qui possèdent en ce moment la confiance du roi Louis-Philippe, vus à distance, peuvent se grouper par nuances d'opinions, ces opinions sont tellement subordonnées à de petits calculs et à de petits intérêts, qu'ils ne peuvent former un système. Supposez M. Thiers dans une situation à sacrifier, pour réaliser ses opinions politiques, une seule de ses jouissances de sensualité, d'avidité, d'amour-propre ou de vengeance, vous pouvez être assurés que son opinion ne l'arrêtera pas. Et M. Soult, qui livrerait plutôt le pays tout entier que la moindre parcelle de son traitement,

Digitized by Google

ce pauvre M. Soult, qui a déclaré à la tribune qu'il se ferait tuer sur ses feuilles d'émargement plutôt que de céder un centime aux contribuables, tous dotés et millionnaires, comme on sait; M. Soult a-t-il bien aussi une opinion, un système? Est-il l'homme d'un système politique, ce M. Barthe, qui accumule parcimonieusement, tristement, solitairement, grain à grain comme la fourmi, les deniers de sa place? Et M. Guizot, si bilieux et si dominé par sa colère; et M. d'Argout, si étroit, si mesquin, si savant commis, si ignorant ministre! Unissez ou divisez, s'il se peut, tous ces hommes-là par de grands principes, et jugez de leurs actes par les vues qu'on leur suppose. Autant vaudrait calculer mathématiquement les résultats d'une pierre qu'on lance au loin, qui comble un trou dangereux ou détruit une fleur rare, qui brise indifféremment la tête d'un honnête homme ou qui écrase un reptile.

Sans doute, on parla de Tœplitz, de l'Europe, des carlistes et de l'état des esprits dans le conseil où s'agita, en dernier lieu, la question de la dissolution de la chambre. Mais, la veille, un éminent personnage avait pris à part un de ses familiers, et lui avait dit d'un ton douloureux, qu'une dissolution l'obligerait à faire un voyage dans plusieurs départemens pour y retremper un peu l'opinion publique. « Or les voyages sont fort dispendieux, disait-il, et l'argent me manque absolument. En vérité, plus j'y pense, plus je me sens de motifs pour m'opposer à la dissolution de la chambre. »

M. Thiers partageait cet avis. M. Thiers avait aussi de hautes raisons politiques, si hautes et si importantes, que, ce jour-là, il avait fait inviter à Neuilly, M. Mignet, son confident et son ami, qui s'était chargé de l'appuyer de toute son éloquence. Les deux historiens de la révolution ne manquèrent pas d'exemples pour démontrer le danger de la mesure que soutenaient M. de Broglie et M. Guizot. Heureusement, ils parlaient à quelqu'un qui avait déjà puisé autre part que dans l'histoire ses raisons pour être de leur avis.

Je ne pense pas que personne soit tenté de blâmer M. Thiers du motif qui le portait à repousser la dissolution de la chambre. M. Thiers avait la crainte de ne pas être réélu à Aix. Le pays eût été privé d'un grand ministre, et la chambre d'un grand député.

M. Thiers, qui est un homme à expédiens, avait cependant prévu le cas où ce malheur aurait lieu. Nous parlons du malheur de M. Thiers. Ruminant, comme Scapin, quelque moyen de se tirer d'affaire, et parcourant avec attention toutes les statistiques électorales que lui déroulait complaisamment son collègue, M. d'Argout, il avait découvert, un beau matin, que dans une petite commune du midi, qui faisait autrefois partie du

Digitized by Google

comtat d'Avignon, il se trouvait une belle chance d'élection pour un ministre qui a dans son portefeuille des faveurs et des grâces *à en revendre*, pour nous servir d'une excellente locution populaire.

Le député de ce collège (nous nous abstiendrons de nommer l'un et l'autre), homme agréable, bon vivant et bon convive, a été nommé par une majorité d'électeurs composée de ses créanciers. Les braves gens, s'étant un jour rassemblés pour concerter les moyens de faire payer leur débiteur, eurent l'excellente idée, au lieu de l'envoyer à Sainte-Pélagie, de le faire écrouer à la chambre. Il est sur le point d'achever ses cinq ans, et il a été si utile à sa commune et à ses électeurs, qu'à la fin de sa captivité législative, il obtiendra sans doute son élargissement et sa quittance. C'est ce député que M. Thiers songeait à remplacer, si la dissolution avait été inévitable; il eût rempli, de sa main de ministre, en bonnes grâces et en bonnes paroles, les obligations de son prédécesseur, et peut-être eût-il contracté quelques dettes dans le pays pour mieux assurer sa nomination future. On cherche encore la comédie de mœurs! Regnard et Destouches sont des écoliers près de nos ministres.

Si nous disions les petits motifs secrets des autres membres du conseil, on ne voudrait pas nous croire, tant ici la vérité touche à l'invraisemblance. On sait ce qui en est advenu. La dissolution a été rejetée à une forte majorité, appuyée par la grande voix du conseil, et M. Thiers, qui tient à se faire un avenir tranquille, et à ne pas quitter son ministère, au moment de dépenser un crédit de 80 millions, a fait décider l'insertion de la note du *Moniteur*, en disant : « Une note n'oblige à rien ; si nous changeons d'avis, et qu'il nous plaise de dissoudre plus tard la chambre, nous mettrons une autre note. » M. Thiers est un habile homme !

L'affaire du Portugal n'a pas été arrangée moins bravement par nos ministres ; l'Angleterre voulait que le conseil de régence fût dirigé par M. de Palmella, homme tout dévoué aux intérêts britanniques : le conseil de régence sera dirigé par M. de Palmella. Lord Grey a écrit à cette occasion à M. de Talleyrand, que le Portugal ne pouvait et ne devait être autre chose *qu'un vignoble anglais*, et M. de Talleyrand, qui achète en ce moment ses vins à Londres, n'a pas jugé à propos de s'y opposer.

Cela fait, M. Guizot est parti, non sans un peu d'humeur, pour la campagne, et M. le duc de Broglie est allé retrouver Mme la duchesse de Broglie à Broglie, près de Pont-Audemer. M. Sébastiani a fait préparer sa dormeuse pour se transporter aux eaux du Mont-d'Or, où se trouve le maréchal Soult ; M. Thiers a pris congé de sa jolie future, et se dispose à faire un voyage en Angleterre. M. d'Argout, M. Humann et M. Barthe, les trois incapacités du conseil, restent chargés du poids des affaires. Nous ne

Digitized by Google

parlons pas de M. de Rigny, qui s'efface à dessein, et qui d'ailleurs va se rendre à Cherbourg avec Louis-Philippe.

Le maréchal Soult s'est montré tellement effrayé de voir le roi livré à M. de Rigny, qu'il a fallu lui promettre une petite place dans la voiture. On dit que rien n'est plus plaisant que la lettre où le maréchal supplie qu'on l'emmène; les habitans du château de Neuilly en ont ri jusqu'aux larmes.

Le voyage de Cherbourg sera pompeux. C'est un petit tour qu'on veut jouer au congrès de Tœplitz. On s'efforcera d'y montrer combien est étroite l'union de la France et de l'Angleterre. A l'issue d'une négociation ouverte tout exprès, il a été décidé à Londres qu'on enverrait à Cherbourg un beau vaisseau de guerre anglais, avec le grand pavillon britannique, pour saluer le roi des Français. Lord Yarborough, commodore du club royal des yatchs, et tous les lords du club se rendront aussi à Cherbourg, à cette époque. A Cherbourg, l'Angleterre nous paiera en monnaie de singe les concessions que nous lui faisons à Lisbonne.

Au milieu de ses graves soucis pour l'état et pour lui-même, M. le ministre du commerce est fortement occupé de ce qu'il nomme la régénération du théâtre Français. Il a daigné se faire apporter cette semaine les plans de restauration de la salle. L'artiste, chargé de ce travail, est M. de Chenavart, homme plein de goût, de savoir et de mérite, dont le projet est fort beau. Il ne s'agit pas de moins que de faire tomber sur le devant de la scène un rideau de velours, de velours véritable, brodé d'or, au lieu du vulgaire rideau de toile peinte. Cette tenture serait soutenue par de hautes figures dorées, en relief, représentant des génies en plein vol. Le plafond et le haut de la scène seraient ornés par des médaillons où se trouveraient les figures de tous les poètes dramatiques anciens et modernes, étrangers et nationaux, Aristophanes et Térence près de Corneille et de Racine, Caldéron et Véga avec Roswitha et Hans Sachs, Shakespeare à côté de Molière, Joost van Vondel en face de Voltaire, et peut-être Thespis, dans son chariot, accompagné de M. Casimir Bonjour et de M. Viennet. On ne sait si M. Thiers, qui est fort classique, et classique exclusif, approuvera tout ce mélange; en attendant, on joue chaque semaine, au théâtre Français, la *Fille d'honneur* et *l'Orphelin de la Chine*. Aussi les derniers vieillards blanchis qui sommeillaient à l'orchestre, ont-il eux-mêmes déserté cet infortuné théâtre.

La Chambre ardente, grand mélodrame joué à la Porte Saint-Martin, est la seule nouveauté qui ait excité quelque sensation. On veut voir mademoiselle Georges dans le rôle de la marquise de Brinvilliers, tout en regrettant de ne plus admirer la charmante madame Dorval, qu'une jalousie

Digitized by Google

d'actrice a exclue de ce théâtre, et qui recueille, en ce moment, des succès en province. MM. Melesville et Bayart, les auteurs de ce mélodrame, n'ont pas épargné les grosses couleurs, et ils ont chargé la pauvre petite Brinvilliers de plus de crimes encore qu'elle n'en a commis. Dans ce drame, la Brinvilliers empoisonne jusqu'à madame Henriette d'Angleterre, qu'on voit mourir sur la scène assistée de Bossuet. Le malheureux Bossuet expie cruellement les honneurs dont sa vie fut remplie, et quand Labruyère le nommait par anticipation « un père de l'Église, » il ne se doutait pas que la postérité lui ferait payer cette flatterie en promenant son héros sur les planches sales d'un théâtre des boulevards. Pour Bossuet, il avait en quelque sorte prévu son sort en commençant l'oraison funèbre de madame Henriette par ces mots prophétiques : « Tout n'est que vanité !

L'Opéra nous a donné un spectacle d'un autre genre. Vendredi dernier, M. Nestor Roqueplan, rédacteur en chef du *Figaro*, y fut abordé par M. le colonel Gallois, qui lui demanda raison d'un article qu'il trouvait injurieux pour lui et ses amis politiques. Une discussion s'engagea, dans laquelle M. Gallois arracha le ruban rouge que M. Roqueplan portait à sa boutonnière. Quelques coups de canne furent, dit-on, lancés par M. Roqueplan à son adversaire. Un duel eut lieu le lendemain : M. Gallois, blessé au genou, et M. Roqueplan, touché au visage, à la main et à la poitrine par l'épée du colonel, furent séparés par leurs témoins. Le soir même, M. Roqueplan se montrait à l'Opéra, la main enveloppée dans un mouchoir, et le visage balafré par un large emplâtre. Un second duel, occasioné par la même querelle, a eu lieu entre M. Guinard, l'ami de M. Cavaignac, et M. Léon Pillet, rédacteur en chef du *Journal de Paris*, autre feuille ministérielle. M. Pillet, blessé à la gorge, s'est déclaré satisfait. On parle encore de quelques autres rencontres qui doivent avoir lieu. Quelques jours auparavant, M. de Trobriant, ancien officier de la garde royale, avait tué en duel M. Pélicier, chef de bureau du ministère de l'intérieur, qui avait vivement blâmé une pièce de vers politique dont M. de Trobriant est l'auteur. A Londres, quand souffle un certain vent d'est, un grand nombre d'Anglais se pendent; quel vent meurtrier a donc soufflé à Paris pendant cette quinzaine, signalée par tant de combats?

ESSAI SUR L'HISTOIRE LITTÉRAIRE DU MOYEN AGE, PAR M. CHARPENTIER, PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU COLLÈGE DE SAINT-LOUIS. (1)

C'est un vaste et vague sujet que l'histoire littéraire du moyen âge, un océan dont les rives sont à peine déterminées. Jusqu'ici, quoi qu'on ait fait,

(1) Un vol. in-8°, 1833, chez Maire Nyon.

Digitized by Google

les ténèbres *couvrent encore la face de l'abîme*, et *l'esprit de Dieu est* toujours *porté sur les eaux* : pour que la lumière y soit faite, il faut que la philosophie ait analysé le principe vivifiant de l'art au moyen âge. Ce principe est au fond de la métaphysique chrétienne.

Ce n'est point une systématisation nouvelle qu'a entreprise M. Charpentier, c'est une exposition brillante et limpide L'auteur même ne prétend pas avoir exposé en 400 pages cette prodigieuse histoire. S'il l'eût tenté, s'il eût voulu seulement tenir note des détails, il n'eût pu donner qu'une table des matières. Il devait se contenter d'indiquer vivement les points lumineux du sujet. L'érudition et le talent remarquable dont témoigne partout son livre, font desirer qu'il poursuive son travail, qu'il descende des sommités où il s'est arrêté, aux parties inférieures qu'il a laissées dans l'ombre.

Ce qui me frappe dans ce livre, c'est le grand nombre des aperçus ingénieux, des rapprochemens judicieux et brillans. Qu'on me permette d'en faire remarquer un qui se rattache de plus près à mes études ordinaires. L'auteur ne pouvait entrevoir que de profil l'histoire du moyen âge; mais lorsqu'il l'a rencontrée, il y jette de vives lumières. Il a fort bien remarqué la perpétuité des traditions qui rattachent saint Thomas de Kenterbury à ses prédécesseurs, Lanfranc et saint Anselme. Lanfranc lui-même, le confident de Guillaume, l'organisateur de la conquête, défendit par-devant le Conquérant les privilèges des hommes de Kent. C'est un fait important que j'ose signaler à l'attention de l'illustre auteur de *la Conquête de l'Angleterre par les Normands*. Il n'a peut-être pas fait assez ressortir l'esprit de l'église de Kenterbury, de Dunstan à Lanfranc et saint Anselme, et de saint Thomas à Etienne Langton, qui fit signer au roi Jean la grande Charte.

J'aurais pu indiquer dans l'ouvrage de M. Charpentier beaucoup d'autres rapprochemens curieux et nouveaux. Mais tout le monde voudra lire ce livre remarquable, le premier dans notre langue, où l'on ait resserré sous une forme élégante et ingénieuse, ce vaste sujet de l'Histoire littéraire du moyen âge.

MICHELET.

—

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Parmi les ouvrages importans que notre correspondance nous signale, comme devant paraître prochainement à l'étranger, nous citerons d'abord, aux États-Unis :

The Life and Writings of Washington (la vie et les écrits de Washington),

Digitized by Google

par M. Jared Sparks. Les deux premiers volumes de cet ouvrage, qui en aura douze, sont sous presse à Boston. Ces Mémoires de Washington, car c'est le titre qui convient le mieux à ce livre, offriront, nous en avons l'assurance, un puissant intérêt. Nous en avons pour garant le talent de critique et d'investigation, à nous bien connu, de M. Jared Sparks, à qui l'Amérique du Nord doit déjà d'excellens écrits, entre autres une *Vie du voyageur Ledyard*. Il y a plusieurs années que M. Sparks s'occupe de ce grand travail; en 1829, nous l'avons vu à Paris, où il était venu uniquement pour faire des recherches aux archives des affaires étrangères. Cet écrivain fait de l'histoire à la manière de Lemontey, en fouillant dans les pièces de la diplomatie et dans les secrets des chancelleries. Aussi nous ne doutons pas que son livre ne soit digne du grand nom de Washington. Nous serons des premiers à le recevoir à Paris, et nous nous proposons de le faire connaître fort au long à nos lecteurs. Mais il serait à desirer que la librairie française en donnât une traduction complète; par le temps qui court, ce serait presque un livre de circonstance et une excellente spéculation.

En Angleterre, les Mémoires sur la vie et les écrits de Walter Scott, par son gendre Lockart, un des écrivains du *Quarterly Review*. Un libraire français en prépare déjà une traduction.

En France, nous verrons paraître, avant un mois, un livre qui s'annonce comme devant faire sensation : c'est *La Vendée et Madame*, par le général Dermoncourt. Il y aura, dit-on, de curieuses révélations appuyées de pièces authentiques. On sait que le général Dermoncourt commandait le département de la Loire-Inférieure, à l'époque de l'arrestation de la duchesse de Berri, et qu'il a joué un rôle très actif dans les affaires de la Vendée.

Page 381, vers 6 :

Son nom était Marie, et non pas Marion.

Au moment de la publication de ces feuilles, un ami me fait apercevoir que ce vers appartient à peu de chose près à un drame représenté à l'Odéon et à la Porte-Saint-Martin. Le lecteur me pardonnera une erreur de mémoire, qui sera remplacée dans le recueil dont le poème de *Rolla* fait partie.

Alfred de Musset.

F. BULOZ.

Digitized by Google

ALDO

LE RIMEUR.

« Il n'y a personne qui ne fasse son petit « Faust, son petit Don Juan, son petit Manfred, ou son petit Hamlet, le soir auprès « de son feu, les pieds dans de très bonnes « pantoufles. »

(*Esprit des journaux.*)

Digitized by Google

PERSONNAGES.

—

ALDO Le Rimeur.

MEG, sa Mère.

JANE, jeune montagnarde.

La Reine AGANDECCA.

TICKLE, Nain de la Reine.

Maître ACROCÉRONIUS, Astrologue de la Reine.

(La scène est à Ithona.)

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Dans le galetas du rimeur; un escalier au fond conduit à une soupente; au milieu, une mauvaise table, un escabeau, quelques livres. Il fait nuit.

ALDO, TICKLE.

(Aldo est assis la tête dans ses mains, les coudes sur la table. On frappe à la porte.)

ALDO.

Qui frappe?

TICKLE, en dehors.

Votre très humble serviteur.

ALDO.

Lequel?

TICKLE.

Votre ami.

ALDO.

Que le diable vous emporte, vous êtes un escroc.

TICKLE.

Non, je suis votre ami et votre serviteur.

ALDO.

Il est évident que vous venez pour me dépouiller, mais je ne crains rien de ce côté-là. Entrez.

TICKLE.

Souffrez que je vous embrasse.

ALDO.

Permettez-moi de vous mettre sur la table.

TICKLE, *sur la table.*

Et comment vous portez-vous, mon excellent seigneur, depuis que nous ne nous sommes vus?

ALDO.

Mais... tantôt bien, tantôt mal. Il s'est passé beaucoup de choses depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir.

TICKLE.

En vérité, mon cher monsieur?

ALDO.

Sur mon honneur, ce serait trop long à vous raconter. Il y a vingt ans environ, car notre connaissance date de l'autre monde.

TIKCLE.

Vraiment?

ALDO.

Sans doute, puisque je n'ai encore jamais eu l'honneur de vous rencontrer dans celui-ci?

TICKLE.

Comment! vous ne me connaissez pas? Vous ne m'avez jamais vu?

ALDO.

Non, sur mon honneur, mon cher ami.

TICKLE.

Eh! mais d'où sortez-vous? où vivez-vous?

ALDO.

Je vis dans une taupinière; mais vous, il est certain que si j'en juge par votre taille, vous sortez d'un trou de souris.

TICKLE.

Et c'est pour cela que vous deviiez connaître, ne fût-ce que de vue, le célèbre nain John Bucentor Tickle, bouffon de la reine

Digitized by Google

ALDO.

Je suis parfaitement heureux de faire votre connaissance; vous passez pour un homme d'esprit.

TICKLE.

Je n'en manque pas, et vous pouvez déjà vous en apercevoir à ma conversation.

ALDO.

Comment donc! j'en suis ébloui, stupéfait et renversé!

TICKLE.

Je vois que vous êtes un homme de goût pour un poète.

ALDO.

Et vous un homme hardi pour un nain.

TICKLE.

Monsieur, je me conduis comme un nain avec les rustres : ceux-là ne causent qu'avec les poings; et moi, ce n'est pas ma profession. Je porte des manchettes de dentelle, c'est mon goût.

ALDO.

C'est un goût fort innocent.

TICKLE.

Et qui a le suffrage des dames, généralement. Avec les dames, monsieur, comme avec les gens d'esprit, j'ai six pieds de haut, parce que sur ce terrain-là on se bat à armes égales.

ALDO.

Et les armes sont courtoises. Vous pouvez compter, je ne dis pas sur mon esprit, mais sur ma courtoisie. Puis-je savoir ce qui me procure l'honneur de votre visite?

TICKLE.

Me permettez-vous d'être assis?

ALDO.

De tout mon cœur, si vous ne me demandez pas de siége, car cet escabeau est le seul que je possède, et mon habitude n'est pas d'écouter debout ce que l'on vient me prier d'entendre.

TICKLE.

Je resterai de grand cœur sur cette table; il ne m'en faut pas davantage pour être absolument à votre hauteur.

ALDO.

J'en suis intimement persuadé.

(Il s'assied ; le nain se met à califourchon sur la table, vis-à-vis de lui.)

TICKLE.

Mon cher monsieur, vous êtes poète?

ALDO.

Pas le moins du monde, monsieur.

TICKLE.

Ah ! vraiment ! Je vous demande pardon ; je vous prenais pour un certain M. Aldo... *le rimeur,* comme on dit dans la ville, et *le barde,* comme on dit à la cour. Vous avez peut-être entendu parler de lui ? C'est un jeune homme qui n'est pas sans talent.

ALDO.

Je vous demande pardon, monsieur, c'est un homme qui n'a pas plus de talent que vous et moi.

TICKLE.

Réellement? Eh bien! j'en suis fâché pour lui. Je venais lui offrir mes petits services.

ALDO.

Il vous offre les siens également, vous savez en quoi ils peuvent consister, puisque vous connaissez sa profession. Veuillez lui faire connaître la vôtre.

TICKLE.

Mais moi, vous voyez la mienne... je suis nain.

ALDO.

Et bouffon! Mais je ne vois pas jusqu'ici quels services votre seigneurie peut daigner offrir à un misérable poète.

TICKLE.

Monsieur, tout petit que je suis, j'ai de très larges poches à mon pourpoint; c'est une fantaisie que j'ai, et par suite d'une fantaisie analogue, les poches dont j'ai l'honneur de vous parler sont toujours pleines d'or.

ALDO.

C'est une fantaisie comme une autre, et qui n'a rien de neuf.

TICKLE.

La vôtre me paraît plus usée encore.

ROYALE

ALDO.

De quoi, parlez-vous, monsieur? de ma fantaisie ou de ma poche?

TICKLE.

Je parle de votre fantaisie, de votre poche, de votre bourse et de votre crédit. Croyez-moi, c'est une habitude de mauvais genre que de n'avoir pas le sol...

ALDO.

Je vous demande pardon. J'ai le sol très pur. Vous m'attaquez dans ma profession. Je chante quelquefois les vers que je fais... écoutez : *Ut, re, mi, fa, sol.*

TICKLE.

Mauvais, mauvais, monsieur!

ALDO.

Lequel, monsieur, la note ou le mot?

TICKLE.

Tous deux, monsieur, tous deux, cela sonne le creux et sent le vide.

ALDO.

Moi, je trouve que ma chambre sonne mal à cause du trop plein. Vous plairait-il d'en sortir?

TICKLE.

Ah! fi, monsieur, jamais! le nain de la reine!

ALDO.

Quand vous seriez le mien, monsieur, je n'en agirais pas autrement, je vous jure.

TICKLE.

Je m'en rapporte à votre bonté.

ALDO.

Ne vous en rapportez que médiocrement à ma patience.

TICKLE.

Monsieur, j'ai fini en deux mots, voulez-vous gagner de l'argent? vous en avez besoin.

ALDO.

Pas le moindre besoin, monsieur, je vous jure.

TICKLE.

Vous êtes trop modeste. Je connais votre position, le dénuement

Digitized by Google

de mistriss Meg, votre mère, et son grand âge. Je connais votre activité, votre dévoûment, votre grandeur d'âme. Je vous offre un gain légitime... Vous comprenez. Je ne viens pas faire ici le grand seigneur, cela me serait difficile; votre regard me le rappelle. Je viens vous proposer un échange, un marché qui ne peut qu'augmenter votre gloire, et vous mettre à même de secourir mistriss Meg.

ALDO.

Voyons ce que c'est, monsieur; voudriez-vous que je fisse monter une de vos jambes en flageolet, et me vendre l'autre pour en faire un porte-crayon?

TICKLE.

Je demande de vous quelque chose d'une moindre valeur que la plus chétive de mes jambes, je vous demande un petit drame de votre façon.

ALDO.

Pour qui, monsieur? Pour le théâtre de la reine?

TICKLE.

Pour moi, monsieur.

ALDO.

Pour vous! et qu'en ferez-vous? vous n'aurez jamais la force de l'emporter!

TICKLE.

J'allégerai mes poches d'une partie de l'or qui les charge, et je prendrai votre manuscrit à la place.

ALDO.

Très bien; et puis?

TICKLE.

Et puis l'ouvrage m'appartiendra. Je le publierai, je le ferai jouer sur le théâtre de la reine.

ALDO.

Sous quel nom, je vous prie?

TICKLE.

Sous le nom agréable de sir John Bucentor Tickle; c'est dans votre intérêt que j'agirai ainsi, et pour donner de la confiance au public. Si l'autorité de mon nom ne suffisait pas à nous assurer sa bienveillance, en cas de chute, nous réclamerions contre son injuste arrêt.

Digitized by Google

ALDO.

En lui livrant le nom du véritable auteur?

TICKLE.

C'est ainsi que cela se fait à la cour.

ALDO.

Et la cour fait bien! Monsieur, je vous prie maintenant de me laisser travailler au drame que vous me faites l'honneur de me demander.

TICKLE.

Puis-je compter sur votre parole, monsieur?

ALDO.

Je m'en flatte.

TICKLE.

Un mot de traité serait nécessaire.

ALDO.

De tout mon cœur, j'en sais la rédaction. (Il écrit.) Voulez-vous signer maintenant? Moi, je signe.

TICKLE.

Permettez-moi d'en prendre connaissance. (Il lit.) « Je m'engage, moi, Aldo de Malmor, dit *le rimeur* à la ville, et *le barde* à la cour, à jeter par les fenêtres le très illustre seigneur John Bucentor Tickle, nain et bouffon de la reine, la première fois qu'il franchira le seuil de ma maison. Fait double entre nous, etc. »

TICKLE.

Bravo! bravo! c'est la première scène du drame!

ALDO.

Non, c'est un dénoûment tout prêt, et que je vous offre gratis.

TICKLE.

J'en suis trop reconnaissant, je cours le porter à la reine qui en sera charmée. (Il saute en bas de la table et s'enfuit.) — Tu me le paieras!

ALDO.

Tu me le paieras aussi, canaille, si tu retombes sous ma main.

—

Digitized by Google

SCÈNE II.

ALDO, seul.

Un ennemi de plus! et c'est ainsi que je vis! Chaque jour m'amène un assassin ou un voleur. Misérables! vous me réduisez à l'aumône, mais vous n'aurez pas bon marché de ma fierté. Allons! ce fat m'a fait perdre une demi-heure! remettons-nous à l'ouvrage. La nuit s'avance, je ne serai plus dérangé. Tout est silencieux dans la ville et autour de moi. Dévorons cette nouvelle insulte; quand le brodequin est bon, le pied ne craint pas de se souiller en traversant la boue. Écrivons.

Travailler!... chanter! faire des vers! amuser le public! lui donner mon cerveau pour livre, mon cœur pour clavier, afin qu'il en joue à son aise, et qu'il le jette après l'avoir épuisé en disant: Voici un mauvais livre, voici un mauvais instrument. Écrire! écrire!... penser pour les autres, sentir pour les autres... abominable prostitution de l'âme! Oh! métier, métier, gagne-pain, servilité, humiliation! — Que faire? — Écrire! sur quoi? — Je n'ai rien dans le cerveau, tout est dans mon cœur, et il faut que je te donne mon cœur à manger pour un morceau de pain! public grossier, bête féroce, amateur de tortures, buveur d'encre et de larmes! — Je n'ai dans l'âme que ma douleur, il faut que je te repaisse de ma douleur! Et tu en riras peut-être! Si mon luth mouillé et détendu par mes pleurs rend quelque son faible, tu diras que toutes mes cordes sont fausses, que je n'ai rien de vrai, que je ne sens pas mon mal.... Quand je sens la faim dévorer mes entrailles! la faim, la souffrance des loups! Et moi, homme d'intelligence et de réflexion, je n'ai même pas la gloire d'une plus noble souffrance!.... Il faut que toutes les voix de l'âme se taisent devant le cri de l'estomac qui faiblit et qui brûle! — Si elles s'éveillent dans le délire de mes nuits déplorables, ces souffrances plus poignantes, mais plus grandes, ces souffrances dont je ne rougirais pas si je pouvais les garder pour moi seul, il faut que je les recueille sur un album, comme des curiosités qui se peuvent mettre dans le commerce, et qu'un amateur peut acheter pour son cabinet. Il y a des boutiques

Digitized by Google

où l'on vend des singes, des tortues, des squelettes d'homme et des peaux de serpent. L'âme d'un poëte est une boutique où le public vient marchander toutes les formes du désespoir : celui-ci estime l'ambition déçue sous la forme d'une ode au dieu des vers; celui-là s'affectionne pour l'amour trompé, rimé en élégie. Cet autre rit aux éclats d'une épigramme qui partit d'un sein rongé par la colère, d'une bouche amère de fiel. Pauvre poëte! chacun prend une pièce de ton vêtement, une fibre de ton corps, une goutte de ton sang, et quand chacun a essayé ton vêtement à sa taille, éprouvé la force de tes nerfs, analysé la qualité de ton sang, il te jette à terre avec quelques pièces de monnaie pour dédommagement de ses insultes, et il s'en va, se préférant à toi dans la sincérité de ses pensées insolentes et stupides. — O gloire du poëte, laurier, immortalité promise, sympathie flatteuse, haillons de royauté, jouets d'enfant! que vous cachez mal la nudité d'un mendiant couvert de plaies! — O méprisables! méprisables entre tous les hommes, ceux qui, pouvant vivre d'un autre travail que celui-là, se font poëtes pour le public! misérables comédiens qui pourriez jouer le rôle d'hommes, et qui montez sur un tréteau pour faire rire et pleurer les désœuvrés! n'avez-vous pas la force de vivre en vous-mêmes, de souffrir sans qu'on vous plaigne, de prier sans qu'on vous regarde? Il vous faut un auditoire pour admirer vos puériles grandeurs, pour compatir à vos douleurs vulgaires! Celui qui est né fils de roi, d'histrion ou de bourreau suit forcément la vocation héréditaire : il accomplit sa triste et honteuse destinée. S'il en triomphe, s'il s'élève seulement au niveau des hommes ordinaires, qu'il soit loué et encouragé! Mais vous, grands seigneurs, hommes instruits, hommes robustes, vous avez la fortune pour vous rendre libres, la science pour vous occuper, des bras pour creuser la terre en cas de ruine, et vous vous faites écrivains! et vous nous livrez les facultés débauchées de votre intelligence, vous cherchez la puissance morale dans l'épanchement ignoble de la publicité! vous appelez la populace autour de vous, et vous vous mettez nu devant elle pour qu'elle vous juge, pour qu'elle vous examine et vous sache par cœur! Oh! lâche! si vous êtes difforme, et si, pour obtenir la compassion, vous vous livrez au mépris! lâche encore plus si vous êtes beau et si vous cherchez dans la foule l'approbation

que vous ne devriez demander qu'à Dieu et à votre maîtresse.... C'est ce que je disais l'autre jour au duc de Buckingham qui me consultait sur ses vers.—Et il a tellement goûté mon avis, qu'il m'a mis à la porte de chez lui, et m'a fait retirer la faible pension que m'accordait la reine, en mémoire des services de mon père dans l'armée.... Aussi maintenant, plus que jamais, il faut rimer, pleurer, chanter.... vendre ma pensée, mon amour, ma haine, ma religion, ma bravoure, et jusqu'à ma faim! Tout cela peut servir de matière au vers alexandrin et de sujet au poème et au drame. Venez, venez, corbeaux avides de mon sang! venez, vautours carnassiers! Voici Aldo qui se meurt de fatigue, d'ennui, de besoin et de honte. Venez fouiller dans ses entrailles, et savoir ce que l'homme peut souffrir: je vais vous l'apprendre, afin que vous me donniez de quoi dîner demain.... O misère! c'est-à-dire infamie!—(Il s'assied devant une table.) Ah! voici des stances à ma maîtresse!... J'ai vendu trois guinées une romance sur la reine Titania; ceci vaut mieux, le public ne s'en apercevra guère.... mais je puis le vendre trois guinées!..... Le duc d'York m'a promis sa chaîne d'or si je lui fais des vers pour sa maîtresse... Oui, lady Mathilde est brune, mince, ces vers-là pourraient avoir été faits pour elle; elle a dix-huit ans, juste l'âge de Jane.... Jane! je vais vendre ton portrait, ton portrait écrit de ma main; je vais trahir les mystères de ta beauté, révélée à moi seul, confiée à ma loyauté, à mon respect; je vais raconter les voluptés dont tu m'as enivré et vendre le beau vêtement d'amour et de poésie que je t'avais fait, pour qu'il aille couvrir le sein d'une autre! Ces éloges donnés à la sainte pureté de ton âme monteront comme une vaine fumée sur l'autel d'une divinité étrangère, et cette femme à qui j'aurai donné la rougeur de tes joues, la blancheur de tes mains; cette vaine idole que j'aurai parée de ta brune chevelure et d'un diadème d'or ciselé par mon génie, cette femme qui lira sans pudeur à ses amans et à ses confidentes les stances qui furent écrites pour toi, c'est une effrontée, c'est la femelle d'un courtisan, c'est ce qu'on appelle une courtisane! — Non, je ne vendrai pas tes attraits et ta parure, ô ma Jane! simple fille qui m'aimas pour mon amour, et qui ne sais pas même ce que c'est qu'un poète. Tu ne t'es pas enorgueillie de mes louanges, tu n'as pas compris mes vers; eh bien! je te les garderai. Un jour

Digitized by Google

peut-être.... dans le ciel tu parleras la langue des dieux!... et tu me répondras.... ma pauvre Jane!...

(L'horloge sonne minuit.)

Déjà minuit!... Et je n'ai rien fait encore, la fatigue m'accable déjà!... Cette nuit sera-t-elle perdue comme les autres?... non il ne le faut pas... Je ne puis différer davantage... Il ne me reste pas une guinée, et ma mère aura faim et froid demain, si je dors cette nuit... J'ai faim moi-même... et le froid me gagne... Ah! je sens à peine ma plume entre mes doigts glacés... ma tête s'appesantit... Qu'ai-je donc? — Je n'ai rien fait et je suis éreinté... mes yeux sont troublés... Est-ce que j'aurais pleuré... ma barbe est humide... oui, voici des larmes sur les stances à Jane... J'ai pleuré tout-à-l'heure en songeant à elle... Je ne m'en étais pas aperçu. Ah! tu as pleuré, misérable lâche! tu t'es énervé à te raconter ta douleur, quand tu pouvais l'écrire et gagner le pain de ta mère, et maintenant te voici épuisé comme une lampe vers le matin, te voici pâle comme la lune à son coucher... C'est la troisième nuit que tu emploies à marcher dans ta chambre, à tailler ta plume et à te frapper le front sur ces murs impitoyables!..... O rage! impuissance, agonie!... (Se levant.)

Mon courage, m'abandonnes-tu aussi, toi! Mes amis m'ont tourné le dos, mon génie s'est couché paresseux et insensible à l'aiguillon de la volonté, ma vie elle-même a semblé me quitter, mon sang s'est arrêté dans mes veines, et la souffrance de mes nerfs contractés m'a arraché des cris. Tout cela est arrivé souvent, trop souvent! Mais toi, ô courage, ô orgueil, fils de Dieu, père du génie, tu ne m'as jamais manqué encore. Tu as levé d'aussi lourds fardeaux, tu as traversé d'aussi horribles nuits, tu m'as retiré d'aussi noirs abîmes... Tu sais manier un fouet qui trouve encore du sang à faire couler de mes membres desséchés, prends ton arme et fustige mes os paresseux, enfonce ton éperon dans mon flanc appauvri.....

J'ai entendu gémir là-haut! sur ma tête!... c'est ma mère!... Elle souffre. elle a froid peut-être. J'ai mis mon manteau sur elle pour la réchauffer. Il ne me reste plus rien... Ah! mon pourpoint pour envelopper ses pieds!

(Il monte dans la soupente et revient en chemise et en grelottant.)

Froid maudit, ciel de glace!

Cela se passe, je m'engourdis... si je pouvais composer quelque chose!... Une bonne moquerie sur l'hiver et les frileux... (Sa voix s'affaiblit.) Une satire sur les nez rouges... (Une pause.) Une épigramme sur le nez de l'archevêque qui est toujours violet après souper... (Une pause.) Une chanson, cela me réveillera; si je viens à bout de rire, je suis sauvé... Ah! le damné manteau de glace que minuit me colle sur les épaules!... rimons... charmante bise de décembre qui souffles sur mes tempes, inspire-moi... Monseigneur...

Monseigneur de Cantorbery.....

(Une pause.)

Est toujours vermeil après boire.....

Vermeil ne me plaît pas...

Est toujours charmant...

Charmant... hum!

Est toujours superbe....

Est toujours superbe après boire.....

(Il s'endort et parle en dormant d'une voix confuse.)

Monseigneur de Cantorbery.....

(Il s'endort tout-à-fait.)

(Meg entre dans la chambre en tremblottant, elle est enveloppée à demi dans le couvertures de son lit, et se traîne le long des murs.)

MEG.

Je crois qu'il y a enfin de la lumière ici... Je vois une lueur faible... (Elle se heurte contre la table.)

ALDO.

Qui va là?... vous ne répondez pas?... bonsoir... si vous êtes un voleur, l'ami, passez votre chemin, vous perdez votre temps ici...

(Il se rendort.)

MEG.

Je crois que j'ai entendu quelque chose, mais je suis plus sourde aujourd'hui qu'à l'ordinaire... et je ne sais pas si le temps était plus sombre, mais il m'a semblé que je ne voyais pas bien... Mon fils n'est pas rentré, à ce qu'il paraît!... (Elle se heurte encore.)

ALDO.

Encore! ami voleur, mon cher frère en diable, vous ne vous en rapportez pas à moi?... Cherchez à votre aise... si vous pouviez

Digitized by Google

trouver ma rime dans un coin de la chambre, vous me feriez plaisir en me la rapportant. Elle ne vaut pas la peine que vous vous en empariez...

Monseigneur de Cantorbery!...
Est, ma foi, superbe...

(Il se rendort.)

MEG, qui s'est égarée, à tâtons dans la chambre.

Je ne sais plus où je suis... J'ai encore plus froid ici que dans mon lit... Dieu de bonté, j'espérais trouver le poêle... mais y a-t-il du bois, seulement? Si mon pauvre enfant était là, du moins il me consolerait... Mais il est allé me chercher quelque chose sans doute... Je ne vois plus du tout. Je n'entends rien, nulle part... froid, nuit, silence, solitude, vieillesse, que vous êtes tristes! Je ne me soutiens plus, une étrange défaillance me saisit...

(Aldo rêvant.)

Oui! oui! M. de Cantorbery!...

MEG.

Mes genoux vont se casser si je marche encore, où m'asseoir dans ces ténèbres?... (Elle se laisse tomber.)

ALDO.

Trust! mon pauvre chien, est-ce toi qui reviens? Je t'avais donné à Oscar, mais il paraît que tu veux jeuner avec ton maître... où es-tu, ô le meilleur des hommes, je veux dire des caniches?...

MEG.

Ce carreau est froid... je, je... Dieu tout puissant, sainte vierge... je meurs catholique... mon enfant!... mon enf... Aldo!...

(Elle meurt.)

ALDO, se relevant à demi.

Pour le coup, on a parlé.... Mon nom est parti de ce coin.... Je n'ai pas rêvé, peut-être.... Voleur ou chien! qui que tu sois.... C'était la voix de ma mère.... Ma mère, allons donc! elle dort là haut.... Je n'ai pas la force d'y aller voir.... J'ai peur!... Par le diable, j'ai peur! Misère, tu m'as vaincu! J'ai cru voir un spectre passer près de moi dans mon sommeil. J'ai entendu une voix qui semblait sortir de la tombe. Fantômes évoqués par la faim, terreurs imbéciles, laissez-moi!..., Murailles imprudentes qui m'entendez,

Digitized by Google

gardez-moi bien le secret, car s'il est en vous un écho bavard, qui répète les paroles de ma peur, je vous démolirai pierre à pierre jusqu'à ce que je l'aie arraché de vos entrailles, fût-il caché dans le ciment et scellé dans le granit.... Ma mère! m'avez-vous appelé? (*Il se lève tout-à-fait et se frotte les yeux.*) Meg, ma mère!.. Pardon, pardon, je me suis endormi!... Je divague... J'ai dormi une heure!... L'horloge moqueuse semble me demander ce que j'ai fait du temps! Tu as dormi, bête stupide!... Tu n'as pas pu lutter une heure... comme les disciples du Christ, tu as mal gardé le jardin des Oliviers. — Jésus! tu bois en vain l'éternel calice des douleurs humaines; ton père est sourd, ton frère l'esprit saint a perdu ses ailes de feu. Le cerveau du poète est aride comme la terre, et le cœur des riches est insensible comme le ciel.... Voyons si ce canif aura plus de vertu que ta parole pour conjurer le sommeil. (*Il se fait une incision à la poitrine, étouffe un cri et jette le canif.*) Votre leçon est incisive, mon bon ami, elle creusera en moi... Passez-moi le calembourg, mon esprit ne coupe pas comme votre acier, ma belle petite lame!.. Ah! me voici bien éveillé, Dieu merci, cette charmante plaie me cuit passablement. Je puis travailler maintenant.... Mais qui donc a ainsi bouleversé ma table?... Quelqu'un est entré ici... Est-ce que j'aurais encore peur?... Imbécille! tu es poltron, et pour te guérir, tu répands deux onces de ton sang comme si tu en avais de reste! et tu gâtes ta chemise comme si tu en avais une autre! Faquin! perdras-tu tes habitudes de grand seigneur?... Je souffre... le froid entre dans cette plaie comme un fer rouge. N'importe, je crois que je vais pouvoir travailler... (*Mettant ses deux bras sur sa tête.*)

Mon courage, mon Dieu! ma mère!... Il faut que j'aille embrasser ma mère sans la réveiller, cela me portera bonheur. (*Il prend sa lumière et sort.*)

Il redescend de la soupente d'un air effaré.

Mais où est donc la vieille femme? Ma mère, ma mère! Qu'est-ce qui a pu me voler ma mère? Je n'avais qu'elle au monde pour causer mon désespoir et conserver mon héroïsme....

Il trouve sa mère sous l'escalier.

Ah!... ma mère est morte? Dieu me permet donc de mourir aussi, à la fin? — Comment! vous êtes morte, ma mère? (*Il la retire de*

Digitized by Google

de dessous l'escalier et la regarde.) Oui, bien morte! Froide comme la pierre et raide comme une épée. Ah! ma mère est morte!...

(Il rit aux éclats et tombe en convulsions.)

(Après un silence.)

Mais pourquoi êtes-vous déjà morte? Vous étiez bien pressée d'en finir avec la misère! Est-ce que je ne vous soignais pas bien? Etiez-vous mécontente de moi? Trouviez-vous que j'épargnais ma peine et que je ménageais mon cerveau? Trouviez-vous mes vers mauvais par hasard, et les critiques de mes envieux vous faisaient-elles rougir d'être la mère d'un si méchant rimeur? Vous étiez un *bas-bleu* autrefois dans votre village!... Aujourd'hui vous n'êtes plus qu'un pauvre squelette aux jambes nues. Pauvres jambes, vieux os! Je vous avais enveloppés encore ce soir avec mon pourpoint!.. Est-ce ma faute si la doublure était usée, et l'étoffe mince? C'est comme l'étoffe dont vous m'avez fait, ô vieille Meg! J'étais votre septième fils, tous étaient beaux et grands, musculeux et pleins d'ardeur, excepté moi le dernier venu. C'étaient de vigoureux montagnards, de hardis chasseurs de biches aux flancs bruns; et pourtant depuis Dongal le Noir, jusqu'à Ryno le Roux, tous sont morts sans songer à vous conduire au cimetière. Il ne vous est resté que le pauvre Aldo, le pâle enfant de votre vieillesse, le fruit débile de vos dernières amours. Et que pouvait-il faire pour vous de plus qu'il n'a fait? que ne lui donniez-vous comme à vos autres fils une large poitrine et de mâles épaules? Cette petite main de femme que voici pouvait-elle manier les armes du bandit, ou la carabine du braconnier? Pouvait-elle soulever la rame du pêcheur et boxer avec l'esturgeon? Vous n'aviez rien espéré de moi, et me voyant si chétif, vous n'aviez même pas daigné me faire apprendre à lire.— Et quand tous vous ont manqué, quand vous vous êtes trouvée seule avec votre avorton, n'avez-vous pas été surprise de découvrir que je ne sais quel coin de son cerveau avait retenu et commenté les chants de nos bardes? Quand cette voix grêle a su faire entendre des mélodies sauvages qui ont ému les hommes blasés des villes, et qui leur ont rappelé des idées perdues, des sentimens oubliés depuis long-temps, vous avez embrassé votre fils sur le front, sanctuaire d'un génie que vous aviez enfanté sans le savoir. Eh bien! ne pouviez-vous attendre quelques jours encore? La richesse allait

Digitized by Google

venir peut-être. Votre vieillesse allait s'asseoir dans un palais, et vous êtes partie pour un monde où je ne puis plus rien pour vous? Tâchez, si vous allez en purgatoire, que les bras de mes frères vous délivrent et vous ouvrent les portes du ciel... Pour moi, je n'ai plus rien à faire, ma tâche est finie. Toutes les herbes de la verte Innisfail peuvent pousser dans mon cerveau maintenant, je le mets en friche... Il est temps que je me repose, j'ai assez souffert pour toi, vieille femme, spectre blême dont le souvenir sacré m'a fait accomplir de si rudes travaux, apprendre tant de choses ardues, passer tant de nuits glacées sans sommeil et sans manteau! Sans toi, sans l'amour que j'avais pour toi, je n'aurais jamais été rien. Pourquoi m'abandonnes-tu au moment où j'allais être quelque chose? Tu m'ôtes une récompense que je méritais, c'était de te voir heureuse, et tu meurs dans le plus odieux jour de notre misère, dans le plus rude de mes fatigues! O mère ingrate, qu'ai-je fait pour que tu m'ôtes déjà mon unique desir de gloire, ma seule espérance dans la vie, l'honnête orgueil d'être un bon fils!.. Vieux sein desséché qui as allaité six hommes et demi, reçois ce baiser de reproche, de douleur et d'amour.... (Il se jette sur elle en sanglottant.) — Hélas! ma mère est morte!

SCÈNE III.

JANE, ALDO.

JANE.

Est-ce que votre mère est morte? Hélas! quelle douleur!

ALDO.

Ah! tu viens pleurer avec moi, ma douce Jane, sois la bienvenue! Mon âme est brisée, je n'espère plus qu'en toi.

JANE.

Qu'est-ce que je puis faire pour vous, Aldo? Je ne puis pas rendre la vie à votre mère.

ALDO.

Tu peux me rendre sa tendresse, sa mélancolique et silencieuse compagnie, et surtout le besoin qu'elle avait de moi, le devoir qui

Digitized by Google

m'attachait à elle et à la vie. Hélas! il y a eu des jours où, dans mon découragement, j'ai souhaité que la pauvre Meg arrivât au terme de ses maux, afin de retrouver la liberté de me soustraire aux miens! Tout-à-l'heure dans mon délire, je me suis réjoui amèrement d'être enfin délivré de mon pieux fardeau. Je me suis assis en blasphémant au bord du chemin. Et j'ai dit : Je n'irai pas plus loin. — Mais je suis bien jeune encore pour mourir, n'est-ce pas, Jane? tout n'est peut-être pas fini pour moi, l'avenir peut s'éveiller plus beau que le passé. Je veux devenir riche et puissant; si je trouve une douce compagne, tendre et bonne comme ma mère, et en même temps jeune et forte pour supporter les mauvais jours, belle et caressante pour m'enivrer comme un doux breuvage d'oubli au milieu de mes détresses, je puis encore voir la verte espérance s'épanouir comme un bourgeon du printemps sur une branche engourdie par l'hiver.

JANE.

J'aime beaucoup les choses que vous dites, ô mon bien-aimé; quoique vos paroles ne soient pas familières à mon oreille, vos complimens me font toujours regretter de n'avoir pas un miroir devant moi, pour voir si je suis belle autant que vous le dites.

ALDO.

Et que vous importe de l'être ou de ne l'être pas, pourvu que je vous voie ainsi, et que je vous aime telle que vous êtes à mes yeux et dans mon cœur?

JANE.

Vous avez toujours à la bouche des paroles qui plaisent quand on les écoute; mais quand on y songe après, on ne les comprend plus, et on sent de l'inquiétude.

ALDO.

En vérité, Jane, vous raisonnez plus que je ne croyais. Eh quoi! vous gardez un compte exact de mes paroles, et vous les commentez en mon absence? Il faut prendre garde à ce que l'on vous dit!

JANE.

N'est-ce pas mon orgueil et ma joie de m'en souvenir?

ALDO.

Aimable et bonne fille! pardonne-moi. Je suis injuste; je suis

amer : j'ai été si malheureux! Mais tu me consoleras, toi, n'est-ce pas?

JANE.

Oui, mon beau rêveur, si vous consentez à être consolé.

ALDO.

Comment pourrais-je ne pas y consentir? Voilà une parole étrange dans votre bouche!

JANE.

Vous vous étonnez de mon desir de vous consoler? C'est vous, Aldo, qui me semblez étrange!

ALDO.

En effet, c'est peut-être, moi! Passez-moi ces boutades, c'est malgré moi qu'elles me viennent. Je ne veux pas m'y livrer. Donnez-moi votre main, Jane, et donnez-moi aussi votre foi. Jurez avec moi sur le cadavre de ma pauvre vieille amie qui n'est plus, que vous vivrez pour moi, pour moi seul. J'ai besoin à l'heure qu'il est, de trouver un appui ou de mourir. Vous êtes mon seul et dernier espoir, m'accueillerez-vous?

JANE.

Si je vous promets de vous aimer toujours, me promettez-vous de m'épouser?

ALDO.

Vous en doutez?

JANE.

Non, je n'en doute pas.

ALDO.

Mais vous en avez douté.

JANE.

Pourquoi quittez-vous ma main? Pourquoi vous éloignez-vous de moi d'un air sombre? Est-ce que je vous ai offensé?

ALDO.

Non.

JANE.

Vous ne voulez pas me regarder?

ALDO.

Je vous regarde; seulement ce n'est pas votre figure qui m'occupe, c'est au fond de votre cœur que mon regard plonge.

JANE.

Voilà que vous me dites des choses que je n'entends plus; et comme vous froncez le sourcil en me les disant, je dois croire que ce sont des choses dures et affligeantes pour moi. Vous avez un malheureux caractère, Aldo, un sombre esprit en vérité!

ALDO.

Vous trouvez?

JANE.

Oui, et j'en souffre.

ALDO.

Oh!... en ce cas je ne veux pas vous faire souffrir.

JANE.

Je vous pardonne.

ALDO avec amertume.

Vous êtes bonne!

JANE.

C'est que je vous aime, tâchez de m'aimer autant, et nous serons heureux.

ALDO.

J'y compte. En attendant, voulez-vous avoir la bonté d'appeler les voisines pour qu'elles viennent ensevelir le corps de ma mère?

JANE.

J'y vais. Donnez-moi un baiser.

(Aldo la baise au front avec froideur.)

Seul.

Cette jeune fille est d'une merveilleuse stupidité! elle me blesse et me choque sans s'en douter, elle m'accorde mon pardon quand c'est elle qui m'offense, et elle reçoit mon baiser sans s'apercevoir au froid de mes lèvres que c'est le dernier! Mais la femme est donc un être bien lâche et bien borné? Je croyais celle-ci plus naïve, plus abandonnée à ce que la nature leur inspire parfois de beau et de généreux! Mais il y a dans leur cœur un fonds d'égoïsme plus dur que le diamant, et aucun grand sentiment n'y peut germer. Toi qui te prétends descendue des cieux pour nous consoler, tu ne t'oublies pas toi-même dans le partage que tu veux établir entre nos des-

Digitized by Google

tinées et les tiennes! Tu promets ton dévoûment, tes caresses et ta fidélité, à la condition d'un échange semblable. Celle-ci me demande sans pudeur un serment qui était sur mes lèvres, et que j'aurais voulu offrir et non céder. C'est ainsi que tu nous sauveras, ange équitable et prudent. Tu tiens une balance comme la justice, mais tu as soulevé le bandeau de l'amour, et tu vois clairement nos défauts pour nous les reprocher sans pitié. Rien pour rien, c'est ta devise! où est ta miséricorde, où est ton pardon, où donc tes ineffables sacrifices! Femme! mensonge! tu n'es pas! tu n'es qu'un mot, une ombre, un rêve. Les poètes t'ont créée, ton fantôme est peut-être au ciel. Il m'a semblé parfois te voir passer dans mes nuées. Insensé que j'étais, pourquoi suis-je descendu sur la terre pour te chercher?

Maintenant je sais ce qui me reste à faire. Ma mère, je ne te pleure plus, nous ne serons pas long-temps séparés. Je laisse à d'autres le soin d'ensevelir ta dépouille, je vais rejoindre ton âme... J'ai bien assez tardé, mon Dieu! il y a assez long-temps que j'hésite au bord du gouffre sans fond de l'éternité! pourquoi ai-je tremblé!... tremblé? Est-ce que c'est la peur qui t'a retenu, Aldo?... Non, c'est le devoir!—Et pourtant tout-à-l'heure que faisais-tu lorsque tu priais, à genoux, cette jeune fille de conserver ta vie en te confiant la sienne? Tu ne devais plus rien à personne, et tu voulais vivre pourtant! lâche enfant! tu demandais l'espoir, tu demandais l'avenir, tu demandais l'amour avec des larmes! Tu les demandais à une paysanne imbécille, quand c'est dans un monde inconnu que tu dois les chercher! — Qui t'arrête? est-ce le doute? le doute ne vaut-il pas mieux que le désespoir? là-haut l'incertitude, ici la réalité. Le choix peut-il être douteux? va donc, Aldo! Descends dans ces vagues profondeurs, ou monte dans ces espaces insaisissables. Que Dieu te protége, si tu en vaux la peine; qu'il te rende au néant, si ton âme n'est qu'un souffle sorti du néant...

Adieu, grabat où j'ai si mal dormi! adieu, table dure et froide où j'ai tracé des vers brûlans! adieu, front livide de ma mère où j'ai tant de fois interrogé avec anxiété les ravages de la souffrance, et les dernières luttes de la vie près de s'éteindre! Adieu, espérances de gloire; adieu espérances d'amour! vous m'avez menti, je romps les mailles du filet où vous m'avez tenu si long-temps captif et ridicule! je vais

Digitized by Google

me relever à mes propres yeux, je vais briser un joug dont je rougis... Adieu.

(Il ouvre la porte de sa maison qui donne sur le fleuve et descend les degrés. Une barque pavoisée passe au même moment.)

AGANDECCA, sur la barque.

Quel est ce jeune homme si pâle et si beau qui descend vers le fleuve et semble vouloir s'y précipiter?

TICKLE, sur la barque.

C'est un homme de rien, un rêveur, un fou, un misérable.

AGANDECCA.

Je veux savoir son nom.

TICKLE.

C'est Aldo le rimeur.

AGANDECCA.

Aldo le barde? ses chants sont inspirés, sa voix est celle d'un poète des anciens jours. La beauté de son génie ne le cède qu'à celle de son visage. Je veux lui parler.

TICKLE.

C'est un homme sans usage et sans courtoisie qui répondra fort mal aux bontés de votre grâce.

AGANDECCA.

N'importe, je veux voir ses traits et entendre sa voix. Faites aborder la barque au bas de cet escalier.

(Tickle donne des ordres en grommelant. La barque vient aborder aux pieds d'Aldo.)

ALDO.

Qui êtes-vous et que demandez-vous à la porte de cette pauvre maison?

AGANDECCA.

Je suis la reine et je viens te voir.

ALDO.

Votre grâce arrive une heure trop tard, la maison est déserte. Ma mère est morte, et je ne repasserais pas le seuil que je viens de franchir, fût-ce pour la reine Mab elle-même.

Digitized by Google

AGANDECCA.

Comme tu voudras. J'aime ton audace. Viens sur ma barque.

ALDO.

Madame, où me menez-vous?

AGANDECCA.

A la promenade.

ALDO.

Votre promenade sera-t-elle longue?

LA REINE.

Que sais-je?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA REINE, TICKLE.

Dans une galerie du palais de la reine.

LA REINE.

Nain, c'est assez; ce que vous me dites me fâche, et je ne veux pas entendre de mal de lui.

TICKLE.

Comment votre grâce peut-elle me supposer une si coupable intention! Le seigneur Aldo est un si grand poète et un si noble cavalier!

LA REINE.

Oui, c'est le plus beau génie et le plus grand cœur! je ne lui reproche qu'une chose, son invincible orgueil.

TICKLE.

Sous une apparence d'humilité, je sais qu'il cache une épouvantable ambition....

LA REINE.

Oh! mon Dieu, non! tu te trompes. Lui? Il n'a que l'ambition d'être aimé.

Digitized by Google

TICKLE.

C'est une belle et touchante ambition!

LA REINE.

Mais aussi la sienne est insatiable et parfois fatigante : un mot l'irrite, un regard l'effraie ; il est jaloux d'une ombre, il n'y a pas de calme possible dans son amour.

TICKLE.

Cet amour-là est une tyrannie, une guerre à mort, un combat éternel!

LA REINE.

Tu ne sais ce que tu dis, c'est le plus doux et le meilleur des hommes. Je lui reproche, au contraire, de trop renfermer au-dedans de lui les chagrins que je lui cause. Au lieu de s'en plaindre franchement, il les concentre, il les surmonte, et avec toute cette résignation, tout ce courage, toute cette douceur, il dévore sa vie, il use son cœur, il est malheureux.

TICKLE.

Infortuné jeune homme! votre grâce devrait avoir plus de compassion, lui épargner....

LA REINE.

Mais de quoi se plaint-il après tout? Son cœur est injuste, son esprit est plein de travers, d'inconséquences, de souffrances sans sujet et sans remède. Que puis-je faire pour un cerveau malade? Je l'aime de toute mon âme, et lui épargne la douleur tant que je puis. Mais le mal est en lui ; et parfois, en le voyant marcher, pâle et sombre à mes côtés, je l'ai pris pour l'ange de la douleur.

TICKLE.

Le spectacle d'un homme toujours mécontent doit être un grand supplice pour une âme généreuse comme celle de votre grâce.

LA REINE.

Oui, cela non-seulement m'afflige, mais encore me blesse et m'irrite. Quoi de plus décourageant que de vouloir consoler un inconsolable? C'est se consumer jeune et pleine de santé auprès du lit d'un moribond qui ne peut ni vivre ni mourir.

TICKLE.

Votre grâce a fait pourtant bien des sacrifices pour lui. De quoi

Digitized by Google

pourrait-il se plaindre? n'a-t-elle pas disgracié pour lui le duc de Suffolk, l'astre le plus brillant de la cour?

LA REINE.

Oh! le grand sacrifice, je ne l'aimais plus!

TICKLE.

Il n'avait jamais d'ailleurs été bien aimable.

LA REINE.

Il ne faut pas dire cela, c'était un homme d'esprit et plein de nobles qualités.

TICKLE.

Oh oui! généreux, brave, désintéressé!...

LA REINE.

Ceci est faux, il était plus épris de mon rang que de ma personne.

TICKLE.

C'est le malheur des rois.

LA REINE.

Et c'est ce qui me fait chérir l'amour de mon poète: lui du moins m'aime pour moi seule. Il sait à peine si je suis reine. Il n'en est point ébloui, même il en souffre, et je crois qu'il me le pardonne.

TICKLE.

Votre grâce est-elle bien sûre que dans son orgueil de poète, il ne préfère point sa condition à celle d'un roi?

LA REINE.

S'il le fait, il fait bien. Le laurier du poète est la plus belle des couronnes, la plume d'un grand écrivain est un sceptre plus puissant que les nôtres. Moi, j'aime qu'un esprit supérieur sache ce qu'il est et ce qu'il peut être, c'est ainsi qu'on arrive aux grandes actions.

TICKLE.

Aussi je crois que le poète Aldo est réservé à de hautes destinées. Il est digne de commander aux hommes, et un mot de votre grâce pourrait l'élever au véritable rang qu'il est né pour occuper...

LA REINE.

Si je ne te savais profondément hypocrite, ô mon cher Tickle, je te dirais que tu es parfaitement imbécille. Qui? lui! être mon

Digitized by Google

époux! régner! D'abord le sceptre jusqu'ici ne m'a pas semblé trop lourd à porter; ensuite Aldo est le dernier homme du monde que je pourrais supposer capable de me seconder. Personne ne connaît moins les autres hommes, personne n'a d'idées plus creuses, de sentimens plus exceptionnels, de rêves plus inexécutables. Vraiment! mon peuple serait un peuple bien gouverné! il pourrait chanter beaucoup et manger fort peu, ce qui ne laisserait pas que d'être fort agréable, le jour où le poète-roi aurait découvert le moyen de placer l'estomac dans les oreilles. Laisse-moi, Tickle, tu n'as pas le sens commun aujourd'hui.

TICKLE, sortant.

Fort bien, j'ai réussi à la fâcher; j'étais bien sûr qu'en disant comme elle, je l'amènerais à dire comme moi.

—

SCÈNE II.

LA REINE, seule.

Ce Tickle est un fâcheux personnage; il a une manière d'entrer dans mes idées qui m'en dégoûte sur-le-champ. Ces prétendus bouffons, que nous avons autour de nous, sont comme nos mauvais génies : laids et méchans, ils tiennent du diable. Ils ont l'art de nous dire la vérité qui nous blesse, et de nous taire celle qui nous serait utile. Quand ils ne mentent pas, c'est que leur mensonge pourrait nous épargner une douleur ou nous sauver d'un péril; c'est alors seulement qu'ils se refusent le plaisir de nous tromper. Il faut que je voie mon poète, je me sens attristée et prête à douter de tout. L'homme aux illusions me consolera peut-être.

(Elle siffle dans un sifflet d'argent suspendu à son cou).

(*Tickle rentre.*)

Nain, envoyez Aldo près de moi, je l'attends ici.

TICKLE.

J'y cours avec joie.

LA REINE.

Après tout, Tickle a souvent raison quand il me dit que cet amour nuit à ma gloire. Le duc de Suffolk m'était moins cher, je

Digitized by Google

l'estimais moins, j'étais moins touchée de son amour. Mais son esprit, moins élevé, était plus positif; c'était un ambitieux, mais un ambitieux qui secondait toutes mes vues. J'ai aimé autrefois le brave Athol. Celui-là était un beau soldat, un bon serviteur, un véritable ami; du reste un montagnard stupide : mais il était l'appui de ma royauté, il la rendait redoutable au dehors, paisible au dedans; c'était comme une bonne arme bien trempée et bien brillante dans ma main. Ce poète est dans mon palais comme un objet de luxe, comme un vain trophée qu'on admire et qui ne sert à rien. Un vêtement d'or vaut-il une cuirasse d'acier? On aime à respirer les roses de la vallée, mais on est à l'abri sous les sapins de la montagne.

Et pourtant que le parfum d'un pur amour est suave! Qu'il est doux de se reposer des soucis de la vie active sur un cœur sincère et fidèle! Qu'ils sont rares ceux qui savent, ceux qui peuvent aimer! holocaustes toujours embrasés, ils se consument en montant vers le ciel. Nous pouvons à toute heure chercher sur leur autel la chaleur qui manque à notre âme épuisée, nous la trouvons toujours vive et brillante. Leur sein est un mystérieux sanctuaire où le feu sacré ne s'éteint jamais; s'il s'éteignait, le temple s'écroulerait comme un monde sans soleil. L'amour est en eux le principe de la vie. Ils pâlissent, ils souffrent, ils meurent, si on froisse leur tendresse délicate et timide. Dites un mot, accordez un regard, ils renaissent, leur sein palpite de joie, leur bouche a de douces paroles de reconnaissance pour bénir, et leurs caresses sont ineffables. Aldo, il n'y a que toi qui saches aimer, et pourtant il est des jours où tu m'ennuies mortellement.

—

SCÈNE III.

LA REINE, ALDO.

ALDO.

Que veux-tu de moi, ma bien-aimée?

LA REINE.

Je voulais te voir, être avec toi.

Digitized by Google

ALDO.

Êtes-vous triste, êtes-vous fatiguée? Voulez-vous que je chante? Que puis-je faire pour vous?

LA REINE.

Etes-vous heureux?

ALDO.

Je le suis, parce que vous m'aimez.

LA REINE.

Cela ne vous ennuie jamais? — Et bien, vous ne me répondez pas? Déjà votre visage est changé, des larmes roulent dans vos yeux, ma question vous a offensé?

ALDO.

Offensé? — Non.

LA REINE.

Affligé?

ALDO.

Oui.

LA REINE.

Si vous êtes triste, vous allez me rendre triste.

ALDO.

J'essaierai de ne pas l'être; mais quand vous avez besoin de distraction et de gaîté, pourquoi me faites-vous appeler? Ce n'est pas ma société qui vous convient dans ces momens-là. Votre nain Tickle a plus d'esprit et de bons mots que moi.

LA REINE.

Mais il est méchant et laid. J'aime la gaîté, mais c'est un banquet où je ne voudrais m'asseoir qu'avec des convives dignes de moi. Pourquoi méprisez-vous le rire? Vous croyez-vous trop céleste, pour vous amuser comme les autres hommes?

ALDO.

Je me sens trop faible pour professer le caractère jovial. Quand je semble gai, je suis navré ou malade, le bonheur est sérieux, la douleur est silencieuse. Je ne suis capable que de joie ou de tristesse. La gaîté est un état intermédiaire dont je n'ai pas la faculté, j'y arrive par une excitation factice. Si vous m'ordonnez de rire, commandez le souper, faites danser sir John Tickle sur la table;

Digitized by Google

en voyant ses grimaces, en buvant du vin d'Espagne, il pourra m'arriver de tomber en convulsions. Mais ici, près de vous, de quoi puis-je me divertir? Je vous regarde et vous trouve belle; je suis recueilli. Vous me regardez avec bonté, je suis heureux; vous me raillez, et je suis triste.

LA REINE.

Mais quoi? N'y a-t-il au monde que vous et moi? peut-on toujours vivre replié sur soi-même? L'amour est-il la seule passion digne de vous?

ALDO.

C'est du moins la seule dont je sois capable.

LA REINE *impatientée.*

Alors vous êtes un pauvre sire; moi, je ne peux pas toujours parler d'Apollo et de Cupido. J'ai d'autres sujets de joie ou de tristesse que le nuage qui passe dans le ciel ou sur le front de mon amant, j'ai de grands intérêts dans la vie, je suis reine, je fais la guerre. Je fais des lois, je récompense la valeur, je punis le crime, j'inspire la crainte, le respect, l'amour, la haine peut-être; tout cela m'occupe; je vais d'une chose à une autre, je parcours tous les tons de cette belle musique dont aucune note ne reste silencieuse sous mon archet : mais votre lyre n'a qu'une corde et ne rend qu'un son. Vous êtes beau et monotone comme la lune à minuit, mon pauvre poète.

ALDO.

La lune est mélancolique. Il vous est bien facile de fermer les fenêtres et d'allumer les flambeaux quand sa lueur blafarde vous importune. Pourquoi allez-vous rêver dans les bosquets la nuit? Restez au bal; la brume et le froid rayon des étoiles n'iront pas vous attrister dans vos salles pleines de bruit et de lumière.

LA REINE.

J'entends; je puis m'étourdir dans de frivoles amusemens et vous laisser avec votre muse. C'est une société plus digne de vous que celle d'une femme capricieuse et puérile. Restez donc avec votre génie, mon cher poète. Les étoiles s'allument au ciel, et la brise du soir erre doucement parmi les fleurs : rêvez, chantez, soupirez. La façade de mon palais s'illumine, et le son des instrumens m'an-

nonce le repas du soir. J'y vais porter votre santé à mes convives dans une coupe d'or, et parler de vous avec des hommes qui vous admirent. Restez ici, penchez-vous sur cette balustrade, et entretenez-vous avec les sylphes. S'ils ne me trouvent pas indigne d'un souvenir, parlez-leur de moi; et si, malgré cette nourriture céleste, il vous arrive de ressentir la vulgaire nécessité de la faim, venez trouver votre reine et vos amis. Au revoir. — Mais qu'est-ce donc? Vous avez baisé bien tristement ma main, et vous y avez laissé tomber une larme. Quoi! vous êtes triste encore? je vous ai encore blessé? Oh! mais cela est insupportable. Allons, mon cher amant, remettez-vous et soyez plus sage, je vous aime tendrement, je vous préfère aux plus grands rois de la terre. Faut-il vous le répéter à toute heure? ne le savez-vous pas? Venez que je baise votre beau front. Séchez vos larmes, et venez me rejoindre bientôt.

—

SCÈNE IV.

ALDO, seul.

Elle a raison cette femme! elle a raison devant Dieu et devant les hommes! Moi, je n'ai raison que devant ma conscience. Je ne puis avoir d'autre juge que moi-même,et ne puis me plaindre qu'à moi-même. — Car, enfin, il ne dépend pas de moi d'être autrement. Tout m'accuse d'affectation; mais on n'est pas affecté, on n'est pas menteur avec soi-même. Je sais bien, moi, que je suis ce que je suis. Les autres sont autres, et ne me comprenant pas, ils me nient; ils sont injustes, car moi je ne nie pas leur sincérité; ils me disent qu'ils sont courageux, je pourrais leur répondre qu'ils sont insensibles. Mais j'accepte ce qu'ils me disent, je consens à les reconnaître courageux. Mais s'ils le sont, pourquoi me reprochent-ils impitoyablement de ne l'être pas? Si j'étais Hercule, au lieu de mépriser et de railler les faibles enfans que je trouverais haletant et pleurant sur la route, je les prendrais sur mes épaules, je les porterais une partie du chemin dans ma peau de lion. Que serait pour moi ce léger fardeau, si j'étais Hercule? — Vous ne l'êtes pas, vous qui vous indignez de la faiblesse d'autrui. Elle ne vous révolte pas,

Digitized by Google

elle vous effraie. Vous craignez d'être forcés de la secourir; et, comme vous ne le pouvez pas, vous l'humiliez pour lui apprendre à se passer de vous.

Eh bien! oui, je suis faible : faible de cœur, faible de corps, faible d'esprit. Quand j'aime, je ne vis plus en moi; je préfère ce que j'aime à moi-même. — Quand je veux suivre la chasse, j'en suis vite dégoûté, parce que je suis vite fatigué. — Quand on me raille ou me blâme, je suis effrayé, parce que je crains de perdre les affections dont je ne puis me passer, parce que je sens que je suis méconnu, et que j'ai trop de candeur pour me réhabiliter en me vantant. Avec les hommes, il faudrait être insolent et menteur. Je ne puis pas. Je connais mes faiblesses et n'en rougis pas, car je connais aussi les faiblesses des autres et n'en suis pas révolté. Je les supporte tels qu'ils sont. Je ne repousse pas les plus méprisables, je les plains, et tout faible que je suis, j'essaie de soutenir et de relever ceux qui sont plus faibles encore. Pourquoi ceux qui se disent forts ne me rendent-ils pas la pareille?

— Dieu! je ne t'invoque pas! car tu es sourd. Je ne te nie pas, peut-être te manifesteras-tu à moi dans une autre vie. J'espère en la mort.

Mais ici tu ne te révèles pas. Tu nous laisses souffrir et crier en vain. Tu ne prends pas le parti de l'opprimé, tu ne punis pas le méchant. J'accepte tout, mon Dieu! et je dis que c'est bien, puisque c'est ainsi. Suis-je impie, dis-moi?

Mais je t'interroge, toi, mon cœur; toi, divine partie de moi-même. Conscience, voix du ciel cachée en moi, comme le son mélodieux dans les entrailles de la harpe, je te prends à témoin, je te somme de me rendre justice. Ai-je été lâche? ai-je lutté contre le malheur? ai-je supporté la misère, la faim, le froid? ai-je abandonné ma mère, lorsque tout m'abandonnait, même la force du corps? ai-je résisté à l'épuisement et à la maladie? ai-je résisté à la tentation de me tuer? — Où est le mendiant que j'aie repoussé? où est le malheureux que j'aie refusé de secourir? où est l'humilié que je n'aie pas exhorté à la résignation, rappelé à l'espérance? J'ai été nu et affamé. J'ai partagé mon dernier vêtement avec ma mère aveugle et sourde, mon dernier morceau de pain avec mon chien efflanqué. J'ai toujours pris en sus de ma part de souffrances,

une part des souffrances d'autrui, et ils disent que je suis lâche, ils rient de la sensibilité niaise du poète, et ils ont raison, car ils sont tous d'accord, ils sont tous semblables. Ils sont forts les uns par les autres.

Je suis seul, moi! et j'ai vécu seul jusqu'ici. Suis-je lâche? J'ai eu besoin d'amitié, et ne l'ayant pas trouvée, j'ai su me passer d'elle. J'ai eu besoin d'amour, et n'en pouvant inspirer beaucoup, voilà que j'accepte le peu qu'on m'accorde. Je me soumets, et l'on me raille. Je pleure tout bas, et l'on me méprise.

C'est donc une lâcheté que de souffrir! C'est comme si vous m'accusiez d'être lâche, parce qu'il y a du sang dans mes veines, et qu'il coule à la moindre blessure. C'est une lâcheté aussi que de mourir quand on vous tue! Mais que m'importait cela? N'avais-je pas bien pris mon parti sur les railleries de mes compagnons, n'avais-je pas consenti à montrer mon front pâle au milieu de leurs fêtes et à passer pour le dernier des buveurs? N'avais-je pas livré mes vers au public, sachant bien que deux ou trois sympathiseraient avec moi, sur deux ou trois mille qui me traiteraient de rêveur et de fou? Après avoir souffert du métier de poète, en lutte avec la misère et l'obscurité, j'avais souffert plus encore du métier de poète aux prises avec la célébrité et les envieux! Et pourtant j'avais pris mon parti encore une fois. Ne trouvant pas le bonheur dans la richesse et dans ce qu'on appelle la gloire, je m'étais refugié dans le cœur d'une femme, et j'espérais. Celle-là, me disais-je, est venue me prendre par la main au bord du fleuve où je voulais mourir. Elle m'a enlevé sur sa barque magique, elle m'a conduit dans un monde de prestiges qui m'a ébloui et trompé, mais où du moins elle m'a révélé quelque chose de vrai et de beau, son propre cœur. Si les vains fantômes de mon rêve se sont vite évanouis, c'est qu'elle était une fée, et que sa baguette savait évoquer des mensonges et des merveilles; mais elle est une divinité bienfaisante, cette fée qui me promène sur son char. Elle m'a leurrée de cent illusions pour m'éprouver ou pour m'éclairer. Au bout du voyage, je trouverai derrière son nuage de feu, la vérité, beauté nue et sublime que j'ai cherchée, que j'ai adorée à travers tous les mensonges de la vie, et dont le rayon éclairait ma route au milieu des écueils où les autres brisent le cristal pur de leur vertu. Fantômes qui nous égarez, ombres célestes que

Digitized by Google

nous poursuivons toujours dans la nue, et qui nous faites courir après vous sans regarder où nous mettons les pieds, pourquoi revêtez-vous des formes sensibles, pourquoi vous déguisez-vous en femmes? Appelez-vous la vérité, appelez-vous la beauté, appelez-vous la poésie; ne vous appelez pas Jane, Agandecca, l'amour.

Tu te plains, malheureux! Et qu'as-tu fait pour être mieux traité que les autres? Pourquoi cette insolente ambition d'être heureux? Pourquoi n'es-tu pas fier de ton laurier de poète, et de l'amour d'une reine? Et si cela ne te suffit pas, pourquoi ne cherches-tu pas dans la réalité d'autres biens que tu puisses atteindre? Suffolk était aimé de la reine; il voulait plus que partager sa couche, il voulait partager son trône. Athol fut aimé de la reine; il s'ennuyait souvent près d'elle, il desirait la gloire des combats, et le laurier teint de sang qui lui semblait préférable à tout. Suffolk, Athol, vous étiez des ambitieux, mais vous n'étiez pas des fous; vous desiriez ce que vous pouviez espérer, la puissance, la victoire; l'argent, l'honneur, tout cela est dans la vie; l'homme tenace, l'homme brave doivent y atteindre. La reine a chassé Suffolk, mais il règne sur une province, et il est content. Athol a été disgracié, mais il commande une armée, et il est fier.

Moi, que puis-je aimer après elle? Rien. Où est le but de mes insatiables désirs? dans mon cœur, au ciel, nulle part peut-être! Qu'est-ce que je veux? un cœur semblable au mien, qui me réponde; ce cœur n'existe pas, on me le promet, on m'en fait voir l'ombre, on me le vante, et quand je le cherche, je ne le trouve pas. On s'amuse de ma passion comme d'une chose singulière, on la regarde comme un spectacle, et quelquefois l'on s'attendrit et l'on bat des mains; mais le plus souvent on la trouve fausse, monotone et de mauvais goût. On m'admire, on me recherche et on m'écoute, parce que je suis un poète; mais quand j'ai dit mes vers, on me défend d'éprouver ce que j'ai raconté, on me raille d'espérer ce que j'ai conçu et rêvé. Taisez-vous, me dit-on, et gardez vos églogues pour les réciter devant le monde; soyez homme avec les hommes, laissez donc le poète sur le bord du lac où vous le promenez, au fond du cabinet où vous travaillez. Mais le poète, c'est moi. Le cœur brûlant qui se répand en vers brûlans, je ne puis l'arracher de mes entrailles. Je ne puis étouffer dans mon sein

Digitized by Google

l'ange mélodieux qui chante et qui souffre. Quand vous l'écoutez chanter, vous pleurez, puis vous essuyez vos larmes, et tout est dit. Il faut que mon rôle cesse avec votre émotion : aussitôt que vous cessez d'être attentifs, il faut que je cesse d'être inspiré. Qu'est-ce donc que la poésie? Croyez-vous que ce soit seulement l'art d'assembler des mots?

Vous avez tous raison. Et vous surtout, femme, vous avez raison! vous êtes reine, vous êtes belle, vous êtes ambitieuse et forte. Votre âme est grande, votre esprit est vaste. Vous avez une belle vie; eh bien! vivez. Changez d'amusement, changez de caractère vingt fois par jour, vous le devez, si vous le pouvez! je ne vous blâme pas, et si je vous aime, c'est peut-être parce que je vous sens plus forte et plus sage que moi. Si je suis heureux d'un de vos sourires, si une de vos larmes m'enivre de joie, c'est que vos larmes et vos sourires sont des bienfaits, c'est que vous m'accordez ce que vous pourriez me refuser. Moi, quel mérite ai-je à vous aimer? je ne puis faire autrement. De quel prix est mon amour? l'amour est ma seule faculté. A quels plaisirs, à quels enivremens ai-je la gloire de vous préférer? rien ne m'enivre, rien ne me plaît si ce n'est vous. La moindre de vos caresses est un sacrifice que vous me faites, puisque c'est un instant que vous dérobez à d'autres intérêts de votre vie. Moi je ne vous sacrifie rien. Vous êtes mon autel et mon Dieu, et je suis moi-même l'offrande déposée à vos pieds.

Si je suis mécontent, j'ai donc tort! A qui puis-je m'en prendre de mes souffrances? Si je pouvais me plaindre, m'indigner, exiger plus qu'on ne me donne, j'espérerais. Mais je n'espère ni ne réclame. Je souffre.

Eh bien! oui, je souffre et je suis mécontent. Pourquoi ai-je voulu vivre? quelle insigne lâcheté m'a poussé à tenter encore l'impossible? ne savais-je pas bien que j'étais seul de mon espèce, et que je serais toujours ridicule et importun? qu'y a-t-il de plus chétif et de plus misérable que l'homme qui se plaint? Oui, l'homme qui souffre est un fléau! c'est un objet de tristesse et de dégoût pour les autres! c'est un cadavre qui encombre la voie publique, et dont les passans se détournent avec effroi. Être malheureux! c'est être l'ennemi du genre humain, car tous les hommes veulent vivre

pour leur compte, et celui qui ne sait pas vivre pour lui-même est un voleur qui dépouille, ou un mendiant qui assiége.

Meurs donc, lâche, il est bien temps d'en finir! tu t'es bien assez cabré sous la nécessité! tes flancs ont saigné, et tu n'as pas fait un pas en avant! Résigne-toi donc à mourir sans avoir été heureux!...

Hélas! hélas! mourir, c'est horrible! Si c'était seulement saigner, défaillir, tomber!... mais ce n'est pas cela. Si c'était porter sa tête sous une hache, souffrir la torture, descendre vivant dans le froid du tombeau! mais c'est bien pis: c'est renoncer à l'espérance, c'est renoncer à l'amour, c'est prononcer l'arrêt du néant sur tous ces rêves enivrans qui nous ont leurrés, c'est renoncer à ces rares instans de volupté qui faisaient pressentir le bonheur, et qui l'étaient peut-être!

Au fait, un jour, une heure dans la vie, n'est-ce pas assez, n'est-ce pas trop? Agandecca! vous m'avez dit des mots qui valaient une année de gloire, vous m'avez causé des transports qui valaient mieux qu'un siècle de repos. Ce soir, demain, vous me donnerez un baiser qui effacera toutes les tortures de ma vie, et qui fera de moi un instant le roi de la terre et du ciel!

Mais pourquoi retomber toujours dans l'abîme de douleur? pourquoi chercher ces joies, si elles doivent finir, et si je ne sais pas y renoncer? Les autres se lassent et se fatiguent de leurs jouissances. Moi, la jouissance m'échappe et le desir ne meurt pas! O amour! éternel tourment!... soif inextinguible!

Si je quittais la reine?... Mais je ne le pourrai pas, et si je le puis, j'aimerai une autre femme qui me rendra plus malheureux. Je ne saurai pas vivre sans aimer. L'amour ou l'amitié ne me paieront pas ce que je dépenserai de mon cœur pour les alimenter!... Comment ai-je pu vivre jusqu'ici? Je ne le conçois pas. Suis-je le plus courageux ou le plus lâche de tous les hommes? — Je ne sais pas, et comment le savoir? — Celui qui souffre pour donner du bonheur aux autres..... oui, celui-là est brave..... mais celui qui souffre et qui importune, celui qui veut du bonheur et qui n'en sait pas donner!...

Oh! décidément je suis un lâche! comment ne m'en suis-je pas convaincu plus tôt?

(Il tire son épée.)

Lune.... brise du soir!... Tais-toi, poète, tu n'es qu'un sot. Qu'est-ce qui mérite un adieu de toi, qu'est-ce qui t'accordera un regret?

(Il va pour se tuer.)

—

SCÈNE IV.

LE DOCTEUR ACROCERONIUS, entrant.

Que faites-vous, seigneur Aldo, dans cette attitude singulière?

ALDO.

Vous le voyez, mon cher ami, je me tue.

MAÎTRE ACROCERONIUS.

En ce cas, je vous salue, et vous prie de ne pas vous déranger pour moi. Puis-je vous rendre quelque service après votre mort?

ALDO.

Je ne laisserai personne pour s'en apercevoir.

MAÎTRE ACROCERONIUS.

Je suis fâché que vous preniez cette résolution avant le coucher de la lune.

ALDO.

Pourquoi?

ACROCERONIUS.

Parce que la nuit est fort belle, et que vous perdrez une des plus belles éclipses de lune que nous ayons eue depuis long-temps.

ALDO.

Il y a une éclipse de lune?

ACROCERONIUS.

Totale. Il n'y a pas un nuage dans le ciel, et elle sera tellement visible, que je m'étonne de rencontrer un homme aussi indifférent que vous à cet important phénomène.

ALDO.

En quoi cela peut-il m'intéresser?

ACROCERONIUS.

Venez avec moi sur la montagne de Lego, et je vous le ferai comprendre.

ALDO.

Je vous remercie beaucoup. Je ne me sens pas disposé à marcher, et j'aime mieux me passer mon épée au travers du corps.

ACROCERONIUS.

Faites ce qui vous convient, et ne vous gênez pas devant moi. Cependant j'aurais été flatté d'avoir votre compagnie durant ma promenade.

ALDO.

En quoi pourrais-je vous être utile? La solitude convient mieux à vos savantes élucubrations. Je ne suis qu'un pauvre poète, peu capable de raisonner avec vous sur d'aussi graves matières.

ACROCERONIUS.

La société des poètes m'a toujours été fort agréable. Les poètes sont de très intelligens observateurs de la nature. Ils sont faibles sur les classifications; mais ils ont beaucoup de netteté dans l'observation. Ils possèdent l'appréciation juste de la couleur et de la forme, et quelquefois ils remarquent des rapports qui nous échappent; des nuances presque insaisissables leur sont révélées par je ne sais quel sens qui nous manque. Je suis sûr que vous me feriez voir des choses dont je sais l'existence, et que pourtant je n'ai jamais pu observer à l'œil nu.

ALDO.

Les savans sont poètes aussi, n'en doutez pas; ils n'ont pas besoin, comme nous, d'observer pour voir. Ils savent tant de choses, qu'ils peuvent peindre la nature sans la regarder, comme on fait de mémoire le portrait de sa maîtresse. Ils peuvent nous initier à plus d'un mystère dont l'art fait son profit. L'art n'est qu'un riche vêtement qui couvre les beautés nues sous l'œil de la science. Je suis fâché, mon cher maître, d'avoir vécu long-temps sous le même toit que vous sans avoir songé à profiter de votre entretien.

ACROCERONIUS.

Si vous n'êtes pas forcé absolument de vous tuer ce soir, vous pourriez venir avec moi sur la montagne de Lego. Nous observerions l'éclipse de lune, nous causerions sur toutes les choses connues; vous pourriez être revenu, et mort avant le lever de la reine.

ALDO.

Vous avez raison. Donnez-moi votre télescope et faisons cette promenade ensemble. Vous m'apprendrez beaucoup de choses que j'ignore. Je vous interrogerai sur les amours des plantes, sur le

sommeil des feuilles, sur l'écume que la lune répand à minuit dans les herbes, sur les bruits qu'on entend la nuit..... Avez-vous remarqué cette grande voix aigre qui crie incessamment autour de l'horizon, et qui est si égale, si continue, si monotone, qu'on la prend souvent pour le silence?

ACROCERONIUS.

J'ai écrit précisément un petit traité in-4° sur ce dont vous parlez; mais pour bien vous le faire comprendre, il faudrait sortir un peu du monde visible, et nous aventurer dans des questions d'astrologie, pour lesquelles vous auriez peut-être quelque répugnance.

ALDO.

L'astrologie! oh! tout au contraire, mon cher maître. Je serais très curieux d'avoir quelque notion sur cette science étonnante. J'y ai songé quelquefois, et si les préoccupations de mon esprit m'en avaient laissé le temps, j'aurais pris plaisir à soulever un coin du voile qui me cache cette mystérieuse Isis. Qui sait si la faiblesse de l'homme ne peut trouver dans ces profondeurs ignorées le secret du bonheur qu'elle cherche en vain ici-bas? On est bientôt las et dégoûté d'analyser et d'interroger les choses qui existent matériellement. Le monde invisible n'est pas épuisé... et si je pouvais m'y élancer...

ACROCERONIUS.

Venez avec moi, mon cher fils, et nous tâcherons de bien observer la lune.

ALDO, remettant son épée dans le fourreau.

Allons-nous bien loin sur la montagne?

ACROCERONIUS.

Aussi loin que nous pourrons aller. Vous me parliez de l'écume que répand la lune; voyez-vous, mon cher fils, le règne végétal d'après toutes les classific.....

(Ils sortent en causant.)

GEORGE SAND.

Digitized by Google

UN MOT

SUR

L'ART MODERNE.

Il ne manque pas de gens aujourd'hui qui vous font la leçon ni plus ni moins que des maîtres d'école. On dit à la jeunesse : Faites ceci, faites cela. Je crois que rien n'est plus indifférent au public; les sermons n'ont pour lui d'autre inconvénient que de l'endormir : mais il n'en est pas de même des jeunes artistes. Rien n'est plus à craindre pour eux que ces larges décoctions d'herbes malfaisantes qu'une maudite curiosité les pousse toujours à avaler en dépit de leur raison. Qu'arrive-t-il en effet? ou qu'ils sont révoltés, ou qu'ils se laissent faire. S'ils sont révoltés, où trouveront-ils une tribune pour répondre à ce qu'on leur dit? comment expliquer leur pensée? car si peu qu'elle vaille, cette pensée d'un être obscur et libre, peut être aussi utile au monde que les oracles de ses dieux. Elle peut aller à quelqu'un, bien qu'elle ne vienne de personne. De quel droit ne peuvent-ils parler? Et s'ils se laissent faire, que vont-ils devenir, sinon des gouttes d'eau dans l'Océan ?

Dans *Don Carlos,* Posa dit à Philippe II : « Je ne puis être serviteur des princes; je ne puis distribuer à vos peuples ce bonheur que vous faites marquer à votre coin. » Quel est le jeune homme, ayant du talent ou non, mais ayant quelque énergie, qui ne se sente battre le cœur à ces paroles? Sans doute, la liberté engendre la licence; mais la licence vaut mieux que la servilité, que la *domesticité littéraire.* Ce mot ne m'appartient pas; c'est un homme redoutable et franc dans ses critiques, qui l'a trouvé. Je m'en sers là, parce qu'il peint d'un trait.

Et, sous quel prétexte, s'il vous plaît, aujourd'hui que les arts sont plus que jamais une république, rêve-t-on les associations? Sous prétexte que l'art se meurt? Nouvelle bouffonnerie! les uns disent que l'art existe, les autres qu'il n'existe pas. Je vous demande un peu ce que c'est qu'un être, une chose, une pensée, sur lesquels on peut élever un pareil doute? Ce dont je doute, je le nie.

Il n'y a pas d'art, il n'y a que des hommes. Appelez-vous art, le métier de peintre, de poète ou de musicien, en tant qu'il consiste à frotter de la toile ou du papier? Alors il y a un art tant qu'il y a des gens qui frottent du papier et de la toile. Mais si vous entendez par là ce qui préside au travail matériel, ce qui résulte de ce travail; si en prononçant ce mot d'*art,* vous voulez donner un nom à cet être qui en a mille : inspiration, méditation, respect pour les règles, culte pour la beauté, rêverie et réalisation ; si vous baptisez ainsi une idée abstraite quelconque, dans ce cas-là, ce que vous appelez art, c'est l'homme.

Voilà un sculpteur qui lève sur sa planche sa main pleine d'argile. Où est l'art, je vous prie? Est-ce un fil de la bonne vierge, qui traverse les airs? Est-ce le lointain murmure des conseils d'une coterie, des doctrines d'un journal, des souvenirs de l'atelier? L'art, c'est le sentiment; et chacun sent à sa manière. Savez-vous où est l'art? dans la tête de l'homme, dans son cœur, dans sa main, jusqu'au bout de ses ongles.

A moins que vous n'appeliez de ce nom l'esprit d'imitation, la règle seule, l'éternelle momie que la pédanterie embaume; alors vous pouvez dire en effet que l'art meurt, ou qu'il se ranime. Et qu'on ne s'y trompe pas : dans tous les conseils à la jeunesse, il y a quelque sourde tentation de la faire imiter; on lui parle d'indé-

Digitized by Google

pendance, on lui ouvre un grand chemin, et tout doucement on y trace une petite ornière, la plus paternelle possible.

Il y a des gens qui ne font qu'en rire; moi, j'avoue que cela m'assomme. Je me laisserai volontiers traiter par la critique de telle manière qu'il lui plaira; mais je ne puis souffrir qu'on me bénisse.

Non-seulement les associations étaient possibles dans les temps religieux, mais elles étaient belles, naturelles, nécessaires. Autrefois le temple des arts était le temple de Dieu même. On n'y entendait que le chant sacré des orgues; on n'y respirait que l'encens le plus pur; on n'y voyait que l'image de la Vierge, ou la figure céleste du Sauveur, — et l'exaltation du génie ressemblait à une de ces belles messes italiennes qu'on voit encore à Rome, et qui sont, même aujourd'hui, le plus magnifique des spectacles. Au seuil de ce temple était assis un gardien sévère, le Goût; il en fermait l'entrée aux profanes, et comme un esclave des temps antiques, il posait la couronne de fleurs sur le front des convives divins dont il avait lavé les pieds.

Une sainte terreur, un frisson religieux devaient alors s'emparer de l'artiste au moment du travail; Dante devait trembler devant son propre enfer, et Raphaël devait sentir ses genoux fléchir lorsqu'il se mettait à l'ouvrage. Quel beau temps! quel beau moment! on ne se frappait pas le front, quand on voulait écrire; on ne se creusait pas la tête pour inventer quelque chose de nouveau, d'individuel; on ne remuait pas la lie de son cœur pour en faire sortir une écume livide; ces tableaux, ces chapelles, ces églises, ces mélodies suaves et plaintives, c'étaient des prières que tout cela. Il n'y avait pas là de fiel humain, pas d'entrailles remuées. Les cantiques de Pergolèse coulaient comme les larmes de ces beaux martyrs mélancoliques, qui mouraient dans l'arène, en regardant le ciel.

S'il s'agissait d'une opinion privée, personne au monde ne regretterait plus que moi que de pareils leviers aient été brisés dans nos mains. Peut-être cependant n'est-ce pas un mal qu'ils le soient.

Il était aussi difficile alors qu'aujourd'hui d'avoir un vrai génie; il était beaucoup plus aisé d'acquérir un talent médiocre. Tous les centres possibles donnés à la pensée universelle, toutes les associa-

tions de l'esprit humain, n'ont servi et ne serviront de tout temps qu'au troupeau imbécille des imitateurs. Lorsque les règles manquent, lorsque la foi s'éteint, lorsque la langue d'un pays s'altère et se corrompt, c'est alors qu'un homme comme Goëthe peut montrer ce qu'il vaut, et créer tout à la fois le moule, la matière et le modèle. Mais si la carrière est mesurée, le but marqué, l'ornière faite, les plus lourds chevaux de carrosse viennent s'y traîner à la suite des plus nobles coursiers.

Et puisqu'il faut, bon gré malgré, que la médiocrité s'en mêle; puisque, pour un bon artiste ou deux que peut produire un genre, il faut qu'un nuage de poussière s'élève sous les pas du maître; qu'importe au public, je le demande, qu'importe surtout à la postérité que toute cette fourmilière pitoyable cherche ses habits de fête pour obtenir l'entrée dans un palais, ou qu'elle se rue dans les carrefours avec les chiens errans? Qu'importe au siècle de Racine, ce qu'ont fait Pradon et Scudéri? Qu'importe au siècle de Lamartine, ce qu'a fait un tel ou un tel? Le public s'imagine que les mauvais ouvrages le dégoûtent, — il se trompe; tout cela lui est bien égal.

L'inconvénient du siècle de Voltaire, par exemple, c'est que tout le monde l'imitait, et que depuis Crébillon jusqu'à Dorat, la pâle contre-épreuve de son génie va s'affaiblissant à l'infini, de même que la lumière d'une lampe, lorsque deux glaces sont l'une en face de l'autre, va se répétant dans une multitude de miroirs qui se suivent jusqu'au dernier atome de sa clarté. L'inconvénient du siècle de Lamartine, du nôtre, c'est que personne ne l'imite; que le culte une fois détruit, il n'y a personne qui ne se croie une vocation; que là où tout est livré au hasard, tout le monde se prend pour le dieu du hasard; et qu'on a vu des chanteurs ambulans venir coudoyer le poète jusque sur le trépied sans tache où il est debout depuis dix ans. Eh bien! dis-je, que nous importe? La terre est balayée aujourd'hui autour de Voltaire; la foudre est tombée sur l'édifice qu'il sapait lui-même, et que sont devenues ses ombres? N'est-il pas resté seul, parmi tant de ruines, en face de son éternel ennemi, Rousseau? Il en sera ainsi un jour à venir, et le vent qui chasse la fumée ne s'arrêtera qu'avec le temps.

On pourrait répondre à cela que la médiocrité basse, se rendant

Digitized by Google

justice à elle-même, et s'estimant tout juste assez pour plagier, est encore un moins triste spectacle que cent ou deux cents génies manqués qui se bâtissent cent ou deux cents tribunes dans tous les coins de la place publique, et de là haranguent le monde, en foi de quoi ils se plantent la couronne sur la tête, et s'endorment du sommeil éternel.

J'en demeure d'accord; et si l'on se demande par quelle fatalité une telle rage nous prend aujourd'hui, voici ma raison.

Il y a deux sortes de littérature: l'une, en dehors de la vie, théâtrale, n'appartenant à aucun siècle; l'autre tenant au siècle qui la produit, résultant des circonstances, quelquefois mourant avec elles, et quelquefois les immortalisant. Ne vous semble-t-il pas que le siècle de Périclès, celui d'Auguste, celui de Louis XIV, se passent de main en main une belle statue, froide et majestueuse, trouvée dans les ruines du Parthénon? Momie indestructible, Racine et Alfieri l'ont embaumée de puissans aromates; et Schiller lui-même, ce prêtre exalté d'un autre dieu, n'a pas voulu mourir sans avoir bu sur ses épaules de marbre, ce qui restait des baisers d'Euripide. Ne trouvez-vous pas, au contraire, que les hommes comme Juvénal, comme Shakespeare, comme Byron, tirent des entrailles de la terre où ils marchent, de la terre boueuse attachée à leurs sandales, une argile vivante et saignante, qu'ils pétrissent de leurs larges mains? Ils promènent sur leurs contemporains leurs regards attristés, taillent un être à leur image, leur crient: Regardez-vous! puis ensevelissent avec eux leur épouvantable effigie.

Or maintenant, laquelle de ces deux routes voyons-nous qu'on suive aujourd'hui? Il est facile de répondre qu'on n'a pas tenté la dernière. Nos théâtres portent les costumes des temps passés; nos romans en parlent parfois la langue; nos tableaux ont suivi la mode, et nos musiciens eux-mêmes pourraient finir par s'y soumettre. Où voit-on un peintre, un poète, préoccupé de ce qui se passe, non pas à Venise ou à Cadix, mais à Paris, à droite et à gauche? Que nous dit-on de nous dans les théâtres? de nous dans les livres? et j'allais dire, de nous dans le forum? car Dieu sait de quoi parlent ceux qui ont la parole. Nous ne créons que des fantômes, ou si, pour nous distraire, nous regardons dans la rue, c'est pour y peindre un âne savant ou un artilleur de la garde nationale.

Digitized by Google

Reste donc la littérature théâtrale, je dirais presque la littérature immobile, celle qui ne s'inquiète ni des temps ni des lieux. Celle-là, nous l'avons tentée, et c'est ici que je m'arrête. Lorsqu'un siècle est mauvais, lorsqu'on vit dans un temps où il n'y a ni religion, ni morale, ni foi dans l'avenir, ni croyance au passé; lorsqu'on écrit pour ce siècle, on peut braver toutes les règles, renverser toutes les statues; on peut prendre pour dieu le mal et le malheur, on peut faire les brigands de Schiller, si l'on est Schiller par hasard, et répondre d'avance aux hommes qui vous jugeront un jour : « Mon siècle était ainsi, je l'ai peint comme je l'ai trouvé ». Mais quand il s'agit de distraire la multitude, lorsqu'en prenant la plume et en se frappant la tête, on se donne pour but d'amener à grands frais dans une salle de spectacle un public blasé et indifférent, et là, de lui faire supporter deux heures de gêne et d'attention, sans lui parler de lui, simplement avec vos caprices, avec les rêves de vos nuits sans sommeil; quand on veut faire de l'art, à proprement parler, rien que de l'art, comme on dit aujourd'hui, oh! alors il faut songer deux fois à ce que l'on va faire; il faut songer surtout à cette belle statue antique qui est encore sur son piédestal. Il faut se dire que là où le motif qui vous guide la main, n'est pas visible à tous, actuel, irrécusable, la tête et le cœur répondent de la main; il faut savoir, que dès qu'un homme, en vous écoutant, ne se dit pas : J'en écrirais autant à sa place, il est en droit de vous demander : Pourquoi écrivez-vous cela? Que lui répondrez-vous, si votre fantaisie a des ailes de cire, qui fondent au premier rayon du soleil?

Les règles sont tristes, je l'avoue; et c'est parce qu'elles sont tristes que la littérature théâtrale est morte aujourd'hui; c'est parce que nous n'avons plus Louis XIV et Versailles qu'on ne joue plus *Athalie*, c'est parce que César est mort que nous ne lisons plus Virgile; c'est parce que notre siècle est l'antipode des grands siècles, que nous brisons leur pâle idole, et que nous la foulons aux pieds.

Mais que nous ayons voulu la remplacer, voilà la faute, rien n'est si vite fait que des ruines; rien n'est si difficile que de bâtir. Du jour où le public, ce sultan orgueilleux, a répudié sa favorite, jetez le sérail à la mer; à quoi servait de lui venir montrer des Éthiopiennes difformes, et jusqu'à des monstres morts-nés pour exciter encore sa lubricité blasée? Les combats de taureau mènent aux

Digitized by Google

gladiateurs, et dans la voie de la corruption, il n'y a qu'un pas du vice au crime.

Il faut la beauté à la littératture, à la peinture, à tous les arts, dès qu'ils s'éloignent de la vie; je veux dire de l'époque où ils vivent. Les portraits seuls ont le droit d'être laids.

Résignons-nous; pourquoi la poésie est-elle morte en France? parce que les poètes sont en dehors de tout. *Athalie* était certainement du temps de Racine une œuvre de pure imagination, très en dehors du siècle; mais *Athalie* était une œuvre religieuse, et le siècle était religieux. On pourrait dire aussi en passant que c'est un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain; mais cela pourrait choquer quelques personnes.

S'il y a une religion, il y a un art céleste, au-dessus de l'art humain; qu'il y ait alors des écoles, des associations; que le souffle de toutes les poitrines fasse vibrer cette belle harpe éolienne, suspendue d'un pôle à l'autre. Que tous les yeux se fixent sur le même point, et que ce point soit le triangle mystérieux, symbole de la divinité. Mais dans un siècle où il n'y a que l'homme, qu'on ferme les écoles, que la solitude plante son dieu d'argile sur son foyer; — l'indépendance, voilà le dieu d'aujourd'hui (je ne dis pas la liberté).

Il y a des gens qui vous disent que le siècle est préoccupé, qu'on ne lit plus rien, qu'on ne se soucie de rien. Napoléon était préoccupé, je pense, à la Bérésina; il avait cependant son Ossian avec lui. Depuis quand la pensée ne peut-elle plus monter en croupe derrière l'action? Depuis quand l'humanité ne va-t-elle plus au combat comme Tyrthée, son épée d'une main, et sa lyre de l'autre? Puisque le monde d'aujourd'hui a un corps, il a une âme; c'est au poète à la comprendre, au lieu de la nier. — C'est à lui de frapper sur les entrailles du colosse, comme Eblis sur celles du premier homme, en s'écriant comme l'archange tombé: Ceci est à moi, le reste est à Dieu.

Notre siècle apparemment n'est pas assez beau pour nous. Bon ou mauvais, je n'en sais rien; mais, beau, à coup sûr.

N'apercevez-vous pas de l'orient à l'occident, ces deux déités gigantesques, couchées sur les ruines des temps passés? L'une est immobile et silencieuse; — d'une main, elle tient le tronçon d'une

Digitized by Google

épée; de l'autre elle presse sur sa poitrine sanglante les herbes salutaires qui ferment ses blessures. L'ange de l'espérance lui parle à l'oreille, et lui montre le ciel encore entr'ouvert; le démon du désespoir creuse une tombe à ses pieds. Mais elle n'entend pas leurs paroles, et suspend son regard tranquille entre le ciel et la terre. Le fantôme du Christ est dans ses bras, il approche en vain de son sein ses lèvres décolorées, elle le laisse expirer sur sa mamelle stérile; son visage est beau, mais d'une beauté inanimée; de ses épaules musculeuses vient de glisser un manteau d'or et de pourpre qui tombe dans l'immensité. Comme le sphynx d'Œdipe, elle repousse du pied les ossemens des hommes qui ne l'ont pas comprise. — Son nom est la Raison.

L'autre est plus belle, mais plus triste. Tantôt elle se penche les yeux en pleurs sur un insecte qui se débat dans une goutte de rosée; tantôt elle essuie ses paupières pour compter les grains de sable de la voie Lactée. Dans sa main gauche est un livre où épèle un enfant; — dans sa droite, un levier dont l'extrémité repose sous l'axe du monde; elle le soulève de temps en temps, et s'arrête en soupirant quand il est près de se briser. Alors elle s'incline sur la nuit éternelle; un chant mélancolique flotte sur ses lèvres; elle appuie sur son cœur la pointe d'une épée; mais son épée ploie comme un roseau, et la nuit éternelle, ainsi qu'un miroir céleste, lui montre son image répétée partout dans l'infini. La pâleur de la mort est sur ses traits, et cependant elle ne peut mourir. Elle a reçu du serpent le fruit qui devait lui coûter la vie; elle a bu à longs traits la ciguë; elle est montée sur la croix du Golgotha, et cependant elle ne peut mourir. Elle a détourné la foudre; elle a secoué dans la main de Lucifer la coupe de destruction, et elle en a recueilli chaque goutte sur la pointe d'un scalpel. Elle a empoisonné ses flèches dans le sang de Prométhée; elle a soulevé comme Samson la colonne du temple éternel, pour s'anéantir avec lui en le brisant; et cependant elle ne peut mourir. — L'Intelligence est son nom.

Alfred de Musset.

Digitized by Google

ÆNEAS SYLVIUS PICCOLOMINI,

PIE II.

SA CORRESPONDANCE. — HISTOIRE DE SYLIGAITHA.

Il est pour les peuples des époques douées d'une telle richesse de souvenirs, d'évènemens et d'idées, qu'il est comme impossible à l'histoire de les épuiser jamais ni de les connaître tout entières. Le quinzième siècle en Italie est une de ces époques : la gloire fastueuse de quelques hommes nous a long-temps caché tout ce qu'elle couvrait autour d'elle; de nos jours seulement, on commence à distinguer à sa base une vraie multitude de talens originaux, d'esprits aventureux, de destinées rares et vivaces dont il faudra s'occuper tôt ou tard. Parmi la foule de noms tombés ainsi de cette grande couronne, nous ramassons au hasard celui d'Æneas Sylvius Piccolomini, poète, voyageur, ambassadeur et pape; ces quatre sortes de renommées n'ont pas suffi à le sauver de l'oubli.

Æneas Sylvius Piccolomini naquit en 1405 à Corsini, dans le territoire de Sienne. Issu d'une famille illustre, il fut élevé avec soin; ses études

furent brillantes, et tout jeune encore, il se fit remarquer par la facilité avec laquelle il composait des vers latins sur des sujets de galanterie. Mais il ne tarda pas à donner une autre direction à ses talens. Accueilli par le cardinal Caprani, il devint son secrétaire, et l'accompagna au concile de Bâle. De retour en Italie, il s'attacha au cardinal de Sainte-Croix, et parcourut avec ce nouveau patron la France, l'Angleterre, l'Écosse et l'Allemagne. Bientôt Æneas retourna à Bâle où se tenait toujours le concile, et il entra dans l'intimité du pape Martin V. Il avait alors vingt-six ans; c'est à cette époque qu'il composa plusieurs ouvrages pour la défense du concile, contre le pape Eugène IV. Cependant l'empereur Albert II le nomma plus tard son poète lauréat, puis son secrétaire. Engagé par la suite dans les relations diplomatiques, Æneas fut chargé d'une mission délicate auprès du pontife Eugène IV, qu'il avait combattu autrefois, et qui néanmoins le prit aussi à son tour pour secrétaire, et le fit sous-diacre à l'âge de trente-neuf ans. Sous ce même pontificat, il fut élu successivement évêque de Trieste, puis de Sienne. Le pape Calixte III le fit cardinal, et enfin après la mort de ce pontife, Æneas Sylvius lui succéda le 27 août 1458, sous le nom de Pie II.

Telle est en peu de mots l'histoire d'Æneas Sylvius; rien n'est si facile que de connaître en détail sa vie politique. Beaucoup de biographies, l'Art de vérifier les dates, sa Vie écrite, par Platina, ses ouvrages même, et enfin les Commentaires de Jean Gobelin, son secrétaire, à la rédaction desquels il a présidé, sont des sources plus que suffisantes où l'on pourra puiser toute espèce de renseignemens.

Pour l'objet que nous nous proposons ici, il suffira, sans doute, d'avoir indiqué les emplois et les dignités ecclésiastiques dont cet homme spirituel et habile a été revêtu.

Considéré comme homme de lettres, Æneas Sylvius peut passer pour un écrivain fécond. Les titres seuls des différens écrits dont le recueil de ses œuvres se compose, en font foi; les voici : — Relation de ce qui s'est passé au concile de Bâle, — Histoire de Bohême, — Extraits d'une partie de l'histoire impériale, — une Cosmographie, — l'extrait d'un livre du poète Panormita, — un traité de rhétorique, — un autre traité de l'éducation des enfans, — et enfin le recueil de ses lettres, le tout formant un volume de mille trente-quatre pages in-folio; la correspondance seule en occupe quatre cent soixante-trois.

Cette correspondance a été mise en ordre et publiée par le pape Pie II lui-même. Non-seulement ce pontife n'a pas craint que l'ont fit des recherches sur sa vie privée, mais il a pris soin, au contraire, de conserver et de publier des lettres de lui que tout autre n'aurait pu faire connaître sans

être taxé de malveillance. Aussi règne-t-il dans l'ensemble de la volumineuse correspondance d'Æneas Sylvius, une bonhomie, une sincérité presque religieuse qui peut faire considérer ce recueil comme des confessions. « Il mit dans un ordre nouveau, dit Platina, les lettres qu'il avait écrites aux diverses époques de sa vie, d'abord avant qu'il ne fût entré dans les ordres, puis quand il les prit, et qu'il devint évêque, cardinal et enfin pape. »

Dans la dernière année de son règne, Æneas Sylvius adressa à un cardinal une longue épître, la cent deuxième de son recueil, où il parle de cette correspondance. Voici ce qu'il en dit : « J'en viens à présent au volume de mes lettres qui ont paru mériter votre approbation; je me garde cependant d'accepter toute la part d'éloges que vous me faites, car je me sens bien loin des habiles gens auxquels vous avez la bonté de me comparer. J'ai la prétention de savoir ce que je vaux. Mon style manque d'éclat; mais je parle franchement et sans détours. En écrivant, je rejette tout artifice; je ne prends aucune peine, je ne me mêle pas de traiter des sujets trop élevés et que je ne possède pas entièrement; enfin je ne parle que de ce que je sais. Quand on se comprend bien soi-même, il n'y a rien de si facile que de se rendre intelligible aux autres; un esprit ténébreux ne saurait jamais arriver à faire jaillir la lumière. Quoique je n'ignore pas que mon style soit naturellement négligé, cependant je ne rejette pas, de gaîté de cœur, les expressions élégantes, quand elles me viennent. Je les accueille, si elles se rencontrent; mais avant tout, je cherche à être clair et à me faire comprendre. L'imperfection de mes écrits m'a frappé surtout, lorsque vous m'avez témoigné le desir de voir le recueil de mes lettres. J'ai hésité quelque temps à vous satisfaire, lorsque j'ai pensé à laisser passer de semblables bagatelles sous les yeux d'un homme aussi éclairé que vous. D'ailleurs elles étaient pleines de fautes, et la collection n'en était pas encore complète; car si, par le fait, on les avait déjà lues dans le public, c'était contre mon gré, puisque je ne les avais pas encore publiées. Mais tous mes amis, ainsi que les personnes avec lesquelles je me trouve en relation, les ayant successivement dérobées aux copistes, en ont fait un volume que chacun se passait pour le lire, et que l'on a vanté, bien que ce ne soit véritablement rien d'important. Après tout, si je ne puis me flatter d'avoir apaisé la soif de mes amis avec une eau bien pure, toujours est-il que cette eau n'est pas malfaisante. »

Ces paroles servirent de préface et d'apologie aux lettres qu'on va lire. Il nous reste cependant encore à justifier le choix que nous en avons fait. Il nous a paru piquant de faire connaître Æneas Sylvius Piccolomini tel qu'il était, tel qu'il s'est peint lui-même ; en un mot, de montrer l'homme

dans le négociateur, l'évêque ou le pape. C'est pourquoi les lettres que nous allons citer, sont celles qui se rattachent particulièrement à la vie privée de celui qui les a écrites. Elles ne sont pas toujours très édifiantes; mais la franchise qui y règne annonce une telle bonhomie, on y voit si bien que le pape Pie II n'a jamais oublié qu'il était homme, qu'on aura sans doute pour lui la même indulgence qu'il avait pour les autres.

Voici, par exemple, une lettre publiée par ce pontife, mais écrite, il est vrai, à l'âge de trente ans.

Æneas Sylvius, poète impérial, à son père Sylvius :

Salut,

« Je vous écris, mon père, dans l'incertitude où je suis de savoir si vous serez satisfait ou mécontent de ce que le Seigneur m'a rendu père. Quant à moi, j'y trouve un sujet de joie et point du tout de chagrin. Qu'y a-t-il, en effet, de plus consolant pour l'homme que de reproduire son semblable et de donner, en quelque sorte, de l'extension à son être ? de laisser quelqu'un qui reste après vous? Je vous l'avoue, je ne connais pas de joie supérieure à celle-là, et je rends grâce à Dieu, de plus, de ce qu'en me donnant un fils, je verrai ce petit Æneas jouer bientôt dans vos bras, dans ceux de ma mère, et égayer et charmer votre vieillesse. Mais je vous entends; vous allez me reprocher mon crime et gémir de ce que, si j'ai un fils, je ne l'ai obtenu qu'en faisant un péché. En vérité, je ne sais quelle idée vous avez de moi; mais il n'est pas possible que vous, qui êtes de chair et d'os, ayez la prétention d'avoir donné la vie à un fils qui serait de métal ou de pierre. Je ne suis donc pas de pierre; outre cela, je suis la franchise même, je ne veux pas me donner pour meilleur que je ne suis: aussi vous avouerai-je ingénument ma faute, parce que je ne suis pas plus saint que le prophète David, ni plus sage que le roi Salomon. La chair est faible, et à tous péchés miséricorde.

« Maintenant, pour éviter que l'on ne vous fasse des mensonges sur cette aventure, je vous dirai comment la chose a eu lieu. Il y a deux ans qu'étant à Strasbourg, je restai plusieurs jours oisif dans cette ville. Il arriva qu'une femme, jolie, assez jeune encore et venant d'Angleterre, descendit à l'auberge que j'habitais. Comme elle parlait fort bien l'italien, elle me donna le salut dans cette langue, chose qui me fit d'autant plus de plaisir qu'elle est plus rare ici. Cette femme parlait avec beaucoup de grâce, et je pris un plaisir extrême à l'entendre débiter mille choses des plus agréables. Je me souvins alors des effets de l'éloquence séduisante de Cléopâtre, qui subjugua non-seulement Antoine, mais le

BIBLIOTHECA REGIA

Digitized by Google

grand Jules César, et je me demandai si l'on pouvait s'étonner qu'un pauvre petit homme comme moi fît ce que de si grands personnages n'avaient pas dédaigné de faire. Je m'autorisai encore d'autres exemples, et sans parler de Moïse et d'Aristote, j'en trouvai un bon nombre parmi les chrétiens. Que vous dirai-je enfin? mon cœur devint brûlant d'amour pour cette femme, et je fis tous mes efforts pour lui plaire. Mais elle rejeta mes discours, comme les récifs repoussent les vagues, et pendant trois jours, elle me tint rigueur. A la fin du troisième jour, sachant qu'elle devait partir le lendemain, je ne pus me résoudre à laisser s'en aller ma proie. Je lui parlai de nouveau; je la priai de ne pas mettre le verrou à sa porte, l'assurant que j'aurais soin de venir pendant le moment le plus silencieux de la nuit. Elle refuse, j'insiste; elle ne me dit ni oui ni non. Chacun va se coucher. Pour moi, je me mets à réfléchir, bien incertain de savoir si elle laissera ou non sa porte ouverte. Enfin, après avoir repassé dans ma mémoire toutes les aventures de ce genre, il faut essayer, me dis-je, et dès que le silence de la nuit me parut favorable à l'exécution de mon dessein, je m'approchai de la porte, j'entrai dans la chambre, et enfin dans le lit d'Élisabeth, car tel est son nom. Voilà comme je suis devenu père. Je n'ai appris la grossesse de cette femme que depuis, à Bâle, où je l'ai retrouvée. J'avoue que, bien que cette femme se soit montrée fort désintéressée à Strasbourg, et qu'elle n'ait cédé qu'à mes tendresses, j'ai cru long-temps qu'elle avait envie de se faire donner de l'argent, tout en n'en demandant pas. Mais à présent que je puis certifier qu'elle n'attend absolument rien de moi, je pense que l'enfant m'appartient. Je vous prie donc, mon père, de l'adopter, de le nourrir jusqu'à ce qu'il soit assez grand pour revenir vers moi, afin que je m'occupe de son instruction. Soyez surtout bien certain que sa mère n'a fondé aucun espoir de fortune sur la naissance de cet enfant. »

Plusieurs lettres d'Æneas laissent voir que, malgré le tracas des nombreuses affaires où il fut constamment engagé, c'était un bon-vivant, qui ne restait étranger à aucune des histoires galantes dont on ne craignait pas de lui parler.

Dans la seizième, adressée à un jeune homme, Gaspar de Fara, qui sans doute était page chez un cardinal, il lui dit : « Je reçois toujours vos lettres avec plaisir. Elles sont écrites avec simplicité et élégance. J'ai surtout fort goûté toutes les plaisanteries que vous me mandez dans les dernières. Toutefois je suis étonné que vous y marquiez tant d'humeur pour le jeûne de trois jours qui vous a été imposé comme pénitence par le cardinal. Je ne m'explique votre mutinerie que par son indulgence

Digitized by Google

pour vous et votre ami Jacob. Je vous parle librement, puisque vous voulez bien m'appeler votre maître; aussi allons-nous peser toute cette affaire dans la balance de la justice. Voyons donc qui du cardinal ou de vous a eu tort. Voici le fait : Une femme est introduite en cachette dans le palais du cardinal, pour y passer la nuit avec Jacob son amant; mais il arrive qu'elle ne peut s'évader. Grand embarras, car le crime devient manifeste à vos yeux. Alors, prenant les intérêts de votre ami Jacob, vous vous mettez en quatre pour faire sortir cette femme, vous y parvenez, et vous vous gardez bien d'en rien dire au cardinal. On comprend cette précaution. Cependant c'est une faute grave; c'est une espèce de trahison envers votre maître, dont l'honneur aurait pu être taché par ce qui s'est passé chez lui; et toutefois j'avoue que la faute une fois commise, vous deviez prendre les intérêts de Jacob, et couvrir sa faute, à moins que vous n'eussiez été plus attaché à votre maître qu'à votre ami, car l'amitié ne doit porter atteinte aux droits de qui que ce soit, ni admettre rien de honteux. Si vous dites qu'il était de votre devoir de cacher la faute de votre ami, soit : mais cela veut dire aussi que vous deviez prendre autant de soins de l'honneur du cardinal que de celui de Jacob. Vous avez préféré Jacob au cardinal; pourquoi donc le cardinal n'aurait-il pas le droit d'être plus indulgent envers celui qui a commis la faute qu'à l'égard de celui qui l'a celée? Vous êtes son serviteur, vous mangez son pain, vous dormez sous son toit; si vous vous rendez coupable envers lui, n'a-t-il pas le droit de vous punir? Vous dites que la peine est trop dure, que le juge a été trop sévère? Voyez à quel point vous êtes injuste vous-même, et combien vous accusez mal à propos le cardinal! La faute commise a été connue de lui à l'instant même; toutefois il s'abstient de la punir, dans la crainte que la colère ne lui fasse dépasser les bornes que la justice impose, et il prend trois jours avant de décider du sort du coupable. Certes il n'y a rien de dur dans cette manière d'agir, et si tout autre que lui eût eu un serviteur qui se fût rendu coupable d'un pareil crime, il n'eût pas balancé à le faire fouetter et à le chasser de chez lui. Le cardinal de Saint-Eustache a souvent fait mettre les entraves pour des fautes bien moindres. Mais le cardinal, votre patron, est un homme doux et raisonnable, qui connaît le faible des jeunes gens, qui n'ignore pas combien il est difficile de comprimer les aiguillons de la chair. Il s'est donc borné à vous imposer trois jours de jeûne, et vous regardez son joug comme lourd et insupportable! En vérité, mon cher Gaspar, si vous continuez de la sorte, je ne vous conseille pas de vous engager dans les cours, car si vous ne pouvez tolérer un maître si doux, vous ne supporterez les commandemens de personne. Quant aux cours des princes ou des prélats, attendez-vous à y trouver l'envie, la

haine, les dissimulations, la calomnie et même les injures, toutes choses que l'on ne parvient à surmonter que par l'excès de la patience. Si donc vous ne vous sentez pas le courage de jeûner trois jours, tenez-vous pour assuré que vous ne pourrez jamais supporter rien de grave en ce monde. Adieu. »

Comme les lettres d'Æneas Sylvius ont été classées par lui-même, nous ne séparerons pas la vingt-deuxième de la vingt-troisième. Le rapprochement est d'autant plus curieux qu'il a été fait par l'auteur. Ce sont des billets :

Æneas Sylvius, poète impérial, au révérend père Bartholomée, évêque de Novare :

Salut,

« Le nombre des bienfaits que j'ai reçus de vous est incalculable, et le ciel m'accorderait mille années d'existence, que je n'aurais pas le temps de vous en témoigner ma reconnaissance. Je ferai cependant, pour m'acquitter envers vous, ce qu'il est en mon pouvoir de faire. Nous n'avons rien de plus précieux que notre âme. Nous devons la soigner, la cultiver avant toutes choses. Tout le reste est passager, caduc et périssable. Comme l'âme est immortelle, si nous en prenons soin, elle nous fera goûter des joies éternelles, tandis que si nous la négligeons, nous sentirons par elle des douleurs sans fin. D'après ces considérations, j'ai résolu de vous offrir une suite de lettres qui ont été envoyées ici, à la cour royale, des pays orientaux. Elles sont remplies de conseils si excellens, que ceux qui les liront avec attention, et qui seront pénétrés des saintes vérités qu'elles renferment, ne peuvent manquer de gagner le bonheur de la vie éternelle. Adieu. »

Æneas Sylvius, poète impérial, à Berthold de Lunébourg, scribe de la chancellerie impériale :

Salut,

« Nous avons reçu la lettre par laquelle vous nous invitez à souper. Nous acceptons, et nous préparons nos estomacs. De votre côté arrangez-vous pour ne pas les renvoyer vides. Peu nous importe que l'hôte soit à la maison si les perdrix et les chapons le représentent à table. Quant à l'hôtesse, c'est autre chose; nous la verrons volontiers, nous l'embrasserons même, et si cela lui convient, nous ferons mieux encore; car, vous le savez, nous sommes gais comme des passereaux. Si vous avez quelques prétentions à des droits exclusifs, gardez-vous bien de venir là, parce que

Digitized by Google

tout doit être en commun. Vous savez comme les mains de Michel sont alertes, vous connaissez la faconde de Volfang, et combien il persuade facilement. Quant à Vinceslas, c'est la luxure en personne, et bien que Jacob fasse l'innocent, vous n'ignorez pas qu'il y aurait du danger à lui laisser du lard dans la souricière, même pendant le carême. Si donc vous desirez nous avoir, faites que tout soit à notre discrétion, ou nous ne voulons rien. Il y a un remède cependant, c'est le cas où vous nous donneriez tant à boire, que le sommeil serait plus fort que l'amour; nous viendrions encore pour faire main basse sur votre table, mais nous épargnerions le reste. Adieu. »

Il est peu de sujets qu'Æneas Sylvius n'ait au moins effleurés dans ses lettres. Il parle du mariage et des femmes, notamment dans la quarante-cinquième lettre, adressée à un de ses amis, nommé Pierre. Voici ce qu'il en dit :

« Je crois, dit-il à cet ami qui voulait se marier, que vous êtes heureusement tombé, puisque vous avez rencontré une jeune fille bien élevée, qui vous convient, et qui enfin est disposée à vivre selon vos habitudes, et à y conformer ses goûts. Vous ne me parlez pas de ce qu'elle vous apporte, parce que vous n'êtes pas de ceux qui épousent une dot et non une femme. Ce que je veux, moi, en mariage, c'est une femme chaste, belle et féconde; si ces conditions sont remplies, je n'exige rien de plus. Ah! croyez-moi, mon cher Pierre, il est bien rare que les femmes riches ne laissent pas développer en elles-mêmes de grands défauts. On y trouve souvent l'ivresse, l'orgueil, l'humeur, la médisance et l'adultère. Ordinairement elles sont maladives, laides, stériles. Il paraît que votre petite n'a aucun de ces défauts, mais qu'elle n'est pas riche. Eh bien! rendez grâce au ciel, puisque ce que vous possédez vous suffit, et que vous avez une place lucrative. Vous connaissez l'histoire du marquis de Saluces, qui, ennuyé des vices et des excès des cours, prit pour femme une certaine fille, nommée Griselda, qui conduisait les animaux dans les forêts. Vous savez que la vie régulière et chaste de cette épouse a servi et sert encore de modèle à toutes les femmes d'un rang supérieur ou inférieur au sien. Qui vous arrêterait dans votre dessein, puisque des princes eux-mêmes n'ont pas craint d'épouser des filles pauvres? Pour moi, mon cher Pierre, je ne vous conseille pas de vous presser d'épouser, si, comme vous le dites, cette fille est douce et s'arrange bien avec vous. Vous avez un avantage que d'autres trouvent rarement, vous avez mis cette fille à l'épreuve avant de l'épouser. Ne vous pressez pas, il y a tant d'hommes qui sont trompés en épousant avant de connaître! Que de défauts cachés ne découvre-t-on

Digitized by Google

pas après quelques jours de mariage, source intarissable de chagrins et de regrets pour les maris ! J'en juge par ce qui m'est arrivé; j'ai aimé et connu plusieurs femmes qui, après deux ou trois jours, me sont devenues odieuses. Aussi, je le dis, si j'étais homme à marier, je ne choisirais pour femme qu'une personne dont je connaîtrais parfaitement les habitudes et les manières. Je vous parle sans détour sur ce sujet, car je connais votre pensée, et je me souviens de vous avoir entendu dire que vous ne vouliez prendre pour épouse qu'une femme qui saurait et avouerait qu'elle vous doit tout. Il me semble que vous avez la main à faire ce que vous souhaitez, pour peu que vous vouliez être conséquent avec vous-même. Mariez-vous donc, et moi, quand je retournerai en Italie, si j'y retourne, j'irai vous voir avec votre femme, vos enfans, au milieu de votre famille et de vos serviteurs; vous me donnerez le couvert, je mangerai de votre pain. N'allez pas vous épouvanter au moins de l'habitude que j'ai de voir les grands et de vivre au milieu de leur luxe, tout cela a peu de charme pour moi, et je les quitterais volontiers pour rentrer dans ma patrie, pourvu que je pusse le faire sans mendier ma vie. Vous savez quel prince je sers, et tous les soins qu'il prend pour entretenir l'union en Europe. Un serviteur fidèle ne peut pas vouloir autre chose que ce que son maître desire; aussi fais-je des vœux au ciel pour la réussite de ses desseins, qui me paraissent bons. Ce qu'il y a de certain, c'est que la faveur royale vous a atteint, ainsi que moi, et que, comme la cour va être plus riche, avec l'aide de Dieu, nous pourrons nous en ressentir. Quand cela arrivera-t-il? je ne sais. En attendant, je m'insinue auprès du roi; je lui obéirai, je le suivrai, je voudrai ce qu'il veut, je ne le contrarierai pas, je ne lui parlerai pas de ce qui me touche, car rien n'est plus dangereux que de vouloir s'ingérer dans les affaires d'un pays dont on n'est pas. Je suis étranger ici, et j'y prends le rôle du parasite Gnaton. Ils disent oui, je dis oui; ils veulent non, je dis non. Font-ils bien, je les loue intérieurement; s'ils extravaguent, tant pis pour eux. Enfin, je n'envie la gloire ni ne pleure l'infamie d'aucun d'eux. Ce que je saurai, je vous le transmettrai sans réflexions; je ne veux paraître ni prudent ni sot, je saurai me taire et obéir à propos. Je ne vous dirai rien de plus aujourd'hui, si ce n'est de ne pas oublier d : me donner des nouvelles de maître Thomas, et de m'écrire où en sont vos projets de mariage. Adieu. »

Ce mariage et la résolution future de son ami Pierre en cette occasion, paraissent avoir préoccupé assez vivement notre poète impérial, car il envoya une seconde lettre. Il écrit à ce même Pierre, greffier apostolique :

« J'ai eu assez souvent, depuis quelques jours, l'occasion de vous écrire

Digitized by Google

sur les affaires. Cette fois je le fais de mon propre mouvement, et pour savoir où en est votre mariage projeté. Je n'ai rien autre chose à vous demander, si ce n'est de me faire savoir, par votre réponse, où en est cette affaire, et si vous êtes enfin marié. S'il en est ainsi, je vous donnerai la commission de me conférer aussi cette dignité dans le cas où vous rencontreriez par hasard quelque être féminin qui pût s'accommoder à mes goûts et à mes habitudes; car, enfin, je n'entends pas passer toute ma vie hors d'Italie, et jusqu'à présent, je me suis bien gardé de me laisser emmaillotter dans les ordres sacrés. Je n'en fais pas mystère, j'ai une terreur extrême de la continence, qui, toute digne de louange qu'elle soit, est une vertu dont l'existence est bien plus dans les paroles que dans les actions, et qui convient beaucoup mieux aux philosophes qu'aux poètes. Répondez donc précisément à tout ce que je vous demande, et mettez-moi bien au courant. Souvenez-vous que vos intérêts me sont plus chers que les miens, et enfin informez-vous de tous les moyens que l'on pourrait inventer pour faire que le pauvre Æneas, d'Allemand qu'il est à présent, redevînt un jour Italien. Adieu. »

On pense bien, d'après ce que nous avons dit, en commençant, de la correspondance de Pie II, que toutes les lettres qui la composent ne roulent pas sur des sujets familiers. En effet, il y traite souvent des questions agitées au concile de Bâle, il combat les argumens fournis par le pape Eugène IV; il parle du roi d'Aragon, qui partait pour aller combattre les Turcs près de Rhodes, et en général de toutes les affaires politiques et religieuses qui agitaient alors les esprits. Ces lettres sont fort curieuses et souvent instructives; mais, on le sait, nous avons résolu de ne pas nous en occuper cette fois. On a déjà pu voir ce qu'Æneas Sylvius pensait de l'amour, de la galanterie, du libertinage même, et enfin du mariage. Ecoutons-le maintenant sur l'amitié. C'est à son ami Jean Campisio, grand philosophe d'alors, qu'il s'adresse. Il lui écrit :

« Ce que vous me dites de la solidité de mon amitié, je ne puis le lire sans en être touché ; car si, en général, je n'accepte pas facilement les louanges, parce que je sais que je n'en mérite guère, je vous avoue que je puis dire hautement et sans modestie, que quand j'ai une fois donné mon amitié à quelqu'un, je persiste avec une constance sans égale. Je ne me prends pas facilement d'amitié, et je suis loin de regarder tous les hommes comme dignes d'être mes amis. Je suis difficile, dédaigneux, et, pour que je donne mon amitié à quelqu'un, il faut que je le juge meilleur que moi. Mais par cela même que je ne me jette pas inconsidérément à la tête des gens, je me refroidis pour eux lentement. En un mot, je suis un ami très

Digitized by Google

tenace, et de toutes les personnes que j'ai aimées, il n'y en a encore aucune pour laquelle j'aie pu me sentir de l'éloignement et de la haine. »

A mesure que l'on avance dans la lecture des lettres d'Æneas Sylvius, on s'aperçoit que les idées de l'âge mûr succèdent aux folies de la jeunesse. Ce qu'on vient de lire sur l'amitié donne une idée avantageuse de la solidité de l'esprit et du caractère de ce personnage, qui un peu plus loin, dans la soixante-dix-septième lettre, exprime des pensées encore plus graves sur les vicissitudes de sa vie et sur son avenir. Il était alors secrétaire impérial, et en s'adressant à Constant Frédéric, chancelier de Trieste, il lui dit entre autres choses :

« Toutes ces affaires litigieuses me fatiguent. Je veux cependant vivre pour moi et non plus pour les autres. Déjà sa majesté l'empereur m'a accordé des bienfaits qui me permettent de vivre honorablement. Aussi vais-je me retirer le plus promptement possible de tous ces ennuis misérables des cours. Et comme je vois de loin venir la vieillesse et la mort, je vais penser d'avance à faire une bonne fin; car savoir mourir est la grande science, la seule sagesse, la vraie philosophie. Toutes les autres connaissances sont futiles. La dernière action de l'homme est la mort, et eût-on bien fait jusque-là, si l'on manque la fin, le reste perd son prix. C'est comme un poète qui néglige son cinquième acte. Oui, mon cher ami, je sens qu'il faut que je pense à faire une bonne fin. Je me suis assez amusé. J'ai été assez long-temps enfant, puis jeune homme; j'ai assez aimé le monde, trop sans doute! Mais l'âge m'avertit que le moment est venu de rentrer dans la bonne route, et si je ne me trompe, j'y rentrerai. Je vous engage à en faire autant, ou plutôt à persévérer dans vos bonnes directions; car je n'ignore pas à quel point elles sont louables. Recevez mes souhaits pour la bonne santé de votre chère femme, de vos aimables filles et de votre fils. Adieu. »

Voici encore deux lettres, la quatre-vingt-troisième et la quatre-vingt-douzième, où il est question d'une aventure galante à propos de laquelle Æneas Sylvius donne des conseils à son ami Jean Frund, secrétaire de la ville de Cologne. « Je suis inquiet de savoir si vous avez reçu plusieurs lettres que je vous ai adressées depuis quelques jours, car il y en a qui renferment des choses qu'il ne serait pas bon que l'on connût. Jean, le secrétaire de Nuremberg, homme bon, savant, et qui vous porte une amitié sincère, est de retour ici. Il nous a dit qu'il vous avait laissé fort triste, à la suite, a-t-il ajouté d'une certaine défaite que vous avez essuyée au Capitole. J'ignore quel est cet objet qui, en s'enfuyant du Capitole, a pu vous troubler si fort le cœur; mais on nous a dit que, quand cet objet en

Digitized by Google

est parti, vous avez éprouvé tant de chagrin, que vous en avez perdu la parole. Je n'ai pu penser qu'il fût question d'un homme. On nous a dit, en parlant de vous et de l'objet: Il était dans le Capitole, lui y allait, souvent il y a goûté des délices inexprimables; mais enfin l'objet s'est enfui, lui ne l'a plus trouvé, et il a été au désespoir. Tout cela est bien vague; aussi n'ai-je pu savoir au juste de qui ou de quoi il est question, et j'ai compris seulement que vous étiez fort triste, et que vous refusiez toute consolation. Mon cher Jean, je vous ai connu autrefois un homme; comment se fait-il que vous soyez tellement changé, et qu'il y ait quelque chose au monde qui puisse aliéner ainsi votre raison? Un homme digne de ce nom doit prévoir tout ce qui peut arriver, et se préparer à supporter les maux, s'il faut qu'il lui en arrive. C'est le seul moyen de rendre les coups du sort moins pénibles. Si un ami meurt, on doit savoir que cet ami mourra; si vous faites une perte de biens, devez-vous ignorer que la fortune est inconstante? et enfin si votre maîtresse vous quitte, n'avez-vous jamais pensé qu'il n'y a rien de si frivole, de si inconstant que le cœur d'une femme? En effet, quelle vérité est plus banale? Qui est-ce qui ignore qu'il n'y a rien de plus douteux, de plus mobile que l'esprit féminin; que la volonté d'une femme change d'heure en heure; que son amour ne dure pas, et qu'enfin c'est un être pétri de ruses, de fausseté et de cruauté? De plus les femmes, qui sont infidèles avec tout le monde, le sont encore bien autrement avec les vieillards. Aussi, mon cher Jean, vous et moi, qui arrivons au soir de la vie, nous n'avons rien à espérer avec les femmes. Nous leur servons de jouets, elles se moquent de nous, et quand elles s'en rapprochent, soyez-en certain, c'est à cause de notre argent. Eloignons-nous-en donc, car elles ruineraient nos coffres et nos âmes. Il est donc vrai que si une femme vous a quitté, elle ne vous fait aucun tort, mais qu'elle est partie pour en faire à un autre; ainsi vous n'avez vraiment qu'un sujet de joie. Je vous parle ainsi, parce que j'ai cru deviner votre aventure à travers le récit fort obscur de Jean. Si le sujet de votre chagrin est autre que je ne le suppose, soignez-vous encore, car il n'y a pas de peine que le temps n'allège. Pleurer ce qu'on a perdu ne le fait pas revenir, et comme disent les paysans, *cent livres de tristesse n'acquittent pas une dette d'une once*. Adieu. »

Voici la seconde lettre adressée à Jean Frund, protonotaire de Cologne:

« Il y a peu de jours que j'ai reçu de vous plusieurs lettres pleines de choses intéressantes. Comme je veux répondre à toutes, je ne sais par où je dois commencer. Cependant je me décide à suivre l'ordre que vous avez adopté, et je vous parlerai d'abord de votre jeune fille que vous avez

Digitized by Google

cédée à celui qui veut l'épouser. Je vous loue de cette action; car que peut-on faire de plus louable que de favoriser l'union de deux personnes qui vont avoir des enfans, et concourir à peupler la ville? Mais qu'après avoir fait cette bonne action, vous vous désoliez encore, cela n'est pas raisonnable, et ce n'est pas le propre de la vertu de faire naître le repentir ou au moins les regrets. L'exercice de la vertu donne ordinairement de la joie à l'âme. Je serais tenté de croire que vous avez fait le bien, mais que vous sentez que vous n'avez pas bien fait; car, dans les actions humaines, c'est moins le fait qu'il faut considérer que l'intention. Si vous avez pris cette fille sous votre protection pour la sauver de l'opprobre, vous avez bien fait. Mais si vous avez été poussé à cette action par la crainte du châtiment de Dieu, ou seulement par la crainte des jugemens que le monde porterait de vous, cela n'est pas suffisant. Voilà ma réponse sur le premier point. Vous me demandez ensuite des remèdes contre vos chagrins, et vous ne voulez pas de ceux que fournissent les poètes? Eh bien! prenez l'Evangile. Vous y verrez que la fornication est une véritable mort, et d'après cela, vous reconnaîtrez que vous êtes véritablement heureux, puisque vous avez écarté loin de vous ce qui pouvait vous faire commettre cette terrible faute. « C'est bon! c'est bon! allez-vous me dire; vous oubliez trop vite les écarts de votre jeunesse. Voilà Æneas qui devient sévère et qui me prêche maintenant la continence, lui qui, à Vienne, me tenait un langage tout contraire. » Je l'avoue, mon très cher Jean, je vous ai parlé ainsi autrefois, mais il s'est écoulé bien des années depuis ce temps. Nous devenons vieux, le jour de la mort approche incessamment, et déjà nous ne devons pas nous inquiéter de savoir comment nous vivrons, mais de quelle manière nous mourrons. C'est un homme très malheureux que celui qui, sans aucune expérience de la grâce de Dieu, n'interroge pas quelquefois son cœur, ne rentre pas en lui-même, ne perfectionne pas sa vie, et enfin ne réfléchit pas qu'après ce monde on passe dans un autre. Pour moi, mon cher Jean, j'ai assez commis d'erreurs, beaucoup trop même. Maintenant je me connais, et plût à Dieu que cela ne fût pas arrivé si tard. C'est pour moi à présent le temps de jeûne, de salut et de miséricorde. Je vous en prie donc, chassez de votre esprit le souvenir de cette fille. Imaginez-vous qu'elle est morte; serait-ce une raison pour vous laisser mourir? Réfléchissez mûrement aux plaisirs que vous pourriez goûter près d'elle; pensez combien les traits de la volupté passent rapidement, à quel point toutes ces délices sont fugitives et instantanées! Non, vous ne serez pas assez fou pour perdre une éternité au prix de plaisirs temporaires. J'emprunte ici le langage des théologiens, parce que vous dites que vous ne voulez pas des conseils

Digitized by Google

des poètes, et je vous préviens que j'ai trouvé le remède que je vous indique dans les boutiques de Vienne. Sérieusement, mon ami, tâchez de vous ravoir, et qu'il ne soit pas dit qu'un homme de votre trempe, dont l'empereur lui-même n'aurait pas bon marché, soit dominé et vaincu par une petite fille. Je ne parlerai pas plus que vous ne le faites vous-même, du remède indiqué par Ovide, c'est-à-dire de prendre une nouvelle maîtresse; car c'est se tirer de dessus des charbons ardens pour se jeter dans les flammes. Fuyez les femmes, mon ami, garez-vous de cette peste, et croyez que c'est le diable en personne. Je pense bien que je parle en vain, et que vous n'ajoutez pas foi à mes discours, parce que vous vous imaginez que je suis comme ces gens qui, avec l'estomac bien garni, recommandent le jeûne aux autres. Eh bien! oui, j'ai l'estomac plein; oui, je suis rassasié et las même de l'amour. Oui, il est vrai aussi que les forces me quittent, que mes cheveux blanchissent, que mes os deviennent rigides, que ma peau se ride, et qu'enfin je ne plais pas plus aux femmes à présent qu'elles ne me plaisent. A l'amour a succédé le vin, qui me nourrit, qui m'égaie, qui me rend heureux. Aussi cette douce liqueur me sera-t-elle chère jusqu'à la mort, et j'aurai soin, pour ne pas faire de mon goût un péché, de m'arrêter au besoin et de ne pas aller trop souvent jusqu'au plaisir. Pour vous, mon cher Jean, qui êtes dispos, fort et bien portant, je ne m'étonne pas que vous aimiez encore; mais c'est précisément le cas le plus favorable pour montrer son courage et sa vertu; car, il faut le dire, j'ai très peu de mérite à être chaste aujourd'hui, j'ai plus peur de Vénus encore qu'elle n'a peur de moi. Mais enfin je rends grâce au ciel de ce que je ne desire absolument que ce que je puis obtenir. Vous dites, à propos de vous, que l'on ne doit pas abandonner le combat tant que la victoire n'a pas été entièrement favorable à l'ennemi. Mais prenez-y garde, cela n'est pas vrai quand il s'agit de ces guerres où le vainqueur se trouve être aussi le vaincu. Soyez certain que celui qui a livré beaucoup de combats amoureux, ne peut pas s'en tirer sans avoir éprouvé de grandes défaites. Mais je ne sais en vérité pourquoi je fais tant le sévère. Quand nous nous portons bien, nous avons la rage de donner des conseils aux malades; aussi m'appliquerez-vous sans doute ces paroles de Térence : « Si vous étiez à ma place, vous penseriez tout autrement. » Mais j'ai senti ce que vous sentez maintenant, et bientôt, quand l'âge vous sera venu, vous sentirez aussi ce que je sens. Ce qu'il y a de certain, c'est que si vous pouviez résister à vos passions pendant qu'elles sont encore brûlantes, vous en mériteriez d'autant plus de louanges. Que nous voudrions vous voir ici! c'est un souhait que nous formons souvent, Michel et moi, lorsque nous nous réunis-

Digitized by Google

sons pour parler, boire, rire et chanter ensemble. Vous vivez décidément trop loin de nous; les courriers sont si rares, que nous n'avons pas même la consolation de recevoir fréquemment de vos lettres, et d'ailleurs on n'ose pas confier tout au papier. Je suis de votre avis relativement aux assemblées où se traitent les affaires ecclésiastiques. On n'ouvre pas une diète qu'elle n'enfante une autre diète, et je crois vraiment que c'est parce que leur nom est féminin qu'elles accouchent et pullulent ainsi. On avait eu l'idée d'ouvrir un concile à Nuremberg; mais comme on a pensé que les affaires de l'église y seraient promptement réglées, et que ce serait un moyen de neutraliser la vertu prolifique des diètes, ce que l'on redoutait, on a renoncé à ce projet. C'est vraiment une chose curieuse de voir comme les véritables intérêts de l'église sont soignés! Toutes les affaires sérieuses de la république chrétienne sont sans dessus dessous, et Dieu seul peut savoir comment tout cela finira. Heureusement que la barque de saint Pierre, autrement dit l'église, si bien agitée et battue par les tempêtes qu'elle soit, ne peut être submergée, puisque notre Sauveur J.-C. a promis qu'elle durerait jusqu'à la fin des siècles. Ce que l'on vous a débité du couronnement du roi, n'est nullement fondé, et je n'en ai pas encore entendu souffler un mot ici. Ce sont de faux bruits. Voici les nouvelles : Ulric, comte de Cilie, après des attaques longues et fréquentes, s'est rendu maître du camp où Franco, frère du marquis de Ban, s'était retranché. Le vaincu, après avoir perdu un de ses fils dans l'action, a été fait prisonnier et emmené par le vainqueur avec sa femme, son autre fils et toutes les richesses qu'il possédait. Giskra est entré en campagne avec une nombreuse armée pour combattre Pancrace; aussi toute la Hongrie est-elle tremblante. On tient une assemblée à Albe Royale, en Hongrie, et en général on espère que les Hongrois se décideront à rentrer sous l'obéissance de Ladislas. Michel vous en dira plus long dans la lettre qu'il vous écrit. Recommandez-moi à tous nos amis, écrivez-moi souvent, et portez-vous bien. Adieu. »

Quelques pages plus haut, on a lu l'espèce de profession de foi que notre futur pape a faite au sujet de l'amitié, et avec quelle peine il se détachait de ceux qu'il avait cru devoir aimer. Dans la lettre suivante, on va voir les raisons qui le firent rompre un attachement de ce genre, et l'espèce d'apologie qu'il jugea à propos de faire, pour justifier le refroidissement de son cœur. La lettre est adressée à Michel Psullendorf, protonotaire de la chancellerie royale.

« Le jour où je vous accompagnai à cheval, au moment où vous partiez ainsi que Gaspar de Nuremberg, vous m'avez recommandé de vous

Digitized by Google

écrire lorsque vous seriez arrivé dans votre pays. Je vous répondis que je ne vous écrirais que dans le cas où vous commenceriez par m'envoyer une lettre vous-même. Après avoir attendu long-temps votre initiative, et persuadé enfin que mon attente serait vaine, j'ai pris le parti de condescendre à votre desir et d'écrire le premier. Mais ne vous y trompez pas, en agissant ainsi, je fais autant pour moi que pour vous. Je suis sans cesse entouré de personnes qui me demandent avec curiosité quelle est la cause de notre brouillerie; car, vous le savez, rien n'était plus connu que nos rapports d'amitié. Les uns me donnent tort, les autres vous accusent; mais le plus grand nombre rejette la faute également sur nous deux. Dès que l'on me parle de ce sujet, je me défends moi-même, et je ne vous empêche pas d'en faire autant de votre côté. Procope le Bohémien, qui a beaucoup d'amitié pour moi, n'a pu être dissuadé qu'à force de longs raisonnemens, parce que vous l'aviez préparé favorablement pour vous. Cet homme était d'opinion que j'avais plus de torts que vous, mais il s'est rendu à mes raisons, et maintenant il vous condamne. Je vous l'avouerai, il est fatigant pour moi de redire perpétuellement ma défense à tous ceux qui m'interrogent, et j'ai pris le parti d'écrire. J'ai suivi l'exemple d'un certain Papio, Florentin, qui, ayant fait une tache d'huile à son vêtement, eut l'idée, pour éviter de répondre aux questions qu'on lui adressait sur la nature de cette tache, d'attacher auprès un petit écriteau sur lequel on lisait : « C'est de l'huile. » Par ce moyen, il s'épargna l'ennui de réponses continuelles. J'écrirai donc les raisons pour lesquelles j'ai cru devoir vous retirer mon amitié. Par ce moyen, je satisferai tout à la fois à la curiosité de tous et au desir que vous avez manifesté que je vous écrive.

« Je l'avoue, c'est moi dont l'amitié a commencé à se refroidir lorsque je me suis aperçu que l'homme que j'avais choisi pour mon ami, ne pourrait pas l'être toujours. On aurait donc lieu de s'étonner de ce que notre union ayant duré deux ans, a pu discontinuer; car le cours de la vie est à peine suffisant pour cimenter et contracter une amitié véritable. Il y a des gens qui, dans le commencement d'une liaison, paraissent doux et modestes, et qui, avec le temps, se montrent tels qu'ils sont. Les défauts naturels ne sauraient rester cachés : à la longue, tôt ou tard, on finit par laisser voir ce que l'on est. Quand les choses vont ainsi, l'amitié cesse, parce que ce que l'on aimait est perdu. Vous devez comprendre où j'en veux venir. Oui, je pensais bien que vous aviez quelques défauts, mais je vous croyais un tout autre homme que vous n'êtes. J'avais pensé que vous aviez les mêmes goûts, les mêmes penchans que moi, et alors je vous ai aimé. Je suppose que vous avez mis quelque adresse à me faire croire que

vous aviez un caractère analogue au mien. Mais comme vous n'avez pu soutenir ce rôle, et que, par le fait, vous avez cessé d'être pour moi ce que vous aviez été dans les premiers temps, mon amitié à votre égard n'est pas restée la même. Soyez donc certain que si je ne suis pas aimable pour vous aujourd'hui, c'est que je n'étais pas réellement né pour être aimé de vous, quand nous nous sommes connus. Non que je prétende inférer de là que je suis bon et que vous êtes méchant, que mes mœurs sont excellentes et les vôtres détestables; j'en conclus seulement que l'amitié ne peut durer entre deux personnes de caractères opposés. Pour être bref et précis, je vous dirai nettement ce qui m'empêche d'être votre ami, et en quoi vous avez été injuste et malveillant envers moi. D'abord nous différons complètement l'un de l'autre. Vous aimez le monde, j'aime la retraite; l'argent vous plaît, j'en fais peu de cas; quand par hasard vous vous occupez des lettres, c'est pour en tirer profit; moi, je les cultive pour tranquilliser mon âme et mon esprit. On vous trouve fier et dur, je passe pour avoir des mœurs douces et faciles. La table a plus d'attraits pour vous que l'amour; moi, je préfère l'amour à tous les bons repas; il vous convient de faire du jour la nuit et de la nuit le jour, quand j'aime à me coucher de bonne heure et à me lever matin; enfin vous chérissez la gloriole, et je veux vivre tranquille. Telles sont les différences qui nous distinguent. Que si vous ne voulez pas en convenir, j'en appelle à tous ceux qui nous connaissent depuis long-temps.

« Il est donc certain que les fondemens sur lesquels nous avons établi notre amitié n'étaient rien moins que solides. Vous vous êtes montré tout autre par la suite que vous n'aviez été d'abord, en sorte que vous devez trouver tout simple que puisque vous avez changé de cette manière, j'aie aussi modifié mon amitié. Vous desirez savoir ce qui vous a nui dans mon esprit, Michel? Le voici : vous avez médit de moi, vous avez fait entendre à nos connaissances que je suis un homme léger, et vous m'avez prêté beaucoup d'autres défauts. Je suppose que je les aie en effet, ce qui est fort possible assurément; n'était-il pas du devoir d'un ami de m'en parler d'abord à moi-même, plutôt que d'aller les divulguer à tout venant? Mais, loin de là, vous m'avez toujours loué en face, et par-derrière vous vous moquiez de moi. Je pourrais citer plusieurs personnes connues également de vous et de moi, qui vous ont vu tenir cette conduite. Pouvez-vous nier, par exemple, que vous ayez tourné en ridicule la comédie de Crisis que j'ai faite à Nuremberg? Je me tourmente assez peu du jugement que vous portez de mes écrits, et je ne tiens nullement à ce que mes vers soient loués par un homme qui n'entend absolument rien à la poésie; mais en rapportant ce fait, je fais connaître la disposition de votre esprit. Si cette comé-

Digitized by Google

die avait des défauts, il fallait me les indiquer, je les aurais fait disparaître. Mais ce n'étaient pas les vers qui vous occupaient, c'était l'auteur que vous vouliez présenter comme un homme léger, frivole, s'occupant à composer des comédies, comme si Térence et Plaute, qui ont écrit aussi des comédies, étaient réputés légers et frivoles! Mais passons là-dessus, et occupons-nous de médisances qui attaquaient mon honneur et ma réputation. Vous m'avez prêté vingt-cinq pièces d'or, service digne d'un véritable ami; car on peut avoir toute confiance en celui qui est dépositaire fidèle. L'argent est aussi précieux que le sang, c'est une seconde vie. Vous m'avez donc aidé, je l'avoue, dans une occasion importante, et quoi qu'il arrive, je vous serai toujours obligé de ce service. Vous m'aviez redemandé la somme, je ne l'avais pas refusée; mais comme j'étais alors sans argent, j'ai emprunté à un autre, pour vous restituer ce qui vous était dû. Jusqu'ici tout va bien. Mais quelques jours après, comme vous m'aviez demandé je ne sais quoi qu'il m'était tout-à-fait impossible de vous prêter, vous avez prétendu que je m'étais emporté, parce que vous me redemandiez votre argent. C'était me faire un très grand tort assurément, car qui eût voulu désormais me prêter de l'argent alors que je passais pour me fâcher quand on me redemandait une dette? Vous m'avez donc affublé gratuitement d'un vilain défaut, et vous m'avez d'autant plus offensé en me faisant cette réputation, que je ne la mérite nullement; vous le savez mieux que qui que ce soit. Voilà, Michel, ce qui m'a blessé au cœur. Et si vous dites que depuis ce moment j'ai été moins bien avec vous que je n'étais auparavant, je ne le nierai pas, parce que j'avais la certitude que vous m'aviez fait tort par vos mauvais propos. Toutes ces blessures auraient pu cependant être adoucies, si vous n'en n'aviez pas ajouté de nouvelles. Ainsi j'aurais pu facilement détruire le mauvais effet qu'a produit votre plainte à l'occasion de la prétendue humeur que j'ai témoignée, quand vous m'avez redemandé votre argent. Alors nous ne nous connaissions pas depuis très long-temps, et il m'eût été facile de me détacher peu à peu de vous, sans exciter la curiosité du public. Mais ce qui m'a entièrement détaché de vous, c'est lorsque que j'ai su que vous alliez dire partout que je me fâchais quand on me redemandait de l'argent prêté. Oh! alors c'est bien votre faute si j'ai coupé court à notre liaison. Je n'ai plus voulu dénouer seulement, mais j'ai coupé nettement le lien qui nous unissait, et je pense que votre conduite devait naturellement amener ce résultat. Car que vous ayez vendu à Jacob le coffre que vous m'aviez destiné, que vous m'ayez redemandé les livres que vous m'aviez prêtés, que vous ayez même gardé les miens, je ne considère pas cela comme de grandes fautes, et je l'attribue à la colère qui s'est emparée de vous au

Digitized by Google

moment de notre séparation. Ainsi donc voici les faits; si vous pensez que j'ai altéré la vérité, défendez-vous, et écrivez-moi : je me fierai à ce que les autres jugeront de ma cause, et je livre cette lettre comme garant et soutien de mon honneur. Mais quant à cette amitié, à cette tendresse que je vous ai témoignées autrefois, elles ne pourront jamais revivre, à moins que vous ne changiez de caractère, et que vous ne réhabilitiez ma réputation. Adieu, Michel; si je vous écris plus durement que vous ne vous y attendiez, souvenez-vous que vous avez parlé plus durement de moi qu'il ne convient de le faire d'un ami. En tous cas, j'aime encore mieux vous faire ces reproches de vous à moi, d'abord dans cette lettre, que d'en parler publiquement et de manière à vous nuire; car si l'amitié est éteinte entre nous, nous devons au moins conserver des rapports d'honnêteté que les gens bien élevés respectent toujours. Adieu.—De Vienne. »

L'ordre chronologique établi par Æneas Sylvius lui-même dans la publication de ses lettres, est le seul que nous suivions pour les extraits que nous donnons. Les sujets ne se coordonnent pas, et n'ont même guère de rapports entre eux; mais nous pensons qu'on ne lira pas sans intérêt le commencement d'une lettre de notre auteur, où il signale l'introduction d'un usage adopté alors dans les relations sociales, et qui a apporté des modifications importantes dans les langues modernes.

A Sigismond d'Autriche.

« Aussitôt que je me suis trouvé à la cour de César, j'ai senti un desir extrême de t'écrire. Mais j'ai été d'abord arrêté par l'humeur de notre siècle, qui ne reconnaît de bon que ce qu'il aime et ce qui lui ressemble. Presque tous ceux qui écrivent aujourd'hui se servent du *pluriel,* bien qu'ils ne s'adressent qu'à un seul, comme si, en multipliant les personnes, ils faisaient plus d'honneur et paraissaient plus polis. Cette coutume est fort répandue en Allemagne, et elle a déjà été en vigueur pendant quelque temps en Italie. Mais depuis que Pétrarque a nettoyé la rouille de son temps, et a remis en honneur l'imitation de l'éloquence antique, beaucoup de gens se sont décidés à écrire avec la pureté des anciens. C'est ainsi qu'en usent Leonardo Aretino, Guarino, Poggio, et tant d'autres qui, en ce moment, écrivent en Italie avec une pureté toute cicéronienne. Aussi tous ces hommes habiles écrivent-ils au *singulier,* parce que les Grecs et les Latins faisaient ainsi, comme l'attestent les lettres de Socrate, de Démosthène, de Cicéron et de Mécène, qui nous sont parvenues. Non-seulement les païens ont suivi cet usage, mais les pères de l'église même s'y sont conformés, et ils ne balancent pas, quand ils s'adressent à Dieu lui-même, de dire : Donne, fais, accorde, écoute, et non pas *donnez, faites,*

Digitized by Google

accordez, écoutez. Ils savaient cependant tout aussi bien que nous que cette dernière manière de parler est beaucoup plus ornée, mais ils furent arrêtés par cette réflexion, que ces ornemens ruineraient toutes les véritables lois du langage, si on les employait une fois auprès des princes et des supérieurs. Je me range de leur avis, et je suis leur exemple en écrivant. Toutefois je suis encore dans le doute de ce que je dois faire au moment de t'écrire; car je crains que tu ne t'en fies plus aux habitudes de ceux qui t'environnent qu'à mon propre jugement, et que tu ne regardes comme un devoir d'écrire au pluriel, comme font les rois et les princes eux-mêmes, quand on s'adresse à eux. *Nous envoyons, nous voulons, nous mandons, nous faisons,* telle est leur locution usitée. Mais, chez les princes, cet usage a une cause satisfaisante. Si puissans qu'ils soient, quelque desir qu'ils aient de mettre une loi en vigueur, cependant ils sentent la nécessité de montrer de la modération dans l'exercice de leur volonté, et de laisser voir qu'eux seuls n'ont pas pris cette résolution, mais qu'ils se sont entourés de conseillers. Ainsi donc je trouve que l'on aurait tort de faire l'application d'une formule modeste à des usages de vanité. Mais pour toi, de ton côté, ne t'offense pas de ce que les princes, lorsqu'ils écrivent à des princes supérieurs à eux, rejettent la formule du pluriel, sous prétexte que cela excite leur orgueil. On voit dans les lettres adressées à César, prince impérial, que le duc de Milan, par exemple, écrit : *Je supplie, j'avertis votre majesté.* Mais il faut bien se persuader que cette formule a une toute autre cause que celle que l'on imagine; car les puissances inférieures écrivant à des supérieures, il est naturel que les secondes ne se servent pas du pluriel en parlant d'elles-mêmes. C'est une manière d'avouer son infériorité, c'est comme si elles disaient : O puissance supérieure à la mienne, je ne puis me servir du concours de la volonté des autres, puisque c'est vous qui m'avez confié le dépôt de ces sujets que je représente envers vous, puisqu'en dernière analyse, vous me représentez en me comprenant avec eux. Le pluriel employé par les princes est donc de leur part une formule de modération. Ils l'emploient par modestie, on la leur rend par politesse. Ainsi, lorsque le pape s'intitule *le serviteur des serviteurs de Dieu,* nous lui répondons en l'appelant le *père des pères.* »

On ne peut se dissimuler qu'Æneas Sylvius ne fût naturellement très disposé à s'occuper d'abord activement, et ensuite littérairement, des affaires d'amour et de galanterie. La cent sixième lettre, adressée à Michel de Wirtemberg, traite du remède ou des adoucissemens que l'on peut apporter à un amour qui n'a pas le mariage pour but. Ce morceau, qui a

acquis une certaine célébrité par les réimpressions que l'on en a faites dans plusieurs recueils, avec ce titre : *Amoris illiciti medela*, n'est cependant qu'une suite de lieux communs renfermant des conseils fort sages sans doute, mais dont tout le monde connait trop bien la teneur et l'inefficacité, pour que l'on ait cru nécessaire d'en donner ici une traduction même extraite. Nous prendrons le même parti à l'égard de la cent vingt-deuxième lettre dans laquelle l'auteur en adresse une autre à son maitre Sigismond, duc d'Autriche, qui lui avait demandé de lui composer une épître tendre et amoureuse, propre à fléchir les rigueurs d'une jeune fille qu'il aimait. Le poète lauréat, pour plaire à son prince, lui composa une lettre qui est censée adressée par Annibal, chef des Numides, à la belle et jeune Lucrèce, fille du roi des Epirotes. Après avoir entassé des lieux communs de morale dans le *Remède d'amour*, cette fois il a rassemblé tous ceux d'une galanterie qui n'est plus guère de mode, et il se trouve, dans cette lettre d'Annibal, une espèce d'inventaire de toutes les beautés corporelles de sa Lucrèce, qui parviendrait peut-être plutôt à guérir de l'amour que toutes les graves et sérieuses raisons qu'il a données dans la lettre précédente.

On doit le dire à la louange d'Æneas Sylvius, il n'avait aucune des qualités qui font un rhéteur. Il a besoin de parler de verve, de cœur; il faut qu'il peigne, qu'il écrive d'après nature; alors, comme il le dit lui-même, son style n'est pas orné, mais sa parole est vraie, naïve, pittoresque, entraînante, et la franchise de son langage, l'indépendance de son esprit, rendent le lecteur indulgent sur le choix des sujets qu'il a traités, et sur la manière dont il les traite.

L'une des productions de notre pape qui a eu le plus de succès de son temps et même pendant deux siècles après sa mort, est une espèce de petit roman, une nouvelle, ou, comme il le dit lui-même, une anecdote amoureuse, qui fait le sujet d'une des plus longues lettres de son recueil. Cette nouvelle a pour sujet : *Les Amours d'Euriale et de Lucrèce*. Cette composition, qui se sent tout à la fois de la nouvelle comme l'ont traitée les Italiens, et du goût des comiques latins dont le style et tout l'appareil scénique étaient alors adoptés d'une manière assez pédantesque, produit aujourd'hui une singulière impression à la lecture. A chaque page, on s'aperçoit que le sujet est moderne, que sans doute même l'auteur a connu les personnages qu'il met en scène; et toutefois l'esprit se sent arrêté, contrarié à chaque phrase, souvent à chaque mot, par l'abus continuel du langage mythologique, par la singularité des noms tirés des poèmes d'Homère et imposés aux acteurs du roman, et enfin par des locutions continuellement empruntées à Plaute, à Térence et surtout à Virgile. Il est

Digitized by Google

hors de doute que cet étalage d'érudition a été, lorsque l'ouvrage a paru et long-temps encore après, une condition de succès non moins puissante que le sujet même du roman.

Ce roman ou plutôt cette nouvelle d'Æneas Sylvius, nous l'avons traduite en entier, et notre intention était de la joindre aux extraits qui précèdent; mais la longueur de son ensemble et la multiplicité de détails sur les ruses des femmes et le malheur des maris, sujets bien rebattus depuis les nouvelles de Boccace, nous ont engagé à n'en donner qu'un extrait.

C'est donc une anecdote contemporaine qui en a fourni le sujet à notre auteur. La scène se passe à Sienne, lorsque l'empereur Sigismond, venant de Milan, pour aller recevoir, à Rome, la couronne impériale du pape Eugène IV, séjourna un an entier (1433) en Toscane, avec tous les guerriers qui composaient sa suite et son escorte. Le jour que Sigismond fit son entrée à Sienne, entouré de tous ses officiers, les habitans et les dames en particulier, qui aiment assez les étrangers, vinrent au-devant du prince pour lui faire honneur. Quatre dames, les plus belles et les plus nobles de la ville, furent chargées particulièrement d'aller à la rencontre de l'empereur. La plus remarquable de ces quatre Siennoises était *Lucrèce*, mariée à *Ménélas*, riche, vieux, et à qui naturellement son nom devait porter malheur. Au nombre des officiers qui caracolaient autour du vieux, mais galant monarque, on voyait *Euriale*, natif de Franconie, dont les yeux bleus, la chevelure blonde, l'air élégant et martial tout à la fois, firent une vive impression sur madame Lucrèce. Il est vrai que madame Lucrèce n'en fit pas une moins profonde sur M. Euriale, ce qui rendit M. Ménélas *complètement* malheureux. Tel est le fond du sujet. Quant aux incidens qui, comme dans toutes les nouvelles, les rendent agréables ou insipides, selon qu'ils sont bien ou mal traités, on voit d'abord Lucrèce qui combat sa passion tantôt avec force et tantôt avec une complaisante faiblesse; puis enfin qui, ne pouvant plus y résister, fait confidence de ce qu'elle éprouve pour Euriale à un fidèle esclave, au vertueux *Sosie*. Elle l'engage à favoriser ses desseins criminels en le menaçant de se donner la mort, s'il refuse de l'aider. Le vieux serviteur, après avoir pillé Ovide et Virgile pour lui prouver qu'elle veut commettre un crime envers les dieux et les hommes, feint de se laisser toucher et emploie toute son adresse à ménager des entrevues dont il rend toujours le résultat infructueux. Cependant il s'établit entre Lucrèce et son amant Euriale, qui avait appris l'italien pour plaire à sa maîtresse, une correspondance où le talent naturel et la grâce propres à Æneas Sylvius reparaissent. Ces lettres d'amour sont fort jolies, et au tour vrai, naturel et passionné qu'elles ont ordinairement, on serait presque tenté de croire que notre aimable et spirituel pontife a eu les ori-

ginaux entre les mains, et qu'il n'a fait que les traduire en langue latine. Après bien des rendez-vous manqués, bien des stratagèmes déjoués, beaucoup de lettres écrites en vain, Euriale pénètre enfin chez Lucrèce à la faveur d'un déguisement, et il obtient ce qu'il desirait depuis long-temps. De nouveaux obstacles s'opposent à leurs rendez-vous, et donnent lieu à l'auteur de peindre la vivacité de la passion des deux amans, jusqu'à la catastrophe de la nouvelle, qui est le départ de l'empereur Sigismond de Sienne, départ qui détermine celui d'Euriale, fait le désespoir des deux amans, et amène enfin la mort de Lucrèce.

L'histoire des amours de Lucrèce et d'Euriale est, comme on le voit, un de ces canevas si connus dans les recueils de nouvelles des quinzième et seizième siècles. Mais, tout en ayant le droit de reprocher à Æneas Sylvius l'affectation pédantesque et classique qui dépare souvent cette composition, le lecteur ne peut s'empêcher d'y reconnaître, en beaucoup d'endroits, un naturel exquis et une naïveté de style qui plaît et attache singulièrement. On en pourra juger par les citations suivantes : au moment où les démêlés qui avaient eu lieu entre l'empereur Sigismond et le pape Eugène IV, furent apaisés, le César fut obligé de partir pour Rome. La nouvelle du départ de la cour impériale se répandit à Sienne, et Lucrèce, comme on le pense bien, ne fut pas des dernières à sentir les conséquences d'un tel évènement. Aussi, dans son inquiétude, écrivit-elle à son amant :

« Euriale! si je pouvais éprouver de la colère à votre sujet, j'en ressentirais une extrême de ce que vous m'avez dissimulé votre départ prochain. Mais je vous aime surtout pour vous-même, aussi ne puis-je vous en vouloir dans cette triste circonstance. Ah! vous n'avez pas eu pitié de mon pauvre cœur! que ne me prépariez-vous à apprendre que l'empereur devait quitter Sienne? Tout annonce son voyage; je sais que vous ne pouvez rester ici. Que vais-je devenir? Que ferai-je? Où trouverai-je du repos? Si vous m'abandonnez, il ne me reste pas deux jours à vivre.

« Par les larmes qui inondent cette lettre, au nom de cette foi que nous nous sommes jurée, et si enfin j'ai pu vous inspirer quelque affection tendre, ayez pitié de votre malheureuse amante. Je ne te demande pas de rester, mais enlève-moi! Ce soir je feindrai d'aller à la chapelle de Bethléem; une vieille femme seulement m'accompagnera. N'aie aucun scrupule à l'égard de mon mari; car, de quelque manière que les choses tournent, je suis perdue pour lui. Si tu ne m'emmènes pas, c'est la mort qui me séparera de cet homme. Au nom du ciel, ne me laisse pas mourir! Enlève-moi! Je t'aime plus que tout au monde. »

Digitized by Google

Ce cri de la passion est bien autrement fort que les déclamations que l'auteur met souvent dans la bouche de son héroïne, lorsqu'elle ne parle que par centons de Virgile. Mais la réponse d'Euriale n'est pas moins remarquable par l'absence de toute idée et de toute locution appartenant aux auteurs de l'antiquité classique. On trouve même dans cette seconde lettre l'expression d'une pensée délicate, qui appartient au développement des sociétés modernes, et dont nous ne voyons pas d'exemple dans les auteurs du siècle de Pie II. Dans cette réponse, il a peint admirablement la position d'un homme honnête, qui aime tendrement, mais qui se trouve dans le plus grand embarras où puisse tomber un amant, celui d'être réduit à parler raison à sa maîtresse.

« Je t'ai caché les apprêts du départ jusqu'à ce moment, ma chère Lucrèce, dit Euriale, afin que tu ne t'affliges pas mal à propos. Je te connais; je sais à quel point tu te tourmentes au sujet des choses les plus simples. — Sigismond ne quitte pas Sienne avec l'intention de n'y plus revenir, et à notre retour de Rome, il se propose de ne plus se remettre en marche que pour rentrer dans notre pays. Que si César était obligé de faire ce voyage, sois assurée que, Dieu aidant, tu me verras revenir à Sienne. Ainsi donc, ma chère amie, respire un peu, ne te trouble pas outre mesure, et fais en sorte au contraire de vivre en paix. — Quant à l'enlèvement que tu me proposes de faire, bien que l'idée m'en soit douce et qu'elle sourie à mon amour, cependant je pense qu'en cette occasion, je dois plutôt consulter les intérêts de ton honneur que ceux de ma passion. La sincérité de mon attachement pour toi me fait un devoir de ne te donner que des conseils avantageux pour toi-même. Souviens-toi donc que tu es d'une très noble race, alliée à une famille qui n'est pas moins illustre que la tienne. Pense que non-seulement tu passes pour la plus belle, mais encore pour la plus honnête personne de Sienne. Cette réputation, tu l'as en Italie, mais tu l'as encore en Allemagne et chez les peuples du Nord. Fais-donc attention que si je t'enlève, outre que je me déshonore aux yeux de tout le monde, je couvre encore de honte tous les tiens, et que je mets le désespoir dans le cœur de ta mère. Et enfin que ne pourrait-on pas dire de toi? Dans l'état de mystère où sont les choses, tout le monde te loue encore; mais, après un rapt, on t'accablerait de blâme. — Je consens à mettre de côté pour un instant ce qui regarde l'honneur; crois-tu, cependant, qu'après le bruit de ton enlèvement, il nous serait possible de jouir tranquillement du bonheur de nous aimer? Fais-y réflexion : je suis attaché au service de l'empereur; c'est à lui que je dois mon élévation, mes richesses. Je ne puis m'éloigner de lui sans qu'à l'instant même toutes ses faveurs

Digitized by Google

ne me soient retirées. Si donc je le quittais, il ne me serait plus possible de vivre avec toi d'une manière convenable à ton rang, à tes goûts, à ton éducation. Que si, au contraire, je reste à la cour, nous n'aurions plus alors un instant de repos, tant Sigismond, par son goût belliqueux, a contracté l'habitude de ne jamais rester dans la même ville. Nulle part il n'a fait un si long séjour qu'à Sienne. Il ne me resterait donc pour ressource que de te traîner à ma suite dans les camps, ce qui ne pourrait convenir à aucun de nous deux. Consulte-toi donc, ma chère Lucrèce, et pèse mes avis ! Un autre amant qui fermerait les yeux sur l'avenir, et qui chercherait surtout à satisfaire sa passion aux dépens de ton repos, te tiendrait un autre langage que le mien ; mais il ne t'aimerait pas, puisqu'il ne craindrait pas de sacrifier ta réputation à ses goûts. Je te tiens ici le langage d'un honnête homme : reste dans ton pays ! — Cependant, ne doute pas que je n'y revienne bientôt, car je ferai en sorte que toutes les affaires que Sigismond a à régler en Toscane me soient confiées. Alors je pourrai profiter des bontés que tu as pour moi, sans te porter aucun préjudice. Adieu, ma chère âme ! aime-moi toujours bien, et sois certaine que mon amour n'est pas moindre que le tien ; que notre séparation momentanée ne me coûte pas moins qu'à toi. Adieu, encore une fois, mon bonheur et ma vie ! »

La fin du roman est fort triste et empreinte de vérité. Après avoir écrit la lettre que l'on vient de lire, où l'amant du Nord exprime si bien cette passion septentrionale toujours tempérée par le raisonnement, Euriale part avec Sigismond, et le suit jusqu'en Hongrie. Là, il apprend la mort de Lucrèce, qui s'était laissé consumer peu à peu par le chagrin. Enfin le dernier trait frappant de cette histoire est la consolation lente, il est vrai, d'Euriale, mais qui lui permet cependant, secondé par le desir de plaire à son empereur et le besoin d'assurer sa fortune, d'épouser une jeune personne fort belle et de la plus haute distinction, que lui propose le César.

Le bon Æneas Sylvius finit ainsi son récit, en s'adressant à l'un de ses amis : « Voilà, mon cher Mariano, la fin des amours d'Euriale et de Lucrèce. Cette histoire est triste ; mais elle est véritable. Ainsi, que ceux qui la liront en fassent leur profit, et qu'ils tâchent de ne pas boire dans la coupe d'amour, car elle contient plus d'absinthe que de miel.

« Portez-vous bien, mon ami.

« De Vienne, ce 5 de juillet, l'an de grâce 1444. »

Cette nouvelle, écrite en latin, eut un succès extraordinaire en Europe : on la traduisit dans presque toutes les langues, et particulière-

Digitized by Google

ment en français. Il est digne de remarque que, malgré le peu de moralité qui règne dans le sujet et bien que cet opuscule renferme un bon nombre de passages grossièrement obscènes, cependant le nom d'un pape faisait une telle illusion alors, que les deux traducteurs français se sont obstinés à ne voir dans cette nouvelle qu'un exemple de vertu féminine. Jean Bouchet, entre autres, écrivain et poète français né en 1476 et mort en 1550, celui qui s'intitulait *le traverseur des voies périlleuses*, a fait une imitation de ce roman mêlée de prose et de vers, le tout pour offrir aux femmes de son temps la conduite d'Euriale et de Lucrèce comme le modèle de deux amans vertueux. Cette imitation, qui a perdu tout ce que la composition originale offre de plus piquant, se réduit à un plat et ennuyeux sermon que l'auteur n'a pas même relevé par le mérite du style.

Au surplus, on ne serait pas éloigné de croire que Jean Bouchet a cru entrer dans les intentions du pape Pie II, en ôtant au petit roman d'Euriale toutes les peintures passionnées qui s'y trouvent. Æneas Sylvius, lorsqu'il fut pontife, exprima dans une lettre, qui fait partie du recueil que nous venons d'extraire, son regret d'avoir écrit cette histoire. Et ce qui est assez singulier, c'est qu'après avoir soigneusement fait insérer les amours de Lucrèce et d'Euriale parmi ses lettres, il finit par condamner cette nouvelle, qu'il eût été plus simple et plus sûr de supprimer, si, en effet, il en craignait tant l'influence sur les jeunes gens qui pourraient en faire la lecture. Mais nous laissons au lecteur le soin de coordonner et d'expliquer même, si cela l'amuse, les faits que nous prenons soin seulement de lui présenter en ordre.

Ce qui a particulièrement occupé Pie II pendant son pontificat, ce fut les projets et les préparatifs de guerre qu'il fit contre les Turcs. La prise de Constantinople, en 1453, par Mahomet II, entretenait la terreur dans toute la chrétienté, et son chef la partageait. Dans sa correspondance, il est souvent question des suites de ce grand évènement, et assez ordinairement le pontife en parle sous le rapport politique. Mais il y a une longue lettre de lui, c'est la trois cent quatre-vingt-seizième, adressée à Mahomet II lui-même, dans laquelle le pape Pie II combat la religion islamique, comme quelqu'un qui la connaît fort bien. Cette lettre toute pastorale est très curieuse en ce sens que le pontife prend toutes les précautions imaginables pour prouver à Mahomet que, s'il ne reconnaît pas la supériorité de la religion de Jésus-Christ sur la sienne, il court très grand risque d'être damné. Cette lettre, qui a trente-trois pages in-folio, est fort spirituelle; mais il est douteux que Mahomet II l'ait lue : ce qui est certain, c'est qu'elle ne l'a pas converti, bien que Pie II lui

promît de le reconnaître empereur de Constantinople, s'il se faisait catholique.

C'est assurément une lecture aussi divertissante qu'instructive que la correspondance du pape Pie II. Depuis les affaires les plus sérieuses de son siècle jusqu'aux détails de mœurs les plus frivoles, tout y est passé en revue. L'élévation progressive de cet homme, ses nombreux voyages pendant lesquels il a pu étudier beaucoup d'hommes de pays divers, de conditions bien différentes, ont donné aux récits qu'il nous a laissés, une souplesse et une diversité singulières. Les descriptions qu'il a données des différentes parties de la terre peuvent certainement le faire classer, relativement à son siècle, au nombre des habiles géographes. Mais alors la géographie se bornait à une nomenclature, bien rarement accompagnée de renseignemens détaillés. En général, c'est ainsi que procède Æneas Sylvius dans ses descriptions des différentes parties du monde. Cependant il s'est écarté de cette habitude dans sa cent soixante-cinquième lettre où il fait un tableau fort curieux de la ville de Vienne en Autriche et de ses mœurs. Cette lettre qui n'a point de suscription ni de date, mérite d'être connue. La voici :

« Vienne n'a que deux mille pas de circuit, mais ses faubourgs et ses fortifications sont immenses. Ses fossés sont élevés en talus, et sur ses murs épais s'élèvent des tours nombreuses toujours préparées à la défense. Les maisons des citoyens y sont vastes, solidement bâties, bien ornées, et il s'y trouve ordinairement de grandes salles voûtées dont les habitans font ce qu'ils nomment des étuves. C'est là qu'ils demeurent, couchent et dorment pendant les rigueurs de l'hiver. Toutes les fenêtres sont garnies de vitres brillantes et entourées de grillages de fer servant de cage à des oiseaux qui y font entendre leurs chants. Quant aux meubles, ils sont riches et somptueux. Les écuries pour les chevaux et autres bêtes de somme sont très vastes. Au total, ces habitations, autant par leur étendue que par leur hauteur, présentent une apparence imposante. Dans l'intérieur comme à l'extérieur, elles sont couvertes de peinture, et lorsqu'on en approche, on les prendrait pour des demeures de princes. Cependant elles ont un défaut : toutes les toitures sont couvertes en bois, car rien n'est plus rare ici que la tuile.

« Les lieux habités par les nobles prélats sont francs, c'est-à-dire que la justice des magistrats de la ville y perd ses droits.

« Les caves destinées à recevoir le vin sont à la fois grandes, nombreuses, et elles ont plusieurs étages en profondeur. Les places publiques bien pavées font que les chariots y circulent avec aisance.

Digitized by Google

« Quant aux temples dédiés à Dieu et aux bienheureux saints, ils sont grands, splendides, bâtis en pierre de taille et ornés de colonnes. Dans toutes ces églises on voit des reliques saintes enveloppées ou entourées des ornemens les plus précieux en or, en argent, en pierres fines. Le clergé est riche, et l'ecclésiastique qui gouverne le chapitre de Saint-Etienne, ne reconnaît que le pape au-dessus de lui. Les quatre ordres mendians sont loin d'avoir besoin d'aumônes ici, et les Écossais, ainsi que les chanoines réguliers de Saint-Augustin, passent aussi pour fort riches. Dans un monastère fondé sous l'invocation de saint Jérôme, on reçoit les filles de joie qui se convertissent. Nuit et jour elles y chantent des cantiques en langue allemande, et l'on prétend que si l'une d'elles, par hasard, retombe dans ses anciennes habitudes, on la précipite aussitôt dans le Danube. Mais rien, assure-t-on, n'est si rare que ces accidens, et ces femmes mènent en général une très sainte vie.

« Il y a à Vienne une école, un gymnase, où l'on enseigne les arts libéraux, la théologie et le droit canon. Cet établissement est nouveau; la concession en a été faite à la ville par le pape Urbain VI vers 1385. Le nombre des étudians qui s'y rendent de Hongrie et des parties supérieures de l'Allemagne est très grand. Deux théologiens s'y sont distingués. L'un, Henri de Hesse, élevé à Paris, mais qui revint à Vienne aussitôt que cette école fut ouverte, y a professé le premier, et a laissé quelques ouvrages recommandables. L'autre est Nicolas de Dinkelspuhel, Suédois de nation, dont les discours sont encore fort en vogue aujourd'hui. En ce moment il y a un certain Hasebach, théologien de mérite, auteur de diverses histoires, homme enfin dont je serais assez disposé à louer le savoir, s'il n'avait pas déjà mis vingt-deux ans à lire le premier chapitre d'Isaïe, sans avoir pu arriver jusqu'à la fin. L'inconvénient de ce gymnase, le défaut de ses professeurs, est de faire perdre beaucoup de temps aux élèves, en leur apprenant plus de mots que de choses. Les maîtres ne possèdent qu'un art : la dialectique. Quant à la musique, à la rhétorique, à l'arithmétique, ils n'y songent même pas. Bien que plusieurs de ces professeurs se mêlent d'enseigner la versification et les lettres, ils ne connaissent pas un poète, et toutes leurs leçons sont employées à discuter subtilement sur des mots. Il n'y a rien de solide dans leur enseignement. Aussi forment-ils peu de savans. D'ailleurs les étudians sont livrés à tous les genres de voluptés. N'étant soumis à aucun ordre, à aucune discipline, ils courent la ville nuit et jour, buvant, mangeant sans mesure, et ne manquant pas les occasions de molester les citoyens. L'effronterie des femmes est surtout la cause de ces désordres.

« On estime que la ville renferme cinquante mille âmes. Le conseil est

Digitized by Google

composé de dix-huit citoyens élus et présidé par le juge de droit. Puis vient le patron des citoyens, qui veille aux intérêts et à la sécurité de la ville. Toutes ces personnes choisies par le prince, à cause de la fidélité qu'il leur suppose, lui sont soumises, et il en exige un serment. Voilà comment est composée la magistrature de Vienne, à moins que l'on ne veuille lui adjoindre les préposés chargés de faire payer et de percevoir les impôts, et dont les fonctions ne durent qu'un an.

« Cet office me fait penser à la quantité incroyable de provisions de bouche qui entrent journellement à Vienne. C'est par charretées que l'on y apporte les œufs et les écrevisses, le pain, la viande, le poisson et les volailles de toute espèce, et toutefois, à la chute du jour, il ne reste plus vestige de ces provisions.

« Les vendanges durent quarante jours, et pendant chaque journée, trois cents chars au moins, chargés de vin, font deux ou trois voyages pour en entrer à Vienne. On a le droit d'entrer le vin des champs dans la ville jusqu'à la Saint-Martin. Ce que l'on emmagasine de vin dans cette ville est vraiment incroyable. On y en boit beaucoup, mais on en expédie cependant une grande quantité aussi en lui faisant remonter le Danube. De ce qui se vend de vin au détail, à Vienne, le dixième denier revient au prince, ce qui rapporte annuellement à la chambre deux mille pièces d'or. Pour tout le reste, les droits sont fort légers.

« Du reste, dans cette cité si grande, si noble d'ailleurs, il se commet nuit et jour beaucoup d'excès. Les rixes y dégénèrent souvent en combats. Tantôt ce sont les artisans qui attaquent les jeunes gens des écoles, une autre fois les gens de la cour prennent les armes contre les artisans, ou les ouvriers cherchent dispute à d'autres. Ces désordres n'ont jamais lieu sans qu'il y ait du sang de répandu, et cela arrive souvent, car c'est l'usage ici de ne jamais séparer ceux qui ont pris dispute et qui se battent : les magistrats pas plus que le prince n'y peuvent rien.

« On n'exige aucun droit de ceux qui vendent du vin dans leurs maisons; aussi presque tous les citoyens tiennent-ils cabaret. Ils chauffent leurs étuves, y font la cuisine et y reçoivent les ivrognes et les filles de joie. Ils ne manquent même pas de leur donner à manger gratis, afin de les engager à boire davantage, se réservant de les tromper sur la mesure de la boisson qu'ils paient. Le petit peuple est gourmand, vorace, et tout ce qu'il gagne dans la semaine, il le consomme en un jour de fête. C'est une vilaine populace.

« Le nombre des femmes publiques est très considérable. Outre cela, il y a peu de femmes qui se contentent de leurs maris. Les nobles qui fréquentent la maison des citoyens, trouvent moyen d'entretenir la conversation

Digitized by Google

avec leurs femmes; et, après quelques verres de vin bus, les maris s'en vont et cèdent leur place aux nobles. Rien n'est si commun que les filles qui se marient à leur goût, et à l'insu de leurs parens; pour les veuves, il est rare qu'elles attendent la fin de leur deuil pour contracter de nouveaux liens. Aussi rien n'est moins ordinaire que de connaître les ancêtres de quelqu'un. Il n'y a presque pas d'anciennes familles; presque toutes viennent de dehors ou ne s'y trouvent qu'en passant. On voit assez fréquemment des marchands riches et vieux épouser de jeunes personnes qu'ils laissent promptement veuves. Celles-ci qui, pendant leur mariage, vivaient avec de jeunes amans, les épousent bientôt après; c'est comme cela qu'il arrive si souvent à Vienne qu'aujourd'hui on est pauvre et demain riche. Mais par contre-coup, si ces jeunes époux viennent à survivre à leurs femmes, ils se remarient à leur tour et font circuler la fortune. Très rarement un fils hérite de son père. Dans ce pays, il y a une loi qui veut que des deux époux, le survivant ait la moitié du bien du défunt. De plus la faculté de tester est libre, en sorte que les époux se font fort souvent une donation réciproque. On assure qu'il y a un bon nombre de femmes qui se chargent de débarrasser les épouses de leurs maris quand ils les ennuient; ce qui est constant, c'est que plusieurs citoyens, qui avaient menacé leurs femmes, ont été mis à mort par les amans, gens de noblesse. Au surplus, il n'y a pas ici de loi écrite; on suit les coutumes qui passent pour fort anciennes, et chacun, autant qu'il peut, les invoque et les interprète de manière à ce qu'elles soient favorables à ses intérêts. La justice se vend, et celui qui a de l'or peut pécher impunément; toutes les rigueurs sont réservées aux pauvres. Un serment public, authentique, est scrupuleusement observé; mais, s'il y a moyen de renier sa parole, on n'y manque pas. Les gens de ce pays ne craignent les excommunications qu'autant qu'elles notent d'infamie, ou qu'elles peuvent apporter quelques dommages aux intérêts temporels, car ils observent très peu religieusement les fêtes. On vend et on mange de la viande toute la semaine, et les jours fériés n'interrompent ni le travail ni l'activité dans la ville. »

En lisant le recueil de ces lettres, une question s'est présentée bien souvent à notre esprit. Est-ce la vanité littéraire d'Æneas Sylvius ou la conscience de Pie II, qui en a préparé la publication? Nous pensons que l'une et l'autre ont contribué à lui faire prendre cette détermination. Ces lettres sont au reste de véritables confessions. Il est essentiellement de la nature de l'homme de confesser à ses semblables ce qu'il a vu, ce qu'il sait, ce qu'il a senti, et de faire ces confessions de la manière la plus claire et la plus attachante possible. Tous ceux qui, au moins à deux ou trois époques de leur vie, n'ont pas éprouvé le besoin de cher-

Digitized by Google

cher dans le cœur d'un ami, d'une maîtresse ou du public (car les extrêmes se touchent), un confident de leurs sentimens, de leurs pensées, ou même de ce que l'expérience leur a appris; ces hommes-là, soyez-en sûrs, sont imparfaits ou au moins incomplets. Le bavardage involontaire du cœur et de l'esprit est une des facultés de l'homme qui a le plus contribué à rendre la condition humaine tolérable, et quelquefois même assez douce. Si nous étions tous rigoureusement discrets et prudens, il n'y aurait que des égoïstes sur la terre.

On peut comparer les écrits que laissent successivement les hommes, chez les nations civilisées, à ces lignes de douleur, de joie passagère ou de désespoir, que les prisonniers gravent sur les murs des cachots où ils meurent enfermés.

Ces écrits, lorsque la source en est franche et naturelle, sont des témoignages arrachés à la conviction, à la conscience et aux passions de ceux qui les ont tracés : c'est un certificat que donne de son existence celui qui craint que cette existence ne soit révoquée en doute et ne tombe dans l'oubli. C'est aussi une protestation contre toutes les injustices dont on croit avoir été l'objet pendant sa vie ; enfin c'est une confession faite dans l'intérêt de la vérité absolue, vers laquelle tout homme se précipite malgré lui, sans s'embarrasser des avantages ou des inconvéniens qui peuvent en résulter. On a impérieusement besoin de *sfogarsi*, comme disent les Italiens ; on veut *se débourrer le cœur*, disons-nous avec moins d'élégance, sans doute, mais avec autant d'énergie. Les écrits, les conversations, les aveux, les lettres, les confessions, les mémoires, tout cela n'est que la précieuse transpiration du cœur humain, au moyen de laquelle la vie intellectuelle et expansive devient légère et bienfaisante pour ceux qui la vivent comme pour ceux qui en reçoivent l'influence.

Rien n'est d'une application plus générale à l'espèce humaine, que la fable du *Barbier du roi Midas ;* et, si toutes les plantes avaient la vertu loquace des roseaux du Pactole, il n'y a pas un pouce de terre qui ne fournît des moissons d'histoires, d'aveux et de confessions étranges. Il faut que ce besoin de dire ce que l'on sait, de transmettre une vérité que l'on a reconnue, soit bien naturel et bien fort, puisque les hommes du caractère le plus froid, de l'esprit le plus grave y ont cédé. En voici un exemple curieux :

Boccace raconte qu'un certain marquis de Montferrat, porte-enseigne de l'Église, était passé en Syrie avec l'armée des chrétiens. La vaillance de ce seigneur faisait grand bruit jusqu'à la cour de Philippe, roi de France, qui se disposait lui-même à faire le voyage de la Terre-Sainte. Comme on parlait un jour à ce prince du vaillant marquis, un chevalier,

enchérissant encore sur les éloges que l'on en faisait, assura qu'il n'y avait pas sous le soleil un couple plus parfait que celui que formaient ce marquis et sa femme, ajoutant que si le mari se faisait remarquer parmi tous les chevaliers de renom, son épouse était la plus belle et la plus vertueuse de toutes les femmes.

Ces paroles firent une impression si vive sur l'imagination du roi de France, que, d'après ces mots seulement et sans avoir vu la dame, il se sentit pris d'amour pour elle. Il résolut donc, pour faire le grand voyage qu'il méditait, d'aller s'embarquer à Gênes, afin d'avoir le prétexte de saluer en passant la marquise de Montferrat, se flattant un peu qu'en l'absence du mari il pourrait ne pas mal passer son temps auprès de la femme. Il se mit donc en route, et près de mettre le pied sur les terres de la marquise, il envoya un jour d'avance un officier de confiance pour la prier de vouloir bien le recevoir le lendemain à dîner. Prudente et spirituelle, la marquise fit répondre qu'elle était bien sensible à l'honneur qui lui avait été fait, et que le roi serait le bien venu. Toutefois elle ne tarda pas à faire des réflexions sur la démarche singulière du prince, et soupçonna ce qui était, que les bruits flatteurs répandus sur son compte lui valaient l'honneur de cette visite.

En noble dame de maison, la marquise disposa tout pour recevoir son hôte royal. Plusieurs hommes dévoués à son service ayant été chargés de différentes commissions, elle ne s'en reposa que sur elle-même du soin de veiller aux apprêts du repas. Sans perdre de temps, elle fit rassembler toutes les poules que l'on pût trouver dans le pays, et après avoir fait distribuer cette seule espèce de viande à ses cuisiniers, elle leur ordonna de les accommoder diversement pour le banquet royal.

Le lendemain, le roi arriva, et fut reçu par la marquise avec les honneurs qui lui étaient dus. Le prince, tout favorablement prévenu qu'il pouvait être par les éloges que le chevalier lui avait faits de la dame, la trouva plus aimable, plus séduisante encore qu'il ne se l'était imaginé. Il ne put contenir son admiration et fit hautement les louanges des charmes de la marquise; car son goût pour elle était devenu plus vif encore, depuis que les rêves de son imagination se trouvaient réalisés. Après que l'on eut pris quelque repos dans une salle soigneusement ornée, selon l'étiquette qui doit s'observer auprès d'un si grand roi, le moment du dîner arriva. Le roi et la marquise s'assirent à la même table, et toutes les personnes de la suite prirent place, selon leurs rangs, à des couverts dressés exprès. Le roi mangea successivement de plusieurs mets, but des vins exquis, et, sans rien perdre de la satisfaction que lui causait la vue de la belle marquise, prit grand plaisir à bien dîner. Quand son appétit fut un peu calmé, il

commença à s'apercevoir que les mets, bien que relevés par des sauces très variées, n'étaient cependant composés que de chair de poule. Son étonnement s'accrut encore lorsqu'il fit réflexion que la contrée où il était abondait en gibier de toute espèce, et que d'ailleurs il avait eu le soin de faire annoncer son arrivée un jour d'avance, pendant lequel on devait avoir eu le temps de faire une battue. Le roi de France, moins peut-être encore pour satisfaire sa curiosité à ce sujet, que pour mettre la marquise en train de converser, dit en riant : « Madame, est-ce que dans ce pays il ne naît que des poules et point de coqs ? » La marquise comprit parfaitement l'intention de cette demande, et pensant que le moment opportun de faire connaître ses sentimens était venu, elle répondit fièrement au roi : « Non, monseigneur, mais les femmes, quels que soient les vêtemens, les honneurs et les qualités qui les distinguent, sont faites ici comme ailleurs. » A ces mots, le monarque comprit l'énigme du *banquet des poules*, et se tint pour averti d'être sage.

En voyant intervenir un roi de France et une marquise de Montferrat, en lisant les détails circonstanciés de l'anecdote qui les concerne, qui ne la croirait véritable ? Or, c'est ici que l'impatience du mensonge, si frivole qu'il puisse être, et l'amour de la vérité, toute peu importante qu'on la suppose, triomphent de l'impassibilité du savant. Ce savant n'est autre qu'Alde Manuce, éditeur célèbre du seizième siècle, qui a laissé un recueil de lettres familières écrites en italien, où il ne s'en trouve qu'une seule véritablement intéressante à cause de la citation qu'elle renferme; et c'est celle que je veux faire connaître. La voici :

A M. Pietro Pisone Soazza, a Pise.

Salut.

« J'ai l'intention de m'arrêter à Pise, lieu agréable par lui-même, et qui me le deviendra plus encore par votre conversation. Avant tout, il faut que je réponde à la lettre dans laquelle vous me demandez ce que je pense de la 5e nouvelle de la 1re journée du Décaméron de Boccace, où Fiametta raconte une histoire d'amour au sujet d'une marquise de Montferrat. Je vous dirai que, sous le voile d'un conte, il est souvent arrivé à ce galant homme d'altérer considérablement la vérité. J'en juge ainsi, surtout d'après l'autorité d'un homme de mérite qui est parfaitement en état de juger des ressources du talent de Boccace. Cet homme est M. Paolo Emilio Santorio. Lorsque le monde pourra jouir, comme je le fais en ce moment, des annales qu'il a écrites, je ne crois pas que désormais on puisse attendre rien de meilleur, et de plus parfait en ce genre de composition. Je ne puis donc résister au desir de vous envoyer le morceau qui a trait à la question que

Digitized by Google

vous me faites, et où vous pourrez apprendre la vérité. Vous y verrez d'ailleurs avec quelle éloquence et quel bonheur cet homme rare traite de l'histoire de Naples. Cet extrait est tiré du 3e livre. Adieu, je cesse de vous écrire, car on m'appelle pour souper.

« De Bologne le 21e jour de janvier 1587. »

« Syligaitha, fille naturelle de l'empereur Frédéric II, sœur de Conrad IV, comtesse de Caserte, s'était déclarée contre les entreprises de sa famille et pour la cause des Casertins que les Allemands voulaient soumettre, ainsi que toute la Pouille et la Calabre, à l'empire. Mainfroi, également fils naturel de Frédéric II, mais issu d'une autre mère que celle de Syligaitha, soutenait, au contraire, les intérêts de Conrad. Mainfroi était jeune alors ; sa figure était belle, son caractère audacieux et entreprenant, et son esprit à la fois délié et plein de force. Sous prétexte d'étendre les possessions de l'empereur son frère en Italie, il donnait un libre cours à ses fureurs guerrières en mettant la Pouille à feu et à sang. Pendant ces troubles, Renaud, comte de Caserte et époux de Syligaitha, se tenait tranquille dans son palais, auprès de sa femme, observant avec une joie maligne toutes les horreurs qui se commettaient autour de ses états, dans l'idée qu'elles entraîneraient la perte des princes ses voisins et ses rivaux. Il applaudissait même aux violences exercées par son beau-frère Mainfroi, ne se doutant pas qu'il aurait un jour à en souffrir lui-même.

« Le caractère ardent de Mainfroi lui faisait porter tout à l'extrême. Il méprisait le danger tout autant qu'il aimait la gloire, et il nourrissait au fond de son cœur une passion insurmontable pour les plaisirs de l'amour. Dans les entreprises où cette dernière disposition l'entraînait, il montrait une hardiesse extraordinaire, les difficultés étaient toujours un attrait de plus pour lui. On s'explique alors comment il conçut la plus violente passion pour Syligaitha sa sœur. C'était peu pour lui que les relations politiques qu'il avait avec elle, lui donnassent l'apparence de son ennemi, il ne tint pas plus compte de cet obstacle que du souvenir de son père Frédéric, et des droits de son beau frère Renaud, auxquels ils voulait attenter. Mettant donc toutes ces considérations de côté, il médita son projet criminel, et se prépara, au mépris des lois divines et humaines, à satisfaire la passion que lui inspirait Syligaitha.

« Cette princesse, dit la vieille chronique napolitaine, était jeune, belle et d'une taille avantageuse. Elle avait le teint éclatant, le regard vif; ses cheveux blonds et bouclés descendaient le long de son front vraiment royal, et il y avait dans toute l'habitude de sa personne un certain je ne sais quoi qui lui soumettait tous ceux qui la voyaient. A ces dons, elle

Digitized by Google

en joignait d'autres non moins précieux encore : car, instruite et savante même, elle parlait avec grâce et esprit.

« Mainfroi avait souvent éprouvé le pouvoir de ces charmes. Cette beauté, cette grâce, ce laissez-aller féminin qui s'était déployé si souvent sans crainte en présence d'un frère, excitaient encore son violent amour. Parfois cependant le souvenir de l'honneur de sa famille, de la sainteté des droits de son beau-frère, et par-dessus tout ce doux nom de sœur l'arrêtaient dans l'exécution de son funeste dessein. Ce conflit de sentimens, ce combat intérieur de ses desirs et de ses devoirs, lui causèrent des tourmens si continuels, qu'il ne put bientôt plus prendre ni nourriture ni sommeil. La raison devint muette, et l'amour triompha. Profitant donc d'une absence passagère de Renaud, il alla se présenter à Syligaitha, et, non sans éprouver quelque honte et tant soit peu d'embarras, il lui ouvrit son cœur. Il lui fit entendre que, cédant à un amour qu'il ne pouvait plus vaincre, il la priait de lui pardonner sa demarche, mais que, certainement, il mourrait, si elle ne l'écoutait pas. Au même moment où il prononçait ces mots, des larmes abondantes jaillirent de ses yeux enflammés, il perdit l'usage de sa raison et prodigua confusément les prières et les menaces, comme un homme déterminé à commettre quelque violence. D'abord Syligaitha fut comme pétrifiée; mais bientôt la fureur insensée d'un homme qu'elle connaissait pour ne rien respecter de ce qui s'opposait à ses desirs, lui rendit le sentiment de la crainte. Pâle et tremblante, elle pensa avec effroi au crime de son frère, à l'absence de son époux, et ce ne fut pas sans frémir que ses yeux rencontrèrent le lit conjugal près duquel elle était. La présence de l'incestueux Mainfroi lui fit horreur, et il n'y a pas de supplice qu'elle n'eût bravé pour s'y soustraire.

« Pendant cette cruelle alternative, et tandis que Mainfroi continuait d'exhaler ses prières criminelles, Syligaitha reprit quelque empire sur elle-même et maîtrisa sa peur. Elle fit quelques efforts pour calmer la passion désordonnée de son frère, en cherchant par ses paroles à adoucir les maux qu'il ressentait. Mais la blessure était trop profonde, et le mal avait circulé si long-temps dans les veines de Mainfroi, qu'il n'y avait plus moyen d'agir sur son esprit abattu par la souffrance. Ce n'étaient plus des conseils que demandait Mainfroi, mais un prompt remède.

« Syligaitha sentit bien que, si elle tardait à répondre, l'occasion et la violence serviraient les terribles desseins de son frère; aussi, sans attendre le retour d'un nouvel accès de sa part et dans l'idée de sauver l'honneur de sa race, elle promit au prince criminel de se rendre bientôt à ses vœux, sous la condition seulement qu'il se retirerait à l'instant de chez elle pour se rendre deux jours après à son palais hors des murs de Caserte, où l'ab-

sence de la cour leur laisserait plus de liberté. La promesse fit accepter la condition, et Mainfroi, triomphant dans l'idée de son crime, mesura avec impatience les heures et les instans qui en retardaient l'exécution.

« Enfin le jour désigné arriva. Mainfroi se présente chez Syligaitha, qui avait tout fait préparer pour recevoir son frère avec magnificence. L'heure du rendez-vous avait été fixée au soir, en sorte que la princesse avait eu soin de commander un souper somptueux, dont tous les mets, cependant, étaient composés de chair de poule. Ce fut donc auprès d'une table couverte de vaisselle d'or et d'argent que le frère et la sœur s'assirent. Bien que la faim de Mainfroi fût tant soit peu émoussée par l'espérance d'autres plaisirs qu'il attendait impatiemment, cependant le repas fut gai, il s'y dit des choses agréables, et l'on y but, dit encore la chronique, assez copieusement, ce qui ne contribua pas peu à donner un cours plus rapide aux pensées des deux convives.

« Le repas fini et les serviteurs s'étant retirés, le frère et la sœur demeurèrent seuls dans la pièce qui était la chambre à coucher. La conversation continua, et comme Syligaitha demandait à Mainfroi pourquoi il avait fait si peu d'honneur au festin, et que celui-ci, après en avoir loué l'ordonnance, assurait qu'il y avait pris autant de part que son appétit le lui avait permis, la sœur prit la main de son frère et lui parla ainsi : — Mon frère, tous les mets dont vous avez goûté à ce souper, ont été faits avec de la chair de poule, et leur saveur, quoique légèrement variée, n'était pas très différente, puisque dans le fait tous ces ragoûts étaient composés de la même substance. Croyez-moi, mon frère, il en est de même à l'égard de la variété des plaisirs de l'amour. Le but vers lequel on tend avec une si vive ardeur, que l'imagination se représente sous des couleurs si brillantes et si variées, est au fond toujours le même. — A ce début, le front de Mainfroi se rembrunit; — écoutez-moi, poursuivit Syligaitha, en prenant l'autre main de son frère, écoutez-moi : si mon âge vous a séduit, si mes yeux ont blessé votre cœur, si mes paroles ont produit de l'effet sur votre âme, pensez qu'en vous laissant aller à vos mauvais desseins, vous n'obtiendrez pas une satisfaction différente de celle que vous avez pu éprouver déjà, et que, par cette action, vous attirerez seulement le déshonneur sur notre noble famille. Au nom de Dieu, s'écria Syligaitha en faisant un effort pour retenir les mains de son frère qu'il cherchait à retirer des siennes, par l'âme de notre père ! par notre ancienne maison ! chassez, je vous en supplie, cette fatale idée de souiller le lit d'un autre, le lit de votre allié ! que votre vertu mette un frein à votre passion! Il y a plus de gloire, croyez-moi, à comprimer ses desirs qu'à renverser des villes et des armées ennemies. On fait l'un par la force de l'épée, par la puissance du nombre ou à l'aide du hasard; l'autre

ne s'obtient jamais que par le courage personnel, par la vertu. Rappelez-vous combien de rois et d'empereurs, devenus glorieux au milieu des combats ou dans les conseils, ont été rabaissés dans l'opinion des hommes par les honteux effets de leurs passions privées! Et vous, qui vous distinguez par tant d'éminentes qualités, vous qui êtes un si digne fils de notre noble père, serait-il possible que vous abandonnassiez la voie de la véritable gloire et de la vertu? Voyez des nations entières, des princes illustres, des armées nombreuses qui se font un honneur de vous obéir; placé plus haut qu'eux, obéissez de vous-même aux seules puissances dont vous soyez sujet, la nature et la raison.

« A cet endroit du discours, Mainfroi parut touché, et ne pouvant trouver de paroles pour exprimer ce qu'il sentait, il laissa tomber sa tête sur les mains de sa sœur, qui retenait les siennes, et les couvrit de baisers. — Je vous le dis, reprit Syligaitha émue, la passion que vous nourrissez déshonore un prince; et il est impossible que vous, qui valez tant par vous-même, et qui êtes issu d'une race si illustre, vous vous décidiez à déshonorer, dans son palais, sur son lit nuptial, une sœur mariée noblement. Au surplus, c'est à vous maintenant de réfléchir sur ce qu'il vous reste à faire : je ne suis qu'une femme, jeune et sans force; mais je vous préviens que je suis disposée à user de tous les moyens qui sont en mon pouvoir, pour conserver mon nom pur et sans tache. Pour vous, sur qui repose la destinée de plusieurs royaumes, vous devez considérer le présent et prévoir l'avenir, car aucune action, bonne ou mauvaise, ne demeure inconnue; et, malgré le silence commandé par le respect, la violence ou la crainte, les bouches s'ouvrent, et la renommée parle : plus on emploie de moyens pour la contraindre à se taire, plus elle crie fort. Vous savez, continua en souriant Syligaitha, qui commençait à regarder sa cause comme gagnée auprès de Mainfroi, vous savez que ce que je viens de dire est surtout vrai quand il s'agit des liaisons d'amour; car vous vous abuseriez étrangement, mon frère, si vous imaginiez que cette passion se satisfait du consentement réciproque, mais exclusif, des deux amans qui la partagent. Il n'y a pas de plaisir sans victoire, point de victoire sans trophée : c'est une loi générale de la nature, notre bonheur s'augmente quand on en parle à un ami; et la douleur elle-même, renfermée dans un cœur solitaire, s'éteindrait promptement, si les confidences et les consolations ne la faisaient vivre en l'adoucissant.

« Syligaitha se tut. Mainfroi, distrait pendant la première partie de ce discours, n'avait pas cessé de tenir ses yeux attachés sur sa sœur. La pâleur ou l'agitation de son beau visage, les larmes qu'elle laissait couler, ou la crainte qu'elle exprimait, allaient se peindre, comme dans un miroir,

Digitized by Google

sur la physionomie mobile de Mainfroi, qui, par ses gestes et par son regard seulement, avait tour à tour donné des consolations tendres et hasardé quelques prières ; mais il avait surtout prodigué des caresses respectueuses. Il portait les mains de sa sœur contre ses yeux, rouges de larmes brûlantes ; il les pressait contre les siennes, et les couvrait de longs baisers ; enfin il s'était glissé, dans cette âme ardente et terrible, comme une espèce de repentir qui lui faisait abjurer ses fureurs, mais non son amour. Flattée de cette victoire incertaine, l'aimable Syligaitha crut alors pouvoir montrer quelque confiance à son frère, qu'elle avait toujours tendrement aimé. Au moment où elle lui avait rappelé les dangers de l'indiscrétion des amans heureux, son front s'était calmé, le sourire était revenu sur ses lèvres, et les mains de Mainfroi n'étaient plus captives dans les siennes. De son côté, le jeune prince, dont les transports violens étaient rendus inutiles par la tendresse confiante qu'on lui témoignait, avait laissé percer aussi le sourire sur sa noble et mâle figure. La nuit était venue, et les flambeaux ne jetaient plus qu'une lumière douteuse ; après un festin où les vins de Calabre n'avaient point été épargnés, après tant d'émotions qui s'étaient succédées si rapidement, et enfin, en voyant les effets d'un amour si vif et si indomptable, peut-être que la princesse sentit son cœur s'attendrir et sa vertu s'éteindre. Mainfroi la pressa de nouveau, alors elle ne trouva plus en elle ni la force ni la volonté de se défendre; tout en ce moment, jusqu'aux ténèbres, conspira en faveur de l'amour ; et, dans ce désordre, l'honneur de la race impériale, les droits d'un époux, et les lois les plus sacrées, tout fut oublié par Syligaitha, qui ne pensa plus qu'à Mainfroi. »

Sans cet amour de la vérité, sans ce cri de la conscience du savant Alde Manuce, de cet homme qui ne voulait pas que l'on mentit même dans un conte, nous ne connaitrions pas l'histoire de Syligaitha ; car c'est en vain que j'ai multiplié les recherches pour mettre la main sur les annales de Paul Emile Santorio. Il y a tout lieu de croire qu'à l'exception de cette anecdote, le reste de cet ouvrage, écrit en latin, n'a point été imprimé.

Depuis quinze ou seize ans, il est arrivé un grand malheur en Europe, mais particulièrement en France. On ne croit plus au public. La preuve en est qu'on le méprise, qu'on le mystifie, qu'on ne se donne pas la peine d'interroger ses goûts, ni même de lui présenter avec une clarté suffisante les poèmes, la prose, les idées, enfin tout ce que l'on jette avec dédain à son avidité. Byron, lui qui est devenu pendant un temps l'idole du public, est celui de tous les auteurs de notre temps, qui le premier l'ait traité le plus cavalièrement. Il agit tellement sans façon avec son lecteur, que lorsque la recherche d'une rime l'embarrasse tant soit peu, il finit son vers par un

Digitized by Google

quolibet ou une plaisanterie si commune, que la vanité seule de celui qui lit, peut le décider à en rire; car bien que l'aristocratie ait perdu beaucoup de privilèges, l'impertinence est peut-être celui de tous que la vanité bourgeoise lui garantira le plus long-temps. Plus l'auteur est fat, plus le lecteur est complaisant. Aussi le public ressemble-t-il aujourd'hui à certaines femmes qui n'ont de goûts vifs que pour les hommes qui les méprisent et les maltraitent. Il faut en convenir: en morale comme en littérature, cette disposition n'est pas heureuse.

Oh! qu'il en était autrement lorsque l'écrivain commençait la première page de son livre par ces mots : *Ami lecteur!* Quel amour, quel respect, quelles attentions il avait pour son *ami*, pour ses amis les lecteurs, pour ce public enfin qui, comme le dieu Pan, se cache partout, quoiqu'on ne le voie nulle part! Le public? Oh! je le connais bien. Il a ordinairement de 15 à 30 ans, mais souvent plus de 50. Il s'occupe de lettres, de sciences, mais il est surtout agité par les passions, dominé par une foule de sensations tumultueuses, poussé par une curiosité insatiable. Le vrai public court les champs, les villes, les bibliothèques et les bals masqués; il est armé du scalpel dans l'amphithéâtre, du pinceau à l'atelier, ou il rêve la gloire en regardant de beaux yeux. Le public? Je le vois encore à minuit dans le fond d'une alcôve, sous la forme d'une jeune femme gracieuse, préparant avec soin sa lumière, pour faire la lecture pendant la nuit. Je le vois, ce joli public dont le cœur palpite d'avance à la vue du livre qu'il va dévorer. Il met double oreiller pour être plus à l'aise; il arrange sa couverture avec soin pour éviter les distractions, et bientôt il lit immobile, jusqu'au moment où l'émotion et le plaisir font battre son cœur et rouler des larmes dans ses yeux. Souvent encore il revêt une forme plus grave, car il approche de la vieillesse. Alors plus calme en apparence, mais cependant curieux jusqu'à la passion, de retrouver les souvenirs d'un âge déjà bien éloigné du sien, il bénit en secret le livre qui lui retrace toutes les phases de la vie, qui ranime en lui des sentimens que la réalité ne lui procure plus, qui donne un intérêt rétroactif à l'existence parcourue, aux souvenirs qui s'effacent, aux sentimens qui s'affaiblissent. Et puis, si futile que soit un livre, dès l'instant qu'il est écrit en conscience, il porte son fruit. On le lit ou on le rejette; on l'aime ou on le haït, et de tous les services que l'écrivain puisse rendre à *l'ami lecteur*, le plus utile est de ne pas le laisser indifférent. Sous ce rapport, la correspondance d'Æneas Sylivius Piccolomini aura, je crois, cet avantage, et le traducteur qui la fait connaître se résout d'avance à partager avec l'auteur original la portion de blâme ou d'éloge que l'on jugera à propos de lui donner.

DELÉCLUZE.

Digitized by Google

NOUVELLES

EXPÉDITIONS ANGLAISES

AUX ILES FALKLAND

ET A LA COTE NORD-EST DE LA CHINE.

COLONISATION DES ÎLES MALOUINES.

Un recueil hebdomadaire anglais, l'*Athenæum,* vient de publier sur la prise de possession des îles Malouines par l'Angleterre, dont on a parlé dans ces derniers temps, quelques détails fort intéressans, fournis par un officier de marine qui faisait partie de cette expédition. Avant de les reproduire en partie, nous rappellerons à nos lecteurs que ce groupe d'îles, situé entre les 50 et 53ᵉ degrés de latitude sud, se compose de deux îles principales séparées par un canal étroit, qui, comme toutes les terres de ces parages, offrent une multitude de baies, de criques et d'enfoncemens de difficile accès, et qui sont entourées d'un grand nombre d'îlots de toute grandeur. Les Anglais, dont nous adopterons momentanément la terminologie, ont donné au groupe entier le nom d'îles Falkland, et aux deux principales ceux de Falkland orientale et Falkland occidentale. Byron est le premier qui ait déterminé en 1765 leur

Digitized by Google

véritable position et leur étendue : deux ans plus tard, Macbride en donna une carte si exacte, que les découvertes modernes ne l'ont que très peu améliorée. Bougainville, qui les visita vers la même époque, a donné des détails très étendus sur leur sol, leurs produits et leur climat; enfin les nombreux voyages qui ont été exécutés dans ces dernières années ont complété leur histoire. Nous ne rappellerons que celui de *l'Uranie* qui y fit naufrage, en 1818, en achevant son expédition autour du monde.

L'Espagne, à qui ces îles appartenaient, n'a jamais tenté de les coloniser : en 1767, elle acheta, pour le détruire, un petit établissement que nous avions fondé à Port-Louis (Berkeley des Anglais), sur l'île orientale; en 1774, elle expulsa par la force les Anglais d'un autre établissement qu'ils avaient créé au Port-Egmont, sur la côte nord-ouest de l'île occidentale. Depuis cette époque, les îles Malouines n'étaient plus fréquentées que par quelques bâtimens employés à la pêche de la baleine ou des phoques, qui y touchaient accidentellement, lorsque le gouvernement de Buenos-Ayres, qui en réclame la possession, autorisa, il y a neuf ans, plusieurs individus à s'y établir pour chasser le bétail sauvage. Il y envoya même par la suite un officier avec quelques soldats. Cet établissement est celui dont les Anglais viennent de s'emparer. Nous allons maintenent laisser parler, en l'abrégeant, l'auteur du récit :

« Le gouvernement anglais ayant résolu d'occuper de nouveau les îles Falkland, évacuées en 1774, la *Clio* fit voile dans ce but, de Rio-Janéiro, le 29 novembre 1832, et fut suivie par la *Tyne*, à bord de laquelle j'étais, le 18 décembre. Le 5 janvier, nous prîmes connaissance de Falkland occidentale, à quinze milles de distance, et le 7 nous entrâmes dans le Port-Egmont, son havre principal. Mais le temps étant trop brumeux, nous ne pûmes distinguer nettement la route à suivre pour arriver au mouillage; le lieutenant du bâtiment fut envoyé avec un midshipman, six hommes et des provisions pour trois jours, à la découverte du passage. Le navire devait rester au large jusqu'à son retour. Une forte brise qui survint dans la soirée, nous éloigna de terre, et ce ne fut que le 16, que le temps s'étant éclairci, nous pûmes regagner le port. Nous nous y enfonçâmes hardiment en gouvernant entre l'île Edgecumbe, à gauche, et l'île Saunders, à droite, toutes deux élevées

d'environ six cents pieds, entièrement privées d'arbres et de buissons, et sans autre verdure qu'une étroite lisière de fougère qui serpentait entre les rochers du rivage; l'île entière paraissait noire et flétrie comme nos champs d'Europe au milieu de l'hiver. En approchant du mouillage, nous aperçûmes une baleinière montée par quatre hommes, et nous reconnûmes notre lieutenant, assis à l'arrière, qui agitait son chapeau. Cette baleinière était celle d'un bâtiment américain de Stonington (Massachussets), qu'il avait rencontré dans une baie de la grande île, et dont le capitaine l'avait accueilli en frère, ainsi que son équipage. Ce bâtiment était parti depuis quinze mois pour la pêche des phoques, et dans cet intervalle, il avait réuni environ seize cents peaux, principalement sur la côte occidentale de Patagonie et de la Terre de Feu. Le capitaine regardait ce voyage comme très heureux, chaque peau valant de cinq à seize dollars, sur les marchés des Etats-Unis, suivant leur grandeur et leur qualité, et terme moyen, dix dollars, valeur double de celle qu'elles avaient, il y a cinq ans, en raison de leur rareté toujours croissante. Récemment encore les peaux de phoque s'envoyaient en Chine, mais maintenant elles vont toutes aux Etats-Unis où elles se vendent beaucoup plus cher. L'équipage de cette goëlette se composait de quinze hommes qui ne recevaient aucun salaire, tous étant payés sur les produits de la pêche, comme les équipages des baleiniers.

« Aussitôt que nous eûmes jeté l'ancre, je me rendis à terre sur l'île Saunders, accompagné de quelques-uns de nos officiers qui desiraient se livrer au plaisir de la chasse. C'est dans cette île qu'était situé l'établissement anglais fondé en 1764, et abandonné dix ans après. L'emplacement en avait été choisi sur un terrein légèrement en pente, près d'une petite baie entourée de rochers, dans laquelle un petit ruisseau d'eau douce vient décharger ses eaux avec lenteur. Le peu de fond de la baie, qui est en outre mal abritée contre les vents, l'aridité du sol aux environs, et l'insignifiance du ruisseau, rendent ce lieu tout-à-fait impropre à recevoir un établissement de quelque importance, bien qu'il puisse convenir à un petit nombre d'habitations. Il ne reste plus de celui du siècle dernier qu'une douzaine de maisons ou plutôt de cabanes, dont les murs tombent en ruines, et au milieu desquelles on en remarque une d'une construc-

Digitized by Google

tion plus soignée, qui était sans doute celle du gouverneur. Autour du village, quelques places où l'herbe était plus verte et plus vigoureuse indiquaient les cultures auxquelles s'étaient livrés les colons; mais elles étaient si petites, qu'en vérité elles ne pouvaient leur fournir qu'une chétive quantité de légumes frais : preuve d'un défaut d'énergie dans le gouverneur ou dans ses subordonnés, car le sol est propre à toute espèce de jardinage. Après deux heures de promenade, je retournai au canot, d'où je m'étais considérablement éloigné. En arrivant près du rivage, une fusillade non interrompue et de petits nuages de fumée dans toutes les directions m'annoncèrent le carnage que mes compagnons faisaient du gibier de l'île. Je découvris bientôt deux d'entre eux portant, l'un au bout d'un fusil de munition, une oie énorme, l'autre un courlis au long bec recourbé suspendu à son fusil de chasse. Je ris beaucoup au récit de leurs exploits, qui n'étaient cependant rien auprès de ceux de leurs camarades qui revinrent le soir à bord avec au moins deux cents oies, canards, bécassines et autres oiseaux tous excellens à manger. Le gibier abonde en effet sur ces îles, et n'ayant jamais été effrayé par la présence de l'homme, il se laisse approcher au point qu'on peut le tuer à coups de bâton. Les marais fourmillent de bécassines pareilles à celles d'Europe, qui ne prennent leur vol que lorsqu'on est près de les écraser avec le pied. Les lapins abondent partout où le sol leur permet de se creuser un trou; on les trouve souvent vivant en compagnie avec des pingouins. Un de nos chasseurs me raconta qu'un faucon noir, qui planait depuis quelque temps au-dessus de sa tête, en le voyant approcher d'un amas de roche, avait tout à coup fondu sur lui à plusieurs reprises en tâchant de lui porter des coups de bec, de sorte qu'il s'était vu obligé de le tuer pour se délivrer de ses attaques. Mais à peine le pauvre oiseau fut-il étendu sans vie à ses pieds, qu'il découvrit à quelques pas devant lui la cause de sa fureur; sa femelle était paisiblement occupée à couver ses œufs à l'abri d'une pointe de rocher. Loin de fuir à l'aspect du chasseur, elle resta à la même place, hérissant ses plumes et le menaçant de son bec. Celui-ci se mit à la pousser avec le bout de son fusil pour lui faire quitter son nid; alors elle entra en fureur et se précipita sur lui en jouant à la fois du bec, des griffes et des ailes : il ne put s'en délivrer qu'en la mettant à mort comme son mâle.

Digitized by Google

« Le 12 janvier, nous apprîmes que la *Clio* avait fait voile pour le détroit de Berkeley; nous partîmes pour la rejoindre, et le 14, nous entrâmes dans le détroit. L'île orientale présente le même aspect que l'autre : seulement la teinte sombre du paysage indique de loin que la bruyère y est plus abondante; d'énormes rochers, qui couronnent le sommet des collines, et qui, de loin, ressemblent à des villages en ruine, produisent çà et là l'effet le plus pittoresque. J'en remarquai un surtout qui ressemblait tellement à une tour à moitié écroulée, que je doutai long-temps s'il était l'ouvrage de l'homme ou un jeu de la nature. Peu après, nous découvrîmes, sur la droite, un grand navire échoué sur les bords d'une baie sablonneuse; la plupart de ses voiles qui étaient encore carguées, indiquaient, d'une manière évidente, qu'il avait fait naufrage depuis peu, tandis qu'une tente construite à terre avec des voiles et des esparres, le nombre des hommes qui circulaient aux environs, prouvaient également que l'équipage s'était sauvé. Tous les yeux et toutes les lunettes étaient dirigés sur cet objet intéressant, lorsque nous vîmes quelques-uns des naufragés courir vers quatre canots tirés sur la grève, en lancer un à l'eau, et se diriger sur nous à force de rames; en une demi-heure, ils nous eurent atteints. Nous apprîmes d'eux que le bâtiment échoué était *le Magellan*, parti du Havre pour la pêche de la baleine, et qui, cinq jours auparavant, étant entré dans le détroit pour compléter son eau, avait été jeté à la côte par un coup de vent d'une violence terrible. Ces hommes venaient nous prier d'accorder passage à quelques-uns d'entre eux qui voulaient quitter l'île; les autres s'étaient déterminés à attendre l'arrivée de quelque bâtiment français, qui, du reste, n'excitait pas beaucoup leur impatience, ayant des vivres pour une année sous leur tente, sans parler du bétail, des porcs, des lapins, des oies et du poisson qu'ils se procuraient en abondance et sans difficulté.

« Nous jetâmes l'ancre en face de Berkeley où était situé l'établissement français fondé à peu près dans le même temps que le Port-Egmont fut occupé par les Anglais, et abandonné quelques années avant ce dernier. Il était resté sans habitans depuis cette époque, lorsqu'il y a neuf ans, un Anglais, nommé Schofield, vint s'y établir avec quelques hommes pour chasser le bétail sauvage, descendant de celui laissé par les Français, et en envoyer la chair et les peaux à

Digitized by Google

Buenos-Ayres. Fatigué, au bout d'un an, de sa spéculation, il l'abandonna et fut remplacé par un Français, nommé Vernet, établi à Buenos-Ayres, qui obtint du gouvernement un privilége pour vingt années, et se rendit sur les lieux avec un certain nombre de gauchos et de chevaux accoutumés à chasser le bétail sauvage. Les maisons dont nous voyions sortir de la fumée étaient celles de l'ancien établissement français dont les habitans actuels avaient réparé les murs et le toit. Vernet faisait de bonnes affaires, lorsque l'ordre arriva de Buenos-Ayres de saisir tous les bâtimens naviguant près de ces îles, ainsi que sur la côte de la Terre de Feu et de Patagonie (1). Ce décret devint l'origine d'une dispute entre la république Argentine et les Etats-Unis, dont trois navires avaient été saisis et vendus à l'encan. Lorsque le premier de ces bâtimens arriva à Buenos-Ayres, le capitaine Duncan, commandant la *Lexington*, en demanda la restitution et une indemnité; n'obtenant aucune réponse satisfaisante, il fit voile pour Berkeley, s'empara de tous ceux qui avaient pris part à la capture des navires, et emmena leurs chefs aux États-Unis pour y être jugés comme pirates, après avoir désarmé le reste de la population. Cet événement fut fatal à Vernet, qui non-seulement perdit la plupart des hommes qui lui avaient été enlevés de force, mais encore beaucoup d'autres qui le quittèrent pour retourner à Buenos-Ayres. Le gouvernement de cette république envoya alors, pour protéger l'établissement, un détachement de soldats sous les ordres d'un colonel et d'un officier subalterne. Ce détachement se composait en partie d'hommes dont les crimes rendaient l'expulsion hors du pays nécessaire. Le résultat de ce choix impolitique fut un complot contre les autorités de l'île et l'assassinat du commandant. L'établissement resta ainsi à la merci de cette troupe de scélérats jusqu'à ce qu'un bâtiment français, arrivé une semaine avant nous, s'empara des chefs, et les envoya prisonniers à Buenos-Ayres.

(1) Ici l'auteur s'exprime trop vaguement et d'une manière inexacte. Ce décret ne regardait que les bâtimens qui venaient faire la pêche du phoque sur les côtes de Patagonie et aux Malouines, dont Buenos-Ayres réclame la propriété. Les Anglais et les Américains venaient faire cette pêche jusqu'aux portes de Montevideo au détriment des habitans du pays.

Digitized by Google

« L'apparition de la *Clio* et de la *Tyne* détermina le reste de la garnison à partir sur la goëlette de guerre buenos-ayrienne la *Sarandi*, et le pavillon anglais fut arboré sur l'île. Le 16, le temps m'ayant permis de débarquer, je me fis mettre à terre avec quelques-uns de nos officiers, à un mille environ de l'établissement. Après avoir traversé un ravin étroit, dans le fond duquel coulait un petit ruisseau, nous arrivâmes à la maison principale où demeurait le commandant, et qui datait du siècle dernier ; Vernet l'avait réparée, et l'avait recouverte d'un toit en bardeaux qu'il avait apportés de Buenos-Ayres. L'épaisseur des murs et la grandeur du foyer étaient parfaitement appropriés au froid et à l'humidité du pays. Dans la cuisine brûlait un énorme feu de tourbe près duquel était accroupie une grosse négresse occupée à faire frire, dans une poêle, de la viande de bœuf coupée en morceaux, qu'elle retournait avec un couteau de boucher. La maison ne contenait que trois chambres, dans la plus grande desquelles se trouvaient un sofa assez propre, un piano en mauvais état, et une guitare, dont la plupart des cordes avaient été arrachées. Ces objets, qui indiquaient qu'une femme avait vécu dans ce lieu, excitèrent ma curiosité, et en réponse à mes questions, on me raconta les détails suivans.

« Le colonel Vier, qui commandait la garnison, était Français de naissance, et s'était élevé rapidement, par son courage, au grade qu'il occupait dans l'armée de Buenos-Ayres. Dans une de ces commotions politiques, si fréquentes dans ce beau pays, il eut l'occasion de protéger une famille qui n'avait pour tout enfant qu'une jeune demoiselle de dix-huit ans, dont les charmes firent sur lui la plus vive impression. Après quelques entrevues, il déclara sa passion, et obtint la main de celle qu'il aimait. Un mois après leur union, la guerre civile étant devenue imminente, le colonel Vier, qui ne voulait pas y prendre part, demanda le commandement du détachement envoyé aux Malouines, et partit avec la compagne qui devait désormais partager ses dangers et ses plaisirs.

« Elle était accouchée depuis trois jours, et son mari, épuisé de fatigue, venait de quitter la chambre où elle reposait, afin de ne pas troubler son sommeil, lorsque quatre misérables sous ses ordres se présentèrent dans l'intention de l'assassiner. Quoique le colonel

eût des armes sous la main, plus inquiet de la santé de celle qu'il aimait que de sa propre sûreté, il eut recours aux prières pour engager ces bandits à abandonner leur horrible dessein, ou du moins pour obtenir d'eux qu'ils le tuassent à quelque distance de la maison: il parurent y consentir; mais à peine eut-il franchi le seuil de la porte, qu'ils l'égorgèrent à coups de bayonnette, puis jetèrent son cadavre dans un fossé, où il resta plusieurs jours. La terreur que ce crime avait inspirée était si vive, que personne n'osa lui donner la sépulture, ni même chasser les vautours qui venaient se disputer à grands cris ces restes mutilés. Cet événement ne put être dérobé long-temps à la connaissance de la jeune veuve, sur laquelle il produisit un effet terrible, quoiqu'on eût employé les plus grands ménagemens pour le lui annoncer. Aux pleurs qu'elle répandit, et aux cris sans suite qu'elle poussa pendant trois jours, succéda une folie furieuse, pendant laquelle elle montrait du doigt le corps sanglant de son mari qu'elle croyait sans cesse avoir sous les yeux, et priait les assassins d'épargner son enfant. On la porta dans cet état à bord de la *Sarandi*, qui la conduisit à Buenos-Ayres. La guitare et le piano dont j'ai parlé, appartenaient à cette infortunée, et avaient charmé ses loisirs dans cette solitude.

« Vernet étant à Buenos-Ayres lors de notre arrivée, la direction de l'établissement était retombée sur un Français, nommé Louis Simon, qui avait vécu vingt-deux ans parmi les gauchos et les Indiens, et qui pouvait le disputer au premier d'entre eux en habileté à *lacer* et dépouiller un bœuf, et sur un Irlandais de Dublin, qui résidait depuis quatre ans dans l'île. Le reste se composait d'un tailleur allemand, d'un pêcheur des Canaries, d'un matelot Anglais, quatre gauchos, quatre Indiens, trois femmes de couleur et deux enfans. Les quatre Indiens avaient été condamnés à la déportation sur ces îles pour divers vols qu'ils avaient commis dans les environs de Montevideo. Le seul que j'aie vu était d'une constitution athlétique, avec une figure basanée et une double rangée de dents qui eussent fait envie à un vieil épicurien invité à un dîner de cérémonie. Loin d'être honteux de ses crimes, chaque allusion qu'on y faisait en plaisantant, faisait naître sur sa figure un sourire pareil à celui d'une coquette à qui on adresse un compliment sur sa

Digitized by Google

beauté. Lui et ses compagnons vendirent sans difficulté leurs boules et leurs lacets à nos officiers à raison d'une piastre chaque, monnaie qui commençait à s'effacer de leur souvenir, Vernet ne payant son monde qu'en billets échangeables, à la volonté du porteur, contre des ustensiles, des couvertures, du tabac, etc. Le plus ancien habitant de l'île était un gaucho qui y était depuis huit ans, et qui paraissait parfaitement satisfait de son sort. Il possédait, en effet, une joyeuse compagne, basanée comme lui, pour tenir sa maison en ordre, sans parler d'une marmite, d'une poêle, deux casseroles, trois assiettes, deux couteaux à manche en bois, une fourchette édentée et une vieille table boiteuse, richesses qu'il ne serait jamais parvenu à acquérir dans son pays, s'il en faut croire les voyageurs.

« Quoiqu'il existât près des maisons plusieurs jardins entourés de murs où croissaient en abondance des choux, des carottes, des laitues, etc., au milieu des orties et d'autres mauvaises herbes, on n'apercevait aucun indice de culture récente, si ce n'est un carré de pommes de terre appartenant au petit tailleur allemand; les habitudes des gauchos sont, en effet, de telle nature, que rien ne peut les engager à travailler à la terre; la seule occupation à laquelle ils condescendent à se livrer, est de donner la chasse avec leurs lacets et leurs boules aux bœufs sauvages, d'en enlever la peau et d'en découper la chair. Leur nourriture ne consistait donc, pendant la plus grande partie de l'année, qu'en viande qu'ils arrosaient avec ce qu'on appelle *thé des îles Falkland,* espèce d'infusion faite avec les feuilles d'une plante rampante qui ressemble à l'airelle, et qui est assez agréable, quoiqu'elle ait moins de parfum que le thé de la Chine. De temps en temps ils obtenaient par échange des baleiniers, quelques sacs de biscuit, un peu de sucre et d'autres articles du même genre; mais ces objets de luxe étaient ordinairement accaparés par le gouverneur et le lieutenant-gouverneur, noms que nos matelots donnaient en riant aux deux suppléans de Vernet. Le peu de pommes de terre et de légumes qu'on a cultivés jusqu'ici étaient de première qualité; et je ne doute nullement que l'orge et l'avoine n'y réussissent également, si on les cultivait à l'abri des vents du sud-ouest, qui sont trop violens pour que les tiges des céréales puissent leur résister. Jusqu'à cette époque, les colons ne

Digitized by Google

s'étaient pas livrés à la pêche de la baleine et des phoques. La seule source de bénéfices qu'eût Vernet, outre le bétail, était la pêche du mulet qu'il envoyait salé et desséché à Buenos-Ayres, où il se vendait promptement et avec avantage. On estime actuellement la quantité de bétail existant sur les îles Falkland à sept mille têtes, et les gauchos m'ont affirmé qu'elles pourraient en nourrir aisément quarante mille, ce qu'ils sont à même de juger mieux que personne. Environ six mille ont été tuées depuis que Vernet a pris possession du pays. On ne prépare que la chair des vaches; les mâles, n'ayant point subi la castration, ne sont mis à mort que pour leur peau. Cette destruction continuelle a considérablement diminué le bétail, et il aura disparu dans quelques années, si on n'y met ordre. Nous achetâmes, pour l'approvisionnement du navire, huit vaches que nous payâmes cinq piastres chacune, sans la peau: elles pesaient, terme moyen, 270 livres; leur chair, d'un rouge foncé, était entièrement privée de graisse, et, quoique tendre, avait un goût particulier qui, du reste, n'était pas désagréable.

« Les chevaux sauvages, étant d'une taille trop petite pour servir à chasser le bétail, ne sont lacés que pour leurs peaux. Ceux que j'ai vus étaient de diverses couleurs: presque tous avaient le front et les pieds blancs. Leur poil est grossier et épais et leur taille un peu plus petite que celle des chevaux de France, ce qu'il faut attribuer à l'intempérie du climat et à la qualité inférieure des pâturages. Les lapins étaient de couleurs aussi variées que ceux de l'île Saunders; les gris étaient les plus communs, et ensuite les blancs et les noirs. Les gauchos les chassent avec des chiens et s'en emparent en creusant la terre, lorsqu'ils se réfugient dans leurs trous; nous les achetions, vivans ou morts, un schelling ou dix-huit pence la pièce. On pourra se faire une idée de leur nombre lorsqu'on saura que dans l'espace de deux ans Louis Simon avait rassemblé huit cents douzaines de leurs peaux. Outre le bétail, les chevaux, les cochons et les lapins, les seuls quadrupèdes qui existent dans ces îles, sont des renards, des rats et des souris. On n'y voit aucune espèce de reptiles, de grenouilles ou d'insectes, à l'exception du ver de terre ordinaire. »

Le but que se propose le gouvernement anglais en reprenant possession de ces îles est, sans doute, de les coloniser, car des ports

Digitized by Google

de relâche dans ces parages sont absolument indispensables pour les nombreux bâtimens qui vont dans la mer du sud, ou qui en reviennent, et pour le commerce de l'Angleterre, des États-Unis, du Chili et du Pérou. Cette colonisation ne servirait pas moins l'humanité en offrant un lieu de refuge aux navires en détresse, qui n'ont actuellement aucun pays civilisé à leur portée, à moins de huit cent milles des parages orageux du cap Horn. Le détroit de Berkeley dans l'île orientale, Port-Egmont et New Island Harbour dans l'île occidentale, sont les points qui conviennent le mieux pour fonder des établissemens.

—

EXPÉDITION A LA CÔTE NORD-EST DE LA CHINE.

Il n'est peut-être aucun pays maritime qui soit moins connu des Européens que la péninsule de la Corée ; le peu qu'on en sait se borne à un récit de quelques Hollandais qui firent naufrage sur ses côtes, et à une histoire diffuse et incomplète écrite par les jésuites, auxquels M. Klaproth a ajouté dernièrement la traduction d'une description japonaise de la Corée, de Jesso et de Loo-Choo, qui a été publiée par la Société pour la traduction des ouvrages asiatiques, et qui forme une des plus curieuses parties de la collection. En 1831, les Anglais établis à Canton, fatigués des avanies et des entraves perpétuelles qu'ils éprouvaient de la part des marchands *hongs* et des mandarins, résolurent de chercher un nouveau débouché pour leur commerce sur la côte nord-est de la Chine, et y expédièrent l'*Amherst*, sous les ordres du capitaine Lindsay, sans s'assurer auparavant de l'autorisation des directeurs de la compagnie des Indes. Deux relations de ce voyage viennent d'être publiées par ordre de la chambre des communes : l'une écrite par le capitaine Lindsay, l'autre par le célèbre missionnaire méthodiste M. Gutzlaff, qui accompagnait l'expédition en qualité d'interprète. Nous emprunterons à la première les détails suivans qui montrent que les Coréens n'ont pas moins d'aversion pour les étrangers que les Chinois.

« Le 18, au point du jour, nous descendîmes à terre et nous

Digitized by Google

nous dirigeâmes sur un village situé à un mille environ de la côte. Nous rencontrâmes bientôt plusieurs personnes auxquelles je montrai un papier préparé d'avance, sur lequel était écrit que nous étions Anglais, que nous venions en amis, que nous étions porteurs d'une lettre et de présens pour le roi de Corée; enfin, que nous désirions nous entendre, à ce sujet, avec quelques mandarins, et en outre acheter des provisions fraîches de différentes espèces. Ces explications parurent d'abord suffisantes; mais en approchant du village, des groupes nombreux vinrent à notre rencontre, parmi lesquels étaient beaucoup d'individus décemment vêtus, et portant ce chapeau à larges bords que le capitaine Hall a décrit dans son voyage. Je montrai le papier à chacun de ces groupes à mesure qu'ils arrivaient près de nous. Il était évident qu'ils n'étaient pas d'accord entre eux sur la réception qu'ils devaient nous faire; tous, cependant, témoignaient de la répugnance à nous voir entrer dans le village. Un homme parut peu après, marchant à pas précipités, et tenant en main un fusil à mèche. Il vint droit à moi d'un air insolent : mais lorsque je lui eus fait voir le papier, il me prit amicalement par le bras, et me fit signe de m'asseoir à terre. Néanmoins, desirant atteindre le village, tandis que les dispositions amicales des habitans duraient encore, je continuai ma route sans m'inquiéter de son invitation, et nous arrivâmes à une hutte éloignée d'environ deux cents pas du village. Là, on nous fit entendre, de manière à ne nous laisser aucun doute, que nous ne pouvions aller plus loin. La foule nous entoura pour s'opposer à notre marche; plusieurs individus me saisirent brusquement par le bras, en me tirant pour me faire asseoir sur une natte. Deux vieillards s'avancèrent alors, et s'étant assis par terre, un secrétaire déploya un rouleau de papier, et écrivit sous la dictée de l'un d'eux, en réponse à notre papier : qu'attendu qu'on ne pouvait nous vendre aucunes provisions dans ce village, nous ferions bien de partir sur-le-champ, et de nous rendre à trente *ly* plus loin dans le nord où nous trouverions un mandarin avec qui nous pourrions communiquer. Nous commençâmes alors avec eux une conversation qui dura assez long-temps, en écrivant chacun de notre côté ce que nous voulions nous dire. Ils me demandèrent de leur faire part du contenu de la lettre adressée au roi; à quoi je répondis

Digitized by Google

que je ne pouvais la communiquer qu'à un mandarin du premier rang, et que je les priais en conséquence d'en faire venir un. Ils terminaient presque toutes leurs phrases en nous engageant à partir sans retard. Pendant cette discussion qui se passait au milieu de conversations bruyantes, différens avis paraissaient partager les esprits; enfin, le parti qui nous était contraire l'emporta, et un homme eut l'audace d'écrire : « Si vous ne partez pas à l'instant, on va faire venir des soldats pour vous couper la tête; » à quoi il ajouta un moment après: « Partez, sinon vous vous en trouverez mal; votre vie n'est pas en sûreté ici. » M. Gutzlaff, en réponse à cette insolente injonction, écrivit : « Qui êtes-vous? et de quelle autorité êtes-vous revêtu pour vous servir d'un langage aussi hardi? Si votre roi le savait, il vous punirait sévèrement pour nous traiter ainsi, nous qui sommes ses amis. » Cette menace effraya la foule, qui, cependant, n'en continua pas moins de nous presser, par signes, de retourner à bord. »

Dans son entrevue avec les chefs coréens, qui eut lieu quelque temps après, dans un autre village, le capitaine Lindsay fit également preuve d'une fermeté propre à leur inspirer du respect envers les Européens.

« Vers les quatre heures de l'après-midi, M. Gutzlaff et moi nous partîmes dans la chaloupe, accompagnés de nos deux amis, qui, à mesure que le moment de l'entrevue approchait, témoignaient par leurs gestes qu'ils n'étaient nullement à leur aise. Nous nous dirigeâmes sur le village où résident temporairement les chefs, et nous débarquâmes sur la grève, au milieu d'une cinquantaine de Coréens à figures sauvages, dont quelques-uns remplissaient à l'occasion les fonctions de bourreau, et qui auraient voulu nous voir bien loin. Yang-yih avait également perdu toute sa vivacité, et écrivit avec un pinceau que les chefs étaient absens, et que nous ferions mieux de revenir le lendemain matin; mais il était alors trop tard pour reculer, et je voulus en finir. Nous marchions vers l'une des portes du village, entouré d'une forte palissade de douze pieds de haut, qui empêche d'en apercevoir les maisons. Comme nous en approchions, nous entendîmes le son des trompettes, et nous aperçûmes deux soldats venant à nous en sonnant de toute la force de leurs poumons. Ils arrivèrent à la

Digitized by Google

porte en même temps que nous; et, se plaçant l'un à côté de l'autre, comme pour nous en défendre l'entrée, ils tirèrent de leurs instrumens un son éclatant qui nous perça les oreilles. La surprise nous arrêta tout-à-coup; mais, presque aussitôt, nous vîmes le vieux chef Li, accompagné de Kin, venant à notre rencontre dans des chaises portées par quatre hommes. Li était assis sur une peau de tigre, et avait un costume très pittoresque. Les trompettes marchèrent alors en avant, et nous restâmes à la même place, attendant ce qui allait se passer. En arrivant près de nous, les deux chefs nous saluèrent poliment, descendirent de leurs chaises, et nous firent signe de les accompagner au rivage, où une vingtaine d'individus étaient occupés à élever une espèce de tente. Nous répondîmes que, venant pour traiter d'une affaire publique, nous espérions que nous serions invités à remettre nos lettres de créances d'une manière plus convenable; mais les chefs nous montrèrent de nouveau la tente; et, après avoir dit quelques mots à nos deux amis, ils remontèrent dans leurs chaises, et se dirigèrent vers le rivage, accompagnés de deux trompettes en tête du cortège, deux à la suite, et quatre ou cinq soldats, tous sans armes. Nos deux amis nous prirent alors par le bras et nous engagèrent par signes à suivre les chefs, mais nous leur témoignâmes notre mécontement de cette réception, et pendant que M. Gutzlaff écrivait, je me frayai peu à peu et sans violence, un passage à travers une dixaine d'individus qui occupaient l'entrée de la rue, et je gagnai la galerie d'une maison voisine, en déclarant que je recevrais là mon audience. En me voyant entrer dans cette maison, la foule poussa des cris horribles, et un soldat courut prévenir les chefs de ce qui venait de se passer. Deux minutes après, un autre cri se fit entendre, et je vis quatre soldats courant le long du rivage, saisir deux hommes coiffés de grands chapeaux à larges bords, et reprendre leur course avec leurs victimes en les entraînant du côté des chefs, qui étaient toujours dans leurs chaises à porteur à côté de la tente. Les deux accusés se mirent à genoux en arrivant près d'eux, puis on les fit coucher à plat ventre, et pendant qu'un homme levait leurs vêtemens, un autre apporta deux longues lattes et les remit aux soldats qui se tinrent prêts à infliger une punition exemplaire aux deux malheureux.

« Pendant ce temps, nous nous étions rapprochés pour voir ce qui se passait, et nous arrivâmes au moment même où l'exécution allait commencer. Je ne pus souffrir que des innocens fussent punis pour une faute que j'avais commise : je m'approchai d'un des soldats qui avait le bras levé pour frapper et le fis reculer de quelques pas : en même temps, un nègre de notre équipage arracha la latte des mains de l'autre soldat et la jeta à quelque distance. Deux cents personnes étaient rassemblées en ce moment autour des deux chefs qui étaient toujours dans leurs chaises et qui paraissaient ne savoir trop que faire. Enfin, sur un mot qu'écrivit M. Gutzlaff, ils donnèrent l'ordre de relâcher les deux prisonniers, et ceux-ci décampèrent à toute jambes.

« Les chefs quittèrent alors leurs chaises et entrèrent sous la tente en nous invitant à les suivre ; on étendit à terre des nattes qui furent recouvertes de peaux de tigres, et nous nous assîmes tous. Après quelques signes échangés de part et d'autre, Li écrivit que je lui confiasse la lettre pour le roi, et sans réfléchir, je la lui remis entre les mains. Je compris sur-le-champ que j'avais eu tort, et que le seul moyen de pénétrer dans le village, était de refuser de livrer la lettre ailleurs que là ; mais il était trop tard, et je voulus en vain réparer la faute diplomatique que j'avais commise, lorsque les chefs m'invitèrent à faire sortir de la chaloupe les présens que nous avions pour sa majesté coréenne. Je m'y refusai, sous prétexte que des présens destinés à un si grand roi ne pouvaient être offerts d'une manière aussi peu respectueuse, sous une misérable tente comme celle où nous étions. Cette observation parut les mettre dans le plus grand embarras ; ils cherchèrent à s'excuser en nous disant qu'ils avaient le plus grand respect pour notre mission et l'honorable nation à laquelle nous appartenions, mais que leurs lois leur défendaient de nous recevoir dans le village. Ils cédèrent enfin à mes instances, et nous fûmes conduits dans une maison où l'on nous servit des rafraîchissemens. »

La lettre et les présens, quoique ayant été reçus, ne furent pas envoyés au roi, ou si cela eut lieu, sa majesté refusa de les accepter. Cette dernière conjecture est la plus probable, vu le temps qui s'écoula entre leur réception par les chefs et leur restitution. Le capitaine

Digitized by Google

Lindsay attribue, non sans raison, le peu de succès de sa mission, aux intrigues des Chinois qui se trouvaient dans le pays.

De la Corée, l'*Amherst* se rendit aux îles Loo-choo, où tous ses efforts pour établir des relations commerciales furent également sans résultats. Le capitaine Lindsay fit voile ensuite pour Canton. Bien qu'il ait échoué complètement dans sa mission, il n'en pense pas moins que ceux qui viendront après lui sont assurés d'être plus heureux. En attendant, les directeurs de la compagnie des Indes ont blâmé cette expédition, faite sans leurs ordres, et il est probable qu'il se passera un temps considérable avant qu'une nouvelle tentative ait lieu.

(*Athenæum*.)

LA

DUCHESSE DE BERRY

AU CHATEAU DE NANTES.

FRAGMENT.

Au château, la duchesse de Berry me manifesta le desir d'écrire à son frère, le roi de Naples, et à sa sœur, la reine d'Espagne; je n'ai à leur faire part, me dit-elle, que de ma mauvaise aventure; j'ai peur qu'ils ne soient inquiets de ma santé, et que, vu l'éloignement où nous sommes les uns des autres, des rapports faux ne leur soient faits. — A propos, ajouta-t-elle, qu'est-ce que vous pensez de la conduite de ma sœur d'Espagne? — Mais, Madame, répondis-je, je crois qu'elle suit la bonne route. — Tant mieux, reprit-elle en soupirant; pourvu qu'elle arrive à bien. Louis XVI a commencé comme elle.

En ce moment je demandai à Madame la permission de prendre congé d'elle: le général d'Erlon et le préfet passaient une revue à laquelle je ne pouvais me dispenser d'assister. — Quand vous reverrai-je? me dit-elle.

— Mais, quand Votre Altesse voudra me faire demander; elle sait que je suis à ses ordres.

— Et vous vous y rendrez? continua-t-elle en souriant.

— Ce sera à la fois un devoir et un honneur pour moi. — A ces mots je m'inclinai et sortis.

A peine avais-je fait trente pas hors du château, qu'un trompette de gendarmerie me rejoignit tout essoufflé, et me dit que Madame *m'ordonnait* de me rendre à l'instant auprès d'elle; il ajouta que la duchesse paraissait furieuse contre moi. Je lui demandai s'il connaissait le motif de cette colère subite; il me répondit que d'après quelques mots qu'il lui avait entendu dire à mademoiselle de Kersabiec, il l'attribuait à ce que M. de Ménars, au lieu d'avoir été placé dans son antichambre, avait été conduit dans la tour. Craignant qu'effectivement on n'eût pas eu pour lui tous les égards que j'avais recommandés, je me rendis aussitôt chez M. de Ménars, et le trouvai si malade, qu'il s'était jeté sur son lit sans avoir la force de se déshabiller. Je lui offris d'être son valet de chambre, mais comme il n'y avait encore ni chaise ni table dans son appartement, et qu'il ne pouvait se tenir debout, ce n'était pas un office facile à remplir: j'appelai à mon secours un gendarme, et nous parvînmes à nous deux à le mettre au lit. Lorsqu'il fut couché, je lui dis que Madame venait de me faire rappeler, et que nous allions probablement avoir une scène à cause de sa séparation d'avec elle. Il me dit de la tranquilliser sur son état, et de l'assurer qu'il sentait lui-même que ce n'était qu'une faiblesse passagère, et surtout d'appuyer sur ce qu'il était très content de son nouveau logement, afin de détourner, autant que possible, l'orage qui m'attendait.

Je me rendis immédiatement chez Madame. Lorsqu'elle m'aperçut, elle bondit plutôt qu'elle ne s'avança vers moi.

— Ah! ah! monsieur, me dit-elle d'une voix altérée par la colère, ah! c'est comme cela que vous commencez, c'est ainsi que vous tenez vos promesses; cela promet pour l'avenir. C'est affreux!

— Qu'y a-t-il donc, Madame? lui demandai-je.

— Il y a que vous m'aviez promis de ne me séparer d'aucun de mes compagnons, et voilà déjà que pour débuter vous mettez Ménars dans un autre corps de logis que le mien.

— Madame est dans l'erreur, répondis-je; M. de Ménars est dans la tour, il est vrai, mais la tour tient au corps de logis qu'habite Madame.

— Oui, mais il faut descendre et remonter par un autre escalier.

— Votre Altesse se trompe encore, repris-je, on peut se rendre chez M. de Ménars en descendant au premier et en suivant les appartemens.

— Si cela est ainsi, allons-y, monsieur, me dit-elle, je veux voir ce pauvre Ménars à l'instant.

Digitized by Google

A ces mots elle me prit le bras et m'entraîna vers la porte. Je l'arrêtai.

— Est-ce que Madame ne se souvient plus qu'elle est aux arrêts?

— Ah! c'est vrai, dit-elle en soupirant, je me croyais encore dans un château, tandis que je suis dans une prison. Au moins j'espère, général, qu'il ne m'est point défendu de faire prendre de ses nouvelles.

— J'ai voulu en apporter moi-même à Votre Altesse Royale, et je viens de chez lui.

— Eh bien! comment va-t-il?

Je racontai alors à Madame les soins que j'avais pris de lui. Ces marques d'attention, qu'elle sentit que j'avais données à elle-même bien plus qu'à M. de Ménars, la touchèrent vivement. — Général, me dit-elle d'un ton qui annonçait que toute sa colère était évanouie, je vous remercie de votre bonté pour Ménars; mais il la mérite bien, car il n'était point partisan de mon équipée. Il me fit d'instantes prières pour me dissuader; mais lorsqu'il vit que j'étais bien décidée; il me dit: « Madame, voilà seize ans que je suis près de vous, et mon devoir est de vous suivre, mais cette fois ce sera sans applaudir à vos projets, qui ne peuvent que produire les plus fâcheux résultats, pour vous et pour la France. » Elle se tut un instant, puis ajouta avec un soupir: il avait peut-être raison, ce pauvre Ménars!

Il ne fallait plus songer à ma revue, je restai donc avec Madame jusqu'au moment du dîner. On vint lui annoncer qu'il était prêt, je lui offris alors le bras pour la conduire dans la salle à manger.

— Si je ne craignais pas que l'on ne dît que je cherche à vous séduire, général, je vous proposerais de partager mon repas.

— Et moi, madame, si je n'avais pas peur d'être séduit, j'accepterais volontiers, car je n'ai rien pris depuis hier onze heures du matin.

— Comment, vous n'avez pas dîné hier?

— Pas plus que Votre Altesse.

— Alors j'aurais tort de vous en vouloir, dit-elle en souriant, nous sommes quittes. — A propos, continua-t-elle, si je suis en prison, j'espère du moins que je ne suis pas au secret, et que M. Guibourg pourra dîner avec moi?

— Je n'y vois pas d'inconvénient, madame, d'autant plus que je pense que c'est la dernière fois qu'il aura cet honneur.

Soit qu'elle n'entendit pas ces paroles, soit qu'elle n'y fît pas attention, la duchesse ne me répondit point, et comme nous étions arrivés à la salle à manger, elle s'assit à table; je restai debout près d'elle.

— A propos, général, me dit-elle alors, me sera-t-il permis d'avoir des journaux?

— Je n'y vois aucun inconvénient, Madame, et si Votre Altesse Royale veut m'indiquer ceux qu'elle desire lire?

— Mais voyons. — *L'Écho* d'abord, *la Quotidienne* et *le Constitutionnel.*

— Vous, madame, *le Constitutionnel?*

— Pourquoi pas?

— Seriez-vous prête à abjurer votre politique comme Henri IV a fait sa religion, et diriez-vous : Paris vaut bien une charte?

— Croyez-vous que sa lecture pourrait me convertir?

— Certes, c'est un journal très serré de raisonnement, et très entraînant de conviction.

— C'est égal, je me risque : je voudrais aussi *le Courrier Français.*

— *Le Courrier!* mais Votre Altesse n'y pense pas, elle va devenir jacobine.

— Ecoutez, général, moi, j'aime tout ce qui est franc et loyal, et *le Courrier* est franc et loyal : je desire aussi *l'Ami de la Charte.*

— Oh! pour le coup!..

— Celui-là, c'est pour un autre motif, général, me dit-elle avec une extrême mélancolie, celui-là m'appelle toujours *Caroline,* et c'est mon nom de jeune fille, et je le regrette, car mon nom de femme ne m'a pas porté bonheur.

En ce moment M. Maurice Duval entra; il venait de la revue : comme la première fois, il négligea de se faire annoncer; comme la première fois, il souleva son chapeau à peine. Il paraît que ce jour-là M. le préfet était comme madame la duchesse de Berri et moi : il avait faim. Il alla droit au buffet où l'on venait de porter des perdreaux desservis de la table de Madame. Il se fit donner une fourchette et un couteau, et se mit à manger, tournant le dos à la duchesse.

Madame le regarda avec une expression que je n'oublierai jamais, et reportant les yeux sur moi :

— Général, me dit-elle, savez-vous ce que je regrette le plus dans le rang que j'ai perdu?

— Non, Votre Altesse.

— Deux huissiers pour me faire raison de monsieur.

Cette conduite m'avait révolté comme la duchesse, et pour n'en être pas témoin, je me levai et sortis.

C'était la première fois que je voyais Madame, et j'avoue que l'impression qu'elle fit sur moi ne s'effacera jamais.

Marie-Caroline, comme toutes les jeunes filles napolitaines, quel que soit le rang dans lequel elles sont nées, n'a reçu que peu ou point d'éducation : chez elle, tout est nature et instinct; les exigences de l'étiquette lui

sont insupportables, et les formes du monde inconnues. Elle se laisse entraîner sans essayer de se retenir, et se livre avec un abandon naïf aussitôt qu'on lui a inspiré quelque confiance. Capable de supporter toutes les fatigues et tous les dangers avec la patience et le courage d'un soldat, la moindre contradiction l'exaspère; alors sa figure, naturellement pâle, s'anime; elle crie et bondit, menace et pleure comme un enfant; puis, bientôt, comme un enfant encore, aussitôt qu'on a l'air de faire ce qu'elle veut, elle sourit, s'apaise et vous tend la main. Contre la nature des princes, elle est reconnaissante et n'en rougit pas; du reste, aucune haine, aucun fiel dans l'âme, même contre ceux qui lui ont fait le plus de mal. Qui l'a vue une heure connaît son caractère, qui l'a vue un jour connaît son cœur.

Le lendemain à dix heures, le colonel d'artillerie commandant le château entra dans ma chambre; il venait m'annoncer une nouvelle colère de Madame : elle avait une cause à peu près pareille à celle du jour précédent.

M. Guibourg, ainsi que m'en avait prévenu le général d'Erlon, avait été réintégré en prison pendant la nuit, de sorte que lorsque Madame avait demandé pourquoi il ne venait pas déjeuner, on lui avait annoncé cette nouvelle, à laquelle ma phrase de la veille aurait dû la préparer, si elle l'avait entendue. La duchesse avait crié à la trahison, et m'avait appelé *Jésuite*. Cette injure avait quelque chose de si curieux dans sa bouche, que j'en riais encore lorsque j'arrivai chez elle.

Elle me reçut avec la même pétulance que la veille, et presque avec les mêmes paroles.

— Ah! c'est comme cela, monsieur! Je ne l'aurais jamais cru, vous m'avez trompé, et indignement.

Je feignis encore l'étonnement, et lui demandai ce qu'elle avait.

— J'ai que Guibourg a été enlevé cette nuit et conduit en prison, malgré la promesse que vous m'aviez faite, que je ne serais pas séparée de mes *compagnons d'infortune*.

— M. le général d'Erlon n'a cru devoir comprendre par ces paroles, *mes compagnons d'infortune*, que ceux qui ont partagé vos fatigues et vos dangers, mademoiselle de Kersabiec et M. de Ménars : aussi n'avez-vous été séparée ni de l'une ni de l'autre; vous voyez bien, Madame, que M. le général d'Erlon, ni moi, n'avons manqué à la parole que nous avions donnée à Votre Altesse.

—Mais au moins pourquoi ne m'avoir point prévenue?

— Je n'ai encore de ce côté aucun reproche à me faire, puisqu'en autorisant M. Guibourg à dîner hier avec vous, j'ai ajouté ces paroles : *d'a-*

Digitized by Google

tant plus que ce sera probablement le dernier repas qu'il aura l'honneur de faire avec Votre Altesse.

— Je n'ai point entendu cela.

— Le général l'a cependant dit, madame, interrompit doucement mademoiselle de Kersabiec.

— Mais pourquoi ne pas s'être expliqué d'une manière plus claire?

— Parce que Votre Altesse, répondis-je, avait déjà éprouvé tant de secousses dans la journée, que je voulais lui conserver au moins une bonne nuit, et que je savais qu'elle ne pourrait dormir, si elle était informée que pendant son sommeil, on devait transférer M. Guibourg en prison.

— Et vous, Stylite, pourquoi ne m'avez-vous rien dit, puisque vous aviez compris les paroles du général?

— Par la même raison que le général, Madame.

— Oh! si vous vous mettez tous contre moi! d'ailleurs j'ai assez de la guerre; et puis à tout prendre, — elle me regarda et me tendit la main, — n'est-ce pas, Stylite, qu'il est bon enfant?

—Oui, Votre Altesse, c'est malheureux qu'il ne veuille pas être des nôtres.

J'abandonnai la main de Madame que je tenais.

— Tout ce que Votre Altesse aura droit d'exiger de respects, je les aurai; tous les services qu'elle me demandera, et que je serai assez heureux pour pouvoir lui rendre, je les lui rendrai; tout ce qu'elle aura de desirs même, si je les devine, je les préviendrai. — Je m'arrêtai.

— Et pour tout cela?...

— Je ne demanderai qu'une chose à Votre Altesse, c'est de prier mademoiselle Stylite de ne jamais revenir sur le même sujet.

— Tu l'entends, Stylite, dit Madame. Parlons d'autre chose. Avez-vous quelquefois vu mon fils, général?

— Je n'ai pas eu cet honneur.

— Eh bien! c'est un brave enfant, bien fou comme moi, bien entêté comme moi, mais bien Français comme moi.

—Vous l'aimez beaucoup?

—Autant qu'une mère peut aimer son fils.

— Eh bien! que Votre Altesse Royale me permette de lui dire alors que je ne comprends pas comment, lorsque tout a été fini dans la Vendée, lorsqu'après les combats de la Vieillevigne et de la Pénissière tout espoir a été perdu, elle n'a pas eu l'idée de retourner aussitôt près de ce fils qu'elle aime tant; nous lui avons fait beau jeu.

— Général, c'est vous qui avez saisi ma correspondance? je crois.

— Oui, Madame.

— Et vous avez lu mes lettres?

— J'ai eu cette indiscrétion.

— Eh bien! vous avez dû voir que du moment où j'étais venue me mettre à la tête de mes braves Vendéens, j'étais résolue à subir toutes les conséquences de l'insurrection. — Comment! c'est pour moi qu'ils se sont levés, qu'ils ont compromis leur tête, et je les aurais abandonnés ? — Non, général, leur sort sera le mien, et je leur ai tenu parole. D'ailleurs il y a long-temps que je serais votre prisonnière, que je me serais rendue moi-même, pour tout finir, si je n'avais eu une crainte.....

— Laquelle?

— C'est que je savais bien qu'à peine prisonnière je serais réclamée par l'Espagne, la Prusse et la Russie. Le gouvernement français, de son côté, voudrait me faire juger, et c'est tout naturel: la sainte-alliance ne permettrait pas que je comparusse devant une cour d'assises, car la dignité de toutes les têtes couronnées de l'Europe y est intéressée; de ce conflit d'intérêt à un refroissement, et d'un refroidissement à une guerre il n'y a qu'un pas ; et je vous l'ai déjà dit, je ne voulais pas être le prétexte d'une guerre d'invasion. — Tout pour la France et par la France, c'était la devise que j'avais adoptée, et dont je ne voulais pas me départir. — D'ailleurs, qui pouvait m'assurer que la France une fois envahie ne serait point partagée? — Je la veux tout entière, moi!

Je souris.

— Pourquoi riez-vous? me dit-elle. — Je m'inclinai sans répondre. — Voyons, pourquoi riez-vous, je veux le savoir?

— Je ris de voir à votre Altesse Royale tant de craintes d'une guerre étrangère...

— Et si peu d'une guerre civile, n'est-ce pas?

— Je prie Madame de remarquer qu'elle achève ma pensée et non point ma phrase.

— Oh! cela ne peut pas me blesser, général, car lorsque je vins en France, j'étais trompée sur la disposition des esprits, je croyais que la France se soulèverait, que l'armée passerait de mon côté; enfin je rêvais une espèce de retour de l'Ile d'Elbe. Après les combats de Vieillevigne et de la Pénissière, je donnai l'ordre positif à tous mes Vendéens de rentrer chez eux; car je suis Française avant tout, général, et la preuve, c'est qu'en ce moment rien que de me retourner en face de ces bonnes figures françaises, je ne me crois plus en prison. Toute ma peur est qu'on ne m'envoie autre part; ils ne me laisseront certes pas ici, je suis trop près des émeutes. — On a bien parlé de m'envoyer à Saumur, mais Saumur est encore une ville d'émeutes. — Au reste, ils sont plus embarrassés que

moi, allez, général. — En disant ces dernières paroles, elle se releva et se promena comme un homme, et les mains derrière le dos. Au bout d'un instant, elle s'arrêta tout court et reprit :

— A propos, général, parmi les effets que vous avez bien voulu vous charger de m'envoyer, et que j'ai reçus, il devait y avoir une boîte pleine de bonbons, et elle ne s'y est pas trouvée.

Je tirai la boîte de ma poche, et je l'ouvris

—Ah ! dit Madame, elle est vide; — au fait, des bonbons, cela se mange.

—Quels sont ceux que Madame préfère, j'aurai l'honneur de lui en envoyer ?

— Du chocolat au rouleau avec des dragées dessus.

— Alors Madame permet ?...

— Général, des bonbons, — cela s'accepte.

Il était six heures et demie, madame allait dîner ; je pris congé d'elle. — A demain, général, me dit-elle avec une gaîté toute d'enfant, et n'oubliez pas mes bonbons surtout.

Je sortis.

A neuf heures, le général d'Erlon prit la peine de passer lui-même chez moi pour me dire que l'on croyait être certain de la présence du général Bourmont à la Chaslière. Si cela est, général, répondis-je, je vais prendre avec moi cinquante chevaux, et demain matin M. de Bourmont sera ici.

A onze heures j'étais en route.

A minuit on réveillait Madame, mademoiselle Stylite et M. de Ménars. Ils montèrent dans une voiture qui les conduisit à la Fosse, où les attendait un bateau à vapeur, sur lequel se trouvaient déjà l'adjoint du maire de Nantes, MM. Robineau de Bougon, colonel de la garde nationale ; Rocher, porte-étendard de l'escadron d'artillerie de la même garde; Chousserie, colonel de gendarmerie; Ferdinand Petit-Pierre, adjudant de la place de Nantes, et Joly, commissaire de police de Paris. Madame était accompagnée, en se rendant au bateau, de M. le général d'Erlon, de M. Ferdinand Favre et de M. Maurice Duval. En descendant de voiture, elle me chercha des yeux, et ne me voyant pas, elle demanda où j'étais. On lui répondit que j'étais en expédition.—Allons, dit-elle, encore une gentillesse de plus. — M. le général commandant la division, M. le préfet et M. le maire de Nantes devaient accompagner Madame jusqu'à Saint-Nazaire, et ne la quitter qu'après son embarquement sur le brick *la Capricieuse*.

En mettant le pied sur le bateau, Madame s'informa si M. Guibourg la suivrait ; le préfet lui répondit que la chose était impossible. Alors elle demanda une plume et de l'encre, et lui écrivit le billet suivant :

« J'ai réclamé mon ancien prisonnier, et l'on va écrire pour cela. Dieu nous aidera, et nous nous reverrons. Amitié à tous nos amis. Dieu les garde; courage, confiance en lui. Sainte Anne est notre patrone à nous autres Bretons. »

Ce billet fut confié à M. Ferdinand Favre, qui le remit religieusement à son adresse.

A quatre heures, le bateau partit, glissant en silence au milieu de la ville endormie; à huit heures, on était à bord de *la Capricieuse*.

Madame resta deux jours en rade, les vents étaient contraires; enfin le 11, à sept heures du matin, *la Capricieuse* déploya ses voiles, et remorquée par le bateau à vapeur, qui ne la quitta qu'à trois lieues en mer, elle s'éloigna majestueusement; quatre heures après, elle avait disparu derrière la pointe de Pornic.

Quant à moi, je revins le 9 à cinq heures du matin à Nantes, n'ayant, comme on le pense bien, trouvé personne au château de la Chaslière.

DERMONCOURT. (1)

(1) Ce fragment fait partie de l'ouvrage du général Dermoncourt, *la Vendée et Madame*, qui paraîtra la semaine prochaine, chez Guyot, place du Louvre, n. 18.

Digitized by Google

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 août 1833.

Quand la cour de Louis XIV s'en allait à Fontainebeau ou à Compiègne, les journalistes suivaient; nous reviendrons peut-être à cette bonne coutume quand la cour de France aura atteint au degré de splendeur que M. Vatout et M. de Rumigny comptent bien lui donner. En attendant, pour amuser Paris en leur absence et lui faire prendre patience jusqu'au retour du voyage de Cherbourg, ces messieurs ont pris soin de laisser derrière eux un petit scandale. C'est M. Pepin, jeune avocat fort ignoré, qui a été chargé d'en supporter le poids.

Le livre attribué à M. Pepin, et intitulé *Deux ans de règne*, a soulevé une polémique animée entre tous les journaux de l'opposition et du ministère et fait naître une foule de réclamations. Ce livre est un gros pamphlet, grossièrement écrit, grossièrement pensé, plat, commun et prolixe, où les injures et les accusations les plus pitoyables sont prodiguées à tous les hommes qui, après avoir joué un rôle dans la révolution de juillet, n'ont

trouvé ni bon ni honorable de se rallier au ministère de Casimir Périer, si misérablement prolongé par M. Guizot et M. Thiers.

Dès l'apparition de ce livre, le mot d'ordre était répandu dans le parti, et on donnait mystérieusement à entendre qu'il avait été écrit sous l'inspiration directe du roi. M. Pepin n'était, disait-on, en cette affaire, qu'un instrument docile, un éditeur responsable. Le livre partait de plus haut, et on pourrait le croire, car il a été répandu, dit-on, dans les départemens, à un très grand nombre d'exemplaires imprimés aux frais du pouvoir.

Or dans ce livre, attribué au roi par ses amis, la révolution de juillet se trouve outragée de la façon la plus sanglante. MM. Lafayette, Lafitte, Odilon-Barrot, sont représentés comme des personnages complètement nuls, qui délibéraient niaisement tandis que M. de Schonen, M. Guizot et M. Thiers renversaient hardiment le trône de Charles X, et sauvaient la France en lui donnant un roi. Casimir Périer n'est pas mieux traité que ses anciens amis de l'opposition. M. Périer, selon l'auteur de ce livre, ne fut que l'instrument de la volonté de Louis-Philippe, qui avait déjà créé son système, et qui l'a continué depuis avec ses différens ministres. La royauté se présente ainsi comme seule capable et agissante, se servant tour à tour de Casimir Périer, de M. Guizot, de M. Soult, de M. Thiers, comme d'autant de pantins politiques dont elle fait mouvoir les fils, et qu'elle met en avant tout comme elle fait de M. Pepin; fatuité de mauvais goût, humiliation gratuite qu'une royauté spirituelle eût épargnée à ses meilleurs soutiens et aux plus chauds de ses partisans.

Voyez-vous le beau rôle que des courtisans maladroits font jouer au roi des Français, en lui attribuant de honteux sarcasmes contre une révolution qui l'a porté sur le trône, en lui prêtant un odieux parjure et la plus noire ingratitude. En vérité M. Pepin a rendu là un grand service à la dynastie qu'il défend!

Il faut se hâter de le dire, ce livre n'est pas l'ouvrage du roi Louis-Philippe. Il a été enfanté par plusieurs auteurs moins illustres, quoique fort connus; et avec un peu de sagacité, il est facile d'inscrire le nom de chacun d'eux au bas des lignes qu'il a écrites.

Le plan du livre a été d'abord conçu sous l'aile de M. Vatout. Depuis long-temps, M. Vatout s'est chargé bénévolement de la confection des pamphlets politiques. C'est à ses soins qu'on dut jadis cette curieuse pétition adressée à la chambre par de prétendus habitans du quartier Saint-Denis, qui demandaient, dans l'intérêt du commerce parisien, qu'on accordât au roi une liste civile considérable. On doit rendre justice à M. Vatout, personne en France ne comprend mieux que lui l'importance et la nécessité d'une grosse liste civile.

Digitized by Google

Le livre de M. Pepin débute par des fragmens empruntés au livre de M. Salvandy, par des citations de mots spirituels échappés à M. Salvandy, et par un éloge de M. Salvandy. Cette partie du livre est de M. Salvandy.

Vient ensuite M. de Schonen. M. de Schonen a résisté le premier aux ordonnances avec M. Girod de l'Ain.—M. Girod de l'Ain!... M. de Schonen a constitué, le premier, un comité d'insurrection au *National*. M. de Schonen a établi une réunion de députés chez Casimir Périer. M. de Schonen en a établi une autre chez M. Cadet-Gassicourt, rue Saint-Honoré, et le trajet qu'il fit pour s'y rendre *ne fut pas sans péril*, dit le livre ; M. de Schonen déploya dans cette réunion une éloquence rare (rare chez M. de Schonen). M. de Schonen mit la main à tout, se trouva partout, tandis que MM. Laffitte, Lafayette et Odilon-Barrot n'étaient nulle part. La conduite héroïque de M. de Schonen est admirablement tracée dans cette seconde partie du livre. Personne n'en doutera en apprenant que cette seconde partie est de M. de Schonen.

On pourrait cependant, à la rigueur, relever quelques inexactitudes qui ont échappé à M. de Schonen. Il parle, quelque part, de la courageuse protestation de M. Guizot, protestation qui détermina la chute de la royauté parjure. M. de Schonen ignore sans doute que la protestation de M. Guizot renfermait d'humbles expressions de dévoûment au roi Charles X et à sa famille. Si M. de Schonen persiste à en douter, il pourra lire cette protestation dans les bureaux du *Temps*, où l'on y conserve l'original, écrit de la main même de M. Guizot.

M. de Schonen place toujours à ses côtés M. Thiers, et il en fait, ainsi que lui, un héros des trois jours. Or, dès le premier jour, M. Thiers, incommodé sans doute par le bruit de la fusillade, était allé se cacher à Montmorency, chez l'honorable M. Alexis Dumesnil. M. Thiers ne sortit de la vallée de Montmorency que pour aller à Neuilly, au nom de la nation, offrir la couronne au duc d'Orléans. C'est là, sans doute, qu'il rencontra M. de Schonen ; mais ce ne fut certainement pas aux barricades.

Le chapitre VI est consacré à l'éloge de M. de Montalivet, aux dépens de M. Laffitte, de M. Odilon-Barrot et de M. de Lafayette. Il est inutile de désigner l'auteur de ce chapitre, nous venons de le nommer.

Il serait trop long d'analyser cette œuvre collective, qui donnera lieu à quelques éclaircissemens définitifs de la part de MM. Laffitte et Lafayette. Il est à desirer qu'un écrit franc et catégorique mette fin à ces oiseuses discussions.

—Tandis que, cachés sous la robe de maître Pepin, les habitués du

Digitized by Google

château fomentaient ce petit scandale, la cour d'assises du Pas-de-Calais écoutait des révélations d'un autre genre. M. Frédéric Degeorges, rédacteur en chef du *Propagateur*, se défendait de l'accusation de propagandisme, en déclarant que le gouvernement actuel et le roi lui-même n'avaient pas toujours été aussi ennemis de ce principe qu'ils semblent l'être aujourd'hui. Là-dessus, il citait fort indiscrètement le don de 100,000 francs fait, disait-il, par le roi, aux émigrés espagnols, pour les aider à renverser le trône de Ferdinand VII. Et comme le procureur du roi souriait et secouait la tête d'un air incrédule, M. Degeorges s'écria avec un beau mouvement dramatique : « Une des trois personnes qui ont reçu cet argent se trouve en ce moment dans cette enceinte; c'est M. Dupont, avocat de Paris, venu pour me défendre ; les deux autres sont M. Loève-Veimars, et M. Chevallon, ancien ami de Manuel ! » — Mais, mon Dieu ! monsieur Degeorges, que les réfugiés espagnols aient reçu ou n'aient pas reçu 100,000 francs du roi, que vous importe ?

Il est très vrai que, dans le courant du mois de septembre 1830, les trois personnes, si indiscrètement désignées par M. Degeorges, se rendirent chez le roi Louis-Philippe, qui résidait alors au Palais-Royal, et lui exposèrent que le comité espagnol, dont ils faisaient partie, ayant épuisé toutes ses ressources, s'adressait à lui pour subvenir aux besoins des malheureux réfugiés. Ils ne dissimulèrent pas que les efforts du comité tendaient à faire une tentative armée sur l'Espagne, afin d'y rétablir la constitution. Ils ne lui cachèrent pas qu'ils avaient déjà fait de nombreux envois d'armes et d'habillemens aux émigrés qui se trouvaient répandus sur les frontières, et qu'ils les avaient acheminés là de tous les points de la France et de l'Angleterre aux frais du comité. Le roi les questionna beaucoup, et les interrogea avec la sagacité qui le distingue. Il se fit rendre compte des forces et des ressources dont on pouvait disposer, demanda les noms des chefs, s'informa des lieux où se trouvaient Torrijos, Mina, Valdez, parut fort au courant de toutes les intrigues qui avaient eu lieu parmi les membres des cortès réfugiés en Angleterre, parla longuement du général espagnol Alava, qu'il avait connu autrefois, et parut inquiet en apprenant de la bouche de M. Loève-Veimars que ce général entretenait une correspondance active avec M. de Talleyrand; mais il est aussi vrai de dire que le roi se refusa absolument à concourir à cette expédition, alléguant que ce concours, quelque secret qu'il fût, ne manquerait pas de le brouiller avec les puissances étrangères, qui ne l'avaient pas encore reconnu.

Ce fut alors que M. Loève-Veimars osa lui demander ce qu'il comptait faire de ces nombreuses bandes d'Espagnols que le comité avait rassem-

blées entre Bayonne et Perpignan, et de ces chefs, qui, prévoyant un refus de sa part, se disposaient à entrer en Espagne avec le drapeau tricolore, en répandant des proclamations républicaines. Au contraire, dans le cas où le roi consentirait à les soutenir ouvertement, Torrijos et ses amis offraient de proclamer le duc de Nemours le jour où ils arriveraient à Madrid, et de remplacer, en Espagne comme en France, la branche aînée des Bourbons par la branche cadette. Ces paroles produisirent un changement visible sur la physionomie du roi; il chargea les membres du comité de témoigner aux chefs de l'expédition combien il se trouvait flatté de leur préférence, ce sont ses propres expressions, et consentit à donner 100,000 francs pour l'expédition d'Espagne, promettant de faire plus dans l'occasion. Cette somme fut en effet remise sur l'ordre de M. Laffitte, alors ministre des finances à M. de Lafayette, qui chargea MM. Dupont et Chevallon de la porter à Marseille et à Bayonne, M. Loève-Veimars ayant refusé de prendre part à cette mission. Quelques jours après, le roi et ses ministres, mieux ou plus mal avisés, firent saisir, sur toute la frontière, les caisses d'armes et d'habillemens, ainsi que les chevaux achetés par le comité, et donnèrent l'ordre de faire interner en France tous les réfugiés espagnols. L'argent n'avait pas encore été distribué; et, à l'exception d'une faible somme, dont on justifia l'emploi, il fut remis à M. Laffitte. On voit que cette velléité de propagande et d'intervention ne fut pas longue, et que toute cette affaire ne méritait pas d'être rappelée. Au reste, tous les détails que nous donnons sont authentiques, et nous défions qu'on en conteste la vérité.

—Que M. Vatout et les amis de la liste civile se rassurent; elle n'a pas été lourdement grevée par cet acte de royale munificence. Une contestation qui s'est élevée, il y a peu de jours, entre M. Humann et M. de Montalivet, nous révèle que c'est dans le trésor qu'on puisait ces dons généreux que la jeune royauté croyait devoir faire pour se consolider. Le ministre des finances, qui tient à épurer les vieux comptes de l'état avec la liste civile, s'adressa dernièrement à l'intendant-général de S. M. pour obtenir le remboursement des avances du trésor. Une longue délibération eut lieu à Neuilly, et il fut décidé qu'on répondrait à M. Humann de porter ses réclamation ailleurs. La liste civile, votée postérieurement à ces dettes du roi, ne pouvait en être responsable, lui disait-on; et le principe de rétroactivité, qui avait paru fort bon pour l'état de siège, fut trouvé fort impertinent en cette circonstance. On assure que M. Humann s'est montré peu satisfait de cette réponse. Il a prononcé le mot de démission, et cette semaine, on parlait en bon lieu, de M. Jacques Lefèbvre, comme d'un homme

Digitized by Google

fort civil, fort complaisant, et très propre à diriger le ministère des finances.

—Ce n'est pas le seul changement qui se prépare. M. de Montalivet aspire à remplacer M. d'Argout, et M. de Talleyrand menace d'abandonner son ambassade de Londres. M. de Talleyrand se plaint beaucoup, il dit tout haut qu'on ne s'occupe aux Tuileries que d'affaires de famille, et qu'on dérange tous ses plans, tant on est occupé d'établir en Portugal M. le duc de Nemours. Cette préoccupation est si forte, qu'un ordre rigoureux a été transmis tout le long de nos côtes, à l'effet d'empêcher le débarquement du jeune duc de Leuchtemberg, l'ancien antagoniste du duc de Nemours, pour le trône de Belgique, et son rival actuel près de dona Maria. Qui sait même si l'on n'est pas revenu à la pensée d'établir le duc de Nemours sur le trône d'Espagne, tandis que sa femme régnerait sur le Portugal? Le juste-milieu ne rêve pas moins que la monarchie universelle.

— M. le duc d'Orléans, dont le trône est tout trouvé, passe des revues à Compiègne, et vit sous sa tente comme Napoléon. Nous avons sous les yeux une lettre d'un officier de son état-major, qui parle avec enthousiasme de l'activité infatigable du prince. On l'a vu plusieurs fois se lever à deux heures du matin, et faire éveiller ses aides-de-camp, pour jouer au billard et fumer des cigarres. La gloire du grand Condé qui dormait toute la nuit avant une bataille, ne pâlit-elle pas près de celle de ce jeune prince, qui veille ainsi en pleine paix?

— La congrégation doctrinaire tout entière prend femme et se met en ménage. On dit que M. Guizot est sur le point d'épouser la veuve de M. Auguste de Staël. M. Mahul va revenir de son département avec sa jeune et nouvelle épouse, et l'honorable député ne tardera peut-être pas à voir la chair de sa chair et les os de ses os. Enfin il est question d'un riche mariage pour M. Duchâtel, que la doctrine désigne déjà comme un futur ministre des finances. M. Duchâtel est auteur d'un livre intitulé: *La Charité*, où il expose, comme principe gouvernemental, la nécessité d'empêcher le mariage entre les prolétaires, afin de diminuer la population des classes pauvres. A voir la marche que prennent les doctrinaires, et M. Duchâtel lui-même, il paraît qu'ils ont fait une variante à un vers fameux et qu'ils se sont dit :

Nul n'aura *d'enfans* que nous et nos amis.

Digitized by Google

—Que dire de M. Laya, l'académicien, qui vient de mourir? Son successeur se chargera de son panégyrique et peut-être bien se chargera-t-il aussi de la pension de 6000 fr. que l'auteur de *l'Ami des lois* touchait sur les fonds secrets. On dit que M. Salvandy aspire à la double succession de M. Laya.

— M. Salvandy, qui a si bien décrit la fête que donna le duc d'Orléans à Charles X, manque essentiellement aux fêtes de Cherbourg, qui seront toutefois moins belles qu'on ne l'annonçait. L'Angleterre n'enverra pas de vaisseau de ligne, et l'escadrille des yatchs est encore à l'île de Whight pour les plaisirs de la princesse Victoria. La cour de France, puisque cour il y a, pourra toujours prendre le divertissement des promenades dans le port, et de la vue de l'obélisque de Louqzor. Reste à savoir comment la pudeur des dames s'arrangera des bas-reliefs où s'élèvent d'une manière très distincte certaines figures adorées publiquement en Egypte, et dans le culte desquelles on apporte en France plus de mystère.

—Madame Vatry, l'un des ornemens de la cour des Tuileries, manque aussi à Cherbourg. On nous écrit des eaux d'Aix en Savoie, où se trouve cette dame, qu'on a eu la cruauté de lui faire porter entre la poire et le fromage un toast à la santé de Henri V, ce qui a nécessité un évanouissement prolongé, dont heureusement elle n'a pas ressenti les suites. On sait que le carlisme le plus pur a établi à Aix son point de réunion. Nous plaignons sincèrement madame Vatry; mais aussi que diable allait-elle faire dans cette galère?

—Madame la baronne de Feuchères a éprouvé un désappointement non moins grand que celui de madame Vatry aux eaux d'Aix. Les habitans du village de Plailly ont eu l'audace d'insulter publiquement cette dame dans son parc, et de tracer sur tous les murs de son château de Mortefontaine de petites potences accompagnées d'inscriptions qui aggravaient encore l'outrage. Madame de Feuchères, irritée, a fait fermer à tous les promeneurs ce beau parc, que l'hospitalité de la maison de Condé tenait ouvert pour tous les étrangers. C'est un véritable malheur pour les Parisiens qui visitaient si souvent Mortefontaine, et qui n'ont cependant rien fait à madame de Feuchères.

— Pour les consoler de cette privation, nous nous faisons un plaisir de leur annoncer la création d'un institut musical qui donnera chaque semaine, à l'Odéon, un concert exécuté par un orchestre de quatre cents

musiciens. M. Blanchard, l'un de nos compositeurs les plus spirituels et les plus habiles, est le fondateur de cet établissement. Il nous fera connaître les morceaux les plus curieux des écoles allemande et italienne. Les exécuteurs seront choisis dans les meilleurs orchestres de Paris, de Vienne, de Munich et de Londres. Voilà de quoi faire oublier les concerts des Champs-Elysées.

— Il est question d'un autre établissement non moins curieux, d'un théâtre nautique, dans la salle Ventadour, dont M. Vatout se défend beaucoup d'avoir obtenu le privilège. M. Vatout l'a sollicité en effet de M. Thiers, qui le lui a accordé pour M. Saint-Estébène, auteur d'une comédie ou d'un drame joué aux Français sous le titre de *la Conspiration de Cellamare*. La comédie était tirée du roman de M. Vatout, et M. Vatout, qui avait travaillé, dit-on, au drame de M. Saint-Estébène, a été bien aise de faire quelque chose en faveur de son collaborateur. M. Vatout fait le bien uniquement par excès de bonté et de philanthropie, et nous ne serions pas étonnés s'il sollicitait en ce moment pour M. Pepin.

— Le théâtre nautique aura beaucoup à faire pour lutter avec les théâtres de terre ferme, qui sont tous en pleine activité. Cette quinzaine a produit au Vaudeville *les Femmes d'emprunt*, où Arnal est très comique. Les Variétés ont donné *la Salle des bains*, où Odry se montre insipide. Au théâtre du Palais-Royal *les Baigneuses*, joli vaudeville, que le jeu d'un acteur nommé Alcide rend très plaisant. A la Gaîté, *le Fils naturel*, absurde déclamation contre les duels. A l'Ambigu-Comique, *les Deux-Roses*, pâle copie du Henri VI de Shakspeare, qui plaira toutefois aux habitués du mélodrame; toutes choses de peu d'intérêt, et qui ne méritent pas qu'on s'y arrête. Les grands théâtres se préparent à fêter le retour de la société parisienne. L'Opéra répète *Don Juan*, de Mozart, qui sera monté avec tout le luxe imaginable, et un grand ballet en trois actes, et la Porte Saint-Martin prépare un nouveau drame de M. Victor Hugo, *La sanglante Marie*. M. Hugo ne se lasse pas du genre monstrueux et de la littérature sanguinaire.

— De nouveaux livres, peu de saillans. Parlerons-nous des *Scènes dramatiques empruntées à la vie réelle* (1), par lady Morgan, traduites par mademoiselle Sobry. Ce sont des dialogues un peu prolixes sur la vie intérieure de l'Irlande, quelquefois spirituels et toujours satiriques comme l'est lady Morgan. Ils sont divisés en trois parties : le Manoir de Sackville, les Va-

(1) Chez Fournier jeune.

cances de Pâques et l'Humoriste. On y cherche vainement la finesse et la touche pittoresque de l'auteur de *Florence Maccarthy*.

— M. Ludvig Dauern, docteur en théologie et chevalier de l'ordre du faucon blanc de Weimar, a publié les *Lettres méthodistes* (1). C'est une satire spirituelle, savante, énergique et foudroyante, de la congrégation jésuitique qui s'est formée au sein du protestantisme, et dont quelques-uns de nos plus illustres doctrinaires sont les agens actifs. Ce livre curieux et brillant mérite un examen détaillé, et nous y reviendrons.

— Mademoiselle Boury n'a pas voulu rester en arrière de M. Pepin, et elle aussi publie ses révélations qu'elle a ornées de son portrait (2). Mademoiselle Boury nous apprend que son père était maître de poste à Berghes, et qu'il émigra à Gand avec Louis XVIII, ce qui s'appelle prendre les choses d'un peu haut. Mademoiselle Boury fut élevée chez les ursulines de Saint-Omer, où se renouvela la fable d'Achille et de Déidamie. Un jeune homme s'introduisit dans le couvent et y vécut trois mois à l'insu des supérieures. Mettez donc vos filles aux Ursulines !

Puis mademoiselle Boury fut mise dans une pension séculière. Le dîner était excellent, il se composait régulièrement d'un potage, de deux plats de légumes, et on y buvait de la bierre. Mademoiselle Boury nous donne aussi la carte de ses soupers, et l'emploi de ses journées, mademoiselle Boury a raison, elle sait combien la vie privée d'un personnage historique intéresse la postérité, et mademoiselle Boury est un personnage des plus historiques.

Il faut sauter cent pages de ce genre pour arriver au fameux coup de pistolet. Mademoiselle Boury avoue qu'elle se rendit le matin de ce jour chez M. Thiers, mais elle assure qu'elle ne le vit pas; elle revint encore chez lui après l'affaire, et le secrétaire du ministre la fit conduire aux Tuileries. Du reste, mademoiselle Boury avoue qu'elle avait besoin de 40,000 fr., que M. Rotschild refusa de les lui prêter, et qu'après l'évènement du pont Royal, elle s'adressa au roi pour les obtenir. Le roi lui fit faire une belle lettre par M. Jules de Larochefoucault, son aide-de-camp. « Cette réponse, « dit mademoiselle Boury, était une consultation en bonne et due forme, « parfaitement libellée. Dans sa lettre, M. le comte Jules me donne un con-« seil dont la sagesse ferait honneur au bâtonnier de l'ordre des avocats; « il m'engage à m'adresser à un capitaliste qui puisse faire l'avance des « 40,000 francs que je desire emprunter. »

(1) Chez Cherbuliez, rue de Seine.

(2) Chez Vimont, rue de Richelieu.

Digitized by Google

Pauvre mademoiselle Boury, vous aussi vous êtes victime de l'ingratitude des rois! Mais peut-être le roi Louis-Philippe n'est pas aussi ingrat qu'on le pense, et ne croit-il pas plus que nous à la réalité du coup de pistolet. Ce n'est pas à lui que mademoiselle Boury devait porter sa demande, que ne s'adressait-elle à M. Gisquet!

AMOUR ET FOI, POÉSIES, PAR M. ÉDOUARD TURQUÉTY. (1)

Né dans cette province de Bretagne, si féconde en poètes et en hommes fervens, M. Turquéty est lui-même un poète de foi et de conviction. Ce n'est pas pour prendre un beau thème de chant qu'il consacre sa lyre au christianisme, c'est parce qu'il est fidèle et croyant. Aussi les poésies qu'il publie sont-elles remarquables par un ton de douceur, de mélodie, de simplicité presque virginale, qui est la marque naturelle du poète chrétien. Comme art, l'exécution est pure, ferme, habile; le rhythme a du développement et de l'harmonie. Comme inspiration, cette poésie sincère a quelquefois de la grandeur, toujours du charme : on y voudrait par momens plus de variété et d'orages, plus de traces des passions et des vicissitudes; toute la portion gracieuse et triste qui répond à l'amour n'en est que le prélude, le rêve, l'étoile avant-courière; mais la flamme même de la passion n'a point passé par là. A côté de ce quelque chose d'un peu matinal contraste vivement la couleur sombre et trop mystiquement effrayante sous laquelle le poète paraît juger certains grands évènemens du siècle. L'un et l'autre défaut tiennent évidemment à la même cause, à cette vie jusqu'ici trop intérieure et trop concentrée du poète. Mais loin de nous l'idée de lui conseiller d'en changer! en lui laissant la foi, le sentiment des choses éternelles et le loisir d'exprimer ce qui fait sa joie ou sa crainte, cet éloignement du monde le rapproche des sources même de sa poésie : plus il y puisera avant, sans trop s'inquiéter des révolutions extérieures, des évènemens qu'on juge inexactement de loin, sans trop s'inquiéter aussi des formes et inspirations accréditées par nos auteurs illustres, plus il trouvera l'originalité et la profondeur qu'il atteint déjà. Dans la pièce intitulée : *Souffrances d'hiver*, il a quelque réminiscence d'une pièce de M. Hugo sur le même sujet : çà et là nous avons cru ainsi sentir passer dans la mélodie du poète quelque vague écho des puissantes voix; quoique ces échos, chez M. Turquéty, nous reviennent toujours à travers les propres pensées de son cœur, mieux vaut que celles-ci nous arri-

(1) Un vol. in-8°, Delaunay, au Palais Royal; Rennes, Molliex.

Digitized by Google

vent seules, ne fût-ce que dans le murmure indécis de leur brise. M. Turquéty avait publié déjà, il y a quatre ans environ, un joli recueil d'élégies et de pièces suaves : il y a dans le nouveau volume un remarquable progrès qui se continuera encore. En fait de grâce touchante, nous recommandons les pièces intitulées *Reproches, un Ami;* dans les odes ou hymnes élevées, nous citerons la *Vision*, *Caliban*, quoique le siècle nous y semble énormément enlaidi, et que l'avenir s'y entrouve dans des nuées formidables et sanglantes auxquelles je ne puis croire : mais le poète y croit, et le caractère lugubre de sa peinture accuse en lui ce saint tremblement dont il est question dans les prophètes.

STRUENSÉE, OU LA REINE ET LE FAVORI, PAR N. FOURNIER ET AUGUSTE ARNOULD.

En l'année 1769, le roi de Danemark revenait incognito d'un voyage philosophique en France, comme en faisaient volontiers les souverains de ce temps-là, quand, passant, le 4 janvier, par la ville d'Altona, il fut pris d'un de ces spasmes nerveux auxquels il était sujet depuis son enfance. Le prince évanoui fut porté à bras chez un médecin de l'endroit. Le docteur se mit en besogne, rappela le malade de son évanouissement, et, dans un entretien qui suivit la crise, insinua si bien comment, sous cette douleur physique, il découvrait une souffrance morale, que le prince, enchanté de la sagacité du jeune docteur, l'emmena aussitôt de sa petite maison d'Altona au château royal de Copenhague. Ce malade était Christian VII; ce médecin, Struensée. — Struensée devint premier médecin du roi, favori, premier ministre, réformateur du Danemark, amant de la reine Mathilde; et, après trois ans de faveur ou de règne, ce même Struensée fut arrêté comme traître, condamné à mort le 28 mars 1772, et décapité devant la porte orientale de Copenhague.

Tel est l'abrégé des faits mis en action dans l'ouvrage de MM. Fournier et Arnould; la pensée qui anime ces faits et les mène à leur développement ressort, je crois, de ce second titre du livre : *La Reine et le favori.*

Struensée, quand s'ouvre la scène, est dans sa maison d'Altona, comme Figaro sur la place de Séville : tenant la lancette et la plume, rédigeant une *Gazette médicale* qui, entre ses mains, devient politique, il est prêt à faire sur le corps social les mêmes expériences que sur ses malades; il a pris ses grades à Paris; Grimm l'a présenté chez le baron d'Holbach qui lui aura fait lire La Metrie; certainement il possède à fond Beaumarchais et Clavijo. — Les auteurs, d'après toutes ces données, n'ont pas composé le

caractère de Struensée; mais ils ont trouvé dans leur héros, homme historique, une nouvelle personnification du dix-huitième siècle. L'intrigue de Struensée avec la reine Mathilde (intrigue qui tout à coup arrêta Struensée dans sa période ascendante) est le dernier trait pour donner à cet homme la physionomie de son temps. Struensée, il paraît, ne se fit pas philosophe, ne pouvant être médecin; il avait autant de portée que d'audace dans l'esprit. Telle Marie devant Clavijo, Mathilde, comme une pierre fatale, se trouva devant Struensée. Clavijo, toutefois, sacrifia son amour à une ambition inférieure, au lieu que Struensée sacrifia une haute ambition à son amour. La catastrophe fut la même: Clavijo (dans le drame de Gœthe, du moins), Clavijo et Struensée périrent tous deux par une même cause et manquèrent leur destinée.

Nous disons, quant à ce livre, que le caractère de Struensée qui commence brillamment et finit avec noblesse, devient indécis vers le milieu du premier volume; il se relève à cette scène originale où le peuple escalade les fenêtres du premier ministre pour le forcer à abdiquer: — « Les matelots Norwégiens se trouvaient en masse auprès du balcon. L'un d'eux, le plus animé, se hissa sur les épaules de ses compagnons, et de là, se trouvant face à face avec Struensée, il commença à parler au nom de tous, comme s'il traitait de puissance à puissance.

— Ce que nous voulons, s'écria-t-il, c'est un Danois pour maître; ce que nous ne voulons pas, c'est un maître étranger.

— Non, non, point d'étranger, répétèrent les autres.

— Nous ne t'obéirons pas, reprit le chef, enhardi par son succès.

— Non, point d'obéissance à l'Allemand.

— Docteur, ajouta-t-il d'un air insultant, nous ne sommes point malades, nous autres; regarde, nous sommes forts et vigoureux, nous n'avons pas besoin de tes ordonnances.

Les huées et les éclats de rire de la troupe accueillirent cette grossièreté. Struensée répliqua sans s'émouvoir:

— Donc, mes maîtres, le choix de sa majesté vous déplait, et pour vous satisfaire, il faudrait refuser la dignité qui m'est offerte.

— Oui, refuse, refuse! crièrent-ils, tous d'une même voix.

— Refuse, nous le voulons! — Refuse, ou crains pour ta vie!

— Des menaces! reprit froidement Struensée; en ce cas, mes amis, vous me décidez: puisque vous m'invitez de cette façon violente à refuser le rang de ministre, mes amis, je l'accepte.

A ces mots, les insurgés demeurèrent stupéfaits, et celui qui tenait le poignard retomba au milieu de ses camarades. Le peuple, au contraire,

Digitized by Google

charmé de cette énergie, l'accueillit par des applaudissemens et des acclamations prolongées. »

Entre autres chapitres remarquables, il faut citer *la loi qui punit de mort*, *le mannequin*, *le traité d'alliance*, et cette singulière scène, où, après la liaison de Struensée et de la reine découverte, les marins de Copenhague, épris d'un beau zèle de morale, entrèrent dans les maisons de débauche *qu'on n'avait pas besoin de leur indiquer*, et traînèrent dans les rues toutes ces malheureuses femmes qui furent égorgées, foulées aux pieds, ou jetées dans les canaux de la ville. Faute de place, nous indiquerons sommairement les figures de la reine-mère et de Christian surtout comme des études consciencieuses, et rendues avec art; mais nous préférons de beaucoup *Marie Beaumarchais* à la *reine Mathilde*; toute l'économie du livre est harmonieuse et bien balancée; on y reconnaît la science dramatique des auteurs du *Masque de fer*.

HECTOR FIERAMOSCA, PAR M. MAXIME D'AZEGLIO.

S'il fut jamais une mine inépuisable en émotions dramatiques, c'est sans contredit, les annales italiennes à l'origine du seizième siècle. Quelle époque pour le poète et le romancier que celle où l'Italie, fractionnée en petites républiques usées par leurs discordes intestines, se débattait en outre entre les Français et les Espagnols, qui convoitaient ses plus riches provinces; où les condottieri, les hauts barons, les seigneurs de tous étages faisaient assaut de valeur, d'intrigues, de trahisons, d'assassinats, d'empoisonnemens; où la débauche et le crime étaient assis sur le trône pontifical dans la personne d'Alexandre VI; où enfin, en dépit et peut-être à cause de l'excitation produite par un pareil état de choses, l'art enfantait des merveilles qui depuis n'ont point été égalées! Mais les réalités de l'histoire l'emportent là comme presque partout sur les créations de l'imagination la plus hardie, et c'est une rude tâche pour le romancier d'avoir à lutter contre les pages de Guichardin ou de Tomasi. Voilà une des raisons qui nous ont fait éprouver une satisfaction très légère à la lecture de l'ouvrage de M. d'Azeglio. Une certaine rumeur favorable avait précédé l'apparition de ce livre en France; M. d'Azeglio est gendre de Manzoni; l'auteur des *Fiancés* n'était pas, dit-on, étranger à la composition du livre. Disons-le, franchement, nous avons peine à le croire.

Dans le magnifique horizon qui se déployait à ses yeux, M. d'Azeglio a fait choix d'un point de vue unique et borné qu'il a décrit en y ajoutant diverses fabriques de sa façon pour orner le paysage et compléter le tableau. L'action de son roman se passe en 1503, un an avant la mort d'A-

lexandre VI. Les Français, sous les ordres du duc de Nemours, vice-roi de Naples, assiègent dans Barlette les deux Colonne, et leur allié ou plutôt leur chef Gonzalve, qui, plus tard, doit ajouter Naples à la couronne d'Espagne. De braves chevaliers sont en nombre dans les deux armées; parmi ceux renfermés dans la place, Hector Fieramosca se distingue entre tous par son courage et sa beauté. Trois Français, faits prisonniers dans une sortie par les Espagnols, laissent tomber sur les Italiens des paroles de mépris qui sont vivement relevées, et un défi a lieu; dix chevaliers de chaque nation doivent combattre en champ-clos contre dix autres pour décider qui l'emporte des deux peuples en valeur. L'intervalle entre le défi et le combat est rempli par divers incidens, tels que l'arrivée de la fille de Gonzalve, qui donne lieu à des fêtes brillantes, la passion de Fieramosca pour une femme qu'il a soustraite aux violences de César Borgia, en la cachant dans un couvent près de Barlette, l'apparition de César Borgia lui-même qui se rend incognito à Barlette, pour s'entendre avec Gonzalve sur les moyens de chasser les Français de l'Italie, et découvrir la retraite de Genèvre qu'il poursuit de sa vengeance, soins assez singuliers, soit dit en passant, pour un pareil homme. Au jour fixé, le combat a lieu dans les formes accoutumées, et les dix chevaliers français sont vaincus par les Italiens. Nous n'avons rien à dire à ce dénoûment; il est historique. Fieramosca, au sortir de la lutte, vole au couvent où est renfermée Genèvre; mais il n'arrive que pour assister à ses funérailles : l'infâme César Borgia lui a fait violence, et elle a succombé à son désespoir. Hector disparaît, et l'auteur nous donne à entendre qu'il a mis fin à ses jours en se précipitant lui et son cheval dans la mer.

Il y a un grand nombre d'acteurs dans ce roman, beaucoup de mouvement, de bruit, d'allées et venues; mais c'est un mouvement pénible et convulsif que rien ne règle et ne modère. On est sans cesse et involontairement frappé des efforts qu'a faits M. d'Azeglio pour imiter Walter Scott. Mais à quelle infinie distance n'est-il pas resté de son modèle! Il a pu lui dérober la forme extérieure des évènemens et du dialogue, décrire des fêtes, des costumes, des armes, faire jouter des chevaliers et le reste; la vie intérieure, le souffle qui crée et qui anime sont presque toujours complètement absens. Une teinte mélancolique est répandue sur toute cette composition. Elle ne se fait jamais mieux sentir que lorsque l'auteur essaie de placer un masque comique sur le visage de ses acteurs; le masque échappe aussitôt à sa main sérieuse, et se brise. Si l'art peut lui en faire un reproche, il est absous par tout ce que révèle de douleurs secrètes cette gaité factice et impossible. Sur ces lèvres qui se refusent à sourire, dans ce cœur qui ne peut s'ouvrir à un bon mot, il y a sans doute quelque sou-

Digitized by Google

venir caché, une réminiscence toujours présente de la patrie. Les fils de l'Italie savaient rire autrefois, et chanter, et se livrer à de joyeuses mascarades; aujourd'hui, qui d'entre eux, s'il a une âme, se souvient encore de ces choses?

On a publié deux traductions françaises de *Fieramosca*, l'une anonyme, l'autre, par M. A. L. Blanchard. Sans examiner si le roman de M. d'Azéglio méritait un tel honneur, nous ne pouvons nous empêcher de donner la préférence à la dernière, malgré la notice préliminaire sur Manzoni, qui n'a rien à faire là; notice qui n'a été composée évidemment que dans le but de faire porter à Manzoni ce qui n'est bien qu'à M. d'Azéglio.

SOUVENIRS D'ORIENT, PAR M. CORNILLE. (1)

L'Orient, tout banal qu'il commence à devenir depuis quelques années, a cet avantage sur l'Italie,

> Messaline en haillons sous les baisers flétrie,

qu'il n'a pas fourni le quart du bavardage descriptif, artistique ou sentimental dont nous avons été de tout temps inondés sur cette dernière. Constantinople, Smyrne et Alexandrie ne voient pas encore ces nuées de touristes qui, chaque année, au retour de la belle saison, s'abattent sur Naples ou Florence, aussi régulièrement que les légions de cailles qu'apportent les vents d'automne sur les rivages de la Sicile. Par cela seul, si j'étais voyageur, je me déciderais en faveur de l'Orient; et si je savais conter, comme M. Cornille, ce que j'aurais vu et entendu, il est probable que je ferais comme lui : je publierais un livre. Pendant deux années de courses dans la Turquie, la Grèce, la Syrie et l'Egypte, M. Cornille a été témoin de la plupart des faits importans qui se sont passés en Orient. En août 1831, l'incendie qui consuma le faubourg de Péra presque tout entier, le chassait de Constantinople; à quelque temps de là, Mavromichalis brûlait sous ses yeux la cervelle au président Capo d'Istria; nous le retrouvons ensuite sous la tente d'Ibrahim au siège de Saint-Jean-d'Acre, puis sur les bords du Jourdain, et enfin à Alexandrie, où il assiste à la réception généreuse que fit Méhémet-Ali à Abdallah vaincu.

Ces épisodes jettent de la variété dans la partie purement descriptive du livre de M. Cornille. Nous le louerons particulièrement de nous avoir fait grâce de ses méditations sur les ruines, de la mélancolie obligée et de

(1) Chez Abel Ledoux.

Digitized by Google

l'érudition de collège. Comme un autre, sans doute, il eût pu charger son album de lambeaux de Pausanias, Choiseul et Barthélemy; il gagnera des lecteurs à n'en avoir rien fait. En somme, M. Cornille est un voyageur nullement doctoral, poétisant volontiers, mais sans tomber dans le pathos de convention et l'enthousiasme à froid. Son livre ne figurera probablement pas dans le bagage du touriste partant pour les mêmes lieux; mais il sera lu de ceux qui, n'ayant ni loisirs, ni assez d'argent peut-être, en sont réduits aux plaisirs de l'imagination.

— Sous le titre de *Mémoires biographiques sur M. le baron Cuvier*, le libraire Fournier va publier incessamment une biographie complète de M. Cuvier, composée par mistriss Lee et traduite de l'anglais par un de nos collaborateurs. Cet ouvrage est divisé en quatre parties; la première contient les principaux évènemens de la vie de M. Cuvier; la seconde, l'examen de ses travaux scientifiques; la troisième, sa carrière administrative, et la quatrième, des détails inédits sur sa vie privée. Pour certifier la compétence de l'auteur sur un sujet aussi difficile, il nous suffira de dire que mistriss Lee a écrit plusieurs ouvrages estimés d'histoire naturelle, et que, liée intimement depuis longues années avec la famille de M. Cuvier, elle en a reçu tous les documens nécessaires pour que son travail fût complet sous tous les rapports. Nous le recommandons par conséquent sans hésiter à l'attention de nos lecteurs. L'ouvrage formera un volume in-8° d'environ 400 pages, et paraîtra en même temps à Paris et à Londres.

F. BULOZ.

Digitized by Google

RÉVOLUTION

DU MEXIQUE

EN 1832.

C'est une chose remarquable que rarement la force qui réussit le mieux à constituer soit la meilleure pour maintenir et pour affermir. La république mexicaine s'est formée au milieu d'une sanglante révolution; elle avait à protéger son berceau contre le fer des Espagnols, aussi se donna-t-elle une force militaire considérable. Aujourd'hui que tout péril extérieur est écarté, cette force aveugle laissée aux mains du gouvernement peut devenir un terrible instrument d'oppression. Dans un pays où il n'existe pas d'esprit public, où l'état militaire est considéré avec une certaine religion, l'armée doit avoir une grande influence; et la constitution, qui remettait aux mains du président la force armée pour arrêter tout mouvement intérieur, avait bien prévu le danger de l'abus, en prononçant qu'il serait formé des milices citoyennes dans les divers états; mais ces milices ne sont pas organisées, et l'armée n'a aujourd'hui aucun contre-poids. Le fait seul des révo-

Digitized by Google

lutions successives dont le Mexique a été le théâtre, montre combien est grande l'action de l'armée : toutes les fois que les troupes de ligne n'ont pris aucune part dans le mouvement d'un parti, ce parti n'a jamais pu triompher, quelque populaire qu'il parût, et quelque justes que fussent les motifs sur lesquels il s'appuyait. Qu'on ne se forme pas cependant de cette armée une idée analogue à celle de nos troupes françaises, où la discipline est la suprême loi, où la désobéissance envers un supérieur est punie de mort; cette inflexibilité de la discipline n'est pas applicable au Mexique : les officiers sont souvent obligés d'user de persuasion pour obtenir l'obéissance de leurs soldats. Et c'est tout simple; l'ordre social n'est pas bien affermi, ce n'est aujourd'hui que contre des concitoyens que les soldats ont à marcher, et ils hésitent souvent sur le choix du drapeau : les troupes de ligne, aux journées de juillet, se sont-elles battues dans les rues de Paris, comme aux plaines d'Austerlitz ou d'Iéna?

On se demandera peut-être pourquoi le pouvoir législatif n'oppose pas une barrière aux passions qui agitent et bouleversent le pays; mais si l'on se rappelle que la constitution n'est pas née des besoins du peuple, qu'elle n'a été transplantée dans le pays que parce qu'après l'expulsion des Espagnols un système organique quelconque était nécessaire, on concevra que le congrès ne doit avoir qu'une autorité titulaire, et qui n'est soutenue par aucune sympathie dans les classes inférieures.

Deux choses antipathiques se trouvent en froissement continuel dans cette république : une force militaire considérable et une constitution toute libérale; l'une paraît devoir absorber l'autre. Déjà Iturbide a donné l'exemple, et l'audace ne manquera probablement pas à certains généraux pour le suivre.

Comme introduction nécessaire à la révolution de 1832, nous allons rappeler en peu de mots les derniers évènemens politiques qui ont troublé le Mexique. Avec l'année 1828 expirait la présidence de Vittoria : à l'approche des nouvelles élections, tous les hommes qui aspiraient au fauteuil commencèrent à remuer; Santa-Anna éclata ouvertement, et Guerrero répondit à son cri de révolte. Le pays alors se trouva partagé en deux factions rivales; la première, composée de fédéralistes outrés, voulait la constitution

dans toute sa vigueur, et portait à la présidence Guerrero, soldat de race indienne, parvenu par sa bravoure au rang de général, républicain zélé et ennemi des demi-mesures. La seconde était opposée aux proscriptions et favorisait les moyens de conciliation : son candidat à la présidence était Gomez Pedraza, ministre de la guerre et député aux cortès d'Espagne, en 1822, homme d'une éducation cultivée, et en tout l'opposé de son compétiteur. La plupart des législateurs des états chez lesquels régnait généralement un esprit de modération, donnèrent leurs suffrages à Pedraza; mais Santa-Anna, qui ne voulait obéir aux lois qu'autant qu'elles satisfaisaient ses passions, se déclara contre cette élection. Guerrero, de son côté, marcha sur Mexico; Pedraza fut obligé de fuir, et la chambre des représentans, dominée par la force armée, annula son élection, éleva Guerrero à la présidence, en conservant le vice-président Bustamente. Mais bientôt Guerrero, investi d'un pouvoir discrétionnaire, par suite de l'expédition des Espagnols dans le Mexique, donna de l'ombrage aux hommes de son parti, qui s'en lassèrent. Les choses changèrent tout à coup de face : Guerrero fut déposé, et quelque temps après, pris et fusillé. Pedraza fut reconnu président légitime; mais l'adroit Bustamente, conservé dans une dignité qu'il eût été dangereux de lui ôter, fit déclarer que le bien public exigeait que Pedraza, retiré aux Etats-Unis, ne rentrât pas dans sa patrie pendant le temps de sa présidence.

Le vice-président Bustamente se trouva donc, aux termes de la constitution, chargé par intérim des rênes de l'état. Il s'aida de deux ministres puissans et capables, Alaman et Faccio, dont les efforts réunis tendirent ou parurent tendre à établir le centralisme dans la république. S'il faut juger des hommes par leurs actions, sans rechercher les motifs personnels qui ont pu les guider, on ne peut nier qu'Alaman et Faccio n'aient bien mérité de la patrie. Alaman surtout, comme ministre des finances, a rendu de grands services à son pays. Le trésor public était obéré, exposé à de honteuses dilapidations; il sut y rétablir l'ordre. Dans les différens emprunts que les circonstances avaient rendus nécessaires, l'état avait émis des billets pour des sommes considérables, et ces billets, quoique acceptés par le trésor pour leur valeur nominale,

étaient frappés d'un tel discrédit par les étrangers qui monopolisent le commerce du pays, que, dans leurs transactions avec les habitans, ils ne les recevaient qu'avec une perte de 30, 40 et 50 pour cent, tandis qu'ils les rendaient au trésor public au pair. Alaman s'empressa de retirer ces billets de la circulation, et souleva contre lui la haine des étrangers, dont il arrêtait ainsi les déprédations.

D'un autre côté, les étrangers faisaient la contrebande avec une audace inouïe; Alaman organisa une douane bien disciplinée, fit confisquer plusieurs marchandises de contrebande, et augmentant par une bonne administration les revenus du trésor public, le mit en état de payer la dette nationale. Desireux de voir ses compatriotes se lancer dans les opérations commerciales, et faire valoir les ressources immenses de leur pays, l'un des plus riches de l'univers, il refusa certains priviléges que les étrangers lui demandaient, chercha à exciter l'émulation des Mexicains, établit aux frais de l'état des manufactures qui devaient être alimentées par les productions du pays, et de nouveaux cris de haine se firent entendre. De tous côtés circulèrent des bruits fâcheux sur le gouvernement : les étrangers surtout, qui voyaient leur échapper une proie riche et sûre, publièrent que les ministres voulaient rappeler les Espagnols, constituer le centralisme, afin d'exercer eux-mêmes la tyrannie, anéantir le commerce étranger et chasser entièrement tous les commerçans autres que les Espagnols; qu'un tel gouvernement était intolérable. Une mesure adoptée alors par le ministère donnait de la consistance à ces accusations. Les Espagnols sont bannis du Mexique par une loi; mais les ministres, espérant qu'en leur permettant de rentrer, ils reviendraient avec leurs trésors, et que le pays en retirerait de grands avantages, laissèrent tomber la loi sans l'appliquer, et les Espagnols reparurent bientôt de tous côtés. Malheureusement le but principal fut manqué; aucun Espagnol riche ne profita des bonnes dispositions du gouvernement, et ceux qui rentrèrent, se voyant tolérés, se crurent appuyés, et irritèrent l'opinion publique par leur indiscrétion. Alors des bruits sourds de conspiration contre la constitution fédérale se répandirent partout, fomentés par tous les mécontens de l'administration existante.

Un fait isolé donna tout à coup une force imposante aux accusations qui planaient sur le gouvernement. Le rédacteur du journal *El Phœnix de la libertad* inséra dans sa feuille un article qui parut offensant au général Inclan, commandant la division militaire de l'état de Jalisco; celui-ci, peu habitué sans doute aux formes républicaines, fit saisir et jeter en prison le rédacteur, et nomma une commission militaire pour le juger. Déjà la sentence de mort était prête, lorsque Rocafuerte, tel est le nom du journaliste, fit un appel au gouverneur de l'état. Ce magistrat populaire interposa vigoureusement son autorité et menaça le chef militaire. Inclan hésita, Rocafuerte ne fut pas exécuté; mais un attentat contre la liberté individuelle d'un citoyen avait été commis, et l'on trembla pour la liberté de tous. Dans un état où la presse est libre, le journalisme est une puissance; tous les individus qui partagent l'opinion d'un journal semblent attaqués dans la personne du rédacteur : aussi mille cris d'indignation s'élevèrent soudain contre cet attentat. Tous les journaux répétèrent au loin et avec aigreur l'injustice dont Rocafuerte avait failli être la victime. Par malheur, le gouvernement ne désavoua pas son général, soit qu'en effet il partageât l'opinion de celui-ci, soit qu'il craignît de se faire un nouvel ennemi d'un homme puissant. Inclan resta à son poste, mais aussitôt la haine publique changea d'objet et retomba à-plomb sur les ministres.

Cet évènement eut de terribles conséquences; il décida la révolution, car un grand nombre de mécontens n'attendaient, pour éclater, qu'un instant favorable. Le nom de Rocafuerte devint le mot de ralliement des rebelles, et donna à leur cause un air de légalité qui centupla leurs forces.

Tous les yeux étaient tournés vers le général Santa-Anna, alors retiré dans sa maison de campagne près de Jalapa. Le bruit courut, soit vrai, soit adroitement inventé pour justifier la conduite postérieure du général, que le gouvernement, craignant qu'il ne se mît à la tête d'un soulèvement, avait envoyé plusieurs fois des assassins pour s'en défaire, mais que le général avait toujours été heureusement protégé par l'affection des Indiens qui l'entouraient. Quoi qu'il en soit, l'attente des mécontens ne fut pas trompée : on profita d'une cérémonie religieuse pour se réunir et se concerter. Le 2 janvier 1832,

Digitized by Google

Santa-Anna fut invité à être le parrain d'une chapelle qu'on venait d'élever à huit ou dix lieues de la Vera-Cruz. Là se trouvèrent aussi les hommes de parti les plus influens, entre autres le colonel Lendero, commandant l'un des meilleurs régimens de la république. Un banquet suivit la solennité, et ce fut au milieu de la gaîté apparente d'un festin, au bruit de mille toasts patriotiques, que l'on arrêta les mesures de la révolution.

Le 7 janvier, Santa-Anna quitte sa retraite, et accompagné d'un seul aide-de-camp, se présente aux portes de la Vera-Cruz; là, il est accueilli par le colonel Lendero, qui commandait la garnison, et par les autres officiers : il va droit au palais du gouverneur, suspend par un acte de sa volonté toutes les autorités constituées de la ville, adresse à ses anciens compagnons d'armes (*antiguos compañeros de armas*) une proclamation dans laquelle il se dit appelé par eux-mêmes à délivrer le pays, et se déclare médiateur entre les troupes mécontentes et le gouvernement. Le bruit se répand à l'instant que Santa-Anna s'est enfin prononcé contre le système présent; son nom vole de bouche en bouche, on le répète avec un murmure flatteur. Enfant de la ville, il y est adoré : on lit avec avidité sa proclamation aux soldats; on écoute avec enthousiasme les paroles qu'il adresse aux habitans; chacun fait des vœux pour lui. Les étrangers surtout, et ils sont nombreux à la Vera-Cruz, les étrangers voient en lui leur sauveur, et laissent percer la joie qu'ils éprouvent.

Dès qu'il eut pris les premières mesures de sûreté générale, Santa-Anna envoya à Mexico, au nom de l'héroïque garnison de la Vera-Cruz (*heroïca guarnicion de la Vera-Cruz*), un message qui imposait au gouvernement le renvoi des ministres Alaman et Faccio. En même temps, il s'occupa de mettre la ville en état de défense; il fit réparer les murailles, dresser des batteries; il marqua lui-même les postes et n'oublia rien pour se concilier l'amour du soldat. Les *Arrochos*, auxquels il fit un appel, accoururent en foule de tous les environs; il les organisa, établit parmi eux un certain degré de discipline, et leur donna des chefs qui pussent les instruire aux manœuvres militaires : le commandement de cette nouvelle milice fut confié au capitaine Arago, frère de notre célèbre astronome. La réponse du gouvernement se fit attendre quelques jours,

ce retard seul indiquait de la faiblesse; enfin elle arriva : elle déclarait illégale cette levée de boucliers de la garnison, et traitait le général de rebelle.

Alors s'établit entre les divers journaux une guerre de plume où tous les principes furent remis en question. On pourra juger du degré d'ignorance où l'on est encore au Mexique en fait de formes constitutionnelles, quand on saura qu'on y regardait presque comme légal cet acte de la force armée, qui imposait au gouvernement des conditions d'existence. Les deux partis se disputaient avec acharnement sur la justice des accusations dont on chargeait les ministres; mais les organes même du ministère n'attaquaient qu'en hésitant la légalité de l'adresse. L'article 4 de la constitution confère bien aux soldats les droits de tous les citoyens, et par conséquent le droit de réclamation contre les ministres; mais trouver dans cet article un droit par lequel l'armée puisse ordonner au président le renvoi de ses ministres, c'est ce qu'on concevra difficilement ailleurs qu'au Mexique.

Cependant il était évident que le sort des armes allait décider la question : chaque parti se fortifia et ne négligea rien pour se faire des partisans. Mais avant d'en venir aux mains, le gouvernement, soit qu'il se sentît faible pour une telle lutte, soit qu'il voulût faire retomber sur Santa-Anna tout l'odieux d'une guerre civile, essaya d'amener ce dernier à un accommodement. Il envoya à la Vera-Cruz quatre délégués tirés des rangs du sénat, des représentans du peuple et des chefs de l'administration. Le général les reçut en conférence publique. Mais de pareilles démarches manquent presque toujours leur but; elles ne font qu'augmenter l'aigreur des partis, et sont un motif d'encouragement pour celui qui, se voyant recherché, se croit redouté. Sur le refus que firent les délégués d'accorder le renvoi des ministres, Santa-Anna trancha la question par ces mots : « Le 1er avril, je serai à Mexico, et Santa-Anna n'a jamais manqué à sa parole. » Ceux-ci voulurent lui répondre par des reproches amers sur quelques actes de sa conduite passée, mais les cris de *viva Santa-Anna!* étouffèrent leur voix, et la guerre fut décidée.

Comme cette révolution est l'ouvrage de quelques hommes, je crois nécessaire de faire connaître les principaux chefs. La cause

Digitized by Google

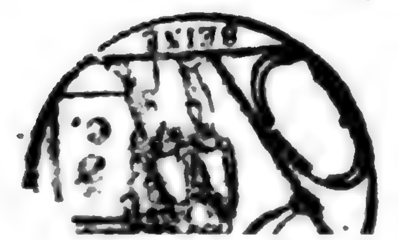
du gouvernement était soutenue par le vice-président Bustamente, les deux ministres Alaman et Faccio, et les généraux Calderon et Teran.

Le général Bustamente favorisa toujours le centralisme; après la chute d'Iturbide, il fut un des derniers à lutter contre le fédéralisme : contraint de céder, il parvint, à force d'intrigues, à la vice-présidence, quand Pedraza fut nommé président. Il encouragea en secret les mécontens de l'administration de ce dernier, et sut habilement se conserver dans sa dignité, quand Guerrero envahit le pouvoir; il s'unit ensuite aux ennemis de l'usurpateur, le fit arrêter par un traître et fusiller au mépris des lois existantes. Délivré de Guerrero, il se maintint à la tête des affaires en refusant, sous le prétexte du bien public, l'entrée du Mexique à Pedraza.

Alaman et Faccio possèdent tous deux des richesses considérables, Alaman surtout, auquel on reproche de les avoir acquises par des moyens peu honorables. Ils étaient déjà les favoris du pouvoir sous les Espagnols. Si les projets politiques qu'on leur prête sont réels, ils étaient seuls capables de les faire réussir. Astucieux, réservé, Alaman semble cependant avoir des vues étendues, et Faccio a toujours suivi la même ligne politique qu'Alaman.

Calderon s'est fait connaître dans les premières révolutions du Mexique : d'abord il combattit dans les rangs des Espagnols contre les patriotes et le curé Morelos, ensuite avec Iturbide contre ces mêmes Espagnols; à son nom se rattachent des souvenirs d'horribles cruautés. Général sans capacité, sans mérite personnel, il s'est couvert de honte en plusieurs circonstances. Toujours du parti opposé à Santa-Anna dans les troubles civils, il a toujours été battu et joué par ce dernier.

Teran était probablement le meilleur général de la république; plein de courage et de connaissances militaires, il se distingua d'abord contre les Espagnols, mais jamais il ne brilla au premier rang, soit que son caractère fût peu entreprenant, ou que les circonstances lui eussent manqué. Il avait fait une étude profonde de l'art de la guerre, et dans une expédition qu'il commandait vers le Goazacoalco, il sauva toute son armée de la destruction en lui frayant un chemin à travers des marais impraticables : alors, comme officier de génie, il déploya des ressources infinies; il construisit des



Digitized by Google

chaussées et des ponts qui font encore aujourd'hui l'admiration des gens de l'art. Ceux qui l'ont connu disent qu'il était d'un commerce agréable; néanmoins, il eut peu d'amis et vécut presque toujours seul : rarement il sut inspirer l'enthousiasme à ses soldats. Il aima son pays, et comme Caton d'Utique, il se tua pour n'être pas témoin des malheurs auxquels il crut voir sa patrie exposée.

Santa-Anna n'eut d'abord dans son parti que le colonel Lendero et tous les aventuriers dont le Mexique fourmille. Autour de lui vinrent ensuite se ranger plusieurs Français qui occupaient des places dans le pays, mais que le gouvernement abreuvait de dégoûts, tels que le colonel et le capitaine Arago, le capitaine Reybaud, corsaire fameux dont le nom seul, pendant la révolution de Colombie, faisait trembler les Espagnols, et plusieurs autres, tous hommes de résolution qui jouaient leur va-tout dans cette affaire.

Santa-Anna s'est élevé par son audace : il n'était rien; sa vivacité, sa témérité frappèrent Iturbide, qui le fit avancer rapidement au grade de général de brigade, et croyant se l'être attaché par des bienfaits, mit en lui une entière confiance. Iturbide était au faîte de sa puissance : Santa-Anna, qui commandait à la Vera-Cruz, poussa le premier un cri de révolte qu'on dédaigna d'abord, et, un mois après, l'empereur tomba. Il contribua à élever et à renverser Guerrero; et dernièrement, il vient de rappeler Pedraza qu'il avait abattu. Sans connaissances profondes de l'art de la guerre, il est cependant aujourd'hui le général le plus redoutable de la république : jeune, actif, entreprenant, rusé, prompt à prendre une résolution, vainqueur ou vaincu, il est toujours sorti triomphant des luttes où il s'est engagé. Il a sur les Indiens et sur les soldats une grande influence, et ses exploits précédens l'environnent d'un brillant prestige. Il a renversé ou contribué à renverser tous les gouvernemens qui se sont succédés depuis plus de quinze ans dans son pays. A Tampico, en 1828, seul avec une poignée d'Indiens, sans l'appui ou même en dépit du gouvernement, il arrêta les belles troupes espagnoles que commandait Barradas. Il développa dans cette circonstance une adresse et une audace extraordinaires, et les beaux régimens de la Péninsule disparurent du sol mexicain. Santa-Anna est d'une taille ordinaire, et n'a de remarquable dans la physionomie que l'extrême vivacité de ses yeux : les

hauts faits d'armes le remplissent d'enthousiasme; il aime à se faire raconter les merveilles de Napoléon, et c'est par admiration pour ce grand homme qu'il affectionne particulièrement les Français.

Quoique Pedraza ne joue dans la révolution qu'un rôle secondaire, nous rappellerons cependant ses antécédens. Il était député aux cortès d'Espagne, et se formait en Europe, tandis que les dissensions civiles déchiraient son pays. Il rentra au Mexique quelque temps avant le cri d'Iguala (*el grito de Iguala*), et se mêla ensuite à la lutte qui abattit Iturbide, la première idole de l'indépendance. Nommé gouverneur de Puebla, sa patrie, il refusa d'abord ou fit semblant de refuser; mais nommé une seconde fois, il accepta. Disgracié bientôt sous des prétextes frivoles, il se vit peu après recherché par Vittoria, qui crut reconnaître en lui l'homme nécessaire pour réorganiser la guerre et l'armée. Il fit de bonnes choses pendant son ministère, et se montra souvent habile, résolu, ferme et au-dessus des partis. Nommé à la présidence, il ne sut pas se maintenir dans sa dignité, et fut obligé de céder aux factions et de s'exiler aux Etats-Unis. Il supporta courageusement ses infortunes, et certes l'on ne peut lui refuser un caractère estimable; mais il manqua peut-être de cette trempe d'âme énergique qu'il lui eût fallu pour commander aux circonstances critiques dans lesquelles il s'est trouvé.

Tels étaient les hommes qui devaient jouer les premiers rôles dans cette révolution. Je ne parlerai pas des écrivains; un seul mérite d'être cité, parce qu'il était l'organe du gouvernement, et qu'on peut juger par ses manifestes des intentions du ministère : c'est le député Bustamente, connu par une histoire des révolutions du Mexique. Dans une lettre publique qu'il adressa au général Santa-Anna, il accuse les étrangers d'être la seule cause des troubles civils, et les désigne à l'animadversion des deux partis. C'en eût été fait sans doute de l'influence des étrangers au Mexique, si le gouvernement eût réussi.

Cependant les troubles du sud étaient à peine apaisés, on ne pouvait dégarnir ces provinces de troupes; aussi ce ne fut qu'avec difficulté que les ministres parvinrent à réunir une armée de trois mille hommes à la tête desquels ils mirent Calderon. Le choix d'un chef

Digitized by Google

aussi inhabile ne peut guère être motivé que par la haine qu'on lui connaissait pour Santa-Anna.

Pour juger des opérations de l'un et de l'autre parti, il suffit de se représenter le but principal auquel chacun d'eux devait aspirer. Là, comme en France, la possession de la capitale est d'un grand poids dans la balance des affaires, ou plutôt toutes les provinces suivent à l'envi l'impulsion donnée par le siège du gouvernement. C'était donc à Mexico que Santa-Anna devait arriver en vainqueur : du palais de Montézuma ses arrêts devenaient des lois; partis de tout autre lieu, ils n'étaient que les cris d'un rebelle (1). Les ministres le sentaient; aussi leur général ne s'avançait-il que lentement, se recrutant par tous les moyens imaginables, et cherchant à faire sortir Santa-Anna de la Vera-Cruz, pour l'attirer loin du centre de ses ressources; là, une seule défaite l'eût anéanti. Mais Santa-Anna comprenait bien sa position; il savait que la Vera-Cruz serait le tombeau des troupes de l'intérieur, et d'ailleurs il était sûr d'y trouver, en cas de revers, un moyen de s'échapper par mer. Cette ville, située sur le golfe du Mexique, est entourée d'une muraille à peine susceptible de soutenir un coup de main; cependant, du côté de la mer, elle est protégée par l'îlot et le château de Saint-Jean de Ullua : cette forteresse était un asile assuré au général. Le climat brûlant de cette partie du littoral est mortel pour les habitans des provinces intérieures: voilà le grand auxiliaire sur lequel comptait Santa-Anna, et il resta paisiblement à la Vera-Cruz, attendant que la saison des pluies vînt décimer les bataillons ennemis avec plus de fureur que le fer et le canon. Néanmoins il ne négligeait aucun moyen de défense; toutes les batteries du château furent relevées, et la place approvisionnée pour plusieurs mois. Il arma deux goëlettes et plusieurs bâtimens légers pour protéger les côtes et couper au gouvernement toute communication avec l'extérieur; en un mot, il fit les dispositions nécessaires à un long siège. Il veilla surtout à ce que le mouvement révolutionnaire ne suspendît pas un instant la marche des affaires. Les lois conservèrent toute leur action, les engagemens contractés par le gouvernement avec les na-

(1) Le congrès général siège à Mexico, et il vote toujours pour le chef entre les mains duquel est la ville.

Digitized by Google

tions étrangères furent fidèlement remplis par Santa-Anna : ainsi il paya du produit de la douane de la Vera-Cruz les dividendes de l'emprunt anglais au moment précis des échéances. Il laissa les impôts tels qu'ils étaient, s'arrogeant seulement à lui-même l'exercice de l'autorité du gouvernement existant. Il avait heureusement trouvé le trésor des douanes de la Vera-Cruz dans un état prospère, et il put subvenir aux besoins de ses soldats.

Calderon, voyant Santa-Anna immobile, avançait toujours, mais lentement, à travers les forêts immenses et les montagnes qui séparent Mexico de la Vera-Cruz : il craignait quelque surprise de la part d'un général qui l'avait si souvent défait; moins il rencontrait de dangers, et plus il en redoutait. Au milieu du chemin qui mène de la Vera-Cruz à la capitale, se trouve un pont magnifique nommé *el puente del Rey*, à l'entrée d'une gorge de montagnes impraticables. Dans tous les précédens soulèvemens, les révoltés y avaient établi des postes militaires nombreux, qui toujours avaient disputé avec avantage le passage à l'ennemi. Santa-Anna, fidèle à son plan, fit retirer ses troupes, et laissa libre l'entrée de la *tierra caliente*. Calderon ne pouvait croire qu'on lui abandonnât ainsi un point qu'il regardait comme le boulevard de son adversaire : était-ce faiblesse? était-ce un piége? Dès-lors il ne marcha plus qu'avec des précautions infinies, se fortifiant dans toutes ses haltes, comme s'il eût été menacé d'une attaque. Sa prudence lui fut favorable, heureux s'il eût su l'allier à plus de fermeté et à une habileté plus grande.

Le bouillant courage de Santa-Anna ne put s'accommoder longtemps du système négatif qu'il avait adopté, et qui cependant devait le faire triompher. Il s'impatientait des lenteurs de son ennemi, et ne soutenait qu'avec peine les murmures des habitans et de son armée, qui demandaient pourquoi il restait ainsi enfermé dans ses murailles, et qui l'accusaient de prolonger inutilement une guerre qu'une seule affaire pouvait terminer. Le commerce que ces troubles civils paralysaient hâtait de tous ses vœux l'instant de leur conclusion. Il fallait contenir les dix-huit cents hommes que renfermait la Vera-Cruz, et dont douze cents seulement étaient des troupes régulières; le reste n'était qu'un ramas d'Indiens armés de leurs *machettes* (1),

(1) La *machette* est une espèce de sabre dont les Indiens sont toujours

Digitized by Google

qu'aucune discipline n'avait assujétis jusque-là. Il attendait donc le moment de faire une sortie, et crut enfin l'avoir trouvé. Le 3 mars, Calderon s'était avancé jusqu'à huit lieues de la ville dans un endroit appelé Tolomé, et là, selon son habitude, il s'était fortement retranché. Soit habileté, soit hasard, il avait placé son camp sur de petits monticules qui s'élèvent dans une plaine couverte de broussailles; il était adossé à des bois, et une petite rivière couvrait sa gauche. Ce choix permettait à l'artillerie du camp de tout dominer, tandis qu'en cas d'attaque la cavalerie de l'ennemi ne pouvait exécuter aucune manœuvre. Santa-Anna, avec la rapidité qui caractérise ses résolutions, conduisit son armée par des chemins à lui seul connus, et parvint à tourner Calderon. Quoique ses troupes fussent harassées de fatigue, il fit ses dispositions pour le combat. Sa droite était appuyée à un petit pont jeté sur la rivière qu'un bois taillis bordait; il en confia la garde à la meilleure compagnie de ses troupes régulières, et le signal fut donné. D'abord ses troupes chargèrent avec impétuosité, mais la mitraille de l'ennemi mit bientôt le désordre dans tous les rangs; les Indiens qui se précipitaient tête baissée s'effrayèrent tout à coup à la vue des parapets contre lesquels ils allaient se briser. Un bataillon ennemi attaqua le pont qui protégeait la droite; le capitaine, qui en avait la garde, se croyant trop faible, lâcha pied, retomba sur le centre, y répandit l'alarme, et la déroute commença. La cavalerie, empêtrée dans les broussailles, se débanda; on dit aussi que les Indiens s'étaient enivrés d'eau-de-vie en marchant au combat, et qu'une fois éffarouchés, rien ne put les ramener (1). Alors ce ne fut plus qu'un carnage affreux, chacun chercha son salut dans la fuite; les premiers fuyards qui arrivèrent à la ville y répandirent la consternation. « Tout est fini, disait-on; Santa-Anna et tout son parti sont détruits. » Lui-même, obligé de fuir, ne dut la vie qu'à la vi-

armés : elle leur sert d'arme offensive et de hache pour couper les branches d'arbres. Ils ne s'en séparent jamais, et la nuit ils l'ont à leur côté.

(1) C'est ainsi que généralement combattent les Indiens : quand ils sont à portée, ils tirent le premier coup de fusil et se jettent sur l'ennemi avec leurs *machettes*. Si l'on résiste au premier choc, ils sont vaincus; mais il faut une bonne discipline pour en soutenir l'impétuosité.

Digitized by Google

tesse de son cheval et au dévoûment de deux Indiens. Il resta deux jours caché dans les bois, d'où il entendait les pas des chevaux et la voix de ceux qui étaient à sa poursuite.

C'en était fait de toute cette révolution, si Calderon eût su profiter de sa victoire. En marchant à l'instant sur la Vera-Cruz, il y serait arrivé même avant les fuyards, et l'eût enlevée sans coup férir; tout y était désolation et désespoir. Au lieu de cela, il fit preuve d'une incapacité inconcevable : satisfait de son triomphe, il resta fortifié dans son camp, et laissa l'ennemi réunir ses débris et se reformer. On dit qu'alors il se livra envers les vaincus à des cruautés que les antécédens de son caractère ne rendent que trop croyables. Le malheureux colonel Lendero, qui toute la journée s'était distingué par des prodiges de valeur, enveloppé par le nombre, fut pris les armes à la main; deux soldats l'amenèrent devant Calderon, qui l'insulta par d'amères railleries, et ordonna de le délivrer d'un traître dont la présence, disait-il, le souillait : il fut égorgé sous ses yeux.

Cependant les fuyards s'étaient ralliés dans la Vera-Cruz, et Santa-Anna se trouva encore à la tête de quatre ou cinq cents hommes : le reste avait été pris, tué ou dispersé. Quelque sanglante qu'ait été cette journée, il est difficile de croire néanmoins que le nombre des morts se soit élevé à huit cents hommes du côté des vaincus; les premiers rapports furent exagérés.

Enfin Calderon se mit en marche avec sa timidité ordinaire, et la ville fut mise en état de siége. Ici il est difficile pour un Européen, en jetant les yeux sur les opérations de ce siége, de retenir un sourire de pitié. La Vera-Cruz est bâtie sur une plage de sable demi circulaire d'environ un mille de rayon; cette plage est terminée par un double rang de dunes derrière lesquelles commencent les forêts du Mexique. La révolution qui expulsa les Espagnols, a laissé quelques traces de destruction, et en dehors des murs se trouvent les ruines d'un grand nombre de maisons de plaisance, d'églises et d'anciens couvens, au milieu desquels les assiégeans auraient pu venir se loger, y placer des batteries et de là écraser la place. Du côté de la terre, un simple mur d'enceinte en état de dégradation met la ville à peine à couvert d'un coup de main. Santa-Anna, soit par

ignorance, soit qu'il connût l'incapacité de son ennemi, ne fit pas déblayer la plaine ; il se contenta de mettre des canons le long des remparts. Calderon plaça son camp derrière les dunes; il fit élever à peu de distance du rivage un bastion armé de trois mortiers, et alors commença ce qu'on appela le siége. Le matin et le soir les assiégeans lançaient sur la ville quelques bombes, qui souvent éclataient à mi-distance, presque aucune n'arrivait jusque dans l'enceinte des murailles; les assiégés, par courtoisie, leur rendaient le salut par le même nombre de bombes, dans la direction présumée des batteries ennemies, et avec aussi peu d'effet que les premières. Ce manège dura deux mois, sans que de part et d'autre on obtînt aucun avantage. Deux chaloupes canonnières sous les ordres du capitaine Cochrane, ayant pour second notre compatriote Reybaud, allèrent du côté d'Antigoa attaquer un petit fortin qu'avait construit Calderon. La canonnade fut vive; Reybaud, audacieux comme un pirate, alla se placer aussi près que possible du feu de l'ennemi, mais il fut obligé de se retirer après avoir eu un bras emporté par un paquet de mitraille. Son courage et son sang-froid ne l'abandonnèrent pas un instant, et il supporta les suites de sa blessure avec une admirable résolution.

Pendant que le siége traînait ainsi en longueur, la garnison de Tampico, composée de deux mille hommes de troupes régulières, balançait encore incertaine; un tailleur se mit dans la tête de la décider en faveur de Santa-Anna. Il réunit plusieurs soldats influens avec lesquels il se trouvait lié, les enflamma par un bon repas à la suite duquel il parcourut avec eux les rues de la ville, aux cris de *viva Santa-Anna!* Un grand nombre de leurs camarades se rallièrent à eux, et l'entraînement devint général. Les officiers subalternes en favorisèrent le mouvement, ou n'osèrent s'y opposer, et la garnison entière se déclara pour Santa-Anna. Elle offrit au général Moctezuma de le mettre à la tête de l'insurrection, et celui-ci, par conviction peut-être, mais plus probablement par nécessité, accepta ce poste. Moctezuma avait été envoyé par le gouvernement pour prendre le commandement des troupes et aviser aux moyens de maintenir la tranquillité dans l'état de Tamaulipas; il est peu naturel de supposer qu'il soit entré spontanément dans l'insurrection, mais les circonstances et son intérêt personnel le

Digitized by Google

décidèrent : aussi était-il l'objet de beaucoup de soupçons, et sa conduite était surveillée de près par les autres chefs du parti.

Moctezuma est un homme d'environ cinquante ans, d'une taille élevée; sa figure est douce et peu expressive. Quoique parvenu au rang de général, en passant lentement par tous les grades inférieurs de l'armée, il n'est connu cependant par aucun exploit militaire. Courageux de sa personne, il saura exécuter les ordres d'un chef, mais il n'est point fait pour briller au premier rang. Quoique doué d'un sens droit, il a l'esprit faible : les circonstances ont pu l'élever, mais il est incapable de les maîtriser ou de les faire naître. Tel est l'homme que le hasard porta à la tête du mouvement révolutionnaire de Tampico. Autour de lui on ne distinguait aucun personnage remarquable; aussi nulle entreprise ne fut tentée de ce côté, et c'est à la fortune seule qu'on doit attribuer tous ses succès.

A la première nouvelle de la révolte de Tampico, le gouvernement fit partir douze cents hommes de troupes, sous les ordres du général Teran, espérant que celui-ci s'emparerait de la ville sans coup férir. Mais Moctezuma s'était hâté de pousser avec vigueur les fortifications déjà commencées; il avait fait couper les bois qui avoisinent Tampico; lui-même présidait aux travaux de ses soldats, et déjà plusieurs forts et bastions s'élevaient pour protéger la ville et ses alentours. Teran se vit donc obligé de s'arrêter quelque temps à Altamira, pour essayer les moyens de corruption sur un ennemi qu'il trouvait bien fort pour une attaque.

Ce fut au milieu de ces circonstances qu'arrivèrent les naufragés du brick de guerre français *le Faune*. Les Français domiciliés à Tampico les reçurent avec joie; chaque jour on craignait un assaut de la part de Teran; chaque jour quelque nouvelle proclamation de ce général jetait l'alarme parmi les étrangers ; lui aussi criait : « Haine et mort aux Espagnols!... » et ce cri était le ralliement du parti de Santa-Anna. Aussi les négocians français, qui craignaient que, dans le cas d'une réaction populaire, on ne les confondît sous cette dénomination, suppliaient-ils le consul de retenir nos marins dans la ville, persuadés que leur présence seule imposerait au peuple. Moctezuma lui-même n'était pas fâché qu'ils restassent; il offrit même de les armer, dans l'espérance vague

Digitized by Google

peut-être d'en tirer un appui, ou au moins comme un moyen de maintenir l'ordre.

Santa-Anna, qui jugeait que Tampico était le point le plus fort sur lequel il pût s'appuyer, envoya deux goëlettes de guerre sous les ordres du capitaine Cochrane, pour s'assurer du mouvement. Ces bâtimens avaient en outre la mission d'arrêter, s'ils le rencontraient, un navire anglais chargé pour le compte du gouvernement, et qui devait débarquer des munitions de toutes sortes sur quelque point de la côte : ils devaient s'opposer encore à ce que l'Yucatan envoyât par mer des secours de troupes aux ministres, car il paraissait certain que cet état se disposait à appuyer fortement le système ministériel. Moctezuma changea l'objet de leur mission et les fit embosser au-dessous de la ville, pour empêcher Teran d'arriver jusqu'à Tampico, en remontant la rive gauche du fleuve. Du côté de la terre, sans doute, la ville était bien protégée; mais comme elle ne l'était pas du tout du côté de la rivière, un général audacieux eût pu, en une seule nuit, faire descendre dans des pirogues, par les lacs et le haut de la rivière, des troupes qui eussent enlevé la ville peut-être sans tirer un coup de fusil. Teran se borna à des pourparlers et à des démonstrations hostiles dans lesquelles on lui tua quelques hommes.

Tel était l'état des choses quand la saison des pluies commença. On parlait de remplacer le général Calderon par Iberie, lorsque tout à coup l'armée du gouvernement disparut de devant la Vera-Cruz, laissant un grand nombre de malades et ses canons encloués. Une fièvre maligne, ce puissant auxiliaire sur lequel comptait Santa-Anna, avait déjà fait de grands ravages dans le camp de l'ennemi, et Calderon, craignant de perdre jusqu'au dernier de ses soldats, s'était enfin décidé à se retirer. Santa-Anna marcha sur-le-champ à sa poursuite; ils se firent une petite guerre d'observation ou d'escarmouches peu sanglantes, l'un fuyant lentement, et l'autre suivant pas à pas. Ce mouvement de Calderon avait été annoncé d'avance par le vice-président Bustamente dans la séance de clôture du congrès, le 23 mai. Après avoir dit que la saison des pluies empêcherait les troupes de tenir la campagne, il terminait en demandant la permission de se mettre lui-même à la tête des forces de la république ; mais le congrès refusa sous prétexte que la révolte de

Digitized by Google

Santa-Anna était trop peu redoutable. Cependant le parti des révoltés croissait rapidement; les garnisons d'Orizaba et de Cordova s'étaient jointes à eux, et le gouvernement offrit d'entamer de nouvelles négociations. De part et d'autre on nomma des commissaires pour discuter les intérêts des deux partis; Arago fut un de ceux que choisit Santa-Anna, et le 13 juin les deux généraux signèrent un armistice non loin de Jalapa. La nouvelle de la fuite de Calderon fut accueillie à Tampico par des fêtes : les différens forts qu'on avait construits autour de la ville furent baptisés, et les officiers de la garnison donnèrent un bal où ils fêtèrent les officiers français.

La retraite de Calderon entraîna celle de Teran, qui se dirigea dans le nord de Tamaulipas, vers Soto-la-Marina et Matamoros, qui tenaient encore pour le gouvernement. Moctezuma le laissa partir sans courir à sa poursuite; mais les bâtimens de guerre, devenus inutiles à Tampico, reprirent leur première mission, et firent voile le 19 juin pour Matamoros. Cette petite flotte, sous les ordres du capitaine Cochrane, était composée d'un brick, trois goëlettes, et portait trois cents hommes de troupes. La garnison de la forteresse, ébranlée d'abord par la nouvelle des succès de Santa-Anna, éclata à l'arrivée de ces navires, et se prononça contre le ministère. L'entraînement gagna les troupes de Teran, réunies dans la petite place de Padilla. Teran, effrayé de l'agitation de ses soldats, assemble ses principaux officiers dans une chapelle. Là, il leur expose l'état de la république, essaie d'émouvoir leur patriotisme ou de réchauffer leur attachement au gouvernement; partout il ne trouve qu'une désespérante froideur, ou une ferme résolution de changer de drapeaux. Se voyant ainsi abandonné de ses troupes, il désespéra de sa cause; peut-être vit-il sa patrie exposée de nouveau aux horreurs de la guerre civile; sans doute alors le sort de Guerrero lui revint en mémoire, et il frémit de tomber vivant entre les mains d'ennemis implacables... Il sortit et se perça de son épée (le 12 juillet).

Ainsi périt Teran, le meilleur ou plutôt le seul général du parti ministériel, en ce même village de Padilla, au même lieu où avait péri Iturbide. Sa mort fut un triomphe pour le parti contraire, qui s'en réjouit comme d'une victoire. Cependant il trouva même

Digitized by Google

parmi ses ennemis des hommes qui firent son éloge funèbre, alors qu'il était dangereux de ne pas outrager sa mémoire.

Moctezuma quitta enfin Tampico, pour se rendre à San-Luis-Potosi, et sa marche eut lieu sans obstacle.

Le 23 mai, dans la séance de clôture du congrès général, Bustamente, annonçant officiellement la levée du siége de la Vera-Cruz par le général Calderon, exprimait encore l'intention de maintenir, à l'égard de Santa-Anna, l'attitude d'un juge sévère; mais, en même temps, il déclarait qu'il avait jugé à propos d'accepter la démission des ministres; et les chambres avaient accueilli favorablement cette mesure. On crut généralement que la retraite des ministres affaiblirait beaucoup le parti des révoltés; car, dès ce moment, la question changeait de nature : leur général ne pouvait plus alléguer que c'était à des ministres responsables qu'il venait demander compte de leur administration; désormais c'était contre le vice-président lui-même, contre le chef légalement reconnu de l'état, qu'il dirigeait ses attaques, et ses armes semblaient menacer les lois du pays. Sa levée de boucliers devait donc prendre un caractère odieux pour tous les hommes amis de l'ordre public. Afin de ne pas donner une couleur tranchée à la politique du gouvernement, Bustamente laissa vacantes les places des ministres, lesquelles furent réellement remplies par les premiers secrétaires ou par les chefs des administrations, sous l'impulsion directe du vice-président. Cette marche incertaine de l'autorité, ces lois au nom desquelles on combat et qu'en même temps on foule aux pieds, doivent présenter d'étranges anomalies pour les hommes élevés sous un gouvernement depuis long-temps reconnu et respecté; mais le Mexique est encore plongé dans un chaos politique que le temps seul peut débrouiller.

Santa-Anna sentit le coup que portait à son parti la dissolution du cabinet, et pour se replacer sur le terrein de la légalité, il conçut l'idée de s'autoriser du nom de Pedraza : il lui expédia sur-le-champ à Philadelphie, où il vivait retiré, un officier de confiance, le colonel Castillo, pour lui offrir de le conduire en triomphe jusqu'à Mexico, s'il voulait consentir à reprendre le fauteuil. Les rôles se trouvaient ainsi subitement changés. Bustamente n'était plus qu'un usurpateur qui avait chassé l'élu du peuple, et qui,

Digitized by Google

au mépris des lois existantes conservait une autorité dont il était indigne; tandis que Santa-Anna se présentait, non plus comme simple médiateur entre l'armée et le gouvernement, mais comme général en chef des troupes du président légitime de la république. Il ne s'agissait plus que d'obtenir le consentement de Pedraza, et il n'était guère douteux que celui-ci ne le donnât bientôt.

C'était beaucoup que d'avoir su mettre la légalité de son côté; mais, tout en profitant de cet avantage, Santa-Anna sentait bien que ce serait réellement la force qui déciderait en dernier ressort, et il continuait à agir avec vigueur : dès le 17 mai, il avait quitté la Vera-Cruz à la tête de mille hommes environ et d'un train assez considérable d'artillerie pour se mettre à la poursuite des troupes du gouvernement : considérant toujours cette ville comme le centre de ses opérations, son principal point d'appui, et surtout comme un asile assuré en cas de revers, il y avait laissé la moitié de ses troupes; les forces qu'il emmenait lui paraissaient plus que suffisantes pour harceler l'ennemi et même engager au besoin avec lui une bataille rangée. Quoiqu'il s'exagérât la détresse de l'armée ministérielle, l'état où elle se trouvait réduite était réellement déplorable : au moment de la levée du siége, le nombre des malades s'élevait à neuf cents, et la contagion qui décimait ces malheureux laissait des traces si profondes, que la plupart des convalescens eux-mêmes n'étaient pas en état de porter les armes. En vain le gouvernement, pour protéger sa retraite, avait-il envoyé des troupes fraîches, Santa-Anna qui connaissait parfaitement le pays trouvait moyen de rendre ces secours presque inutiles; il interceptait les convois, et ce n'était pas sans peine que l'armée en retraite conservait quelques communications avec Mexico. Le colonel Mendaca, auquel était confiée la garde de l'important point de Jara, à trois lieues de Jalapa, venait de se déclarer pour le mouvement révolutionnaire; et les villes de Cordova et d'Orizaba, situées sur la route de la capitale, les avaient imitées, avant même la nouvelle de la fuite de Calderon : tout réussissait au gré de Santa-Anna. Cependant il fut arrêté dans sa marche; le colonel Rincon, à la tête de douze cents hommes de troupes fraîches, l'attendait à Puente Nacional et se disposait à l'attaquer, et il l'eût sans doute défait, car Santa-Anna, croyant les ministérialistes aux abois, avançait sans

beaucoup de précautions; mais, averti à temps, il tira habilement parti de sa mauvaise position, se replia sur lui-même, prit un détour et tendit une embuscade à Rincon, dans laquelle il faillit l'envelopper; un secret avis sauva ce dernier à son tour. Quelque favorable que fût la nouvelle tournure que prenaient ses affaires, le général n'était pas néanmoins sans inquiétude : du côté de la mer, Campêche le menaçait d'envoyer une expédition formidable au secours du gouvernement, et l'on désignait les environs de Tampico comme point de débarquement; huit cents hommes de troupes ministérielles marchaient, disait-on, sur Tuzpan et Pueblo Viejo de Tampico, et il craignait que Tampico, point d'appui de sa seconde armée, en ce moment si belle et si forte, ne lui échappât par l'impéritie de Moctezuma. Mais partout où il se portait de sa personne, la fortune semblait le suivre, et quoique la rencontre de Rincon l'eût forcé pendant quelque temps, par une marche rétrograde, à se mettre sur la défensive dans le bas pays, à-la-fois malsain et fatigant pour ses soldats, il avait bientôt repris l'avantage, et les positions militaires qu'il occupait lui donnaient sur son ennemi une supériorité telle, qu'il espérait arriver promptement à une conclusion glorieuse.

Ce fut au milieu de ces circonstances que Calderon lui proposa un armistice dans le but de renouveler auprès du gouvernement des propositions d'accommodement; il accepta, et le 13 juin les deux généraux signèrent une suspension d'armes dont les conditions avaient été arrêtées au camp de Coral Falso, à quatre lieues de Jalapa, entre le colonel don Juan Arago et le colonel Jose-Maria Vidal du côté de Santa-Anna, et le colonel don Félix Maximo et le premier adjudant don Jose Garcia pour Calderon. Cet acte déterminait la position des deux armées en observation, de manière à laisser libre et neutre Puente Nacional, où l'on établirait des conférences sous la médiation de S. E. le lieutenant-général Guadalupe Vittoria (1) et don Sébastien Camacho, gou-

(1) L'ex-président, si célèbre par son héroïque résistance à la tyrannie des Espagnols : il resta deux ans caché dans les forêts de l'état de la Vera Cruz, sans rapport avec aucun être humain, se nourrissant d'herbes et de fruits sauvages. Son nom est en grande vénération dans le pays.

Digitized by Google

verneur de l'état, dans le but de s'entendre sur les moyens les plus efficaces pour rendre la paix au pays, et ainsi que l'ont toujours répété les chefs de parti, afin de prévenir l'effusion du sang des citoyens. Les conférences s'ouvrirent en effet, on discuta, on disputa; aucun des partis ne voulut rabattre de ses prétentions (1), qui de part et d'autre étaient exagérées; enfin le 15 juillet, une proclamation adressée par Santa-Anna à ses troupes, vint annoncer que tout était rompu et que le sort des armes allait seul décider la question.

Les hostilités recommencèrent; les troupes du gouvernement en donnèrent les premières un sanglant signal. Cent quatre-vingts habitans de Jalapa s'étaient armés en faveur de Santa-Anna; surpris et attaqués par un détachement de quatre cent cinquante ministérialistes, ils furent battus et pris malgré une courageuse résistance, et tous les officiers passés par les armes pour servir d'exemple. Néanmoins Puente Nacional resta au pouvoir du général, dont tous les efforts tendaient à pénétrer jusqu'à Mexico, pour pouvoir enfin y parler en maître. Bientôt son parti prit un accroissement considérable; dès le 14 août, il s'était avancé, en personne, jusqu'à Orizaba, où il se trouva à la tête de trois mille hommes de troupes bien organisées et animées d'un excellent esprit; le commandant et toute la garnison s'étaient ralliés à ses drapeaux. Il avait refoulé au loin Calderon, et il manœuvrait de manière à

(1) Santa-Anna demandait que le vice-président quittât le fauteuil, et que les législatures fussent convoquées pour procéder à l'élection d'un nouveau président : il comptait sans doute sur son influence armée pour déterminer une partie des états en sa faveur, car il serait ridicule de croire à tout ce que ses partisans débitaient sur sa modération. Je me souviens qu'au commencement de la révolution, je me trouvais à la Vera-Cruz dans une réunion où plusieurs personnes vantaient devant le chef politique du département (M. G****) le peu d'ambition de Santa-Anna et son amour du bien public; ils répétaient avec complaisance ces paroles de Santa-Anna : « Je ne veux que rétablir le calme dans la république et déposer ensuite mon épée; je refuserais même la présidence si j'y étais appelé. » — « Que je croie à la modération du général, dit M. G****, moi qui l'ai vu ivre de joie quand ses soldats l'ont salué du nom d'imperador (Antonio I, empereur) dans une des révolutions précédentes! »

Digitized by Google

tenir en échec Faccio, alors posté en observation à San Augustin del Palmar avec deux mille hommes seulement. Mais il n'y avait pas à craindre qu'un combat s'engageât entre eux; Faccio doutait trop de lui-même et de ses soldats, pour tenter contre des forces supérieures le sort des armes dont le résultat, s'il lui eût été défavorable, aurait ouvert, à Santa-Anna, les portes de Mexico; et celui-ci, de son côté, ne voulait pas exposer légèrement aux chances d'un combat une cause qui prenait de moment en moment un nouveau caractère d'importance et de force. Chaque jour, en effet, quelque nouvel état se déclarait en sa faveur; le rappel de Pedraza lui avait concilié soudain une grande partie des législatures; on commençait à reconnaître un but légitime à son soulèvement; on ne craignait plus que, dans l'ivresse du succès, il ne se déclarât souverain absolu, en faisant taire les lois : aussi paraissait-il déjà évident que bientôt l'adhésion unanime des états à ses projets rendrait inutile tout appel aux armes, et rapprocherait tous les drapeaux. Du côté de Tampico, les nouvelles continuaient à être favorables; la municipalité de cette ville venait de déclarer Manuel Gomez Pedraza président légitime de la république, et dénonçait Bustamente comme usurpateur du pouvoir; cet acte était signé par tous les officiers civils et militaires du département. Le général Moctezuma avait poussé jusqu'à San-Luis-Potosi sans rencontrer aucun obstacle. En vérité, la conduite des généraux du gouvernement serait inexplicable, si l'on ne savait qu'il régnait dans l'armée une désorganisation effrayante : la désaffection des soldats pour le drapeau qu'ils suivaient, était tellement prononcée, que les chefs n'osaient pas compter sur leurs troupes. Comment, autrement, pourrait-on comprendre la fuite de Teran vers Matamoros, tandis qu'il lui eût été si facile d'arrêter Moctezuma au milieu des gorges des montagnes presque impraticables, dans lesquelles il faut s'engager pour arriver à San-Luis? Ce dernier s'empara de la ville presque sans résistance, le détachement de troupes qui en composait la garnison s'étant prononcé pour lui, après un léger engagement dans lequel le commandant en chef et son second, Ottero, furent blessés et faits prisonniers. Ottero est le même officier qui signa l'arrêt de mort de Guerrero. Mais ce qui dut surtout encourager Santa-Anna, ce fut l'adhésion

Digitized by Google

de la province de Zacatecas. Le 10 août, la législature assemblée déclara que Bustamente occupait le fauteuil au mépris des lois existantes, rappela Pedraza et l'invita à rentrer en fonctions, conformément aux vœux de Santa-Anna : en même temps elle vota six mille hommes de troupes pour soutenir la cause de ce dernier, et les fonds nécessaires à l'équipement et à l'entretien de cette petite armée. De quelle importance, en effet, devait être ce changement dans la cause des révoltés! Le commerce de Tampico, paralysé par le manque d'argent, devait reprendre son activité, lorsque la communication entre San-Luis et cette dernière ville serait rétablie; les trésors de Zacatecas allaient suivre leurs cours naturel, et chaque jour on attendait une *conducta* de 2,000,000 de dollars. Les troupes, dont la paie avait été long-temps suspendue, se voyant sur le point de recevoir les arrérages de leur solde, s'animaient d'une nouvelle ardeur. A cinq lieues de la capitale, le colonel Santos, qui commandait deux mille cinq cents hommes bien armés et bien équipés, se déclarait pour Santa-Anna. Campêche, par un étrange revirement, les états de Jalisco, Durango et Sonora appuyaient solennellement son mouvement et accusaient le vice-président; un brick de guerre appareillait de la Vera-Cruz avec deux commissaires, Zerconi, ancien membre du congrès, et le colonel Soto, chargés de supplier Pedraza, au nom de la majorité des états mexicains, de reprendre les rênes du gouvernement. Pedraza, qui comptait peu sur le succès des révoltés, avait d'abord refusé l'offre du colonel Castillo; mais alors son rappel lui fut présenté comme un cri du peuple, et il accepta. Matamoros avait suivi l'exemple de la Vera-Cruz et de Tampico, et sa garnison avait destitué et emprisonné son commandant, le colonel Peridas. L'état de Chiapas votait en faveur de Pedraza, et Guanaxuato, hésitant à se prononcer en cette affaire, se déclarait neutre. Les provinces du sud avaient enfin répondu à la voix du vainqueur de Tampico, leurs législatures se prononçaient pour le rappel de Pedraza; le colonel Alvarez, entraîné par l'élan général ou par ses propres intérêts, avait fait une proclamation pour augmenter les partisans de la nouvelle cause qu'il embrassait, et la forteresse de San-Diego d'Acapulco n'obéissait plus qu'au nom de Pedraza. A Mexico, les plus fermes soutiens de la cause du gouvernement

Digitized by Google

commencèrent à trembler, quelques malheureux devinrent victimes de leurs opinions, et Rocafuerte, ce journaliste dont nous avons déjà fait connaître la courageuse conduite, était traîné et enchaîné dans les prisons de la capitale.

Tel était le nouvel aspect des choses, tandis que Santa-Anna, cantonné à Orizaba et immobile devant Faccio, attendait avec impatience l'arrivée de Pedraza. Moctezuma, de son côté, après avoir joui pendant quelque temps de ses succès, à San-Luis, allait marcher sur Mexico : c'était sous les murs de cette ville que devait s'opérer la jonction des deux corps d'armée des indépendans. Désormais, le dénoûment de ce drame paraissait facile à prévoir..... Tout-à-coup la scène change, Bustamente donne sa démission de vice-président, et nomme un ministère qui devait remplir les fonctions de gouvernement provisoire. Fagoaga est appelé aux relations extérieures; Godoy, à la justice et aux affaires ecclésiastiques; Alas, aux finances, et le général Iberie, à la guerre. Cette soudaine résolution de Bustamente doit paraître étrange; elle est cependant le résultat d'une des plus profondes combinaisons de cet homme adroit et rusé. Il sentait qu'il ne pouvait plus soutenir la guerre avec avantage comme chef du gouvernement; la légalité qui, jusque-là, avait fait sa force, lui devenait hostile, puisqu'à son tour il attaquait une autorité légitime; car il paraissait certain que Pedraza ne tarderait pas à réunir les vœux de la majorité des états. Voulant, avant tout, conserver son influence de général et de citoyen puissant, il résigna donc les fonctions de vice-président et se mit à la tête des troupes opposées à Santa-Anna.

Cependant, en quittant le fauteuil, il ne se trouvait pas tout-à-fait dans la même attitude que Santa-Anna, au commencement de la révolution; il se disait commandant en chef des forces de la republique, car il tenait ses pouvoirs du congrès général qui, prorogé à cause des événemens politiques, prétendait représenter seul la souveraineté nationale : la question restait donc pendante entre Pedraza et le congrès. Le rusé Bustamente se couvrait de ce nom, mais c'était lui qui, en réalité, menait toutes les affaires. Il traça au ministère la marche à suivre : on concentra à Mexico des forces considérables, et Rincon fut nommé commandant de la gar-

Digitized by Google

nison. Néanmoins il ne faut pas chercher ici un plan de campagne d'une haute conception et exécuté d'après une volonté unique, une intelligence supérieure et régulatrice de tous les mouvemens; les divers chefs étaient autant de centres d'action qui opéraient presque tous indépendamment l'un de l'autre : dès qu'un corps de troupes avait été obligé de lâcher pied, un autre se présentait avec un autre général, et souvent sans relation avec le premier. Du reste, il ne s'agissait, pour Bustamente, que de gagner du temps et de maintenir son influence jusqu'à l'arrivée de Pedraza, c'est-à-dire, jusqu'au moment où, par un accord entre les divers chefs, le pays serait appelé à élire un nouveau président, et à juger en dernier ressort ce litige que les armes ne pouvaient terminer. Attaquer Santa-Anna, c'était tout risquer d'un seul coup; il connaissait, par expérience, les ressources de ce général, il le savait alors fortement appuyé; ce fut donc vers San-Luis, contre Moctezuma, qu'il se décida à marcher. Ses troupes, à la vérité, étaient inférieures en nombre à celles de son ennemi, car celui-ci avait neuf mille hommes sous ses drapeaux, tandis qu'il ne pouvait lui en opposer que quatre mille; mais il comptait sur la supériorité de ses talens militaires et sur la discipline de ses régimens, l'élite de l'armée républicaine; tandis que les six mille hommes, fournis à Moctezuma par l'état de Zacatecas, n'avaient aucune expérience de la guerre et comprenaient à peine ce que c'est que l'obéissance militaire. Le 30 août, les deux armées n'étaient plus qu'à peu de distance l'une de l'autre. Chacun des contendans lança des proclamations belliqueuses, où ils se déchaînaient l'un contre l'autre avec une fureur étrange; on eût dit qu'un combat à outrance pourrait seul mettre fin à la lutte; et cependant, une fois encore, avant que le canon, dernière raison des peuples et des rois, eût prononcé ses arrêts de mort, Bustamente voulut tenter une négociation : il envoya des commissaires à Moctezuma, mais cette démarche n'aboutit à rien.

Pendant les premiers jours de septembre, les deux armées manœuvrèrent en présence l'une de l'autre, à peu de distance de Queretaro; enfin, le 18, elles en vinrent aux mains en bataille rangée, près des bourgs d'Abanda et de Huerta de Gallinas, non loin de la ville de Dolores. Après huit heures d'un combat acharné

Digitized by Google

et dans lequel Moctezuma fit preuve de plus de courage que d'habileté, Bustamente remporta une victoire complète. Le bagage, l'artillerie, la caisse de l'armée ennemie, les provisions qui étaient considérables, la voiture de Moctezuma et un grand nombre de chevaux tombèrent entre ses mains. Les vaincus laissèrent quatorze cents des leurs sur le champ de bataille; quatre cents furent faits prisonniers : le reste prit la fuite dans toutes les directions.

Ce succès coûta cher à Bustamente, mais il en tira d'immenses avantages; l'ennemi sembla s'être évanoui complètement, et la campagne resta libre devant lui jusqu'à Tampico. Le colonel Cuerto, qui venait de Guadalaxara avec 600 hommes pour se joindre à Moctezuma, était entré à Guampala le 21 septembre; Bustamente détacha contre lui le général Cortezar, qui le menaça de ne lui faire aucun quartier s'il ne quittait sur-le-champ la ville; la sommation eut son effet, et Cuerto se retira. Un autre officier, Abezana, s'était avancé jusqu'à Testillo, avec deux cent quatre-vingts hommes destinés à renforcer Moctezuma : la nouvelle de la défaite de ce général l'épouvanta, et il s'enfuit au plus vite vers Tampico.

Une des suites de cette victoire fut le retour de la législature de Zacatecas sous l'autorité de Bustamente. Ce général conclut avec elle une convention qui rétablissait le pouvoir du gouvernement dans toute l'étendue de l'état. Il attendait aussi la soumission de l'état de Guadalaxara, et se flattait d'être bientôt maître de Tampico. Son plan était de diviser ses troupes, et d'occuper les points principaux, afin d'assurer la tranquillité de tout le pays qu'il venait de ressaisir; mais d'autres évènemens vinrent suspendre ses rapides conquêtes. Santa-Anna, que nous avons laissé stationné à Orizaba, avait tiré avantage de l'absence de Bustamente, et s'était porté en avant avec ses meilleures troupes. Profitant alors de l'indiscrétion d'un des officiers de Faccio, qui engagea imprudemment un combat sans l'ordre de son général, il défit un détachement de trois cents hommes qui occupaient un poste avancé. Le beau-frère de Pedraza, fut tué dans cette affaire. Cet échec fit reculer l'ennemi, et Santa-Anna, poursuivant son succès avec ardeur, entra à Puebla le 5 octobre.

Le bruit de la prise de Puebla retentit à Mexico comme un coup de foudre. Déjà l'on croyait l'ennemi aux portes de la ville; le

Digitized by Google

victorieux Bustamente était trop loin pour rassurer les esprits; et Santa-Anna, si prompt dans ses résolutions, serait peut-être maître de la capitale avant que son rival eût fait un mouvement pour venir traverser ses plans. La peur exagère toujours, et chacun tremblait pour sa fortune et pour sa vie, car les souvenirs de 1828 sont récens et sanglans. Au seul mot d'émeute dans la ville, on se rappelait les malheurs que la dernière révolution avait enfantés, l'incendie et le pillage des magasins, les massacres dont tant de bons citoyens avaient été les victimes; on voyait encore cette horde de ladreros (espèce de lazzaronis qui fourmillent à Mexico) tous déguenillés, se répandre dans les rues en poussant d'atroces vociférations. Tous les négocians et la classe aisée frémissaient à l'idée d'être encore une fois témoins de tant de scènes d'horreur et de carnage. Déjà un mouvement intérieur avait donné l'alarme; le 25 septembre, dans l'après-midi, les prisonniers de l'Acordada (maison de force où sont renfermés douze ou treize cents malfaiteurs des plus dangereux) venaient de faire une tentative d'évasion à main armée, et ce mouvement n'avait pu être réprimé qu'en versant beaucoup de sang (il y eut une vingtaine de prisonniers de tués et quarante environ de blessés plus ou moins grièvement). Sans la promptitude avec laquelle elle fut étouffée, cette émeute aurait pu avoir des suites terribles, car les ladreros étaient prêts à répondre aux cris féroces des prisonniers. Mais le gouvernement, éclairé par cette tentative, sentit le besoin de déployer une grande énergie; il ne négligea dès-lors aucun moyen d'assurer la tranquillité publique, laquelle, en effet, depuis ce moment ne fut plus troublée (1).

Santa-Anna avançait, mais ce n'était plus comme autrefois avec la rapidité du torrent qui bouleverse et entraîne tout : la cause

(1) M. Arthur Short, lieutenant de vaisseau en demi-solde de la marine anglaise, était en prison à l'Acordada depuis plus de deux ans; pendant la mêlée, il fut tué dans sa chambre, sans qu'on sache positivement à quoi doit être attribuée sa mort. Seulement, son cadavre portait les traces d'une mort violente et douloureuse. Il s'était marié en 1827 à dona Maria de la Luz Iriarte, fille du riche Francisco Iriarte; le père, irrité de ce mariage, avait tout tenté pour en obtenir la cassation, mais ses efforts ayant été vains, il avait prodigué l'or pour retenir son gendre en prison.

Digitized by Google

qu'il soutenait ne flattait plus assez son ambition personnelle pour qu'il donnât beaucoup à la fortune; néanmoins, dès le 9 octobre, sa cavalerie n'était plus qu'à huit lieues de la capitale; et enfin, renforcé par un corps de deux mille hommes sous les ordres du général Valentea, il commença vers le 15 ce qu'on appela le blocus de la cité de Mexico. Quelles que soient les raisons qui ralentirent sa marche, ce retard sembla funeste à sa cause; le gouvernement eut le temps de rallier ses forces, toutes les troupes éparses aux environs furent réunies dans la ville; et la garnison, qui n'était d'abord que de deux mille hommes, se trouva bientôt dépasser quatre mille hommes: on expédia au plus vite des courriers à Bustamente et à Bravo, pour les appeler au secours de la capitale. Malgré cela, les craintes des habitans, assoupies pendant quelque temps, se renouvelèrent à l'apparition des troupes de Santa Anna; le commerce resta anéanti, un grand nombre de marchands cachèrent et enfouirent leurs marchandises et leurs trésors, presque tous les magasins furent fermés, plusieurs habitans se retirèrent à la campagne, le change du papier tomba jusqu'à 39, et l'on négocia bon nombre de billets à ce taux, tant l'argent était devenu rare. Au milieu du désordre que causa cette agitation générale, on fut obligé de proclamer la loi martiale. Quel blocus cependant!... qu'on se figure l'immense ville de Mexico, située sur le bord d'un lac, au fond d'un vaste vallon, l'aboutissant de plusieurs grandes routes, défendue par une garnison d'environ cinq mille hommes, tremblant et gémissant de se voir bloquée par un corps de huit à neuf mille hommes! Et pourtant les habitans souffrirent beaucoup; car, outre la cherté des vivres, ils étaient encore privés d'eau, Santa-Anna ayant arrêté un aqueduc qui alimente d'eau presque toute la ville.

A la nouvelle des progrès de Santa-Anna, Bustamente avait réuni ses forces, et s'était remis en marche vers Mexico; il comptait toujours environ quatre mille hommes sous ses ordres, et il pouvait se fier à ses soldats; car, enorgueillis de leur victoire sur Moctezuma, ils se croyaient invincibles: tel est le caractère mexicain; le moindre succès l'élève, le moindre revers l'abat.

Dès le 5 novembre, son armée était campée à Zula, à 15 lieues de la capitale.

Santa-Anna, effrayé de l'approche de Bustamente, avait fait une

Digitized by Google

dernière sommation à la ville, la menaçant d'un assaut, si dans les 24 heures elle ne se rendait pas : la ville ne fut pas livrée, et Santa-Anna quitta sur-le-champ sa position, et se porta avec toutes ses forces à la rencontre de son ennemi. Cette retraite était urgente, car il se voyait sur le point d'être pris entre deux feux. Le général Quintamar accourait avec près de six mille hommes pour opérer sa jonction avec Bustamente et délivrer Mexico. La levée soudaine du blocus laissa Quintamar libre de ses manœuvres; il ravitailla Mexico, et prenant avec lui une partie de la garnison, il continua sa marche avec sept mille hommes d'infanterie, huit cents cavaliers et sept pièces de canon pour se réunir enfin au général en chef, alors campé à la plantation de la Goletta. Ici les mouvemens de Santa-Anna présentent une incertitude inexplicable : supérieur en forces à Bustamente, il pouvait tout-à-coup tomber sur lui, l'écraser, puis revenant sur ses pas, faire face à Quintamar avec des forces égales et supérieures même à cause de la confiance qu'inspire toujours le succès. Au lieu d'agir ainsi, il s'arrête tout-à-coup, concentre ses forces à Zampango, où il est joint, à la vérité, par un renfort de deux mille hommes sous les ordres du colonel Cuesta; mais il laisse Bustamente et Quintamar opérer leur jonction, le 12 novembre, à Tesayaca. Il y eut ce jour-là une légère rencontre dans laquelle de part et d'autre on perdit une trentaine d'hommes; le nombre des blessés ne dépassa pas soixante.

Après cette jonction, Bustamente s'approcha de Mexico, afin de se placer entre cette capitale et Santa-Anna; il comptait environ douze mille hommes sous ses ordres, et sa supériorité numérique donnait à son parti un tel espoir de succès qu'à Mexico on fit de grandes réjouissances, et dès-lors le gouvernement ne parla plus que de châtier promptement les rebelles. Cependant, les deux armées restèrent en présence sans tenter les hasards d'une bataille rangée; quelques engagemens partiels maintenaient seulement l'animosité des partis, mais la question restait indécise: ainsi, le 1er décembre, un détachement de Bustamente, dans une excursion aux environs de Puebla, surprit un convoi chargé de 50,000 dollars appartenant à Santa-Anna; mais ce général, averti à temps, se mit en route sur-le-champ, et, dès le lendemain, il le reprit et fit en outre quelques prisonniers.

Digitized by Google

Quoique Santa-Anna ne parût pas avoir su tirer tout le parti possible des circonstances qui le favorisaient, ses affaires étaient néanmoins dans un état prospère. Moctezuma, délivré de la présence de Bustamente, avait rallié les débris de son ancienne armée, et l'on disait qu'il s'était avancé jusqu'à Queretaro à la tête de seize cents hommes. Alvarez, de son côté, marchait, et déjà il était sur le point de se réunir aux libéraux. Pedraza était arrivé à la Vera-Cruz le 8 novembre, et il y avait été accueilli avec de grandes démonstrations de joie. Il avait lancé une proclamation dans laquelle il engageait les Mexicains à rapprocher leurs drapeaux, et à concourir unanimement au maintien de la tranquillité générale; mais on y fit peu d'attention, car alors tous les esprits étaient tournés vers la lutte qui s'était engagée entre Santa-Anna et Bustamente : ces deux généraux absorbaient l'attention publique. Pedraza quitta la Vera-Cruz le 28 novembre, pour se rendre sur le théâtre de la guerre, et beaucoup de personnes espérèrent que les communications fréquentes qu'il pourrait avoir avec le gouvernement, hâteraient la conclusion des troubles.

Concentré à Zampango, Santa-Anna ne faisait aucun mouvement qui annonçât qu'il fût disposé à tenter les hasards d'un combat; il se contentait de se tenir rigoureusement sur la défensive, et généralement ses mesures étaient si bien prises, qu'il était toujours vainqueur dans les escarmouches d'avant-postes. Bustamente avait fait de grands préparatifs pour l'assiéger; on lui avait envoyé de la grosse artillerie de Mexico, et les batteries étaient dressées prêtes à faire feu, lorsque l'ennemi coupa les digues qui retiennent les eaux des lacs situés entre Zampango et Mexico, et noya toutes ces batteries. Néanmoins, Santa-Anna, peu confiant dans sa position, se retira vers Puebla pour se joindre à Pedraza qui venait d'y arriver; mais il fut devancé par Bustamente qu'une étrange manœuvre plaça entre Puebla, où Pedraza avait armé et organisé les gardes civiques, et Santa-Anna qui, par une marche rétrograde, avait repris position sur la route de Mexico. Il serait vraiment curieux de représenter ici les divers mouvemens de tous ces corps d'armée: on dirait presque des jeux d'enfans, si le sang n'avait pas coulé; car le 6 décembre, il y eut entre Bustamente et Santa-Anna une affaire assez chaude qui ne décida rien. Qu'on juge des capacités militaires

Digitized by Google

des généraux par la manière dont leurs divisions restèrent échelonnées ! Quintamar était le plus rapproché de Mexico; puis venaient Santa-Anna et son armée, ensuite Bustamente; Pedraza se tenait renfermé dans Puebla, et il était pressé du côté de Zalapa par une seconde division de Bustamente. Le 8 décembre, Pedraza tenta des propositions d'accommodement, elles furent écoutées; car l'armée du gouvernement commençait à éprouver de grandes privations; enfin, le 11, un ordre du jour annonça aux deux armées qu'un armistice venait d'être conclu et signé entre les généraux, afin de pouvoir mettre à exécution un traité dont voici les principales dispositions:

1° Confirmation de toutes les élections et actes législatifs postérieurs au 1er septembre 1828, époque à laquelle Santa-Anna a pris les armes contre Guerrero;

2° et 3° Chaque état procédera à de nouvelles élections pour le congrès général selon les formes constitutionnelles;

4° Le nouveau congrès sera assemblé le 15 février 1833;

5° Le 25 mars, les votes pour le président et le vice-président seront ouverts; avant le 30, ces fonctionnaires seront élus;

6° Toutes les troupes et leurs officiers quitteront la capitale des états huit jours avant les élections;

7° Toute loi martiale est révoquée;

8° Pedraza est reconnu président jusqu'au 1er avril 1833; Bustamente, vice-président;

9° Amnistie générale et complète pour tout ce qui a été fait depuis le 22 septembre 1828.

Les généraux engagent leur honneur pour l'exécution de ce traité.

Cependant les chambres, qu'on n'avait pas consultées, se soulevèrent contre cette convention qui les blessait dans leurs plus chers intérêts, puisque les membres étaient soumis aux chances d'une nouvelle élection : le traité fut désapprouvé, Bustamente déclaré traître à la patrie et privé du commandement. Mais tous ces arrêts que n'appuyait aucune force armée n'étaient que l'expression d'un ridicule dépit; les armées maintinrent leur acte de pacification, et le 26 décembre, la ville de Puebla fut témoin d'un magnifique spectacle, lorsqu'au milieu d'immenses acclamations les généraux, na-

Digitized by Google

guère ennemis, prêtèrent serment à la constitution. Dans cette circonstance, Pedraza remercia en termes pompeux le libérateur au nom du peuple entier; et le 28, les chefs réunis marchèrent sur Mexico. Tout à coup la nouvelle arrive que San-Luis s'est rendue à Moctezuma; les autorités civiles et militaires de la capitale, craignant pour leurs places et même pour leur sûreté, se déclarèrent pour l'armée, et le changement se fit si tranquillement, qu'on ne le sut dans la ville que par les annonces officielles. Enfin, le 2 janvier, anniversaire de l'entrée de Santa-Anna à la Vera-Cruz, un corps de dix mille hommes entra à Mexico. Le lendemain, Pedraza fit son entrée; il fut reçu solennellement dans la cathédrale où l'on chanta un *Te Deum*. Les négocians étrangers, auxquels ce nouveau gouvernement promettait de grands avantages, offrirent 300,000 dollars pour le mettre en état de subvenir à ses premiers besoins. Enfin, le 14 janvier, les chambres sanctionnèrent le traité.

Le pays sera long-temps en proie aux factions militaires. Une armée, dont les cadres ne renferment que vingt mille hommes, qui compte plus de quatre-vingts généraux, et absorbe chaque année l'immense somme d'environ 15 millions de dollars (75 millions de francs), doit détruire tout élément de prospérité publique; car elle n'a plus d'ennemis extérieurs à combattre. Quelque énervés et incapables que soient les officiers-généraux, qui pourra détruire leur pouvoir? Chaque chef leur doit son influence. Il est difficile de dire combien durera cette paix; sa durée probable est au plus de deux ans.

Santa-Anna a été élu président à la majorité de treize voix sur vingt.

Un Officier de marine.

—

Depuis que le récit qui précède, a été rédigé, une nouvelle tentative a éclaté au Mexique, organisée par le parti aristocratique, c'est-à-dire par les Espagnols et le clergé, auxquels se réunirent les mécontens de l'armée dont l'ambition n'avait pas été satisfaite, et cette foule d'hommes sans aveu qui abondent dans le pays. Par une combinaison assez profonde, ce parti, afin de préparer les voies au pouvoir absolu, jeta les yeux sur Santa-

Digitized by Google

Anna lui-même, pour faire une expérience dans ce genre, sauf à lui substituer par la suite un homme plus dévoué à ses intérêts. Deux mois après son élection, le nouveau président fut proclamé dictateur par divers chefs militaires dans la province de Valladolid, à Cuernavaca et à Queretaro, près de la capitale. Santa-Anna n'osant pas, à ce qu'il paraît, porter hardiment la main sur le pouvoir suprême, marcha avec appareil, mais en même temps avec une indécision marquée contre ses propres partisans. Abandonné par une partie de ses troupes, il fut fait prisonnier par les rebelles et proclamé dictateur malgré sa résistance apparente; il parvint cependant à s'échapper et rentra à Mexico, où le congrès, enhardi par cette démarche, rendit un décret sévère contre les auteurs de cette échauffourée. Les principaux chefs parmi lesquels se trouvaient l'ex-président Bustamente et son ministre Manjino ont été bannis pour six ans du territoire de la république avec une trentaine d'autres individus. A la date du 29 juin, époque des dernières nouvelles, le calme était complètement rétabli; le parti fédéral ou démocratique l'emportait sur ses adversaires, et Santa-Anna restait au pouvoir. Malgré la conduite du président dans cette circonstance, de forts soupçons planaient sur son attachement au parti qu'il sert momentanément, et peut-être apprendrons-nous bientôt qu'une nouvelle révolution pareille à celle qui l'a porté au pouvoir, l'a fait rentrer dans la vie privée.

(*N. du D.*)

Digitized by Google

UNE

CONJURATION

D'AUTREFOIS.[1]

« Ceulx qui ont veulent garder ; ceux qui n'ont pas veulent avoir. »

AMYOT.

(1) Nous avons tâché de représenter les Romains chez eux, avec les mœurs, le costume et le langage de Rome; les Romains de Rome enfin, tels que leurs historiens nous les montrent, tels que nos poètes ne nous les montrent pas. Il nous a semblé que les fils de Romulus pouvaient être curieux à voir, descendus de leurs échasses classiques, marchant sans hé. mistiche et conspirant sans césure. Le public a déjà été de notre avis, et dans une *Révolution d'autrefois*, a encouragé notre premier pas au théâtre vers la vérité antique. Nous espérons qu'il ne nous saura pas moins gré de cette seconde étude historique, qui a toujours pour but de rendre à la raison tout ce qu'elle peut prendre à la poésie.

(*Note des Auteurs.*)

41.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

CICÉRON, Consul.
BESTIA.
CATILINA.
CÉSAR.
CURIUS.
VARGUNTEIUS.
CETHEGUS.
LENTULUS.
GABINIUS CAPITO.
PORCIUS LÆCA.
Le Député des Allobroges.
VERCINGETORIX.
Premier Esclave.
Deuxième Esclave.
MARCIUS, Prince du sénat.
CATON.
FABIUS TANGA, Questeur.
PUBLIUS, Grand-Prêtre.
Un Homme du peuple.
TERENTIA, femme de Cicéron.
FULVIE.
SERVILIE, sœur de Caton.
Licteurs, Soldats, Députés des Allobroges, Chevaliers, Hommes et Femmes du Peuple.

Digitized by Google

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ESCLAVES allant et venant, VERCINGETORIX.

Intérieur d'une salle à manger; porte au fond, porte latérale au-dessus de laquelle est écrit : VOMITORIUM. — Préparatifs de festin, table dressée.

PREMIER ESCLAVE.

Jamais de repos, jour et nuit travailler pour l'estomac des autres. De quelle nature sont-ils donc pour boire et manger toujours?

VERCINGETORIX.

De la nature des maîtres.

PREMIER ESCLAVE.

Et pourquoi sont-ils les maîtres?

VERCINGETORIX.

Silence, esclaves!

PREMIER ESCLAVE.

Oui, esclaves, puisqu'il faut l'être, esclaves comme le lion en cage. Mais toi, esclave né qui ne voudrais de la liberté que pour la vendre, oublieux de ton nom, de ta patrie; Gaulois, tu t'es fait Grec; tu parles toutes les langues pour mieux dire, j'obéis; aussi tu as l'oreille de notre noble maître, et je ne t'envie pas cette triste faveur.

VERCINGETORIX.

Silence! ai-je dit.

PREMIER ESCLAVE.

Je veux parler; quand tout se remue et se révolte dans Rome,

Digitized by Google

quand le peuple se plaint du sénat, pourquoi ne nous plaindrions-nous pas de notre maître? Je veux parler, comme au temps où réunis à la voix de Spartacus.... Mais que sont devenus pour toi tous ces souvenirs?

VERCINGÉTORIX.

Je n'ai rien oublié.

PREMIER ESCLAVE.

Tant pis! n'as-tu pas honte alors d'être le premier d'entre nous?

SECOND ESCLAVE.

Il faut le plaindre : si le maître a faim, c'est lui qu'il appelle; s'il ne peut dormir, c'est encore lui; s'il est malade, c'est lui; s'il a peur du tonnerre, c'est lui. Bien m'a pris d'être récalcitrant, le fouet m'exempte de bien d'autres tortures.

VERCINGETORIX.

Toujours des plaintes, toujours des reproches; je n'ai qu'un maître ici.

PREMIER ESCLAVE.

Il ne tiendrait qu'à toi de n'en avoir plus.

VERCINGETORIX.

Vous êtes fous, votre haine aveugle ne tombe que sur un seul, mais après celui-ci, le bourreau.

DEUXIÈME ESCLAVE.

Mieux vaut le bourreau.

PREMIER ESCLAVE.

Pour en finir avec Spartacus, il a fallu d'autres armes que les verges et la hache!

VERCINGETORIX.

S'il a succombé, que prétends-tu, toi? quel est ton plan? quelles sont tes ressources? ton nom remuera-t-il la Sicile, l'Espagne, le Latium? nous ne serions que les petits imitateurs d'un grand homme.

PREMIER ESCLAVE.

Que faire alors?

VERCINGETORIX.

Tuer les maîtres par les maîtres.

PREMIER ESCLAVE.

Et pour cela?

VERCINGETORIX.

Obéir.

SCÈNE II.

Les Mêmes, BESTIA.

BESTIA, regardant la table.

C'est bien. (Il fait signe aux esclaves de se retirer.)

(A Vercingetorix.)
Toi, reste ! (Les esclaves se retirent.)

SCÈNE III.

VERCINGETORIX, BESTIA.

BESTIA, d'un air soucieux.

Je suis ruiné, perdu, et c'est toi qui en es cause, toi mon médecin, mon astrologue, mon cuisinier, mon confident, mon ami même.

VERCINGETORIX.

Ton esclave.

BESTIA.

Mon ami, te dis-je. Tu m'as livré comme une proie aux Cethegus, aux Catilina, à tous ces enfans perdus de Rome, qui m'apportent chaque jour, ou plutôt chaque nuit, leurs vices à nourrir, leur ambition à défrayer; de l'argent, de l'argent, toujours de l'argent! Et qu'a-t-il produit cet argent? où sont les gouvernemens de province, les questures, les consulats, toutes les dignités qu'on achète, disent-ils, et qu'on n'a pas voulu leur vendre. A la fin je suis las de prêter à des noms et sur des espérances; je suis las surtout de tenir table ouverte, et de m'être fait l'hôte imprudent de toutes ces misères patriciennes et plébéiennes, car maintenant ils font des recrues partout. Je ne sais où va les prendre ce maudit Curius, leur embaucheur : ma maison est l'asile de Romulus, ouvert à tous les bandits : chaque jour ce sont de nouveaux venus; bientôt ils me feront mettre à table avec leurs esclaves.

VERCINGETORIX.

Parle moins haut, maître.

BESTIA.

Moins haut, et pourquoi? en suis-je venu au point d'avoir à craindre; je veux en finir, ma fortune est compromise, il y va

peut-être de ma vie ; dès ce soir je romps avec eux, et je me retranche derrière la loi ; je redeviens citoyen paisible ! C'est chez le préteur que je leur donne rendez-vous : dans ce grand naufrage je ne périrai pas corps et biens. (Montrant la table.) Ainsi, tous ces apprêts sont inutiles.

VERCINGETORIX.

Tous ces apprêts te sauvent ; tu t'es trop avancé, maître, pour reculer. Que peut la justice contre ceux qui n'ont rien que leur poignard? Écoute-moi : ta créance est hypothéquée sur leur misère et leur ambition ; cette hypothèque est sûre, ne la détruis pas d'un mot, d'une révélation qui ne te vaudrait que les stériles actions de grâces du sénat.

BESTIA.

Que faire pour sortir de cet abîme ?

VERCINGETORIX.

Conspirer.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CURIUS, FULVIE.

CURIUS à Bestia.

Toujours le premier, tu le vois, le plus exact.

BESTIA.

Oui, le plus affamé.

CURIUS.

Pour te faire honneur.

BESTIA.

Ton appétit est trop flatteur.

CURIUS.

Boudes-tu contre nos ventres? Vercingetorix t'a donc mis à la diète? Allons, pour ce souper encore, porte-toi bien, (lui présentant Fulvie) et sois gracieux.

FULVIE.

Ne demandons pas l'impossible.

BESTIA, à part.

Il ne manquait plus que d'amener des femmes ici ! Et quelles femmes encore !

Digitized by Google

CURIUS, à part à Bestia.

J'ai failli t'amener la femme de Cicéron. (Haut.) Fulvie dit vrai. D'ailleurs ce bon Bestia ne s'est point engagé à être aimable. J'outrepassais mes droits de lui tant demander, et je n'exige plus que le souper.

BESTIA.

Pour toi?

CURIUS.

Pour moi et pour vingt autres, ce sera peut-être le dernier.

VERCINGETORIX, à Bestia.

Le dernier, tu l'entends?

CURIUS.

Catilina va bientôt venir, et il n'aime pas attendre.

BESTIA.

Et que fais-je autre chose avec vous!

CURIUS.

Des reproches, Bestia, à la veille d'un remboursement!

BESTIA.

Pour vous la veille n'a jamais de lendemain.

FULVIE.

C'est un bon mot d'usurier.

CURIUS.

Un bon mot se paie cher; il pourrait coûter une province. C'est ce soir, ici même à table, qu'on se partage l'empire.

VERCINGETORIX, à Bestia.

Tu l'entends?

BESTIA à Curius.

Dis-tu vrai? (Emmenant Vercingetorix par le bras.) Esclaves, aux fourneaux!

(Bestia et Vercingetorix sortent.)

SCÈNE V.

CURIUS, FULVIE.

CURIUS.

Eh bien! me croiras-tu maintenant?

FULVIE.

Qu'ai-je appris de nouveau?

Digitized by Google

CURIUS.

Balanceras-tu encore entre le consul Antonius et moi? tu le sais, je puis mettre toutes les richesses de Rome à tes pieds. La ville est à nous; veux-tu les jardins de Crassus? veux-tu la gerbe d'or de Cérès? veux-tu le temple même de Junon?

FULVIE.

J'aime mieux la maison de Lupa la comédienne.

CURIUS.

Tu n'as qu'à choisir.

FULVIE.

Tu ne me crois pas, je pense, de la famille des Bestia, et je ne m'enflammerai pas sur la foi de tes promesses.

CURIUS.

Tu pourras te convaincre de tes propres yeux.

FULVIE.

Dans tout ceci, je ne vois qu'une orgie, et je ne suis point venue par ambition, mais par curiosité.

CURIUS.

Sois ambitieuse, je t'en prie.

FULVIE.

On m'a dit qu'on voyait et qu'on entendait ici des choses extraordinaires, des choses qui font frémir la nature!...

CURIUS.

Laisse venir Catilina, tu n'as plus que le temps de desirer.

FULVIE.

Est-ce vrai tout ce qu'on raconte de vous? On dit que ce n'est pas du vin que vous buvez ici!

CURIUS.

Du sang, peut-être!

FULVIE.

On dit qu'hier vous avez mangé un enfant!

CURIUS.

Nous en mangerons bien d'autres!

FULVIE.

Et que vous buvez dans des crânes d'hommes!

CURIUS.

La terreur écrit mal l'histoire. Tant mieux pour nous : grâce

à elle, nous sommes partout dans Rome ; nous frappons à toutes les portes, nous faisons briller le poignard devant tous les yeux, et la besogne est à moitié faite.

FULVIE.

C'est amusant! quand se met-on à table?

SCÈNE VI.

Les Mêmes, CATILINA, LENTULUS, CETHEGUS, VARGUNTEIUS GABINIUS CAPITO, PORCIUS LÆCA, un député des Allobroges, et autres conjurés.

CATILINA, entrant.

Il n'y a plus à hésiter ; encore ce bavard d'Arpinum qui l'emporte sur moi ; le voilà consul. Aux grands maux, les grands remèdes : ils ont pris la toge, à nous les armes! (Apercevant Fulvie.) Une femme ici! qui l'a amenée?

CURIUS.

Moi ; c'est une amie.

CATILINA.

Imprudent!

CURIUS.

Je réponds de sa discrétion.

CATILINA.

Comme de sa fidélité?

CURIUS.

Remercie-moi, la femme manquait à notre conjuration.

CATILINA à FULVIE.

D'ailleurs tu ne seras pas la seule femme ici ; César va venir. Nous sommes tous réunis? Mais je cherche Bestia.

CURIUS.

Il travaille pour nous. Il n'a rien moins fallu que mon zèle pour réchauffer le sien. Vraiment, il m'a inquiété quand je suis venu.

CATILINA.

Que peut-il avoir? Une indigestion?

CURIUS.

Non, il pensait.

FULVIE.

Et depuis quand?

Digitized by Google

CURIUS.

Il semblait douter, il avait presqu'une figure de délateur.

(Mouvement parmi les conjurés.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BESTIA, VERCINGETORIX, ESCLAVES chargés de mets et de fleurs.

CATILINA, à BESTIA.

Le cœur te manque, à ce qu'on dit; lorsque les plus faibles viennent à nous, lorsque les femmes même....

BESTIA.

C'est justement ce qui m'a fait peur; je n'aime pas les femmes, moi, là où il y a un secret à garder.

FULVIE.

Oh! la vieille plaisanterie!

CATILINA.

Pardonne, Fulvie, Bestia est un trembleur, et il a passé l'âge de rendre justice aux femmes. Femme, prends bien garde à ce que tu vas voir, à ce que tu vas entendre. Quiconque entre ici, laisse à la porte toute affection, tout respet humain, toute pitié. Il n'est permis d'y conserver que le souvenir de l'injustice des tyrans!

VERCINGETORIX.

Dans la Gaule, les femmes conseillent et les hommes exécutent.

CURIUS.

Depuis quand les esclaves parlent-ils à Rome?

CATILINA.

Femme, esclave, parlez; il nous faut des femmes et des esclaves, les enfans mêmes ne déparent pas une conjuration comme la nôtre; ne serviraient-ils qu'à crier, la terreur en sera plus complète; il faut même que Crassus nous prête ses lions.

BESTIA.

Crassus n'est pas si bon que moi, il ne prête jamais. (Poussant un soupir.) Le repas attend.

(Les conjurés prennent place.)

CURIUS.

Cela devient sérieux, nous sommes à table.

CATILINA, faisant l'appel.

Lentulus Sura, Curius, Cethegus, Gabinius Capito, Vargunteius,

Digitized by Google

Porcius Læca, le député des Allobroges, Bestia, Caius Cæsar ?

CURIUS.

Seul absent. Il est chez la sœur de Caton.

CATILINA.

N'importe. Vous tous ici présens, écoutez : votre fidélité m'est connue, et sans elle, je n'aurais pas tenté une si grande entreprise. Nous avons mis en commun les biens et les maux ; ce que vous voulez, je le veux, ce que vous ne voulez pas, je ne le veux pas. Cette conformité de haine et de sympathie, c'est l'amitié. Déjà chacun de vous a connu mes projets, notre sort à venir en demande la prompte exécution. La république est échue aux mains d'un petit nombre. Rois et peuples sont leurs tributaires. Quant à nous, hommes de cœur, nobles ou plébéiens, nous ne sommes qu'une foule sans nom, sans pouvoir, sans crédit, soumis à ceux qui trembleraient devant nous, si la bonne cause triomphait. A eux la puissance, les honneurs, l'argent, à eux, ou aux leurs ; à nous les rebuts, les dangers, les poursuites judiciaires, la misère.

LES CONJURÉS.

Il dit vrai.

FULVIE, à Curius.

Il parle bien, mais cet enfant rôti ; quand va-t-on le servir ? Je m'ennuie.

CURIUS.

Écoute.

CATILINA.

Souffrirons-nous toujours ?

CURIUS, buvant.

Oui, souffrirons-nous toujours ?

L'ALLOBROGE.

Le peuple meurt de faim. (A Vercingetorix.) Verse à boire. Oui ! oui ! souffrirons-nous toujours ?

CATILINA.

Mieux vaut mourir courageusement, que de marchander une vie d'opprobre et de misères ; n'en doutons pas, la victoire est dans nos mains, nous tous, jeunes de corps et de cœur, contre ceux que l'or a vieillis plus que l'âge. Pour en finir, il ne faut que commencer. Comment être homme et souffrir qu'ils aient des ri-

chesses à combler la mer et à élever des montagnes, tandis que nous manquons du nécessaire; que leurs palais occupent des rues entières, et que nous n'ayons pas même un foyer domestique; qu'ils achètent tableaux, statues, vases ciselés; qu'ils élèvent et détruisent, qu'ils sèment et jettent à pleines mains l'argent sans pouvoir l'épuiser; pour nous, au-dedans, le besoin, au-dehors, les dettes; un présent affreux, un avenir plus affreux encore. Qu'avons-nous? si ce n'est une misérable existence. Réveillons-nous donc! voici, voici cette liberté tant souhaitée, et avec elle la fortune, l'honneur et la gloire : c'est là le prix que le sort jette aux vainqueurs. L'occasion, le danger, notre dénument, et surtout le butin, prix du combat, vous exhorteront mieux que mes paroles. Général et soldat, je suis à vous : ma tête et mon bras ne vous manqueront pas.

CURIUS.

Bien parlé!

FULVIE.

Mieux que Cicéron! (bas.) Mais quand donc les horreurs?

BESTIA, à part.

Tout cela ne dit rien, on ne partage toujours pas l'empire.

FULVIE, à part.

Mais c'est du vin tout pur que je bois!

CATILINA.

Les hommes changeront avec les choses, que voulez-vous?

CURIUS.

Je demande l'abolition des dettes.

BESTIA, se levant.

Entendons-nous, je suis créancier.

CATILINA.

Mesure générale, tu te rattraperas sur une province.

BESTIA.

Alors je demande le gouvernement d'Asie.

CETHEGUS.

Moi, la proscription de Lucullus et de Crassus.

VARGUNTEIUS.

Mesure générale, la proscription de tous les riches.

Digitized by Google

PORCIUS LÆCA.

Je demande la questure.

GABINIUS CAPITO.

Le sacerdoce.

CETHEGUS.

Moi, le pillage, tout est dans ce mot.

VERCINGETORIX, à part.

Qui donc demandera la liberté?

CATILINA.

Vous serez contens. Manlius, si digne de son vieux nom populaire, a levé pour nous l'étendard en Etrurie, les esclaves de l'Apulie se révoltent, les députés des Allobroges soulèveront la Gaule; Pison va partir pour l'Espagne, Nucerinus pour la Mauritanie avec une armée. Nous n'avons pas de temps à perdre, car Pompée, ce souteneur du sénat, n'attend qu'un ordre pour rentrer avec ses légions. Rome est à nous sans défense, étouffons-la avant qu'elle ait crié au secours. Déjà le soupçon et la crainte travaillent pour nous, ils disent que j'ai égorgé mon fils, ils disent que nous avons retrouvé l'aigle d'argent de Marius, et que nous lui sacrifions des hommes; que nous assassinons pour nous exercer la main et nous lier par le crime, que nous buvons du sang!

CURIUS, se prenant à rire et levant sa coupe.

Oui, du sang de Falerne; verse, esclave. (Vercingetorix lui verse à boire.) Buvons tous dans cette coupe à notre indissoluble amitié.

(La coupe passe à la ronde et revient à Fulvie,)

FULVIE, la passant sans boire à Catilina.

A d'autres.

CATILINA, ayant bu.

Demain donc, au coucher du soleil, que Cicéron meure. Toi, Cethegus, et toi, Vargunteius, avec vos gladiateurs chargez-vous de ce soin. Cicéron mort, le feu aux quatre coins de la ville. Bestia, c'est le soin de tes esclaves.

VERCINGETORIX.

Ils feront comme des hommes libres.

LE DÉPUTÉ DES ALLOBROGES.

Je ferai soulever les Gaules. (Il retombe ivre mort.)

CATILINA, à Vercingetorix.

Conduis-le, Gaulois, au vomitorium; nous tous, demain au sénat.

TOUS.

Au sénat! (Ils se lèvent de table.)

FULVIE.

Votre conspiration n'a rien d'amusant, elle ressemble à toutes les autres, on dîne plus gaîment chez Caton. Il n'y a pas la moindre horreur, pas la plus petite monstruosité ici. Il n'y a d'ivre que ce gros Gaulois qui ronfle comme au sénat.

VERCINGETORIX, à part.

Quand nous aurons le fer et le feu à la main, nous vengerons Spartacus.

(Au moment où la masse des conjurés sort, César entre.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CÉSAR en habits de fête.

TOUS LES CONJURÉS.

Enfin, voilà César.

CURIUS.

La sœur de Caton nous le rend.

CATILINA à César.

Tu t'es donc décidé?

CÉSAR.

Moi, je n'hésite plus, je ne suis point des vôtres. (Mouvement.)

CURIUS.

Que dit-il?

CÉSAR.

Je dis que le temps n'est pas venu, et qu'il y a folie à conspirer, quand le blé arrive chaque jour de Sicile, quand le peuple rassasié ne jeûne même pas de gloire, quand il bat des mains aux périodes de Cicéron et aux faits d'armes du grand Pompée.

CATILINA.

Que viens-tu donc faire ici?

CÉSAR.

Je viens vous avertir qu'il y a une conjuration mieux ourdie que la vôtre, celle du sénat contre vous. Ne savez-vous pas qu'hier Cicéron le consul a présenté une loi qui porte à dix ans d'exil la

Digitized by Google

peine contre la brigue? C'est un coup direct, n'est-ce pas? Demain au sénat, tu seras accusé.

CATILINA.

Demain y aura-t-il un sénat?

CÉSAR.

Le sénat a pris ses mesures, peut-être même se réjouit-il de n'avoir à étouffer qu'un complot, lorsque avec plus de patience vous l'écrasiez par la guerre civile. Vous n'avez point d'armée, vos forces sont ici, les amis absens ne comptent pas. Croyez-vous que Crassus avec ses millions ne soit pas le premier intéressé à vous trahir? On dit même qu'il a livré un plan de la conjuration et une liste des conjurés. Ce que je dis, je le tiens de la sœur de Caton, de Servilie même, qui m'a prévenu de tout, dans la crainte que je ne fusse du complot.

CATILINA.

Nous avons ce qui manque à Crassus, comme à toi, le courage.

CÉSAR.

Le courage ne sert qu'à mourir, c'est le dernier mot d'un ami. Puissé-je n'avoir point à vous servir comme sénateur. Adieu, plus rien de commun entre nous, pas même le souvenir.

(Ramenant Catilina sur le devant de la scène.)

Tu finiras par faire de Cicéron un homme politique.

(Revenant sur ses pas.)

J'oubliais mon flacon. (Il sort.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, excepté CÉSAR.

FULVIE.

Comment! César n'est pas de la conspiration? il me plaît, c'est dommage.

CURIUS.

Tant mieux, une part de plus pour ceux qui restent.

FULVIE, à part.

Tant pis! je n'en veux plus être, moi.

CATILINA.

Un de moins, qu'importe? (Montrant Fulvie.) D'ailleurs n'est-il pas remplacé?

Digitized by Google

FULVIE.

Qui oserait se plaindre!

BESTIA, ayant réfléchi.

Ah! César n'est pas de la conspiration.... Je ne sais ce que j'éprouve. J'ai froid, je tremble....

CATILINA.

Vous avez entendu César! Le sénat, a-t-il dit, conspire; Cicéron prend des mesures contre nous. Eh bien! il s'agit de fouiller dans les projets consulaires. En ce moment, je regrette César.

CURIUS.

Et pourquoi?

CATILINA.

Parce qu'il est le mari de toutes les femmes.

BESTIA.

Qu'est-ce que cela fait à la conspiration?

CATILINA.

Tu le demandes! Ne sais-tu pas que de tous les conjurés, le meilleur est l'adultère, et que le secret du mari n'échappe jamais à l'amant de la femme? Y a-t-il personne parmi vous qui ait des titres à faire valoir auprès de Terentia?... Voyons, qui se dévoue?

CURIUS.

Ce ne sera pas moi.

(En ce moment Bestia regarde Curius en riant.)

CETHEGUS.

Ni moi.

LENTULUS.

Ni moi.

VARGUNTEIUS.

Moi, je me suis chargé de tuer le mari. C'est assez.

FULVIE.

Eh bien! tirez-la au sort. Je gage que Bestia sera le mortel heureux.

TOUS LES CONJURÉS.

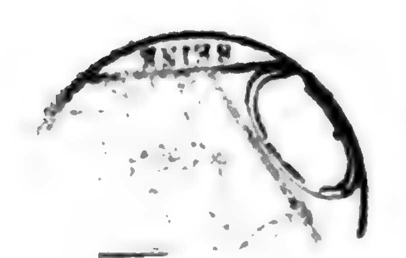
Oui, oui, Bestia.

BESTIA.

Non! non! belle Fulvie!... Curius n'a point attendu le sort.

FULVIE.

Curius!



BESTIA.

Oui, oui, Curius! vois-le comme il rougit.

CURIUS, à Bestia.

Que dis-tu là, butor? (à Fulvie.) Fulvie, ne va pas croire.....

BESTIA.

Je dis que toi, qui devais amener ici la femme de Cicéron....

CURIUS, à Bestia.

Tais-toi donc.

FULVIE, à Curius.

Mais la rencontre eût été plaisante, que ne l'as-tu fait! (A part.) Il me trompait donc!

CATILINA.

J'ai droit de te reprocher ta discrétion, Curius. S'il est vrai que la maison de Cicéron te soit ouverte, tu peux et tu dois nous être utile. Il faut donc y précéder Varginteius. Il faut y saisir les armes forgées contre nous!

FULVIE.

Tu aurais vraiment tort d'hésiter pour la cause!!! et à titre de conjuré, j'appuie la demande de Catilina.

CURIUS, à part.

Maudit Bestia!

CATILINA.

Tu le vois, Fulvie est assez homme pour comprendre qu'il s'agit de l'intérêt commun, et que ton rôle est le plus pénible de tous!

FULVIE, à part.

Il me trompait.... Le mien va changer!

CATILINA.

Le jour vient, prépare-toi à voir Terentia.

CURIUS, nonchalamment.

Je suis bien fatigué!

CATILINA

Un peu de dévoûment. Fulvie le permet. C'est chez Vargunteius que j'attendrai ton retour; puis, nous prendrons des mesures en conséquence.

FULVIE, à part.

Il me trompait. Qu'il aille trouver la femme, j'irai trouver le mari!

Digitized by Google

CATILINA.

Rien n'est changé dans nos projets; que demain Rome se couche au milieu des flammes et du sang; que notre justice commence par le consul et qu'elle finisse au sénat. Patriciens, plébéiens, gladiateurs, esclaves, chacun son rôle, et soyez prêts demain au coucher du soleil.

LES CONJURÉS.

A demain! à demain! (Ils sortent.)

CATILINA, à Vercingetorix.

L'incendie te regarde toi et les tiens! (Il sort.)

VERCINGETORIX, aux esclaves.

L'incendie nous regarde! Maintenant, voulez-vous obéir?

PREMIER ESCLAVE.

L'incendie sera beau! nos amis le verront des monts de l'Apulie.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Intérieur de l'appartement du Consul.

CICÉRON, seul.

Toujours des avis indirects! des lettres sans nom! un cri d'alarme bourdonne sans cesse à mes oreilles. Veille, consul, veille, ouvre les yeux! Rome est en danger, les conspirateurs sont partout... dès-lors ils ne sont nulle part.... et, au milieu de ces sinistres prédictions, Crassus, du fond de ses jardins, me jette ses craintes, Crassus, l'ami de Catilina, Crassus, que l'argent a absous! Que croire? que faire? qui porte le masque? à qui l'ôter? Et dans cette confusion générale, la loi est là, avec ses nobles susceptibilités, qui défend la prévention, et, par respect pour la liberté de chacun, compromet la vie de tous...... Dans les temps de discorde, c'est un lourd fardeau que le consulat. Maudit soit le jour où je suis entré dans cette vie d'agitation, où j'ai quitté la Grèce et ses douces études pour le Forum et ses ambitions! Atticus! Atticus! tu es plus heureux que moi!.... je ne puis plus reculer.... Consul, je dois veiller au salut de la patrie.

SCÈNE II.

CICERON, UN ESCLAVE.

L'ESCLAVE.

Une femme demande à être introduite; c'est au consul seul

Digitized by Google

qu'elle veut parler. Elle a, dit-elle, un secret important à communiquer.

CICÉRON.

Encore des révélations sans preuves.... Il faut tout entendre.

(Il fait signe à l'esclave, Fulvie entre.)

SCÈNE III.

CICÉRON, FULVIE.

CICÉRON.

Est-ce bien toi, Fulvie? quel désordre dans tes vêtemens! quelle tristesse sur ton visage! le coq n'a pas encore chanté, et déjà tu viens frapper à ma porte; un solliciteur n'est pas plus matinal : est-ce que les censeurs auraient fermé ta maison?

FULVIE.

Tu es trop mon ami, et je ne suis point ingrate.

CICÉRON.

Alors tu me fais peur.

FULVIE.

Ne ris pas, tu vas pâlir.

CICÉRON.

Décidément c'est une épidémie. Toi, la Vénus folle et rieuse de Rome....

FULVIE.

Et non pas Cérès la discrète, car j'ai deux secrets à te dire, j'ai droit à double récompense.

CICÉRON.

Par le temps qui court, un secret n'est pas cher; l'amant qui te l'a donné t'a payé en mauvaise monnaie : je ne m'étonne plus que ta nuit ait été si courte.

FULVIE.

Si le temps se mesure par ce que l'on voit, par ce que l'on entend, la nuit a été bien longue.

CICÉRON.

Où l'as-tu donc passée?

FULVIE.

Chez Bestia.

CICÉRON.

Je conçois qu'elle t'ait paru longue.

Digitized by Google

FULVIE.

Avec Catilina, Lentulus, Cethegus, Vargunteius, Gabinius Capito, et d'autres encore.

CICÉRON.

Oh! oh! cela devient grave.

FULVIE.

Plus grave que tu ne saurais croire, car j'ai à parler au consul et au mari; auquel dois-je d'abord parler?

CICÉRON, gravement.

A tous les deux.

FULVIE.

Sois homme de courage, consul, on en veut à ta vie. Ce soir, Vargunteius et Cethegus viendront frapper à ta porte, humbles cliens armés de poignards. Catilina les a désignés pour t'assassiner. Tu n'es que la première victime, et Rome doit être ton bûcher. Ris donc maintenant.... Ce n'est pas tout encore. Epoux, on en veut à ta femme.

CICÉRON, abattu.

Pour la tuer aussi?

FULVIE, souriant.

Bien mieux que cela. Un des conjurés, Curius, est l'amant de Terentia, et ce matin même il doit venir auprès d'elle.

CICÉRON.

Tu mens, Fulvie!

FULVIE.

Voilà bien les hommes. Ce que je te révèle, je l'ai vu, je l'ai entendu. Libre à toi de le voir et de l'entendre. Pas un mot de plus, consul. Ce que j'ai fait, je l'ai fait pour moi plus que pour la patrie; pour moi et pour l'argent que la patrie et le consul me doivent maintenant que je les ai avertis tous deux. Quand faudra-t-il frapper à l'épargne du questeur?

CICÉRON.

Demain. (Fulvie sort.)

SCÈNE IV.

CICÉRON, seul, dans l'abattement.

Ma tête se perd!... Mais l'accusation d'une courtisane peut-elle atteindre la femme d'un consul? Curius.... cet homme perdu

Digitized by Google

d'honneur.... Mais je ne puis croire à tant d'infamies.... Il ne me manquait plus que les chagrins domestiques....

SCÈNE V.

CICÉRON, UN ESCLAVE, LES DÉPUTÉS ALLOBROGES.

L'ESCLAVE : annonçant.

Les députés Allobroges !

CICÉRON brusquement.

Que voulez-vous? Votre demande en réduction d'impôts a été présentée au sénat.

PREMIER ALLOBROGE.

Croyez-vous que nous l'obtiendrons?

CICÉRON.

C'est encore douteux.

PREMIER ALLOBROGE.

Nous pourrons lever le doute. Un service en vaut un autre. Hier, cliens du sénat, aujourd'hui nous sommes ses patrons. Nous tenons des lettres qui parleront pour nous mieux que Publius Sanga, notre défenseur.

CICÉRON.

Quelles lettres?

PREMIER ALLOBROGE.

Le plan d'une conjuration écrit de la main même d'un des conjurés; signé Curius.

CICÉRON.

Signé, Curius.... donnez.... donnez... (Il se promène à pas pressés.)

PREMIER ALLOBROGE.

Nous l'apporterons au sénat.

CICÉRON.

Signé Curius!

PREMIER ALLOBROGE.

Ainsi Rome nous devra son salut.

CICÉRON.

Curius! l'homme qu'elle me préfère!

PREMIER ALLOBROGE.

Comment? qu'elle te préfère? Serait-il nommé consul?

CICÉRON.

Ai-je mérité cette perfidie!

PREMIER ALLOBROGE, à part.

Décidément nous avons parlé trop tôt. (Haut.) Dis-nous, consul, que pouvons-nous attendre de Rome?

CICÉRON.

L'ingrate! la perfide!

PREMIER ALLOBROGE.

Que vous a-t-elle donc fait?

CICÉRON.

Je vous rends grâces; partez, partez, on parlera pour vous.

DEUXIÈME ALLOBROGE.

Comment, c'est là ce fameux orateur! Que dit-il donc?

CICÉRON.

Allez, et pas un mot sur ce que je vous ai dit.

PREMIER ALLOBROGE.

Pauvre Rome! son consul est malade.

(Ils se retirent.)

SCÈNE VI.

CICÉRON, UN ESCLAVE.

L'ESCLAVE.

Deux fois Terentia s'est présentée pour entrer ici; car elle m'a demandé deux fois si tu étais sorti. Et voilà qu'elle revient encore avec une autre femme.

CICÉRON, à part.

Qu'a-t-elle à faire ici pendant mon absence?... (à l'esclave.) Chut... Je suis sorti..... qu'elle entre... Éloigne-toi.

(L'esclave s'incline et sort.)

CICÉRON, seul. (Fausse sortie. Il se cache derrière un rideau.)

Avec une autre femme! Ce n'était pas assez de mes sollicitudes consulaires. Grave espion au-dehors, il faut que je sois ridicule espion au-dedans. L'adultère, la tête haute, laissant traîner son manteau patricien, vient s'asseoir à mon foyer, et il faut que je l'attende humblement, que je prête l'oreille, que je cherche à surprendre, à travers le bruit de baisers impurs, quelque indiscrétion politique, et cela, pour toi, Rome!

Digitized by Google

UN ESCLAVE, au-dehors.

Le consul est sorti.

SCÈNE VII.

TERENTIA, tenant Servilie par la main.

Viens, ma toute belle, le dieu a quitté le sanctuaire. Faibles mortelles, entrons.

SERVILIE.

Y songes-tu, mais s'il rentrait? Je tremble. Maudits soient les hommes et leurs intrigues!

CICÉRON, à part.

Que peuvent-elles vouloir, ces femmes?

TERENTIA.

Ne va pas calomnier leurs intentions. C'est pour nous qu'ils agissent, chère amie; tu ne vois donc pas que nous aussi, nous sommes intéressées à cette révolution qui te fait peur. On dit que nous sortirons de cet état d'infériorité où la force brutale nous retient, que la femme va devenir l'égale de l'homme, que nous serons aptes à gouverner : je te vois déjà consul.

SERVILIE.

De grâce, ne ris point de mes terreurs; profitons plutôt de l'absence du maître.

TERENTIA.

En rire, c'est en profiter.

SERVILIE.

Je veux sortir d'inquiétude, je veux que nous surprenions ensemble à ton mari le secret que je ne puis arracher au mien.

TERENTIA.

Que tu es curieuse! Par Junon, je me résigne et j'attends. Tout ira bien, il n'y a point de dieu pour les maris.

SERVILIE.

Y en a-t-il un pour les amans?

TERENTIA.

Tu en douterais, impie! ingrate! Tous les jours, Caius César n'est-il pas auprès de toi comme enveloppé d'un nuage, aux yeux de ton époux?

SERVILIE.

Toujours, toujours! oui, quand il restait étranger à toutes les folies de l'ambition.

Digitized by Google

TERENTIA.

Je puis en dire autant de Curius.

SERVILIE.

Eh bien! comprends donc mon effroi! Si tu te plains parfois de l'absence de celui que tu aimes, que serait-ce si la mort......

TERENTIA.

Tu es folle. Les loups se mangent-ils entre eux? Si cette prétendue conspiration échoue, on sacrifiera un plébéien, et tout sera dit.

SERVILIE.

C'est assez pour la vindicte publique; mais songe donc aux vengeances particulières!

TERENTIA, riant.

Quant à moi, je ne crains rien pour Curius; Cicéron ne se doute de rien : (Cicéron lève les yeux au ciel) il est plus le mari de Rome que le mien. Mais, en vérité, je te trouve ridicule; tu es encore plus heureuse que moi; tu es mère, ton fils s'appelle Brutus, parce que ton mari s'appelle Brutus, et tu passes pour la plus sévère matrone de Rome.

CICÉRON, (à part.)

Pauvre Brutus! pauvre mari!..

SERVILIE.

Je crois aux pressentimens. Je veux avertir César, je veux l'arracher à la conspiration, devrai-je l'envoyer chercher au milieu même du sénat. Je veux lui écrire..... Terentia, donne-moi le stylet. (Elle écrit.)

TERENTIA.

Pourvu que l'épître arrive à son adresse. Prends garde, les paroles s'envolent, les écrits restent.

SERVILIE pliant la lettre.

J'ai un esclave fidèle...... mais j'entends du bruit.....

TERENTIA.

C'est le manteau consulaire qui s'indigne dans la garde-robe.

CICÉRON à part.

Je n'y tiens plus. (Il se dispose à sortir de sa cachette lorsque entre Curius, Curius! ô dieux! (Il se replace sous le rideau.)

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

TERENTIA, *se retournant.*

Quel nouveau client vient chez le consul?

CURIUS.

Le seul qu'il ait de ce genre, j'espère : je te cherchais, belle Terentia, et je ne croyais pas te trouver ici.....; ici, où Vulcain forge ses foudres.

TERENTIA.

Sois le bien-venu, rassure cette pauvre Servilie, son César la rend malheureuse. Elle craint qu'il ne soit compromis dans cette tourbe de novateurs qui fait si grand'peur au consul.

CURIUS.

Est-ce que le consul s'en occupe?

TERENTIA.

Il en perd le boire et le manger.

CURIUS.

Vraiment, qu'en dit-il?

TERENTIA.

Rien : il est silencieux comme une tombe, et nous étions venus ici en son absence pour prendre nos informations nous-mêmes.

CURIUS, *en fouillant dans les papyrus.*

Et qu'avez-vous trouvé? Mais les femmes ne connaissent pas cette langue! Je vais chercher pour vous. (*Il furette.*)

TERENTIA.

Quel rôle! depuis quand aimes-tu donc tant César?

CURIUS.

Ce que j'en fais, c'est pour toi, tendre Servilie!

TERENTIA.

Peut-être aussi pour toi. Tu ne vaux pas mieux que César.

CURIUS, *furetant toujours.*

Il n'y a rien vraiment, des lettres anonymes, des bavardages, la crainte vague de Rome. Oh!... (*à part.*) *Discours contre Catilina.* — Ceci nous regarde. « Jusqu'à quand Catilina.... »

(*Il prend le papyrus et le met dans sa toge sans être aperçu.*)

TERENTIA.

Eh bien! Servilie, es-tu rassurée?

Digitized by Google

CURIUS, à part.

C'était son improvisation pour le soir, Catilina sera content.

TERENTIA.

Je voudrais être aussi tranquille sur ton compte que Servilie peut l'être sur celui de César! mais je te vois si pâle, si préoccupé, si différent avec moi! A en croire la rumeur publique, tu es bien coupable, Curius. Citoyen rebelle et amant parjure! Passe encore pour la république, cela regarde Tullius, mais...

CICÉRON, avançant la tête.

L'infâme!

CURIUS.

Pure calomnie! (A part.) Il faut que j'aille rassurer Catilina chez Vargunteius.

Je te reconduis jusqu'à ton appartement, ma douce âme; demain je te reviendrai libre de soucis, tout entier à l'amour.....

TERENTIA.

Sortons de cette officine de plaidoiries, nous n'avons plus rien à faire ici.

CURIUS, la prenant familièrement.

Oui, sortons.

(Sortie.)

SCÈNE X.

CICÉRON, seul, effaré.

O malheur, plus de doute! me voilà donc forcé de relever ma honte, ou de sacrifier la république! Affreuse alternative! Brutus! Brutus! tu as immolé tes enfans à la république! moi, je lui immole l'honneur de ma maison! Il faut tout dire : plus d'époux, plus d'épouse, il n'y a que le consul ici. On répudie sa femme! on ne répudie jamais la patrie. Fulvie avait dit vrai; oui, demain, Curius, tu reviendras libre de soucis! tout entier à l'amour! Dès demain, tu n'auras plus d'obstacles, plus de consul! le crime sera consommé. Pas encore, Curius.... pas encore.... Les paroles ne suffisent plus maintenant, il faut des armes, la toge garantit mal! Esclave! esclave!

(L'Esclave paraît.)

Apporte-moi ma cuirasse..... mais il m'a dérobé mon discours! Vite, vite, ma cuirasse!

(L'Esclave apporte la cuirasse, et aide Cicéron à la placer sous sa toge.)

CICÉRON.

Ne perdons pas de temps, l'heure d'aller au sénat avance; que ce vêtement de fer me gêne!... Quand ils verront au sénat que Tullius a pris la cuirasse, ils comprendront bien que Catilina a pris le poignard.

SCÈNE XI.

Intérieur du sénat.

GROUPE DE SÉNATEURS, FABIUS SANGA, questeur.

FABIUS SANGA.

Pères conscripts, les Allobroges, mes cliens, attendent toujours votre décision relativement à leurs dettes.

CATON.

Il s'agit bien de pareilles misères. Rome et l'Italie avant tout. L'on m'écrit, de Fesules, que Manlius tient la campagne à la tête d'une multitude armée. Les esclaves remuent à Capoue et en Apulie. Ici, ce n'est que trouble et confusion par toute la ville. On entend de près et de loin gronder l'orage. Chacun craint pour sa tête: les hommes sont pâles comme à l'approche d'Annibal; les femmes, répandues dans les temples, demandent aux dieux d'éloigner des maux qu'elles ne connaissent pas: la peur est aujourd'hui la seule divinité de Rome. On va, on vient, on se heurte dans l'ombre, on ne distingue ni amis ni ennemis, on ne sait à qui se fier, à quoi s'en tenir; état affreux qui n'est ni la paix, ni la guerre.

PUBLIUS.

Et moi, grand prêtre de Jupiter, que vous dirai-je? les spectres désertent les tombeaux, les statues tremblent sur leurs piédestaux. Phébé s'est levée hier toute sanglante, et les poulets sacrés refusent toute nourriture. Malheur à nous!

CATON.

Et que fait Tullius maintenant?

MARCIUS.

Je ne l'attendrai pas pour vous lire une lettre du conjuré Manlius, plus franche et plus claire que tout ce qu'on peut dire... (Il lit.) « Les dieux et les hommes nous sont témoins que nous n'avons pas pris les armes contre la patrie, ni pour attenter à la vie des autres, mais pour défendre la nôtre.

Digitized by Google

« Grâce à la tyrannie de l'usure, nous sommes la plupart sans patrie, tous sans fortune et sans honneurs. En vain, à la manière de nos ancêtres, nous invoquerions la loi qui sauve la liberté du débiteur par la cession de ses biens, tant est grande la rigueur de ce qu'on appelle le droit prétorien. Souvent, par leurs décrets, vos aïeux ont pris en pitié la misère du peuple; tout récemment encore, nous nous en souvenons, l'énormité de la dette a altéré les monnaies, et le cuivre a payé l'or. Souvent le petit peuple, par velléité d'ambition ou dégoût du despotisme, a fait scission à main armée avec le sénat.

« Nous, nous ne voulons ni le pouvoir ni les richesses, causes ordinaires de toutes les discordes humaines, mais la liberté à laquelle on ne renonce qu'avec la vie. Nous te supplions donc, toi et le sénat, de nous rendre le secours de la loi confisquée par le préteur, et de ne pas nous réduire à chercher comment il nous faut mourir pour mieux nous venger. »

CÉSAR.

Savez-vous, pères conscripts, que si cette lettre était affichée et lue aux quatre coins de Rome, le peuple ne serait pas pour nous?

MARCIUS.

J'ai répondu que, pour obtenir quelque chose du sénat, il fallait déposer les armes et venir à Rome en supplians, que le sénat et le peuple romain avaient trop de clémence et de générosité pour refuser aide et assistance à qui les demande.

CÉSAR.

Qui représente ici le peuple? Ou toi, le sénateur, ou Manlius le tribun? Il faut s'entendre. Il paraît que le peuple fait la demande et la réponse, mais les prétentions de Manlius ne me semblent point si absurdes.

MARCIUS.

Le peuple et le sénat n'ont jamais fait qu'un. Le corps obéit à la tête. D'ailleurs, grâce aux bruits qui se répandent, les conjurés sont des hommes à part : il n'y a pas de sympathie dans le peuple pour les incendiaires, pour les buveurs de sang; tout se tient dans l'ordre social, nous avons intéressé ceux qui ont et ceux qui peuvent avoir; à tort ou à raison, calomnie ou vérité, nous les avons faits nôtres. On a dit que c'était la guerre de ceux qui n'ont pas

Digitized by Google

contre ceux qui ont, et de la masse des égoïsmes nous avons fait l'intérêt public.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, CICÉRON, grand appareil; LICTEURS.

DE TOUS CÔTÉS.

Le consul! le consul!

MARCIUS.

Enfin! nous t'attendions.

CÉSAR, s'approchant de Cicéron.

Par Jupiter! tu es effrayant, ou plutôt effrayé! une cuirasse au sénat! Qu'as-tu donc appris de nouveau?

CICÉRON, abattu.

Le danger devient plus pressant. Mes pouvoirs sont trop restreints pour protéger la république. Je ne réponds de rien si nous restons dans les limites ordinaires de la légalité.

CÉSAR.

C'est un exorde par insinuation, pour arriver au pouvoir dictatorial, pour avoir droit de vie et de mort sur tous les citoyens. Que se passe-t-il donc?

(Un esclave apporte une lettre à César.)

CICÉRON.

Je sais tout. Vous devez tous être massacrés, pères conscrits, Rome sera livrée aux flammes, et quant à moi, je dois être la première victime.

CÉSAR.

Le dernier enfant de Rome pourrait nous en apprendre autant.

CICÉRON.

Je n'avance rien sans preuve. Une femme m'a tiré de l'incertitude affreuse où j'étais.

CÉSAR.

Et cette femme?

CICÉRON.

Vous la connaissez tous, c'est Fulvie.

CÉSAR.

La courtisane Fulvie! grands dieux! quel témoignage.

Digitized by Google

CICÉRON.

La conspiration est flagrante jusque dans les provinces.

CÉSAR.

Tout ce que tu dis est vague, tu nous apportes aujourd'hui comme hier ta part de crainte et de soupçons, rien de plus.

CATON.

Tu redoutes la lumière, César; tu te jettes au-devant de la vérité quand elle demande accès au sénat; tu la repousses par tes sarcasmes et tes plaisanteries, et, retranché derrière un doute insolent, tu ménages aux conjurés le temps d'agir. Quand nous serons sous le fer des assassins, tu nous permettras de dire : Il y a du danger!

CÉSAR.

L'accusation est grave, noble Porcius Caton.

CATON.

Je la soutiens avant de passer outre, et je ne demanderais pour preuve que la lettre qui vient de t'être remise.

CÉSAR, chiffonnant une lettre.

Tu ne peux exiger....

CATON.

Je n'exige pas... mais je demande que Marcius, prince du sénat, ici présent, usant de son droit, t'oblige à remettre entre les mains des questeurs cette lettre, pour en donner lecture au sénat.

CÉSAR.

Tu le veux, Caton; questeur, lis donc à voix haute.

LE QUESTEUR, lisant.

« Mon bien-aimé, je t'attends ce soir..... »

CÉSAR, interrompant le questeur.

Vous voyez que cette lettre est d'une femme.

CATON.

Rien ne prouve encore qu'elle ne soit d'un homme. Achève, questeur.

LE QUESTEUR, reprenant.

« Je suis inquiète de toi, par le temps qui court. Au nom de notre amour, ne manque pas de venir après l'heure du sénat, je t'en prie.... »

CATON.

Signé?

LE QUESTEUR.

Servilie.

CATON.

Ma sœur!

CÉSAR.

Tu l'as voulu. C'est ainsi que je conspire.

CICÉRON, à Caton abattu.

Lui donnant la main d'un air de compassion sympathique.

Ne rougis pas, noble Porcius Caton. Il ne s'agit que de ta sœur, et moi!....

CICÉRON, reste la bouche ouverte.

CÉSAR.

Parle, nous écoutons. Parle donc, sublime consul, est-ce que ta cuirasse te fait perdre haleine?

CICÉRON.

O ma patrie!

CÉSAR.

Tu n'es pas en verve aujourd'hui.

CICÉRON.

Point de fausse honte. O patrie, tu l'emportes! Ce matin, l'orgueilleux Curius s'est introduit dans ma maison, et se croyant seul avec ma femme, il lui parlait de la conjuration, et demandait à sa faiblesse le secret de nos moyens de défense.

CÉSAR.

Seul avec ta femme; aveu sublime! je vote pour qu'on te nomme père de la patrie; (à part) cette paternité-là remplacera l'autre.

(Les sénateurs rient).

CATON.

Que proposes-tu donc, consul?

CICÉRON.

D'abord je mets en accusation Catilina, et je demande qu'on lui applique la peine portée par la loi Plautia contre la brigue.

SCÈNE XIII.

On annonce les DÉPUTÉS Allobroges.

CICÉRON.

Voici d'autres preuves encore. Venez, nobles alliés du peuple romain.

Digitized by Google

PREMIER ALLOBROGE.

Pères conscripts, les conjurés nous ont fait l'injure de compter sur notre misère, et de nous promettre ce que seuls vous pouvez nous donner, l'abolition de nos dettes. Voici donc le plan de la conspiration, tracé de la main même d'un des conjurés, signé de Curius.

CICÉRON.

Curius, vous l'entendez.

CÉSAR.

Nous finirons par te croire, consul.

CICÉRON.

Je demande de plus que Catilina soit exclu du sénat.

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, CATILINA, LENTULUS, VARGUNTEIUS et les autres.

LES SÉNATEURS.

Catilina! ah! ah! (Grand mouvement.) Catilina et les siens prennent place en silence; leurs voisins s'éloignent d'eux.

Cicéron se lève pour parler.

LES SÉNATEURS.

Écoutons le consul! écoutons!

CICÉRON.

Notre patience est à bout, Catilina. Quoi! la garde qui se fait sur le mont Palatin et dans toute la ville, les alarmes du peuple, le concours des bons citoyens, la vigilance active du sénat, rien de tout cela ne t'avertit que tes projets sont découverts! Penses-tu que personne de nous ignore ce que tu as fait la nuit dernière et l'autre nuit encore? où tu t'es trouvé? quels hommes tu as vus? quelles mesures tu as prises? O temps! ô mœurs!

CATILINA.

Tu avais besoin de parler aujourd'hui, consul! Vous savez où tend toute cette déclamation, pères conscripts; mais n'allez pas ajouter foi à de vaines paroles contre moi. Toujours plus rhéteur que consul, Tullius Cicéron se cramponne à toutes les occasions d'éloquence! Ne pensez pas que moi, patricien dont les ancêtres ont rendu de si grands services au peuple romain, j'aie

besoin, pour m'élever, de fouler aux pieds la république, tandis que Tullius Cicéron, l'indigène d'Arpinum, cet intrus dans la cité, en serait l'appui! Silence donc, phraseur! silence, mauvais prophète! ailleurs qu'au sénat tout ce bavardage! Tu veux m'appliquer la loi Plautia contre la brigue, tu m'accuses de conspirer! Ah! si c'est un crime de prendre en pitié la misère des plébéiens, si c'est briguer que de défendre leur cause contre l'usure, si c'est conspirer que de demander leur soulagement, oui, je suis coupable; oui, je brigue; oui, je conspire.

CICÉRON.

Toi et les tiens, vous ne devez attendre aucun soulagement. Tu demandes l'abolition des dettes; tu demandes de nouvelles tables; oui, j'en afficherai des tables, mais de vente.

CATILINA.

Vous tous, alors, qui l'entendez, vous conspirez contre la république! vous voulez sa perte! car vous, riches, vous êtes inexorables aux cris de détresse; et pourtant, lorsque tout est d'un côté et rien de l'autre, vous savez bien qu'il n'y a plus d'équilibre.

LES SÉNATEURS.

Hors d'ici, l'impie! hors d'ici, le parricide!

CATILINA, se levant.

Vous allumez un incendie contre moi, hé bien! je l'étoufferai sous des ruines!

LES SÉNATEURS.

Ah! ah! (Catilina et les siens sortent avec des gestes menaçans.)

SCÈNE XV.

Les Mêmes, excepté CATILINA et les siens.

CICÉRON.

Vous l'avez dit, sénateurs! impie! sacrilége! parricide! Il est venu lui-même effrontément nous déclarer la guerre, marquer du doigt ses victimes! Que la guerre se fasse donc, et que Catilina et Manlius soient déclarés ennemis de la patrie.

LES SÉNATEURS.

Oui! oui! ennemis de la patrie!

CICÉRON.

Cette nuit même, à l'heure où ils se rassemblent, je propose donc

Digitized by Google

que l'on envahisse le repaire des brigands, la maison de Bestia; que Marcius parte pour l'Étrurie pour être opposé à Manlius; Metellus Treticus, pour l'Apulie, Pompeius Ruffinus, à Capoue; Metellus Celer, dans le Picenum; et qu'Antonius, mon collègue, se mette à la tête des troupes contre Catilina même.

LES SÉNATEURS.

Accepté, accepté.

CÉSAR.

Écoutez quelques observations, n'allons pas imprudemment confier.....

LES SÉNATEURS.

Silence, patron du désordre!

CÉSAR.

Prenez garde que l'intérêt public ne se charge de vengeances particulières.

CATON.

Tous nos ennemis ne sont pas dehors. Je propose que la liberté et cent sesterces soient accordés à l'esclave qui se fera délateur, deux cents à l'homme libre, et l'impunité, s'il était complice.

CÉSAR.

La loi est morale.

LES SÉNATEURS.

Accepté, accepté.

CATON.

Le temps presse; pour couper court à tout, je demande, comme aux temps des grandes calamités, que Rome se livre à la merci des consuls et, qu'armés de pouvoir discrétionnaire, ils veillent à ce que la république n'encoure aucun danger.

LES SÉNATEURS.

Accepté, accepté.

CÉSAR.

Je l'avais bien dit. Ils ont fait de Tullius Cicéron un homme politique!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Maison de Bestia.

BESTIA, Esclaves.

PREMIER ESCLAVE.

Chantons, dansons, nous sommes libres; gloire au sénat!

DEUXIÈME ESCLAVE.

Cicéron est le bienfaiteur de l'humanité.

BESTIA.

Je vous ferai mourir sous le bâton.

PREMIER ESCLAVE.

Tu n'as donc pas entendu? Nous sommes libres, il n'y a plus d'esclaves ici, il n'y a que des hommes. Nous t'avons dénoncé.

BESTIA.

Je vous ferai rompre, voleurs! Le fouet! le bâton! le bourreau!

DEUXIÈME ESCLAVE.

Nous t'avons dénoncé, entends-tu, vieux sourd? Nous sommes libres.

BESTIA.

Comment! vous, mes amis, mes confidens?

PREMIER ESCLAVE.

Tes amis, tes confidens! dis donc tes bêtes de somme! Maintenant nous ne sommes pas même tes affranchis, nous sommes les affranchis du peuple, et si tu nous tuais, il y aurait homicide.

Digitized by Google

BESTIA.

Je ne vous ai jamais fait tuer.

PREMIER ESCLAVE.

Tu y aurais trop perdu, vieil usurier; tu ne fais pas tuer non plus tes chevaux, quand ils sont sains et robustes : veux-tu prendre à intérêt nos cent sesterces, car le sénat nous a donné de l'argent qu'il te fera rendre sans doute !

(Ils dansent en rond autour de Bestia, jetant leurs bonnets en l'air; Bestia est à genoux, leur tendant les mains.)

PREMIER ESCLAVE.

Je suis libre, Bestia; (jetant son bonnet à terre) ramasse mon bonnet.

SCÈNE II.

LES MÊMES, VERCINGETORIX entre.

BESTIA.

A mon secours, Vercingetorix!

PREMIER ESCLAVE.

Tu t'adresses bien, c'est un homme libre de plus.

VERCINGETORIX.

Arrière! je ne suis point délateur; je ne vous connais plus, car vous valez moins, depuis que vous valez plus. Pourquoi m'avez-vous oublié au tribunal du consul, pourquoi oubliez-vous tous vos frères qui resteront esclaves dans Rome? Allez, vous êtes libres; il y a peut-être une récompense double pour le Gaulois affranchi qui dénonce le Gaulois esclave.

BESTIA.

Bon Vercingetorix!

PREMIER ESCLAVE.

Tu ne veux donc pas retourner dans notre belle patrie? tu fais de la vertu pour avoir un autre maître ; on écrira sur ton front : Esclave fidèle, conspirateur muet ; et l'on t'achètera cher au grand jour de la vente des biens de Bestia.

VERCINGETORIX.

Vous n'êtes point encore assez riches pour m'acheter, cela viendra peut-être; la délation mène loin, et je ne serais point surpris de vous voir tous siéger un jour au sénat, mes maîtres.

Digitized by Google

PREMIER ESCLAVE.

Qu'attends-tu de cette belle colère? voyons, jette-toi aux pieds de Bestia, jure de lui rester fidèle, de mourir, s'il le faut, pour lui apprendre comment on meurt; dévoûment sublime! Pour nous, traversant l'Italie que nous avons trop long-temps arrosée de nos larmes, de notre sang, nous allons revoir les lieux de notre enfance, nos vertes forêts de la Gaule.

VERCINGETORIX.

Vous, revoir la Gaule! et qu'irez-vous y faire? Rome est désormais votre patrie, la délation vous y a naturalisés, la délation est votre droit de bourgeoisie; adieu, citoyens.

ESCLAVES.

Adieu, esclave; accepte nos fers pour souvenir. (Ils sortent.)

SCÈNE III.

VERCINGETORIX, BESTIA.

BESTIA.

Maudit soit le jour où j'ai connu Catilina! c'est fait de moi, j'y perdrai peut-être la vie, mais tu l'as voulu.

VERCINGETORIX.

Je n'avais d'autre volonté que la tienne.

BESTIA.

Loin de moi la pensée de te faire des reproches. Le moment serait mal choisi, mon fidèle esclave; seulement j'envie ton sort, car tu ne perds ni tu ne gagnes à tout cela : mais moi! (Se frappant la tête.) Je leur disais bien que les femmes seraient cause d'un malheur. Cet obstiné Catilina, je ne veux plus le voir, plus en entendre parler : l'incendiaire, l'assassin, le conspirateur, le voleur, qui me prenait mon argent, qui venait conspirer chez moi! car moi, n'est-ce pas, je ne faisais que prêter ma maison et mon argent, encore à fonds perdu; je ne conspirais pas? Si je le dénonçais? je tiens tous les détails; par Jupiter, je vais....

VERCINGETORIX.

Arrête! j'entends Catilina.

BESTIA.

Catilina!

Digitized by Google

SCÈNE IV.

LES MÊMES CATILINA, VARGUNTEIUS, CETHEGUS, couverts de leurs manteaux.

CATILINA, tendant la main à Bestia et aux autres conjurés.

Tous nos projets ont été déjoués par l'activité des consuls. Ils ont fait bonne garde partout. Le sénat était fortifié, le mont Palatin garni de troupes. Ils connaissaient bien le plan de notre attaque. Maudit soit Curius! Mes chers et fidèles amis.....

BESTIA, refusant la main de Catilina.

Moi, je ne suis pas ton ami.

CATILINA.

Le malheur rapproche.

BESTIA.

Il m'éloigne, moi; je n'ai qu'un conseil à vous donner, c'est de partir. J'ai été trahi par mes esclaves.

CATILINA.

Et moi par Curius.

VARGUNTEIUS.

Oui, par Curius et Fulvie et Terentia.

BESTIA.

Ah! les femmes! je l'avais dit. Mais partez donc! ils me feront prendre comme conspirateur.

CATILINA.

Nous sommes poursuivis, traqués partout; mais attendons encore, car je suis inquiet de mes amis; Lentulus, Capito, Læca et les autres ne sont pas arrivés encore, ils ont tous rendez-vous ici; ils devaient essayer de mettre le feu à la ville cette nuit. Je crains bien qu'ils n'aient été pris les torches à la main.

VARGUNTEIUS.

Non, je les ai rencontrés dans la rue Appienne; ils viendront ici.

CATILINA.

Aussitôt donc qu'ils seront venus nous rejoindre, nous partirons; Bestia, nous sortirons de Rome, nous irons retrouver Manlius, en Etrurie, et là, vaincre ou mourir.

LES AMIS DE CATILINA.

Vaincre ou mourir!

Digitized by Google

BESTIA, d'un air inquiet.

Si les consuls venaient ici!

CATILINA.

Un peu de patience! au risque de la vie, nos amis vont venir; mais quel bruit au dehors!

BESTIA.

Je tremble.

UNE VOIX DU DEHORS, éloignée.

Grande conspiration découverte.....

LES CONJURÉS.

Ecoutons, écoutons.

CATILINA.

C'est le crieur public.

LA VOIX, se rapprochant.

Grande conspiration découverte par les soins du consul M. T. Cicéron. Bannissement de l'infâme Catilina. Les complices Lentulus, Gabinius Capito, Porcius Læca et Publius Sylla ont vécu.

CATILINA.

Grands dieux!

LES AUTRES CONJURÉS.

Ils ont vécu!

CATILINA.

Il n'a pas nommé Curius.

VARGUNTEIUS.

Ils lui auront donné la vie sauve pour prix de sa délation; mais qu'il ne tombe jamais sous notre main!

VERCINGETORIX.

Le voici qui entre.

SCÈNE V.

LES MÊMES, CURIUS.

BESTIA.

Le traître!

VARGUNTEIUS.

Il faut le tuer! (Il fait un mouvement contre Curius.)

CATILINA.

Arrête, Vargunteius. (S'adressant à Curius.) Mais qu'y a-t-il main-

Digitized by Google

tenant de commun entre nous et toi? viens-tu insulter aux malheurs dont tu es cause? as-tu précédé ici les licteurs du consul?

CURIUS.

Tu dis vrai, Catilina; je suis venu vous sauver, vous avertir que, d'après les ordres du sénat, le consul Antonius a pris les armes, qu'il va faire investir la maison, et que vous n'avez pas un instant à perdre.

CATILINA.

Et qui nous dit que tu ne nous trompes pas encore, toi, qui nous a trahis pour le sénat, et qui viens trahir le sénat pour nous? Les soldats du consul sont peut-être déjà à la porte, et tu nous dis de fuir?

CURIUS.

Voici mes preuves; ce poignard est teint du sang de Fulvie, et je jure par ce sang versé que je fus moins coupable qu'imprudent; ne retire pas ta main de la mienne.

CATILINA.

Viens donc combattre avec nous, tu remplaceras ceux, hélas! que nous attendions, toi que nous n'attendions pas! Tu as échappé comme nous au consul; mais qui t'a sauvé du mari?

CURIUS.

La femme.

VARGUNTEIUS.

Partons.

CATILINA, à Curius.

Plus de femmes maintenant, la guerre!

TOUS.

La guerre!

BESTIA.

Si j'avais des jambes comme vous! si j'étais jeune! mais je ne suis ni homme de pied ni homme de cheval!

CATILINA.

Ta place est à Rome, tu y seras notre sentinelle perdue.

CURIUS.

Fais des vœux pour ton argent.

CATILINA à Vercingetorix.

Esclaves, le feu peut se rallumer.

(Ils sortent.)

Digitized by Google

SCÈNE VI.

BESTIA, VERCINGETORIX.

BESTIA.

Ils croient que je vais attendre, conspirer encore, rester incessamment sous le coup de la loi, sans savoir ce que je suis, ce que je serai; mort ou vif, sortons de cette incertitude; aussi bien mon tour viendrait : j'ai des débiteurs dans le sénat qui ne m'oublieront pas, je ne peux ni ne veux survivre seul! Les uns ont été étranglés en prison, les autres vont périr en Etrurie, mieux vaut mourir sans se déranger et librement, par le genre de mort qui me plaira. Tu es mon médecin, cela te regarde, mais mourons tous les deux.

VERCINGETORIX.

A quoi cela servira-t-il?

BESTIA.

Je t'ordonne que nous mourions.

VERCINGETORIX.

Singulière folie!

BESTIA.

Que veux-tu faire de la vie? Je suis vieux, ruiné, malade, à demi condamné.

VERCINGETORIX.

Mais moi!..... n'importe, je suis ton esclave, je t'obéirai jusqu'au bout. Maître, ton épée et ta gorge! (Il prend l'épée de Bestia.)

BESTIA, faisant un mouvement d'effroi.

Le fer me répugne, je n'aime pas à voir couler le sang.

VERCINGETORIX.

Tu as peur, noble Romain!

BESTIA.

Non..... tu n'aurais qu'à me manquer; récite-moi le traité sur l'immortalité de l'âme.

VERCINGETORIX.

Pour gagner du temps; je vois que le consul et ses licteurs finiront par t'éviter l'embarras du choix.

BESTIA.

C'est que je voudrais mourir comme on s'endort. Etouffer dans un bain, est-ce agréable?

Digitized by

VERCINGETORIX.

Dix minutes de souffrance.

BESTIA.

C'est trop, et puis moi je crains le chaud. Et s'étrangler? mais non.... il faudrait trouver un moyen d'en finir sans souffrir, et sans se déformer; je voudrais mourir sans m'en douter.

VERCINGETORIX.

Comment?

BESTIA.

Cela te regarde, médecin, ah! j'y suis; le poison! nous n'y avions pas pensé; au poison, vive le poison! c'est notre affaire; il y en a qui sont doux, forts, lents, terribles; il y en a pour tous les goûts, n'est-ce pas?

VERCINGETORIX, à part.

Le vieillard perd la tête, endormons sa folie.

BESTIA.

Moi, j'en veux un doux d'abord; tu prendras, toi, celui que tu voudras.

VERCINGETORIX, à part.

Vite une dose de pavots!

BESTIA.

Eh bien! tu restes là, cherche donc dans ta science.

VERCINGETORIX.

Tu l'ordonnes, je vais t'obéir, j'ai là ce qu'il te faut. (Il sort.)

BESTIA, seul.

Les consuls peuvent venir quand ils voudront, je n'ai plus rien à craindre, je n'aurai pas été le moins courageux des conjurés, et demain l'on parlera de ma mort dans Rome.

SCÈNE VII.

BESTIA, VERCINGETORIX, rentrant un flacon à la main.

VERCINGETORIX, présentant le flacon à Bestia.

Voilà.

BESTIA, avec répugnance.

Non, je voudrais boire dans ma belle coupe d'or.

VERCINGETORIX.

Tu ne sais donc pas qu'hier Curius l'a donnée à Fulvie.

BESTIA.

Encore un obstacle!

VERCINGETORIX.

C'est par trop de faiblesse.

BESTIA, prenant le flacon.

Mourons tout simplement.

VERCINGETORIX.

Bois, cela ne fait point de mal.

BESTIA.

Tu devrais y goûter d'abord.

VERCINGETORIX.

Non, maître, cela est trop doux pour moi, esclave!

BESTIA, tenant le flacon.

Jupiter, je t'invoque! (Il boit.) Vercingetorix, n'oublie pas mon souper chez Pluton.

VERCINGETORIX.

Dernier soupir d'un sénateur romain!

BESTIA.

Vercingetorix, merci, je ne souffre pas... Approche mon lit!... (Il se couche.) Bien... ma tête s'alourdit... mon ventre se gonfle, je suis comme après dîner... Voilà maintenant mes yeux qui se troublent.... Je te vois encore.... Quelle confusion dans mes idées!... Quelle faiblesse...! (Il étend les bras et bâille.) Couvre-moi du manteau des morts. (Vercingetorix étend un manteau sur Bestia.)

VERCINGETORIX.

Le breuvage agit déjà, il dort.

BESTIA.

Me voilà sur le chemin des enfers... je suis à la porte... j'entre... Ah! quel affreux endroit! quelles ténèbres!... Cerbère, tiens mon gâteau... Caron, prends mon obole... Je suis enterré, je suis mort! (Il se met à ronfler.)

VERCINGETORIX.

Il ronfle à réveiller un mort.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CESAR.

CÉSAR.

Quel vide ici! Où sont les conjurés?

Digitized by Google

VERCINGETORIX, lui montrant Bestia couché.

Voilà ce qui en reste.

CÉSAR.

Et les autres?

VERCINGETORIX.

Ils sont déjà loin.

CÉSAR.

Rendons grâce aux dieux, car les consuls sont bien près, ils ne trouveront que Bestia, et celui-ci ne compte pas.

VERCINGETORIX.

Ou plutôt il ne compte plus. Tel que tu le vois, il se croit mort.

CÉSAR.

Comment, mort!

VERCINGETORIX.

Oui, il m'a demandé la mort et je lui ai donné le sommeil; tu l'entends.

CÉSAR, s'approchant de Bestia.

Bestia! Bestia!

BESTIA, se soulevant.

Qui m'appelle? je suis mort.

CÉSAR, le secouant.

Bestia!

BESTIA, se levant tout-à-fait.

Tiens, toi aussi, César, te voilà mort. Tiens, voilà aussi l'ombre de Vercingetorix: tu ne m'as pas manqué de parole; c'est bien. Le souper est-il prêt? je t'invite, César; as-tu amené l'ombre de Fulvie?

CÉSAR.

Réveille-toi, vieux fou! les consuls vont venir.

BESTIA, se frappant sur le ventre.

Je ne crains rien, je ne suis plus qu'une ombre, me voilà dans le séjour des justes. Vercingetorix, le souper; car je retrouve ici-bas tout ce que j'aimais sur la terre. Il n'y a vraiment que le nom de changé; c'est, à peu de chose près, comme là-haut. Je suis l'ombre d'un maître; toi, tu es l'ombre d'un esclave, et ceci est l'ombre d'un souper.

CÉSAR.

Sortiras-tu de ce cauchemar? (Il le secoue violemment.)

Digitized by Google

BESTIA.

Finis donc, tu fais mal à mon ombre.

CÉSAR.

Vercingetorix, ouvre les portes, le grand air du matin le réveillera.

VERCINGETORIX, après avoir ouvert les portes.

Qu'il boive cette autre potion. (Il lui fait boire la potion et le frotte.)

BESTIA, ayant bu.

(Passant la main sur ses yeux, et recouvrant peu à peu sa raison):

Où suis-je?

CÉSAR.

Chez toi.

BESTIA.

Où?

CÉSAR.

Dans ta maison, à Rome.

BESTIA.

Que vois-je? qu'entends-je?

CÉSAR.

Tu me vois, tu m'entends, moi, César, en chair et en os.

BESTIA.

Pas possible.

CÉSAR.

Ne crains pas de vivre, rêveur! le sénat t'absoudra, grâce à ton nom.

BESTIA.

Comment! le sénat! Je reviens des Champs-Élysées.

CÉSAR.

Tu n'es jamais sorti d'ici; ton esclave a été plus sage que toi.

BESTIA.

Est-ce qu'il n'est pas mort aussi?

CÉSAR.

Pas plus que toi; c'est lui qui a engourdi tes craintes avec la graine de Morphée.

BESTIA.

Vraiment!

VERCINGETORIX.

Mort, j'eusse été libre, je demande à l'être vivant.

Digitized by Google

CÉSAR.

Ce n'est pas trop exiger.

BESTIA.

Allons, approche : César est notre témoin, tends la joue. (Il donne un soufflet à Vercingetorix.) Cet acte suffit.

VERCINGETORIX.

Enfin, je suis libre! (Il se dirige vers la porte; on entend des clameurs dans la rue.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CICÉRON au-dehors.

CICÉRON, du dehors.

Six licteurs à cette porte, dix à la porte de la rue, et qu'on ne laisse sortir personne d'ici.

BESTIA.

Les consuls chez moi! pourquoi suis-je ressuscité! César, tu m'as trompé. Allons au-devant d'eux.

SCÈNE X.

LES MÊMES, CICÉRON, ANTONIUS, GARDES.

BESTIA, à Cicéron.

Quel honneur! je n'étais pas préparé.... quel Dieu m'a fait la faveur insigne de te recevoir, toi, le père de la patrie ?

CICÉRON.

Ta maison est suspecte. N'as-tu vu personne cette nuit?

BESTIA.

Qui donc?

CICÉRON.

Ceux dont tu t'es fait l'hôte complaisamment.

BESTIA.

Forcément, ne m'en parle pas. J'ai tout su aujourd'hui; ils conspiraient, les brigands, contre nous autres riches, hommes de bien, qui tenons à quelque chose, et je croyais qu'ils faisaient honneur à ma table, moi! Je défrayais le crime, j'alimentais l'anarchie, j'enivrais le parricide, et sans le savoir!

CICÉRON.

C'est ce que n'ont pas dit tes esclaves.

Digitized by Google

BESTIA.

Ils m'ont prévenu, je voulais aller tout dire.

CICÉRON.

Tu as vu cette nuit les conjurés?

BESTIA.

C'est vrai, je ne veux pas le cacher, mais je les ai bien reçus; j'aurais bien voulu les retenir pour les faire prendre; ils se sont bien gardés de rester. (S'approchant de Cicéron discrètement, et à voix basse.) Ils ont pris la route de l'Étrurie.

CICÉRON.

Tous?

BESTIA.

Tous, Catilina, Vargunteius, Cethegus.....

CÉSAR, l'interrompant et regardant Cicéron avec ironie.

Et Curius aussi; (à Cicéron) je l'annoncerai à ta femme.

CICÉRON.

Le consul Antonius va les poursuivre.

VOIX DU DEHORS.

Les consuls! les consuls!

CICÉRON.

Quel est ce bruit?

UN LICTEUR, entrant.

Nous ne pouvons résister à la violence du peuple, il est dans l'ivresse : sénateurs, chevaliers, plébéiens, tous se poussent aux portes, ils veulent entrer ici et voir leur libérateur.

CICÉRON.

Laissez entrer. (Réfléchissant.) C'est toujours avec un nouveau plaisir.... bien.... j'y suis. — Qu'ils viennent.

(La porte s'ouvre sous les efforts du peuple qui renverse les licteurs.)

SCÈNE XI.

Les Mêmes, MARCIUS, SANGA, PUBLIUS, Le Député des Allobroges, un Chevalier, un Homme du peuple, Licteurs, Foule.

LA FOULE, entourant les consuls.

Vivent les consuls!

MARCIUS, s'adressant à Cicéron.

Reçois, consul Tullius, les félicitations du sénat : il doit à tes

Digitized by Google

soins, à ta vigilance, la conservation de ses droits; tu es le libérateur de la patrie.

CICÉRON.

C'est toujours avec un nouveau plaisir, mêlé d'orgueil, que je reçois les félicitations du sénat; il peut à jamais compter sur mon entier dévoûment à la bonne cause et à la défense des droits de la cité!

PUBLIUS.

Reçois, consul, les remercîmens des dieux et du collège des prêtres. Ils doivent la conservation de leurs autels à ton courage et à ta vigilance; tu es le sauveur de la patrie.

CICÉRON.

C'est toujours avec un nouveau plaisir, mêlé de respect, que je reçois les remercîmens des dieux et du collège des prêtres. Je déploirai sans cesse le même zèle pour le maintien des libertés publiques.

UN HOMME DU PEUPLE.

Reçois, consul, les humbles actions de grâces des plébéiens; par toi Rome est délivrée de la famine, de l'incendie, de l'assassinat, de l'anarchie; tu es le père de la patrie.

CICÉRON.

C'est toujours avec un nouveau plaisir, mêlé d'orgueil, d'attendrissement, que je reçois les actions de grâces de ce bon peuple à qui mon cœur voue un éternel amour.

CÉSAR, à Vercingetorix.

A ton tour, affranchi!

BESTIA, s'avançant.

Place! place! Reçois, consul....

MARCIUS.

Hors d'ici, Bestia! Bestia! le complice des traîtres!

BESTIA.

Je veux crier, moi: Oui, consul! tu es le libérateur, le sauveur, le père de la patrie!

PUBLIUS, montrant Bestia.

Mort aux conspirateurs! puisque c'est le seul qui reste, faisons sur lui justice des autres. (Il se jette sur Bestia.)

CICÉRON, l'arrêtant.

Qu'il soit pardonné!

BESTIA, d'une voix altérée.

Mort aux conspirateurs ! vivent les consuls !

CICÉRON.

Peuple, la loi est forte; elle a frappé les coupables; laissez donc aux consuls le soin de l'exécuter. N'avons-nous pas déjoué les complots des traîtres? Nous avons puni de mort les principaux d'entre eux, nous avons réduit les autres à une fuite honteuse. Rassurez-vous; le consul Antonius va les poursuivre à la tête des légions, et moi je reste à Rome pour veiller à votre sûreté.

O Rome fortunée,
Sous mon consulat née!

MARCIUS ET LES AUTRES.

O Rome fortunée,
Sous son consulat née!

CÉSAR, à part.

Sa gloire dépasse celle de Pompée-le-Grand.

CICÉRON, à part.

Rome, tu vaux bien une femme !

LE PEUPLE.

Au Capitole, au Capitole ! portons-le au Capitole ! mort à Catilina! vivent les consuls !

(Ils enlèvent Cicéron en triomphe; les fanfares et les cris se font entendre.)

BESTIA, suivant la foule de l'œil et du geste.

Vivent les consuls! mort à Catilina !

(Sa voix baisse en proportion des cris du peuple.)

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE.

CESAR, BESTIA, VERCINGETORIX.

CÉSAR, ironiquement.

O Rome fortunée,
Sous mon consulat née!

Il l'a dit, ils le disent, et c'est en vers. Je savais bien qu'ils en feraient un homme politique, mais je ne savais pas qu'ils en feraient un poète; encore une conspiration aussi absurde, et ils en feront un roi.

Digitized by Google

BESTIA.

Curius l'a bien fait autre chose.

VERCINGETORIX, à César.

Ton tour de roi viendra aussi, sans doute.

CÉSAR.

Est-ce une flatterie?

VERCINGETORIX.

Peut-être une prédiction. Avec un tel peuple, on peut tout espérer.

CÉSAR.

Une prédiction! tu es astrologue, je crois.

VERCINGETORIX.

Je suis libre maintenant; c'est fait de l'astrologie, de la médecine; la science était bonne pour l'esclave, maintenant je redeviens Gaulois et je retourne en Gaule. Là seulement, il y a des hommes libres, car ce peuple-roi n'est qu'un troupeau d'esclaves; je l'ai vu d'assez près pour voir ses chaînes; je porterai mon secret à ceux que vous appelez Barbares, et le Nord, un jour, prendra sa revanche. Adieu.

BESTIA.

Que dit-il? C'est un homme dangereux, il est pire que les autres, il faut le faire arrêter.

CÉSAR.

Laisse-le partir. Vercingetorix, va, fais de ton mieux, nous nous reverrons, sans doute; car, pour une conspiration dans les Gaules, il faudra un autre homme que Cicéron.

F. PYAT. — THÉO.

Digitized by Google

LA CORNOUAILLE.

§. I.

Aspect du pays. — Carrhaix; Penmarc'h.

La Cornouaille est la portion la plus montagneuse et la plus variée de l'Armorique. Rien de sauvage comme son aspect au nord, rien de suave comme certains cantons du midi. Pour la juger sous la première de ses formes et se faire une juste idée de son aridité, il faut voir, au milieu de l'été, ses longues routes blanches et raboteuses courant aux flancs des *montagnes noires* ou des chaînes *d'arès;* ses troupeaux de moutons bruns semés sur les bruyères en fleurs, ses pâtres immobiles au sommet des rochers, jetant au vent leurs refrains monotones, et son ciel gris, immobile, qui vous envoie sa sèche et dévorante chaleur au fond de la poitrine, et vous fait suer et râler comme aux dunes des colonies indiennes. La route de Morlaix à Pontivy, à travers les montagnes, est une des plus tristes et des plus fatigantes qu'il soit possible de parcourir. C'est partout une mer d'ajoncs, de genêts, de bruyères, d'où s'élève à peine, de temps en temps, un îlot de verdure que protègent quelques arbres et où se cache une pauvre chaumière. — A droite, à gauche, devant, derrière, solitude et abandon! Personne sur la route, personne aux champs; si ce n'est parfois un enfant aux longs cheveux, au teint hâve et aux yeux ardens, qui vous regarde passer du haut d'un fossé, une baguette blanche à la main. Ce n'est qu'en approchant de Carrhaix que l'on rencontre quelques voyageurs. Vers le soir, surtout, vous voyez passer, un à un, des hommes à figure de cadavre, une ceinture de cuir autour du corps, une

lampe de fer suspendue à l'habit et le *penbas* à la main; ce sont les mineurs de *Poulaouën* qui se rendent chez eux. La mine elle-même apparait bientôt, entourée de sa vaste ceinture de bâtimens fumeux, de ses immenses machines hydrauliques, dont les grands bras s'étendent sur la route avec une sorte d'intelligence, et de son gigantesque murmure, plus triste encore que le silence du désert que l'on vient de traverser. Quelques pas plus avant ce murmure s'étend; c'est alors une confusion étrange de bruits étouffés et stridens, rauques ou doucement monotones : ce sont les grincemens des poulies chargées, les rugissemens du plomb fondu qui bondit dans les chaudières; les hurlemens des machines ébranlées; et dans les intervalles de tous ces éclats, le bruissement sourd et endormeur des eaux et des voix souterraines, sortant de l'ouverture de chaque puits comme la rumeur éloignée d'un monde invisible ou de quelque cité de fées!...

En continuant de marcher, vous arrivez à Carrhaix, triste ville qui s'élève au bord d'une rivière immobile. La voilà telle que les guerres de la ligue l'ont laissée; fangeuse, délabrée, noircie, toute lépreuse de misère et d'ignorance. Là, vous trouvez la vraie Cornouaille, la Cornouaille avec ses vieilles mœurs. Carrhaix est encore une ville du moyen âge, aux rues sans pavés, entremêlées de champs labourés, de courtils verdoyans. La voie publique y fait partie de chaque demeure; la moitié de la vie des habitans s'y passe. Les enfans mangent, assis sur le seuil; les femmes filent en chantant devant la porte; les vieillards sont étendus au soleil le long de la place publique; c'est dans la rue que le pauvre bat le blé de son petit champ, que la Cornouaillaise étend le linge au sortir du lavoir. Pendant les soirs d'été, tous les habitans du quartier se réunissent devant une boutique à auvent, dont la devanture en saillie sert de siége aux jeunes filles; c'est dans cet endroit que s'établit la veillée, que l'on raconte des ballades, que l'on chante les complaintes ou que l'on danse les rondes montagnardes. C'est là aussi que parfois un colporteur ou un maquignon équivoques viennent parler bas aux jeunes gens des dangers que court la religion et des malheurs de la famille royale; car le Kernewote a le caractère aventureux et sauvage, il connaît les longs affûts dans les genêts, et sait comment on cache un cadavre dans une lande ou dans une carrière abandonnée.

Toute la Cornouaille, comme nous l'avons déjà dit, n'est pas empreinte de cette stérilité sauvage du canton de Carrhaix. En tournant vers Châteaulin, l'aspect change et s'adoucit jusqu'à ce qu'on rencontre la mer : là reparaissent les sites inattendus, les vues spontanées, changeantes, se déroulant et se transformant comme les décorations mobiles d'un théâtre. Montez le long des pics des montagnes noires, jetez-vous dans une de

ces *rotes* encaissées aux flancs du coteau, et que bordent des deux côtés les genêts qui balancent leurs couronnes d'or, à cinq pieds au-dessus de votre tête; marchez sans écarter le rideau de verdure qui se trouve devant vous; puis, tout-à-coup, quand vous aurez cessé de monter... levez les yeux!... — la mer sera à vos pieds, — la mer murmurante, mélancolique, encadrée d'une bordure de montagnes lointaines et semblable à un de ces immenses lacs du nouveau monde, qu'entoure la solitude! Là, vous pourrez passer des heures, des journées, des mois entiers, sans entendre d'autre bruit que celui de la vague ou le cri de l'oiseau marin, sans voir autre chose que le soleil se levant et se couchant sur les flots, ou parfois une voile rasant la mer à l'horizon comme un goëlan égaré. Rien au monde ne peut rendre la majestueuse tristesse d'un pareil spectacle. C'est devant une de ces grandes baies solitaires que l'on peut encore comprendre les longues existences des premiers chrétiens dans le désert. Il semble, au bruit régulier et mélodieux de cette mer, que votre âme s'associe à la sérieuse nature qui vous entoure, qu'elle s'y mêle au point d'en faire partie; que ce cri plaintif de l'oiseau des grèves, ce murmure des vents et des flots deviennent quelque chose de vous-même, une sorte d'émanation de votre être, une mystérieuse communication entre votre monde et je ne sais quel autre monde inconnu. Devant cette admirable image de l'infini l'esprit s'élève et s'immobilise, en quelque sorte, dans l'extase.

Mais, à côté de ces sites d'une calme et sublime sévérité, s'en trouvent d'autres d'un caractère terrible. La côte de Quimper est remarquable à cet égard, et la torche de Penmarc'h présente un des plus effrayans tableaux que l'imagination puisse concevoir. En temps d'orage, les hurlemens des flots, qui se brisent contre le roc, sont si affreux qu'on les entend de Quimper même pendant la nuit. Je me rappelle un soir les avoir écoutés à cinq lieues de distance, penché sur le cou de mon cheval; et je n'oublierai jamais la solennelle et fatale majesté de ce grand murmure, qui m'arrivait à travers l'espace. Le jour était tombé, la lune montait à l'horizon, mate, blanche et trouée de taches sombres; près de moi la girouette rouillée d'une vieille chapelle criant sur son axe de fer, une fresaie tapie au creux d'un calvaire de carrefour gloussant tristement; et au milieu de tant de bruits et d'objets sinistres, la brise m'apportait par intervalles cet horrible bruissement de Penmarc'h, qu'on ne peut comparer à rien, si ce n'est au rugissement de plusieurs milliers de bêtes féroces sortant de quelque forêt profonde! En approchant de la Torche même, le spectacle change: plus rien de laissé à la rêverie, plus de mystérieux. C'est l'effroi qu'inspirent le bouleversement et le chaos, ce sont les éclats de mille machines qui se brisent, de mille édifices qui s'écroulent, de mille armées qui crient et

Digitized by Google

combattent. C'est à en devenir fou, à s'aller jeter la tête la première dans le gouffre; il semble que tout votre corps soit devenu un organe conducteur du son; l'atmosphère a quelque chose d'électrique qui ébranle; le promontoire même, tremblant sous vos pieds, a je ne sais quelle propriété torpéfiante qui vous prend tous les nerfs à-la-fois. Le claquement de chaque vague vous frappe au cerveau comme un marteau; il faut se tenir la tête à deux mains pour sentir que l'on existe et pouvoir rassembler deux pensées. Long-temps, même après avoir quitté la Torche, vous entendez ce fracas d'orage bourdonner à vos oreilles, et vous demeurez, malgré vous, assourdi et stupéfié.

Du reste, la pointe de Penmarc'h est un de ces sites désolés auxquels ne manque aucun deuil, pas même celui des ruines. Des débris immenses couvrent la plage, sans que personne puisse dire quelle ville s'y éleva autrefois, sans qu'aucune légende nous donne de détails à cet égard. Le pilote seulement, en passant devant ces restes muets, vous racontera la merveilleuse histoire d'une ville submergée et dont nous ne voyons plus que ces décombres, protégés contre les flots par la hauteur du cap. Cette ville, s'il faut l'en croire, était immense et somptueuse; il vous fera voir, au large, entre Guilvinec et Penmarc'h, à quinze ou vingt pieds sous l'eau, des pierres druidiques que l'on aperçoit dans les basses marées, et qui n'étaient autre chose que les autels de la cité engloutie. Il y a trente ans que ces pierres vénérées étaient encore l'objet d'une cérémonie religieuse: chaque année, les prêtres venaient, dans un bateau, offrir le saint-sacrifice au-dessus, tandis que la foule, accourue dans toutes les barques de la baie, priait alentour, recueillie et à genoux. Spectacle étrange, qui rappelait si vivement la transition de l'ancien culte des Celtes au culte des chrétiens! Tableau encore plus étrange que celui de ce peuple entier priant sur cette ville morte comme sur la tombe d'un ancêtre!...

§. II.

Superstitions, usages. — Philopen le sauvage Breton.

On conçoit facilement que la vue des côtes terribles dont nous venons de parler ait une grande influence sur le caractère des habitans; aussi les Kernewotes des grèves sont-ils généralement plus tristes que les montagnards; leurs habitudes et leurs superstitions se rapprochent davantage de celles du Léonnard. Sur la côte de la Cornouaille on retrouve encore les sombres traditions du naufrage et du cimetière; moins fréquentes, moins profondément fixées dans les âmes, peut-être, qu'au pays de Léon, mais

aussi dramatiques dans leurs combinaisons. C'est aux foyers des huttes de pêcheurs de la *baie des trépassés*, qu'il faut aller entendre ces récits bizarres. Là, vous apprendrez qu'au jour des morts, la triste baie, dont le nom seul fait froid, retentit de rumeurs plaintives. Alors, les âmes des naufragés s'élèvent sur le sommet de chaque vague, et on les voit courir à la lame comme une écume blanchâtre et fugitive : toutes celles dont les corps habitèrent le doux pays et eurent les flots pour linceul, se rassemblent dans cet endroit; c'est le rendez-vous annuel accordé par Dieu à leurs souffrances. Là, se rencontrent ceux qui se sont aimés sur la terre et se sont perdus dans la mort; chaque vague qui passe porte une âme cherchant partout l'âme d'un frère, d'un ami, ou d'une bien-aimée; et quand toutes deux se trouvent face à face, plaintives elles jettent ensemble un triste murmure, et passent forcément emportées par le flot dont elles doivent suivre la marche. Quelquefois aussi un bruit confus et prestigieux frémit sur la baie; mélange inexplicable de doux soupirs, de rauques gémissemens, de cris stridens qui sifflent sur la houle. — Ce sont les âmes qui conversent et racontent leurs histoires! — Pauvres jeunes filles, noyées à quelque passage en revenant du pardon, qui pleurent la danse et leurs amans; durs matelots, naufragés bien loin dans la grande mer, et qui gémissent à la vue de leurs grèves où on ne les attend plus; pauvres pêcheurs, emportés par l'orage, et qui viennent, comme pendant leur vie, côtoyer la plage en sifflant un air des montagnes! — Le voyageur qui passe alors sur la terre ferme, et entend de loin ces voix confuses, doit se signer et répéter la prière des morts. Les parens des trépassés font même dire des messes; car, parmi ces âmes errantes, il en est beaucoup qui pleurent aux portes du paradis, plus encore qui sont dévolues aux flammes éternelles!

Les orages sont fréquens dans ces parages et le nombre des bris est considérable; aussi l'on connaît la vieille prière du matelot breton en naviguant dans ses eaux : « *Va Doué sicourit an hanom, va vatimant a zo ker bian ag ar mor a zo ker bras!...* » — « Mon Dieu protégez-moi; mon navire est si petit et votre mer est si grande! » C'est une opinion généralement répandue dans le pays, que l'ouragan ne s'apaise que lorsque les flots ont rejeté au rivage les cadavres des hérétiques qui ont péri dans un naufrage, et tous les autres corps immondes; comme s'il y avait, pour le Kernewote, je ne sais quelle vague et poétique association d'idées entre la pureté des flots et celle des croyances! comme si cette grande mer qui reflète le ciel, et crie si haut le nom de Dieu, était trop sainte pour rouler rien de vil ou d'impie!

Avant la révolution, les habitans de la côte allumaient, pendant la

Digitized by Google

nuit, des feux pour tromper les navires et les attirer sur les rescifs. Parfois même, une lanterne était attachée à la tête d'un taureau; une corde liée à ses deux cornes était passée autour d'une de ses jambes de devant, de sorte qu'à chaque pas de l'animal sa tête s'abaissait et se relevait; la lanterne, en suivant ce mouvement, pouvait être prise de loin pour le fanal d'un bâtiment agité par le tangage, et attirer ainsi, sur les rochers, des navires incertains de leur route : ce cruel stratagème tourna souvent contre les marins du pays. Plus d'une fois, la marée du matin apporta les cadavres de parens ou d'amis aux pieds de ceux-là même qui avaient allumé la veille le feu fatal qui les avait perdus. Le temps fait disparaître ces horribles coutumes, mais sans détruire parmi les populations côtières la pensée que les débris des naufrages sont leur propriété : « La mer, dit le paysan kernewote dans son langage énergique, est comme une vache qui met bas pour nous; ce qu'elle dépose sur son rivage nous appartient. » Aussi, n'est-ce qu'avec le sabre et le mousquet que l'on peut empêcher le pillage, lorsqu'un navire est venu à la côte; maintenant encore c'est un spectacle curieux et saisissant que celui d'un naufrage de nuit dans nos baies : au premier coup de canon de détresse, hommes, femmes, enfans, se précipitent vers la mer avec des lanternes et des fascines allumées; on voit courir sur les grèves, descendre le long des promontoires, ces mille clartés qu'accompagnent des cris d'appel bizarres et terribles; bientôt les fusils des douaniers brillent, les voix des pêcheurs et des pilotes s'élèvent au-dessus de l'orage, se renvoyant des avis ou des signaux; — et au milieu de cette confusion lugubre, passe le navire, rapide comme une flèche, avec sa haute mâture que plie le vent, ses larges voiles déchirées par la tempête, ses cris de désespoir, ses prières étouffées; — tandis que sur le cap, à la lueur des feux, mille visages ardens le regardent, et qu'un prêtre accouru pour arrêter le pillage répète à demi-voix la prière des agonisans !...

Et qu'on ne pense pas que ces scènes soient peu fréquentes. Les naufrages, sur ces côtes, sont assez multipliés pour que certains pêcheurs en fassent une sorte de revenu annuel. Tout le monde se rappelle encore Philopen, le sauvage d'Audierne, qui n'eut jamais d'autres moyens d'existence, et que l'on voyait rôder sur les rescifs, les jours de gros temps, comme un loup cervier autour d'un champ de bataille. Déposé, tout enfant, par l'équipage d'un navire étranger, sous le porche de l'église de Treguernec, il avait grandi sur la grève, n'entendant d'autres voix que le mugissement des flots, ou, parfois, la brutale insulte d'un pâtre qui lui jetait une pierre en passant. Ses lèvres n'avaient appris d'autre langage que quelques cris aigus imités des oiseaux marins; son

corps noir et nu n'était abrité que par un manteau de toile goudronnée qui retombait de ses épaules. Quelques pierres, recouvertes d'un toit de gazon, le défendaient contre le vent du nord-ouest, et c'est là qu'il dormait, sur un lit d'algues desséchées. Près de lui gisaient toutes ses richesses : une cruche de terre, un fragment de chaudière et un croc de fer pour arracher les épaves à la vague. Aux beaux jours de calme, quand la baie immobile et bleue brillait comme un saphir dans son cadre doré de genêts fleuris, on l'apercevait parfois, vers le soir, debout sur quelque roche avancée, tristement appuyé sur son croc à naufrages, et son manteau goudronné flottant à la brise. On l'eût pris alors pour quelque dieu fantastique de la mer. Sa pose était fière et menaçante, et son œil suivait au loin le mouvement des flots avec ce balancement inquiet de l'ours des mers glaciales.

Les pêcheurs cherchèrent souvent à l'approcher, mais Philopen fuyait craintif et farouche.

Un jour, cependant, on aperçut de loin, près de lui, sur la roche avancée qu'il fréquentait, une jeune fille que nul ne connaissait. A ses vêtemens, on jugea que c'était une de ces mendiantes que l'on voit en Cornouaille, un grand bâton à la main, le bissac au dos et les pieds nus, parcourir les chemins en demandant l'aumône; — espèce de bohémiennes jetées dès l'enfance à cette existence vagabonde, ignorant le lieu de leur naissance, leur âge, leur nom de famille; couchant dans les granges ou aux creux des perrières, et n'ayant à elles, sous le ciel, que l'air qu'elles respirent et la chanson qu'elles chantent au passant! — D'où venait-elle? comment avait-elle su apprivoiser le naturel sauvage de Philopen? — C'est ce que personne ne put jamais dire. Seulement, depuis ce jour, la mendiante ne quitta plus le sauvage de la baie, soit que ces deux misères se fussent attirées l'une vers l'autre, soit que l'instinct seul eût accouplé le mâle à sa femelle, comme parmi les animaux.

La révolution déborda sur la France sans que Philopen s'aperçût du grand mouvement social qui s'opérait autour de lui. Le seul pouvoir que connût l'enfant de la grève était celui de la tempête. La cloche de son village, à lui, c'était la voix de la grande mer; son champ, la baie houleuse qui lui apportait des débris; ses uniques croyances, le froid et la faim. Pendant que les villes plantaient leurs arbres de liberté et clouaient leurs guillotines, que les paroisses les plus reculées se remuaient menaçantes, en redemandant leurs prêtres envoyés à l'Anglais et leurs cloches jetées aux fonderies de canons de la République, Philopen, étranger à tout, écoutait les vents et attendait l'orage sur son rocher. Chaque jour, des proscrits traversaient sa grève déserte, pour chercher un abri

dans la montagne ou quelque barque qui les attendait dans une crique du rivage; Philopen pouvait-il comprendre d'où leur venait leur air inquiet et leur marche précipitée? Les soldats traversaient souvent la plaine, parcourant les villages et fouillant les chaumières; mais nul ne venait regarder dans sa cabane ouverte et vide. — Une seule fois (c'était le matin), un homme s'y était précipité pâle et haletant : peu après des soldats avaient paru aux environs. L'inconnu avait écouté le bruit de leurs pas se perdre au loin, puis il était parti sans dire un mot. — Cet homme était jeune et beau; un enthousiasme céleste brillait dans ses grands yeux noirs; Vergniaud avait dit de lui : *C'est un fou sublime qui sera un homme de génie à trente ans.* C'était le girondin Barbaroux fuyant l'échafaud.

Philopen vécut jusqu'à la vieillesse la plus avancée, toujours séparé des hommes. Mais, un matin, les pêcheurs de la côte l'aperçurent qui courait égaré le long des rochers, en poussant des cris plaintifs. Quelques jours s'écoulèrent; on ne le revit plus. Enfin, une patrouille de douaniers, qui passait près de sa cabane, y entra : — tout y était silencieux; — seulement, dans le fond, sur la couche de vareck, il y avait une femme raide et morte, et près d'elle Philopen assis, tenant les deux mains du cadavre dans les siennes : il était mort également.

Nous avons déjà dit que le midi de la Cornouaille était loin d'être aussi sombre que la partie que nous venons de décrire; pour s'en assurer, il suffit de tourner vers Quimperlé. Là est l'Arcadie de la Basse-Bretagne; la terre aux douces campagnes, aux fraîches ombrées, aux noms sonores et aux visages sourians. La ville est peu de chose; un monastère lui donna naissance, et le calme du cloître semble encore planer sur ce gracieux village. Mais c'est la campagne qu'il faut parcourir; la campagne entrecoupée de bois, de prairies, et qu'arrosent deux ruisseaux, aux flots bleus, qui coulent aussi harmonieux que leurs noms helléniens : *l'Isole et l'Elé!*... Là, vous entendrez Mathurin le joueur de haut-bois, pauvre aveugle, qui vous fera pleurer en répétant les airs des montagnes; Mathurin, dernier écho des bardes de l'Armorique, que vous rencontrez sur toutes les routes de pardons et de fêtes, conduit par un enfant, comme l'Homère de Gérard. Là aussi vous pourrez étudier le caractère du Kernewotd dans toute sa naïveté : car, c'est à la danse, à la lutte, au cabaret qu'il faut le voir pour le connaître. Espèce de lazzarone bas-breton, chanteur, paresseux, rieur; épandant tous ses sentimens au-dehors en larmes ou en cris joyeux; sans rien de cette majesté grave qu'affecte l'homme du Léonnais dans sa marche ferme et posée; mais curieux, nigaud, flaneur comme l'écolier que rien ne presse et qui regarde partout; sérieux dans sa haine pourtant et facile à pousser à la révolte : car, chez lui, la lutte

Digitized by Google

contre le bourgeois et le drapeau *aux bandes de sang* est une lutte vieille et acharnée. Il se rappelle encore avoir suivi la marche des *bleus* dans son pays, à la lueur des fermes incendiées. Insouciant et timide en apparence, il sent se réveiller facilement ses rancunes. Les souvenirs de 93 et de 1815 sont ensevelis dans son cœur, comme ces balles perdues au milieu des chairs, dont l'œil ne peut apercevoir la trace, mais qui éveillent fréquemment un ressentiment douloureux. Méfiez-vous de son apathie sournoise, de sa timidité niaise et de l'humilité courtisanesque avec laquelle il vous tire son petit chapeau bien bas; la ceinture de sa braie gauloise sait, au besoin, cacher un couteau! Du reste, sa vengeance est silencieuse et résignée. Elle sait attendre sans colère, tuer modestement, sans éclat et pour elle seule; vengeance qui fuit les applaudissemens du monde et se contente de ses joies cachées; mais tenace surtout, aussi solide que la poitrine de fer qui la renferme, et ne cédant ni à la prière, ni au temps. Nous pourrions rappeler mille exemples de ces fortes et patientes haines, fréquentes en Cornouaille et inconnues à nos âmes changeantes et éventées, d'où la colère sort en bouffées rapides comme d'une outre que déchire le moindre choc.

Les vêtemens du Kernewote sont de couleurs vives et bordés de ganses éclatantes; souvent on écrit sur le devant de l'habit, en laines bariolées, la date de la coupe et même le nom du tailleur. Du côté des montagnes, les culottes sont courtes, serrées, et également propres à la danse et au combat. Vers Quimper, au contraire, ce sont de larges braies tombantes, qui rendent tous les mouvemens embarrassés, et ne permettent point de courir. La noblesse, dit un ancien auteur, imposa ce costume incommode aux gens de servage, *afin qu'ils ne pussent marcher trop vite sur la route de la révolte.* Les chapeaux du Kernewote, à bords peu larges, et légèrement relevés, sont ornés de chenilles de mille couleurs qui volent au vent. La ceinture de cuir, bouclée en cuivre, ne se porte que dans les montagnes et seulement sur les vêtemens de travail qui sont en toile piquée. Le costume des femmes est également composé d'étoffes fort en couleur, il est galant, leste et gracieux. Dans certains cantons, il rappelle beaucoup celui des Suissesses des environs de Berne.

§. III.

Mœurs. — Le Tailleur. — Demandes en mariage.

Les mœurs de la Cornouaille ne sont ni moins variées ni moins bizarres que ses aspects : comme dans le reste de la Bretagne, la teinte religieuse s'y fait sentir, mais elle se nuance pourtant de la gaîté légère et rieuse

Digitized by Google

particulière au Kernewote. Je l'ai déjà dit, c'est dans les solennités joyeuses de la vie, bien plus que dans les tristes cérémonies qu'il faut chercher le caractère de celui-ci, le deuil va mal à sa taille et le chagrin à son visage. Il n'est lui que là où rit la fête, où coulent l'eau de feu et le vin bleuâtre. Poétique et spirituel dans le plaisir, il est gauche et trivial dans la douleur. Il semble que le Léonnard et lui se soient partagé la vie; à l'un les jeux et les fêtes, à l'autre les tristesses et les tombeaux. Aussi lorsque vous visiterez le pays de Léon, demandez à voir une agonie et un enterrement; mais si vous parcourez les montagnes, mêlez-vous à des fiançailles et à un repas de noces.

En Cornouaille, dès qu'un jeune homme a tiré dans le chapeau (1) et a obtenu un bon billet, il songe à se mettre en ménage. Sorti de cette étrange loterie ouverte au profit du canon, il essaie aussitôt d'asseoir sa vie, de la mettre à l'abri d'une cabane entre une femme et des berceaux d'enfans. Quant au choix de cette femme, il le laisse bien rarement à l'amour, car c'est une situation qu'il cherche plutôt qu'un sentiment. Il va donc trouver le *tailleur* de l'endroit pour savoir de lui quelles sont les jeunes filles à marier.

Le tailleur est, en Bretagne, un être complexe, un homme *sui generis*, qui demande une description toute particulière. D'abord, il est contrefait (cet état n'étant guère adopté que par les gens qu'une complexion débile ou défectueuse empêche de se livrer aux travaux de la terre), boiteux parfois, plus souvent bossu. — Un tailleur qui a une bosse, les yeux louches et les cheveux rouges, peut être considéré comme type de son espèce. — Il se marie rarement, mais il est fringant près des jeunes filles, vantard et peureux. S'il a un domicile fixe, il ne s'y trouve guère qu'au plus fort de l'été; le reste du temps son existence nomade s'écoule dans les fermes qu'il parcourt et où il trouve à employer ses ciseaux. Les hommes le méprisent, à cause de ses occupations casanières et féminines; il ne prend même pas son repas à la même table qu'eux. Il mange après, avec les femmes, dont il est le favori. C'est là qu'il faut le voir, ricaneur, taquin, gourmand; toujours prêt à aider une mystification à faire à un jeune homme, ou un tour à jouer à un mari. Flatteur complaisant, il sait à l'occasion porter sur le mémoire du maître de la maison, quelque beau *justin* qu'il a piqué en secret pour la femme ou la pennerès. Il connaît toutes les chansons nouvelles, il en fait souvent lui-même, et nul ne raconte mieux les vieilles histoires, si ce n'est peut-être le mendiant, autre espèce de barde ambulant qui parcourt aussi les fermes. Mais les récits de celui-ci sont tristes

(1) C'est dans un chapeau que se tirent les billets pour le recrutement.

Digitized by Google

comme sa vie, ceux du tailleur sont toujours plaisans; c'est à lui qu'appartiennent de droit toutes les chroniques scandaleuses du canton; il les dramatise, les arrange et les colporte ensuite de foyer en foyer : c'est la *Gazette des tribunaux* de la Cornouaille.

On conçoit facilement, d'après ce que nous venons de dire, combien le tailleur Kernewote doit être propre à conduire une affaire amoureuse. Aussi est-il l'entremetteur officiel de toutes les alliances et le dispensateur des maris, ce qui ne contribue pas peu à la haute considération dont il jouit près des jeunes filles. Dès qu'il a été chargé par un homme de *porter la parole* à une pennerès de la paroisse, il se rend à la ferme qu'elle habite, et tâche de la voir sans témoins. Si par hasard, sur le chemin, il aperçoit une pie, il se hâte de rentrer, car c'est un présage de trouble pour le mariage qui se ferait ce jour-là. Il attend alors au lendemain. La rencontre a l'air fortuite de sa part. Il commence par causer avec la jeune personne de la sécheresse, de la quantité de lait que lui donnent ses vaches, du prochain pardon de Scaër et des amoureux qu'elle y fera; puis, par une transition adroite, il arrive à parler du prétendant : il vante son talent pour conduire les bœufs, rappelle la force qu'il a déployée à la dernière lutte des bannières lors de la procession de saint Laurent; il mêle adroitement à ces éloges quelques allusions indirectes à l'argent que le jeune homme peut tenir en réserve, et aux bonnes chemises de toile écrue qu'il doit avoir dans son coffre de chêne. Il ajoute tout ce qui peut tenter une fille à marier. Combien il a bon air le dimanche avec son habit violet; combien il sait de belles complaintes de la côte et de joyeuses chansons des montagnes! La jeune fille écoute tout cela comme Eve écoutait les douces paroles du serpent. Elle roule avec embarras les lacets de son tablier, ou bien écorche avec distraction la baguette de sureau qui lui sert à conduire ses vaches aux champs. Le tentateur entoure son cœur de mille séductions, de mille charmantes images, et enfin quand il la voit émue, et prête à céder, il lui arrache le consentement desiré. — Parlez à mon père et à ma mère, dit la rustique Galathée, en s'enfuyant toute rouge et toute troublée. — C'est l'aveu que le prétendant lui plaît.

Les parens sont alors avertis de ce qui s'est passé. Si le jeune homme est agréé, au jour convenu, le tailleur le leur amène accompagné de son plus proche parent. Cette démarche s'appelle *demande de la parole*. Pendant que les chefs de famille font connaissance, les deux amans se retirent ensemble à l'autre bout de la maison, et commencent un entretien à voix basse, plein d'amour et de douces promesses. Cette heure est la plus belle dans toute la vie d'une Cornouaillaise, car c'est la seule où la fierté dédaigneuse de l'homme pour l'autre sexe fait place à une égalité cares-

Digitized by Google

sante. Alors, dans les plus vulgaires âmes, s'éveillent quelques mouvemens d'affection et de poésie. Il y a, dans cette approche de deux existences qui vont s'unir et se mêler à jamais, je ne sais quel frémissement involontaire de tendresse et de dévoûment dont nul ne peut se défendre.—Heure sainte et ravissante où la jeune paysanne connaît aussi les douces joies d'un rêve fait à deux ! conversation charmante où vient se refléter tout ce que ces deux cœurs ont pu conserver de chaleur et d'espérances au milieu d'une atmosphère abrutissante et grossière ! lueur fugitive d'intelligence et d'amour qui ne se renouvellera pas, mais que du moins on leur laisse savourer sans contrainte, car nul n'oserait troubler ce religieux tête-à-tête, qui doit conduire deux êtres à s'adopter et à se placer côte à côte sous le joug de la vie! Il faut que les fiancés mettent eux-mêmes un terme à leur entretien : alors ils s'approchent, en se tenant la main, vers la table où sont réunis les parens. On apporte du pain blanc, du vin, de l'eau-de-vie : le jeune garçon et la jeune fille mangent avec le même couteau et boivent dans le même verre. On arrête les bases de l'union projetée, puis l'on désigne un jour pour réunir les deux familles. Cette nouvelle entrevue, qui a encore lieu chez la jeune fille, s'appelle *velladen,* c'est-à-dire *la vue*. Ce jour les parens de la *pennerès* prennent leurs plus beaux habits de fête; on cire les lits clos et les coffres de chêne noirci; les armoires sont négligemment entr'ouvertes et laissent apercevoir le linge amassé, les couvertures de lit étalées, les pièces de six livres disposées en piles attrayantes; on suspend au plancher les plus beaux quartiers de lard fumé, on laisse entrebâillés les bahuts gorgés de froment; les bassines de cuivre brillent comme l'or, symétriquement suspendues aux rayons du vaisselier; les chevaux ornés de rubans, comme au jour des foires de Lanhouarneau ou du Folgoat, nagent dans la litière devant des rateliers ruisselans de trèfle et d'ajonc pilé; les charrues, les herses, les charriots sont artistement groupés sous la grange, et le cellier est rempli jusqu'au haut de bariques entassées.... — Malheureusement toute cette opulence est le plus souvent fictive. Le linge et l'argent sont empruntés; les chevaux, si bien repus ce jour-là, sont maigres d'un jeûne habituel; les bariques du cellier sont vides ; — mais tout cela ne peut être remarqué par les visiteurs. La jeune fille paraissant plus riche obtient de meilleures conditions. On peut exiger une dot plus forte de la part du jeune homme, et le paysan Kernewote calcule toutes ces chances aussi bien que pourrait le faire le père de famille le mieux élevé.

Toutes ces précautions prises, le jeune homme arrive enfin avec les siens. On se salue, on se complimente, on visite la ferme et les champs, on discute les articles du contrat de mariage, et l'on en fixe le jour. Les

Digitized by Google

deux pères se frappent dans la main; dès-lors la promesse est réciproquement regardée comme inviolable.

Cependant dans certaines communes on laisse encore au garçon, pendant quelque temps, le droit de se dédire. Il lui suffit pour cela d'entrer chez sa fiancée au moment où tous les parens sont rassemblés autour du feu, de prendre un tison et de le poser en travers de l'âtre : par cette action, il déclare renoncer à s'asseoir au foyer de la famille à laquelle il avait d'abord voulu s'allier.

Huit jours avant le mariage, les fiancés vont faire séparément leurs invitations de noce, la jeune fille accompagnée de son garçon d'honneur, le jeune homme de sa fille d'honneur. L'inviteur, portant à la main une longue baguette blanche, s'arrête à la porte de chaque maison, et commence un long discours en vers dans lequel il engage *tous les gens du logis à se rendre au repas*, en indiquant l'*époque de la noce, le lieu où elle se fera*, et l'*aubergiste qui fournira le dîner*. Ce discours est fréquemment interrompu par des prières et des signes de croix. (1)

Enfin vient le jour du mariage. Dès le matin le tailleur, dont les fonctions ont changé de nature, et qui n'est plus désigné que sous le nom de *rimeur*, se présente accompagné du futur et de ses parens. La famille de la jeune épouse se tient sur le seuil de la porte avec un autre *rimeur*, chargé de répondre en son nom. Ici commence un spectacle impossible à décrire par sa gravité grotesque et son mélange de comique et de touchant. Le rimeur du mari s'avance le premier, il se découvre ainsi que tous ceux qui l'accompagnent, et bientôt s'engage le dialogue suivant en vers bretons.

LE DEMANDEUR.

Bonjour, compagnons, puisque vous êtes là assemblés, oisifs et en habits de fêtes, vous aurez bien le temps d'écouter quelques mots. Nous sommes des passagers qui portons de bonnes nouvelles. Dites-nous de grâce le nom de cette maison?

LE RÉPONDEUR.

Je vous rends votre salut, vous tous qui passez, j'aime à croire que vous êtes d'honnêtes compagnons, mais suivez votre chemin; il n'est rien de commun entre vous et moi.

LE DEMANDEUR.

Comment! compère, je croyais que tu m'aurais au moins invité à entrer

(1) Voyez les *Rimou*, recueil imprimé à *Morlaix*. Je m'en suis servi pour cette traduction, ainsi que d'un recueil imprimé à *Quimper*, et de trois manuscrits qui sont en ma possession. J'ai reproduit fidèlement les pensées bretonnes, mais sans pouvoir leur conserver leur énergie et leur grâce. Au reste, il y a presque autant de *discours* que de *rimeurs*.

Digitized by Google

dans ta maison pour mettre feu sur ma pipe! J'avais même pensé que si mon salut te plaisait, tu aurais pu me proposer un coup à boire et un morceau à manger; — et au lieu de cela tu ne me laisses voir que le trou du loquet de la porte, et tu restes là te prélassant pendant que nous sommes sous le poids du jour. — Dis-moi, ne serais-tu pas un hérétique ou le fils du mauvais riche?

LE RÉPONDEUR.

Nullement; mais nous avons souvent vu des vagabonds entrer chez nous pour manger notre lard fumé et nos crêpes; cela nous a rendus prudens. — Cependant si vous êtes lassé, je vous prêterai un sabat sur lequel vous pourrez vous asseoir, un à chaque bout. — Qu'en dites-vous? cela ne vous serait-il pas bien commode?

LE DÈMANDEUR.

Maître, je ne suis pas un vagabond. Je viens ici remplir une mission digne d'un chrétien, car il est dit, dans l'Ecriture, qu'autrefois un honnête homme, nommé Eliézer, fit ce que je fais aujourd'hui, et l'histoire dit aussi que cet Eliézer fut reçu avec honneur, et qu'on ne le laissa pas hors le seuil.

LE RÉPONDEUR.

Oh! si Eliézer était venu vers moi, je l'aurais embrassé à deux bras, car c'était un homme de foi et de religion! — Mais maintenant les routes sont pleines de gens qui aiment le mensonge et la tromperie. Ils vous promettent la mer et les montagnes pour vous donner un grain d'avoine. — Si tu es un trompeur comme eux, arrière! n'approche pas de cette maison.

LE DEMANDEUR.

Eliézer, mon modèle, était fidèle et vrai. Dieu le conduisit vers une jeune fille, belle comme les étoiles du désert et qui craignait Dieu. — C'étaient des gens charitables qui ouvrirent leur maison au messager, et lui servirent de quoi rassasier sa faim. Mais il dit qu'il ne mangerait pas qu'il n'eût expliqué le but de son voyage. — Et moi aussi, je n'ai point de temps à perdre. Je suis venu pour la même mission qu'Eliézer. Vous avez beau feindre, une jeune fille est dans cette maison. Dites-lui que je suis arrivé avec celui qu'elle aime le plus parmi les hommes qui vivent et qui passent sur cette terre. Il l'attend ici pour qu'ils aillent lier leurs vies à jamais. — Assez de finesse et de combats, ami; tu sais bien que l'homme que voilà est bon et riche, et que c'est la meilleure des créatures qui mangent le pain de Dieu.

LE RÉPONDEUR.

Il semblerait à vous entendre que tout est décidé. — Je crois que vous

avez fait votre philosophie, car vous parlez avec une rare éloquence; mais pensez-vous donc que la jeune fille que vous demandez se jette au premier venu comme une paille de blé noir qu'on foule aux pieds dans les chemins?

LE DEMANDEUR.

Le jeune homme qui la recherche n'est pas de ceux que l'on refuse. Il meut la terre avec facilité, et retourne en un seul jour autant de sillons que trois journaliers. Quand la charrette verse, il sait la relever seul. A la lutte ses reins sont de fer et ses poignets d'acier, et dans sa main le *penbas* est plus fort que le sabre du soldat.

LE RÉPONDEUR.

Et qui pourrait égaler la jeune fille que vous demandez? — L'avez-vous vue porter gracieusement sur sa tête le lait qu'elle-même a tiré? Elle est souple et légère comme une branche de genêt fleuri. Jamais un de ses regards ne tomba dans le regard ardent d'un homme, et quand la danse est commencée, timide vierge, elle tient d'une main la main de sa mère, de l'autre celle de son amie. — Mais cette merveille n'est plus ici, depuis long-temps déjà elle a quitté la maison de son père.

LE DEMANDEUR.

Vous me trompez : l'if est fait pour les cimetières, les roses pour les jardins, et les jeunes filles pour égayer le foyer d'un époux. Ne jetez pas le désespoir dans mon âme; conduisez ici par la main celle que je desire, et nous l'asseoirons à la table des noces, près de son fiancé, sous les doux regards de ses parens.

LE RÉPONDEUR.

Il faut céder, compagnon, car vous êtes trop pressant.

(Il rentre dans la maison et en amène une vieille femme.)

Est-ce là la rose que vous cherchez?

LE DEMANDEUR.

Au front vénérable de cette femme, je juge qu'elle a bien rempli sa tâche dans ce monde, et qu'elle a donné le bonheur à ceux qui l'ont aimée; mais elle a terminé ce que l'autre doit commencer; ce n'est pas elle que je veux.

LE RÉPONDEUR, présentant une jeune veuve.

Voici une jeune fille, belle comme l'astre du jour. Ses deux joues sont comme deux roses, ses yeux sont de cristal, leur seul regard rend les cœurs malades à jamais; n'est-ce point celle que vous demandez?

LE DEMANDEUR.

Oui, sans doute; ce visage doux, cette fraîche jeunesse annoncent une jeune vierge..—Mais ce doigt usé de frottement n'a-t-il pas souvent cherché

Digitized by Google

au fond de la bassine la bouillie dont on nourrit les enfans (1)? Ces lèvres épanouies ne se sont-elles pas rougies aux baisers d'un homme, et n'y a-t-il pas dans ces yeux une flamme qui annonce la femme initiée à l'amour?

LE RÉPONDEUR.

Rien ne vous échappe.

(Il lui présente une petite fille de dix ans.)

Dites alors, est-ce celle-ci que vous cherchez?

LE DEMANDEUR.

Voilà ce qu'était, il y a huit ans, celle que je desire. Un jour cette belle enfant fera le bonheur d'un mari; mais elle doit rester encore long-temps sur l'espalier; l'autre n'attend qu'une corbeille pour être transportée sur la table du festin nuptial.

LE RÉPONDEUR.

C'est assez. —Vous méritez d'obtenir ce que vous demandez.

(Il va prendre la fiancée dans la maison.)

Voici la jeune fille que vous avez choisie... — Approchez, jeune homme. —Vos mains, enfans! et n'oubliez pas qu'elles doivent rester unies jusqu'à ce qu'une troisième main, celle de la mort, vienne les séparer. — Homme, tu as maintenant une femme à défendre et à rendre heureuse. Fais qu'on ne la voie jamais pleurer à la porte de ta maison comme une étrangère, car Dieu venge ceux qui sont faibles et qui pleurent!

Les deux familles se mêlent et entrent ensemble dans la maison de la fiancée ; le demandeur les suit, et s'arrête à quelques pas du foyer.

LE DEMANDEUR.

Salut à cette maison et à ceux qui y dorment, chaque soir, sous la main de Dieu! — Depuis l'instant où j'étais tout petit, porté sur le bras de ma mère, j'ai toujours desiré entrer dans un palais...—Enfin, aujourd'hui, mes vœux sont satisfaits, puisque j'ai mis le pied dans cette demeure qu'habite la reine de la beauté. —Ici sont deux êtres qui s'aiment et veulent s'unir.

(Il se met à genoux.)

Oh! Christ, source de toute science et de toute parole, inspire-moi dans ce que je vais leur dire!

(Il se relève.)

Allons, jeune fille, courbez vos deux genoux et baissez votre front sous les mains bénissantes de votre père. —Vous pleurez? — Oh! regardez votre père et votre pauvre mère!.. Eux ils pleurent aussi, mais combien leurs larmes sont plus amères que les vôtres!... Ils vont se séparer de la

(1) Les femmes bretonnes donnent à manger aux enfans à la mamelle avec leur doigt qu'elles frottent pour cela de bouillie.

Digitized by Google

fille qu'ils ont bercée et fait danser dans leurs bras! — Qui ne sentirait son cœur se briser à la vue d'une pareille douleur?

Et pourtant il faut que ces pleurs tarissent! — Père tendre, ta fille est là, regarde, à genoux, les bras tendus.... Pauvre mère, avance tes mains.... — Une prière et une bénédiction pour l'enfant qui va partir!

LE PÈRE ET LA MÈRE.

Oui, oui, oui.

La jeune fille se jette dans les bras de ses parens qui la couvrent de larmes et de caresses.

LE DEMANDEUR.

Assez, maintenant. Vous avez obéi aux commandemens de Dieu. — Jeune fille, embrasse tes parens, et relève-toi forte, car tu appartiens désormais à un homme!

Et avant d'achever, je demanderai aux chefs de famille, ici présens, un congé pour les frères et les sœurs des mariés, afin qu'ils puissent danser aussi à la noce. Je prie les parrains et les marraines qui se sont engagés sur les fonds de baptême pour ces deux jeunes gens, d'approuver leur union et d'assister à leur mariage. J'invite enfin tous ceux qui sont ici présens. (Il se découvre.)

Quant à ceux qui sont morts et qui nous étaient unis par le sang, je ne les inviterai pas; car leurs noms prononcés ici meurtriraient trop de cœurs, mais que chacun se découvre comme moi et demande pour eux le salut de l'église et le repos de leurs âmes.

DE PROFONDIS CLAMAVI, ETC.

Tous les assistans murmurent à demi-voix cette hymne que le demandeur répète tout haut.

§. IV.

Repas de noces. — Chants des mariés. — Première nuit. — Usages. — Croyances.

Dès que les cérémonies dont nous venons de rendre compte sont terminées, les fiancés se rendent à la mairie, puis à l'église. Vient ensuite le repas de noces, auquel assistent quelquefois six ou huit cents convives. Véritable orgie, — non pas mesquine et parfumée comme celle d'un gourmet de Paris; luttant entre un verre de Champagne, et un pâté de Périgord — mais orgie à la manière d'Homère, où l'on voit d'un côté un estomac d'homme colosse et de l'autre un bœuf et une barique de vin!

Les nouveaux époux gardent seuls pendant tout le repas une attitude sérieuse et méditative. Tous deux semblent jeter un long regard sur la vie

qu'ils laissent en arrière, et contempler face à face les devoirs nouveaux qu'ils viennent de s'imposer. Cette pensée mélancolique, qui perce dans tous leurs mouvemens, s'exprime bientôt par des chants; le marié répète le premier *la Complainte du Marié*.

« Dimanche matin, je me suis levé, après avoir déjeuné, et j'allai à mon jardin dans l'espoir de me promener.

« Mais un petit oiseau chantait sur un buisson fleuri... Hélas! il avait deux ailes, et moi, je n'étais plus agile comme au premier âge; hélas! je ne pus le prendre. — Mon pauvre cœur se mit à soupirer!

« Et un vieillard me dit : Bonjour, jeune homme, pourquoi soupirez-vous? Avez-vous maladie de cœur ou tourment d'esprit? — Ce n'est pas maladie de cœur ni tourment d'esprit qui me fait soupirer; mais je regrette, hélas! ma jeunesse qui m'abandonne.

— « La jeunesse est la plus belle fleur qui soit au monde, le temps la coupe comme la faux du moissonneur.... Mais la tienne brille encore sur sa tige, la tienne n'est point près de tomber.

— « Oh! vieillard, rends-moi ma jeunesse et ses plaisirs, et je te paierai à boire.

— « Oh! jeune homme, jeune homme, si tu es un garçon d'esprit, rends-moi ma jeunesse, et je te paierai du vin.

« Autrefois quand j'étais jeune homme, nul souci ne me tenait au cœur, et j'avais dans ma bourse de l'argent pour moi et mes amis.

— « Autrefois quand j'étais jeune homme, on me trouvait le plus beau danseur du pays, je conduisais la danse sur la petite pointe du pied.

« Maintenant, je suis marié, maintenant embarras et chagrins!... Adieu ma jeunesse, la danse et tous mes plaisirs! »

Ce chant désolé ramène la gravité sur tous les fronts; un long silence se fait, pendant lequel chaque homme repasse dans sa mémoire les insoucieuses années de sa vie de garçon, alors qu'il faisait aux jeunes filles de belles baguettes de pardon, à l'écorce artistement découpée; que, joyeux, il pouvait dépenser au cabaret son dernier écu, sans crainte de trouver au retour des pleurs d'enfans et des reproches de femme...; — puis les souvenirs des prix à la lutte, des jabadeaux aux aires neuves, des promenades aux foires et des petits pains blancs de Peuzé. — Au lieu de tout cela, maintenant, le travail de quinze heures, le pain noir, l'habit de toile, la misère enfin!... — Non celle qui tue; mais cette misère cauteleuse qui vous suce lentement le sang le plus pur et joue avec votre existence, comme avec une proie. — A ces pensées les têtes se courbent, les regards

Digitized by Google

s'assombrissent, et il s'élève au fond des âmes un commun désespoir qui les abat. C'est alors que la mariée chante à son tour sa complainte :

« Autrefois dans ma jeunesse, j'avais un cœur si ardent!... — Adieu, mes compagnes, adieu pour jamais!

« J'avais un cœur si ardent!... ni pour or ni pour argent, je n'aurais donné mon pauvre cœur!... — Adieu, mes compagnes, adieu pour jamais!

« Hélas! je l'ai donné pour rien, hélas! je l'ai placé dans un lieu où il n'y a plus ni joie ni plaisir!... Adieu, mes compagnes, adieu pour jamais!

« Peines et fatigues m'attendent : trois berceaux au coin du feu, fille et garçon dans chacun d'eux! — Adieu, mes compagnes, adieu pour jamais!

« Trois autres au milieu de la maison... Fille et garçon y sont ensemble! — Adieu, mes compagnes, adieu pour jamais!

« Allez, courez aux fêtes et aux pardons, jeunes filles; mais, moi, je ne le puis plus. — Adieu, mes compagnes, adieu pour jamais!

« Moi, vous voyez, il faut que je reste ici, je ne suis plus qu'une servante, jeunes filles, car je suis mariée! — Adieu, mes compagnes, adieu pour jamais! »

Rien ne saurait rendre l'effet que produit ce chant si simple et si touchant. Ici ce n'est plus seulement, comme pour la chanson du marié, une triste préoccupation qui s'empare des esprits. Les cœurs des femmes, touchés dans leurs points les plus sensibles, éclatent en cris, en larmes, et en sanglots; cette vie de servage et d'abnégation, peinte si poétiquement par la jeune épouse, c'est leur vie à elles. Libres comme l'oiseau des bois tant qu'elles n'ont point passé à leur doigt l'anneau d'argent, entourées de tendres séductions, de cajoleuses paroles jusqu'au mariage, il faut qu'elles s'accoutument subitement au dédain, à l'obéissance muette. Le tendre tutoiement, employé encore la veille, cesse lui-même le lendemain des noces, pour faire place à une forme moins familière et plus impérieuse, comme si le mariage était chose trop triste et trop grave, pour rien garder des caressantes habitudes de l'amour, et comme si les époux laissaient le soir aux pieds du lit nuptial tous les rêves suaves, toutes les chastes tendresses, pour retrouver à leur place le lendemain les lourds devoirs, l'indifférence et les ennuis!

Cependant le repas ne reste pas long-temps sous ce nuage de tristesse. Il s'égaie bientôt après les deux complaintes, et le cidre et le vin coulent à flots jusqu'à ce que les cadences nasillardes du Bigniou appellent à la danse. Alors les six cents convives se lèvent, les fronts se découvrent, et un vieillard répète les *grâces* auxquelles la foule répond par un *Amen* prolongé. La danse se forme ensuite dans l'aire devant la métairie.

Digitized by Google

Et c'est une danse à voir, sur ma parole; une danse chancelante, furieuse, entremêlée de rugissemens de joie et de hoquets d'ivrognes; une danse en rond dans laquelle on voit passer, comme en une roue vivante, les visages de femmes chauds de vin et de plaisir, les têtes d'hommes flottantes d'ivresse; et ce grand cercle mouvant, palpitant, hurlant, tourne, tourne sans cesse, comme un ramas de feuilles d'automne emportées par un tourbillon. Nulle mollesse dans les pas, nulle élégance dans les poses, rien de cette grâce voluptueuse de nos salons, de ces attitudes agaçantes de nos jeunes couples passant dans une atmosphère de parfum, les haleines mêlées et les bras enlacés; mais la danse nerveuse et gaillarde, qui frappe la terre du talon et saute les pieds en dedans, la danse qui rit, qui bondit, qui hurle, la brutale qu'elle est, une vraie ronde de Sioux autour d'un captif qu'il vont scalper. Ce bal dure jusqu'au soir; alors la jeune épouse et son mari sont solennellement placés dans le lit clos. Le *Veni Creator* est chanté en chœur par les assistans; puis tout le monde se retire, sauf les deux veilleurs qui passent la nuit dans la chambre nuptiale. En certains cantons ces veilleurs sont le garçon et la fille d'honneur. Ils doivent tenir une lumière entre leurs doigts, et ne se retirer que lorsque la flamme est descendue jusqu'à leur brûler la main. A Scaër, les veilleurs sont chargés de donner au marié, pendant toute la nuit, des noisettes qu'il doit casser; mais tous ces usages tombent en désuétude presque partout. Il en est de même de celui qui faisait consacrer à la Vierge les trois premières nuits du mariage. En Cornouaille, ainsi qu'ailleurs, les croyances ont tiédi, et les mœurs, comme ces pièces de monnaie auxquelles la circulation a ôté leur empreinte originelle, ont perdu leur caractère primitif.

Jusqu'à présent, pour faire connaître le Kernewote, nous l'avons peint dans les grandes occasions de son existence, à l'un de ces momens où l'âme se montre naïvement et sans y penser; le reste de sa vie ne dément pas cette manifestation de caractère. C'est toujours sa nature vive, impressible, mélangée d'élans de joie et de rapides mélancolies; c'est en même temps l'Arabe conteur et l'Italien ami du chant, des improvisations et de ces combats arcadiens engagés entre deux poètes de village. Il se montre en outre, comme ce dernier, avide de représentations extérieures et de symboles. Il associe tout ce qui l'environne à sa joie ou à sa douleur. S'il meurt quelqu'un dans sa maison, les ruches d'abeilles sont entourées de banderoles noires en signe de deuil; si, au contraire, un mariage a lieu, s'il naît un garçon, si la moisson est plus belle que de coutume, une étoffe rouge les entoure comme marque de réjouissance. L'absence de ces formalités ferait fuir les abeilles, car ce serait les exclure

Digitized by Google

de la famille qu'elles ont adoptée et qu'elles enrichissent. Ce serait les traiter comme des amis auxquels on ne fait part, ni de ses peines, ni de ses bonheurs. Par suite de la même idée, la veille de Noël, les bestiaux sont soumis à un jeûne rigoureux ainsi que leurs maîtres. Cette nuit qui précède l'anniversaire du Christ est solennelle et respectée. Pendant sa durée, si l'on en croit le Kernewote, tous les animaux sont plongés dans un profond sommeil, sauf l'homme qui attend son Messie, et le crapaud, symbole immonde de l'esprit du mal.

Les Grecs avaient attaché à chaque objet quelque divinité protectrice; l'habitant de la Cournouaille a aussi un saint qui veille sur chaque action de sa vie. Les faits les plus vulgaires sont placés sous un céleste patronage. Saint Herbot, par exemple, fait lever le beurre; saint Ives fait fermenter la pâte. Un *de Profundis* et deux liards donnés aux trépassés aident à retrouver les objets perdus. De plus le pays est couvert de chapelles miraculeuses, où la plupart des infirmités trouvent une guérison certaine. Il y a peu d'années que la fontaine de Languengar, placée sous le patronage de saint Honoré (dont les reliques y avaient été trempées), avait la propriété de donner du lait aux jeunes mères qui buvaient de ses eaux. Un incrédule osa en porter à ses lèvres par dérision; aussitôt ses seins se gonflèrent comme ceux d'une femme, et ce ne fut qu'à force de prières et de mortifications qu'il put mettre un terme à cette étrange punition.

De douces et gracieuses superstitions se mêlent à ces bizarres croyances. Au festin des Rois, par exemple, lorsque le gâteau est rompu, la part des absens est mise de côté avec soin : si elle reste intacte, aucun danger ne menace celui auquel elle était destinée; si, au contraire, elle ne peut se conserver, malheur!.... car quelque funeste nouvelle de mort ou de maladie arrivera bientôt. — Lorsqu'un premier-né est conduit à l'église pour être baptisé, la mère lui attache au cou un morceau de pain noir, signe de l'humble position qui l'attend dans le monde. Les mauvais esprits verront que ce n'est pas un heureux, dit la femme Kernewote, et ils ne lui jetteront pas un mauvais sort! — C'est aussi une opinion généralement répandue que deux corbeaux président à chaque maison. Tous deux sont liés à l'existence des chefs de la famille, et si la mort menace l'un de ces chefs, vous voyez l'oiseau sinistre perché sur le toit et jetant son appel lugubre. Il y restera jusqu'au moment où le cadavre aura dépassé la porte, dans sa bierre; alors on le verra s'envoler pour ne plus revenir, car c'était le génie attaché à la destinée de celui qui vient de trépasser.

Chaque fête de l'année a ses usages. Le 1er novembre on fait des crêpes pour les morts. On garde avec soin un tison du feu de Saint-Jean pour se

Digitized by Google

préserver du tonnerre. Cette dernière fête, qui se célèbre la nuit, présente un spectacle unique dans les montagnes. On entend des chants et des cris de joie s'élever de toutes parts. La campagne brille de mille feux en plein air, autour desquels on voit de loin tourner des ombres : on dirait la danse des *courils*. Ces feux sont allumés par les prêtres qui parcourent processionnellement les villages avec un cierge béni. Dans certains endroits, un ange descend du clocher de la paroisse, une torche à la main, et allume le principal feu de Saint-Jean qui est formé dans le cimetière. Pendant ce temps, une musique singulière se fait entendre de toutes parts; c'est un mélange de sons métalliques, et de vibrations d'harmonica dont rien ne peut rendre l'effet galvanique. Les paysans obtiennent cette harmonie étrange en fixant deux brins de jonc aux deux côtés d'une bassine en cuivre, dans laquelle ils ont préalablement jeté de l'eau et un trousseau de clés. Ces joncs, légèrement caressés par le doigt, produisent une vibration qui, en se communiquant aux parois du vase, à l'eau et aux clés, forme un inexpliquable mélange de notes pointues et veloutées, agaçantes et assourdies, dont aucun instrument ne peut donner l'idée. De tous côtés vous rencontrez de jeunes filles en habits de fêtes accourant pour danser autour des feux de Saint-Jean. Elles ne doivent revenir au logis que lorsqu'elles en ont visité neuf, si elles veulent se marier dans l'année. — On oblige aussi les chevaux et les autres animaux domestiques à sauter par-dessus les flammes, afin de les préserver de maladies.

L'hospitalité des montagnards est renommée. Lorsque vous entrez chez eux, ils ne manquent jamais de vous offrir du cidre dans le *pichet* commun; refuser de boire serait leur faire une insulte qu'ils ne vous pardonneraient pas. Quant à leur ignorance, elle est profonde et s'étend même jusqu'à la culture des terres qu'ils sont loin d'entendre aussi bien que les autres habitans de la Basse-Bretagne. Ils ne semaient guère, il y a encore une dizaine d'années, que de l'orge et du sarrazin. Depuis peu, les pommes de terre sont cultivées chez eux, mais en assez petite quantité, et le blé noir est resté la base de leur nourriture. Aussi lorsque cette récolte, très chanceuse de sa nature, vient à leur manquer, la disette est horrible. Ils quittent alors leur pays et se répandent dans les fécondes plaines du Léonnais, terres bénies que ne frappe jamais le souffle de Dieu. Il y eut en 1816 une émigration de ce genre de la moitié des populations des chaînes de l'*Arès*. On les voyait descendre par centaines le long des montagnes, et puis déborder dans nos campagnes et nos villes; hommes, femmes, enfans, tous pâles de faim, et chantant d'une voix lugubre les complaintes de la Cornouaille. Cette irruption d'hommes à besaces et à chapelets fut quelque chose d'impossible à peindre; c'était à faire dresser les cheveux

de terreur et à mouiller les yeux de pitié. A voir ces bandes déguenillées et chantantes couvrir toutes les routes, le bâton de voyage à la main, priant et demandant l'aumône, on eût dit quelque tribu dispersée par la conquête, et cherchant en un coin du monde une terre à cultiver et une place au soleil. La résignation de ces malheureux était sublime. Pas une plainte n'était proférée, pas un vol ne fut commis, pas une demande impérieuse ne fut faite. Souvent une douzaine d'hommes mourant de faim et le *penbas* à la main, en passant devant une maison isolée que gardait une vieille ou un enfant, s'avançaient timidement sur le seuil, en demandant un *morceau de pain pour l'amour de Dieu*. S'ils essuyaient un refus, ils continuaient leur route sans murmures, sans menaces; et pourtant les refus étaient fréquens, surtout dans les villes; car à cette époque les partis politiques étaient encore en présence, tout préoccupés de leur lutte de la veille; on se battait en duel pour des œillets rouges ou des violettes portées à la boutonnière, on intriguait pour des invitations de bal, on colportait mystérieusement les chansons en faveur de l'Empereur, et tant de sérieux débats laissaient bien peu de place dans les cœurs pour une vulgaire pitié. Puis ces bandes d'émigrans étaient devenues horribles à voir. Toutes les misères, toutes les infirmités, toutes les horreurs sociales semblaient avoir pris jour pour se montrer à la face du soleil; on eût dit que la pauvreté, qui se cache habituellement avec tant de soin, avait subitement perdu sa honte, et voulait se faire voir dans toute sa laideur. La compassion avait même bientôt cédé à la peur, lorsque l'on avait vu ces bandes de mendians se grossir chaque jour. Elles traversaient incessamment les villes, les bourgs, les hameaux, disputant aux chiens sans maîtres les immondices jetées devant les portes. Parfois un enfant ou une femme, plus faible que le reste de la troupe, venait tomber près de quelque seuil; et la bande passait, emportée par la faim et continuant sa lamentable complainte. Dans les campagnes encore ces malheureux trouvaient quelques secours. Quoique peu ami du Kernewote des montagnes, le Léonnard des basses terres n'osait repousser l'hôte de Dieu (car c'est ainsi qu'il appelle le mendiant), et il le recevait à son foyer; mais dans les villes, les habitans avaient fermé leurs portes, et, tranquilles ils regardaient de leurs fenêtres ces bandes misérables marchant à la faim, comme des soldats à l'ennemi. L'habitude de voir souffrir avait formé un *cal* sur leur cœur.

Je me rappelle, à cette occasion, avoir vu une jeune Cornouaillaise, avec deux tout petits enfans, dont l'un avait la rougeole et râlait d'agonie, assise sous le balcon d'une maison où l'on donnait un bal. La foule parée passait près d'elle sans la remarquer. Cependant un domestique

Digitized by Google

l'aperçut enfin, et vint lui dire de se retirer, parce qu'elle embarrassait le passage, et que les cris de ses enfans gênaient la société. — La pauvre femme essaya de se lever, mais inutilement. — Elle n'avait pas mangé depuis deux jours! — Qu'a-t-elle, cette femme? dit le propriétaire qui venait de paraître au balcon. — Elle a faim, monsieur. — Faim!.... dites donc plutôt qu'elle est ivre... pourquoi ne la renvoyez-vous pas? — Monsieur, elle ne peut se lever. — Ah!.... alors qu'elle reste, dit l'homme au bal avec un ton d'humanité tout-à-fait touchant.... seulement qu'elle fasse taire son enfant, il miaule comme un chat égaré.... — Un grand éclat de rire s'éleva à ces mots parmi les domestiques rassemblés, et le monsieur du balcon ferma la fenêtre, enchanté d'avoir égayé des laquais.... — Dans le moment même, l'enfant mourait aux bras de sa mère.

Mon père arriva et fit emporter cette malheureuse femme, qui serrait encore sur sa poitrine le cadavre rouge et gonflé de son fils. Comme on l'entrait dans la maison, la musique du bal jouait vis-à-vis la première contredanse : mon père se détourna vers moi : — Rappelle-toi bien ceci, me dit-il; cette femme.... et ce bal!.... cela, mon fils, s'appelle *l'ordre social*.

ÉMILE SOUVESTRE.

Digitized by Google

LA

DOUBLE MÉPRISE.

Le nouveau livre de M. Prosper Mérimée est un plaidoyer contre l'amour de tête, et, si l'on veut, un sermon contre le désappointement et les douleurs qu'il prépare. La critique littéraire pourra louer librement, dans ce dernier ouvrage, la vraisemblance et la simplicité de l'action, le naturel et la vérité des caractères, l'aisance dégagée du dialogue, l'habile combinaison de traits pris sur le fait. — Et nous ne serons pas les derniers à reconnaître et à proclamer ces précieuses qualités. — La *réalité* qui se rencontre dans les inventions de M. Mérimée, bien qu'à nos yeux elle ne satisfasse pas à toutes les conditions de la poésie, est cependant un utile secours, un argument formidable contre des inventions plus superficielles, plus éclatantes à la surface, destinées, par leur nature même, à une popularité plus soudaine, plus facilement pénétrables, mais condamnées, nous l'espérons du moins, à une plus courte durée.

Mais si la réflexion patiente ne devait apercevoir et signaler que ces mérites extérieurs, si l'étude et la comparaison ne devaient sur-

Digitized by Google

prendre, par l'analyse, que les beautés qui se révèlent à tout le monde, la critique n'existerait plus, elle n'aurait plus ni valeur, ni force individuelle; elle se confondrait, sans retour, avec les conversations de salon, avec les indécises rêveries de la promenade; elle aurait beau faire et crier, l'opinion resterait sourde à son autorité.

J'ai donc cherché à découvrir les idées primitives enveloppées dans *la Double Méprise*. Je l'avouerai sans honte, il ne m'a pas été facile, d'abord, d'isoler nettement ces vérités générales, qui, dans ma pensée, avaient dû présider à la conception du roman. — Plus d'une fois je me suis demandé si l'ironie persévérante du narrateur signifiait autre chose que la colère et le dépit, si la hautaine raillerie de son récit exprimait la sagesse et l'apaisement, ou bien s'il doutait lui-même de la portée de ses sarcasmes, s'il faisait bon marché de ses aphorismes, et s'il ne serait pas disposé, à la première occasion, à violer les préceptes qu'il posait. A cette heure, je crois qu'il est de bonne foi, qu'il a vu les tourmens qu'il décrit, qu'il sait irrévocablement la valeur des principes conclus de l'expérience.

Il me semble que je ne puis mieux faire que d'exposer ces principes dans l'ordre où je les ai successivement aperçus.

Selon l'auteur de *la Double Méprise*, il est très difficile d'aimer, et plus difficile encore de s'assurer qu'on aime. Je me range volontiers à son avis. — En parlant comme il fait, on peut n'avoir pas pour soi la majorité des salons, et sans doute c'est un malheur sensible. Mais la prudence qui sauve vaut mieux à coup sûr que l'approbation qui aveugle.

Aimer, dans l'acception la plus large du mot, signifie tant de choses, et si diverses, qu'il est nécessaire de bien s'entendre sur les limites et le caractère de l'idée que nous discutons. — Si l'on veut parler de l'entraînement et du plaisir des sens, c'est une question de pure physiologie. Il suffit, pour *aimer*, de posséder une organisation harmonieuse et complète. Mais cette émotion passagère n'a rien à faire avec la philosophie; elle peut se renouveler fréquemment sans apporter aucun changement notable dans les idées ou les sentimens de celui qui l'éprouve. C'est l'amour antique, une esclave belle et jeune qui entre au lit de son maître, et qui l'endort dans ses caresses.

Digitized by Google

L'amour, tant que la vie intérieure et sociale n'en est pas troublée, mérite à peine d'être nommé. C'est un épisode indifférent qu'il faut abandonner aux professeurs d'hygiène; on en peut disserter comme de la chasse ou de l'équitation, voilà tout. On peut le soumettre à la diète, blâmer l'abus ou l'abstinence; mais le cœur et l'intelligence n'entrent pour rien dans la délibération.

Or, on ne saurait le nier, la plupart des hommes ne sont guère capables que de cette espèce d'amour que je viens d'indiquer. C'est pour eux une distraction, un délassement, parfois même une occupation; ce n'est jamais une pensée sérieuse : c'est un jouet qu'ils prennent et rejettent à leur gré, sans interrompre d'une façon fâcheuse le cours de leurs études ou de leurs ambitions.

Il est donc vraiment très difficile d'aimer. — Mais comment s'assurer qu'on aime? Comment se prouver à soi-même qu'on n'est pas la dupe d'une illusion? Je ne crois pas qu'on puisse résoudre d'un mot cette question embarrassante. Je ne connais pas de symptômes irrécusables au moyen desquels on puisse constater l'existence d'un amour vrai.

Pourtant il est facile d'indiquer des épreuves que la prudence avoue, et qui rendent l'erreur très improbable.

En effet, après l'amour des sens, qui résiste aux conseils et meurt souvent avant qu'on ait eu le temps de le blâmer, il y a un autre amour plus dangereux, parce qu'il est persévérant, qui n'écoute ni la raison, ni l'amitié, qui va tête levée, et qui provoque sans remords la société qui le réprouve, qui ne tient compte ni des remontrances d'une sagesse étrangère, ni des angoisses de sa conscience, ni de la lumière de chaque jour : cet amour-là s'appelle l'amour de tête.

Parmi les hommes, ceux qui l'ont éprouvé s'en souviennent à peine. Ça été pour eux une déception et un désabusement de quelques jours. Ils n'ont guère trouvé d'ennemi qu'en eux-mêmes : leur plus grande douleur a été l'humiliation de leur vanité.

Mais il n'en va pas ainsi pour les femmes. Quand une fois elles ont engagé la lutte, la retraite est difficile. Il ne leur suffit pas de dire : Je me suis trompée. — C'est donc à elles surtout qu'il importe de bien savoir à quoi s'en tenir, avant de se livrer. C'est pour elles surtout que l'amour de tête est dangereux.

Digitized by Google

D'ordinaire cet amour débute par l'enthousiasme, et s'adresse aux caractères qu'il n'a fait qu'entrevoir. Il se plaît à les revêtir d'une perfection exagérée; il les agrandit et les exalte pour les adorer; il les doue libéralement des plus rares qualités. Aux premières interrogations qui voudraient attiédir et rasséréner ses pensées, il répond par le dédain et la colère. Il ne permet à personne d'entamer ou de révoquer en doute l'idéale sublimité de son idole. Le premier qui porte la main sur l'autel où se consume son encens est son ennemi déclaré. N'espérez pas qu'il vous pardonne de vouloir dessiller ses yeux : il repousse la lumière que vous lui présentez; il continue aveuglément la route où il s'est engagé, et ceux qui lui crient : Prenez garde! il les appelle blasphémateurs.

Un tel amour, on le comprend sans peine, est rarement payé de retour; et comment pourrait-il en être autrement?— Depuis Héliodore jusqu'à M^lle^ de Scudéri, l'intérêt romanesque a presque toujours pris sa source dans l'amour de tête. Je ne veux pas le nier, entre le rhéteur grec et l'*euphuiste* de la cour de Louis XIV, il s'est rencontré plus d'un descripteur habile qui a su trouver dans cette maladie de l'âme humaine des épisodes pathétiques et déchirans. La matière poétique n'a pas manqué, et ne menace pas encore de s'épuiser. — Mais le point culminant des poèmes consacrés à l'amour de tête a toujours été le désappointement.

Chaque heure de la journée, dans la vie réelle, emporte une des illusions dont l'amour de tête ne peut se passer. Il n'y a pas une femme ou une jeune fille, d'une imagination un peu vive, qui ne trouve au fond de sa conscience l'application et la preuve de ces idées. — Mais pour choisir, entre mille, un exemple éclatant qui puisse *illustrer* ma pensée, combien de femmes depuis dix ans n'ont pas envié le sort de la comtesse Guiccioli! combien n'ont pas rêvé le bonheur à Ravenne ou à Venise, près de l'auteur de *Don Juan* et de *Beppo!* combien n'ont pas dit au-dedans d'elles-mêmes : Une nuit dans ses bras, et puis mourir le lendemain! Les maris et les amans n'en ont jamais rien su; en voyant passer un nuage sur le front de leurs bien-aimées, en voyant leurs yeux se mouiller de larmes involontaires, ils n'ont pas deviné le secret de leur mélancolie; au milieu de leurs ardentes caresses, ils n'ont pas soupçonné l'adultère ou l'infidélité; ils n'ont pas maudit le rival

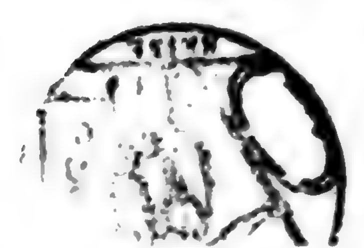
Digitized by Google

invisible et préféré qui leur dérobait le cœur où ils avaient planté leur espérance. — Et pourtant, si Ravenne et Venise avaient été aux portes de Londres ou de Paris, bien des affections qui ont persévéré auraient été détruites ou dénouées.

Cependant les calomnies envieuses de Leigh Hunt, les caquets puérils de M. Dallas, les minutieuses anecdotes du capitaine Medwin, les riens prolixes de Thomas Moore, les spirituels bavardages de Lady Blessington, ont laissé surnager quelques vérités dures sur le compte du noble poète. En lisant, d'année en année, toutes ces indiscrètes confidences, les femmes, qui, dans l'entraînement de leur imagination, avaient dévoué leurs destinées au bonheur de l'ami de Shelley, qui faisaient de le consoler le premier de leurs devoirs, ont gémi sincèrement sur les ridicules et les petitesses du dieu qu'elles avaient adoré. Elles se sont dit, en s'applaudissant de leur impuissance dans le passé, que le génie, comme le fronton des temples, a besoin de l'éloignement pour ne rien perdre de sa majesté.

Or, ce qui est arrivé aux rivales imaginaires de la comtesse Guiccioli, arrive tous les jours dans la société où nous vivons.

Comme l'amour de tête se développe d'abord dans l'imagination, avant d'envahir les autres facultés de l'âme, il est naturel et nécessaire qu'il domine de préférence les femmes environnées de toutes les conditions extérieures d'une vie heureuse et paisible, c'est-à-dire celles qui, n'ayant pas à former de souhait immédiat, ne trouvent, à leurs rêveries, d'autre sujet qu'un avenir lointain et impossible. Elles ne voient pas, dans l'amour tel qu'elles le conçoivent, une consolation et une espérance, des jours meilleurs et plus sereins. — Non; car en regardant autour d'elles, en promenant leurs yeux sur le spectacle habituel où ils se reposent, elles n'aperçoivent que la paix et le calme, l'obéissance et l'harmonie. Elles n'ont pas à vouloir, puisque leurs volontés sont prévues; leurs desirs sont devinés et satisfaits avant de naître et de s'exprimer. — Mais le repos les fatigue; le calme les embarrasse et les gêne; à force de sentir sous leurs pieds une route ouverte et frayée, d'apercevoir à l'horizon un ciel clair et pur, il leur semble qu'elles ne vivent pas, que la moitié de leurs facultés demeurent enfouies et inutiles. Elles appellent de leurs vœux l'heure de la lutte et de la souffrance,



comme un devoir glorieux, comme une tâche divine, comme une mission prédestinée qui doit ceindre leur front d'une lumineuse auréole.

Ainsi préparées au malheur qu'elles ne soupçonnent pas, ne vous étonnez pas si elles manquent de prévoyance et de discernement, si elles baptisent d'un nom angélique le moins digne et le moins capable, si elles multiplient, pour elles-mêmes, les tortures et les sacrifices avec une prodigalité enfantine, si elles devancent, dans leur entraînement, l'ardeur paresseuse de l'adversaire qu'elles ont choisi. Elles veulent un maître impérieux et se soumettent avant qu'il ait commandé. — Et quand elles ont fléchi le genou, et baisé la poussière de ses pas, il continue sa route et ne daigne plus même apercevoir la trace de leurs lèvres.

L'amour de cœur, le seul vrai aux yeux du moraliste, diffère des deux passions que nous avons décrites par son origine, son développement et sa durée. C'est à lui seul qu'appartient légitimement le nom d'amour. Les deux autres affections, confondues sous la même désignation, n'ont rien de commun avec lui.

L'amour de cœur se fonde sur un besoin réel, incontestable. Les âmes élevées, après avoir assuré tous les élémens de la vie individuelle, après avoir pris le rang qui leur appartient dans la société, ne sont pas long-temps à reconnaître qu'il leur manque quelque chose, et que l'égoïsme, si évidemment utile à l'établissement d'un bonheur immédiat, attriste et rétrécit la carrière qu'ils ont à parcourir. Ils sentent au-dedans d'eux-mêmes une force qui demeure sans emploi, et qui, pour se développer, demande l'intimité d'une âme pareille.

Les joies les plus grandes leur semblent insignifiantes et vides, parce qu'ils ne peuvent les partager. Les triomphes les plus éclatans ne réussissent pas à les distraire ou à les rassasier. — Si le mécompte le plus léger vient déranger leurs espérances, ils s'en affligent puérilement, au-delà de toute vraisemblance, parce qu'ils n'ont personne à qui confier cette frivole défaite.

Alors, s'ils rencontrent une âme dévorée du même besoin d'expansion et de confiance, il s'établit entre eux, involontairement, à leur insu, un échange actif de consolations et d'espérances. Peu à peu ils se révèlent mutuellement tous les secrets de leur vie

Digitized by Google

passée ; ils s'expliquent l'un à l'autre, sans réserve et sans détour, tous les problèmes de leurs ambitions et de leurs volontés, impénétrables aux clairvoyances communes, condamnées sans appel par le vulgaire, qui ne les comprend pas ; — et le jour où ces deux âmes se savent bien, elles s'aiment.

Dès qu'elles se sont dévouées l'une à l'autre, elles se consolent naturellement par la révélation assidue de leurs douleurs; elles espèrent et prennent courage. La vie, incomplète jusque-là, prend un aspect nouveau, et s'enrichit de perspectives inattendues. Les incidens les plus indifférens en apparence acquièrent une importance singulière : chacun des deux y devine ou y cherche l'occasion d'un plaisir ou d'un bonheur pour l'autre.

L'amour de cœur, qui ne débute pas par l'exaltation, comme l'amour de tête, peut cependant atteindre à l'enthousiasme. Pour lui, à la vérité, les extases sont rares et ménagées; mais quand elles s'apaisent et s'évanouissent, ce n'est pas sans retour et pour ne plus revenir. Comme la vie une fois soumise à cet ordre de sentimens se compose de calme, de paix et de sérénité, il ne regrette ni n'appelle ces heures divines et fugitives, où l'âme oublie le monde entier pour ne plus se souvenir que de la personne aimée. Il les accueille avec joie comme les bien venues, mais les voit partir sans larmes et sans colère. Loin de se révolter contre la vie réelle, il l'étudie assidûment pour la dominer, l'assouplir à sa volonté; il ne détourne pas les yeux de la route où il marche, pour regarder incessamment le ciel où il ne peut monter.

Cet amour, le plus sérieux, le plus rare et le plus durable de tous, s'engage lentement, et s'éprouve long-temps avant d'accepter une sanction réelle; pour lui, le dernier abandon n'est pas un sacrifice, car il ne craint pas les mécomptes. Ce qu'il ne peut obtenir, il ne l'a pas attendu. Il n'aura pas à pleurer sur sa clairvoyance tardive, sur son espérance déçue.

Il résout victorieusement une question qui a long-temps occupé les écoles de l'antiquité, et qui se débat encore aujourd'hui parmi quelques sophistes entêtés dans l'étude exclusive de la sagesse écrite : il confond et réunit dans une seule pensée le devoir et le bonheur.

Car si l'amour des sens et l'amour de tête sont égoïstes et condamnés

Digitized by Google

au regret des sacrifices, si le plaisir et l'exaltation en finissant laissent au fond de l'âme une tristesse immense et inconsolable, si la beauté ou le génie sont incapables de réaliser leurs promesses, le cœur, plus sûr de lui-même, plus circonspect dans ses engagemens, plus défiant et plus loyal, s'expose rarement au même danger.

Le devoir accompli religieusement, en vue d'un perfectionnement individuel, est laborieux, sévère; souvent le courage fait défaut avant l'achèvement de la tâche. L'esprit irrésolu, sans quitter la voie où il est entré, marche paresseusement et sans trop s'inquiéter si le but se rapproche.

L'amour de cœur change la nature et le caractère du devoir, en l'identifiant perpétuellement avec le bonheur de la personne aimée.

De ces trois amours, M. Prosper Mérimée a choisi le plus dangereux, l'amour de tête. — Je ne veux pas raconter, même brièvement, *la Double Méprise*. C'est une lecture de deux heures que je gâterais bien inutilement. — Qu'il me suffise de dire que les trois caractères principaux sont tracés de main de maître. M. de Chaverny représente admirablement l'égoïsme brutal et grossier. Julie de Chaverny réunit toutes les conditions qui préparent à l'amour de tête. Quant à Darcy, c'est un type achevé de l'égoïsme poli. — Et c'est pourquoi le titre du livre n'est pas justifié, car il n'y a pas double méprise. La déception n'atteint que Julie de Chaverny.

GUSTAVE PLANCHE.

Digitized by Google

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 septembre 1833.

L'empereur Nicolas a fourni, pendant cette quinzaine, l'étoffe d'un drame où les péripéties n'ont pas manqué. Embarqué presque secrètement sur le bateau à vapeur l'*Ischora*, les terribles tempêtes dont nous avons ressenti les effets sur nos côtes, l'avaient assailli dans sa traversée; et, au milieu de toutes les sinistres nouvelles de mer qui arrivaient à chaque moment, la grande nouvelle du naufrage de l'empereur de Russie dominait toutes les autres. M. Pozzo di Borgo, ce diplomate si calme et si préparé à tous les évènemens, avait tout-à-fait perdu contenance, et M. de Broglie, avec une comique et spirituelle hypocrisie, lui prodiguait tous les égards et toutes les grimaces de bonne compagnie, qu'on affecte près d'une récente veuve. Dans ce peu de jours, le télégraphe ne cessa de demander aux nuages et aux vents des nouvelles de ce czar perdu dont la France était si inquiète; mais le ciel ne répondit pas, et M. de Broglie redoublait de malicieuses condoléances. Le *Journal des Débats* insinuait déjà tout doucement que le pyroscaphe impérial devait avoir péri, corps et biens, à l'embouchure de la Vistule, coïncidence assez heureusement trouvée; et en d'autres lieux moins officiels, on se demandait si la mer Baltique n'avait pas été témoin d'une scène semblable à celle que vit la mer d'Azof, quand il prit fantaisie à l'empereur Alexandre de se promener dans les eaux de Tangarok, d'où l'on ne rapporta que son cadavre. Encore un jour d'indécision, et les journaux de toutes couleurs nous eussent développé les conséquences de la mort de l'empereur Nicolas; mais la Baltique s'est montrée clémente envers l'autocrate, et après l'avoir ballotté plusieurs jours, l'a jeté sur le rivage de Swinenmunde. Aussitôt après la réception de cette nouvelle, M. Pozzo di Borgo se rendit près de M. de Broglie, et lui fit à son tour ses complimens de condoléance. Il n'y a rien de perdu entre les gens d'esprit.

Digitized by Google

M. Thiers, qui fait tout ce qu'il peut pour faire oublier qu'il l'a été, n'a pas craint, malgré l'exemple de l'empereur Nicolas, de livrer aux caprices de la mer son auguste et précieuse personne. Il a traversé la Manche par un temps fort incertain, et s'est rendu à Londres. M. de Talleyrand, qui a jadis lancé M. Thiers dans le monde politique, a fort bien reçu le jeune ministre, et a invité à dîner, en son honneur, lord Grey, et les principaux ambassadeurs. On parlera long-temps dans le monde fashionable anglais de ce curieux dîner où M. Thiers, en présence des hommes les plus instruits et les plus capables de l'Angleterre, ne craignit pas de parler constamment à voix haute, et de traiter toutes les questions avec l'abondance et la pédanterie d'un professeur. On fut surtout frappé de la haine acharnée qu'il montrait contre la presse et ses anciens amis, ses compagnons, les écrivains périodiques; et lord Grey, placé près de M. Thiers, ne put s'empêcher de lui demander si un journal, nommé *le National*, se trouvait compris dans cet anathème. M. Thiers trouva la répartie fort plaisante, et pour toute réponse frappa amicalement sur le ventre du premier ministre de sa majesté britannique. On juge de l'étonnement du noble lord et de l'aristocratie européenne qui se trouvait à pareille fête. Depuis ce jour-là, M. Thiers est célèbre dans la société anglaise, et l'on ne parle que de ses bonnes manières. C'est à qui voudra être traité comme lord Grey et recevoir son petit coup sur le ventre. M. Thiers s'est montré en tout fort grand seigneur à Londres, et on l'a vu au Parc dans un carosse attelé de six chevaux. Un journal anglais le comparait, en cette occasion, à ces matelots qui viennent de toucher leur part de prise, et qui se promènent dans les rues de Londres, avec une fille à chaque bras, et suivis de deux violons.

La reine dona Maria va faire, à son tour, une apparition à Londres. On assure que l'impératrice et la jeune reine ont subi quelques froideurs de la part de nos ministres et de la cour de Louis-Philippe, qui ont vu avec peine le penchant de dona Maria pour le duc de Leuchtenberg. Ce jeune prince qu'on croyait, il y a peu de temps encore, à Naples, auprès de sa sœur, la princesse Théodolinde, a fait plusieurs visites mystérieuses à Paris, à l'hôtel de Bragance, et on l'a vu reparaître au Havre, pendant le séjour de la reine du Portugal. Il n'est même, dit-on, parti de cette ville, qu'en protestant contre l'ordre d'expulsion que lui a signifié le sous-préfet, ordre qui ne devait pas plus l'atteindre qu'il n'avait atteint sa sœur, la duchesse de Bragance. Le duc de Leuchtenberg a donc quitté la France, mais après avoir déconcerté d'une manière bien cruelle tous les projets du cabinet des Tuileries en faveur du duc de Nemours; car des gens, d'or-

Digitized by Google

dinaire bien informés, assurent que, grâce au jeune prince, le Portugal retrouvera à la fois dans la personne de dona Maria une princesse pour occuper le trône et un héritier pour y monter après elle. S'il en est ainsi, le château doit en être aux regrets d'avoir enlevé du ministère de la police M. Thiers, qui y faisait merveille, et qui, après avoir tiré un si bon parti de la grossesse de la duchesse de Berry, eût peut-être prévenu cet évènement aussi fatal pour la monarchie de juillet que l'autre lui a été propice et profitable.

De leur côté les légitimistes se mettent aussi en voyage. Ils vont à Prague, par bandes joyeuses, pour saluer Henri V, devenu majeur à treize ans, comme Louis XIV et Louis XV. Depuis plusieurs jours, on voit, dans quelques salons de bon lieu, les jeunes pélerins de la monarchie tombée, avec le costume qu'ils ont adopté pour cette circonstance: un habit bleu de roi garni de boutons d'or marqués d'une couronne, d'un H et d'un V. Les plus naïfs avouent sans détour qu'ils craignent beaucoup d'être mal reçus par le vieux roi Charles X, qui se plaint beaucoup de toutes ces intrigues, et s'écrie à chaque nouveau-venu, qu'on fera tant qu'il recevra quelque matin son congé de l'empereur d'Autriche. Charles X montre surtout beaucoup de colère contre les légitimistes du parti de *la Gazette*, et il disait récemment, avec humeur, à un noble duc accouru de Paris pour le complimenter, que le parti royaliste avait toujours eu la prétention de lui imposer ses idées, mais qu'il saurait bien le réduire. Pour mieux assurer leur bien-venue, les jeunes gens qui se rendent à Prague, parmi lesquels on remarque le jeune duc de Fitz-James et M. Alfred du Fougerais, directeur de la *Mode*, portent à Henri V une épée d'or ornée de cette légende : *En avant!* Il est assez curieux de remarquer que cette devise est justement celle qui se trouvait en allemand (*vorwaerts!*) sur l'épée que l'impératrice Catherine remit à Charles X, lorsqu'elle lui donna un million et un vaisseau pour faire la conquête de la France. Le million fut mangé en intrigues, le vaisseau emporta honteusement le comte d'Artois, qui n'osa descendre à l'Ile-Dieu, et l'épée, qui était enrichie de pierreries, fut vendue aux juifs d'Amsterdam. Catherine avait dit au comte d'Artois, en lui remettant cette belle épée, bénite solennellement dans la cathédrale de Saint-Pétersbourg : « Je ne vous la donnerais pas, si je n'étais pas persuadée que vous péririez plutôt que de différer de vous en servir. » Un jour, cette épée, dépouillée de ses pierreries, se retrouvera peut-être chez un brocanteur, entre l'épée que Louis XIV donna à Jacques II, pour reconquérir l'Angleterre, et celle qu'on porte à Prague, en ce moment.

Paris n'a pas été seulement privé, pendant cette semaine, du roi Louis-Philippe, de la reine dona Maria, de M. Thiers, et de presque tous les

Digitized by Google

ministres; nous avons encore été privés de M. Cousin! La cause du départ de M. Cousin est au moins singulière. Un de nos écrivains les plus spirituels, M. Saint-Marc Girardin, voulant compléter les idées qu'il a émises sur l'Allemagne intellectuelle, dans les leçons qu'il professe à la Faculté des lettres, s'adressa au ministre, pour être envoyé en Saxe et en Prusse, avec la mission d'examiner l'état de l'enseignement. Une somme de 5,000 fr., destinée aux frais de cette inspection, venait d'être allouée à M. Girardin, ses notes étaient déjà préparées, ses malles faites, lorsque M. Cousin, l'œil enflammé et la voix altérée, vint déclarer au ministre qu'à lui seul appartient le droit d'inspecter les écoles allemandes, que l'instruction publique du nord lui est inféodée, que c'est son bien à lui, son privilège, sa propriété sur laquelle il lui revient un revenu de 5,000 fr. par an, attendu que le pauvre homme n'a guère que 30,000 fr. de places, et pour conclusion le céleste philosophe demanda qu'on lui remît les frais de voyage préparés pour M. Girardin. Le ministre, qui n'a rien à refuser à M. Cousin, obtempéra, quoique à regret, à sa demande, et pour consoler M. Saint-Marc Girardin, lui remit la somme qu'on lui avait promise, mais en la prenant sur le fonds d'encouragement aux travaux agricoles. Ainsi M. Girardin sera forcé, s'il veut légitimement gagner son argent, d'inspecter non pas les universités, mais les champs et les bestiaux de la Saxe; et, au lieu d'écrire sur l'esthétique et les études classiques, il lui faudra charger son portefeuille d'observations sur les graines en couches, les pommes de terre et les qualités de froment. Quant à M. Cousin, il nous gratifiera sans doute d'un rapport aussi sec et aussi nul que celui qu'il publia, il y a deux ans.

M. Fontaine, le maçon du roi, a agi envers M. Chenavard, le plus distingué, sans contredit, de nos peintres d'ornemens, tout comme M. Cousin a agi à l'égard de M. Saint-Marc Girardin. Il s'agissait de la décoration du théâtre Français. Les chefs de division, le ministre, tout le monde avait approuvé les dessins de M. Chenavard, et ces dessins étaient charmans en effet. Ils promettaient une décoration digne d'un meilleur théâtre que le théâtre Français, et on reconnaissait qu'ils étaient conçus sur un plan noble et ingénieux. D'après les dessins de M. Chenavard, la décoration de la salle Richelieu eût reproduit l'histoire complète du théâtre. Le plafond était divisé en trois parties où dominaient les figures colossales d'Eschyle, d'Euripide et de Sophocle. Aux pieds de ces trois personnages gigantesques, on voyait une foule pressée qui déposait des couronnes sur l'estrade où ils étaient placés. C'étaient leurs contemporains et leurs rivaux, plus ou moins illustres, mais tous dépassés par eux, Phrinicus, Yon, Agathon, Asclépiades, Denis, Phyloxènes, etc. Dans l'autre partie du plafond,

Digitized by Google

au-dessus de l'orchestre, en regard de la tragédie antique ainsi personnifiée, eussent figuré la comédie grecque et sa fille la comédie latine. Là, s'élevaient encore trois grandes figures, celles d'Aristophanes, de Térence et de Plaute. Des scènes tirées de leurs ouvrages, dessinées avec finesse et esprit, remplissaient des médaillons sous lesquels on lisait les noms des comiques moins célèbres, Cratinus, Cratès, Ennicus, Ménandre. Les loges offraient des médaillons ornés de sujets pris dans les théâtres étrangers, et sur le rideau qui représentait une tapisserie, se trouvaient brodées les scènes de notre ancien théâtre, des processions, des moralités, des mystères, des sotties jouées par les confrères de la passion, les bazochiens, les enfans sans-souci, etc. Des bas-reliefs, placés sur l'avant-scène, reproduisaient les principaux personnages du théâtre de l'hôtel de Bourgogne, sous le costume qu'ils affectaient; c'étaient Guillot Gorju, Pierrot, Jodelet, dame Ragonde, Gros-Guillaume, Pascarel, Gaultier Garguille; sur les écussons, les noms des auteurs dramatiques du quinzième et du seizième siècles, Simon Greban, Jéhan Bouchet, Alex. Hardi, Jodelle, Jehan d'Abundance, Pierre Gringore; enfin le balcon et la première galerie étaient réservés à reproduire des scènes de nos chefs-d'œuvre. On voit que ce plan était complet, trop complet; car au moment de l'exécuter, M. Fontaine vint armé de sa canne, et réclama, du même ton que M. Cousin, le monopole des ornemens et décorations du théâtre royal. Le ministre du commerce et ses bureaux eurent beau s'opposer à cette prétention de M. Fontaine, M. Fontaine est plus puissant encore que M. Cousin; il fallut bien subir ses prétentions, et repousser M. Chenavard. Encore si on donnait à M. Chenavard une place d'inspecteur de l'agriculture! mais il y a lieu de croire qu'il en sera pour ses frais d'imagination et ses dessins.

Cependant M. de Montalivet fait des rapports au roi où il le loue de la protection éclairée qu'il accorde aux arts, avec une emphase qui eût fait rougir Louis XIV, l'homme le moins modeste de son royaume. Le rapport de M. de Montalivet, sur le château de Versailles, restera comme un monument d'une autre nature que l'édifice qu'il propose de restaurer. — Il était digne de Votre Majesté de s'occuper du château de Versailles. — — Votre Majesté a daigné développer un plan qui est une haute pensée. — Le vaste projet conçu par Votre Majesté, est le plus vaste, etc. — Telles sont les phrases qui se heurtent harmonieusement dans le rapport de M. de Montalivet; rapport qui n'a d'autre but que de soumettre au roi Louis-Philippe les idées conçues par le roi Louis-Philippe, et de le prier audacieusement de vouloir bien leur accorder son approbation. Et le roi Louis-Philippe, toujours bon et clément, s'est empressé d'écrire de sa main au bas du rapport : APPROUVÉ. Le roi approuve le roi. Vive le roi!

Digitized by Google

Il résulte de ce rapport que le château de Versailles sera érigé en musée, et qu'on y placera des tableaux représentant tous les évènemens militaires de notre histoire, *depuis la bataille de Tolbiac jusqu'au siége de la citadelle d'Anvers*, dit le rapport, c'est-à-dire, depuis le partage équitable du vase de Soissons jusqu'aux affaires de fournitures et aux marchés de la campagne de Belgique. L'idée est on ne peut plus heureuse.

Ce qui semble plus certain, d'après ce rapport, c'est qu'on va porter la pioche et la truelle dans le château de Versailles, qui se flattait vainement, dans son coin, d'échapper au sort que vient de subir le palais des Tuileries. — « Pour réaliser le magnifique ensemble que Votre Majesté a conçu, dit en effet le rapport, il faudra supprimer les planchers de l'étage en attique, son comble, tous les murs de la partie supérieure de l'aile, etc. » — Vous l'entendez, nymphes de Versailles, fuyez vos paisibles bosquets, vos eaux tranquilles! la royauté de juillet accourt avec son marteau : elle va faire rouler les pierres sur vos gazons, renverser sur leur face vos statues de marbre, et Dieu sait quand elles se relèveront! car le rapport, qui est un chef-d'œuvre de précision, annonce à l'auguste auteur des ruines qui se préparent, que son projet n'avancera que très lentement, et qu'il n'aura pas, sans doute, la satisfaction de le finir. — Il est gros de choses, ce curieux rapport.

Le but de ce rapport, comme de toutes les choses de ce temps-ci, est tout autre qu'il ne paraît être.

D'abord, l'honneur en revient au roi lui-même, on ne peut en douter après avoir lu le morceau de M. de Montalivet. M. l'intendant de la liste civile n'a pas tout dit. Le roi a daigné corriger de sa main, à Cherbourg, ce rapport qu'il avait commandé avant son départ; chaque mot a été soigneusement pesé par l'habile et sagace correcteur, et on ajoute que quelques petites négligences grammaticales ont été redressées par son auguste plume. Ce rapport était en effet d'une haute importance et méritait bien tous ces soins. On se souvient, sans doute, de ces dix-huit millions demandés avec tant d'instance par la liste civile, pour l'achèvement du Louvre, qu'elle avait pris l'engagement d'achever, sans augmentation de subsides; on se souvient aussi que la chambre refusa assez durement cette allocation à M. Thiers. M. Thiers montra, à cette occasion, beaucoup d'humeur à la chambre. Il est vrai qu'on avait montré beaucoup d'humeur à M. Thiers en très haut lieu. Ce qu'on n'a pu obtenir pour le Louvre, on espère l'obtenir, à la session prochaine, pour le château de Versailles. Comment résister, en effet, à la bataille de Tolbiac et à la citadelle d'Anvers! Eh quoi! dira-t-on, aux députés récalcitrans, n'avez-vous pas lu dans notre rapport que Versailles sera rempli de ta-

Digitized by Google

bleaux destinés à éterniser la gloire de la France, et que ces tableaux seront commandés à nos peintres? Voulez-vous nous empêcher de montrer encore une fois notre sollicitude pour les grands travaux des arts, comme nous le disons dans ce rapport qui répond à tout? N'avez-vous pas lu, dans ledit rapport, que la prospérité des habitans de Versailles tient à notre projet? Notre rapport ne vaut-il pas dix-huit ou vingt millions? Vous ne nous refuserez pas cette bagatelle, quand il s'agit de la gloire de la France.

Quand on parlera de la sorte aux chambres, la pioche aura déjà abattu quelques pans de murailles, mis à découvert quelques plafonds; il faudra bien céder, sous peine de voir Versailles en ruines, et chaque année ce sera le motif de quelque allocation nouvelle, dont on peut trouver déjà le germe dans cette phrase du rapport qui le termine si heureusement: « Il est pénible de reconnaître que l'on ne pourra avancer que très lentement; du moins Votre Majesté aura tracé une noble voie dans laquelle il sera beau de la suivre. » Avis à l'héritier du trône, qui pourra exploiter, à son tour, la mine ouverte avec tant d'habileté, dans le rapport de M. de Montalivet.

M. de Montalivet nous amène à M. Pepin, auteur de *Deux ans de Règne*, qui nous a adressé une réclamation au sujet des explications que nous avons données sur son livre. M. Pepin nous écrit qu'il a en effet travaillé sur des matériaux qui lui ont été fournis, mais que le livre est bien de lui, et qu'il en est auteur. Nous sommes loin de contester à M. Pepin la propriété de son style; quant aux matériaux, nous en avons indiqué les sources, et nous avons, plus que jamais, lieu de croire à l'exactitude de nos renseignemens.

Les théâtres ont été très actifs pendant cette quinzaine. Louis XI, André Chénier, Paul Ier, Philippe d'Orléans, l'abbé Dubois, la maréchale de Luxembourg, ont été les principales victimes de nos auteurs. Au Gymnase, Louis XI, amoureux de deux jeunes filles, et berné par un page, a paru avec raison fort ridicule; le malheureux poète André n'a pas été mieux traité à la Gaîté. Cette figure virginale et antique, affublée de grandes phrases de mélodrames, faisait peine à voir sur les tréteaux du boulevard. *Un Pont-Neuf*, au Vaudeville, est une comédie spirituelle. On a beaucoup ri de la vieille maréchale de Luxembourg, que haïssait si cordialement Jean-Jacques, et qui devint si dévote après avoir été si galante sous le nom de comtesse de Boufflers. *Les Roués*, grand vaudeville en trois actes, où figurent Dubois et le régent, est une bouffonnerie très curieuse, qui attirera des spectateurs à l'Ambi-Comique. Pour l'Opéra, où ont reparu mademoiselle Taglioni dans *la Sylphide*, et Nourrit dans *Ali-Baba*, son éclat

Digitized by Google

augmente chaque jour, et la foule est à ses portes. Enfin, le théâtre Italien s'ouvrira le 1er septembre aux amateurs, avec Tamburini et Rubini. Bellini, l'auteur de *la Straniera*, et de *Norma*, est venu à Paris pour monter plusieurs ouvrages. Il raconte qu'après avoir assisté, il y a quelques jours, à une représentation de Gustave, il fut si frappé de l'ensemble des chœurs et de la grandeur de l'orchestre de l'Opéra, qu'il lui prit un tremblement nerveux qui dura toute la nuit. Bellini, qui n'a vu que les artistes de Naples, de Florence et de Milan, exprime partout son enthousiasme, et s'écrie que Rossini est bien fou de ne pas écrire toute l'année pour l'Opéra. Rossini, qui est riche, gros, paisible et blasé, dit que Bellini est bien fou d'écrire, et ne vient même pas à l'Opéra. Au reste, il est curieux de remarquer que l'ouverture de l'opéra Italien a lieu le jour de l'anniversaire séculaire de la première représentation du premier opéra de Rameau. Ce fut le 1er octobre 1733, et non le 1er septembre 1733, comme un journal l'a annoncé par erreur.

L'AME ET LA SOLITUDE, POÉSIES PAR M. ACHILLE DU CLÉSIEUX. (1)

Nous annoncions tout récemment les vers de M. Turquety, poète breton et catholique ; voici un autre poète de la même contrée et de la même foi qui prend son rang aujourd'hui. M. du Clésieux, pour ceux même qui ne connaîtraient de lui que son volume, est évidemment une de ces âmes rares, mais non pas introuvables en nos temps, un de ces jeunes hommes qui, de bonne heure, ont cherché le port dans l'antique croyance. C'est un spectacle assurément mémorable, au milieu de tant de scepticisme et de tant d'écarts dont on est entouré, que de voir combien l'élite de ces vierges et vertueux esprits ne diminue pas, comment elle se recrute et se perpétue, conservant, pour ainsi dire, dans toute sa pureté, le trésor moral. Quelles que soient les formes sous lesquelles doive se reconstituer (nous l'espérons) l'esprit religieux et chrétien dans la société, cette vertu avancée de quelques jeunes cœurs, cette foi et cette modestie, tenues en réserve, aideront puissamment au jour de l'effusion. M. du Clésieux, nous dit-on, après de bonnes études, et quelques années passées à Paris dans sa première jeunesse, s'est bientôt retiré, et comme enfui dans sa Bretagne; les plaisirs l'avaient effleuré un moment, et il s'y dérobait avec une sorte d'effroi. Dans un domaine rural, voisin de la mer, six pleines années se sont écoulées pour lui à méditer, à prier, à se guérir et à s'affermir. Et l'amour de l'humanité! nous crieront nos maîtres intellectuels; et le service que tout homme doit aux autres! et la part

(1) Renduel, rue des Grands-Augustins.

que réclame de chacun l'action commune ! En réponse à ces excellentes exigences, nous n'avons rien à opposer, sinon que M. du Clésieux, nous a-t-on dit encore, n'a pas employé ces six années de retraite, dont nous parlons, à de pures extases de cœur, à de simples élévations d'intelligence; il a fait le bien, et a beaucoup amélioré les hommes autour de lui : combien d'agitations bruyantes sont moins effectives ! Au milieu de ces œuvres pratiques et dans les intervalles solitaires, sa pensée a quelquefois cherché, par instinct, la mélodie. La lecture de M. de Lamartine était toute son étude d'art ; c'est aussi dans cette forme libre et facile que se sont modulés ses premiers chants. Le volume que nous avons sous les yeux laisse certainement à desirer pour l'art, pour la composition et l'expression ; souvent, quand il parle du *jour des Morts*, quand il nous peint sa paisible et assise existence sous le toit qui est à lui, quand, dans le silence de son vallon, il entend et nous raconte *la voix de son cœur ;* en ces endroits, tout en étant lui-même, le poète nous rappelle un peu trop le maître harmonieux dont l'inspiration l'a éveillé. Mais le mouvement intérieur n'est jamais emprunté, même quand les mots le sont ; ce que disent ces lèvres pieuses, sort toujours d'une poitrine oppressée. Je ne sais quel souffle vif et quelle fraîcheur qui s'exhale nous décèle, là auprès, une source naturellement courante. Les dernières pièces du volume, qui sont d'une date plus récente, ont aussi plus de vigueur et de fermeté. Celle qui a pour titre, *à mon Père*, est d'une belle haleine et d'une sensibilité pénétrante. Celle à M. Victor Hugo offre du vague et un ton mystiquement exagéré dans la partie des reproches : la fin a de l'onction et de la beauté. L'ode à M. de La Mennais est pleine d'essor ; mais nous trouvons, et nous osons croire que l'illustre prêtre trouvera comme nous, qu'elle est trop prise du côté de la gloire humaine : il ne fallait pas clôre une pièce à M. de La Mennais par des *fleurons*. Dans *la Vocation du poète*, le voile de la pensée ne se lève nulle part nettement. En abordant, comme il le fait dans ses derniers morceaux, une poésie plus soutenue et plus figurée, M. du Clésieux aura à se garder de perdre la clarté simple de ses premiers essais. Quoi qu'il en soit de nos critiques sincères, ce volume, qui vient de l'âme, et qui est une douce émanation, charmera les lecteurs dispersés de la même famille ; les lecteurs plus artistes et plus difficiles y verront au moins les promesses d'un poète. S.-B.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

F. BULOZ.

TABLE

DES MATIÈRES DU TROISIEME VOLUME.

(DEUXIÈME SÉRIE.)

ALEXANDRE DUMAS. — Impressions de Voyages. — V. — Les Eaux d'Aix. 5

ALFRED DUVAUCEL. — Lettres familières sur l'Inde. — IIe partie. 59

LERMINIER. — Du Polythéisme romain, ouvrage posthume de Benjamin Constant. 81

ROULIN. — Mélanges de sciences et d'histoire naturelle. 96

Chronique de la quinzaine. 123

FÉTIS. — Essai sur la musique en Angleterre. 129

ALEXANDRE DUMAS. — Impressions de Voyages. — VI. — Le tour du lac. 171

MICHELET. — La Bretagne. 191

GUSTAVE PLANCHE. — Poètes et Romanciers modernes de la Grande-Bretagne. — III. — Henry Mackenzie. 203

Chronique de la quinzaine. 216

SAINTE-BEUVE. — Poètes et Romanciers modernes de la France. — VII. — Mme Desbordes-Valmore. 241

AUGUSTIN THIERRY. — Nouvelles Lettres sur l'histoire de France. — Scènes du VIe siècle. — Ire Lettre. — Les enfans de Clother Ier. 256

Digitized by Google

TH. LACORDAIRE. — Histoire des révolutions de Madagascar, de M. Ackermann. 285
LERMINIER. — Introduction à la science de l'histoire, de M. Buchez. 308
LÉON DELABORDE. — Magie orientale. 332
Chronique de la quinzaine. 344

GUSTAVE PLANCHE. — Lélia, de George Sand. 353
ALFRED DE MUSSET. — Rolla, poème. 369
LOÈVE-VEIMARS. — Souvenirs de la Normandie. — I. Cherbourg, naufrage de *la Résolue*. 394
J.-J. AMPÈRE. — Ancienne poésie scandinave. — La Voluspa, le Hava-Mal, le chant de Rig. 420
ALEXANDRE DUMAS. — Des révolutions de la royauté en France, fragment. 434
ROULIN. — Mélanges de sciences et d'histoire naturelle. 446
Chronique de la quinzaine. 465

GEORGE SAND. — Aldo le rimeur. 473
ALFRED DE MUSSET. — Un mot sur l'art moderne. 513
E. DELÉCLUZE. — Æneas Sylvius Piccolomini, Pie II. — Sa correspondance. — Histoire de Syligaitha. 521
CUNNINGHAM. — Nouvelles expéditions anglaises aux îles Falkland et à la côte nord-est de la Chine. 560
DERMONCOURT. — La duchesse de Berry au château de Nantes. 576
Chronique de la quinzaine. 585

UN OFFICIER DE MARINE. — Révolution du Mexique en 1832. 601
F. PYAT. - THÉO. — Une Conjuration d'autrefois. 635
ÉMILE SOUVESTRE. — La Cornouaille. 686
GUSTAVE PLANCHE. — *La Double Méprise*, de M. P. Mérimée. 710
Chronique de la quinzaine. 718

FIN DE LA TABLE.

Digitized by

FEB 17 1918

MAR 10 1931

Digitized by Google

Widener Library
3 2044 105 328 215

Digitized by Google